

REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES
CONTENANT

Les faits de manifestation des Esprits, ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE M. ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

DIXIÈME ANNÉE – 1867.

PARIS

BUREAU : RUE SAINTE-ANNE, 59.
Passage Sainte-Anne.

1867

(Réserve de tous droits.)

NOUVELLE EDITION
UNION SPIRITE FRANÇAISE ET FRANCOPHONE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

La REVUE SPIRITE paraît du 1^{er} au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles au moins, grand in-8°.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 fr. par an. – Étranger, 12 fr. – Amérique et pays d'outre-mer, 14 fr.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 fr. *franco* pour toute la France. Pour l'Etranger, le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. ALLAN KARDEC. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

COLLECTIONS DE LA REVUE SPIRITE

Chaque année forme un fort volume grand in-8°, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des neuf premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, prises ensemble ou séparément, 7 fr. le vol. – 10^e année, 1867, prise avec les neuf premières, 7 fr. ; séparément, 10 fr. – *Frango*, pour la France et l'Algérie. – Etranger, port en sus comme ci-dessus pour l'abonnement.

Collections reliées, 1 fr. 50 de plus par volume.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Ouvrages de M. ALLAN KARDEC sur le Spiritisme :

Ces ouvrages se trouvent, à Paris, chez MM. DIDIER et Comp., éditeurs, 35, quai des Augustins ;
– au bureau de la *Revue Spirite*, rue Sainte-Anne, 59 (passage Sainte-Anne).

OUVRAGES FONDAMENTAUX DE LA DOCTRINE :

LE LIVRE DES ESPRITS (*Partie philosophique*). – 15^e édition ; in-12 de 500 pages.
Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

Édition allemande : Vienne (Autriche). – Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. chacune.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

LE LIVRE DES MÉDIUMS (*Partie expérimentale*). – 8^e édition, in-12 de 500 pages.
Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr. ; relié, 75 c. en plus.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille. Prix : 3 fr.

L'ÉVANGILE *selon le Spiritisme* (*Partie morale*). – 4^e édition, in-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; relié, 75 c. en plus.

LE CIEL ET L'ENFER, *ou la Justice divine selon le Spiritisme*. – 2^e édition, in-12.
Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS, *selon le Spiritisme*.
– In-12. Prix : 3 fr. 50 c. ; par la poste, 4 fr.

ABRÉGÉS

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? – Guide de l'observateur novice dans les manifestations des Esprits. – Grand in-18. Nouvelle édition, considérablement augmentée. Prix : 1 fr. ; par la poste, 1 fr. 20 c.

Édition polonaise : Cracovie.

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION. – Brochure grand in-18. Prix : 15 c. ; par la poste, 20 c. ; 20 exemplaires ensembles : 2 fr., ou 10 c. chacun ; par la poste, 2 fr. 60 c.

Édition allemande : Vienne (Autriche).

Édition anglaise : Leipzig, chez Franz Wagner.

Édition portugaise : Lisbonne, Rio-Janeiro, Paris.

Édition polonaise : Cracovie.

Édition en grec moderne : Corfou.

Édition italienne : Turin.

Édition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille.

Édition russe : Saint-Petersbourg, Moscou, Paris.

Édition en langue croate : Tèmeswar (Hongrie).

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. – Brochure in-12, Nouvelle édition augmentée. – Prix : 10 c. ; par la poste, 15 c.

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. – Br. in-12. – Prix : 20 c. ; par la poste, 30 c.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 1.

JANVIER 1867.

A nos correspondants.

L'époque du renouvellement des abonnements, au 1^{er} janvier, est, comme tous les ans, pour la plupart de nos correspondants de France et de l'étranger, l'occasion de nous donner de nouveaux témoignages de sympathie dont nous sommes profondément touché.

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de répondre à tous, nous les prions de vouloir bien recevoir ici l'expression de nos remerciements sincères et de la réciprocité de nos vœux, les priant d'être persuadés que nous n'oublions, dans nos prières, aucun de ceux, incarnés ou désincarnés, qui se recommandent à nous.

Les témoignages qu'on veut bien nous donner sont pour nous de puissants encouragements et de bien douces compensations qui nous font aisément oublier les peines et les fatigues de la route. Et comment ne les oublierions-nous pas, alors que nous voyons la doctrine grandir sans cesse, surmonter tous les obstacles, et que chaque jour nous apporte de nouvelles preuves des bienfaits qu'elle répand ! Nous remercions Dieu de l'insigne faveur qu'il nous accorde d'être témoin de ses premiers succès, et d'entrevoir son avenir. Nous le prions de nous donner les forces physiques et morales nécessaires pour accomplir ce qui nous reste à faire avant de retourner dans le monde des Esprits.

A ceux qui veulent bien faire des vœux pour la prolongation de notre séjour ici-bas, dans l'intérêt du Spiritisme, nous dirons que personne n'est indispensable pour l'exécution des desseins de Dieu ; ce que nous avons fait, d'autres eussent pu le faire, et ce que nous ne pourrons faire, d'autres le feront ; lors donc qu'il lui plaira de nous rappeler, il saura pourvoir à la continuation de son œuvre. Celui qui est appelé à en prendre les rênes grandit dans l'ombre et se révélera, quand il en sera temps, non par sa prétention à une suprématie quelconque, mais par *ses actes* qui le signaleront à l'attention de tous. A

cette heure il s'ignore encore lui-même, et il est utile, pour le moment, qu'il se tienne encore à l'écart.

Christ a dit : « Quiconque s'élève sera abaissé. » C'est donc parmi les humbles de cœur qu'il sera choisi, et non parmi ceux qui voudront s'élever de leur propre autorité et contre la volonté de Dieu ; ceux-là n'en recueilleront que honte et humiliation, car les orgueilleux et les présomptueux seront confondus. Que chacun apporte sa pierre à l'édifice et se contente du rôle de simple ouvrier ; Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, saura donner à chacun le juste salaire de son travail.

A tous nos frères en croyance nous dirons : « Courage et persévérance, car le moment des grandes épreuves approche. Fortifiez-vous dans les principes de la doctrine, et pénétrez-vous en de plus en plus ; élargissez vos vues ; élevez-vous par la pensée au-dessus du cercle borné du présent, de manière à embrasser l'horizon de l'infini ; considérez l'avenir, et alors la vie présente, avec son cortège de misères et de déceptions, vous apparaîtra comme un point imperceptible, comme une minute douloureuse qui bientôt ne laisse plus de traces dans le souvenir ; les préoccupations matérielles semblent mesquines et puérides auprès des splendeurs de l'immensité.

Heureux ceux qui puiseront dans la sincérité de leur foi la force dont ils auront besoin : ceux-là béniront Dieu de leur avoir donné la lumière ; ils reconnaîtront sa sagesse dans ses vues insondables et dans les moyens, quels qu'ils soient, qu'il emploie pour leur accomplissement. Ils marcheront à travers les écueils avec la sérénité, la fermeté et la confiance que donne la certitude d'atteindre le port, sans s'arrêter aux pierres qui meurtrissent les pieds.

C'est dans les grandes épreuves que se révèlent les grandes âmes ; c'est alors aussi que se révèlent les cœurs vraiment spiritistes, par le courage, la résignation, le dévouement, l'abnégation, et la charité sous toutes ses formes, dont ils donnent l'exemple. (Voir l'article du mois d'octobre 1866 : Les temps sont arrivés.)

Coup d'œil rétrospectif

sur le mouvement du Spiritisme.

Il n'est douteux pour personne, pas plus pour les adversaires que pour les partisans du Spiritisme, que cette question agite plus que jamais les esprits. Ce mouvement est-il, comme quelques-uns affectent de le dire, un feu de paille ? Mais, ce feu de paille dure depuis tantôt quinze ans, et, au lieu de s'éteindre, son intensité n'a fait que croître d'année en année ; or, ce n'est pas là le caractère des choses

éphémères et qui ne s'adressent qu'à la curiosité. La dernière levée de boucliers sous laquelle on espérait l'étouffer, n'a fait que le raviver en surexcitant l'attention des indifférents. La ténacité de cette idée n'a rien qui puisse surprendre quiconque a sondé la profondeur et la multiplicité des racines par lesquelles elle se rattache aux plus graves intérêts de l'humanité. Ceux qui s'en étonnent n'en ont vu que la superficie ; la plupart même n'en connaissent que le nom, mais n'en comprennent ni le but ni la portée.

Si les uns combattent le Spiritisme par ignorance, d'autres le font précisément parce qu'ils en sentent toute l'importance, qu'ils en pressentent l'avenir et qu'ils y voient un puissant élément régénérateur. Il faut bien se persuader que certains adversaires sont tout convertis. S'ils étaient moins convaincus des vérités qu'il renferme, ils ne lui feraient pas tant d'opposition. Ils sentent que le gage de son avenir est dans le bien qu'il fait ; faire ressortir ce bien à leurs yeux, loin de les calmer, c'est ajouter à la cause de leur irritation. Telle fut, au quinzième siècle, la nombreuse classe des écrivains copistes qui eussent volontiers fait brûler Gutenberg et tous les imprimeurs ; ce n'aurait pas été en leur démontrant les bienfaits de l'imprimerie, qui allait les supplanter, qu'on les eût apaisés.

Lorsqu'une chose est dans le vrai et que le temps de son éclosion est venu, elle marche quand même. La puissance d'action du Spiritisme est attestée par son expansion persistante, malgré le peu d'efforts qu'il fait pour se répandre. Il est un fait constant, c'est que *les adversaires du Spiritisme ont dépensé mille fois plus de forces pour l'abattre, sans y parvenir, que ses partisans n'en ont déployé pour le propager*. Il avance pour ainsi dire tout seul, semblable à un cours d'eau qui s'infiltré à travers les terres, se fraye un passage à droite si on l'arrête à gauche, et peu à peu mine les pierres les plus dures et finit par faire écrouler les montagnes.

Un fait notoire, c'est que, *dans son ensemble*, la marche du Spiritisme n'a subi aucun temps d'arrêt ; elle a pu être entravée, comprimée, ralentie dans quelques localités par des influences contraires ; mais, comme nous l'avons dit, le courant, barré sur un point, se fait jour sur cent autres ; au lieu de couler à pleins bords, il se divise en une multitude de filets. Cependant, à première vue, on dirait que sa marche est moins rapide qu'elle ne l'a été dans les premières années ; en faut-il inférer qu'on le délaisse, qu'il rencontre moins de sympathies ? Non, mais simplement que le travail qu'il accomplit dans ce moment est différent, et, par sa nature, moins ostensible.

Dès l'abord, comme nous l'avons déjà dit, le Spiritisme a rallié à lui tous les hommes chez lesquels ces idées étaient en quelque sorte à l'état d'intuition ; il lui a suffi de se présenter pour en être compris

et accepté. Il a immédiatement récolté abondamment partout où il a trouvé le terrain préparé. Cette première moisson faite, il restait les terrains en friche qui ont demandé plus de travail. C'est maintenant à travers les opinions réfractaires qu'il doit se faire jour, et c'est la période où nous nous trouvons. Semblable au mineur qui enlève sans peine les premières couches de terre meuble, il est arrivé au roc qu'il lui faut entamer, et au sein duquel il ne peut pénétrer que petit à petit. Mais il n'est pas de roc, si dur soit-il, qui résiste indéfiniment à une action dissolvante continue. Sa marche est donc ostensiblement moins rapide, mais si, dans un temps donné, il ne rallie pas en aussi grand nombre des adeptes franchement avoués, il n'en ébranle pas moins les convictions contraires, qui tombent, non tout d'un coup, mais morceau par morceau, jusqu'à ce que la trouée soit faite. C'est le travail auquel nous assistons, et qui marque la phase actuelle du progrès de la doctrine.

Cette phase est caractérisée par des signes non équivoques. En examinant la situation, il demeure évident que l'idée gagne chaque jour du terrain, qu'elle s'acclimate ; elle rencontre moins d'opposition ; on en rit moins, et ceux mêmes qui ne l'acceptent pas encore, commencent à lui concéder le droit de bourgeoisie parmi les opinions. Les Spiritistes ne sont plus montrés au doigt comme jadis et regardés comme des bêtes curieuses ; c'est ce que ceux surtout qui voyagent sont à même de constater. Partout ils trouvent plus de sympathie, ou moins d'antipathie pour la chose. On ne peut nier que ce ne soit là un progrès réel.

Pour comprendre les facilités et les difficultés que le Spiritisme rencontre sur sa route, il faut se représenter la diversité des opinions à travers lesquelles il doit se frayer un passage. Ne s'imposant jamais par la force ni la contrainte, mais par la seule conviction, il a rencontré une résistance plus ou moins grande, selon la nature des convictions existantes, avec lesquelles il pouvait plus ou moins facilement s'assimiler, dont les unes l'ont reçu à bras ouverts, tandis que d'autres le repoussent avec obstination.

Deux grands courants d'idées se partagent la société actuelle : le spiritualisme et le matérialisme ; quoique ce dernier forme une incontestable minorité, on ne peut se dissimuler qu'il ait pris une grande extension depuis quelques années. L'un et l'autre se fractionnent en une multitude de nuances qui peuvent se résumer dans les principales catégories suivantes :

1° *Les fanatiques* de tous les cultes. – 0.

2° *Les croyants satisfaits*, ayant des convictions absolues, fortement arrêtées et sans restriction, quoique sans fanatisme, sur tous les points du culte qu'ils professent et qui en sont satisfaits. Cette catégorie comprend aussi les sectes qui, par cela même qu'elles ont fait scission et opéré des réformes, se croient en possession de toute la vérité, et sont parfois plus absolues que les religions mères. – 0.

3° *Les croyants ambitieux*, ennemis des idées émancipatrices qui pourraient leur faire perdre l'ascendant qu'ils exercent sur l'ignorance. – 0.

4° *Les croyants pour la forme*, qui, par intérêt, simulent une foi qu'ils n'ont pas, et presque toujours se montrent plus rigides et plus intolérants que les religieux sincères. – 0.

5° *Les matérialistes par système*, qui s'appuient sur une théorie raisonnée et dont beaucoup se roidissent contre l'évidence, par orgueil, pour ne pas avouer qu'ils ont pu se tromper ; ils sont, pour la plupart, aussi absolus et aussi intolérants dans leur incrédulité que les fanatiques religieux le sont dans leur croyance. – 0.

6° *Les sensualistes*, qui repoussent les doctrines spiritualistes et spirites dans la crainte qu'elles ne viennent les troubler dans leurs jouissances matérielles. Ils ferment les yeux pour ne pas voir. – 0.

7° *Les insouciantes*, qui vivent au jour le jour, sans se préoccuper de l'avenir. La plupart ne sauraient dire s'ils sont spiritualistes ou matérialistes ; le présent est pour eux la seule chose sérieuse. – 0.

8° *Les panthéistes*, qui n'admettent pas une divinité personnelle, mais un principe spirituel universel dans lequel se confondent les âmes, comme les gouttes d'eau dans l'océan, sans conserver leur individualité. Cette opinion est un premier pas vers la spiritualité, et, par conséquent, un progrès sur le matérialisme. Quoique un peu moins réfractaires aux idées spirites, ceux qui la professent sont en général très absolus, parce que c'est, chez eux, un système préconçu et raisonné, et que beaucoup ne se disent panthéistes que pour ne pas s'avouer matérialistes. C'est une concession qu'ils font aux idées spiritualistes pour sauver les apparences. – 1.

9° *Les déistes*, qui admettent la personnalité d'un Dieu unique, créateur et souverain maître de toutes choses, éternel et infini dans toutes ses perfections, mais rejettent tout culte extérieur. – 3.

10° *Les spiritualistes sans système*, qui n'appartiennent, par conviction, à aucun culte, sans en repousser aucun, mais qui n'ont aucune idée arrêtée sur l'avenir. – 5.

11° *Les croyants progressistes*, attachés à un culte déterminé, mais

qui admettent le progrès dans la religion, et l'accord des croyances avec le progrès des sciences. – 5.

12° *Les croyants non satisfaits*, en qui la foi est indécise ou nulle sur les points de dogmes qui ne satisfont pas complètement leur raison, et que tourmente le doute. – 8.

13° *Les incroyables faute de mieux*, dont la plupart ont passé de la foi à l'incrédulité et à la négation de tout, faute d'avoir trouvé dans les croyances dont ils ont été bercés une sanction satisfaisante pour leur raison, mais chez lesquels l'incrédulité laisse un vide pénible qu'ils seraient heureux de voir combler. – 9.

14° *Les libres penseurs*, nouvelle dénomination par laquelle se désignent ceux qui ne s'assujettissent à l'opinion de personne en matière de religion et de spiritualité, qui ne se croient point liés par le culte où la naissance les a placés sans leur consentement, ni tenus à l'observation de pratiques religieuses quelconques. Cette qualification ne spécifie aucune croyance déterminée ; elle peut s'appliquer à toutes les nuances du spiritualisme raisonné, aussi bien qu'à l'incrédulité la plus absolue. Toute croyance éclectique appartient à la libre pensée ; tout homme qui ne se guide pas sur la foi aveugle est, par cela même, libre penseur ; à ce titre, les Spiritistes sont aussi des libres penseurs.

Mais pour ceux qu'on peut appeler les radicaux de la libre pensée, cette désignation a une acception plus restreinte et pour ainsi dire exclusive ; pour eux, être libre penseur, ce n'est pas seulement croire à ce qu'on veut, c'est ne croire à rien ; c'est s'affranchir de tout frein, même de la crainte de Dieu et de l'avenir ; la spiritualité est une gêne, et ils n'en veulent pas. Sous ce symbole de l'émancipation intellectuelle, ils cherchent à dissimuler ce que la qualité de matérialiste et d'athée a de répulsif pour l'opinion des masses ; et, chose singulière, c'est qu'au nom de ce symbole, qui semble être celui de la tolérance pour toutes les opinions, ils jettent la pierre à quiconque ne pense pas comme eux. Il y a donc une distinction essentielle à faire entre ceux qui se disent *libres penseurs*, comme entre ceux qui se disent *philosophes*. Ils se divisent naturellement en :

Libres penseurs incroyables, qui rentrent dans la 5° catégorie. – 0.

Libres penseurs croyants, qui appartiennent à toutes les nuances du spiritualisme raisonné. – 9.

15° *Les Spiritistes d'intuition*, ceux en qui les idées spiritistes sont innées et qui les acceptent comme une chose qui ne leur est pas étrangère. – 10.

Telles sont les couches de terrain que le Spiritisme doit traverser.

En jetant un coup d'œil sur les différentes catégories ci-dessus, il est aisé de voir celles auprès desquelles il trouve un accès plus ou moins facile, et celles contre lesquelles il se heurte comme le pic contre le granit. Il ne triomphera de celles-ci qu'à l'aide des *nouveaux éléments* que la rénovation apportera dans l'humanité : ceci est l'œuvre de Celui qui dirige tout et qui fait surgir les événements d'où doit sortir le progrès.

Les chiffres placés à la suite de chaque catégorie indiquent approximativement la proportion du nombre d'adeptes, sur 10, que chacune a fourni au Spiritisme.

Si l'on admet, en moyenne, l'égalité numérique entre ces différentes catégories, on voit que la partie réfractaire, par sa nature, embrasse à peu près la moitié de la population. Comme elle possède l'audace et la force matérielle, elle ne se borne pas à une résistance passive : elle est essentiellement agressive ; de là une lutte inévitable et nécessaire. Mais cet état de choses ne peut avoir qu'un temps, car le passé s'en va et l'avenir arrive ; or, le Spiritisme marche avec l'avenir.

C'est donc dans l'autre moitié que le Spiritisme doit se recruter, et le champ à explorer est assez vaste ; c'est là qu'il doit concentrer ses efforts et qu'il verra ses bornes se reculer. Cependant cette moitié est encore loin de lui être entièrement sympathique ; il y rencontre des résistances opiniâtres, mais non insurmontables, comme dans la première, et dont la plupart tiennent à des préventions qui s'effacent à mesure que le but et les tendances de la doctrine sont mieux compris, et qui disparaîtront avec le temps. Si l'on peut s'étonner d'une chose, c'est que, malgré la multiplicité des obstacles qu'il rencontre, des embûches qu'on lui tend, il ait pu arriver en quelques années au point où il en est aujourd'hui.

Un autre progrès non moins évident est celui de l'attitude de l'opposition. A part les coups de boutoir lancés de temps à autre par une pléiade d'écrivains, *toujours à peu près les mêmes*, qui ne voient partout que matière à rire, qui riraient même de Dieu, et dont les arguments se bornent à dire que l'humanité tourne à la démence, fort surpris que le Spiritisme ait marché sans leur permission, il est très rare de voir la doctrine prise à partie dans une polémique sérieuse et soutenue. Au lieu de cela, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans un précédent article, les idées spirites envahissent la presse, la littérature, la philosophie ; on se les approprie sans se les avouer ; c'est pourquoi on voit à chaque instant surgir dans les journaux, dans les livres, dans les sermons, au théâtre, des pensées qu'on

dirait puisées à la source même du Spiritisme. Leurs auteurs protesteraient sans doute contre la qualification de Spiritistes, mais ils n'en subissent pas moins l'influence des idées qui circulent et qui paraissent justes. C'est que les principes sur lesquels repose la doctrine sont tellement rationnels, qu'ils fermentent dans une multitude de cerveaux et se font jour à leur insu ; ils touchent à tant de questions, qu'il est pour ainsi dire impossible d'entrer dans la voie de la spiritualité sans faire involontairement du Spiritisme. C'est un des faits les plus caractéristiques qui ont marqué l'année qui vient de s'écouler.

En faut-il conclure que la lutte est terminée ? Non, assurément, et nous devons, au contraire, plus que jamais nous tenir sur nos gardes, car nous aurons des assauts d'un autre genre à soutenir ; mais en attendant les rangs se renforcent, et les pas faits en avant sont autant de gagné. Gardons-nous de croire que certains adversaires se tiennent pour battus, et de prendre leur silence pour une adhésion tacite, ou même pour de la neutralité. Persuadons-nous bien que certaines gens n'accepteront *jamais*, ni ouvertement ni tacitement, le Spiritisme tant qu'ils vivront, comme il y en a qui n'accepteront jamais certains régimes politiques ; tous les raisonnements pour les y amener sont impuissants, parce qu'ils n'en veulent à aucun prix ; leur aversion pour la doctrine croît en raison des développements qu'elle prend.

Les attaques à ciel ouvert sont devenues plus rares, parce qu'on en a reconnu l'inutilité ; mais on ne désespère pas de réussir à l'aide de manœuvres ténébreuses. Loin de s'endormir dans une trompeuse sécurité, il faut plus que jamais se défier des faux frères qui s'insinuent dans toutes les réunions pour épier, et ensuite *travestir* ce qui s'y dit et s'y fait ; qui sèment par-dessous main les éléments de désunion ; qui, sous l'apparence d'un zèle factice et quelquefois intéressé, cherchent à pousser le Spiritisme hors des voies de la prudence, de la modération et de la légalité ; qui provoquent en son nom des actes répréhensibles aux yeux de la loi. N'ayant pu réussir à le rendre ridicule, parce que, de son essence, c'est une chose sérieuse, leurs efforts tendent à le *compromettre* pour le rendre suspect à l'autorité, et provoquer contre lui et ses adhérents des mesures de rigueur. Défions-nous donc des baisers de Judas et de ceux qui veulent nous embrasser pour nous étouffer.

Il faut se figurer que nous sommes en guerre et que les ennemis sont à notre porte, prêts à saisir l'occasion favorable, et qu'ils se ménagent des intelligences dans la place.

En cette occurrence qu'y a-t-il à faire ? Une chose fort simple : se renfermer strictement dans la limite des préceptes de la doctrine ; s'efforcer de montrer ce qu'elle est par son propre exemple, et décliner toute solidarité avec ce qui pourrait être fait en son nom et serait de nature à la discréditer, car ce ne saurait être le fait d'adeptes sérieux et convaincus. Il ne suffit pas de se dire Spirite ; celui qui l'est de cœur le prouve par ses actes. La doctrine ne prêchant que le bien, le respect des lois, la charité, la tolérance et la bienveillance pour tous ; répudiant toute violence faite à la conscience d'autrui, tout charlatanisme, toute pensée intéressée en ce qui concerne les rapports avec les Esprits, et toutes choses contraires à la morale évangélique, celui qui ne s'écarte pas de la ligne tracée ne peut encourir ni blâme fondé, ni poursuites légales ; bien plus, quiconque prend la doctrine pour règle de conduite, ne peut que se concilier l'estime et la considération des gens impartiaux ; devant le bien l'incrédulité railleuse elle-même s'incline, et la calomnie ne peut salir ce qui est sans tache. C'est dans ces conditions que le Spiritisme traversera les orages qu'on amoncèlera sur sa route, et qu'il sortira triomphant de toutes les luttes.

Le spiritisme ne peut pas plus être responsable des méfaits de ceux à qui il plaît de se dire spirites, que la religion ne l'est des actes répréhensibles de ceux qui n'ont que les apparences de la piété. Avant donc de faire retomber le blâme de tels actes sur une doctrine quelconque, il faudrait savoir si elle contient quelque maxime, quelque enseignement, qui puisse les autoriser ou même les excuser. Si, au contraire, elle les condamne formellement, il est évident que la faute est toute personnelle et ne peut être imputée à la doctrine. Mais c'est une distinction que les adversaires du spiritisme ne se donnent pas la peine de faire ; ils sont trop heureux, au contraire, de trouver une occasion de le décrier à tort ou à raison, sans se faire scrupule de lui attribuer ce qui ne lui appartient pas, envenimant les choses les plus insignifiantes plutôt que d'en chercher les causes atténuantes.

Depuis quelque temps les réunions spirites ont subi une certaine transformation. Les réunions intimes et de famille se sont considérablement multipliées à Paris et dans les principales villes, en raison même de la facilité qu'elles ont trouvée à se former par l'accroissement du nombre des médiums et de celui des adeptes. Dans le principe les médiums étaient rares ; un bon médium était presque un phénomène ; il était donc naturel qu'on se groupât autour de lui ;

mais à mesure que cette faculté s'est développée, les grands centres se sont fractionnés, comme des essaims, en une multitude de petits groupes particuliers qui trouvent plus de facilité à se réunir, plus d'intimité et d'homogénéité dans leur composition. Ce résultat, conséquence de la force même des choses, était prévu. Dès l'origine nous avons signalé les écueils que devaient inévitablement rencontrer les sociétés nombreuses, nécessairement formées d'éléments hétérogènes, ouvrant la porte aux ambitions, et, par cela même, en butte aux intrigues, aux cabales, aux sourdes manœuvres de la malveillance, de l'envie et de la jalousie qui ne peuvent émaner d'une source spirite pure. Dans les réunions intimes, sans caractère officiel, on est plus maître chez soi, on se connaît mieux, et l'on reçoit qui l'on veut ; le recueillement y est plus grand, et l'on sait que les résultats y sont plus satisfaisants. Nous connaissons bon nombre de réunions de ce genre dont l'organisation ne laisse rien à désirer. Il y a donc tout à gagner à cette transformation.

L'année 1866 a vu en outre se réaliser les prévisions des Esprits sur plusieurs points intéressants pour la doctrine, entre autres sur l'extension et les nouveaux caractères que devait prendre la médiumnité, ainsi que sur la production de phénomènes de nature à appeler l'attention sur le principe de la spiritualité, bien qu'en apparence étrangers au spiritisme. La médiumnité guérissante s'est révélée au grand jour dans les circonstances les plus propres à faire sensation ; elle germe chez beaucoup d'autres personnes. Dans certains groupes on a vu se manifester de nombreux cas de somnambulisme spontané, de médiumnité parlante, de seconde vue et d'autres variétés de la faculté médianimique qui ont pu fournir d'utiles sujets d'étude. Ces facultés, sans être précisément nouvelles, sont encore à l'état naissant chez une foule d'individus ; elles ne se montrent que dans des cas isolés et s'essayent pour ainsi dire dans l'intimité ; mais avec le temps elles acquerront plus d'intensité et se vulgariseront. C'est surtout lorsqu'elles se révèlent spontanément chez des personnes étrangères au Spiritisme qu'elles appellent plus fortement l'attention, parce qu'on ne peut supposer de connivence, ni admettre l'influence d'idées préconçues. Nous nous bornons à signaler le fait, que chacun peut constater, et dont le développement nécessiterait des détails trop étendus. Nous aurons d'ailleurs occasion d'y revenir dans des articles spéciaux.

En résumé, si rien de très éclatant n'a signalé la marche du Spiritisme en ces derniers temps, nous pouvons dire qu'elle se poursuit

dans les conditions normales tracées par les Esprits, et que nous n'avons qu'à nous féliciter de l'état des choses.

Pensées spirites qui courent le monde.

Dans notre dernier numéro nous avons rapporté quelques-unes des pensées que l'on trouve çà et là dans la presse, et que le Spiritisme peut revendiquer comme parties intégrantes de la doctrine ; nous continuerons à rapporter de temps en temps celles qui viendront à notre connaissance. Ces citations ont leur côté utile et instructif, en ce qu'elles prouvent la vulgarisation des idées spirites.

Dans la revue hebdomadaire du *Siècle* du 2 décembre, M. E. Texier, rendant compte d'un nouvel ouvrage de M. P.-J. Stahl, intitulé *Bonnes fortunes parisiennes*, s'exprime ainsi ;

« Ce qui distingue ces *Bonnes fortunes parisiennes*, c'est la délicatesse de touche dans la peinture du sentiment, c'est la bonne odeur du livre qu'on respire comme une brise. Rarement on avait traité ce sujet si vaste, si exploré, si rebattu et toujours neuf, l'amour, avec plus de science vraie, d'observation sentie, plus de tact et de légèreté de main. *On a dit que, dans une existence antérieure, Balzac avait dû être femme ; on pourrait dire aussi que Stahl a été jeune fille.* Tous les petits secrets du cœur qui s'ouvre au contact de la première ivresse, il les saisit et les fixe jusque dans leurs nuances les plus fines. Il a mieux fait qu'étudier ses héroïnes ; on dirait qu'il a *ressenti* toutes leurs impressions, tous leurs frémissements, tous ces jolis chocs, – joie ou douleur, – qui se succèdent dans l'âme féminine et l'emplissent aux premiers bourgeons de la floraison d'avril. »

Ce n'est pas la première fois que l'idée des existences antérieures est exprimée en dehors du Spiritisme. L'auteur de l'article n'a pas épargné jadis les sarcasmes à la croyance nouvelle, au sujet des frères Davenport, en qui, comme la plupart de ses confrères en journalisme, il a cru et croit peut-être encore la doctrine incarnée. En écrivant ces lignes, il ne se doutait pas, sans doute, qu'il en formulait un des principes les plus importants. Qu'il l'ait fait sérieusement ou non, peu importe ! La chose n'en prouve pas moins que les incrédules eux-mêmes trouvent dans la pluralité des existences, ne fût-elle admise qu'à titre d'hypothèse, l'explication des aptitudes innées de l'existence actuelle. Cette pensée, jetée à des millions de lecteurs par le vent de la publicité, se popularise, s'infiltré dans les croyances ; on s'y habitue ; chacun y cherche la raison d'être d'une foule de choses incomprises, de ses propres tendances : ici en plaisantant, et là sérieuse-

ment ; la mère dont l'enfant est tant soit peu précoce sourit volontiers à l'idée qu'il a pu être un homme de génie. Dans notre siècle raisonneur, on veut se rendre compte de tout ; il répugne au plus grand nombre de voir, dans les bonnes et les mauvaises qualités apportées en naissant, un jeu du hasard ou un caprice de la divinité ; la pluralité des existences résout la question en montrant que les existences s'enchaînent et se complètent les unes par les autres. De déduction en déduction on arrive à trouver, dans ce principe fécond, la clef de tous les mystères, de toutes les anomalies apparentes de la vie morale et matérielle, des inégalités sociales, des biens et des maux d'ici-bas ; l'homme sait enfin d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y est heureux ou malheureux, et ce qu'il doit faire pour assurer son bonheur à venir.

Si l'on trouve rationnel d'admettre que nous avons déjà vécu sur la terre, il ne l'est pas moins que nous pouvons y revivre encore. Comme il est évident que ce n'est pas le corps qui revit, ce ne peut être que l'âme ; cette âme a donc conservé son individualité ; elle ne s'est point confondue dans le tout universel ; pour conserver ses aptitudes, il faut qu'elle soit *restée elle-même*. Le seul principe de la pluralité des existences est, comme on le voit, la négation du matérialisme et du panthéisme.

Pour que l'âme puisse accomplir une série d'existences successives dans le même milieu, il faut qu'elle ne se perde point dans les profondeurs de l'infini ; elle doit rester dans la sphère d'activité terrestre. Voilà donc le monde spirituel qui nous environne, au milieu duquel nous vivons, dans lequel se déverse l'humanité corporelle, comme lui-même se déverse dans celle-ci. Or, appelez ces âmes *Esprits*, et nous voilà en plein Spiritisme.

Si Balzac a pu être femme et Stahl jeune fille, les femmes peuvent donc s'incarner hommes, et, par conséquent, les hommes s'incarner femmes. Il n'y a donc entre les deux sexes qu'une différence matérielle, accidentelle et temporaire, une différence de vêtement charnel ; mais quant à la nature essentielle de l'être, elle est la même. Or, de l'égalité de nature et d'origine, la logique conclut à *l'égalité des droits sociaux*. On voit à quelles conséquences conduit le seul principe de la pluralité des existences. M. Texier ne croyait probablement pas avoir tant dit dans les quelques lignes que nous avons citées.

Mais, dira-t-on peut-être, le Spiritisme admet la présence des âmes au milieu de nous et leurs rapports avec les vivants, et voilà où est l'absurde. Écoutons sur ce point M. l'abbé V..., nouveau curé de Saint-Vincent de Paul. Dans le discours qu'il a prononcé le dimanche 25 novembre dernier pour son installation, faisant l'éloge du patron de la paroisse, il dit : « l'Esprit de saint Vincent de Paul est ici, je

l'affirme, mes frères ; oui, il est au milieu de nous ; il plane sur cette assemblée ; il nous voit et nous entend ; je le sens près de moi qui m'inspire. » Qu'aurait dit de plus un Spirite ? Si l'Esprit de saint Vincent de Paul est dans l'assemblée, par quoi y est-il attiré, si ce n'est par la pensée sympathique des assistants ? C'est ce que dit le Spiritisme. S'il y est, d'autres Esprits peuvent également s'y trouver : voilà le monde spirituel qui nous entoure. Si M. le curé subit son influence, il peut subir celle d'autres Esprits, ainsi que d'autres personnes : il y a donc des rapports entre le monde spirituel et le monde corporel. S'il parle par l'inspiration de cet Esprit, il est donc médium parlant ; mais s'il parle, il peut tout aussi bien écrire sous cette même inspiration, et sans doute il l'a fait plus d'une fois sans s'en douter : le voilà donc médium écrivain inspiré, intuitif. Cependant si on lui disait qu'il a prêché le Spiritisme, il s'en défendrait probablement de toutes ses forces.

Mais sous quelle apparence l'Esprit de saint Vincent de Paul pouvait-il être dans cette assemblée ? Si M. le curé ne le dit pas, saint Paul le dit : c'est avec le corps spirituel ou fluidique, *le corps incorruptible* que revêt l'âme après la mort, et auquel le spiritisme donne le nom de périsprit.

Le périsprit, l'un des éléments constitutifs de l'organisme humain, constaté par le spiritisme, avait été soupçonné depuis longtemps. Il est impossible d'être plus explicite à cet égard que M. Charpignon dans son ouvrage sur le magnétisme, publié en 1842¹. On lit, en effet, chap. II, page 355 :

« Les considérations psychologiques auxquelles nous venons de nous livrer ont eu pour résultat de nous fixer sur la nécessité d'admettre, dans la composition de l'individualité humaine, *une véritable trinité*, et de trouver dans ce *composé trinaire un élément d'une nature essentiellement différente des deux autres parties*, élément saisissable, plutôt par ses facultés phénoménales, que par ses propriétés constitutives ; car la nature d'un être spirituel échappe à nos moyens d'investigations. L'homme est donc un être *mixte*, un organisme à composition double, savoir : combinaison d'atomes formant les organes, et un élément de nature matérielle, mais *indécomposable, dynamique par essence, en un mot, un fluide impondérable*. Voilà pour la partie matérielle. Maintenant, comme élément caractéristique de l'espèce hominale : cet être simple, intelligent, libre et volontaire, que les psychologues appellent *âme*... »

Ces citations et les réflexions qui les accompagnent, ont pour but de montrer que l'opinion est bien moins éloignée des idées spiritistes

¹ *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, par Charpignon, 1 vol. in-8, Paris. Baillièrre, 17, rue de l'Ecole-de-Médecine. Prix : 6 fr.

qu'on ne pourrait le croire, et que la force des choses et l'irrésistible logique des faits y conduisent par une pente toute naturelle. Ce n'est donc pas une vaine présomption de dire que l'avenir est à nous.

Les Romans Spirités.

L'assassinat du Pont-Rouge, par Ch. Barbara.

Le roman peut être une manière d'exprimer des pensées spirités sans se compromettre, car l'auteur craintif peut toujours répondre à la critique railleuse qu'il n'a entendu faire qu'une œuvre de fantaisie, ce qui est vrai pour le grand nombre ; or, à la fantaisie tout est permis. Mais fantaisie ou non, ce n'en est pas moins une des formes à la faveur de laquelle l'idée spiritée peut pénétrer dans les milieux où elle ne serait pas acceptée sous une forme sérieuse.

Le Spiritisme est encore trop peu, ou mieux trop mal connu de la littérature, pour avoir fourni le sujet de beaucoup d'ouvrages de ce genre ; le principal, comme on le sait, est celui que Théophile Gautier a publié sous le nom de *Spirite*, et encore peut-on reprocher à l'auteur de s'être écarté, sur plusieurs points, de l'idée vraie.

Un autre ouvrage dont nous avons également parlé, et qui, sans être fait spécialement en vue du Spiritisme, s'y rattache par un certain côté, est celui de M. Elie Berthet, publié en feuilletons dans le *Siècle*, en septembre et octobre 1865, sous le titre de *La double vue*. Ici l'auteur fait preuve d'une connaissance approfondie des phénomènes dont il parle, et son livre joint à ce mérite celui du style et d'un intérêt soutenu. Il est en même temps moral et instructif.

La seconde vie, de X.-B. SAINTINE, publiée en feuilletons dans le grand *Moniteur* en février 1864, est une série de nouvelles qui n'ont ni le fantastique *impossible*, ni le caractère lugubre des récits d'Edgar Poe, mais la douce et gracieuse simplicité de scènes intimes entre les habitants de ce monde et ceux de l'autre, auquel M. Saintine croyait fermement. Bien que ce soient des histoires de fantaisie, elles s'écartent peu, en général, des phénomènes dont maintes personnes ont pu être témoins. Au reste nous savons que, de son vivant, l'auteur que nous avons personnellement connu, n'était ni incrédule, ni matérialiste ; les idées spirités lui étaient sympathiques, et ce qu'il écrivait était le reflet de sa propre pensée.

Séraphita de Balzac est un roman philosophique basé sur la doctrine de Swedenborg. Dans *Consuelo* et la *Comtesse de Rudofstadt* de madame George Sand, le principe de la réincarnation joue un rôle capital. Le *Drag*, du même auteur, est une comédie jouée, il y a quelques années, au *Vaudeville*, et dont la donnée est entièrement

spirite. Elle est fondée sur une croyance populaire chez les marins de la Provence. Le Drag est un Esprit malin, plus espiègle que méchant, qui se plaît à jouer de mauvais tours. On le voit sous la figure d'un jeune homme, exercer son influence et contraindre un individu à écrire contre sa propre volonté. La presse, d'ordinaire si bienveillante pour cet écrivain, s'est montrée sévère à l'égard de cette pièce qui méritait un meilleur accueil.

La France n'a pas seule le monopole de ces sortes de productions. Le *Progrès colonial* de l'île Maurice a publié en 1865, sous le titre de *Histoires de l'autre monde, racontées par des Esprits*, un roman qui n'occupait pas moins de vingt-huit feuilletons, dont le Spiritisme faisait toute l'intrigue, et où l'auteur, M. de Germonville, a fait preuve d'une connaissance parfaite de son sujet.

Dans quelques autres romans, l'idée spirite fournit simplement le sujet d'épisodes. M. Aurélien Scholl, dans ses *Nouveaux mystères de Paris*, publiés par le *Petit Journal*, l'auteur fait intervenir un magnétiseur qui interroge une table par la typtologie, puis une jeune fille mise en somnambulisme, dont les révélations mettent quelques-uns des assistants sur les épines. La scène est bien rendue et parfaitement vraisemblable. (*Petit Journal* du 23 octobre 1866.)

La réincarnation est une des idées les plus fécondes pour les romanciers, et qui peut fournir des effets d'autant plus saisissants qu'ils ne s'écartent en rien des possibilités de la vie matérielle. M. Charles Barbara, jeune écrivain mort il y a quelques mois dans une maison de santé, en a fait une des applications les plus heureuses dans son roman intitulé *l'Assassinat du Pont-Rouge*, que *l'Évènement* a dernièrement reproduit en feuilletons.

Le sujet principal est un agent de change qui se sauvait à l'étranger en emportant la fortune de ses clients. Attiré par un individu dans une misérable maison sous le prétexte de favoriser sa fuite, il y est assassiné, dépouillé, puis jeté à la Seine, de concert avec une femme nommée Rosalie qui demeurait chez cet homme. L'assassin agit avec une telle prudence et sut si bien prendre ses précautions, que toute trace du crime disparut, et que tout soupçon de meurtre fut écarté. Peu après il épousa sa complice Rosalie, et tous deux purent désormais vivre dans l'aisance sans craindre aucune poursuite, sinon celle du remords, lorsqu'une circonstance vint mettre le comble à leurs angoisses. Voici comment il la raconte lui-même :

« Cette quiétude fut troublée dès les premiers jours de notre mariage. A moins de l'intervention directe d'une puissance occulte, il faut convenir que le hasard se montra ici étrangement intelligent. Si merveilleux, que paraisse le fait, vous ne penserez même pas à le mettre en doute, puisque, aussi bien, vous en avez la preuve vivante en

mon fils. Bien des gens, au reste, ne manqueraient pas d'y voir un fait purement physique et physiologique et de l'expliquer rationnellement. Quoi qu'il en soit, je remarquai tout à coup des traces de tristesse sur le visage de Rosalie. Je lui en demandai la raison. Elle éluda de me répondre.

« Le lendemain et les jours suivants, sa mélancolie ne faisant que croître, je la conjurai de me tirer d'inquiétude. Elle finit par m'avouer une chose qui ne laissa pas que de m'émouvoir au plus haut degré. La première nuit même de nos noces, en mon lieu et place, bien que nous fussions dans l'obscurité, elle avait vu, mais vu, prétendait-elle, comme je vous vois, la figure pâle de l'agent de change. Elle avait épuisé inutilement ses forces à chasser ce qu'elle prenait d'abord pour un simple souvenir ; le fantôme n'était sorti de ses yeux qu'aux premières lueurs du crépuscule. De plus, ce qui certes était de nature à justifier son effroi, la même vision l'avait persécutée avec une ténacité analogue pendant plusieurs nuits de suite.

« Je simulai un profond dédain et tâchai de la convaincre qu'elle avait été dupe tout uniment d'une hallucination. Je compris, au chagrin qui s'empara d'elle et se tourna insensiblement en cette langueur où vous l'avez vue, que je n'avais point réussi à lui inculquer mon sentiment. Une grossesse pénible, agitée, équivalente à une maladie longue et douloureuse, empira encore ce malaise d'esprit ; et si un accouchement heureux, en la comblant de joie, eut une influence salutaire sur son moral, ce fut de bien courte durée. Je me vis contraint, par-dessus cela, de la priver du bonheur d'avoir son enfant auprès d'elle, puisque, par rapport à mes ressources officielles, une nourrice à demeure chez moi eût paru une dépense au-dessus de mes moyens.

« Émus de sentiments à figurer dignement dans une pastorale, nous allions voir notre enfant de quinzaine en quinzaine. Rosalie l'aimait jusqu'à la passion, et moi-même je n'étais pas loin de l'aimer avec frénésie ; car, chose singulière, sur les ruines amoncelées en moi, les instincts de la paternité seuls restaient encore debout. Je m'abandonnais à des rêves ineffables ; je me promettais de faire donner une éducation solide à mon enfant, de le préserver, s'il était possible, de mes vices, de mes fautes, de mes tortures ; il était ma consolation, mon espérance.

« Quand je dis moi, je parle également de la pauvre Rosalie, qui se sentait heureuse rien qu'à l'idée de voir ce fils grandir à ses côtés. Quelles ne furent donc pas nos inquiétudes, notre anxiété, quant, à mesure que l'enfant se développait, nous aperçûmes sur son visage des lignes qui rappelaient celui d'une personne que nous eussions voulu à jamais oublier. Ce ne fut d'abord qu'un doute sur lequel

nous gardâmes le silence, même vis-à-vis l'un de l'autre. Puis la physionomie de l'enfant approcha à ce point de celle de Thillard, que Rosalie m'en parla avec épouvante, et que moi-même je ne pus cacher qu'à demi mes cruelles appréhensions. Enfin, la ressemblance nous apparut telle, qu'il nous sembla vraiment que l'agent de change fût *rené* en notre fils.

« Le phénomène eût bouleversé un cerveau moins solide que le mien. Trop ferme encore pour avoir peur, je prétendis rester insensible au coup qu'il portait à mon affection paternelle, et faire partager mon indifférence à Rosalie. Je lui soutins qu'il n'y avait là qu'un hasard ; j'ajoutai qu'il n'était rien de plus changeant que le visage des enfants, et que, probablement, cette ressemblance s'effacerait avec l'âge ; finalement, qu'au pis aller, il nous serait toujours facile de tenir cet enfant à l'écart. J'échouai complètement. Elle s'obstina à voir dans l'identité des deux figures un fait providentiel, le germe d'un châtiment effroyable qui tôt ou tard devait nous écraser, et, sous l'empire de cette conviction, son repos fut pour toujours détruit.

« D'autre part, sans parler de l'enfant, quelle était notre vie ? Vous avez pu vous-même en observer le trouble permanent, les agitations, les secousses chaque jour plus violentes. Quand toute trace de mon crime avait disparu, quand je n'avais plus rien à craindre absolument des hommes, quand l'opinion sur moi était devenue unanimement favorable, au lieu d'une assurance fondée en raison, je sentais croître mes inquiétudes, mes angoisses, mes terreurs. Je m'inquiétais moi-même avec les fables les plus absurdes ; dans le geste, la voix, le regard du premier venu, je voyais une allusion à mon crime.

« Les allusions m'ont tenu incessamment sur le chevalet du bourreau. Souvenez-vous de cette soirée où M. Durosoir raconta une de ses instructions. Dix années de douleurs lancinantes qui n'équivaudront jamais à ce que je ressentis au moment où, sortant de la chambre de Rosalie, je me trouvai vis-à-vis du juge qui me regardait au visage. J'étais de verre ; il lisait jusqu'au fond de ma poitrine. Un instant j'entrevis l'échafaud. Rappelez-vous ce dicton : « Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu, » et vingt autres détails de ce genre. C'était un supplice de tous les jours, de toutes les heures, de toutes les secondes. Quoi que j'en eusse, il se faisait dans mon esprit des ravages effrayants.

« L'état de Rosalie était de beaucoup plus douloureux encore : elle vivait vraiment dans les flammes. La présence de l'enfant dans la maison acheva d'en rendre le séjour intolérable. Incessamment, jour et nuit, nous vécûmes au milieu des scènes les plus cruelles. L'enfant me glaçait d'horreur. Je faillis vingt fois l'étouffer. Outre cela, Rosalie qui se sentait mourir, qui croyait à la vie future, aux châtements,

aspirait à se réconcilier avec Dieu. Je la raillais, je l'insultais, je la menaçais de la battre. J'entrais dans des fureurs à l'assassiner. Elle mourut à temps pour me préserver d'un deuxième crime. Quelle agonie ! Elle ne sortira jamais de ma mémoire.

« Depuis je n'ai pas vécu. Je m'étais flatté de n'avoir plus de conscience : ces remords grandissent à mes côtés, en chair et en os, sous la forme de mon enfant. Cet enfant, dont, malgré l'imbécillité, je consens à être le gardien et l'esclave, ne cesse de me torturer par son air, ses regards étranges, par la haine instinctive qu'il me porte. N'importe où que j'aie, il me suit pas à pas, il marche ou s'assied dans mon ombre. La nuit, après une journée de fatigue, je le sens à mes côtés, et son contact suffit à chasser le sommeil de mes yeux ou tout au moins à me troubler de cauchemars. Je crains que tout à coup la raison ne lui vienne, que sa langue ne se délie, qu'il ne parle et ne m'accuse.

« L'inquisition, dans son génie des tortures, Dante lui-même, dans sa *Suppliciomanie*, n'ont jamais rien imaginé de si épouvantable. J'en deviens monomane. Je me surprends dessinant à la plume la chambre où je commis mon crime ; j'écris au bas cette légende : *Dans cette chambre, j'empoisonnai l'agent de change Thillard-Ducornet*, et je signe. C'est ainsi, que dans mes heures de fièvre, j'ai détaillé sur mon journal à peu près mot pour mot tout ce que je vous ai raconté.

« Ce n'est pas tout. J'ai réussi à me soustraire au supplice dont les hommes châtient le meurtrier, et voilà que ce supplice se renouvelle pour moi presque chaque nuit.

« Je sens une main sur mon épaule et j'entends une voix qui murmure à mon oreille :

« Assassin ! » Je suis mené devant des robes rouges ; une pâle figure se dresse devant moi et s'écrie : « Le voilà ! » C'est mon fils. Je nie. Mon dessin et mes propres mémoires me sont représentés avec ma signature. Vous le voyez, la réalité se mêle au songe et ajoute à mon épouvante. J'assiste enfin à toutes les péripéties d'un procès criminel. J'entends ma condamnation : « Oui, il est coupable. » On me conduit dans une salle obscure où viennent me joindre le bourreau et ses aides. Je veux fuir, des liens de fer m'arrêtent, et une voix me crie : « Il n'est plus pour toi de miséricorde ! » J'éprouve jusqu'à la sensation du froid des ciseaux sur mon cou. Un prêtre prie à mes côtés et m'invite parfois au repentir.

« Je le repousse avec mille blasphèmes. Demi-mort, je suis cahoté par les mouvements d'une charrette sur le pavé d'une ville ; j'entends les murmures de la multitude comparables à ceux des vagues de la

mer, et, au-dessus, les imprécations de mille voix. J'arrive en vue de l'échafaud. J'en gravis les degrés. Je ne me réveille que juste à l'heure où le couteau glisse entre les rainures, quand, toutefois, mon rêve ne continue pas, quand je ne suis pas traîné en présence de celui que j'ai voulu nier, de Dieu même, pour y avoir les yeux brûlés par la lumière, pour y plonger dans l'abîme de mes iniquités, pour y être supplicié par le sentiment de ma propre infamie. J'étouffe, la sueur m'inonde, l'horreur comble mon âme. Je ne sais plus combien de fois déjà j'ai subi ce supplice. »

L'idée de faire revivre la victime dans l'enfant même de l'assassin, et qui est là comme l'image vivante de son crime, attachée à ses pas, est à la fois ingénieuse et très morale. L'auteur a voulu montrer que, si ce criminel sait échapper aux poursuites des hommes, il ne saurait se soustraire à celles de la Providence. Il y a ici plus que le remords, c'est la victime qui se dresse sans cesse devant lui, non sous l'apparence d'un fantôme ou d'une apparition qu'on pourrait regarder comme un effet de l'imagination frappée, mais sous les traits de son enfant ; c'est la pensée que cet enfant peut être la victime elle-même, pensée corroborée par l'aversion instinctive de l'enfant, quoique idiot, pour son père ; c'est la lutte de la tendresse paternelle contre cette pensée qui le torture, lutte horrible qui ne permet pas au coupable de jouir paisiblement du fruit de son crime, comme il s'en était flatté.

Ce tableau a le mérite d'être vrai, ou mieux parfaitement vraisemblable ; c'est-à-dire que rien ne s'écarte des lois *naturelles* que nous savons aujourd'hui régir les rapports des êtres humains entre eux. Ici, rien de fantastique ni de merveilleux ; tout est possible et justifié par les nombreux exemples que nous avons d'individus renaissant dans le milieu où ils ont déjà vécu, en contact avec les mêmes individus, pour avoir occasion de réparer des torts, ou d'accomplir des devoirs de reconnaissance.

Admirons ici la sagesse de la Providence qui jette, *pendant la vie*, un voile sur le passé, sans lequel les haines se perpétueraient, tandis qu'elles finissent par s'apaiser dans ce contact nouveau et sous l'empire des bons procédés réciproques. C'est ainsi que, petit à petit, le sentiment de la fraternité finit par succéder à celui de l'hostilité. Dans le cas dont il s'agit, si l'assassin avait eu une certitude absolue sur l'identité de son enfant, il aurait pu chercher sa sûreté dans un nouveau crime ; le doute le laissait aux prises avec la voix de la nature qui parlait en lui par celle de la paternité ; mais le doute était un

cruel supplice, une anxiété perpétuelle par la crainte que cette fatale ressemblance n'amenât la découverte du crime.

D'un autre côté, l'agent de change, coupable lui-même, avait, sinon comme incarné, mais comme Esprit, la conscience de sa position. S'il servait d'instrument au châtement de son meurtrier, sa position était aussi pour lui un supplice ; ainsi ces deux individus, coupables tous les deux, se punissaient l'un par l'autre, tout en étant arrêtés dans leur ressentiment mutuel par les devoirs que leur imposait la nature. Cette justice distributive qui châtie par des moyens naturels, par la conséquence de la faute même, mais qui laisse toujours la porte ouverte au repentir et à la réhabilitation, qui place le coupable sur la voie de la réparation, n'est-elle pas plus digne de la bonté de Dieu que la condamnation irrémédiable aux flammes éternelles ? Parce que le Spiritisme repousse l'idée de l'enfer tel qu'on le représente, peut-on dire qu'il enlève tout frein aux mauvaises passions ? On comprend ce genre de punition ; on l'accepte, parce qu'il est logique ; il impressionne d'autant plus qu'on le sent équitable et *possible*. Cette croyance est un frein autrement puissant que la perspective d'un enfer auquel on ne croit plus, et dont on se rit.

Voici un exemple réel de l'influence de cette doctrine, pour un cas qui, bien que moins grave, ne prouve pas moins la puissance de son action :

Un monsieur, de notre connaissance personnelle, Spirite fervent et éclairé, vit avec un très proche parent que différents indices ayant un grand caractère de probabilité lui font croire avoir été son père. Or, ce parent n'agit pas toujours envers lui comme il le devrait. Sans cette pensée, ce monsieur aurait, en maintes circonstances, pour des affaires d'intérêt, usé d'une rigueur qui était dans son droit, et provoqué une rupture ; mais l'idée que ce pouvait être son père l'a retenu ; il s'est montré patient, modéré ; il a enduré ce qu'il n'eût pas souffert de la part d'une personne qu'il aurait considérée comme lui étant étrangère. Il n'y avait pas, du vivant du père, une grande sympathie entre celui-ci et son fils ; mais la conduite du fils en cette circonstance n'est-elle pas de nature à les rapprocher spirituellement, et à détruire les préventions qui les éloignaient l'un de l'autre ? S'ils se reconnaissaient d'une manière certaine, leur position respective serait très fautive et très gênante ; le doute où est le fils suffit pour l'empêcher de mal agir, mais le laisse cependant tout à son libre arbitre. Que le parent ait été ou non son père, le fils n'en a pas moins le mérite du sentiment

de la piété filiale ; s'il ne lui est rien, il lui sera toujours tenu compte de ses bons procédés, et le véritable Esprit de son père lui en saura gré.

Vous qui raillez le Spiritisme, parce que vous ne le connaissez pas, si vous saviez ce qu'il renferme de puissance pour la moralisation, vous comprendriez tout ce que la société gagnera à sa propagation, et vous seriez les premiers à y applaudir ; vous la verriez transformée sous l'empire de croyances qui conduisent, par la force même des choses et par les lois mêmes de la nature, à la fraternité et à la véritable égalité ; vous comprendriez que seul il peut triompher des préjugés qui sont la pierre d'achoppement du progrès social, et au lieu de bafouer ceux qui le propagent, vous les encourageriez, parce que vous sentiriez qu'il y va de votre propre intérêt, de votre sécurité. Mais patience ! cela viendra, ou, pour mieux dire, cela vient déjà ; chaque jour les préventions s'apaisent, l'idée se propage, s'infiltré sans bruit, et l'on commence à voir qu'il y a là quelque chose de plus sérieux qu'on ne pensait. Le temps n'est pas éloigné où les moralistes, les apôtres du progrès, y verront le plus puissant levier qu'ils aient jamais eu entre les mains.

En lisant le roman de M. Charles Barbara, on pourrait croire qu'il était Spirite fervent ; il n'en était rien cependant. Il est mort, avons-nous dit, dans une maison de santé, en se jetant par la fenêtre dans un accès de fièvre chaude. C'était un suicide, mais atténué par les circonstances. Evoqué peu de temps après à la société de Paris, et interrogé sur ses idées touchant le Spiritisme, voici la communication qu'il a donnée à ce sujet :

(Paris, 19 octobre 1 866 ; méd. M. Morin.)

Permettez, messieurs, à un pauvre Esprit malheureux et souffrant, de vous demander l'autorisation de venir assister à vos séances, toutes d'instruction, de dévouement, de fraternité et de charité. Je suis le malheureux qui avait nom *Barbara*, et, si je vous demande cette grâce, c'est que l'Esprit a dépouillé le vieil homme, et ne se croit plus aussi supérieur en intelligence qu'il le croyait de son vivant.

Je vous remercie de votre appel, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je vais essayer de répondre à la question motivée par une page d'un de mes ouvrages ; mais, je vous prierai, au préalable, de faire la part de mon état actuel, qui se ressent fortement du trouble, tout naturel du reste, que l'on éprouve à passer brusquement d'une vie à une autre vie.

Je suis troublé pour deux causes principales : la première tient à mon épreuve qui était de supporter les douleurs physiques que j'ai éprouvées, ou plutôt que mon corps a éprouvées, lorsque je me suis

suicidé. – Oui, messieurs, je ne crains pas de le dire, je me suis suicidé, car si mon Esprit était égaré par moments, je l'ai possédé avant de me briser sur le pavé, et... j'ai dit : *tant mieux !...* Quelle faute et quelle faiblesse !... Les luttes de la vie matérielle étaient finies pour moi, mon nom était connu, je n'avais plus désormais qu'à marcher dans la voie qui m'était ouverte et qui était si facile à suivre !... J'ai eu peur !... et pourtant aux heures d'incertitude et de découragement, j'avais lutté quand même. La misère et ses conséquences ne m'avaient pas rebuté, et c'est lorsque tout était fini pour moi, que je m'écriai : *Le pas est fait, tant mieux !... je n'aurai plus à souffrir !* Egoïste et ignorant !...

La seconde, c'est que, lorsqu'après avoir erré dans la vie, entre la conviction du néant et le pressentiment d'un Dieu qui ne pouvait être qu'une puissance seule, unique, grande, juste, bonne et belle, on se trouve en présence d'une multitude innombrable d'êtres ou Esprits qui vous ont connu, que vous avez aimés ; que vous retrouvez vivantes vos affections, vos tendresses, vos amours ; quand vous vous apercevez, en un mot, que vous n'avez fait que changer de domicile. Alors, vous concevez, messieurs, qu'il est tout naturel qu'un pauvre être qui a vécu entre le bien et le mal, entre la croyance et l'incrédulité sur une autre vie, il est bien naturel, dis-je, qu'il soit troublé... de bonheur, de joie, d'émotion, un peu de honte, en se voyant obligé de s'avouer à lui-même que, dans ses écrits, ce qu'il attribuait à son imagination en travail, était une puissante réalité, et que souvent l'homme de lettres qui se bouffit d'orgueil en voyant lire et en entendant applaudir des pages qu'il croyait son œuvre, n'est parfois qu'un instrument qui écrit sous l'influence de ces mêmes puissances occultes dont il jette le nom au hasard de la plume dans un livre.

Combien de grands auteurs de tous les temps ont écrit, sans en connaître toute la valeur philosophique, des pages immortelles, jalons du progrès, placés par eux et par l'ordre d'une puissance supérieure, pour que, dans un temps donné, la réunion de tous ces matériaux épars forme un tout d'autant plus solide qu'il est le produit de plusieurs intelligences, car l'ouvrage collectif est le meilleur : c'est, du reste, celui que Dieu assignera à l'homme, car la grande loi de la solidarité est immuable.

Non, messieurs, non, je ne connaissais nullement le Spiritisme, lorsque j'écrivais ce roman, et je vous avoue que je remarquai moi-même avec surprise la tournure profonde des quelques lignes que vous avez lues, sans en comprendre toute la portée que je vois clairement aujourd'hui. Depuis que je les avais écrites, j'ai appris à rire du Spiritisme, pour faire comme mes *éclairés* collègues, et ne point vouloir pa-

raître plus avancé dans le ridicule qu'ils ne voulaient l'être eux-mêmes. J'ai ri !... ; je pleure maintenant ; mais j'espère aussi, car on me l'a appris ici : tout repentir sincère est un progrès, et tout progrès mène au bien.

N'en doutez pas messieurs, beaucoup d'écrivains sont souvent des instruments inconscients pour la propagation des idées que les puissances invisibles croient utiles au progrès de l'humanité. Ne vous étonnez donc pas d'en voir qui écrivent sur le Spiritisme sans y croire ; pour eux c'est un sujet comme un autre qui prêche à l'effet, et ils ne se doutent pas qu'ils y sont poussés à leur insu. Toutes ces pensées spiritiques que vous voyez émises par ceux mêmes qui, à côté de cela, font de l'opposition, leur sont suggérées, et elles n'en font pas moins leur chemin. J'ai été de ce nombre.

Priez pour moi, messieurs, car la prière est un baume ineffable ; la prière est la charité que l'on doit faire aux malheureux de l'autre monde, et j'en suis un.

BARBARA.

VARIÉTÉS

Portrait physique des Spiritiques

On lit dans la *France* du 14 septembre 1866 :

« La foi robuste des gens qui croient quand même à toutes les merveilles, si souvent démenties, du Spiritisme, est en vérité admirable. On leur montre le *truc* des tables tournantes, et ils croient ; on leur dévoile les impostures de l'armoire Davenport, et ils croient plus fort ; on leur exhibe toutes les ficelles, on leur fait toucher le mensonge du doigt, on leur crève les yeux par l'évidence du charlatanisme, et leur croyance n'en devient que plus acharnée. Inexplicable besoin de l'impossible ! *Credo quia absurdum*.

« Le *Messenger franco-américain*, de New York, parle d'une convention des adeptes du Spiritisme qui vient de se réunir à Providence (Rhode-Island). Hommes et femmes se distinguent par un air de l'autre monde ; la pâleur du teint, l'émaciation de la face, la prophétique rêverie des yeux, perdus dans un vague océanique, tels sont, en général, les signes extérieurs du Spirite. Ajoutez que, contrairement à l'usage général, les femmes ont les cheveux coupés ras, à la *mal-content*, comme on disait autrefois, tandis que les hommes portent une chevelure plantureuse, absalonique, à tous crins, descendant jusqu'aux épaules. Il faut bien, quand on fait commerce avec les Esprits, se distinguer du commun des mortels, de la vile multitude.

« Plusieurs discours, trop de discours, ont été prononcés. Les ora-

teurs, sans plus se préoccuper des démentis de la science que de ceux du sens commun, ont imperturbablement rappelé la longue série, que chacun sait par cœur, des faits merveilleux attribués au Spiritisme.

« Miss Susia Johnson a déclaré que, sans vouloir se poser en prophétesse, elle prévoyait que les temps sont proches où la grande majorité des hommes ne sera plus rebelle aux mystiques révélations de la religion nouvelle. Elle appelle de tous ses vœux la création de nombreuses écoles où les enfants des deux sexes suceront, dès l'âge le plus tendre, les enseignements du Spiritisme. Il ne manquerait plus que cela ! »

Sous le titre de : *Toujours les Spirites ! l'Évènement* du 26 août 1866 publiait un très long article dont nous extrayons le passage suivant :

« Etes-vous allé jamais dans quelque réunion de Spirites, un soir de désœuvrement ou de curiosité ? C'est un ami qui vous conduit généralement. On monte haut, – les Esprits aimant se rapprocher du ciel, – dans quelque petit appartement déjà rempli ; vous entrez en jouant du coude.

« Des gens s'entassent, à figures bizarres, à gestes d'énergumènes. On étouffe dans cette atmosphère, on se presse, on se penche vers les tables où des médiums, l'œil au plafond, le crayon à la main, écrivent les élucubrations qui passent par là. C'est d'abord une surprise ; on cherche parmi tous ces gens à reposer son regard, on interroge, on devine, on analyse.

« Vieilles femmes aux yeux avides, jeunes gens maigres et fatigués, la promiscuité des rangs et celle des âges, des portières du voisinage et des grandes dames du quartier, de l'indienne et des guipures, des *poétesses* de hasard et des prophétesse de rencontre, des tailleurs et des lauréats de l'Institut ; on fraternise dans le Spiritisme. On attend, on fait tourner des tables, on les soulève, on lit à haute voix les griffonnages qu'Homère ou le Dante ont dictés aux médiums assis. Ces médiums, ils sont immobiles, la main sur le papier, rêvant. Tout à coup leur main s'agite, court, se démène, couvre les feuillets, va, va encore et s'arrête brusquement. Quelqu'un alors, dans le silence, nomme l'Esprit qui vient de dicter et lit. Ah ! ces lectures !

« J'ai entendu de cette façon Cervantes se plaindre de la démolition du théâtre des Délassements-Comiques, et Lamennais raconter que Jean Journet était là-bas son ami intime. La plupart du temps Lamennais fait des fautes d'orthographe et Cervantes ne sait pas un mot d'espagnol. D'autres fois, les Esprits empruntent un pseudonyme angélique pour lâcher à leur public quelque apophtegme à la Pantagruel. On se récrie. On leur répond : – Nous nous plaindrons à votre chef de file !

« Le médium qui a tracé la phrase s'assombrit et se fâche d'être en rapport avec des *Esprits* si mal embouchés. J'ai demandé à quelle légion appartenait ces mystificateurs de l'autre monde, et l'on m'a répondu tout net : – Ce sont des *Esprits voyous* !

« J'en sais de plus aimables, – par exemple l'Esprit *dessinateur* qui a poussé la main de M. Victorien Sardou, et lui a fait tracer l'image de la maison qu'habite *là-haut* Beethoven. Profusion de rinceaux, entrelacements de croches et de doubles-croches, c'est un travail de patience qui demanderait des mois et qui a été fait en une nuit. On me l'a affirmé du moins. M. Sardou seul pourrait m'en convaincre.

« Pauvre cervelle humaine, et que ces choses sont douloureuses à raconter ! Nous n'avons donc point fait un pas du côté de la Raison et de la Vérité ! Ou, du moins, le bataillon des traînards se grossit de jour en jour à mesure que l'on avance ! Il est formidable, c'est presque une armée. Savez-vous combien il y a de *possédées* en France à l'heure qu'il est ?

« Plus de deux mille. Les possédées ont leur présidente, Mme de B..., qui, depuis l'âge de deux ans, vit en relations directes avec la Vierge. Deux mille ! L'Auvergne a gardé ses miracles, les Cévennes ont toujours leurs Camisards. Les livres de Spiritisme, les traités de mysticisme ont sept, huit, dix éditions. Le merveilleux est bien la maladie d'un temps qui, n'ayant rien devant l'esprit pour se satisfaire, se réfugie dans les chimères, comme un estomac délabré et privé de viande qui se nourrirait de gingembre.

« Et le nombre des fous augmente ! Le délire est comme un flot qui monte. Quelle lumière faut-il donc trouver, puisque, pour détruire ces ténèbres, la lumière électrique ne suffit pas ? « JULES CLARETIE. »

On aurait vraiment tort de se fâcher contre de tels adversaires, parce qu'ils croient de si bonne foi et si naïvement avoir le monopole du bon sens ! Ce qui est aussi amusant que les singuliers portraits qu'ils font des Spiritistes, c'est de les voir gémir douloureusement sur ces pauvres cervelles humaines qui ne font aucun pas du côté de la raison et de la vérité, parce qu'elles veulent à toute force avoir une âme et croire à l'autre monde, malgré les frais d'éloquence des incroyables pour prouver qu'il n'y en a pas, pour le bonheur de l'humanité ; ce sont leurs regrets à la vue de ces livres spiritistes qui s'écoulent sans le secours des annonces, des réclames et *des éloges payés* de la presse ; de ce bataillon des traînards de la raison, qui, chose désespérante ! grossit tous les jours et devient si formidable, que c'est presque une armée ; qui n'ayant rien devant leur esprit pour les satisfaire, sont assez sots pour refuser la perspective du néant qu'on

leur offre pour combler le vide. C'est vraiment à désespérer de cette pauvre humanité assez illogique pour ne pas préférer *rien* en échange de quelque chose, pour aimer mieux *revivre* que de mourir tout à fait.

Ces facéties, ces images grotesques, plus amusantes que dangereuses, et qu'il serait puéril de prendre au sérieux, ont leur côté instructif, et c'est pour cela que nous en citons quelques exemples. Autrefois on cherchait à combattre le Spiritisme par des arguments, mauvais sans doute, puisqu'ils n'ont convaincu personne, mais enfin on essayait de discuter la chose, bien ou mal ; des hommes d'une valeur réelle, orateurs et écrivains, pour le combattre ont fouillé l'arsenal des objections. Qu'en est-il résulté ? Leurs livres sont oubliés et le Spiritisme est debout : voilà un fait. Aujourd'hui il y a encore quelques railleurs de la force de ceux que nous venons de citer, peu soucieux de la valeur des arguments, pour qui rire de tout est un besoin, mais on ne discute plus ; la polémique adverse paraît avoir épuisé ses munitions. Les adversaires se contentent de gémir sur le progrès de ce qu'ils appellent une calamité, comme on gémit sur le progrès d'une inondation qu'on ne peut arrêter ; mais les armes offensives pour combattre la doctrine n'ont fait aucun pas en avant, et si l'on n'a point encore trouvé le fusil à aiguille qui peut l'abattre, ce n'est pas faute de l'avoir cherché.

Ce serait peine inutile de réfuter des choses qui se réfutent d'elles-mêmes. Aux doléances dont le journal la *France* fait précéder le burlesque portrait qu'elle emprunte au journal américain, il n'y a qu'un mot à répondre. Si la foi des Spiritistes résiste à la révélation des trucs et des ficelles du charlatanisme, c'est que là n'est pas le Spiritisme ; si, plus on met à jour les manœuvres frauduleuses plus la foi redouble, c'est que vous vous escrimez à combattre précisément ce qu'il désavoue et combat lui-même ; s'ils ne sont pas ébranlés par vos démonstrations, c'est que vous êtes à côté de la question. Si lorsque vous frappez le Spiritisme ne crie pas, c'est que vous frappez à côté, et alors les rieurs ne sont pas pour vous. En démasquant les abus que l'on fait d'une chose, on fortifie la chose même, comme on fortifie la vraie religion en en stigmatisant les abus. Ceux qui vivent des abus peuvent seuls se plaindre, en Spiritisme comme en religion.

Contradiction plus étrange ! Ceux qui prêchent l'égalité sociale, voient, sous l'empire des croyances spiritistes, les préjugés de castes s'effacer, les rangs extrêmes se rapprocher, le grand et le petit se tendre une main fraternelle, et ils en rient ! En vérité, en lisant ces choses, on se demande de quel côté est l'aberration.

Nécrologie.

M. Leclerc

La Société spirite de Paris vient de faire une nouvelle perte dans la personne de M. Charles-Julien Leclerc, ancien mécanicien, âgé de cinquante-sept ans, mort subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 2 décembre, au moment où il entrait à l'Opéra. Il avait longtemps habité le Brésil, et c'est là qu'il avait puisé les premières notions du Spiritisme, auquel l'avait préparé la doctrine de Fourier, dont il était un zélé partisan. Rentré en France, après s'être fait une position indépendante par son travail, il s'est dévoué à la cause du Spiritisme, dont il avait facilement entrevu la haute portée humanitaire et moralisatrice pour la classe ouvrière. C'était un homme de bien, aimé, estimé et regretté de tous ceux qui l'ont connu, un Spirite de cœur, s'efforçant de mettre en pratique, au profit de son avancement moral, les enseignements de la doctrine, un de ces hommes qui honorent la croyance qu'ils professent.

A la demande de sa famille, nous avons dit sur sa tombe la prière pour les âmes qui viennent de quitter la terre (Évangile selon le Spiritisme), et que nous avons fait suivre des paroles suivantes :

« Cher monsieur Leclerc, vous êtes un exemple de l'incertitude de la vie, puisque l'avant-veille de votre mort, vous étiez au milieu de nous, sans que rien pût faire pressentir un départ aussi subit. Dieu nous avertit par là de nous tenir toujours prêts à rendre compte de l'emploi que nous avons fait du temps que nous avons passé sur la terre ; il nous rappelle au moment où nous nous y attendons le moins. Que son nom soit béni pour vous avoir épargné les angoisses et les souffrances qui accompagnent parfois le travail de la séparation.

« Vous avez été rejoindre ceux de vos collègues qui vous ont précédé, et qui, sans doute, sont venus vous recevoir au seuil de la nouvelle vie ; mais cette vie, avec laquelle vous vous étiez identifié, n'a dû avoir pour vous aucune surprise ; vous y êtes entré comme dans un pays connu, et nous ne doutons pas que vous n'y jouissiez de la félicité réservée aux hommes de bien, à ceux qui ont pratiqué les lois du Seigneur.

« Vos collègues de la Société spirite de Paris s'honorent de vous avoir compté dans leurs rangs, et votre mémoire leur sera toujours chère ; ils vous offrent, par ma voix, l'expression des sentiments de bien sincère sympathie que vous avez su vous concilier. Si quelque

chose adoucit nos regrets de cette séparation, c'est la pensée que vous êtes heureux comme vous le méritez, et l'espoir que vous n'en viendrez pas moins participer à nos travaux.

« Que le Seigneur, cher frère, répande sur vous les trésors de sa bonté infinie ; nous le prions de vous accorder la grâce de veiller sur vos enfants, et de les diriger dans la voie du bien que vous avez suivie. »

M. Leclerc, promptement dégagé, comme nous le supposions, a pu se manifester à la Société dans la séance qui a suivi son enterrement. Il n'y a, par conséquent, eu aucune interruption dans sa présence, puisqu'il avait assisté à la séance qui l'avait précédée. Outre le sentiment d'affection qui nous attachait à lui, cette communication devait avoir son côté instructif ; il était intéressant de connaître les sensations qui accompagnent ce genre de mort. Rien de ce qui peut éclairer sur les diverses phases de ce passage que tout le monde doit franchir, ne saurait être indifférent. Voici cette communication :

(Société de Paris, 7 décembre 1 866. Méd. M. Desliens.)

Enfin je puis, à mon tour, venir à cette table ! Déjà, bien que ma mort soit récente, j'ai été plus d'une fois saisi d'impatience ; je ne pouvais presser la marche du temps. J'avais aussi à vous remercier de votre empressement à entourer ma dépouille mortelle, et des pensées sympathiques que vous avez prodiguées à mon Esprit. Oh ! maître, merci pour votre bienveillance, pour l'émotion profonde que vous avez ressentie en accueillant mon fils aimé. Combien je serais ingrat si je ne nous en conservais pas une reconnaissance éternelle !

Mon Dieu, merci ! mes vœux sont comblés. Ce monde, que je ne connaissais que d'après les communications des Esprits, je puis moi-même en apprécier aujourd'hui la beauté. Dans une certaine mesure, j'ai éprouvé, en arrivant ici, les mêmes émotions, mais infiniment plus vives, qu'en abordant pour la première fois sur la terre d'Amérique. Je ne connaissais cette contrée que par le récit des voyageurs, et j'étais loin de me faire une idée de ses luxuriantes productions ; il en fut de même ici. Combien ce monde est différent du nôtre ! Chaque visage est la reproduction exacte des sentiments intimes ; aucune physionomie mensongère ; point d'hypocrisie possible ; la pensée se révèle toute à l'œil, bienveillante ou malveillante, selon la nature de l'Esprit.

Eh bien ! voyez ; je suis encore ici puni par mon défaut principal,

celui que je combattais avec tant de peine sur la terre, et que j'étais parvenu à dominer en partie ; l'impatience que j'avais de me voir parmi vous m'a troublé à un tel point que je ne sais plus exprimer mes idées avec lucidité, et cependant cette matière qui m'entraînait si souvent à la colère autrefois n'est plus là ! Allons, je me calme, puisqu'il le faut.

Oh ! j'ai été bien surpris par cette fin inattendue ! Je ne craignais pas la mort, et je la considérais depuis longtemps comme la fin de l'épreuve ; mais cette mort si imprévue ne m'en a pas moins causé un profond saisissement... Quel coup pour ma pauvre femme !... Comme le deuil a rapidement succédé au plaisir ! Je me faisais une véritable joie d'écouter de la bonne musique, mais je ne pensais pas être si tôt en contact avec la grande voix de l'infini... Combien la vie est fragile !... Un globule sanguin se coagule ; la circulation perd sa régularité, et tout est fini !... J'aurais voulu vivre encore quelques années, voir mes enfants tous établis ; Dieu en a décidé autrement : que sa volonté soit faite !

Au moment où la mort m'a frappé, j'ai reçu comme un coup de massue sur la tête ; un poids écrasant m'a accablé ; puis tout à coup je me suis senti libre, allégé. J'ai plané au-dessus de ma dépouille ; j'ai considéré avec étonnement les larmes des miens, et je me suis rendu compte enfin de ce qui m'était arrivé. Je me suis promptement reconnu. J'ai vu mon second fils, mandé par le télégraphe, accourir. Ah ! j'ai bien essayé de les consoler ; je leur ai soufflé mes meilleures pensées, et j'ai vu avec un certain bonheur quelques cerveaux réfractaires pencher peu à peu du côté de la croyance qui a fait toute ma force dans ces dernières années, à laquelle j'ai dû tant de bons moments. Si j'ai vaincu un peu le vieil homme, à qui le dois-je, si ce n'est à notre cher enseignement, aux conseils réitérés de mes guides ? Et cependant j'en rougis, bien qu'Esprit, je me suis encore laissé dominer par ce maudit défaut : l'impatience. Aussi j'en suis puni, car j'étais si empressé de me communiquer pour vous raconter mille détails, que je suis obligé de les ajourner. Oh ! je serai patient, mais à regret. Je suis si heureux ici, qu'il m'en coûte de vous quitter. Cependant de bons amis sont près de moi, et d'eux-mêmes se sont joints pour m'accueillir : Sanson, Baluze, Sonnez, le joyeux Sonnez dont j'aimais si fort la verve satirique, puis Jobard, le brave Costeau et tant d'autres. En dernier lieu, madame Dozon ; puis un pauvre malheureux bien à plaindre, et dont le repentir me touche. Priez pour lui comme pour tous ceux qui se sont laissé dominer par l'épreuve.

Bientôt je reviendrai m'entretenir de nouveau, et soyez bien persuadés que je ne serai pas moins assidu à nos chères réunions comme Esprit, que je ne l'étais comme incarné.

LECLERC.

Notices bibliographiques.

Poésies diverses du monde invisible.

OBTENUES PAR M. VAVASSEUR.

Ce recueil, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro comme étant sous presse, paraîtra dans la première quinzaine de janvier. Nos lecteurs ont pu juger le genre et la valeur des poésies obtenues par M. Vavas seur, comme médium, soit à l'état de veille, soit à l'état somnambulique spontané, par les fragments que nous en avons publiés. Nous nous bornerons donc à dire qu'au mérite de la versification elles joignent celui de refléter, sous la gracieuse forme poétique, les consolantes vérités de la doctrine, et qu'à ce titre elles auront une place honorable dans toute bibliothèque spirite. Nous avons cru devoir y ajouter une introduction, ou mieux une instruction sur la poésie médianimique en général, destinée à répondre à certaines objections de la critique sur ce genre de productions.

Des modifications apportées dans l'impression, permettront d'en mettre le prix à 1 fr. ; par la poste 1 fr. 15 c.

Portrait de M. Allan Kardec

Dessiné et lithographié par M. BERTRAND, artiste peintre.

Dimension : papier chine, 35 c. sur 28, et avec la bordure, 45 c. sur 38. – Prix : 2 fr. 50 ; par la poste, pour la France et l'Algérie, port et étui d'emballage 50 c. en sus. – Chez l'auteur, rue des Dames, n°99, à Paris-Batignolles, et au bureau de la Revue.

M. Bertrand est un des très bons médiums écrivains de la Société spirite de Paris, et qui a fait ses preuves de zèle et de dévouement pour la doctrine. Cette considération, jointe au désir de lui être utile en le faisant connaître comme artiste de talent, a fait taire le scrupule que nous nous étions fait jusqu'ici d'annoncer la mise en vente de notre portrait, dans la crainte qu'on n'y vît une présomption ridicule. Nous nous empressons donc de déclarer que nous sommes complètement étranger à cette publication, comme à celle des portraits édictés par plusieurs photographes.

L'Union spirite de Bordeaux, rédigée par M. A. Bez, momentanément interrompue par une grave maladie du directeur et des circonstances indépendantes de votre volonté, a repris le cours de ses publications, ainsi que nous l'avions annoncé, et doit s'arranger de manière à ce que ses abonnés n'éprouvent aucun préjudice de cette interruption. Nous en félicitons sincèrement M. Bez, et faisons des vœux sincères pour que rien n'entrave à l'avenir l'utile publication qu'il a entrepris et qui mérite d'être encouragée.

Le directeur de la *Voce di Dio*, journal spirite italien qui se publie en Sicile, nous informe que, par suite des événements survenus dans cette contrée, et surtout des ravages causés par le choléra, la ville de Catane étant à peu près déserte, il se voit forcé d'interrompre sa publication. Il compte la reprendre dès que les circonstances le permettront.

M. Roustaing, de Bordeaux, nous a adressé la lettre suivante avec prière de l'insérer :

Monsieur le Directeur de la *Revue Spirite*,

Dans l'ouvrage que vous avez annoncé dans le numéro de la *Revue Spirite* du mois de juin dernier, et intitulé : « Spiritisme chrétien, ou Révélation de la révélation ; – les quatre évangiles suivis des commandements expliqués *en Esprit et en vérité*, par les évangélistes assistés des apôtres ; Moïse, recueillis et mis en ordre par J.-B. Roustaing, avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien bâtonnier, 3 vol., Paris, Librairie centrale, n° 24, 1866 ; » ouvrage dont j'ai fait hommage aux mois d'avril et mai derniers à la direction de la *Revue Spirite* de Paris, qui l'a accepté, il a été omis dans l'impression, ce qui a échappé à la correction des épreuves, un passage du manuscrit. Ce passage omis, et qui est ainsi conçu, a sa place à la suite de la dernière ligne, page 111, III° vol.

« Et cette hypothèse de la part des Spirites : – Que le corps de Jésus aurait été un corps terrestre, – et que les anges ou Esprits supérieurs auraient pu le rendre invisible, l'enlever, et l'auraient enlevé, – au moment même où la pierre fut descellée et renversée, serait, A PRIORI, *inadmissible et fausse* ; elle doit, en effet, être écartée comme telle, – en présence de la révélation faite par

l'ange à Marie, puis à Joseph ; révélation qui serait alors mensongère, qui ne peut l'être, émanant d'un envoyé de Dieu, et qui doit être interprétée, expliquée *selon l'esprit qui vivifie, en esprit et en vérité*, selon le cours de lois de la nature et non rejetée. » (Voir *suprà*, III^o vol., pages 23-24 ; – I^{er} vol., p. 27 à 44 ; 67 à 86 ; 122 à 129 ; 165 à 193 ; 226 à 266 ; – III^o vol., p. 139 à 145 ; 161 à 163 ; 168 à 175.)

Pour porter, par la publicité dont votre journal dispose, à la connaissance de ceux qui ont lu, qui lisent et qui liront cet ouvrage, cette omission qui a eu lieu dans l'impression, et afin que ceux qui ont cet ouvrage puissent ajouter à la main, et ce à la page indiquée, le paragraphe ci-dessus mentionné, – je viens solliciter de votre obligeance l'insertion de la présente lettre dans le plus prochain numéro de la *Revue Spirite de Paris*, en vous remerciant d'avance.

Veillez, Monsieur le Directeur, agréer, etc.

ROUSTAING,

Avocat à la Cour impériale de Bordeaux, ancien Bâtonnier,
rue Saint-Siméon, 17.

AVIS A MM. LES ABONNÉS.

Pour éviter l'encombrement des distributions du 1^{er} janvier, la Revue de ce mois est expédiée le 25 décembre. Elle est en outre adressée à tous les anciens Abonnés, à l'exception de ceux qui le sont par intermédiaires, et dont les noms ne nous sont pas connus. Les numéros suivants ne seront expédiés qu'au fur à mesure des renouvellements.

Bien que la Revue ait la latitude de paraître du 1^{er} au 5, il n'est pas arrivé une seule fois cette année qu'elle n'ait paru que le 5. Une vérification très minutieuse étant faite avant chaque envoi, les retards dans la réception ne peuvent être le fait de la direction. Il a été plusieurs fois reconnu qu'ils tenaient à des causes locales, ou au mauvais vouloir de certaines personnes par les mains desquelles passe la Revue avant d'arriver à son destinataire.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 2.

FÉVRIER 1867.

La libre pensée et la libre conscience.

Dans un article de notre dernier numéro (page 6), intitulé : *Coup d'œil rétrospectif sur le mouvement du Spiritisme*, nous avons fait deux classes distinctes des libres penseurs : les incroyants et les croyants, et dit que, pour les premiers, être libre penseur ce n'est pas seulement croire à ce qu'on veut, mais ne croire à rien ; c'est s'affranchir de tout frein, même de la crainte de Dieu et de l'avenir ; pour les seconds, c'est subordonner la croyance à la raison et s'affranchir du joug de la foi aveugle. Ces derniers ont pour organe de publicité la *Libre conscience*, titre significatif ; les autres, le journal *la Libre pensée*, qualification plus vague, mais qui se spécialise par les opinions formulées, et qui viennent de tous points corroborer la distinction que nous avons faite. Nous y lisons dans le n° 2 du 28 octobre 1866 :

« Les questions d'origine et de fin ont jusqu'ici préoccupé l'humanité au point souvent de troubler sa raison. Ces problèmes qu'on a qualifiés de redoutables, et que nous croyons d'importance *secondaire*, ne sont point du domaine immédiat de la science. Leur solution scientifique ne peut offrir qu'une demi-certitude. Telle qu'elle est pourtant, elle nous suffit, et nous n'essayerons pas de la compléter par des arguties métaphysiques. Notre but est, d'ailleurs, de ne nous occuper que des sujets abordables par l'observation. Nous entendons rester sur terre. Si, parfois, nous nous en éloignons pour répondre aux attaques de ceux qui ne pensent pas comme nous, l'excursion au dehors du réel sera de courte durée. Nous aurons toujours présent à la pensée ce sage conseil d'Helvétius : « Il faut avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut savoir.

« Un nouveau journal, *la Libre conscience*, notre aîné de quelques jours, comme il le fait remarquer, nous souhaite la bienvenue dans son numéro spécimen. Nous le remercions de la façon courtoise dont il a usé de son droit d'aînesse. Notre confrère pense que, malgré l'analogie des titres, nous ne serons pas toujours en « complète affinité d'idées. » Nous, après lecture de son numéro spécimen, nous en sommes certains ; nous ne comprenons pas plus la libre conscience que la libre pensée avec une limite dogmatique assignée à l'avance. Quand on se déclare nettement disciple de la science, et champion de la libre conscience, il est irrationnel, selon nous, de poser ensuite comme un dogme une croyance quelconque, impossible à prouver scientifiquement. La liberté limitée de la sorte n'est pas la liberté. A notre tour, nous souhaitons la bienvenue à la *Libre conscience*, et sommes disposés à voir en elle une alliée, puisqu'elle déclare vouloir combattre pour toutes les libertés... moins une. »

Il est étrange de voir considérer l'origine et la fin de l'humanité comme des questions secondaires propres à troubler la raison. Que dirait-on d'un homme qui, vivant au jour le jour, ne s'inquiéterait pas comment il vivra demain ? Passerait-il pour un homme sensé ? Que penserait-on de celui qui, ayant une femme, des enfants, des amis, dirait : Que m'importe que demain ils soient morts ou vivants ! Or, le lendemain de la mort est long ; il ne faut donc pas s'étonner que tant de gens s'en préoccupent.

Si l'on fait la statistique de tous ceux qui perdent la raison, on verra que le plus grand nombre est précisément du côté de ceux qui ne croient pas à ce lendemain ou qui en doutent, et cela, par la raison bien simple que la grande majorité des cas de folie est produite par le désespoir et le manque de courage moral qui fait supporter les misères de la vie, tandis que la certitude de ce lendemain rend moins amères les vicissitudes du présent, et les fait considérer comme des incidents passagers dont le moral ne s'affecte que médiocrement ou pas du tout. Sa confiance en l'avenir lui donne une force que n'aura jamais celui qui n'a pour perspective que le néant. Il est dans la position d'un homme qui, ruiné aujourd'hui, a la certitude d'avoir demain une fortune supérieure à celle qu'il vient de perdre. Dans ce cas, il en prend aisément son parti, et reste calme ; si au contraire il n'attend rien, il se désespère et sa raison peut en souffrir.

Personne ne contestera ce principe que : savoir jour par jour d'où l'on vient et où l'on va, ce que l'on a fait la veille et ce que l'on fera demain, ne soit une chose nécessaire pour régler les affaires journa-

lières de la vie, et qu'elle n'influe sur la conduite personnelle. Assurément le soldat qui sait où on le conduit, qui voit son but, marche avec plus de fermeté, plus d'entrain, plus d'enthousiasme que si on le conduisait en aveugle. Il en est ainsi du petit au grand, de l'individualité à l'ensemble ; savoir d'où l'on vient et où l'on va n'est pas moins nécessaire pour régler les affaires de la vie collective de l'humanité. Le jour où l'humanité tout entière aurait la certitude que la mort est sans issue, verrait un désarroi général, et les hommes se ruer les uns sur les autres, en se disant : Si nous ne devons vivre qu'un jour, vivons le mieux possible, n'importe aux dépens de qui !

Le journal *la Libre pensée* déclare qu'il entend rester sur la terre, et que, s'il en sort parfois, ce sera pour réfuter ceux qui ne pensent pas comme lui, mais que ses excursions hors du réel seront de courte durée. Nous comprendrions qu'il en fût ainsi d'un journal exclusivement scientifique, traitant de matières spéciales ; il est évident qu'il serait intempestif de parler de spiritualité, de psychologie ou de théogonie à propos de mécanique, de chimie, de physique, de calculs mathématiques, de commerce ou d'industrie ; mais dès lors qu'il fait entrer dans son programme la *philosophie*, il ne saurait le remplir sans aborder les questions métaphysiques. Bien que le mot *philosophie* soit très élastique, et qu'il ait été singulièrement détourné de son acception étymologique, il implique, par son essence même, des recherches et des études qui ne sont pas exclusivement matérielles.

Le conseil d'Helvétius : « Il faut avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut savoir, » est très sage, et s'adresse surtout aux savants présomptueux qui pensent que rien ne peut être caché à l'homme, et que ce qu'ils ne savent pas ou ne comprennent pas ne doit pas exister. Il serait plus juste cependant de dire : « Il faut avoir le courage d'*avouer son ignorance* sur ce qu'on ne sait pas. » Tel qu'il est formulé, on pourrait le traduire ainsi : « Il faut avoir le courage *de conserver son ignorance*, » d'où cette conséquence : « Il est inutile de chercher à savoir ce qu'on ne sait pas. » Sans doute, il est des choses que l'homme ne saura jamais tant qu'il sera sur la terre, parce que, quelle que soit sa présomption, l'humanité y est encore à l'état d'adolescence ; mais qui oserait poser des bornes absolues à ce qu'il peut savoir ? Puisqu'il en sait infiniment plus aujourd'hui que les hommes des temps primitifs, pourquoi, plus tard, n'en saurait-il pas plus qu'il n'en sait maintenant ? C'est ce que ne peuvent comprendre ceux qui n'admettent pas la perpétuité et la perfectibilité de *l'être spirituel*. Beaucoup se disent : Je suis au sommet de l'échelle intellectuelle ; ce que je ne vois pas et ne

comprends pas, personne ne peut le voir et le comprendre.

Dans le paragraphe rapporté ci-dessus et relatif au journal *la Libre conscience*, il est dit : « Nous ne comprenons pas plus la libre conscience que la libre pensée avec une limite dogmatique assignée à l'avance. Quand on se déclare disciple de la science, il est irrationnel de poser comme un dogme une croyance *quelconque* impossible à prouver scientifiquement. La liberté limitée de la sorte n'est pas la liberté. »

Toute la doctrine est dans ces mots ; la profession de foi est nette et catégorique. Ainsi, parce que Dieu ne peut être démontré par une équation algébrique, que l'âme n'est pas saisissable à l'aide d'un réactif, il est absurde de croire à Dieu et à l'âme. Tout disciple de la science doit par conséquent être athée et matérialiste. Mais, pour ne pas sortir de la matérialité, la science est-elle toujours infaillible dans ses démonstrations ? Ne l'a-t-on pas maintes fois vue donner pour des vérités ce qui plus tard a été reconnu être des erreurs, *et vice versa* ? N'est-ce pas au nom de la science que le système de Fulton a été déclaré une chimère ? Avant de connaître la loi de la gravitation, ne démontrait-elle pas scientifiquement qu'il ne pouvait pas y avoir d'antipodes ? Avant de connaître celle de l'électricité, n'eût-elle pas démontré par *a plus b* qu'il n'existait pas de vitesse capable de transmettre une dépêche à cinq cents lieues en quelques minutes ?

On avait bien expérimenté la lumière, et cependant, il y a peu d'années encore, qui eût soupçonné les prodiges de la photographie ? Pourtant ce ne sont pas des savants officiels qui ont fait cette prodigieuse découverte, non plus que celles du télégraphe électrique et des machines à vapeur. La science connaît-elle encore aujourd'hui toutes les lois de la nature ? Sait-elle seulement toutes les ressources qu'on peut tirer des lois connues ? Qui oserait le dire ? Ne se peut-il qu'un jour la connaissance de nouvelles lois rende la vie *extra-corporelle* aussi évidente, aussi rationnelle, aussi intelligible que celle des antipodes ? Un tel résultat coupant court à toutes les incertitudes, serait-il donc à dédaigner ? Serait-il moins important pour l'humanité que la découverte d'un nouveau continent, d'une nouvelle planète, d'un nouvel engin de destruction ? Eh bien ! cette hypothèse s'est faite réalité ; c'est au Spiritisme qu'on le doit, et c'est grâce à lui que tant de gens qui croyaient mourir une fois pour toutes, sont maintenant certains de vivre toujours.

Nous avons parlé de la force de gravitation, de cette force qui régit l'univers, depuis le grain de sable jusqu'aux mondes ; mais qui l'a

vue, qui a pu la suivre, l'analyser ? En quoi consiste-t-elle ? Quelle est sa nature, sa cause première ? Nul ne le sait, et cependant nul n'en doute aujourd'hui. Comment l'a-t-on reconnue ? Par ses effets ; des effets on a conclu à la cause ; on a fait plus : en calculant la puissance des effets, on a calculé la puissance de la cause qu'on n'a jamais vue. Il en est de même de Dieu et de la vie spirituelle que l'on juge aussi par leurs effets, selon cet axiome : « Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. » Croire en Dieu et en la vie spirituelle n'est donc pas une croyance purement gratuite, mais un résultat d'observations tout aussi positif que celui qui fait croire à la force de gravitation.

Puis, à défaut de preuves matérielles, ou concurremment à celles-ci, la philosophie n'admet-elle pas les preuves morales qui, parfois, ont autant et plus de valeur que les autres ? Vous, qui ne tenez pour vrai que ce qui est prouvé matériellement, que diriez-vous si, étant injustement accusé d'un crime dont toutes les apparences seraient contre vous, ainsi que cela se voit souvent en justice, les juges ne tenaient aucun compte des preuves morales qui seraient en votre faveur ? Ne seriez-vous pas le premier à les invoquer ? à faire valoir leur prépondérance sur des effets purement matériels qui peuvent faire illusion ? à prouver que les sens peuvent abuser le plus clairvoyant ? Si donc vous admettez que les preuves morales doivent peser dans la balance d'un jugement, vous ne seriez pas conséquent avec vous-même d'en dénier la valeur quand il s'agit de se faire une opinion sur les choses qui, par leur nature, échappent à la matérialité.

Quoi de plus libre, de plus indépendant, de moins saisissable par son essence même, que la pensée ? Et pourtant voilà une école qui prétend l'émanciper en l'enchaînant à la matière ; qui avance, au nom de la raison, que la pensée circonscrite sur les choses terrestres est plus libre que celle qui s'élance dans l'infini, et veut voir au delà de l'horizon matériel ! Autant vaudrait dire que le prisonnier qui ne peut faire que quelques pas dans son cachot est plus libre que celui qui court les champs. Si, croire aux choses du monde spirituel qui est infini, c'est n'être pas libre, vous l'êtes cent fois moins, vous qui vous circonscrivez dans la limite étroite du tangible, qui dites à la pensée : Tu ne sortiras pas du cercle que nous te traçons, et si tu en sors, nous déclarons que tu n'es plus la pensée saine, mais la folie, la sottise, la déraison, car à nous seuls appartient de discerner le faux du vrai.

A cela le spiritualisme répond : Nous formons l'immense majorité des hommes dont vous êtes à peine la millionième partie ; de quel droit vous attribuez-vous le monopole de la raison ? Vous voulez, dites-vous, émanciper nos idées en nous imposant les vôtres ? Mais vous ne nous apprenez rien ; nous savons ce que vous savez ; nous croyons sans restriction à tout ce que vous croyez : à la matière et à la valeur des preuves tangibles, et de plus que vous : à quelque chose en dehors de la matière ; à une puissance intelligente supérieure à l'humanité ; à des causes inappréciables par les sens, mais perceptibles par la pensée ; à la perpétuité de la vie spirituelle que vous limitez à la durée de la vie du corps. Nos idées sont donc infiniment plus larges que les vôtres ; tandis que vous circonscrivez votre point de vue, le nôtre embrasse des horizons sans bornes. Comment celui qui concentre sa pensée sur un ordre déterminé de faits, qui pose ainsi un point d'arrêt à ses mouvements intellectuels, à *ses investigations*, peut-il prétendre émanciper celui qui se meut sans entraves, et dont la pensée sonde les profondeurs de l'infini ? Restreindre le champ d'exploration de la pensée, c'est restreindre sa liberté, et c'est ce que vous faites.

Vous voulez, dites-vous encore, arracher le monde au joug des croyances dogmatiques ; faites-vous au moins une distinction entre ces croyances ? Non, car vous confondez dans la même réprobation tout ce qui n'est pas du domaine exclusif de la science, tout ce qui ne se voit pas par les yeux du corps, en un mot tout ce qui est d'essence spirituelle, par conséquent Dieu, l'âme et la vie future. Mais si toute croyance spirituelle est une entrave à la liberté de penser, il en est de même de toute croyance matérielle ; celui qui croit qu'une chose est rouge, parce qu'il la voit rouge, n'est pas libre de la croire verte. Dès lors que la pensée est arrêtée par une conviction quelconque, elle n'est plus libre ; pour être conséquent avec votre théorie, la liberté absolue consisterait à ne rien croire du tout, pas même à sa propre existence, car ce serait encore une restriction ; mais alors que deviendrait la pensée ?

Envisagée à ce point de vue, la libre pensée serait un non-sens. Elle doit s'entendre dans un sens plus large et plus vrai ; c'est-à-dire du libre usage que l'on fait de la faculté de penser, et non de son application à un ordre quelconque d'idées. Elle consiste, non pas à croire une chose plutôt qu'une autre, ni à exclure telle ou telle croyance, mais dans *la liberté absolue du choix des croyances*. C'est donc abusivement que quelques-uns en font l'application exclusive

aux idées antispiritualistes. Toute opinion raisonnée, qui n'est ni imposée, ni enchaînée aveuglement à celle d'autrui, mais qui est volontairement adoptée en vertu de l'exercice du jugement personnel, est une pensée libre, qu'elle soit religieuse, politique ou philosophique.

La libre pensée, dans son acception la plus large, signifie : libre examen, liberté de conscience, foi raisonnée ; elle symbolise l'émancipation intellectuelle, l'indépendance morale, complément de l'indépendance physique ; elle ne veut pas plus d'esclaves de la pensée que d'esclaves du corps, car ce qui caractérise le libre penseur, c'est qu'il pense par lui-même et non par les autres, en d'autres termes que son opinion lui appartient en propre. Il peut donc y avoir des libres penseurs dans toutes les opinions et dans toutes les croyances. En ce sens, la libre pensée relève la dignité de l'homme ; elle en fait un être actif, intelligent, au lieu d'une *machine à croire*.

Dans le sens exclusif que quelques-uns lui donnent, au lieu d'émanciper l'esprit, elle restreint son activité, elle en fait l'esclave de la matière. Les fanatiques de l'incrédulité font dans un sens ce que les fanatiques de la foi aveugle font dans un autre ; alors que ceux-ci disent : Pour être selon Dieu il faut croire à tout ce que nous croyons ; hors de notre foi il n'y a point de salut, les autres disent : Pour être selon la raison, il faut penser comme nous, ne croire qu'à ce que nous croyons ; hors des limites que nous traçons à la croyance, il n'y a ni liberté ni bon sens, doctrine qui se formule par ce paradoxe : Votre esprit n'est libre qu'à la condition de ne pas croire à ce qu'il veut, ce qui revient à dire à un individu : Tu es le plus libre de tous les hommes, à la condition de ne pas aller plus loin que le bout de la corde à laquelle nous t'attachons.

Assurément nous ne contestons pas aux incroyants le droit de ne croire à rien autre qu'à la matière, mais on conviendra qu'il y a de singulières contradictions dans leur prétention à s'attribuer le monopole de la liberté de penser.

Nous avons dit que par la qualité de *libre penseur* certaines personnes cherchaient à atténuer ce que l'incrédulité absolue a de répulsif pour l'opinion des masses ; supposons, en effet, qu'un journal s'intitule ouvertement ; l'*Athée*, l'*Incrédule* ou le *Matérialiste*, on peut juger de l'impression que ce titre ferait sur le public ; mais qu'il abrite ces mêmes doctrines sous le couvert du *libre penseur*, à cette enseigne on se dit : C'est le drapeau de l'émancipation morale ; ce doit être celui de la liberté de conscience et surtout de la tolérance ; voyons. On voit qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'étiquette.

On aurait tort, du reste, de s'effrayer outre mesure des conséquences de certaines doctrines ; elles peuvent momentanément séduire quelques individus, mais elles ne séduiront jamais les masses qui y sont opposées par instinct et par besoin. Il est utile que tous les systèmes se montrent au grand jour, afin que chacun puisse en juger le fort et le faible, et, en vertu du droit de libre examen, puisse les adopter ou les rejeter en connaissance de cause. Quand les utopies auront été vues à l'œuvre, et qu'elles auront prouvé leur impuissance, elles tomberont pour ne plus se relever. Par leur exagération même, elles remuent la société et préparent la rénovation. C'est encore là un signe des temps.

Le spiritisme est-il, comme quelques-uns le pensent, une nouvelle foi aveugle substituée à une autre foi aveugle ; autrement dit un nouvel esclavage de la pensée sous une nouvelle forme ? Pour le croire il faut en ignorer les premiers éléments. En effet, le Spiritisme pose en principe qu'avant de croire il faut comprendre ; or, pour comprendre, il faut faire usage de son jugement ; voilà pourquoi il cherche à se rendre compte de tout avant de rien admettre, à savoir le pourquoi et le comment de chaque chose ; aussi les Spiritistes sont-ils plus sceptiques que beaucoup d'autres à l'endroit des phénomènes qui sortent du cercle des observations habituelles. Il ne repose sur aucune théorie préconçue et hypothétique, mais sur l'expérience et l'observation des faits ; au lieu de dire : « Croyez d'abord, et vous comprendrez ensuite, si vous le pouvez, » il dit : « Comprenez d'abord, et vous croirez ensuite si vous le voulez. » Il ne s'impose à personne ; il dit à tous : « Voyez, observez, comparez et venez à nous librement si cela vous convient. » En parlant ainsi, il se met sur les rangs et court les chances de la concurrence. Si beaucoup vont à lui, c'est qu'il en satisfait beaucoup, mais nul ne l'accepte les yeux fermés. A ceux qui ne l'acceptent pas, il dit : « Vous êtes libres, et je ne vous en veux pas ; tout ce que je vous demande, c'est de me laisser ma liberté, comme je vous laisse la vôtre. Si vous cherchez à m'évincer, par la crainte que je ne vous supplante, c'est que vous n'êtes pas bien sûrs de vous. »

Le Spiritisme ne cherchant à écarter aucun des concurrents dans la lice ouverte aux idées qui doivent prévaloir dans le monde régénéré, est dans les conditions de la véritable libre pensée ; n'admettant aucune théorie qui ne soit fondée sur l'observation, il est en même temps dans celles du plus rigoureux positivisme ; il a enfin sur ses adversaires des deux opinions contraires extrêmes, l'avantage de la tolérance.

Nota. Quelques personnes nous ont reproché les explications théoriques que nous avons, dès le principe, cherché à donner des phénomènes spirites. Ces explications, basées sur une observation attentive, en remontant des effets à la cause, prouvaient, d'une part, que nous voulions nous rendre compte et non croire en aveugle ; de l'autre, que nous voulions faire du Spiritisme une science de *raisonnement* et non de *crédulité*. Par ces explications que le temps a développées, mais qu'il a consacrées en principe, car aucune n'a été contredite par l'expérience, les Spirites ont cru, parce qu'ils ont compris, et il n'est pas douteux que c'est à cela qu'il faut attribuer l'accroissement rapide du nombre des adeptes sérieux. C'est à ces explications que le Spiritisme doit d'être sorti du domaine du merveilleux, et de s'être rattaché aux sciences positives ; par elles il est démontré aux incrédules que ce n'est pas une œuvre d'imagination ; sans elles nous en serions encore à comprendre les phénomènes qui surgissent chaque jour. Il était urgent de poser, dès le principe, le Spiritisme sur son véritable terrain. La théorie fondée sur l'expérience, a été le frein qui a empêché la crédulité superstitieuse, aussi bien que la malveillance, de le faire dévier de sa route. Pourquoi ceux qui nous reprochent d'en avoir pris l'initiative, ne l'ont-ils pas prise eux-mêmes ?

Les trois filles de la Bible.

Sous ce titre, M. Hippolyte Rodrigues a publié un ouvrage dans lequel il prévoit la fusion des trois grandes religions issues de la Bible. Un des écrivains du journal *le Pays* fait à ce sujet les réflexions suivantes dans le numéro du 10 décembre 1866 :

« Qu'est-ce que les trois filles de la Bible ? La première est juive, la seconde est catholique, la troisième est mahométane.

« On comprend de suite qu'il s'agit ici d'un livre grave, et que l'œuvre de M. Hippolyte Rodrigues intéresse spécialement les esprits sérieux qui se complaisent dans les méditations morales et philosophiques sur la destinée humaine.

« L'auteur croit à une prochaine fusion des trois grandes religions qu'on appelle les trois filles de la Bible, et il travaille à amener ce résultat, dans lequel il voit un progrès immense. C'est de cette fusion que sortira la religion nouvelle qu'il considère comme devant être la religion définitive de l'humanité.

« Je ne veux pas entamer ici avec M. Hippolyte Rodrigues une polémique inopportune sur la question religieuse qui s'agite depuis tant

d'années au fond des consciences et dans les entrailles de la société. Je me permettrai cependant une réflexion. Il veut faire accepter la croyance nouvelle par le raisonnement. Jusqu'à ce jour, il n'y a que la foi qui ait fondé et maintenu les religions, par cette raison suprême que, *lorsqu'on raisonne, on ne croit plus*, et que lorsqu'un peuple, une époque, a cessé de croire, on voit bientôt s'écrouler la religion existante, on ne voit pas s'élever de religion nouvelle. »

A. DE CÉSENA.

Cette tendance, qui se généralise, à prévoir l'unification des cultes, comme tout ce qui se rattache à la fusion des peuples, à l'abaissement des barrières qui les séparent moralement et commercialement, est aussi un des signes caractéristiques des temps. Nous ne jugerons pas l'œuvre de M. Rodrigues, attendu que nous ne la connaissons pas ; nous n'avons pas non plus à examiner, pour le moment, par quelles circonstances pourra être amené le résultat qu'il espère, et qu'il considère à juste titre comme un progrès ; nous voulons seulement présenter quelques observations sur l'article ci-dessus.

L'auteur est dans une grande erreur quand il dit que « lorsqu'on raisonne on ne croit plus. » Nous disons, au contraire que lorsqu'on raisonne sa croyance, on croit plus fermement, parce que l'on comprend ; c'est en vertu de ce principe que nous avons dit : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.

Le tort de la plupart des religions est d'avoir érigé en dogme absolu le principe de la foi aveugle, et d'avoir, à la faveur de ce principe, qui annihile l'action de l'intelligence, fait accepter, pendant un temps, des croyances que les progrès ultérieurs de la science sont venus contredire. Il en est résulté, chez un grand nombre de personnes, cette prévention que toute croyance religieuse ne peut supporter le libre examen, confondant, dans une réprobation générale, ce qui n'était que des cas particuliers. Cette manière de juger les choses n'est pas plus rationnelle que si l'on condamnait tout un poème, parce qu'il renfermerait quelques vers incorrects, mais elle est plus commode pour ceux qui ne veulent croire à rien, parce que, rejetant tout, ils se croient dispensés de rien examiner.

L'auteur commet une autre erreur capitale quand il dit : « Lorsqu'un peuple, une époque a cessé de croire, on voit bientôt s'écrouler la religion existante, on ne voit pas s'élever de religion nouvelle. » Où a-t-il vu, dans l'histoire, un peuple, une époque sans religion ?

La plupart des religions ont pris naissance dans les temps reculés, où les connaissances scientifiques étaient très bornées ou nulles ; elles ont érigé en croyances des notions erronées, que le temps seul pouvait rectifier. Malheureusement toutes se sont fondées sur le principe de l'immutabilité, et comme presque toutes ont confondu, dans un même code, la loi civile et la loi religieuse, il en est résulté qu'à un moment donné, l'esprit humain ayant marché, tandis que les religions sont restées stationnaires, celles-ci ne se sont plus trouvées à la hauteur des idées nouvelles. Elles tombent alors par la force des choses, comme tombent les lois, les mœurs sociales, les systèmes politiques qui ne peuvent répondre aux besoins nouveaux. Mais comme les croyances religieuses sont instinctives chez l'homme, et constituent, pour le cœur et l'esprit, un besoin aussi impérieux que la législation civile pour l'ordre social, elles ne s'anéantissent pas ; elles se transforment.

La transition ne s'opère jamais d'une manière brusque, mais par le mélange temporaire des idées anciennes et des idées nouvelles ; c'est d'abord une foi mixte qui participe des unes et des autres ; peu à peu la vieille croyance s'éteint, la nouvelle grandit, jusqu'à ce que la substitution soit complète. Parfois la transformation n'est que partielle ; ce sont alors des sectes qui se séparent de la religion mère en modifiant quelques points de détail. C'est ainsi que le Christianisme a succédé au paganisme, que l'Islamisme a succédé au fétichisme arabe, que le Protestantisme, la religion grecque, se sont séparés du Catholicisme. Partout on voit les peuples ne quitter une croyance que pour en prendre une appropriée à leur état d'avancement moral et intellectuel ; mais nulle part il n'y a solution de continuité.

De nos jours on voit, il est vrai, l'incrédulité absolue érigée en doctrine et professée par quelques sectes philosophiques ; mais ses représentants, qui constituent une infime minorité dans la population intelligente, ont le tort de se croire tout un peuple, toute une époque, et parce qu'ils ne veulent plus de religion, s'imaginent que leur opinion personnelle est la clôture des temps religieux, tandis qu'elle n'est qu'une transition partielle à un autre ordre d'idées.

L'abbé Lacordaire et les tables tournantes.

Extrait d'une lettre de l'abbé Lacordaire à madame Swetchine, datée de Flavigny, 29 juin 1853, tirée de sa correspondance publiée en 1865.

« Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables ? – J'ai dédaigné de les voir tourner, comme une chose trop simple, mais j'en ai entendu et *fait parler*. Elles m'ont dit des choses assez remarqua-

bles sur le passé et sur le présent. Quelque extraordinaire que cela soit, c'est pour un chrétien qui croit aux *Esprits*, un phénomène très vulgaire et très pauvre. De tous temps il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour *communiquer avec les Esprits* ; seulement autrefois, on faisait mystère de ces procédés, comme on faisait mystère de la chimie ; la justice, par des exécutions terribles, refoulait dans l'ombre ces étranges pratiques. Aujourd'hui, grâce à la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était un secret est devenu une formule populaire. Peut-être aussi, par cette divulgation, Dieu veut-il proportionner le développement des forces spirituelles au développement des forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en présence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes inclus l'un dans l'autre : *le monde des corps et le monde des Esprits*.

« Il est probable que ce développement parallèle ira croissant jusqu'à la fin du monde, ce qui amènera un jour le règne de l'antéchrist, où l'on verra, de part et d'autre, pour le bien et le mal, l'emploi d'armes surnaturelles, et des prodiges effrayants. Je n'en conclus pas que l'Antéchrist soit proche, parce que les opérations dont nous sommes témoins n'ont rien, sauf la publicité, de plus extraordinaire que ce qui se voyait autrefois. Les pauvres incrédules doivent être assez inquiets de leur raison ; mais ils ont la ressource de tout croire pour échapper à la vraie foi, et ils n'y manqueront pas. O profondeur des jugements de Dieu ! »

L'abbé Lacordaire écrivait ceci en 1853, c'est-à-dire presque au début des manifestations, à une époque où ces phénomènes étaient bien plus un objet de curiosité qu'un sujet de méditations sérieuses. Bien qu'alors ils ne fussent constitués ni en science ni en corps de doctrine, il en avait entrevu la portée, et loin de les considérer comme une chose éphémère, il en prévoyait le développement dans l'avenir. Son opinion sur l'existence et la manifestation des Esprits est catégorique ; or, comme il est généralement tenu par tout le monde pour une des hautes intelligences de ce siècle, il paraît difficile de le ranger parmi les fous après l'avoir applaudi comme homme de grand sens et de progrès. On peut donc avoir le sens commun et croire aux Esprits.

Les tables parlantes sont, dit-il, « un phénomène très vulgaire et très pauvre ; » bien pauvre en effet quant au moyen de communiquer avec les Esprits, car si l'on n'en eût pas eu d'autres, le Spiritisme ne serait guère avancé ; alors on connaissait à peine les médiums écrivains, et l'on ne soupçonnait pas ce qui allait sortir de ce moyen en

apparence si puéril. Quant au règne de l'Antéchrist, Lacordaire ne paraît pas s'en effrayer beaucoup, car il ne le voit pas venir de sitôt. Pour lui ces manifestations sont *providentielles* ; elles doivent *troubler et confondre les incrédules* ; il y admire la profondeur des jugements de Dieu ; elles ne sont donc pas l'œuvre du diable qui doit pousser à renier Dieu et non à reconnaître sa puissance.

L'extrait ci-dessus de la correspondance de Lacordaire à été lu à la Société de Paris, dans la séance du 18 janvier ; dans cette même séance, M. Morin, un de ses médiums écrivains habitués, s'endormit spontanément sous l'action magnétique des Esprits ; c'était la troisième fois que ce phénomène se produisait chez lui, car habituellement il ne s'endort que par la magnétisation ordinaire. Dans son sommeil il parla sur différents sujets, et de plusieurs Esprits présents dont il nous transmit la pensée. Il dit entre autres choses ce qui suit :

« Un Esprit que vous connaissez tous, et que je reconnais aussi ; un Esprit de grande réputation terrestre, élevé dans l'échelle intellectuelle des mondes est ici. Spirite avant le Spiritisme, je l'ai vu enseignant la doctrine, non plus comme incarné, mais comme Esprit. Je l'ai vu prêchant avec la même éloquence, avec le même sentiment de conviction intime que de son vivant, ce qu'il n'eût certainement pas osé prêcher en chaire ouvertement, mais ce à quoi conduisaient ses enseignements. Je l'ai vu prêcher la doctrine aux siens, à sa famille, à tous ses amis. Je l'ai vu s'emporter, bien qu'à l'état spirituel, lorsqu'il rencontrait un cerveau réfractaire, ou une résistance obstinée aux inspirations qu'il soufflait ; toujours vif et pétulant, voulant faire pénétrer la conviction dans les intelligences, comme on fait pénétrer dans le roc vif le ciseau pousser par un vigoureux coup de marteau. Mais cela n'entre pas si vite ; cependant son éloquence en a converti plus d'un. Cet Esprit c'est celui de l'abbé Lacordaire.

« Il demande une chose, non par Esprit d'orgueil, non par un intérêt personnel quelconque, mais dans l'intérêt de tous pour le bien de la doctrine : l'insertion dans la Revue, de ce qu'il a écrit il y a treize ans. Si je demande cette insertion, dit-il, c'est pour deux motifs ; le premier c'est que vous montrerez au monde que, comme vous le dites, on peut ne pas être un sot et croire aux Esprits. Le second, c'est que la publication de cette première citation fera découvrir dans mes écrits d'autres passages qui vous seront signalés, comme étant d'accord avec les principes du Spiritisme. »

Réfutation de l'intervention du démon.

Par Mgr Freyssinous, évêque d'Hermopolis.

En réponse à l'opinion qui attribue à une ruse du démon les transformations morales opérées par l'enseignement des Esprits, nous avons maintes fois dit que le diable serait bien peu habile si, pour arriver à perdre l'homme, il commençait par le tirer du borbier de l'incrédulité et le ramener à Dieu ; que ce serait la conduite d'un sot et d'un niais. A cela on objecte que c'est précisément là le chef-d'œuvre de la malice de cet ennemi de Dieu et des hommes. Nous avouons ne pas comprendre la malice.

Un de nos correspondants nous adresse, à l'appui de notre raisonnement, les paroles ci-après de Mgr de Freyssinous, évêque d'Hermopolis, tirées de ses *Conférences sur la religion*, tome II, page 341 ; Paris, 1825.

« Si Jésus-Christ avait opéré ses miracles par la vertu du démon, le démon aurait donc travaillé à détruire son empire, et il aurait employé sa puissance contre lui-même. Certes, un démon qui chercherait à détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu, serait un étrange démon. Voilà pourquoi Jésus, pour repousser l'absurde accusation des Juifs, leur disait : « Si j'opère des prodiges au nom du démon, le démon est donc divisé avec lui-même ; il cherche donc à se détruire, » *réponse qui ne souffre pas de réplique.* »

Merci à notre correspondant d'avoir bien voulu nous signaler cet important passage dont nos lecteurs feront leur profit à l'occasion. Merci aussi à tous ceux qui nous transmettent ce qu'ils trouvent, dans leurs lectures, d'intéressant pour la doctrine. Rien n'est perdu.

Tous les ecclésiastiques, comme on le voit, sont loin de professer, sur la doctrine démoniaque, des opinions aussi absolues que certains membres du clergé ; Mgr d'Hermopolis est, en ces matières, une autorité dont ils ne sauraient récuser la valeur. Ses arguments sont précisément les mêmes qu'opposent les Spirités à ceux qui attribuent au démon les bons conseils qu'ils reçoivent des Esprits. Que font, en effet, les Esprits, si ce n'est détruire le règne du vice pour établir celui de la vertu ? de ramener à Dieu ceux qui le méconnaissent et le renient ? Si telle est l'œuvre du démon, il agirait comme un voleur de profession qui restituerait ce qu'il a volé, et engagerait les autres voleurs à devenir d'honnêtes gens. Alors il faudrait le féliciter de sa transformation. Soutenir la coopération *volontaire* de l'Esprit du mal pour produire le bien, c'est non seulement un non-sens, mais c'est renier la plus haute autorité chrétienne : celle du Christ.

Que les Pharisiens du temps de Jésus aient cru cela de bonne foi, on pourrait le concevoir, parce qu'alors on n'était pas plus éclairé

sur la nature de Satan que sur celle de Dieu, et qu'il entrerait dans la théogonie des Juifs d'en faire deux puissances rivales. Mais aujourd'hui une telle doctrine est aussi inadmissible que celle qui attribuait à Satan certaines inventions industrielles, comme l'imprimerie, par exemple ; ceux mêmes qui la défendent sont peut-être les derniers à y croire ; déjà elle tombe dans le ridicule et n'effraye personne, et avant qu'il soit longtemps on n'osera plus l'invoquer sérieusement.

La doctrine spirite n'admet pas de puissance rivale à celle de Dieu, et encore moins pourrait-elle admettre qu'un être déchu, précipité par Dieu dans l'abîme, pût avoir recouvré assez de pouvoir pour contrebalancer ses desseins, ce qui ôterait à Dieu sa toute-puissance. Selon cette doctrine, Satan est la *personnification allégorique* du mal, comme chez les Païens Saturne était la personnification du temps, Mars celle de la guerre, Vénus de la beauté.

Les Esprits qui se manifestent sont les âmes des hommes, et dans le nombre il y en a, comme parmi les hommes, de bons et de pervers, d'avancés et d'arriérés ; les bons disent de bonnes choses, donnent de bons conseils ; les pervers en disent de mauvaises, inspirent de mauvaises pensées, et font le mal comme ils le faisaient sur la terre ; en voyant la méchanceté, la fourberie, l'ingratitude, la perversité de certains hommes, on reconnaît qu'ils ne valent pas mieux que les plus mauvais Esprits ; mais incarnés ou désincarnés, ces mauvais Esprits arriveront un jour à s'améliorer lorsqu'ils auront été touchés par le repentir.

Comparez l'une et l'autre doctrine, et voyez celle qui est la plus rationnelle, la plus respectueuse envers la divinité.

VARIÉTÉS

Eugénie Colombe. Précocité phénoménale.

Plusieurs journaux ont reproduit le fait suivant :

« La *Sentinelles*, de Toulon, parle d'un jeune phénomène qu'on admire en ce moment dans cette ville.

« C'est une petite fille âgée de deux ans et onze mois, nommée Eugénie Colombe.

« Cette enfant sait déjà parfaitement lire et écrire, elle est de plus en état de soutenir le plus sérieux examen sur les principes de la religion chrétienne, sur la grammaire française, la géographie, l'histoire de France et les quatre règles de l'arithmétique.

« Elle connaît la rose des vents et soutient parfaitement une discussion scientifique sur tous ces sujets.

« Cette étonnante petite fille a commencé à parler très distinctement à l'âge de quatre mois.

« Présentée dans les salons de la préfecture maritime, Eugénie Colombe, douée d'une figure charmante, a obtenu un succès d'enthousiasme. »

Cet article nous avait paru, ainsi qu'à beaucoup d'autres personnes, empreint d'une telle exagération, que nous n'y avons attaché aucune importance. Néanmoins, pour savoir positivement à quoi nous en tenir, nous avons prié un de nos correspondants, officier de marine à Toulon, de vouloir bien s'enquérir du fait. Voici ce qu'il nous a répondu :

« Pour m'assurer de la vérité, je me suis rendu chez les parents de la petite fille signalée par la *Sentinelles Toulonnaise* du 19 novembre ; j'ai vu cette charmante enfant dont le développement physique est en rapport avec son âge ; elle n'a que trois ans. Sa mère est institutrice ; c'est elle qui dirige son instruction. Elle l'a interrogée en ma présence sur le catéchisme, l'histoire sainte depuis la création du monde jusqu'au déluge, les huit premiers rois de France et différentes circonstances relatives à leur règne et à celui de Napoléon I^{er}. Pour la géographie, l'enfant a nommé les cinq parties du monde, les capitales des contrées qu'elles renferment, plusieurs chefs-lieux des départements de la France. Elle a aussi parfaitement répondu sur les premières notions de la grammaire française et le système métrique. Cette enfant a fait toutes ces réponses sans la moindre hésitation, tout en s'amusant avec les joujoux qu'elle tenait dans ses mains. Sa mère m'a dit qu'elle sait lire depuis l'âge de deux ans et demi, et m'a assuré qu'elle peut répondre de la même manière à plus de cinq cents questions. »

Le fait dégagé de l'exagération du récit des journaux, et réduit aux proportions ci-dessus, n'en est pas moins remarquable et important dans ses conséquences. Il appelle forcément l'attention sur les faits analogues de précocité intellectuelle et les connaissances innées. Involontairement on cherche à se les expliquer, et avec les idées de pluralité d'existences qui circulent, on arrive à n'en trouver de solution rationnelle que dans une existence antérieure. Il faut ranger ces phénomènes au nombre de ceux qui sont annoncés comme devant, par leur multiplicité, confirmer les croyances spirites, et contribuer à leur développement.

Dans le cas dont il s'agit, la mémoire paraît certainement jouer un rôle important. La mère de cette enfant étant institutrice, la petite fille se trouvait sans doute habituellement dans la classe, et aura retenu les leçons faites aux élèves par sa mère, tandis qu'on voit certains enfants posséder, par intuition, des connaissances en quelque sorte natives, et en dehors de tout enseignement. Mais pourquoi, chez elle plutôt que chez d'autres, cette facilité exceptionnelle à s'as-

similer ce qu'elle entendait, et qu'on ne songeait probablement pas à lui apprendre ? C'est que ce qu'elle entendait ne faisait que réveiller en elle le souvenir de ce qu'elle avait su. La précocité de certains enfants pour les langues, la musique, les mathématiques, etc., toutes les idées innées, en un mot, ne sont également que des souvenirs ; ils se souviennent de ce qu'ils ont su, comme on voit certaines personnes se souvenir, plus ou moins vaguement, de ce qu'elles ont fait, ou de ce qui leur est arrivé. Nous connaissons un petit garçon de cinq ans qui, étant à table, où rien dans la conversation n'avait pu provoquer une idée sur ce sujet, se mit à dire : « Moi, j'ai été marié, je m'en souviens bien ; j'avais une femme, petite, jeune et jolie, et j'ai eu plusieurs enfants. » On n'a certainement aucun moyen de contrôler son assertion, mais on se demande d'où a pu lui venir une pareille idée, alors qu'aucune circonstance n'avait pu la provoquer.

En faut-il conclure que les enfants qui n'apprennent qu'à force de travail ont été ignorants ou stupides dans leur précédente existence ? Non assurément ; la faculté de se souvenir est une aptitude inhérente à l'état psychologique, c'est-à-dire au plus facile dégagement de l'âme chez certains individus que chez d'autres, une sorte de vue spirituelle rétrospective qui leur rappelle le passé, tandis que pour ceux qui ne la possèdent pas, ce passé ne laisse aucune trace *apparente*. Le passé est comme un rêve dont on se souvient plus ou moins exactement, ou dont on a totalement perdu le souvenir. (Voir *Revue spirite* de juillet 1860, page 205 ; *id.* de novembre 1864, page 328.)

Au moment de mettre sous presse, nous recevons d'un de nos correspondants d'Algérie, qui, à son passage à Toulon, a vu la jeune Eugénie Colombe, une lettre contenant le récit suivant qui confirme le précédent, et y ajoute des détails qui ne sont pas sans intérêt :

« Cette enfant, d'une beauté remarquable, est d'une vivacité extrême, mais d'une douceur angélique. Placée sur les genoux de sa mère, elle a répondu à plus de cinquante questions sur l'Évangile. Interrogée sur la géographie, elle m'a désigné toutes les capitales d'Europe et des divers états de l'Amérique ; tous les chefs-lieux des départements français et de l'Algérie ; elle m'a expliqué le système décimal, le système métrique. En grammaire, les verbes, les participes et les adjectifs. Elle connaît, ou du moins définit les quatre premières règles. Elle a écrit sous ma dictée, mais avec une rapidité telle que je suis porté à croire qu'elle écrit médianimiquement. A la cinquième ligne elle a posé sa plume ; elle m'a regardé fixement avec ses grands yeux bleus, en me disant brusquement : « Monsieur, c'est

assez ; » puis elle est descendue de son siège et a couru à ses joujoux.

« Cette enfant est certainement un Esprit très avancé, car on voit qu'elle répond et cite sans le moindre effort de mémoire. Sa mère m'a dit que depuis l'âge de 12 à 15 mois elle rêve la nuit et paraît faire la conservation, mais dans un langage qui ne permet pas de la comprendre. Elle est charitable par instinct ; elle attire toujours l'attention de sa mère lorsqu'elle aperçoit un pauvre ; elle ne peut souffrir que l'on frappe ni chiens, ni chats, ni aucun animal. Son père est un ouvrier de l'arsenal maritime. »

Des Spirités éclairés, comme nos deux correspondants, pouvaient seuls apprécier le phénomène psychologique que présente cette jeune enfant, et en sonder la cause ; car, de même que pour juger un mécanisme, il faut un mécanicien, pour juger les faits spirités, il faut être Spirité ; or, qui charge-t-on en général de la constatation et de l'explication des phénomènes de ce genre ? Précisément des personnes qui ne les ont pas étudiés, et qui niant la cause première n'en peuvent admettre les conséquences.

Tom l'aveugle, musicien naturel.

On lit dans le *Spiritual Magazine* de Londres :

« La célébrité de *Tom l'Aveugle* qui, depuis peu, a fait son apparition à Londres, s'était déjà répandue ici, et il y a quelques années, un article dans le journal *All the year round*, avait décrit ses remarquables facultés et la sensation qu'elles avaient produites en Amérique. La manière dont ces facultés se sont développées chez ce nègre, esclave et aveugle, ignorant et totalement illettré ; comment, tout enfant, surpris un jour par les sons de la musique dans la maison de son maître, il courut sans cérémonie prendre sa place au piano, reproduisant note par note ce qui venait d'être joué, riant et faisant des contorsions de joie en voyant le nouveau monde de jouissances qu'il venait de découvrir, tout cela a été si fréquemment raconté, que je crois inutile de le mentionner de nouveau ; mais un fait significatif et intéressant m'a été raconté par un ami qui fut le premier témoin et appréciateur de la faculté de Tom. Un jour une œuvre de Haendel lui fut jouée. Immédiatement Tom la rejoua correctement, et quand il eut terminé, il se frotta les mains avec une expression de joie indéfinissable en s'écriant : « Je le vois, c'est un vieillard avec une grande perruque ; il a joué d'abord et moi après. » Il est incontestable que Tom avait vu Haendel, et l'avait entendu jouer.

« Tom s'est produit plusieurs fois en public, et la manière dont il exécute les morceaux les plus difficiles ferait presque douter de son infirmité. Il répète sans faute sur le piano, et nécessairement de mémoire, tout ce qu'on lui joue, soit des sonates classiques anciennes, soit des fantaisies modernes ; or, nous voudrions bien voir celui qui pourrait apprendre de cette manière les variations de Thalberg les yeux fermés comme il l'a fait.

« Ce fait surprenant d'un aveugle, ignorant, dépourvu de toute instruction, montrant un talent que d'autres sont incapables d'acquérir avec tous les avantages de l'étude, sera probablement expliqué par un grand nombre d'après la manière ordinaire d'envisager ces choses, en disant : c'est un génie et une organisation exceptionnelle ; mais ce n'est que le Spiritisme qui puisse donner la clef de ce phénomène d'une manière compréhensible et rationnelle. »

Les réflexions que nous avons faites à propos de la petite fille de Toulon, s'appliquent naturellement à Tom l'aveugle. Tom a dû être un grand musicien auquel il suffit d'entendre pour être sur la voie de ce qu'il a su. Ce qui rend le phénomène plus extraordinaire, c'est qu'il se présente chez un nègre, esclave et aveugle, triple cause qui s'opposait à la culture de ses aptitudes natives, et malgré laquelle elles se sont manifestées à la première occasion favorable, comme une graine germe aux rayons du soleil. Or, comme la race nègre en général, et surtout à l'état d'esclavage, ne brille pas par la culture des arts, il en faut conclure que l'Esprit de Tom n'appartient pas à cette race ; mais qu'il s'y sera incarné soit comme expiation, soit comme moyen providentiel de réhabilitation de cette race dans l'opinion, en montrant ce dont elle est capable.

On a beaucoup dit et beaucoup écrit contre l'esclavage et le préjugé de la couleur ; tout ce qu'on a dit est juste et moral ; mais ce n'était qu'une thèse philosophique. La loi de la pluralité des existences et de la réincarnation vient y ajouter l'irréfutable sanction d'une loi de la nature qui consacre la fraternité de tous les hommes. Tom l'esclave, né et acclamé en Amérique, est une protestation vivante contre les préjugés qui règnent encore dans ce pays. (Voir la *Revue* d'avril 1862, page 97 : Perfectibilité de la race nègre. Phrénologie spiritualiste.)

Suicide des animaux

« Le *Morning-Post* racontait, il y a quelques jours, l'histoire étrange d'un chien qui se serait suicidé. L'animal appartenait à un M. Home,

de Frinsbury, près de Rochester. Il paraît que certaines circonstances l'avaient fait soupçonner d'être atteint d'hydrophobie, et que par suite on l'évitait et on le tenait éloigné de la maison autant que possible. Il semblait éprouver beaucoup d'ennui d'être traité de la sorte, et pendant quelques jours on remarqua qu'il était d'humeur sombre et chagrine, mais sans montrer encore aucun symptôme de rage. Jeudi on le vit quitter sa niche et se diriger vers la résidence d'un ami intime de son maître à Upnor, où on refusa de l'accueillir, ce qui lui arracha un cri lamentable.

« Après avoir attendu quelque temps devant la maison sans obtenir d'être admis à l'intérieur, il se décida à partir, et on le vit aller du côté de la rivière qui passe près de là, descendre sur la berge d'un pas délibéré, puis, après s'être retourné et avoir poussé une sorte de hurlement d'adieu, entrer dans la rivière, plonger sa tête sous l'eau, et, au bout d'une minute ou deux, reparaître sans vie à la surface.

« Cet acte de suicide extraordinaire a eu, dit-on, pour témoins un grand nombre de personnes. Le genre de mort prouve clairement que l'animal n'était point hydrophobe.

« Ce fait paraît bien extraordinaire ; il rencontrera sans doute des incrédules. Néanmoins, dit le *Droit*, il n'est pas sans précédent.

« L'histoire nous a conservé le souvenir de chiens fidèles qui se sont voué à une mort volontaire pour ne pas survivre à leurs maîtres. Montaigne en cite deux exemples empruntés à l'antiquité : « Hyrcanus, le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger, et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course et se iecta dans le feu, où il feut bruslé ; comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort ; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lança dans le buchier où bruslait le corps de son maistre. » (*Essais*, liv. II, chap. XII.) Nous avons nous-même enregistré, il y a quelques années, la fin tragique d'un chien qui, ayant encouru la disgrâce de son maître, et ne pouvant s'en consoler, s'était précipité du haut d'une passerelle dans le canal Saint-Martin. Le récit très circonstancié que nous fîmes alors de cet événement n'a jamais été contredit et n'a donné lieu à aucune réclamation des parties intéressées. »

(*Petit Journal*, 15 mai 1866.)

Le suicide n'est pas sans exemple chez les animaux. Le chien, comme il est dit ci-dessus, qui se laisse mourir d'inanition par chagrin d'avoir perdu son maître, accomplit un véritable suicide.

Le scorpion, entouré d'un cercle de charbons ardents, voyant qu'il n'en peut sortir, se tue lui-même. C'est une analogie de plus à constater entre l'esprit de l'homme et celui des animaux.

La mort volontaire chez un animal prouve qu'il a la conscience de son existence et de son individualité ; il comprend ce que c'est que la vie et la mort, puisqu'il choisit librement entre l'une et l'autre ; il n'est donc pas aussi machine, et n'obéit pas aussi exclusivement à un instinct aveugle qu'on le suppose. L'instinct pousse à la recherche des moyens de conservation, et non de sa propre destruction.

Poésies Spirites.

(Société de Paris, 20 juillet 1866, méd. M. Vavasseur.)

Souvenir.

Deux enfants, la sœur et le frère,
Rentraient ensemble à la chaumière
Un soir d'été. Déjà la nuit,
A pas lents, s'avancait sans bruit,
Derrière eux, blanche et vaporeuse
Comme une ombre mystérieuse.
L'oiseau dormait au fond des bois,
Et la bise glissait sans voix ;
Tout rêvait dans un doux mystère.
La sœur dit tout bas à son frère :
Frère, j'ai peur ; n'entends-tu pas
Une cloche pleurer là-bas ?
C'est le lugubre et triste glas
D'un trépassé. – Ne tremble pas,
Sœur, dit le frère, c'est une âme
Qui fuit la terre et qui réclame
Une prière, pour payer
Sa place à l'éternel foyer.
Allons, sœur, prier à l'Église
Sur la dalle poudreuse et grise
Où l'on nous vit, un jour de deuil,
Tous deux derrière un long cercueil
Où dormait notre pauvre mère.
Allons prier pour les morts, sœur ;
Cela nous portera bonheur.
Allons, allons ! – Et sœur et frère,
Une larme sous la paupière,
Tous deux se tenant par la main,
Priront l'étroit et vert chemin
Qui menait à la vieille église.
Une seconde fois la bise
Leur apporta le triste adieu
Du trépassé cherchant son Dieu,
Et la cloche cessa sa plainte ;
Et muets et tremblants de crainte

Nos deux enfants silencieux
Marchaient en regardant les cieux.
Arrivés au seuil de l'église
Ils virent une femme assise
A l'ombre du triste pilier
Qui portait le grand bénitier.
Les pieds nus, la face voilée,
Pâle, folle et échevelée.
Elle s'écriait : O mon Dieu !
O vous qu'on adore en tout lieu,
En tout temps, partout sur la terre
Comme au ciel, une pauvre mère
Tremblante, aux pieds de vos autels,
Levant vos desseins éternels,
Ose à peine, en votre présence,
Se plaindre et conter sa souffrance.
Seigneur ! Je n'avais qu'un enfant,
Un seul ; il était rose et blanc
Comme un blanc rayon qui colore
Un frais matin à son aurore.
Le miroir de ses grands yeux bleus
Reflétait l'azur de vos cieux,
Et sur sa bouche un doux sourire
Semblait se poser et me dire :
Ne pleure plus à ton foyer ;
C'est Dieu qui vient de m'envoyer.
Vois, l'orage est dissipé, mère ;
Le ciel est sans nuage ; espère !
Et j'espérais. Mais, pauvre enfant,
Tu te trompais en me trompant.
Quand le vent souffle sur la plage
Il détruit tout sur son passage,
Ne laissant que quelques roseaux
Pour pleurer aux bords de leurs eaux.
Et quand la mort frappe à la porte
D'un foyer, elle entre et emporte
Tout ! tout !... Ne laissant à son seuil
Qu'un drap noir pour cacher son deuil.
Je savais pourtant qu'un beau rêve,
S'il commence un matin, s'achève
Un soir ici-bas ; que la nuit,
Jalouse du soleil qui luit,
Et qui fait pâlir sa triste ombre
Étend bientôt un voile sombre
Pour obscurcir ses mille feux
Et le voiler à tous les yeux.
Oui, je le savais ; mais la mère
Ignore tout ; quand elle espère,
La pauvre mère croit à tout ;
Pour un fils, au bonheur surtout.
J'avais souffert toute ma vie,
Ne pouvais-je pas sans folie

Espérer un jour de bonheur ?
Il en fut autrement ! Seigneur
Que votre volonté soit faite !
Seule, dans cette humble retraite,
Où j'ai vu mourir un époux,
Où, pâle et tremblante, à genoux,
J'ai reçu les adieux d'un père,
Où vous enlevez à la mère
Son dernier espoir, son enfant.
Devant son bourreau triomphant,
La mort qui contemple sa proie
Avec un sourire de joie,
Seigneur ! je demande à la main
Qui frappe tous les miens, demain
De ne point épargner la mère
Demandant son fils à la terre.
La cloche une dernière fois,
A ces mots, fit parler sa voix.
L'âme de l'enfant sur la terre
Revenait consoler la mère
En lui disant : Je suis aux cieux !
Quand sœur et frère soucieux
Sortirent de la vieille église,
La femme était encore assise.

JEAN.

Dissertations spirites

Les trois causes principales des maladies.

(Paris, 25 octobre 1866. – Médium, M. Desliens).

Qu'est-ce que l'homme ?... Un composé de trois principes essentiels : l'Esprit, le périsprit et le corps. L'absence de l'un quelconque de ces trois principes entraînerait nécessairement l'anéantissement de l'être à l'état humain. Si le corps n'est plus, il y a l'Esprit et non plus l'homme ; si le périsprit manque ou ne peut fonctionner, l'immatériel ne pouvant agir directement sur la matière et se trouvant ainsi dans l'impossibilité de se manifester, il pourra y avoir quelque chose dans le genre du crétin ou de l'idiot, mais il n'y aura jamais un être intelligent. Enfin, si l'Esprit manque, on aura un fœtus vivant de la vie animale et non un Esprit incarné. Si donc nous avons trois principes en présence, ces trois principes doivent réagir l'un sur l'autre, et il s'ensuivra la santé ou la maladie, selon qu'il y aura entre eux harmonie parfaite ou désaccord partiel.

Si la maladie ou le désordre organique, comme on voudra l'appeler, procède du corps, les médicaments matériels sagement employés suffiront à rétablir l'harmonie générale.

Si le trouble vient du périsprit, si c'est une modification du principe fluide qui le compose, qui se trouve altéré, il faudra une médication en rapport avec la nature de l'organe troublé pour que les fonctions puissent reprendre leur état normal. Si la maladie procède de l'Esprit, on ne saurait employer pour la combattre autre chose qu'une médication spirituelle. Si enfin, comme c'est le cas le plus général, et on peut même dire celui qui se présente exclusivement, si la maladie procède du corps, du périsprit et de l'Esprit, il faudra que la médication combatte à la fois toutes les causes du désordre par des moyens divers pour obtenir la guérison. Or que font généralement les médecins ? Ils soignent le corps, ils le guérissent ; mais guérissent-ils la maladie ? Non. Pourquoi ? Parce que le périsprit étant un principe supérieur à la matière proprement dite, pourra devenir cause par rapport à celle-ci ; et s'il est entravé, les organes matériels qui se trouvent en rapport avec lui seront également frappés dans leur vitalité. En soignant le corps, vous détruisez l'effet ; mais la cause résidant dans le périsprit, la maladie reviendra de nouveau lorsque les soins cesseront, jusqu'à ce qu'on se soit aperçu qu'il faut porter ailleurs son attention, en soignant fluidiquement le principe fluide morbide.

Si enfin la maladie procède du *mens*, de l'Esprit, le périsprit et le corps, placés sous sa dépendance, seront entravés dans leurs fonctions, et ce n'est ni en soignant l'un ni en soignant l'autre qu'on fera disparaître la cause.

Ce n'est donc pas en mettant la camisole de force à un fou, ou en lui donnant des pilules ou des douches, qu'on parviendra à le remettre dans son état normal ; on apaisera seulement ses sens révoltés ; on calmera ses accès, mais on ne détruira le germe qu'en le combattant par ses semblables, en faisant de l'homéopathie spirituellement et fluidiquement, comme on en fait matériellement, en donnant au malade, par la prière, une dose infinitésimale de patience, de calme, de résignation, suivant les cas, comme on lui donne une dose infinitésimale de brucine, de digitale ou d'aconit.

Pour détruire une cause morbide, il faut la combattre sur terrain.

Docteur MOREL LAVALLÉE.

La Clarté.

(Société de Paris, 5 janvier 1866. – Médium, M. Leymarie.)

M'accorderez-vous bien l'hospitalité pour votre première séance de 1866 ? Je désire, avec l'accolade fraternelle, vous présenter des vœux amis ; puissiez-vous avoir beaucoup de satisfactions morales, beaucoup de volonté et de charité persévérante.

Dans ce siècle de lumière, ce qui manque le plus, c'est la clarté ! Les demi-savants, les Croquemitaïnes de la presse, ont vaillamment fait le travail de l'araignée pour obscurcir, à l'aide d'un tissu soi-disant libéral, tout ce qui est clair, tout ce qui éclaire.

Chers Spirites, avez-vous trouvé dans toutes les couches sociales cette force de raisonnement qui est la marque intelligente des êtres arrivés ? N'avez-vous pas, au contraire, la certitude que la grande majorité de vos frères croupit dans une ignorance malsaine ? Partout les hérésies et les mauvaises actions ! Les bonnes intentions, viciées en leur principe, tombent une à une, semblables à ces beaux fruits dont un ver ronge le cœur et que le vent jette à terre. La clarté, dans les arguments, dans le savoir, aurait-elle fait par hasard élection de domicile dans les académies, chez les philosophes, les journalistes ou les pamphlétaires ?... On pourrait en douter, ce me semble, en les voyant, à l'instar de Diogène, la lanterne à la main, chercher une vérité en plein soleil.

Lumière, clarté, vous êtes l'essence de tout mouvement intelligent ! Bientôt vous inonderez de vos rayons bienfaisants les recoins les plus obscurs de cette pauvre humanité ; c'est vous qui sortirez de la fange tant de terriens ahuris, abrutis, esprits malheureux qui doivent être lavés par l'instruction, par la liberté, surtout par la conscience de leur valeur spirituelle. La lumière chassera les larmes, les peines, les sombres désespoirs, la négation des choses divines, toutes les mauvaises volontés ! En assiégeant le matérialisme, elle le forcera à ne plus s'abriter derrière ce rempart factice, vermoulu, d'où il décoche maladroitement ses traits sur tout ce qui n'est pas son œuvre.

Mais les masques seront arrachés et nous saurons alors si les jouissances, la fortune et le sensualisme, sont bien les emblèmes de la vie et de la liberté. La clarté est utile en tout et à tous ; à l'embryon comme à l'homme, il faut la lumière ! sans elle *tout marche à tâtons, et l'âme, à tâtons, cherche l'âme.*

Qu'une nuit éternelle se fasse ! aussitôt les couleurs harmonieuses disparaîtront de votre globe, les fleurs s'étioleront, les grands arbres seront détruits ; les insectes, la nature entière ne donneront plus ces mille bruits, l'éternelle chanson à Dieu ! les ruisseaux baigneront des rives désolées ; le froid aura tout momifié, la vie aura disparu !...

Il en est de même pour l'Esprit. Si vous faites la nuit autour de lui, il en sera malade ; le froid pétrifiera ses tendances divines ; l'homme, comme au moyen âge, s'engourdira, semblable en son âme aux solitudes sauvages et désolées des contrées boréales !

C'est pour cela, Spirites, que vous vous devez à toutes les clartés. Mais avant de conseiller et enseigner, commencez d'abord par éclairer les moindres replis de votre âme. Lorsque, assez épurés pour ne

rien craindre, vous pourrez élever la voix, le regard, le geste, vous ferez une guerre implacable à l'ombre, à la tristesse, à l'absence de vie ; vous apprendrez les grandes lois spiritites aux frères qui ne savent rien du rôle que Dieu leur assigne.

1866, puisses-tu, pour les années à venir, être cette étoile lumineuse qui conduisait les rois mages vers la crèche d'un humble enfant du peuple ; ils venaient rendre hommage à l'incarnation qui devait représenter dans le sens le plus large l'esprit de vérité, cette lumière bienfaisante qui a transformé l'humanité. Par cet enfant, tout a été compris ! C'est bien lui qui éternise la grâce et la simplicité, la charité, la bienveillance, l'amour et la liberté.

Le Spiritisme, étoile lumineuse aussi, doit, comme celle qui a déchiré, il y a dix-huit siècles, le voile sombre des siècles de fer, conduire les terriens à la conquête des vérités promises. Saura-t-il bien se dégager des orages que nous promettent les évolutions humaines et les résistances désespérées de la science aux abois ? C'est ce que vous tous, mes amis, et nous vos frères de l'erraticité, sommes appelés à mieux accuser, en inondant cette année des clartés acquises.

Travailler dans ce but, c'est être adeptes de l'Enfant de Bethléem, c'est être fils de Dieu, de qui émanent toute lumière et toute clarté.

SONNEZ.

Communication providentielle des Esprits.

(Groupe Delanne. – Paris, 8 janvier 1865. – Médium, madame Br.)

Les temps sont venus où cette parole du prophète doit être accomplie : « Je répandrai, dit le Seigneur, de mon Esprit sur toute chair, et vos enfants prophétiseront, vos vieillards auront des songes. » Le Spiritisme est cette diffusion de l'Esprit divin venant instruire et moraliser tous ces pauvres déshérités de la vie spirituelle qui, ne voyant que la matière, oublièrent que l'homme ne vit pas seulement de pain.

Il faut au corps un organisme matériel au service de l'âme, une nourriture appropriée à sa nature ; mais à l'âme, émanation de l'Esprit Créateur, il faut un aliment spirituel qu'elle ne trouve que dans la contemplation des beautés célestes, résultant de l'harmonie des facultés intelligentes dans leur complet épanouissement.

Tant que l'homme néglige de cultiver son esprit et reste absorbé par la recherche ou la possession des biens matériels, son âme est en quelque sorte stationnaire, et il lui faut un grand nombre d'incarnations avant qu'elle puisse, obéissant insensiblement et comme par force à la loi inévitable du progrès, arriver à ce commencement de vitalité intellectuelle qui la rend la directrice de l'être matériel auquel elle est

unie. C'est pour cela que, malgré les enseignements donnés par le Christ pour faire avancer l'humanité, elle est encore si en arrière, l'égoïsme n'ayant pas voulu s'effacer devant cette loi de charité qui doit changer la face du monde, et en faire un séjour de paix et de bonheur. Mais la bonté de Dieu est infinie, elle surpasse l'indifférence et l'ingratitude de ses enfants ; c'est pourquoi il leur envoie ces messagers divins qui viennent leur rappeler que Dieu ne les a pas créés pour la terre, qu'ils n'y sont que pour un temps, afin que, par le travail, ils développent les qualités déposées en germe dans leur âme, et que, citoyens des cieux, ils ne doivent pas se complaire dans une station inférieure à leur ignorance où leurs fautes seules les retiennent.

Remerciez donc le Seigneur, et saluez avec joie l'avènement du Spiritisme, puisqu'il est l'accomplissement des prophéties, le signe éclatant de la bonté du Père de miséricorde, et pour vous un nouvel appel à ce dégagement de la matière, si désirable, puisque seul il peut vous procurer un véritable bonheur.

LOUIS DE FRANCE.

Notices bibliographiques

Mirette

Roman spirite par M. Élie Sauvage, membre de la Société des gens de lettres².

L'année 1867 s'est ouverte, pour le Spiritisme, par la publication d'un ouvrage qui inaugure en quelque sorte la voie nouvelle ouverte à la littérature par la doctrine spirite. *Mirette* n'est point un de ces livres où l'idée spirite n'est qu'accessoire, et comme jetée, *pour l'effet*, au hasard de l'imagination, sans que la croyance vienne l'animer et la réchauffer ; c'est cette idée même qui en forme la donnée principale, moins encore pour l'action que pour les conséquences générales qui en découlent.

Dans *Spirite* de Théophile Gautier, le fantastique l'emporte de beaucoup sur le réel et le possible au point de vue de la doctrine. C'est moins un roman spirite que le roman du Spiritisme, et que celui-ci ne peut accepter comme une peinture fidèle des manifestations ; de plus, la donnée philosophique et morale y est à peu près nulle. Cet ouvrage n'en a pas moins été très utile à la vulgarisation de l'idée, par l'autorité du nom de l'auteur qui a su y donner le cachet de son incontestable talent, et par sa publication dans le journal officiel. C'était en outre le premier ouvrage de ce genre d'une importance réelle, où l'idée était prise au sérieux.

Celui de M. Sauvage est conçu sur un tout autre plan ; c'est une

² 1 vol. in-12. Librairie des Auteurs, 10, rue de la Bourse. Prix 3 fr. Par la poste, pour la France et l'Algérie, 3 fr. 30 c.

peinture de la vie réelle où rien ne s'écarte du possible, et dont le Spiritisme peut tout accepter. C'est un récit simple, naïf, d'un intérêt soutenu, et d'autant plus attachant que tout y est naturel et vraisemblable ; on n'y trouve point de situations romanesques, mais des scènes attendrissantes, des pensées élevées, des caractères tracés d'après nature ; on y voit les sentiments les plus nobles et les plus purs aux prises avec l'égoïsme et la basse méchanceté, la foi luttant contre l'incrédulité. Le style en est clair, concis, sans longueurs ni accessoires inutiles, sans ornements superflus, et sans prétentions à l'effet. L'auteur s'est proposé avant tout de faire un livre moral, et il en a puisé les éléments dans la philosophie spirite et ses conséquences, bien plus que dans le fait des manifestations ; il montre à quelle élévation de pensées conduisent ces croyances. Sur ce point nous résumons notre opinion en disant que : ce livre peut être lu avec fruit par la jeunesse des deux sexes qui y trouvera de beaux modèles, de bons exemples, et d'utiles instructions, sans préjudice du profit et de l'agrément qu'on en peut tirer à tout âge. Nous ajouterons que pour avoir écrit ce livre dans le sens où il est fait, il faut être profondément pénétré des principes de la doctrine.

L'auteur place son action en 1831 ; il ne peut donc *nominalement* parler du Spiritisme, ni des ouvrages Spiritistes actuels ; aussi a-t-il dû faire remonter son point de départ apparent à Swedenborg ; mais tout y est conforme aux données du Spiritisme moderne qu'il a étudié avec soin.

Voici en deux mots le sujet de l'ouvrage :

Le comte de Rouville, forcé de quitter subitement la France pendant la révolution, avait confié, en partant pour l'exil, une somme importante et ses titres de famille à un homme sur la loyauté duquel il croyait pouvoir compter. Cet homme, abusant de sa confiance, s'approprie cette somme avec laquelle il s'enrichit. Lorsque l'émigré revient, le dépositaire déclare ne pas le connaître et nie le dépôt. M. de Rouville, dénué de toutes ressources par cette infidélité, meurt de désespoir, laissant une petite fille de trois ans, nommée Mirette. L'enfant est recueillie par un ancien serviteur de la famille qui l'élève comme sa fille. Celle-ci avait à peine seize ans quand son père adoptif, très pauvre lui-même, vint à mourir. Lucien, jeune étudiant en droit, à l'âme grande et noble, qui avait assisté le vieillard à ses derniers moments, devient le protecteur de Mirette restée sans appui et sans asile ; il la fait admettre chez sa mère, riche boulangère, au cœur dur et égoïste. Or, il se découvre que Lucien est le fils du spoliateur ; ce dernier, en apprenant plus tard que Mirette est la fille de celui dont il a causé la ruine et la mort, tombe malade et meurt bourrelé de remords dans les convulsions d'une effrayante agonie. De là

des complications, car les deux jeunes gens s'aiment, mais ils finissent néanmoins par se marier.

Les principaux personnages sont : Lucien et Mirette, deux âmes d'élite ; la mère de Lucien, type parfait de l'égoïsme, de la cupidité, de l'étroitesse des idées, en lutte avec l'amour maternel ; le père de Lucien, exacte personnification de la conscience troublée ; une porteuse de pains bassement méchante et jalouse ; un vieux médecin, excellent homme, mais incrédule et railleur ; un étudiant en médecine, son élève, spirituel, homme de cœur, et habile magnétiseur ; une somnambule très lucide, et une sœur de charité aux idées larges et élevées, type modèle.

Nous avons entendu faire sur cet ouvrage la critique suivante :

L'action débute, sans préambule, par un de ces faits de manifestations spontanées comme on en voit souvent de nos jours, et qui consistent dans des coups frappés dans la muraille. Ces bruits amènent la rencontre des deux principaux personnages de l'histoire, Lucien et Mirette, qui se déroule ensuite. L'auteur aurait dû, dit-on, donner une explication du phénomène à l'usage des personnes étrangères au Spiritisme, et qui se trouvent avoir un point de départ qu'elles ne comprennent pas. Nous ne partageons pas cette opinion, car il faudrait en dire autant des scènes de visions extatiques et de somnambulisme. L'auteur n'a point voulu, et ne pouvait, à propos d'un roman, faire un traité didactique de Spiritisme. Tous les jours les écrivains appuient leurs conceptions sur des faits scientifiques, historiques ou autres, qu'ils ne peuvent moins faire que de supposer connus de leurs lecteurs, sous peine de transformer leurs ouvrages en encyclopédies ; c'est à ceux qui ne les connaissent pas à en chercher, ou à en demander l'explication. M. Sauvage, plaçant son sujet en 1831, ne pouvait développer des théories qui ne furent connues que vingt ans plus tard. Les Esprits frappeurs ont, d'ailleurs, de ses jours, assez de retentissement, grâce même à la presse hostile, pour que peu de personnes n'en aient entendu parler. Ces faits sont plus vulgaires aujourd'hui que beaucoup d'autres que l'on cite journellement. L'auteur nous semble avoir, au contraire, rehaussé le Spiritisme en posant le fait comme suffisamment acquis pour n'avoir pas besoin d'être expliqué.

Nous ne partageons pas non plus l'avis de ceux qui lui reprochent son cadre un peu familier et vulgaire, le peu de complications des ressorts de l'intrigue, en un mot de n'avoir pas fait une œuvre littéraire plus magistrale, ainsi qu'il en était certainement capable. Selon nous, l'ouvrage est ce qu'il devait être pour atteindre le but proposé ; ce n'est pas un monument que l'auteur a voulu élever, mais une simple et gracieuse maisonnette où le cœur peut se reposer.

Tel qu'il est, il s'adresse à tout le monde : grands et petits, riches et prolétaires, mais surtout à une classe de lecteurs auxquels il eût moins convenu s'il eût revêtu une forme plus académique. Nous pensons que la lecture peut en être très profitable à la classe laborieuse et à ce titre nous voudrions lui voir la popularité de certains écrits dont la lecture est moins saine.

Les deux passages suivants peuvent donner une idée de l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage. Le premier est une scène entre Lucien et Mirette à l'enterrement du père adoptif de celle-ci :

« Mon pauvre père, je ne te verrai donc plus ! dit Mirette en sanglotant.

« Mirette, répondit Lucien d'une voix douce et grave, ceux qui croient à Dieu et à l'immortalité de l'âme humaine ne doivent pas se désoler comme les malheureux qui n'ont pas l'espérance. Pour les vrais chrétiens, la mort n'existe pas. Regardez autour de nous : nous sommes assis au milieu des tombeaux, dans le lieu terrible et funèbre que l'ignorance et la peur appellent le champ des morts. Eh bien ! le soleil du mois de mai y resplendit comme au sein des plus riantes campagnes. Les arbres, les arbustes et les fleurs inondent l'air des plus doux parfums ; depuis l'oiseau jusqu'à l'insecte imperceptible, chaque être de la création jette sa note dans cette grande symphonie qui chante à Dieu l'hymne sublime de la vie universelle. N'est-ce pas là, dites-moi, une éclatante protestation contre le néant, contre la mort ? La mort est une transformation pour la matière, pour les êtres bons et intelligents, c'est une *transfiguration*. Votre père a rempli la tâche que Dieu lui avait confiée : Dieu l'a rappelé à lui ; que notre amour égoïste n'envie pas la palme au martyr, la couronne au vainqueur !... Mais ne croyez pas qu'il vous oublie. L'amour est le lien mystérieux qui relie tous les mondes. Le père de famille, forcé d'accomplir un grand voyage, ne pense-t-il pas à ses enfants chéris ? Ne veille-t-il pas de loin sur leur bonheur ? Oui, Mirette, que cette pensée vous console ; nous ne sommes jamais orphelins sur la terre ; nous avons Dieu d'abord qui nous a permis de l'appeler notre père, et puis les amis qui nous ont précédés dans la vie éternelle. – Celui que vous pleurez, il est là, je le vois... il vous sourit avec une tendresse ineffable,... il vous parle... écoutez...

« Le visage de Lucien prit tout à coup une expression extatique ; son regard fixe, son doigt levé en l'air, montrait quelque chose dans l'espace ; son oreille tendue semblait entendre des paroles mystérieuses.

« Enfant, dit-il, avec une voix qui n'était plus la sienne, pourquoi fixer ton regard voilé de larmes sur ce coin de terre où l'on a déposé ma dépouille mortelle ? Lève les yeux vers le ciel ; c'est là que l'Esprit purifié par la souffrance, par l'amour et par la prière, s'envole

vers l'objet de ses sublimes aspirations ! Qu'importe au papillon qui déploie au soleil ses ailes radieuses, que lui importent les débris de sa grossière enveloppe ? La poussière retourne à la poussière, l'étincelle remonte à son divin foyer. Mais l'Esprit doit passer par de terribles épreuves avant de recevoir sa couronne. La terre sur laquelle rampe la fourmilière humaine est un lieu d'expiation et de préparation à la vie bienheureuse. De grandes luttes t'attendent, pauvre enfant, mais aie confiance : Dieu et les bons Esprits ne t'abandonneront pas. Foi, espérance, amour, que ce soit là ta devise. Adieu. »

L'ouvrage se termine par le récit suivant d'une excursion *extatique* des deux jeunes gens, alors mariés :

« Après un voyage dont ils ne purent apprécier la durée, ces deux navigateurs aériens abordèrent une terre inconnue et merveilleuse où tout était lumière, harmonie et parfums, où la végétation était si belle qu'elle différait autant de celle de notre globe que la flore des tropiques diffère de celle du Groenland et des terres australes. Les êtres qui habitaient ce monde perdu au milieu des mondes ressemblaient assez à l'idée qu'ici-bas nous nous faisons des anges. Leurs corps légers et transparents n'avaient rien de notre grossière enveloppe terrestre, leur visage rayonnait d'intelligence et d'amour. Les uns reposaient sous l'ombrage d'arbres chargés de fruits et de fleurs, d'autres se promenaient comme ces ombres bienheureuses que nous montre Virgile dans sa ravissante description des Champs-Élysées. Les deux personnages que Lucien avait déjà vus plusieurs fois dans ses visions précédentes s'avancèrent les bras tendus vers les deux voyageurs. Le sourire dont ils les embrassèrent les remplit d'une joie céleste. Celui qui avait été le père adoptif de Mirette leur dit avec une douceur ineffable : « Mes chers enfants, vos prières et vos bonnes œuvres ont trouvé grâce devant Dieu. Il a touché l'âme du coupable et la renvoie dans la vie terrestre pour *expier ses fautes et se purifier par de nouvelles épreuves*, car Dieu ne punit pas éternellement, et sa justice est toujours tempérée par la miséricorde. »

Voici maintenant l'opinion des Esprits sur cet ouvrage, donnée à la Société de Paris dans la séance où il en fut rendu compte :

(Société de Paris, 4 janvier 1867. Méd. M. Desliens.)

Chaque jour la croyance détache des idées adverses un esprit irrésolu ; chaque jour de nouveaux adeptes obscurs ou illustres, viennent s'abriter sous sa bannière ; les faits se multiplient, et la foule réfléchit. Puis les trembleurs prennent leur courage à deux mains, et alors ils crient : En avant ! de toute la force de leurs poumons. Les hommes sérieux travaillent, et science morale ou matérielle, romans et nouvelles, laissent percer les principes nouveaux dans des pages éloquentes. Que de Spiritistes sans le savoir parmi les spiritualistes moder-

nes ! Que de publications auxquelles il ne manque qu'un mot pour être désignées à l'attention publique comme émanant d'une source spirite !

L'année 1866 présente la philosophie nouvelle sous toutes ses formes ; mais c'est encore la tige verte qui renferme l'épi de blé, et attend pour le montrer que la chaleur du printemps l'ait fait mûrir et s'entrouvrir. 1866 a préparé, 1867 mûrira et réalisera. L'année s'ouvre sous les auspices de Mirette, et elle ne s'écoulera pas sans voir apparaître de nouvelles publications du même genre, et de plus sérieuses encore, en ce sens que le roman se fera philosophie, et que la philosophie se fera histoire.

On ne fera plus du Spiritisme une croyance ignorée et acceptée seulement par quelques cerveaux soi-disant malades ; ce sera une philosophie admise au banquet de l'intelligence, une idée nouvelle ayant rang à côté des idées progressives qui marquent la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Aussi félicitons-nous vivement celui qui a su, le premier, mettre de côté tout faux respect humain, pour arborer franchement et carrément sa croyance intime.

Docteur MOREL LAVALLÉE.

Echos poétiques d'outre-tombe

Recueil de poésies médianimiques obtenues par M. Vavasseur ; précédé d'une *Étude sur la poésie médianimique*, par M. ALLAN KARDEC. 1 vol. in-12, prix 1 fr. Par la poste, pour la France et l'Algérie, 1 fr. 20 c. – Paris, librairie centrale, 24, boulevard des Italiens ; au bureau de la *Revue Spirite*, et chez l'auteur, 3, rue de la Mairie, à Paris-Montmartre.

Cet ouvrage dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et dont l'impression a été retardée, est en vente.

Nouvelle théorie médico-spirite.

Par le docteur BRIZIO, de Turin.

Nous ne connaissons cet ouvrage que par le prospectus en langue italienne qui nous a été adressé, mais nous ne pouvons que nous réjouir de voir l'empressement des nations étrangères à suivre le mouvement spirite, et féliciter les hommes de talent qui entrent dans la voie des applications du Spiritisme à la science. L'ouvrage du docteur Brizio sera publié en 20 ou 30 livraisons à 20 c. chacune, et l'impression en sera commencée dès qu'il y aura 300 souscripteurs. On souscrit à Turin, à la librairie Degiorgis, via Nuova.

Le Livre des Médioms, traduction en espagnol sur la 9^e édition française : Madrid, – Barcelone, – Marseille, – Paris, au bureau de la *Revue spirite*.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 3.

MARS 1867.

De l'Homéopathie dans les maladies morales.

L'homéopathie peut-elle modifier les dispositions morales ? Telle est la question que se sont posée certains médecins homéopathes, et à laquelle ils n'hésitent pas à répandre affirmativement, en s'appuyant sur des faits. Vu son extrême gravité, nous allons l'examiner avec soin à un point de vue qui nous semble avoir été négligé par ces messieurs, tout Spiritualistes et même Spiritistes qu'ils sont sans doute, car il y a bien peu de médecins homéopathes qui ne soient l'un et l'autre. Mais pour l'intelligence de nos conclusions, quelques explications préliminaires sur les modifications des organes cérébraux sont nécessaires, surtout pour les personnes étrangères à la physiologie.

Un principe que la simple raison fait admettre, que la science constate chaque jour, c'est qu'il n'y a rien d'inutile dans la nature, que, jusque dans les plus imperceptibles détails, tout a un but, une raison d'être, une destination. Ce principe est particulièrement évident pour ce qui se rattache à l'organisme des êtres vivants.

De tout temps, le cerveau a été considéré comme l'organe de la transmission de la pensée, et le siège des facultés intellectuelles et morales. Il est aujourd'hui reconnu que certaines parties du cerveau ont des fonctions spéciales, et sont affectées à un ordre particulier de pensées et de sentiments, au moins en ce qui concerne la généralité ; c'est ainsi qu'instinctivement on place, dans la partie antérieure, les facultés qui sont du domaine de l'intelligence, et qu'un front fortement déprimé et rétréci est pour tout le monde un signe d'infériorité intellectuelle. Les facultés affectives, les sentiments et les pas-

sions se trouvent par cela même avoir leur siège dans les autres parties du cerveau.

Or, si l'on considère que les pensées et les sentiments sont excessivement multiples, et en partant de ce principe que tout a sa destination et son utilité, il est permis de conclure que, non seulement chaque faisceau fibreux du cerveau correspond à une faculté générale distincte, mais que chaque fibre correspond à la manifestation d'une des nuances de cette faculté, comme chaque corde d'un instrument correspond à un son particulier. C'est une hypothèse sans doute, mais qui a tous les caractères de la probabilité, et dont la négation n'infirmait pas les conséquences que nous déduisons du principe général ; elle nous aidera dans notre explication.

La pensée est-elle indépendante de l'organisme ? Nous n'avons pas à discuter ici cette question, ni à réfuter l'opinion matérialiste selon laquelle la pensée est sécrétée par le cerveau, comme la bile l'est par le foie, naît et meurt avec cet organe ; outre ses funestes conséquences morales, cette doctrine a contre elle de ne rien expliquer.

Selon les doctrines spiritualistes, qui sont celles de l'immense majorité des hommes, la matière ne pouvant produire la pensée, celle-ci est un attribut de l'Esprit, de l'être intelligent, qui, lorsqu'il est uni au corps, se sert des organes spécialement affectés à sa transmission, comme il se sert des yeux pour voir, des pieds pour marcher. L'Esprit survivant au corps, la pensée lui survit aussi.

Selon la doctrine spirite, non-seulement l'Esprit survit, mais *préexiste* au corps ; ce n'est point un être nouveau ; il apporte en naissant les idées, les qualités et les imperfections qu'il possédait ; ainsi s'expliquent les idées, les aptitudes et les penchants innés. La pensée est donc *préexistante et survivante* à l'organisme. Ce point est capital, et c'est faute de l'avoir reconnu que tant de questions sont demeurées insolubles.

Toutes les facultés et toutes les aptitudes étant dans la nature, le cerveau renferme les organes, ou au moins le germe des organes nécessaires à la manifestation de toutes les pensées. L'activité de la pensée de l'Esprit sur un point déterminé pousse au développement de la fibre ou, si l'on veut, de l'organe correspondant ; si une faculté n'existe pas chez l'Esprit, ou si, existant, elle doit rester à l'état latent, l'organe correspondant, étant inactif, ne se développe pas ou s'atrophie. Si l'organe est atrophié congénitalement, la faculté ne pouvant se manifester, l'Esprit semble en être privé, bien qu'il la possède en réalité, puisqu'elle lui est inhérente. Enfin, si l'organe pri-

mitivement dans son état normal, se détériore dans le cours de la vie, la faculté, de brillante qu'elle était, se ternit, puis s'efface, mais ne se détruit pas ; ce n'est qu'un voile qui l'obscurcit.

Selon les individus, il y a des facultés, des aptitudes, des tendances qui se manifestent dès le début même de la vie, d'autres se révèlent à des époques plus tardives, et produisent les changements de caractère et de dispositions que l'on remarque chez certaines personnes. Dans ce dernier cas, ce ne sont généralement pas des dispositions nouvelles, mais des aptitudes préexistantes qui sommeillaient jusqu'à ce qu'une circonstance vienne les stimuler et les réveiller. On peut être certain que les dispositions vicieuses qui se manifestent parfois subitement et tardivement, avaient leur germe préexistant dans les imperfections de l'esprit, car celui-ci, marchant toujours au progrès, s'il est foncièrement bon, ne peut devenir mauvais, tandis que de mauvais il peut devenir bon.

Le développement ou la dépression des organes cérébraux suit le mouvement qui s'opère dans l'Esprit. Ces modifications sont favorisées à tout âge, mais surtout dans le jeune âge, par le travail intime de rénovation qui s'opère incessamment dans l'organisme de la manière suivante :

Les principaux éléments de l'organisme sont, comme on le sait, l'oxygène, l'hydrogène, l'azote et le carbone qui, par leurs combinaisons multiples, forment le sang, les nerfs, les muscles, les humeurs, et les différentes variétés de substances. Par l'activité des fonctions vitales, les molécules organiques sont incessamment expulsées du corps par la transpiration, l'exhalation et toutes les sécrétions, de sorte que si elles n'étaient pas remplacées, le corps s'amoinrirait et finirait par dépérir. La nourriture et l'aspiration apportent sans cesse de nouvelles molécules destinées à remplacer celles qui s'en vont ; d'où il suit qu'en un temps donné, toutes les molécules organiques sont entièrement renouvelées, et qu'à un certain âge, il n'en existe plus une seule de celles qui formaient le corps à son origine. C'est le cas d'une maison dont on arracherait les pierres une à une en les remplaçant à mesure par une nouvelle pierre de même forme et de même grandeur, et ainsi de suite jusqu'à la dernière. On aurait toujours la même maison, mais formée de pierres différentes.

Ainsi en est-il du corps dont les éléments constitutifs sont, disent les physiologistes, totalement renouvelés tous les sept ans. Les diverses parties de l'organisme subsistent toujours, mais les matériaux sont changés. De ces changements généraux ou partiels naissent les

modifications qui surviennent, avec l'âge, dans l'état sanitaire de certains organes, les variations que subissent les tempéraments, les goûts, les désirs qui influent sur le caractère.

Les acquisitions et les pertes ne sont pas toujours en parfait équilibre. Si les acquisitions l'emportent sur les pertes, le corps grandit ou grossit ; si le contraire a lieu, le corps diminue. Ainsi s'expliquent la croissance, l'obésité, l'amaigrissement, la décrépitude.

La même cause produit l'expansion ou l'arrêt de développement des organes cérébraux, selon les modifications qui s'opèrent dans les préoccupations habituelles, les idées et le caractère. Si les circonstances et les causes qui agissent directement sur l'Esprit, provoquant l'exercice d'une aptitude ou d'une passion, restée jusqu'alors à l'état d'inertie, l'activité qui se produit dans l'organe correspondant, y fait affluer le sang et avec lui les molécules constitutives de l'organe qui croît et prend de la force en proportion de cette activité. Par la même raison, l'inactivité de la faculté produit l'affaiblissement de l'organe ; comme aussi une activité trop grande et trop persistante peut en amener la désorganisation ou l'affaiblissement, par une sorte d'usure, ainsi qu'il arrive à une corde trop tendue.

Les aptitudes de l'Esprit sont donc toujours *une cause*, et l'état des organes *un effet*. Il peut arriver cependant que l'état des organes soit modifié par une cause étrangère à l'Esprit, telle que maladie, accident, influence atmosphérique ou climatérique ; ce sont alors les organes qui réagissent sur l'Esprit, *non en altérant ses facultés*, mais en troublant *la manifestation*.

Un effet semblable peut résulter des substances ingérées dans l'estomac comme aliments ou médicaments. Ces substances s'y décomposent, et les principes essentiels qu'elles renferment, mêlés au sang, sont portés, par le courant de la circulation dans toutes les parties du corps. Il est reconnu, par l'expérience, que les principes actifs de certaines substances se portent plus particulièrement sur tel ou tel viscère : le cœur, le foie, les poumons, etc., et y produisent des effets réparateurs ou délétères selon leur nature et leurs propriétés spéciales. Quelques-unes, agissant de cette manière sur le cerveau, peuvent exercer sur l'ensemble ou sur des parties déterminées, une action stimulante ou stupéfiante, suivant la dose et le tempérament, comme par exemple, les boissons alcooliques, l'opium et autres.

Nous nous sommes quelque peu étendu sur les détails qui précèdent, afin de faire comprendre le principe sur lequel peut s'appuyer, avec une apparence de logique, la théorie des modifications de l'état mo-

ral par des moyens thérapeutiques. Ce principe est celui de l'action directe d'une substance sur une partie de l'organisme cérébral ayant pour fonction spéciale de servir à la manifestation d'une faculté, d'un sentiment ou d'une passion, car il ne peut venir à la pensée de personne que cette substance puisse agir sur l'Esprit.

Étant donc admis que le principe des facultés est dans l'Esprit, et non dans la matière, supposons que l'on reconnaisse à une substance la propriété de modifier les dispositions morales, de neutraliser un mauvais penchant, ce ne pourrait être que par son action sur l'organe correspondant à ce penchant, action qui aurait pour effet d'arrêter le développement de cet organe, de l'atrophier ou de le paralyser s'il est développé ; il demeure évident que, dans ce cas, on ne supprime pas le penchant, mais sa manifestation, absolument comme si l'on ôtait à un musicien son instrument.

Ce sont probablement des effets de cette nature qu'ont observés certains homéopathes, et leur ont fait croire à la possibilité de corriger, à l'aide de médicaments appropriés, les vices tels que la jalousie, la haine, l'orgueil, la colère, etc. Une telle doctrine, si elle était vraie, serait la négation de toute responsabilité morale, la sanction du matérialisme, car alors la cause de nos imperfections serait dans la matière seule ; l'éducation morale se réduirait à un traitement médical ; l'homme le plus mauvais pourrait devenir bon sans grands efforts, et l'humanité pourrait être régénérée à l'aide de quelques pilules. Si, au contraire, comme cela n'est pas douteux, les imperfections sont inhérentes à l'infériorité même de l'Esprit, on ne l'améliorera pas plus en modifiant son enveloppe charnelle, qu'on ne redresserait un bossu, en dissimulant sa difformité sous la coupe de ses habits.

Nous ne doutons pas cependant que de tels résultats aient été obtenus dans quelques cas particuliers, car, pour affirmer un fait aussi grave, il faut avoir observé ; mais nous sommes convaincu qu'on s'est mépris sur la cause et sur l'effet. Les médicaments homéopathiques, par leur nature éthérée, ont une action en quelque sorte moléculaire ; ils peuvent sans contredit, plus que d'autres, agir sur les parties élémentaires et fluidiques des organes, et en modifier la constitution intime. Si donc, comme il est rationnel de l'admettre, tous les sentiments de l'âme ont leur fibre cérébrale correspondante pour leur manifestation, un médicament qui agirait sur cette fibre, soit pour la paralyser, soit pour en exalter la sensibilité, paralyserait ou exalterait par cela même l'*expression* du sentiment dont elle serait l'instrument, mais le sentiment n'en subsisterait pas moins. L'individu serait dans la posi-

tion d'un meurtrier auquel on ôterait la possibilité de commettre des meurtres en lui coupant les bras, mais qui n'en conserverait pas moins le désir de tuer. Ce serait donc un palliatif, mais non un remède curatif. On ne peut agir sur l'être spirituel que par des moyens spirituels ; l'utilité des moyens matériels, si l'effet ci-dessus était constaté, serait peut-être de dominer plus facilement l'Esprit, de le rendre plus souple, plus docile et plus accessible aux influences morales ; mais on se bercerait d'illusions si l'on attendait d'une médication quelconque un résultat définitif et durable.

Il en serait autrement s'il s'agissait d'aider à la manifestation d'une faculté existante. Supposons un Esprit intelligent incarné, n'ayant à son service qu'un cerveau atrophié, et ne pouvant, par conséquent, manifester ses idées, il sera pour nous un idiot. En admettant, ce que nous croyons possible à l'homéopathie plus qu'à tout autre genre de médication, qu'on puisse donner plus de flexibilité et de sensibilité aux fibres cérébrales, l'Esprit manifesterait sa pensée, comme un muet auquel on aurait délié la langue. Mais si l'Esprit était idiot par lui-même, eût-il à son service le cerveau du plus grand génie, il n'en serait pas moins idiot. Un médicament quelconque ne pouvant agir sur l'Esprit, ne saurait ni lui donner ce qu'il n'a pas, ni lui ôter ce qu'il a ; mais en agissant sur l'organe de transmission de la pensée, il peut faciliter cette transmission sans que, pour cela, rien soit changé à l'état de l'Esprit. Ce qui est difficile, le plus souvent même impossible chez l'idiot de naissance, parce qu'il y a arrêt complet et presque toujours général de développement dans les organes, devient possible lorsque l'altération est accidentelle et partielle. Dans ce cas, ce n'est pas l'Esprit que l'on perfectionne, ce sont ses moyens de communication.

Exploitation des idées spirites.

A propos des Comptes rendus de Mirette.

Plusieurs journaux ont rendu compte avec éloge du roman de *Mirette* dont nous avons parlé dans la *Revue* de février 1867. Nous ne pouvons que féliciter les écrivains que n'ont pas arrêtés les idées contenues dans cet ouvrage, quoique contraires à leurs convictions. C'est un progrès, car il fut un temps où la seule couleur spirite eût été un motif de réprobation. On a vu avec quelle parcimonie et quelle contenance embarrassée les amis même de Théophile Gautier ont

parlé de son roman de *Spirite*. Il est vrai qu'en dehors de ce qui touche au monde spirituel, le caractère essentiellement moral de *Mirette*, prêtait peu le flanc à la raillerie. Quelque sceptique que l'on soit, on ne rit pas de ce qui a pour conséquence le bien.

La critique a principalement porté sur ce point : Pourquoi mêler le surnaturel à ce simple récit ? Était-il utile à l'action de s'appuyer sur des faits de visions et d'apparitions ? Quel besoin avait l'auteur de transporter ses héros dans le monde *imaginaire* de la vie spirituelle pour arriver à l'accomplissement de la réparation décrétée par la Providence ? N'avons-nous pas des milliers d'histoires très édifiantes sans l'emploi de pareils ressorts ?

Assurément cela n'était pas nécessaire ; mais nous dirons à ces messieurs : si M. Sauvage eût fait un roman catholique, lui feriez-vous, tout sceptiques que vous êtes, un reproche d'employer comme ressort de l'action l'enfer, le paradis, les anges, les démons et tous les symboles de la foi ? De faire intervenir les dieux, les déesses, l'Olympe et le Tartare dans un roman païen ? Pourquoi donc trouver mauvais qu'un écrivain, qu'il soit Spirite ou non, utilise les éléments, que lui offre le Spiritisme, qui est une croyance comme une autre, ayant sa place au soleil, si cette croyance se prête à son sujet ? A moins forte raison peut-on le blâmer si, dans sa conviction, il y voit des moyens providentiels pour arriver au châtement des coupables et à la récompense des bons.

Si donc, dans la pensée de l'écrivain, ces croyances sont des vérités, pourquoi ne les exposerait-il pas dans un roman aussi bien que dans un ouvrage philosophique ? Mais il y a plus : c'est que, comme nous l'avons dit maintes fois, ces mêmes croyances ouvrent à la littérature et aux arts un champ vaste et nouveau d'exploration, où ils puiseront à pleines mains des tableaux saisissants et les situations les plus attachantes. Voyez le parti qu'en a tiré Barbara, tout incrédule qu'il était, dans son roman de *l'Assassinat du Pont Rouge*. (*Revue* de janvier 1867, page 14). Seulement, comme il en a été de l'art chrétien, ceux qui auront la foi, les mettront mieux à profit ; ils y trouveront des motifs d'inspiration que n'auront jamais ceux qui ne font que des œuvres de fantaisie.

Les idées spirites sont dans l'air ; elles abondent, comme on le sait, dans la littérature actuelle ; les écrivains les plus sceptiques y ont recours sans s'en douter, poussés, par la force même du raisonnement, à les employer comme explications ou moyens d'action. C'est ainsi que tout récemment M. Ponson du Terrail, qui s'est plus

d'une fois égayé aux dépens du Spiritisme et de ses adeptes, dans un roman feuilleton intitulé *Mon Village*, publié dans le *Moniteur* du soir (7 janvier 1867), s'exprime ainsi :

« Ces deux enfants s'aimaient déjà, et peut-être n'oseraient-ils jamais se le dire.

« L'amour est parfois instantané, et ferait volontiers croire à la transmission des âmes et à *la pluralité des existences*. Qui sait ? Ces deux âmes qui frémissent au premier contact et qui, naguère, se croyaient inconnues l'une à l'autre, *n'ont-elles pas été sœurs autrefois ?*

« Et, comme ils arrivaient dans la Grand'Rue de Saint-Florentin, ils se croisèrent avec un homme qui marchait assez rapidement et qui, à leur vue, éprouva une espèce de commotion électrique. Cet homme, c'était le Mulot qui sortait du café de l'Univers. Mais M. Anatole et Mignonne ne le virent point. Recueillis et silencieux, vivant pour ainsi dire en eux-mêmes, *leurs âmes étaient loin sans doute de cette terre qu'ils foulaient.* »

L'auteur a donc vu dans le monde des situations semblables à celles qu'il veut dépeindre, et qui sont un problème pour le moraliste ; il n'y trouve de solution logique qu'en admettant que ces deux âmes incarnées, sollicitées l'une vers l'autre par une irrésistible attraction, ont pu être sœurs dans une autre existence. Où a-t-il puisé cette pensée ? ce n'est sans doute pas dans les ouvrages spirites qu'il n'a probablement pas lus, ainsi que le prouvent les erreurs de fait qu'il a commises chaque fois qu'il a parlé de la doctrine. Il l'a puisée dans ce courant d'idées qui traversent le monde, auxquelles les incrédules eux-mêmes ne peuvent échapper, et qu'ils croient de bonne foi tirer de leur propre fond. Tout en combattant le Spiritisme, ils travaillent sans le vouloir, à en accréditer les principes. Peu importe la voie par laquelle ces principes s'infiltrèrent ; plus tard on reconnaîtra qu'il n'y manque que le nom.

Sous le titre de *Conte de Noël*, l'*Avenir National* du 26 décembre 1866, publiait un article de M. Taxile Delort, écrivain très peu spirite, comme on le sait, dans lequel l'auteur suppose un journaliste assis, la veille de Noël, au coin du feu, se demandant ce qu'était devenue la bonne nouvelle que les anges, à pareil jour, étaient venus, il y a deux mille ans, annoncer au monde. Comme il se livrait à ses réflexions, le journaliste entendit une voix ferme et douce qui lui disait :

« Je suis l'Esprit ; celui de la Révolution ; l'Esprit qui raffermirait

les individus et les peuples ; travailleurs, debout ! le passé conserve encore un souffle de vie, il défie l'avenir. Le progrès, mensonge ou utopie ! vous crie-t-on ; n'écoutez pas ces voix trompeuses ; pour prendre des forces et marcher en avant, regardez un moment derrière vous.

« *Le progrès est invincible ; il se sert même de ceux qui lui résistent pour avancer.* »

Nous ne suivrons pas le journaliste et l'Esprit dans le dialogue qui s'établit entre eux, et dans lequel ce dernier déroule l'avenir, parce qu'ils marchent sur un terrain qui nous est interdit ; nous ferons seulement remarquer quel ressort emploie l'auteur pour arriver à ses fins. Ce ressort est à ses yeux de pure fantaisie, mais nous ne serions pas surpris qu'un véritable Esprit lui ait soufflé la phrase ci-dessus que nous avons soulignée.

On joue en ce moment, au théâtre de l'Ambigu, un drame des plus émouvants, intitulé *Maxwel*, par M. Jules Barbier, et dont voici en deux mots le nœud de l'intrigue.

Un pauvre tisserand, nommé Butler, est accusé du meurtre d'un gentilhomme, et toutes les apparences sont tellement contre lui qu'il est condamné par le juge Maxwel à être pendu. Un homme seul pourrait le justifier, mais on ne sait ce qu'il est devenu. Cependant la femme du tisserand, dans un accès de sommeil somnambulique, a vu cet homme et l'a dépeint ; on pourrait donc le retrouver. Un bon et savant docteur qui croit au somnambulisme, ami du juge Maxwel, vient l'informer de cet incident afin d'obtenir un sursis à l'exécution ; mais Maxwel, sceptique à l'endroit des facultés qu'il regarde comme surnaturelles, maintient son arrêt, et l'exécution a lieu. A quelques semaines de là cet homme reparaît et raconte ce qui s'est passé. L'innocence du condamné est démontrée, et la vision de la somnambule vérifiée.

Cependant le véritable meurtrier est resté inconnu. Quinze ans se passent, durant lesquels s'accomplissent une foule d'incidents. Le juge, accablé de remords, voue sa vie à la recherche du coupable. La veuve de Butler, qui s'est expatriée en emmenant sa fille, est morte de misère. Plus tard cette fille devient courtisane à la mode sous un autre nom. Une circonstance fortuite lui met entre les mains le couteau qui avait servi au meurtre ; comme sa mère, elle entre en somnambulisme, et cet objet, comme un fil conducteur, la reportant au passé, elle raconte toutes les péripéties du crime et révèle le vrai coupable qui n'est autre que le frère même du juge Maxwel.

Ce n'est pas la première fois que le somnambulisme a été mis en scène ; mais ce qui distingue le drame nouveau, c'est qu'il y est représenté sous un jour éminemment sérieux et pratique, sans aucun mélange de merveilleux, et dans ses conséquences les plus graves, puisqu'il y sert de moyen de protestation contre la peine de mort. En prouvant que ce que les hommes ne peuvent voir par les yeux du corps, n'est pas caché aux yeux de l'âme, c'est démontrer l'existence de l'âme, et son action indépendante de la matière. Du somnambulisme au spiritisme la distance n'est pas grande, puisqu'ils s'expliquent, se démontrent, et se complètent l'un par l'autre ; tout ce qui tend à propager l'un, tend également à propager l'autre. Les Esprits ne se sont pas trompés quand ils ont annoncé que l'idée spirite se ferait jour par toutes sortes de voies. La double vue et la pluralité des existences, confirmées par les faits, et accréditées par une foule de publications, entrent chaque jour plus avant dans les croyances, et n'étonnent plus ; ce sont deux portes ouvertes à deux battants au Spiritisme.

Robinson Cruséé spirite.

Qui se serait douté que l'innocent livre de Robinson fût entaché des principes du Spiritisme, et que la jeunesse entre les mains de laquelle on le met sans défiance, pouvait y puiser la doctrine malsaine de l'existence des Esprits ? Nous l'ignorerions nous-même encore si un de nos abonnés ne nous avait signalé les passages suivants qui se trouvent dans les éditions complètes, mais non dans les éditions abrégées.

Cet ouvrage, dans lequel on a vu principalement des aventures curieuses propres à amuser les petits enfants, est empreint d'une haute philosophie morale et d'un profond sentiment religieux.

On lit, page 161 (édition illustrée par Granville) :

« Ces pensées m'inspiraient une tristesse qui dura assez longtemps ; mais enfin elles prirent une autre direction ; je sentis ce que je devais de reconnaissance au ciel, qui m'avait empêché de me livrer à un danger dont j'ignorais l'existence. Ce sujet fit renaître en moi une réflexion qui m'était déjà venue plus d'une fois, depuis que j'avais reconnu combien, dans tous les dangers de la vie, la Providence montre sa bonté par des dispositions dont nous ne comprenons pas la fin. Souvent, en effet, nous sortons des plus grands périls par des voies merveilleuses ; souvent *une impulsion secrète* nous décide tout

à coup, dans un moment de grave incertitude, à prendre tel chemin plutôt que tel autre qui nous eût conduits à notre perte.

« Je me fis donc une loi de ne jamais résister à ces *voix mystérieuses* qui nous invitent à prendre tel parti, à faire ou à ne pas faire telle chose, bien que nulle raison n'appuie cette impulsion secrète. Je pourrais citer plus d'un exemple où la déférence à de pareils avertissements eut un plein succès, surtout dans la dernière partie de mon séjour en cette île malheureuse, sans compter bien d'autres occasions qui ont dû m'échapper et auxquelles *j'aurais fait attention si mes yeux avaient été dès lors ouverts sur ce point*. Mais il n'est jamais trop tard pour être sage, et je conseille à tous les hommes réfléchis dont l'existence serait assujettie, comme la mienne, à des accidents extraordinaires, même à des vicissitudes plus communes, de ne jamais négliger *ces avis intimes de la Providence, quelle que soit l'intelligence invisible qui nous les transmet*.

Page 284 :

« J'avais souvent entendu des gens très sensés dire que tout ce qu'on raconte des revenants et des apparitions s'explique par la force de l'imagination ; que jamais un Esprit n'est apparu à personne ; mais, qu'en songeant assidûment à ceux qu'on a perdus, ils deviennent tellement présents à la pensée, que, dans certaines circonstances, on croit les voir, leur parler, entendre leurs réponses, et que tout cela n'est qu'une illusion, une ombre, un souvenir.

« Pour moi, je ne puis dire s'il existe dans le temps présent des *apparitions véritables*, des spectres, *des personnes mortes qui reviennent errer par le monde*, ou si les histoires qu'on fait sur ces sortes de faits sont fondées seulement sur les visions de cerveaux malades, d'imaginations exaltées et désordonnées ; mais, je sais que la mienne arriva à un tel point d'excitation, me jeta en de tels excès de vapeurs fantastiques, ou n'importe quel nom on voudra leur donner, que je croyais parfois être dans mon île, dans mon vieux château derrière le bois ; je voyais mon Espagnol, le père de Vendredi, et les réprouvés de matelots que j'avais laissés sur ces bords ; je croyais même causer avec eux, et quoique je fusse bien éveillé, je les regardais fixement, comme s'ils eussent été devant moi. Cela arriva assez souvent pour m'effrayer. Une fois, dans mon sommeil, le premier Espagnol et le vieux sauvage me racontèrent en des termes si naturels et si énergiques les méchancetés des trois matelots pirates, que c'était en effet surprenant. Ils me dirent comment ces hommes pervers avaient tenté d'assassiner les Espagnols, ensuite avaient brûlé toutes

leurs provisions, dans le dessein de les faire mourir de faim ; et ce fait, *que je ne pouvais savoir alors et qui se trouvait vrai*, me fut montré si clairement par mon imagination, que je restai convaincu de sa réalité. J'y crus de même à la suite de ce rêve. J'écoutai les plaintes de l'Espagnol avec une profonde émotion ; je fis venir les trois coupables devant moi, et les condamnai à être pendus. On verra en son lieu ce qu'il y avait d'exact dans ce songe. Mais comment ces faits me furent-ils ainsi révélés ? *Par quelle secrète communication des Esprits invisibles*, m'étaient-ils apportés ? C'est ce que je ne puis expliquer. Le tout n'était pas littéralement vrai ; mais les points principaux étaient conformes à la réalité, et la conduite infâme de ces trois scélérats endurcis avait été fort au delà de ce que l'on pourrait supposer. Mon rêve, à cet égard, n'avait que trop de ressemblance avec les faits ; de plus, je voulus, quand je me trouvai dans l'île, les punir très sévèrement, et, si je les avais fait pendre, j'aurais été justifié par les lois divines et humaines. »

Page 289 :

« Rien ne démontre plus clairement la réalité d'une vie future et *d'un monde invisible* que le concours des causes secondes avec certaines idées que nous nous sommes formées intérieurement, sans avoir reçu ni donné à leur sujet aucune communication humaine. »

Tolérance et Charité.

Lettre du nouvel archevêque d'Alger.

La *Vérité* de Lyon, du 17 février, publie la lettre suivante, que Mgr Lavigerie, évêque de Nancy, nommé à l'archevêché d'Alger, a écrite à M. le maire d'Alger à la date du 15 janvier dernier :

« Monsieur le Maire,

« Je viens d'apprendre, par le *Moniteur*, la nouvelle officielle de ma promotion à l'archevêché d'Alger, et quoique je ne puisse exercer aucun acte de mon ministère dans le diocèse, sans avoir reçu tout d'abord la mission et l'institution du Saint-Siège, cependant je ne puis rester insensible aux accents douloureux qui retentissent dans toute la France et qui nous arrivent du pied de l'Atlas. L'administration municipale d'Alger a pris la généreuse initiative d'une souscription publique, pour les victimes du dernier tremblement de terre. Permettez-moi de lui envoyer mon obole par votre entremise. Vous trouverez sous ce pli une somme de mille francs : c'est tout ce que ma

pauvreté me permet de faire, mais ce peu, je le fais du moins de grand cœur.

« Je désire que cette somme soit distribuée également, et sans distinction de races ni de cultes, entre tous ceux qui ont été frappés par le fléau. Si tous ne doivent pas, plus tard, me reconnaître pour leur père, moi, je réclame le privilège de les aimer également comme mes fils. J'ai pris pour devise de mes armes épiscopales un seul mot : charité ! et la charité ne connaît ni Grecs, ni barbares, ni infidèles, ni israélites ; ainsi que parle l'apôtre saint Paul, elle ne voit dans tous les hommes que l'image vivante de Dieu ! Puissé-je, s'il m'appelle bientôt au milieu de vous, donner à tous, par mes actes et par mes paroles, l'exemple et l'amour de cette vertu qui prépare toutes les autres.

« Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'expression des sentiments de respectueux dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre humble et obéissant serviteur.

« CHARLES,
« Évêque de Nancy, nommé à
l'archevêché d'Alger. »

Le nouvel archevêque d'Alger s'annonce par un acte de bienfaisance qui est une digne introduction ; mais ce qui vaut encore mieux, ce qui sera surtout apprécié, ce sont les principes de tolérance par lesquels il inaugure son administration. Au lieu de l'anathème, c'est la charité qui confond tous les hommes dans un même sentiment d'amour, sans distinction de croyance, parce que tous sont la vivante image de Dieu. Ce sont là de véritables paroles évangéliques. Il ne parle pas des Spirités, contre lesquels son prédécesseur avait lancé toutes les foudres de la malédiction. (Voir la *Revue* de novembre 1863, page 336.) Mais il est probable que si sa tolérance s'étend aux juifs et aux infidèles, elle ne peut faire exception pour ceux qui, en conformité des paroles du Christ, inscrivent sur leur drapeau : Hors la charité, point de salut.

Lincoln et son meurtrier.

Extrait du *Banner of light* de Boston.

Analyse d'une communication d'Abraham Lincoln obtenue par un médium de Ravenswood.

« Lorsque Lincoln revint de son étourdissement, et se réveilla dans le monde des Esprits, il fut très surpris et troublé, car il n'avait pas la moindre idée qu'il fût mort. Le coup qui l'a frappé avait

suspendu instantanément toute sensation, et il ne comprit pas ce qui lui était arrivé. Cette confusion et ce trouble ne durèrent cependant pas longtemps. Il était assez spiritualiste pour comprendre ce qu'est la mort, et il ne fut pas, comme bien d'autres, étonné de la nouvelle existence dans laquelle il se trouvait transporté. Il se vit entouré par beaucoup de personnes qu'il savait mortes depuis longtemps, et il apprit bientôt la cause de sa mort. Il fut reçu cordialement par beaucoup de gens pour lesquels il avait eu de la sympathie. Il comprit leur affection pour lui, et d'un coup d'œil il put embrasser le monde heureux dans lequel il était entré.

« Dans le même instant il éprouva un sentiment d'angoisse pour la douleur que devait éprouver sa famille, et une grande anxiété au sujet des conséquences que sa mort pouvait avoir pour son pays. Ces pensées le ramenèrent violemment sur la terre.

« Ayant appris que William Booth était mortellement blessé, il vint vers lui et se pencha sur son lit de mort. Dans ce moment, Lincoln avait recouvré la parfaite conscience et la tranquillité de son Esprit, et attendit avec calme le réveil de Booth à la vie spirituelle.

« Booth ne fut pas étonné en se réveillant, car il s'attendait à sa mort. Le premier Esprit qu'il rencontra fut Lincoln ; il le regarda avec une grande hardiesse, et comme s'il se glorifiait de l'acte qu'il avait commis. Le sentiment de Lincoln, à son égard, ne respirait cependant aucune idée de vengeance, bien au contraire ; il se montra doux et bon, et sans la moindre animosité à son égard. Booth ne put supporter cet état de choses, et le quitta rempli d'émotion.

« L'acte qu'il a commis a eu plusieurs mobiles ; d'abord son défaut de jugement qui le lui faisait considérer comme méritoire, et ensuite son amour déréglé des louanges l'avait persuadé qu'il serait comblé d'éloges et regardé comme un martyr.

« Après avoir erré, il se trouva de nouveau attiré vers Lincoln. Quelquefois il est rempli de repentir, d'autres fois son orgueil l'empêche de s'amender. Pourtant il comprend combien son orgueil est vain, sachant surtout qu'il ne peut cacher, comme de son vivant, aucun des sentiments qui l'agitent, et que ses pensées d'orgueil, de honte ou de remords sont connues de ceux qui l'entourent. Toujours en présence de sa victime, et n'en recevoir que des marques de bonté, voilà son état actuel et sa punition. Quant à Lincoln, son bonheur surpasse ce qu'il avait pu espérer. »

Remarque. La situation de ces deux Esprits est de tous points conforme à celle dont nous voyons journellement des exemples

dans les récits d'outre-tombe. Elle est parfaitement rationnelle, et en rapport avec le caractère des deux individus.

Poésies Spirites.

A Bernard Palissy.

Quand sur notre avenir, incertaine et flottante,
Je doutais malgré moi de l'immortalité,
Tu vins à mon appel, et ta main bienfaisante
Déchira le bandeau de l'incrédulité ;
Dis-moi donc : D'où venait la douce sympathie
Qui te faisait quitter un céleste séjour ?
Était-ce un souvenir d'une antérieure vie
Qui laissait dans ton cœur un fraternel amour ?
Peut-être, cher Esprit, dans une autre existence
Fus-tu mon protecteur, mon guide, mon appui.
Mais j'interroge en vain : Dieu, dans sa prévoyance,
A mis sur mes regards le voile de l'oubli
En attendant le temps où je verrai ta sphère,
Où mon Esprit pourra s'élever jusqu'à toi !
Si je dois revenir sur cette triste terre,
Mon bien-aimé Bernard, pense toujours à moi.

Mlle L. O. LIEUTAUD, de Rouen.

La ligue de l'Enseignement.

Plusieurs de nos correspondants se sont étonnés que nous n'ayons pas encore parlé de l'association désignée sous le titre de *Ligue de l'enseignement*. Par son caractère progressif, ce projet leur semble mériter les sympathies du spiritisme ; cependant, avant d'y prendre part, ils désireraient avoir notre opinion. En les remerciant de ce nouveau témoignage de confiance, nous leur répèterons ce que nous avons dit maintes fois, savoir : que nous n'avons jamais eu la prétention d'enchaîner la liberté de personne, ni d'imposer nos idées à qui que ce soit, ne les considérant pas comme devant faire loi. En gardant le silence, nous avons voulu ne pas préjuger la question et laisser plus entière la liberté de chacun. Quant au motif de notre abstention personnelle nous n'avons aucune raison de le taire, et puisqu'on désire le connaître, nous le dirons franchement.

Notre sympathie, comme celle de tous les Spirites, est naturellement acquise à toutes les idées progressives, et à toutes les institu-

tions qui tendent à les propager ; mais encore faut-il que cette sympathie ait un objet déterminé. Or, jusqu'à présent, la ligue de l'enseignement ne nous offre qu'un *titre*, séduisant il est vrai, mais aucun programme défini, aucun plan tracé, aucun but précis. Ce titre a même l'inconvénient d'être si élastique, qu'il pourrait se prêter à des combinaisons *très divergentes* dans leurs tendances et dans leurs résultats. Chacun peut l'entendre à sa guise, et se fait sans doute par anticipation un plan conforme à sa manière de voir ; il pourrait donc se faire que lorsqu'on en sera à l'exécution, la chose ne réponde pas à l'idée que certaines personnes s'en étaient faite ; de là des défections inévitables.

Mais, dit-on, on ne risque rien, puisque ce sont les souscripteurs eux-mêmes qui régleront l'emploi des fonds. – Raison de plus pour qu'on ne s'entende pas, et dans ce conflit d'opinions et de vues diverses il y aura forcément des déceptions.

Avec un but bien défini au contraire, un plan clairement tracé, on sait à quoi l'on s'engage, ou tout au moins on sait si l'on donne son adhésion à une chose praticable ou à une utopie ; on peut apprécier la sincérité de l'intention, la valeur de l'idée, la combinaison plus ou moins heureuse des rouages, les garanties de stabilité, et supputer les chances de réussite ou d'insuccès. Or, dans l'espèce, cette appréciation n'est pas possible, puisque l'idée fondamentale est entourée de mystère, et qu'il faut l'accepter sur parole comme bonne. Nous voulons bien la croire parfaite, nous le désirons sincèrement, et lorsque le bien qui doit en sortir nous sera démontré, et que nous en verrons surtout le côté *pratique*, nous y applaudirons de tout cœur ; mais avant de donner notre adhésion à quoi que ce soit, nous voulons pouvoir le faire en connaissance de cause ; nous tenons à voir très clair dans tout ce que nous faisons, et à savoir où nous posons le pied. Dans l'état des choses, n'ayant pas les éléments nécessaires pour louer ou blâmer, nous réservons notre jugement.

Cette manière de voir qui est toute personnelle, ne saurait engager ceux qui se croiraient suffisamment éclairés.

Dissertations spirites

Communication collective.

(Société de Paris, 1^{er} novembre 1 866. Médium M. Bertrand.)

Le 1^{er} novembre dernier, la Société s'étant réunie, comme d'habitude, pour la commémoration des morts, reçut un grand nombre

de communications, parmi lesquelles une surtout se distinguait par sa facture tout à fait nouvelle, et qui consiste dans une suite de pensées détachées, chacune signée d'un nom différent, qui s'enchaînent et se complètent les unes par les autres. Voici cette communication :

Mes amis, que d'Esprits autour de vous qui voudraient se communiquer à vous et vous dire qu'ils vous aiment ; et combien vous seriez heureux si le nom de tous ceux qui vous sont chers était prononcé à la table des médiums ! Quel bonheur ! quelle joie, pour chacun de vous, si votre père, votre mère, votre frère, votre sœur, vos enfants et vos amis venaient vous parler ! Mais vous comprenez qu'il est impossible que vous soyez tous satisfaits ; le nombre des médiums n'y suffirait pas ; mais ce qui n'est pas impossible, c'est qu'un Esprit au nom de tous vos parents et amis vienne vous dire : Merci de votre bon souvenir et de vos ferventes prières ; courage ! ayez l'espoir qu'un jour, à la suite de votre délivrance, nous viendrons tous vous tendre la main. Soyez persuadés que ce que vous enseigne le Spiritisme est l'écho des lois du Tout-Puissant ; par l'amour, rendez-vous tous frères, et vous allègerez le lourd fardeau que vous portez.

Maintenant, chers amis, tous vos Esprits protecteurs vont venir donner leur pensée. Toi, médium, écoute, et laisse aller ton crayon suivant leur idée.

La médecine fait ce que font les écrevisses effrayées ; Dr DEMEURE.

Parce que le magnétisme progresse, et qu'en progressant il écrase la médecine actuelle pour la remplacer prochainement. MESMER.

La guerre est un duel qui ne cessera que lorsque les combattants seront de force égale ; NAPOLÉON.

De force égale matériellement et moralement.

GÉNÉRAL BERTRAND.

L'égalité morale règnera lorsque l'orgueil sera destitué.

GÉNÉRAL BRUNE.

Les révolutions sont des abus qui détruisent d'autres abus ;

LOUIS XVI.

Mais ces abus font naître la liberté.

(Pas de nom).

Pour être égaux il faut être frères ; sans fraternité, nulle égalité et nulle liberté.

LAFAYETTE.

La science est le progrès de l'intelligence ;

NEWTON.

Mais ce qui lui est préférable, c'est le progrès moral. JEAN REYNAUD.

La science restera stationnaire jusqu'à ce que la morale l'ait atteinte.

FRANÇOIS ARAGO.

Pour développer la morale, il faut d'abord déraciner le vice.

BÉRANGER.

Pour déraciner le vice, il faut le démasquer ;

EUGÈNE SUE.

C'est ce que tous les Esprits forts et supérieurs cherchent à faire.

JACQUES ARAGO.

Trois choses doivent progresser : la musique, la poésie, la peinture. La musique transporte l'âme en frappant l'ouïe ;

MEYERBEER.

La poésie transporte l'âme en ouvrant le cœur ;

CASIMIR DELAVIGNE.

La peinture transporte l'âme en flattant les yeux.

FLANDRIN.

Donc la poésie, la musique et la peinture sont sœurs et se donnent la main ; l'une pour adoucir le cœur, l'autre pour adoucir les mœurs, et la dernière pour ouvrir l'âme ; toutes trois pour vous élever vers votre Créateur.

ALFRED DE MUSSET.

Mais rien, rien ne doit momentanément plus progresser que la philosophie ; elle doit faire un pas immense, laissant stationner la science et les arts, mais pour les élever si haut, quand il en sera temps, que cette élévation serait trop subite pour vous aujourd'hui.

Au nom de tous, SAINT LOUIS.

Le 6 Décembre, M. Bertrand obtint, dans le groupe de M. Desliens, une communication du même genre, qui est en quelque sorte la suite de la précédente.

L'amour est une lyre dont les vibrations sont des accords divins.

HÉLOÏSE.

L'amour a trois cordes à sa lyre : l'émanation divine, la poésie et le chant ; si l'une d'elles manque, les accords sont imparfaits.

ABÉLARD.

L'amour vrai est harmonieux ; ses harmonies enivrent le cœur en élevant l'âme. La passion noie les accords en abaissant l'âme.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

C'était l'amour que cherchait Diogène en cherchant un homme... qui est venu quelques siècles plus tard, et que la haine, l'orgueil et l'hypocrisie ont crucifié.

SOCRATE.

Les sages de la Grèce le furent quelquefois plus dans leurs écrits et dans leurs paroles que dans leur personne.

PLATON.

Etre sage, c'est aimer ; cherchons donc l'amour par la voie de la sagesse. FÉNELON.

Vous ne pouvez être sages, si vous ne savez vous élever au-dessus de la méchanceté des hommes. VOLTAIRE.

Le sage est celui qui ne croit pas l'être. CORNEILLE.

Qui se croit petit est grand ; qui se croit grand est petit. LAFONTAINE.

Le savant se croit ignorant, et qui se croit savant est ignorant. ÉSOPE.

L'humilité se croit encore orgueilleuse, et qui se croit humble ne l'est pas. RACINE.

Ne confondez pas avec les humbles ceux qui disent, par feinte modestie, ou par intérêt, le contraire de ce qu'ils sont : vous seriez dans l'erreur. Dans ce cas la vérité se tait. BONNEFOND.

Le génie se possède par inspiration et ne s'acquiert pas ; Dieu veut que les choses les plus grandes soient découvertes ou inventées par des êtres sans instruction, afin de paralyser l'orgueil, tout en rendant l'homme solidaire de l'homme. FRANÇOIS ARAGO.

On ne traite de fou que ceux dont les idées ne sont pas timbrées par l'autorité de la science ; c'est ainsi que ceux qui croient tout savoir, rejettent les pensées de génie de ceux qui ne savent rien. BÉRANGER.

La critique est le stimulant de l'étude, mais elle est la paralysation du génie. MOLIÈRE.

La science apprise n'est que l'ébauche de la science innée ; elle ne devient intelligence que dans la nouvelle incarnation. J.-J. ROUSSEAU.

L'incarnation est le sommeil de l'âme ; les péripéties de la vie en sont les rêves. BALZAC.

Quelquefois la vie n'est qu'un affreux cauchemar pour l'Esprit, et souvent il lui tarde qu'il soit fini ; LA ROCHEFOUCAULT.

Là est son épreuve ; s'il résiste, il fait un pas vers le progrès, sinon il entrave la route qui doit le conduire au port. MARTIN.

Au réveil de l'âme qui est sortie victorieuse des luttes terrestres, l'Esprit est plus grand et plus élevé ; s'il succombe, il se retrouve tel qu'il était. PASCAL.

C'est renier le progrès de vouloir que la langue soit l'emblème de l'immuabilité d'une doctrine religieuse ; de plus, c'est forcer l'homme à prier plus des lèvres que du cœur. DESCARTES.

L'immuabilité ne réside pas dans la forme des mots, mais bien dans le verbe de la pensée. LAMENNAIS.

Jésus disait à ses apôtres d'aller prêcher l'Évangile dans leur langage, et que tous les peuples les comprendraient. LACORDAIRE.

La foi désintéressée fait des miracles. BOILEAU.

La doctrine de Jésus ne se sent et ne se comprend que par le cœur ; quelle que soit donc la manière dont on la parle, elle est toujours l'amour et la charité. BOSSUET.

Les prières dites ou écrites que l'on ne comprend pas, laissent vaguer les pensées, en permettant aux yeux de se distraire par le faste des cérémonies. MASSILLON.

Tout changera, sans toutefois revenir à la simplicité d'autrefois, ce qui serait la négation du progrès. Les choses se feront sans faste et sans orgueil. SIBOUR.

L'amour triomphera, et viendront avec lui : la sagesse, la charité, la prudence, la force, la science, l'humilité, le calme, la justice, le génie, la tolérance, l'enthousiasme, et la gloire majestueuse et divine écrasera, par sa splendeur : l'orgueil, l'envie, l'hypocrisie, la méchanceté et la jalousie qui entraînent à leur suite la paresse, la gourmandise et la luxure. EUG. SUE.

L'amour règnera, et pour qu'il ne tarde, il faut, courageux Diogène, prendre d'une main le flambeau du Spiritisme, et montrer aux humains les vers rongeurs qui forment plaie sur leur âme. SAINT LOUIS.

Remarque. Ce genre de communication soulève une question importante. Comment les fluides d'un aussi grand nombre d'Esprits peuvent-ils s'assimiler presque instantanément avec le fluide du médium pour lui transmettre leur pensée, alors que cette assimilation est souvent difficile de la part d'un seul Esprit, et ne s'établit généralement qu'à la longue ?

Le guide spirituel du médium semble l'avoir prévue, car le surlendemain il lui donna spontanément l'explication ci-après :

« La communication que tu as obtenue le jour de la Toussaint, ainsi que la dernière qui en est le complément, quoiqu'il y ait des noms répétés, ont été obtenues de la manière suivante : comme je suis ton Esprit protecteur, mon fluide est similaire du tien. Je me suis placé au-dessus de toi, te transmettant le plus exactement possible les pensées et les noms des Esprits qui désiraient se manifester. Ils ont formé autour de moi une assemblée dont les membres dictaient tour

à tour les pensées que je t'ai transmises. Cela a été spontané, et ce qui rendait ce jour-là les communications plus faciles, c'est que les Esprits présents avaient *saturé* l'appartement de leurs fluides.

« Lorsqu'un Esprit se communique à un médium, il le fait avec d'autant plus de facilité que les rapports fluidiques sont mieux établis entre eux, sinon l'Esprit est obligé, pour communiquer son fluide au médium, d'établir une espèce de courant magnétique qui aboutit au cerveau de ce dernier ; et si l'Esprit, en raison de son infériorité, ou de toute autre cause, ne peut établir ce courant lui-même, il a recours à l'assistance du guide du médium, et les rapports s'établissent comme je viens de l'indiquer. »

SLENER.

Une autre question est celle-ci : Dans le nombre de ces Esprits, n'y en a-t-il point qui soient incarnés en ce monde ou en d'autres, et, dans ce cas, comment peuvent-ils se communiquer ? Voici la réponse qui y a été faite :

« Les Esprits d'un certain degré d'avancement ont un rayonnement qui leur permet de se communiquer simultanément sur plusieurs points. Chez quelques-uns, l'état d'incarnation n'amortit pas ce rayonnement d'une manière assez complète pour leur empêcher de se manifester même à l'état de veille. Plus l'Esprit est avancé, plus sont faibles les liens qui l'unissent à la matière du corps ; il est dans un état presque constant de dégagement, et l'on peut dire qu'il est là où se porte sa pensée. »

UN ESPRIT.

Mangin le Charlatan.

Tout le monde a connu ce vendeur de crayons qui, monté sur une voiture richement décorée, affublé d'un casque brillant et d'un costume étrange a été pendant de longues années, une des célébrités des rues de Paris. Ce n'était pas un charlatan vulgaire, et ceux qui l'ont connu personnellement s'accordaient à lui reconnaître une intelligence peu commune, une certaine élévation dans la pensée, et des qualités morales au-dessus de sa profession nomade. Il est mort l'année dernière, et depuis il s'est communiqué plusieurs fois spontanément à l'un de nos médiums. D'après le caractère qu'on lui a connu, on ne sera pas surpris du vernis philosophique que l'on trouve dans ses communications.

Paris, 20 décembre 1866, groupe de M. Desliens, médium, M. Bertrand.

LE CRAYON.

Le crayon, c'est la parole de la pensée. Sans le crayon la pensée

reste muette et incomprise de vos sens grossiers. Le crayon est l'âme offensive et défensive de la pensée ; c'est la main qui parle et se défend.

Le crayon !... et surtout le crayon Mangin !... Oh ! pardon... voilà que je deviens égoïste !... Mais pourquoi ne pourrais-je pas, comme autrefois, faire l'éloge de mes crayons ? Ne sont-ils pas bons ?... Avez-vous à vous en plaindre ? Ah ! si j'étais encore sur mon véhicule français avec mon costume romain... vous me croiriez... Je savais si bien faire mon boniment, et le pauvre badaud croyait blanc ce qui était noir, tout simplement parce que Mangin, le célèbre charlatan, l'avait dit !... J'ai dit charlatan... Non, il faut dire bonisseur... Allons ! les chalands, dénouez les cordons de votre bourse ; achetez de ces superbes crayons plus noirs que l'encre et durs comme pierre... Accourez, accourez, la vente va finir !... Ah ! çà, qu'est-ce que je dis donc ?... Je crois, ma foi, que je me trompe de rôle, et que je finis fort mal, après avoir bien commencé...

Vous tous, armés de crayons, assis autour de cette table, allez dire et prouvez aux journalistes orgueilleux que Mangin n'est pas mort. Allez dire à ceux qui ont oublié ma marchandise, parce que je n'étais plus là pour leur faire croire à ses étonnantes qualités, allez dire à tout ce monde que je vis encore et que, si je suis mort, c'était pour mieux vivre...

Ah ! MM. les journalistes, vous vous moquiez de moi, et pourtant si, au lieu de me considérer comme un charlatan escamotant la monnaie humaine, vous m'eussiez étudié plus attentivement et philosophiquement vous auriez reconnu un être ayant des réminiscences de son passé. Vous auriez compris le pourquoi de mon goût pour ce costume guerrier romain, le pourquoi de cet amour des harangues en place publique. Vous auriez dit alors que, sans doute, j'avais été soldat ou général romain et vous ne vous seriez pas trompés.

Allons ! allons ! achetez donc des crayons, usez-en ; mais servez-vous-en utilement, non comme moi pour pérorer sans motif, mais pour propager cette belle doctrine que beaucoup d'entre vous ne suivent que de trop loin.

Armez-vous donc de vos crayons, et frayez-vous une large route dans ce monde d'incrédulité. Faites toucher du doigt, à tous ces saint Thomas incrédules les sublimes vérités de Spiritisme qui feront qu'un jour tous les hommes seront frères.

MANGIN.

(Groupe de M. Delanne ; 14 janvier 1867. Médium, M. Bertrand).

LE PAPIER.

J'ai parlé de crayon et de charlatanisme, mais je n'ai pas encore parlé du papier. C'est que sans doute je me réservais cela pour ce soir.

Ah ! que je voudrais être papier ; non lorsqu'il s'avilit à faire le mal, mais, au contraire, quand il remplit son véritable rôle qui est de faire le bien ! En effet, le papier est l'instrument qui, de concert avec le crayon, sème çà et là les nobles pensées de l'esprit. Le papier est le livre ouvert où chacun peut puiser du regard les conseils utiles à son voyage terrestre !...

Ah ! que je voudrais être papier, afin de remplir comme lui le rôle de moralisateur et d'instructeur, donnant à chacun les encouragements nécessaires pour supporter courageusement les maux qui sont si souvent causes de tant de honteuses faiblesses !...

Ah ! si j'étais papier, j'abolirais toutes les lois égoïstes et tyranniques, pour ne laisser rayonner que celles qui proclament l'égalité. Je ne voudrais parler que d'amour et de charité. Je voudrais que tous soient humbles et bons, que le méchant devienne meilleur, que l'orgueilleux devienne humble, que le pauvre devienne riche, que l'égalité enfin se fasse jour et soit, dans toutes les bouches, comme l'expression de la vérité, et non dans l'espérance de cacher l'égoïsme et la tyrannie qui possèdent le cœur.

Si j'étais papier, je voudrais être blanc pour l'innocence, vert pour celui qui n'a pas l'espérance d'un soulagement à ses maux. Je voudrais être de l'or dans les mains du pauvre, du bonheur dans les mains de l'affligé, du baume dans celles du malade. Je voudrais être le pardon de toutes les offenses. Je ne condamnerais point, je ne maudirais point, je ne lancerais point l'anathème ; je ne critiquerais point avec malveillance ; je ne dirais rien qui puisse faire tort à autrui. Enfin, je ferais ce que vous faites : je ne voudrais qu'enseigner le bien et parler de cette belle doctrine qui vous réunit tous et sous toutes les formes ; je professerais toujours cette sublime maxime : Aimez-vous les uns et les autres.

Celui qui voudrait revenir sur terre, non charlatan, non pour vendre seulement des crayons, mais pour y joindre la vente du papier, et qui dirait à tous : le crayon ne peut être utile sans le papier et le papier ne peut se passer du crayon.

MANGIN.

La Solidarité

(Paris, 26 novembre 1866, médium M. Sabb...)

Gloire à Dieu, et paix aux hommes de bonne volonté !

L'étude du Spiritisme ne doit pas être vaine. Pour certains hommes légers, elle est un amusement ; pour les hommes sérieux, elle doit être sérieuse.

Réfléchissez à une chose avant toutes. Vous n'êtes pas sur la terre pour y vivre à la façon des bêtes, pour y végéter à la manière des graminées ou des arbres. Les graminées et les arbres ont la vie organique, ils n'ont pas la vie intelligente, de même que les animaux n'ont pas la vie morale. Tout vit, tout respire dans la nature, l'homme seul sent et se sent.

Que ceux-là sont insensés et à plaindre, qui se méprisent assez pour se comparer à un brin d'herbe, ou à un éléphant ! Ne confondons ni les genres ni les espèces. Ce ne sont pas de grands philosophes et de grands naturalistes qui voient dans le Spiritisme, par exemple, une nouvelle édition de la métempsycose, et surtout d'une métempsycose absurde. La métempsycose est le rêve d'un homme d'imagination, elle n'est pas autre chose. Un animal, un végétal produit son congénère, rien de plus ni rien de moins. Ceci soit dit, pour empêcher de vieilles idées fausses de s'accréditer de nouveau, à l'ombre du Spiritisme.

Homme, soyez homme ; sachez d'où vous venez et où vous allez. Vous êtes l'enfant aimé de celui qui a tout fait et qui vous a donné une fin, une destinée que vous devez accomplir sans la connaître absolument. Étiez-vous nécessaire à ses desseins, à sa gloire, à son propre bonheur ? Questions oiseuses, puisqu'elles sont insolubles. Vous ÊTES, soyez-en reconnaissant ; mais *être* n'est pas tout, il faut être selon les lois du Créateur qui sont vos propres lois. Lancé dans l'existence, vous êtes tout à la fois cause et effet. Ni comme cause, ni comme effet, vous ne pouvez, au moins quant à présent, déterminer votre rôle, mais vos lois vous pouvez les suivre. Or, la principale est celle-ci : L'homme n'est pas un être isolé, il est un être collectif. L'homme est solidaire de l'homme. C'est en vain qu'il cherche le complément de son être, c'est-à-dire le bonheur en lui-même ou dans ce qui l'entoure isolément : il ne peut le trouver que dans l'HOMME ou l'*humanité*. Vous ne faites donc rien pour être personnellement heureux, tant que le malheur d'un membre de l'humanité, d'une partie de vous-même, pourra vous affliger.

C'est de la morale que je vous enseigne là, me direz-vous, or la morale est un vieux lieu commun. Regardez autour de vous, qu'y a-t-il de plus ordinaire, de plus commun que le retour périodique du jour et de la nuit, que le besoin de vous nourrir et de vous vêtir ? C'est à cela que tendent tous vos soins, tous vos efforts. Il le faut, la partie matérielle de votre être l'exige. Mais votre nature n'est-elle pas double, et n'êtes-vous pas plus esprit que corps ? Comment donc se fait-il qu'il vous soit plus dur de vous entendre rappeler les lois morales que d'appliquer à tout instant les lois physiques ? Si vous étiez moins préoccupés et moins distraits, cette répétition ne serait pas aussi nécessaire.

Ne nous écartons pas de notre sujet : Le Spiritisme bien compris est à la vie de l'âme ce que le travail matériel est à la vie du corps. Occupez-vous-en dans ce but, et tenez pour certain que lorsque vous aurez fait, pour vous améliorer moralement, la moitié de ce que vous faites pour améliorer votre existence matérielle, vous aurez fait faire un grand pas à l'humanité.

UN ESPRIT.

Tout vient en son temps.

(Odessa, groupe de famille, 1866. Médium, mademoiselle M...)

Question. – En lisant, dans la *Vérité* de 1866, les expériences magnétiques, j'en étais émerveillé, et je pensais en moi-même que cette force si étonnante pouvait peut-être être la cause de toutes les merveilles, de toutes les beautés, incompréhensibles pour nous, des planètes supérieures, et dont les Esprits nous donnent des descriptions. Je prie les bons Esprits de m'éclairer à ce sujet ?

Réponse. – Pauvres hommes ! L'avidité de savoir, l'impatience dévorante de lire dans le livre de la création, tout vous tourne la tête et éblouit vos yeux habitués à l'obscurité, lorsqu'ils tombent sur quelques passages que votre esprit, encore esclave de la matière, ne peut comprendre. Mais, ayez patience, les temps sont arrivés. Déjà le grand architecte commence à dérouler peu à peu devant vos yeux le plan de l'édifice de l'univers, déjà il soulève un coin du voile qui vous cache la vérité, et un rayon de lumière vous éclaire. Contentez-vous de ces prémices ; habituez vos yeux à la douce clarté de l'aurore, jusqu'à ce qu'ils puissent supporter la splendeur du soleil brillant dans tout son éclat.

Remerciez le Tout-Puissant, dont la bonté infinie ménage votre faible vue, en levant graduellement le voile qui la couvre. S'il l'enlevait tout d'un coup, vous seriez éblouis et ne verriez rien ; vous retom-

beriez dans le doute, dans la confusion, dans l'ignorance dont vous sortez à peine. Il vous a été dit déjà que tout vient en son temps : ne le devancez pas par votre trop grande avidité de tout savoir. Laissez au Maître le choix de la méthode qu'il juge la plus convenable pour vous instruire. Vous avez devant vous un sublime ouvrage : « la nature, son essence, ses forces ; » il commence par l'A B C. Apprenez donc d'abord à épeler, à comprendre ces premières pages ; progressez avec patience et persévérance, et vous arriverez jusqu'à la fin, tandis qu'en sautant des pages et des chapitres, l'ensemble vous paraît incompréhensible. Il n'est pas d'ailleurs dans les desseins du Tout-Puissant que l'homme sache tout. Conformez-vous donc à sa volonté, elle a pour but votre bien.

Lisez dans le grand livre de la nature ; instruisez-vous, éclairez votre esprit, contentez-vous de savoir ce que Dieu juge à propos de vous apprendre pendant votre séjour sur la terre ; vous n'aurez pas le temps d'arriver jusqu'à la dernière page, et vous ne la lirez que lorsque vous serez détachés de la matière, lorsque vos sens spiritualisés vous permettront de le comprendre.

Oui, mes amis, apprenez et instruisez-vous, et, avant tout, progressez en moralité par l'amour du prochain, par la charité, par la foi : c'est l'essentiel, c'est le passeport à la vue duquel les portes du sanctuaire infini vous sont ouvertes.

HUMBOLT.

Respect dû aux croyances passées.

(Paris, groupe Delanne, 4 février 1867. Médium, M. Morin.)

La foi aveugle est le plus mauvais de tous les principes ! Croire avec ferveur à un dogme quelconque, lorsque la saine raison se refuse à l'accepter comme une vérité, c'est faire acte de nullité et se priver volontairement du plus beau de tous les dons que nous ait faits le Créateur ; c'est renoncer à la liberté de juger, au libre arbitre qui doit présider à toutes choses dans la mesure de la justice et de la raison.

Généralement, les hommes sont insoucians et ne croient à une religion que par acquit de conscience, et pour ne pas rejeter tout à fait ces bonnes et douces prières qui ont bercé leur jeunesse, et que leur mère leur apprenait auprès du foyer, lorsque le soir apportait avec lui l'heure du sommeil ; mais si ce souvenir se présente quelquefois à leur esprit, c'est le plus souvent avec un sentiment de regret qu'ils font un retour vers ce passé où les soucis de l'âge mûr étaient encore enfouis dans la nuit de l'avenir.

Oui, tout homme regrette cet âge d'insouciance, et bien peu peuvent songer à leurs jeunes années !... Mais qu'en reste-t-il un instant après ?... – Rien !...

J'ai commencé à dire que la foi aveugle était pernicieuse ; mais il ne faudrait pas toujours rejeter comme foncièrement mauvais tout ce qui paraît entaché d'abus, composé d'erreurs et surtout inventé à plaisir pour la gloire des orgueilleux et le bénéfice des intéressés.

Spirites, vous devez savoir mieux que personne que rien ne s'accomplit sans la volonté du Maître suprême ; c'est donc à vous de bien réfléchir avant de formuler votre jugement. Les hommes sont vos frères incarnés, et il est possible que *nombre de travaux des temps anciens soient vos œuvres accomplies dans une existence antérieure*. Les Spirites doivent avant tout être logiques avec leur enseignement, et ne point jeter la pierre aux institutions et aux croyances d'un autre âge, par cela seul qu'elles sont d'un autre âge. La société actuelle a eu besoin, pour devenir ce qu'elle est, que Dieu lui départît peu à peu la lumière et le savoir.

Il ne vous appartient donc pas de juger si les moyens employés par lui étaient bons ou mauvais. N'acceptez que ce qui vous semble rationnel et logique ; mais n'oubliez pas que les vieilles choses ont eu leur jeunesse, et que ce que vous enseignez aujourd'hui deviendra vieux à son tour. Respect donc à la vieillesse ! Les vieillards sont vos pères, comme les vieilles choses ont été les précurseurs des choses nouvelles. Rien ne vieillit, et si vous manquez à ce principe pour tout ce qui est vénérable, vous manquez à votre devoir, vous mentez à la doctrine que vous professez.

Les vieilles croyances ont élaboré la rénovation qui commence à s'accomplir !... Toutes, en tant qu'elles n'étaient pas exclusivement matérielles, possédaient une étincelle de la vérité. Regrettez les abus qui se sont introduits dans l'enseignement philosophique, mais pardonnez aux erreurs d'un autre âge, si vous voulez à votre tour être excusés dans les vôtres ultérieurement. Ne donnez pas votre foi à ce qui vous paraît mauvais, mais ne croyez pas non plus que tout ce qui vous est enseigné aujourd'hui soit l'expression de la vérité absolue. Croyez qu'à chaque époque Dieu élargit l'horizon des connaissances en raison du développement intellectuel de l'humanité.

LACORDAIRE.

La Comédie humaine.

(Paris, groupe Desliens, 29 novembre 1866. Médium, M. Desliens).

La vie de l'Esprit incarné est comme un roman, ou plutôt comme une pièce de théâtre, dont chaque jour on parcourrait un feuillet contenant une scène. L'auteur, c'est l'homme ; les personnages sont les passions, les vices et les vertus, la matière et l'intelligence, se disputant la possession du héros qui est l'Esprit. Le public, c'est le monde en général pendant l'incarnation, les Esprits dans l'erraticité, et le censeur qui examine la pièce pour la juger en dernier ressort et décerner un blâme ou une louange à l'auteur, c'est Dieu.

Faites donc en sorte de vous faire applaudir le plus souvent possible et de n'entendre que rarement le bruit du sifflet résonner désagréablement à votre oreille. Que l'intrigue soit toujours simple, et ne cherchez l'intérêt que dans les situations naturelles qui puissent servir à faire triompher la vertu, à développer l'intelligence et à moraliser le public.

Pendant l'exécution de l'œuvre, la cabale mise en mouvement par l'envie, peut essayer de critiquer les meilleurs passages, et n'encenser que ceux qui sont médiocres ou mauvais. Fermez l'oreille à ces flatteries, et souvenez-vous que la postérité vous appréciera à votre juste valeur ! Vous laisserez un nom obscur ou illustre, entaché de hontes ou couvert de gloire selon le monde ; mais, lorsque la pièce sera finie et que le rideau, tiré sur la dernière scène, vous mettra en présence du régisseur universel, du directeur infiniment puissant du théâtre où se passe la comédie humaine, il n'y aura ni flatteurs, ni courtisans, ni envieux, ni jaloux : vous serez seuls avec le juge suprême, impartial, équitable, juste.

Que votre œuvre soit sérieuse et moralisatrice, car c'est la seule qui ait quelque poids dans la balance du Tout-Puissant.

Il faut que chacun rende à la société au moins ce qu'il en reçoit. Celui qui, en ayant reçu l'assistance corporelle et spirituelle qui lui permet de vivre, s'en va sans restituer au moins ce qu'il a dépensé, est un voleur, car il a gaspillé une part du capital intelligent et il n'a rien produit.

Tout le monde ne peut pas être homme de génie, mais tous peuvent et doivent être honnêtes, bons citoyens, et rendre à la société ce que la société leur a prêté.

Pour que le monde soit en progrès, il faut que chacun laisse un souvenir utile de sa personnalité, une scène de plus à ce nombre in-

fini de scènes utiles que les membres de l'humanité ont laissées depuis que votre terre sert de lieu d'habitation à des Esprits.

Faites donc qu'on lise avec intérêt chacun des feuillets de votre roman, et qu'on ne le parcoure pas seulement du regard, pour le fermer avec ennui, avant d'en avoir lu la moitié. EUGÈNE SUE.

Notices bibliographiques

Lumen

Récit d'outre-terre

Par Camille Flammarion, professeur d'astronomie, attaché à l'Observatoire de Paris.

Ceci n'est point un livre, mais un article qui pourrait faire un livre intéressant et surtout instructif, parce que les données en sont fournies par la science positive, et traitées avec la clarté et l'élégance que le jeune savant apporte dans tous ses écrits. M. Camille Flammarion est connu de tous nos lecteurs par son excellent ouvrage sur la *Pluralité des mondes habités*, et par les articles scientifiques qu'il publie dans le *Siècle*. Celui dont nous allons rendre compte est publié dans la *Revue du XIX^e siècle* du 1^{er} février 1867³.

L'auteur suppose un entretien entre un individu vivant nommé *Sitiens*, et l'Esprit d'un de ses amis nommé *Lumen*, qui lui décrit ses dernières pensées terrestres, les premières sensations de la vie spirituelle, et celles qui accompagnent le phénomène de la séparation. Ce tableau est d'une conformité parfaite avec ce que les Esprits nous ont appris à ce sujet ; c'est le Spiritisme le plus exact, moins le mot qui n'est pas prononcé. On en jugera par les citations suivantes :

« La première sensation d'identité que l'on éprouve après la mort ressemble à celle que l'on ressent au réveil pendant la vie, lorsque, revenant peu à peu à la conscience du matin, on est encore traversé par les visions de la nuit. Sollicité par l'avenir et le passé, l'Esprit cherche à la fois à reprendre pleine possession de lui-même et à saisir les impressions fugitives du rêve évanoui, qui passent encore en lui avec leur cortège de tableaux et d'événements. Parfois, absorbé par cette rétrospection d'un songe captivant, il sent sous la paupière qui se referme, les chaînes de la vision se renouer, et le spectacle se continuer ; il retombe à la fois dans le rêve et dans une sorte de demi-sommeil. Ainsi se balance notre faculté pensante au sortir de cette

³ Chaque numéro forme un volume de 160 pages grand in-8. Prix : 2 fr. Paris, librairie internationale, 15, boulevard Montmartre, et 18, avenue Montaigne, Palais Pompéien.

vie, entre une réalité quelle ne comprend pas encore, et un rêve qui n'est pas complètement disparu. »

Remarque. Dans cette situation de l'Esprit, il n'y a rien d'étonnant à ce que quelques-uns ne croient pas être morts.

« La mort n'est pas. Le fait que vous désignez sous ce nom, la séparation du corps et de l'âme, ne s'effectue pas, à vrai dire, sous une forme matérielle comparable aux séparations chimiques des éléments dissociés que l'on observe dans le monde physique. On ne s'aperçoit guère plus de cette séparation définitive, qui nous semble si cruelle, que l'enfant nouveau-né ne s'aperçoit de sa naissance ; *nous sommes enfantés à la vie future comme nous le fûmes à la vie terrestre.* Seulement, l'âme n'étant plus enveloppée des langes corporels qui la revêtent ici-bas, acquiert plus promptement la notion de son état et de sa personnalité. Cette faculté de perception varie toutefois essentiellement d'une âme à l'autre. Il en est qui, pendant la vie du corps, ne s'élevèrent jamais vers le ciel et ne se sentirent jamais anxieuses de pénétrer les lois de la création. Celles-là, encore dominées par les appétits corporels, demeurent longtemps à l'état de trouble inconscient. Il en est d'autres, heureusement, qui, dès cette vie, s'envolent sur leurs aspirations ailées vers les cimes du beau éternel ; celles-là voient arriver avec calme et sérénité l'instant de la séparation ; elles savent que le progrès est la loi de l'existence et qu'elles entreront, au delà, dans une vie supérieure à celle d'en deçà ; elles suivent pas à pas la léthargie qui monte à leur cœur, et lorsque le dernier battement, lent et insensible, l'arrête en son cours, elles sont déjà au-dessus de leur corps, dont elles ont observé l'endormissement, et, se délivrant des liens magnétiques, elles se sentent rapidement emportées, par une force inconnue, vers le point de la création où leurs aspirations, leurs sentiments, leurs espérances, les attirent.

« Les années, les jours et les heures sont constitués par les mouvements de la terre. En dehors de ces mouvements le temps terrestre *n'existe plus* dans l'espace ; il est donc absolument impossible d'avoir notion de ce temps. »

Remarque. – Ceci est rigoureusement vrai ; aussi lorsque les Esprits veulent nous spécifier une durée intelligible pour nous, sont-ils obligés de s'identifier à nouveau avec les habitudes terrestres, de se refaire hommes, pour ainsi dire, afin de se servir des mêmes points de comparaison. Aussitôt après sa délivrance, l'Esprit de

Lumen est transporté avec la rapidité de la pensée dans le groupe de mondes composant le système de l'étoile désignée en astronomie sous le nom de *Capella* ou la *Chèvre*. La théorie qu'il donne de la vue de l'âme est remarquable.

« La vue de mon âme était d'une puissance incomparablement supérieure à celle des yeux de l'organisme terrestre que je venais de quitter ; et, remarque surprenante, sa puissance me paraissait soumise à la volonté. Qu'il me suffise de vous faire pressentir qu'au lieu de voir simplement les étoiles dans le ciel, comme vous les voyez sur la terre, je distinguais clairement les mondes qui gravitent alentour ; lorsque je désirais ne plus voir l'étoile afin de n'être pas gêné pour l'examen de ces mondes, elle disparaissait de ma vision, et me laissait en d'excellentes conditions pour observer l'un de ces mondes. De plus, lorsque ma vue se concentrait sur un monde particulier, j'arrivais à distinguer les détails de sa surface, les continents et les mers, les nuages et les fleuves. Par une intensité particulière de concentration dans la vue de mon âme, je parvenais à voir l'objet sur lequel elle se concentrait, comme par exemple, une ville, une campagne, les édifices, les rues, les maisons, les arbres, les sentiers ; je reconnaissais même les habitants et je suivais les personnes dans les rues et dans les habitations. Il me suffisait, pour cela, de borner ma pensée au quartier, à la maison, ou à l'individu que je voulais observer. Dans le monde à bord duquel je venais d'arriver, les êtres, non incarnés dans une enveloppe grossière comme ici-bas, mais, libres, et doués de facultés d'aperceptions élevées à un éminent degré de puissance, peuvent apercevoir distinctement des détails qui, à cet éloignement, seraient absolument dérobés aux yeux des organisations terrestres.

SITIENS. Est-ce qu'ils se servent pour cela d'instruments supérieurs à nos télescopes ?

LUMEN. Si, pour être moins rebelle à l'admission de cette merveilleuse faculté, il vous est plus facile de les concevoir munis d'instruments, vous le pouvez par théorie. Mais je dois vous avertir que ces sortes d'instruments ne sont pas *extérieurs à ces êtres*, et qu'ils appartiennent à *l'organisme même de leur vue*. Il est bien entendu que cette construction optique et cette puissance de vue sont naturelles en ces mondes, et non pas surnaturelles. Pensez un peu aux insectes qui jouissent de la propriété de raccourcir ou d'allonger leurs yeux comme les tubes d'une lunette, d'enfler ou d'aplatir leur cristallin pour en

faire une loupe de différents degrés, ou encore de concentrer au même foyer une multitude d'yeux braqués comme autant de microscopes pour saisir l'infiniment petit, et vous pourrez plus légitimement admettre la faculté de ces êtres ultra-terrestres. »

Le monde où se trouve Lumen est à une distance telle de la terre que la lumière n'arrive de l'un à l'autre qu'au bout de soixante-douze ans. Or, né en 1793 et mort en 1864, à son arrivée dans Capella, d'où il porte sa vue sur Paris, Lumen ne reconnaît plus le Paris qu'il vient de quitter. Les rayons lumineux partis de la terre, n'arrivant à Capella qu'après soixante-douze ans, lui apportaient l'image de ce qui s'y passait en 1793.

Là est la partie réellement scientifique du récit ; toutes les difficultés y sont résolues de la manière la plus logique. Les données, admises en théorie par la science, y sont démontrées par l'expérience ; mais cette expérience ne pouvant être faite directement par les hommes, l'auteur suppose un Esprit qui rend compte de ses sensations, et placé dans les conditions à pouvoir établir une comparaison entre la terre et le monde qu'il habite.

L'idée est ingénieuse et neuve. C'est la première fois que le Spiritisme vrai et sérieux, quoique sous l'anonyme, est associé à la science positive, et cela par un homme capable d'apprécier l'un et l'autre, et de saisir le trait d'union qui doit les relier un jour. Ce travail, auquel nous reconnaissons, sans restriction, une importance capitale, nous paraît être un de ceux que les Esprits nous ont annoncés comme devant marquer la présente année. Nous analyserons cette seconde partie dans un prochain article.

Nouvelle théorie médico-spirite

Par le docteur BRIZIO, de Turin.

Nous ne connaissons cet ouvrage que par le prospectus en langue italienne qui nous a été adressé, mais nous ne pouvons que nous réjouir de voir l'empressement des nations étrangères à suivre le mouvement spirite, et féliciter les hommes de talent qui entrent dans la voie des applications du Spiritisme à la science. L'ouvrage du docteur Brizio sera publié en 20 ou 30 livraisons à 20 c. chacune, et l'impression en sera commencée dès qu'il y aura 300 souscripteurs. On souscrit à Turin, à la librairie Degiorgis, via Nuova.

Le Livre des Médioms, traduction en espagnol sur la 9^o édition française : Madrid, – Barcelone, – Marseille, – Paris, au bureau de la *Revue spirite*.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 4.

AVRIL 1867.

Galilée.

A propos du drame de M. Ponsard.

L'événement littéraire du jour est la représentation de Galilée, drame en vers de M. Ponsard. Quoiqu'il n'y soit point question du Spiritisme, il s'y rattache par un côté essentiel : celui de la pluralité des mondes habités, et à ce point de vue nous pouvons le considérer comme une des œuvres qui sont appelées à favoriser le développement de la doctrine, en popularisant un de ses principes fondamentaux.

La destinée de l'humanité est liée à l'organisation de l'univers, comme celle de l'habitant l'est à son habitation. Dans l'ignorance de cette organisation, l'homme a dû se faire sur son passé et sur son avenir, des idées en rapport avec l'état de ses connaissances. S'il avait toujours connu la structure de la terre, il n'aurait jamais songé à placer l'enfer dans ses entrailles ; s'il avait connu l'infini de l'espace et la multitude des mondes qui s'y meuvent, il n'aurait pas localisé le ciel au-dessus du *ciel des étoiles* ; il n'aurait pas fait de la terre le point central de l'univers, l'unique habitation des êtres vivants ; il n'aurait pas condamné la croyance aux antipodes comme une hérésie ; s'il avait connu la géologie, jamais il n'aurait cru à la formation de la terre en six jours, et à son existence depuis six mille ans.

L'idée mesquine que l'homme se faisait de la création, devait lui donner une idée mesquine de la divinité. Il n'a pu comprendre la grandeur, la puissance, la sagesse infinies du Créateur que lorsque sa pensée a pu embrasser l'immensité de l'univers et la sagesse des lois

qui le régissent, comme on juge le génie d'un mécanicien sur l'ensemble, l'harmonie et la précision d'un mécanisme, et non à la vue d'un seul rouage. Alors seulement ses idées ont pu grandir, et s'élever au-dessus de son horizon borné. Ses croyances religieuses ont de tous temps été calquées sur l'idée qu'il se faisait de Dieu et de son œuvre ; l'erreur de ses croyances sur l'origine et la destinée de l'humanité avait pour cause son ignorance des véritables lois de la nature ; s'il eût, dès l'origine, connu ces lois, ses dogmes eussent été tout autres.

Galilée, en révélant un des premiers les lois du mécanisme de l'univers, non par des hypothèses, mais par une démonstration irrécusable, a ouvert la voie à de nouveaux progrès ; il devait, par cela même, produire une révolution dans les croyances en détruisant l'échafaudage des systèmes scientifiques erronés sur lesquels elles s'appuyaient.

A chacun sa mission. Ni Moïse, ni le Christ n'avaient celle d'enseigner aux hommes les lois de la science ; la connaissance de ces lois devait être *le résultat du travail et des recherches de l'homme*, de l'activité et du développement de son propre esprit, et non d'une révélation *à priori*, qui lui eût donné le savoir sans peine. Ils n'ont dû et pu lui parler qu'un langage approprié à son état intellectuel, autrement ils n'en eussent pas été compris. Moïse et le Christ ont eu leur mission moralisatrice ; à des génies d'un autre ordre sont déferées les missions scientifiques. Or, comme les lois morales et les lois de la science sont des lois divines, la religion et la philosophie ne peuvent être vraies que par l'alliance de ces lois.

Le Spiritisme est fondé sur l'existence du principe spirituel, comme élément constitutif de l'univers ; il repose sur l'universalité et la perpétuité des êtres intelligents, sur leur progrès indéfini à travers les mondes et les générations ; sur la pluralité des existences corporelles nécessaires à leur progrès individuel ; sur leur coopération relative, comme incarnés ou désincarnés, à l'œuvre générale dans la mesure du progrès accompli ; sur la solidarité qui relie tous les êtres d'un même monde et des mondes entre eux. Dans ce vaste ensemble, incarnés et désincarnés, chacun a sa mission, son rôle, des devoirs à remplir, depuis le plus infime jusqu'aux anges qui ne sont autres que des Esprits humains arrivés à l'état de purs Esprits, et auxquels sont confiés les grandes missions, les gouvernements des mondes, comme à des généraux expérimentés ; au lieu des solitudes désertes de l'espace sans bornes, partout la vie et l'activité, nulle part l'oisi-

veté inutile ; partout l'emploi des connaissances acquises ; partout le désir d'avancer encore, et d'augmenter la somme du bonheur, par l'utile usage des facultés de l'intelligence. Au lieu d'une existence éphémère et unique, passée sur un petit coin de terre, qui décide à tout jamais de son sort futur, impose des bornes à son progrès, et rend stérile, pour l'avenir, la peine qu'il se donne de s'instruire, l'homme a pour domaine l'univers ; rien de ce qu'il sait et de ce qu'il fait n'est perdu : l'avenir est à lui ; au lieu de l'isolement égoïste, la solidarité universelle ; au lieu du néant, selon quelques-uns, la vie éternelle ; au lieu d'une béatitude contemplative perpétuelle, selon d'autres, qui en ferait une inutilité perpétuelle, un rôle actif proportionné au mérite acquis ; au lieu de châtiments irrémissibles pour des fautes temporaires, la position que chacun se fait par sa persévérance dans le bien ou dans le mal ; au lieu d'une tache originelle qui rend passible de fautes que l'on n'a pas commises, la conséquence naturelle de ses propres imperfections natives ; au lieu des flammes de l'enfer, l'obligation de réparer le mal qu'on a fait, et de recommencer ce qu'on a mal fait ; au lieu d'un Dieu colère et vindicatif, un Dieu juste et bon, tenant compte de tous les repentirs et de toutes les bonnes volontés.

Tel est, en abrégé, le tableau que présente le Spiritisme, et qui ressort de la situation même des Esprits qui se manifestent ; ce n'est plus une simple théorie, mais un résultat d'observation. L'homme qui envisage les choses à ce point de vue se sent grandir ; il se relève à ses propres yeux ; il est stimulé dans ses instincts progressifs en voyant un but à ses travaux, à ses efforts pour s'améliorer.

Mais pour comprendre le Spiritisme dans son essence, dans l'immensité des choses qu'il embrasse, pour comprendre le but de la vie et la destinée de l'homme, il ne fallait pas reléguer l'humanité sur un petit globe, borner l'existence à quelques années, rapetisser le créateur et la créature ; pour que l'homme pût se faire une idée juste de son rôle dans l'univers, il fallait qu'il comprît, par la pluralité des mondes, le champ ouvert à ses explorations futures et à l'activité de son esprit ; pour reculer indéfiniment les bornes de la création, pour détruire ses préjugés sur les lieux spéciaux de récompense et de punition, sur les différents étages des cieux, il fallait qu'il pénétrât les profondeurs de l'espace ; qu'au lieu du cristallin et de l'empyrée, il y vit circuler, dans une majestueuse et perpétuelle harmonie, les mondes innombrables semblables au sien ; que partout sa pensée rencontrât la créature intelligente.

L'histoire de la terre se lie à celle de l'humanité ; pour que l'homme pût se défaire de ses mesquines fausses opinions sur l'époque, la durée et le mode de création de notre globe, de ses croyances légendaires sur le déluge et sa propre origine ; pour qu'il consentît à déloger du sein de la terre l'enfer et l'empire de Satan, il fallait qu'il pût lire dans les couches géologiques l'histoire de sa formation et de ses révolutions physiques. L'astronomie et la géologie, secondées par les découvertes de la physique et de la chimie, appuyées sur les lois de la mécanique, sont les deux puissants leviers qui ont battu en brèche ses préjugés sur son origine et sa destinée.

La matière et l'esprit sont les deux principes constitutifs de l'univers ; mais la connaissance des lois qui régissent la matière devait précéder celle des lois qui régissent l'élément spirituel ; les premières seules pouvaient combattre victorieusement les préjugés par l'évidence des faits. Le Spiritisme, qui a pour objet spécial la connaissance de l'élément spirituel, ne devait venir qu'en second ; pour qu'il pût prendre son essor et porter des fruits, pour qu'il pût être compris dans son ensemble, il fallait qu'il trouvât le terrain préparé, le champ de l'esprit humain déblayé des préjugés et des idées fausses, sinon en totalité, du moins en grande partie, sans cela on n'aurait eu qu'un Spiritisme étriqué, bâtard, incomplet, et mêlé à des croyances et à des pratiques absurdes, comme il l'est encore aujourd'hui chez les peuples arriérés. Si l'on considère la situation morale actuelle des nations avancées, on reconnaîtra qu'il est venu en temps opportun pour combler les vides qui se font dans les croyances.

Galilée a ouvert la route ; en déchirant le voile qui cachait l'infini, il a élargi le domaine de l'intelligence, et porté un coup fatal aux croyances erronées ; il a détruit plus de superstitions et d'idées fausses que toutes les philosophies, car il les a sapées par la base en montrant la réalité. Le Spiritisme doit le placer au rang des grands génies qui lui ont frayé la voie en abaissant les barrières que lui opposait l'ignorance. Les persécutions dont il fut l'objet, et qui sont le lot de quiconque s'attaque aux préjugés et aux idées reçues, l'ont grandi aux yeux de la postérité, en même temps qu'elles ont abaissé les persécuteurs. Qui est aujourd'hui le plus grand, d'eux ou de lui ?

Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de citer quelques fragments du beau drame de M. Ponsard. Nous le ferons dans le prochain numéro.

De l'Esprit prophétique.

Par le comte Joseph de Maistre.

Le comte Joseph de Maistre, né à Chambéry en 1753, mort en 1821, fut envoyé par le roi de Sardaigne, comme ministre plénipotentiaire en Russie, en 1803. Il quitta ce pays en 1817 lors de l'expulsion des Jésuites dont il avait embrassé la cause. Parmi ses ouvrages, l'un des plus connus dans la littérature et dans le monde religieux, est celui qui est intitulé : *Soirées de Saint-Pétersbourg*, publié en 1821. Quoique écrit à un point de vue exclusivement catholique, certaines pensées semblent inspirées par la prévision des temps présents, et à ce titre méritent une attention particulière. Les passages suivants sont tirés du onzième entretien, tome II, page 121, édition de 1844.

... Plus que jamais, Messieurs, nous devons nous occuper de ces hautes spéculations, car il nous faut tenir prêts pour *un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs*. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. *Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés*.

Plusieurs théologiens, même catholiques, ont cru que des faits du premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean, et quoique les théologiens protestants n'aient débité en général que de tristes rêves sur ce même livre, où ils n'ont jamais vu que ce qu'ils désiraient, cependant, après avoir payé ce malheureux tribut au fanatisme de secte, je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe que : *Plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse, se rapportaient à nos temps modernes. Un de ces écrivains même est allé jusqu'à dire que l'évènement avait déjà commencé, et que la nation française devait être le grand instrument de la plus grande des révolutions*.

Il n'y a peut être pas un homme véritablement religieux en Europe (je parle de la classe instruite), qui n'attende dans ce moment quelque chose d'extraordinaire ; or, dites-moi, Messieurs, croyez-vous que cet accord de tous les hommes puisse être méprisé ? N'est-ce rien que ce cri général qui annonce de grandes choses ? Remontez aux siècles passés ; transportez-vous à la naissance du Sauveur. A cette époque une voix haute et mystérieuse, partie des régions orientales, ne s'écriait-elle pas : « L'Orient est sur le point de triompher ? Le vainqueur partira de la Judée ; un enfant divin nous est donné ; il

va paraître ; il descend du plus haut des cieux ; il ramènera l'âge d'or sur la terre. » Vous savez le reste.

Ces idées étaient universellement répandues, et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son Pollion, qui fut depuis traduit en assez beaux vers grecs, et lu dans cette langue au concile de Nicée par l'ordre de l'empereur Constantin. Certes il était bien digne de la Providence d'ordonner que ce grand cri du genre humain retentît à jamais dans les vers immortels de Virgile ; mais l'incurable incrédulité de notre siècle, au lieu de voir dans cette pièce ce qu'elle renferme réellement, c'est-à-dire un monument ineffable de l'esprit prophétique qui s'agitait alors dans l'univers, s'amuse à nous prouver doctement que Virgile n'était pas prophète, c'est-à-dire qu'une flûte ne sait pas la musique, et qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans la onzième églogue de ce poète. *Le matérialisme qui souille la philosophie de notre siècle l'empêche de voir que la doctrine des Esprits, et en particulier, celle de l'esprit prophétique, est tout à fait plausible en elle-même, et de plus, la mieux soutenue par la tradition la plus universelle et la plus imposante qui fut jamais.* Comme l'éternelle maladie de l'homme est de pénétrer l'avenir, c'est une preuve certaine qu'il a des droits sur cet avenir, et qu'il a des moyens de l'atteindre, au moins dans de certaines circonstances. Les oracles antiques tenaient à ce mouvement intérieur de l'homme qui l'avertit de sa nature et de ses droits. La pesante érudition de Van Dale, et les jolies phrases de Fontenelle furent employées vainement dans le siècle passé pour établir la nullité générale de ces oracles. Mais, quoi qu'il en soit, jamais l'homme n'aurait eu recours aux oracles, jamais il n'aurait pu les imaginer, s'il n'était parti d'une idée primitive en vertu de laquelle il les regardait comme possibles, et même comme existants.

L'homme est assujetti au temps, et néanmoins, par sa nature, étranger au temps. Le prophète jouissait du privilège de sortir du temps ; ses idées n'étant plus distribuées dans la durée, se touchent en vertu de la simple analogie et se confondent, ce qui répand nécessairement une grande confusion dans ses discours. Le Sauveur lui-même se soumit à cet état lorsque, livré volontairement à l'esprit prophétique, les idées analogues de grands désastres, séparées du temps, le conduisirent à mêler la destruction de Jérusalem à celle du monde. C'est encore ainsi que David, conduit par ses propres souffrances à méditer sur « le juste persécuté, » sort tout à coup du temps

et s'écrie, présent à l'avenir : « Ils ont percé mes pieds et mes mains ; ils ont compté mes os ; ils se sont partagé mes habits ; ils ont jeté le sort sur mes vêtements. » (Ps. XXV, v. 17.)

On pourrait ajouter d'autres réflexions tirées de l'astrologie judiciaire, des oracles, des divinations en tous genres, dont l'abus a sans doute déshonoré l'esprit humain, mais qui avaient cependant une racine vraie comme toutes les croyances générales. L'esprit prophétique est naturel à l'homme, et ne cessera de s'agiter dans le monde. L'homme, en essayant, à toutes les époques et dans tous les lieux, de pénétrer dans l'avenir, déclare qu'il n'est pas fait pour le temps, car le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir. De là vient que, dans nos songes, jamais nous n'avons l'idée du temps, et que l'état du sommeil fut toujours jugé favorable aux communications divines.

Si vous me demandez ensuite ce que c'est que cet esprit prophétique que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai que « jamais il n'y a eu dans le monde de grands événements qui n'aient été prédits de quelque manière. » Machiavel est le premier homme à ma connaissance qui avait avancé cette proposition ; mais si vous y réfléchissez vous-mêmes, vous trouverez que son assertion est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un dernier exemple dans la Révolution française, prédite de tous les côtés et de la manière la plus incontestable.

Mais pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient et « de la grande année, et du siècle d'or, et de la chaste Lucine, et de l'auguste mère, et du mystérieux enfant ? » Cependant tout cela était arrivé : « L'enfant, du haut du ciel, était prêt à descendre. » Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du Pollion, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. *Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui ? L'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion ; et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ces signes divins, se livrent à de saintes recherches ?*

Voulez-vous une nouvelle preuve de ce qui se prépare ? Cherchez dans les sciences ; considérez bien la marche de la chimie, de l'astronomie même, et vous verrez où elles nous conduisent. Croiriez-vous par exemple, si vous n'en étiez averti, que Newton nous ramène à Pythagore, et qu'incessamment il sera démontré que *les*

corps célestes sont mus précisément comme les corps humains, par des intelligences qui leur sont unies, sans qu'on sache comment ? C'est cependant ce qui est sur le point de se vérifier, sans qu'il y ait bientôt aucun moyen de disputer. Cette doctrine pourra sembler paradoxale sans doute, et même ridicule, parce que l'opinion environnante en impose ; mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie ; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au dix-huitième siècle qui dure toujours ; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier comme les siècles proprement dits. Alors les opinions qui nous paraissent aujourd'hui ou bizarres ou insensées, seront des axiomes dont il ne sera pas permis de douter, et l'on parlera de notre stupidité actuelle comme nous parlons de la superstition du moyen âge. Déjà même la force des choses a contraint quelques savants de l'école matérielle à faire des concessions qui les rapprochent de l'esprit. Et d'autres, ne pouvant s'empêcher de pressentir cette tendance sourde d'une opinion puissante, prennent contre elle des précautions qui font peut-être sur les véritables observateurs plus d'impression qu'une résistance directe. De là leur attention scrupuleuse à n'employer que des expressions matérielles. Il ne s'agit jamais, dans leurs écrits : que de lois mécaniques, de principes mécaniques, d'astronomie physique, etc. Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence, car il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par les seules lois mécaniques ; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent, qu'ils mettent pour ainsi dire des mots en garde contre la vérité. *On ne veut pas l'avouer, mais on n'est plus retenu que par l'engagement ou le respect humain.* Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés ou d'initiés, comme il vous plaira de les appeler, qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache plus ou autrement qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité illuminée qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses pour l'homme. *Alors toute la science changera de face ; l'esprit longtemps détrôné reprendra sa place.*

Il sera démontré que les traditions antiques sont toutes vraies ; que

le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; qu'il suffit de les nettoyer pour ainsi dire et de les remettre à leur place, pour les voir briller de tous leurs rayons. En un mot, toutes les idées changeront ; et puisque de tous côtés une foule d'élus s'écrient de concert : « Venez, Seigneur, venez ! » pourquoi blâmeriez-vous ces hommes qui s'élancent dans cet avenir majestueux et se glorifient de le deviner. Comme les poètes qui, jusque dans nos temps de faiblesse et de décrépitude, présentent encore quelques lueurs pâles de l'esprit prophétique, *les hommes spirituels éprouvent quelquefois des mouvements d'enthousiasme et d'inspiration qui les transportent dans l'avenir, et leur permettent de pressentir les événements que le temps mûrit dans le lointain.*

Rappelez-vous, monsieur le comte, le compliment que vous m'avez adressé sur mon érudition au sujet du nombre trois. Ce nombre, en effet, se montre de tous côtés, dans le monde physique comme dans le monde moral, et dans les choses divines. Dieu parla une première fois aux hommes sur le mont Sinaï, et cette révélation fut resserrée, par des raisons que nous ignorons, dans les limites étroites d'un seul peuple et d'un seul pays. Après quinze siècles, une seconde révélation s'adressa à tous les hommes sans distinction, et c'est celle dont nous jouissons. Mais l'universalité de son action devait être encore infiniment restreinte par les circonstances de temps et de lieux. Quinze siècles de plus devaient s'écouler avant que l'Amérique vît la lumière, et ses vastes contrées recèlent encore une foule de hordes sauvages si étrangères au grand bienfait, qu'on serait porté à croire qu'elles en sont exclues par nature en vertu de quelque anathème primitif inexplicable. Le grand Lama seul a plus de sujets spirituels que le Pape ; le Bengale a soixante millions d'habitants, la Chine en a deux cents, le Japon vingt-cinq ou trente. Contemplez ces archipels du grand Océan qui forment aujourd'hui une cinquième partie du monde. Vos missionnaires ont fait sans doute des efforts merveilleux pour annoncer l'Évangile dans quelques-unes de ces contrées lointaines, mais vous voyez avec quel succès. Combien de myriades d'hommes que la bonne nouvelle n'atteindra jamais ! Le cimetière du fils d'Ismaël n'a-t-il pas chassé entièrement le christianisme de l'Afrique et de l'Asie ? Et dans notre Europe, quel spectacle s'offre à l'œil religieux !...

Contemplez ce tableau lugubre ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les illuminés ont tort d'envisager comme *plus ou moins prochaine une troisième explosion de la toute-puissante*

bonté en faveur du genre humain. Je ne finirais pas si je voulais rassembler toutes les preuves qui se réunissent pour justifier cette grande attente. Encore une fois, ne blâmez pas les gens qui s'en occupent et qui voient dans la révélation même des raisons de prévoir *une révélation de la révélation.* Appelez, si vous le voulez, ces hommes illuminés, je serai tout à fait d'accord avec vous, pourvu que vous prononciez ce nom sérieusement.

Tout annonce, et vos propres observations le démontrent, *je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas.* Vous ne pouvez donc pas, sans vous mettre en contradiction avec vous-même, condamner ceux qui saluent de loin cette unité, et qui essayent, suivant leurs forces, de pénétrer des mystères si redoutables, sans doute, mais tout à la fois si consolants pour nous.

Et ne dites point que *tout est dit, que tout est révélé,* et qu'il ne nous est pas permis d'attendre rien de nouveau. Sans doute que rien ne nous manque pour le salut ; mais *du côté des connaissances divines, il nous manque beaucoup ; et quant aux manifestations futures, j'ai, comme vous voyez, mille raisons pour m'y attendre, tandis que vous n'en avez pas une pour me prouver le contraire.* L'hébreu qui accomplissait la loi n'était-il pas en sûreté de conscience ? Je vous citerais, s'il le fallait, je ne sais combien de passages de la Bible qui promettent au sacrifice judaïque et au trône de David une durée égale à celle du soleil. Le juif, *qui s'en tenait à l'écorce,* avait toute raison, jusqu'à l'événement, de croire au règne temporel du Messie ; il se trompait néanmoins, comme on le vit depuis ; mais savons-nous ce qui nous attend nous-mêmes ? Dieu sera avec nous jusqu'à la consommation des siècles ; les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Église, etc. ; fort bien ! En résulte-t-il, je vous prie, que *Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle,* et qu'il ne lui est plus permis de nous apprendre rien au delà de ce que nous savons ? ce serait, il faut l'avouer, un étrange raisonnement.

Une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Écriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs ; ils ont bien d'autres occupations ; mais la Société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare ses différentes versions que *les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime,* nouvelle ou primitive, n'importe ! qui chassera le doute de la cité de Dieu ; et *c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir.*

Remarque. – Ces paroles sont d'autant plus remarquables qu'elles émanent d'un homme d'un mérite incontestable comme écrivain, et qui est tenu en grande estime dans le monde religieux. Peut-être n'y a-t-on pas vu tout ce qu'elles renferment, car elles sont une protestation évidente contre l'absolutisme et l'exclusivisme étroit de certaines doctrines. Elles dénotent chez l'auteur une ampleur de vues qui frisent l'indépendance philosophique. L'orthodoxie s'est maintes fois scandalisée à moins. Les passages soulignés sont assez explicites pour qu'il soit superflu de les commenter ; les Spiritistes surtout en comprendront facilement la portée. Il serait impossible de n'y pas voir la prévision des choses qui se passent aujourd'hui et de celles que l'avenir réserve à l'humanité, tant ces tant ces paroles ont de rapports avec l'état actuel, et avec ce qu'annoncent de toutes parts les Esprits.

Communication de Joseph de Maistre.

(Société de Paris, 22 mars 1867. Méd. M. Desliens.)

Demande. D'après les pensées contenues dans les fragments dont il vient d'être donné lecture, vous paraissez avoir été animé vous-même de l'esprit prophétique dont vous parlez, et que vous décrivez si bien. Un demi-siècle à peine nous sépare de l'époque où vous écriviez ces lignes remarquables, que déjà nous voyons nos prévisions se réaliser. Peut-être n'est-ce pas au point de vue exclusif où vous plaçaient alors vos croyances, mais à coup sûr tout nous montre comme imminente et en voie de s'accomplir, la grande révolution morale que vous avez pressentie, et que préparent les idées nouvelles. Ce que vous dites a un rapport si évident avec le Spiritisme, que nous pouvons avec toute raison vous considérer comme l'un des prophètes de son avènement. Sans doute que la Providence vous avait placé dans le milieu où, par le fait même de vos principes, vos paroles devaient avoir plus d'autorité. Ont-elles été comprises par votre parti ? Les comprend-il encore maintenant ? Il est permis d'en douter.

Aujourd'hui que vous pouvez envisager les choses d'une manière plus large, et embrasser de plus vastes horizons, nous serions heureux d'avoir votre appréciation actuelle sur *l'esprit prophétique*, et sur la part que doit avoir le Spiritisme dans le mouvement régénérateur.

Nous serions de plus très honorés si nous pouvions vous compter

désormais au nombre des bons Esprits qui veulent bien concourir à notre instruction.

Réponse. Messieurs, bien que ce ne soit point la première fois que je me trouve parmi vous, comme je m'y introduis officiellement aujourd'hui, je vous prierai d'agréer mes remerciements pour les paroles bienveillantes que vous avez bien voulu prononcer à mon intention, et de recevoir mes félicitations pour la sincérité et le dévouement qui président à vos travaux.

L'amour de la vérité fut mon seul guide, et si je fus de mon vivant le partisan d'une secte que l'on a appris à juger avec sévérité, c'est que je croyais trouver en elle les éléments, la force d'action nécessaires pour arriver à la connaissance de cette vérité que je soupçonnais. – J'ai vu la terre promise, mais je n'ai pu y pénétrer de mon vivant. Plus heureux que moi, messieurs, profitez de la faveur qui vous est accordée pour votre bonne volonté, en améliorant votre cœur et votre esprit, et en faisant partager votre bonheur à tous ceux de vos frères en humanité, qui n'opposeront à votre propagande que la réserve naturelle à chaque homme placé en face de l'inconnu.

Comme eux, j'aurais voulu raisonner votre croyance avant de l'accepter, mais je ne l'aurais pas honnie, quelque bizarre que soient ses moyens de manifestation, par la seule raison qu'elle pouvait nuire à mes intérêts ou qu'il me plaisait d'en agir ainsi.

Vous avez pu vous en convaincre, j'étais avec le clergé, adepte de la morale de l'Évangile, mais, je n'étais pas avec lui, partisan de l'immutabilité de l'enseignement et de l'impossibilité de nouvelles manifestations de la volonté divine. Pénétré des saintes Écritures que j'ai lues, relues et commentées, la lettre et l'Esprit me faisaient prévoir l'avènement nouveau. J'en remercie Dieu, car j'étais heureux en espérance, pour moi qui sentais intuitivement que je participerais au bonheur de connaître les nouvelles vérités, en quelque endroit que je fusse ; pour mes frères en humanité qui verraient se dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur devant une évidence irrécusable.

L'Esprit prophétique embrase le monde entier de ses effluves régénérateurs. – En Europe comme en Amérique, en Asie, partout, chez les catholiques comme chez les musulmans, dans tous les pays, dans tous les climats, dans toutes les sectes religieuses, la nouvelle révélation s'infiltré, avec l'enfant qui naît, avec le jeune homme qui se développe, avec le vieillard qui s'en va. – Les uns arrivent avec les matériaux nécessaires pour l'édification de l'œuvre ; les autres aspirent à un

monde qui leur révélera les mystères qu'ils pressentent. – Et, si la persécution morale vous plie sous son joug, si l'intérêt matériel, la position sociale arrête quelques-uns des fils de l'Esprit dans leur marche ascendante, ceux-là seront les martyrs de la pensée, dont les sueurs intellectuelles féconderont l'enseignement, et prépareront les générations de l'avenir à une vie nouvelle.

Le Spiritisme, en France, se manifeste sous un autre nom en Asie. Il a des agents dans les différentes nuances de la religion catholique, comme il en a parmi les sectateurs de la religion musulmane. – Là-bas, la révélation, à un degré inférieur de développement, est noyée dans le sang ; mais, elle n'en poursuit pas moins sa marche, et ses ramifications entourent le monde dans un vaste réseau, dont les mailles vont se resserrant à mesure que l'élément régénérateur se dévoile davantage. – Des catholiques, des protestants, cherchant à faire pénétrer la nouvelle croyance chez les fils de l'Islam, eussent rencontré des obstacles insurmontables, et de bien rares adeptes fussent venus se ranger sous leur drapeau.

L'esprit prophétique y a pris une autre forme ; il a assimilé son langage, ses instructions, aux formes matérielles et aux pensées intimes de ceux auxquels il s'adressait. – Bénissez-en la Providence qui voit mieux que vous comment et par qui elle doit amener le mouvement qui pousse les mondes vers l'infini.

L'aspiration à de nouvelles connaissances est dans l'air qu'on respire, dans le livre qu'on écrit, dans le tableau que l'on peint ; l'idée s'imprime sur le marbre du statuaire, comme sous la plume de l'historien, et tel, qui serait bien étonné d'être rangé parmi les Spiritistes, est un instrument de la Toute-puissance pour l'édification du Spiritisme.

J'interromps cette communication qui devient fatigante pour le médium qui n'est pas habitué à mon influx fluidique. Je la continuerai une autre fois, et je viendrai, puisque tel est votre désir, apporter ma part d'action à vos travaux, ne me contentant plus d'y assister, témoin invisible, ou inspirateur inconnu, comme je l'ai déjà fait maintes fois.

J. DE MAISTRE.

La Ligue de l'Enseignement.

2^e Article.

(Voir le n^o précédent, page 79.)

A propos de l'article que nous avons publié sur la ligue de l'enseignement nous avons reçu de M. Macé, son fondateur, la lettre suivante que nous nous faisons un devoir de publier. Si nous avons exposé les motifs sur lesquels nous appuyons l'opinion restrictive que nous avons émise, il est de toute équité de mettre en regard les explications de l'auteur.

Beblenheim, 5 mars 1867.

Monsieur,

M. Ed. Vauchez me communique ce que vous avez dit de la *ligue de l'enseignement* dans la *Revue Spirite*, et je prends la liberté de vous adresser, non pas une réponse à publier dans votre *Revue*, mais quelques explications personnelles sur le *but* que je poursuis, et le *plan* que j'ai dressé. Je serais heureux si elles pouvaient dissiper les scrupules qui vous arrêtent, et vous rallier à un projet qui n'a pas, dans mon esprit du moins, le vague que vous y avez vu.

Il s'agit de grouper, dans chaque localité, tous ceux qui se sentent prêts à faire acte de citoyens en contribuant *personnellement* au développement de l'instruction publique autour d'eux. Chaque groupe aura nécessairement à se faire lui-même son programme, la mesure de son action étant nécessairement déterminée par ses moyens d'actions. Là, il m'était bien impossible de rien préciser ; mais la *nature* de cette action, le point capital, je l'ai précisé de la manière la plus claire et la plus nette : Faire de l'instruction pure et simple, en dehors de toute préoccupation de secte et de parti ; c'est là un premier article uniforme, inscrit d'avance en tête de tous les prospectus ; là sera leur unité morale. Tout cercle qui viendrait à l'enfreindre sortirait de plein droit de la ligue.

Vous êtes, je ne saurais en douter, trop loyal pour ne pas convenir qu'il n'y aura place après cela pour aucune *déception* quand on en viendra à l'exécution. Il ne pourrait y avoir de déçus que ceux qui seraient entrés dans la ligue avec l'espoir secret de la faire servir au triomphe d'une opinion particulière : ils sont prévenus.

Quant aux intentions que pourrait avoir l'auteur du projet lui-même et à la confiance qu'il convient de lui accorder, permettez-moi de m'en tenir à la réponse que j'ai déjà faite une fois à un soupçon émis dans les *Annales du travail*, et dont je vous prie de vouloir

bien prendre connaissance. Elle s'adresse à un doute sur mes tendances libérales ; elle peut s'adresser tout aussi bien aux doutes qui pourraient s'élever dans d'autres esprits sur la loyauté de ma déclaration de neutralité.

J'ose espérer, monsieur, que ces explications vous paraîtront suffisamment nettes pour modifier votre impression première, et que vous croirez bon, s'il en est ainsi, de le dire à vos lecteurs. Tout bon citoyen doit l'appui de son influence personnelle à ce qu'il reconnaît utile, et je me sens si convaincu de l'utilité de notre projet de Ligue, qu'il me paraît impossible qu'elle puisse échapper à un esprit aussi exercé que le vôtre.

Recevez, monsieur, mes bien cordiales et fraternelles salutations ;

JEAN MACÉ.

A cette lettre, M. Macé a bien voulu joindre le n° des *Annales du travail*, où se trouve la réponse mentionnée ci-dessus, et que nous reproduisons intégralement :

Beblenheim, le 4 janvier 1867.

Monsieur le rédacteur,

L'objection qui vous a été faite relativement à une modification possible de mes idées libérales, et par suite au danger, possible aussi, d'une direction mauvaise donnée à l'enseignement de la Ligue, cette objection me paraît affligeante, et je vous demande la permission de répondre à ceux qui vous l'ont faite, non pas pour ce qui me concerne, – je le juge inutile, – mais pour l'honneur de mon idée qu'ils n'ont pas comprise. La Ligue n'enseigne rien, et n'aura pas de direction à donner ; il est donc superflu de s'inquiéter dès à présent des opinions plus ou moins libérales de celui qui cherche à la fonder.

Je fais appel à tous ceux qui prennent à cœur le développement de l'instruction dans leur pays et qui désirent y travailler, soit sur les autres, en enseignant, soit sur eux-mêmes, en apprenant. Je les invite à s'associer sur tous les points du territoire ; à faire acte de citoyens, en combattant l'ignorance, et de leur bourse, et de leur personne, ce qui vaut mieux encore ; à pourchasser homme à homme, les mauvais pères qui n'envoient pas leurs enfants à l'école ; à faire honte aux camarades qui ne savent ni lire, ni écrire, et à leur rappeler qu'il est toujours temps ; à leur mettre au besoin le livre et la plume à la main, en s'improvisant professeurs, chacun de ce qu'il sait ; à créer des cours et des bibliothèques, au profit des ignorants qui désirent cesser de l'être ; à former enfin par toute la France, un

seul faisceau pour se prêter un mutuel appui contre les influences ennemies, – il y en a malheureusement d'une élévation, censée dangereuse, dans le niveau intellectuel du peuple.

Que tout cela parvienne à se faire, en quoi, s'il vous plaît, et dans quel sens inquiétant, ce mouvement universel pourrait-il être dirigé par n'importe qui ? Qu'il s'organise, par exemple, à Paris, entre ouvriers, des *Sociétés de culture intellectuelle* comme celles qui existent par centaines dans les villes d'Allemagne, et dont M. Edouard Pfeiffer, le président de l'association d'instruction populaire de Wurtemberg, expliquait le fonctionnement d'une façon si intéressante dans le n° de la *Coopération* du 30 septembre dernier ; que, dans le faubourg Saint-Antoine, dans le quartier du Temple, à Montmartre, aux Batignolles, des groupes de travailleurs, entrés dans la *Ligue*, s'entendent ensemble pour se donner, à certains jours, des soirées d'instruction avec des professeurs de bonne volonté, ou même rétribués, pourquoi pas ? – les ouvriers anglais et allemands ne se refusent pas ce luxe-là, – je voudrais bien savoir ce que viendront faire là-dedans les doctrines d'un professeur de demoiselles qui fait sa classe à Beblenheim, et qui n'a aucune envie de changer d'élèves. – Est-ce que ces gens-là ne seront pas chez eux ? Est-ce qu'ils auront des permissions à me demander ?

Ce n'est pas que je me défende d'avoir une doctrine en matière d'enseignement populaire. J'en ai une assurément ; je ne me serais pas permis, sans cela, de me mettre de mon propre chef, à la tête d'un mouvement comme celui-ci. La voici telle que je viens de la formuler dans l'*Annuaire de l'association de 1867*. C'est la dénégation même de toute direction « dans tel sens plutôt que dans un autre » pour me servir de l'expression de ceux qui ne sont pas entièrement sûrs de moi, et je me déclare prêt à mettre à son service tout ce que je puis avoir d'autorité personnelle, – je ne crains pas d'en parler parce que j'ai conscience de l'avoir légalement gagnée :

« Prêcher l'ignorant *dans un sens ou dans un autre* n'avance à rien et ne l'avance pas. Il demeure ensuite à la merci des prédications contraires, et n'en sait guère plus long qu'avant. Qu'il apprenne ce que savent ceux qui le prêchent, c'est tout autre chose ; il sera en état de se prêcher lui-même, et ceux qui craindraient qu'il soit à lui-même un mauvais prédicateur peuvent se rassurer d'avance. L'instruction n'a pas deux manières d'agir sur ceux qui la possèdent. S'ils s'en trouvent bien pour leur compte, pourquoi ne rendrait-elle pas le même service aux autres ? »

Si vos correspondants « du dehors » connaissent une façon plus libérale d'entendre la question de l'enseignement populaire, qu'ils veuillent bien me l'apprendre. Je n'en connais pas.

JEAN MACÉ.

P.-S. : Vous me priez de répondre à une question qui vous été faite sur la destination future des sommes souscrites pour la *Ligue*.

La souscription ouverte présentement est destinée à couvrir les frais de propagande du projet. Je publierai dans chaque bulletin, comme je viens de le faire dans le premier, l'état des recettes et des dépenses, et je rendrai mes comptes, avec pièces à l'appui, à la commission qui sera nommée à cet effet, dans la première assemblée générale.

Quand la Ligue sera constituée, l'emploi des cotisations annuelles devra être déterminé – c'est du moins mon avis – au sein des groupes d'adhérents qui se forment. Chaque groupe fixerait lui-même la part qu'il lui conviendrait de verser au fonds général de propagande de l'œuvre, où iraient également les cotisations des adhérents qui ne jugeraient pas à propos de s'engager dans un groupe spécial.

Réflexions sur les lettres précédentes.

Cela tient sans doute au défaut de perspicacité de notre intelligence, mais nous avouons en toute humilité n'être pas plus éclairé qu'auparavant ; nous dirons même que les explications ci-dessus viennent confirmer notre opinion. Il nous avait été dit que l'auteur du projet avait un programme bien défini, mais qu'il se réservait de le faire connaître lorsque les adhésions seraient suffisantes. Cette manière de procéder ne nous paraissait ni logique, ni pratique, car en on ne peut rationnellement adhérer à ce que l'on ne connaît pas ; or, la lettre que M. Macé a bien voulu nous écrire, ne donne nullement à entendre qu'il en soit ainsi ; elle dit au contraire : « *Chaque groupe aura nécessairement à faire lui-même son programme*, ce qui signifie que l'auteur n'en a pas un qui lui soit personnel. Il en résulte que s'il y a mille groupes, il peut y avoir mille programmes ; c'est la porte ouverte à l'anarchie des systèmes.

Il ajoute, il est vrai, que le point capital est précisé de la manière *la plus claire et la plus nette* par l'indication du but qui est de : « Faire de l'instruction pure et simple, en dehors de toute préoccupation de secte et de parti. » Le but est louable, sans doute, mais nous n'y voyons qu'une bonne intention, et non la précision indispensable dans les choses pratiques.

« Tout cercle, ajoute-t-il, qui viendrait à l'enfreindre sortirait de plein droit de la Ligue. » C'est là la mesure comminatoire ; eh bien ! ces cercles en seront quittes pour sortir de la Ligue, et pour en former d'autres à côté, sans croire avoir démérité en quoi que ce soit ; voilà donc la Ligue principale rompue dès son principe, faute d'une unité de vue et d'ensemble. Le but indiqué est si général qu'il se prête à une faute d'applications très contradictoires, et que chacun l'interprétant selon ses opinions personnelles, croira être dans le vrai. Où est d'ailleurs l'autorité qui peut légalement prononcer cette exclusion ? Il n'y en a pas ; il n'y a aucun centre régulateur ayant qualité pour apprécier ou contrôler les programmes individuels qui s'écarteraient du plan général. Chaque groupe étant sa propre autorité, et son centre d'action, est seul juge de ce qu'il fait ; dans de telles conditions, nous croyons une entente impossible.

Nous ne voyons jusqu'ici, dans ce projet, qu'une idée générale ; or, une idée n'est point un programme. Un programme est une ligne tracée dont nul ne peut s'écarter consciemment, un plan arrêté dans les plus minutieux détails, et qui ne laisse rien à l'arbitraire, où toutes les difficultés d'exécution sont prévues, où les voies et moyens sont indiqués. Le meilleur programme est celui qui laisse le moins possible à l'imprévu.

« Il m'était bien impossible de rien préciser, dit l'auteur, puisque la mesure d'action de chaque groupe sera nécessairement déterminée par ses moyens d'action ; » en d'autres termes, par les ressources matérielles dont il pourra disposer. Mais ce n'est pas là une raison. Tous les jours on fait des plans, on élabore des projets subordonnés aux moyens éventuels d'exécution ; c'est seulement en voyant un plan, que le public se décide à s'y associer selon qu'il en comprend l'utilité et y voit des éléments de succès.

Ce qu'il aurait fallu faire avant tout, c'eût été de signaler avec précision les lacunes de l'enseignement que l'on se proposait de combler, les besoins auxquels on voulait pourvoir ; dire : si l'on entendait favoriser la gratuité de l'enseignement en rétribuant ou indemnisant les instituteurs et les institutrices ; fonder des écoles où il n'y en a pas ; suppléer à l'insuffisance du matériel d'instruction dans les écoles trop pauvres pour s'en pourvoir ; fournir les livres aux enfants qui ne peuvent s'en procurer ; fonder des prix d'encouragement pour les élèves et les instituteurs ; créer des cours d'adultes ; payer des hommes de talent pour aller, comme des missionnaires, faire des conférences instructives dans les campagnes, y détruire les idées

superstitieuses à l'aide de la science ; définir l'objet et l'esprit de ces cours et de ces conférences, etc., ces choses-là ou d'autres. Alors seulement le but aurait été nettement spécifié. Puis on aurait dit : « Pour l'atteindre, il faut des ressources matérielles ; nous faisons appel aux hommes de bonne volonté, aux amis du progrès, à ceux qui sympathisent avec nos idées ; qu'ils forment des comités par départements, arrondissements, cantons ou communes, chargés de recueillir les souscriptions. Il n'y aura point de caisse générale et centrale, chaque comité aura la sienne dont il dirigera l'emploi selon le programme tracé, en raison des ressources dont il pourra disposer ; s'il recueille beaucoup, il fera beaucoup, s'il recueille peu, il fera moins. Mais il y aura un comité directeur, chargé de centraliser les renseignements, de transmettre les avis et les instructions nécessaires, de résoudre les difficultés qui pourraient surgir, d'imprimer à l'ensemble le cachet d'unité, sans lequel la *ligue* serait un vain mot. Une *ligue* s'entend d'une association d'individus marchant d'un commun accord et solidairement vers la réalisation d'un but déterminé ; or, dès l'instant que chacun peut entendre ce but à sa manière, et agir à sa guise, il n'y a plus ni ligue, ni association.

Il ne s'agit pas seulement ici d'un but à atteindre ; dès l'instant que sa réalisation repose sur des capitaux à recueillir par voie de souscriptions, il y a combinaison financière ; la partie économique du projet ne peut être laissée au caprice des individus, ni au hasard des événements sous peine de périliter ; elle demande une élaboration préalable sérieuse, un plan conçu avec prévoyance en prévision de toutes les éventualités.

Un point essentiel auquel on ne paraît pas avoir songé, est celui-ci : Le but qu'on se propose étant *permanent*, et non temporaire comme lorsqu'il s'agit d'une infortune à soulager, ou d'un monument à élever, exige des ressources *permanentes*. L'expérience prouvant qu'il ne faut jamais compter sur des souscriptions volontaires régulières et perpétuelles, si l'on opérait directement avec le produit des souscriptions, ce produit serait bientôt absorbé. Si l'on veut que l'opération ne soit pas arrêtée dans sa source même, il faut constituer un revenu pour ne pas vivre sur son capital ; par conséquent, capitaliser les souscriptions de la manière la plus sûre et la plus productive. Comment ? avec quelle garantie et sous quel contrôle ? Voilà ce que tout projet reposant sur un mouvement de capitaux, doit avant tout prévoir et déterminer avant de rien encaisser, comme il doit également déterminer l'emploi et la répartition des fonds ver-

sés par anticipation, dans le cas où, par une cause quelconque, il n'y serait pas donné suite. Par sa nature, le projet comporte une partie économique d'autant plus importante, que c'est d'elle que dépend son avenir, et qui fait ici totalement défaut.

Supposons qu'avant l'établissement des sociétés d'assurance, un homme eût dit : « Les incendies font journellement des ravages ; j'ai pensé qu'en s'associant et en se cotisant on pourrait atténuer les effets du fléau ; comment ? je l'ignore ; souscrivez d'abord, et nous aviserons ensuite ; vous chercherez vous-mêmes le moyen qui vous conviendra le mieux, et vous tâcherez de vous entendre. » Sans doute, l'idée eut souri à beaucoup ; mais quand on se serait mis à l'œuvre, à combien de difficultés pratiques ne se serait-on pas heurté, faute d'avoir eu une base préalablement élaborée ! Il nous semble que le cas est ici à peu près le même.

La lettre publiée dans les *Annales du travail*, et rapportée ci-dessus, n'élucide pas davantage la question ; elle confirme que le plan et l'exécution du projet sont laissés à l'arbitraire et à l'initiative des souscripteurs ; or, quand l'initiative est laissée à tout le monde, personne ne la prend. D'ailleurs, si les hommes ont assez de jugement pour apprécier si ce qu'on leur offre est bon ou mauvais, tous ne sont pas aptes à élaborer une idée, surtout lorsqu'elle embrasse un champ aussi vaste que celui-ci. Cette élaboration est le complément indispensable de l'idée première. Une ligue est un corps organisé qui doit avoir un règlement, des statuts, pour marcher avec ensemble, si elle veut arriver à un résultat. Si M. Macé eût établi des statuts, même provisoires, sauf à les soumettre plus tard à l'approbation des souscripteurs qui eussent été libres de les modifier, ainsi que cela se pratique dans toutes les associations, il eût donné un corps à la Ligue, un point de ralliement, tandis qu'elle n'a ni l'un ni l'autre. Nous disons même qu'elle n'a pas de drapeau, puisqu'il est dit dans la lettre précitée : *La ligue n'enseignera rien, et n'aura pas de direction à donner ; il est donc superflu de s'inquiéter dès à présent des opinions plus ou moins libérales de celui qui cherche à la fonder*. Nous concevrons ce raisonnement s'il s'agissait d'une opération industrielle ; mais dans une question aussi délicate que l'enseignement, qui est envisagé à des points de vue si controversés, qui touche aux plus graves intérêts de l'ordre social, nous ne comprenons pas qu'il puisse être fait abstraction de l'opinion de celui qui, à titre de fondateur, doit être l'âme de l'entreprise. Cette assertion est une erreur regrettable.

Du vague qui règne dans l'économie du projet, il résulte qu'en souscrivant, nul ne sait à quoi ni pour quoi il s'engage, puisqu'il ne sait quelle direction prendra le groupe dont il fera partie ; qu'il se trouvera même des souscripteurs ne faisant partie d'aucun groupe. L'organisation de ces groupes n'est pas même déterminée ; leurs circonscriptions, leurs attributions, leur sphère d'activité, tout est laissé dans l'inconnu. Personne n'a qualité pour les convoquer ; contrairement à ce qui se pratique en pareil cas, aucun comité de surveillance n'est institué pour régler et contrôler l'emploi des fonds versés par anticipation et qui servent à payer les frais de propagande de l'idée. Puisqu'il y a des frais généraux acquittés avec les fonds des souscripteurs, il faudrait que ces derniers sussent en quoi ils consistent. L'auteur veut leur laisser toute latitude pour s'organiser comme ils l'entendront ; il ne veut être que le promoteur de l'idée ; soit, et loin de nous la pensée d'élever contre sa personne le moindre soupçon de défiance ; mais nous disons que pour la marche régulière d'une opération de ce genre et pour en assurer le succès, il est des mesures préliminaires indispensables qui ont été totalement négligées, ce que nous voyons avec regret, dans l'intérêt même de la chose ; si c'est à dessein, nous croyons la pensée mal fondée ; si c'est oubli, c'est fâcheux.

Nous n'avons qualité pour donner aucun conseil dans cette question, mais voici généralement comment on procède en pareil cas.

Lorsque l'auteur d'un projet qui nécessite un appel à la confiance publique, ne veut pas assumer sur lui seul la responsabilité de l'exécution, et aussi dans le but de s'entourer de plus de lumières, il réunit tout d'abord autour de lui un certain nombre de personnes dont les noms sont une recommandation, qui s'associent à son idée et l'élaborent avec lui. Ces personnes constituent un premier comité, soit consultatif, soit coopératif, provisoire jusqu'à la constitution définitive de l'opération et à la nomination d'un conseil permanent de surveillance par les intéressés. Ce comité est pour ces derniers une garantie par le contrôle qu'il exerce sur les premières opérations dont il est chargé de rendre compte ainsi que des premières dépenses. C'est en outre un appui et une décharge de responsabilité pour le fondateur. Celui-ci parlant au nom, et s'étayant de l'avis de plusieurs, puise, dans cette autorité collective une force morale toujours plus prépondérante sur l'opinion des masses que l'autorité d'un seul. Si l'on eût procédé ainsi pour la Ligue de l'enseignement, et si ce projet eût été présenté dans les formes usitées, et dans des conditions plus pratiques, les adhérents auraient sans aucun doute été plus nom-

breux, mais tel qu'il est, il laisse trop à l'indécis, selon nous.

Quoique ce projet soit livré à la publicité, et par conséquent au libre examen de chacun, nous n'en aurions point parlé, si nous n'y eussions été en quelque sorte contraint par les demandes qui nous étaient adressées. En principe, sur les choses auxquelles, à notre point de vue, nous ne pouvons donner une approbation entière, nous préférons garder le silence afin de n'y apporter aucune entrave. De nouvelles explications nous ayant été demandées à propos de notre dernier article, nous avons cru nécessaire de motiver notre manière de voir avec plus de précision. Mais encore une fois, nous ne donnons que notre opinion qui n'engage personne ; nous serions heureux d'être seul de notre avis, et que l'événement vînt prouver que nous nous sommes trompé. Nous nous associons de grand cœur à l'idée mère, mais non à son mode d'exécution.

Manifestations spontanées.

Moulin de Vicq-sur-Nahon.

Sous le titre de : *Le diable au moulin*, le *Moniteur de l'Indre* de février 1867 contient le récit suivant :

« Le sieur Garnier, François, est fermier et meunier au bourg de Vicq-sur-Nahon. C'est, nous aimons à le penser, un homme paisible, et cependant, depuis le mois de septembre, son moulin est le théâtre de faits miraculeux, propres à faire supposer que le Diable, ou tout au moins un Esprit facétieux, y a fait élection de domicile. Par exemple, il paraît hors de doute que, diable ou Esprit, l'auteur des faits que nous avons à raconter, aime à dormir la nuit, car il ne *travaille* que le jour.

« Notre Esprit aime à jongler avec les draps des lits. Il les prend sans que personne s'en aperçoive, les emporte et va les cacher soit dans un poinçon, soit dans le four, soit sous des bottes de foin. Il transporte d'une écurie dans une autre les draps du lit du garçon d'écurie, et on les retrouve plus d'une heure après sous du foin ou dans un râtelier. Pour ouvrir les portes, l'Esprit de Vicq-sur-Nahon n'a pas besoin de clé. Un jour le sieur Garnier, en présence de ses domestiques, ferme à double tour la porte de la boulangerie et met la clé dans sa poche, et cependant cette porte s'ouvre presque immédiatement sous les yeux de Garnier et de ses domestiques sans qu'ils puissent s'expliquer comment.

« Une autre fois, le 1^{er} janvier, – façon tout à fait neuve de souhaiter la bonne année à quelqu'un, – un peu avant la nuit, le lit de plumes, les draps, les couvertures d'un lit placé dans une chambre

sont enlevés sans que le lit soit dérangé, et on retrouve ces objets à terre près de la porte de la chambre. Garnier et les siens imaginent alors, dans l'espérance de conjurer toute cette sorcellerie, de changer les lits de chambre, ce qui a lieu en effet ; mais le déménagement opéré, les faits diaboliques que nous venons de raconter recommencent de plus belle. A différentes reprises, un garçon d'écurie trouve ouvert le coffre où il serre ses effets, et ceux-ci épars dans l'écurie.

« Mais voici deux circonstances où se révèle toute l'habileté diabolique de l'Esprit. Au nombre des domestiques du sieur Garnier se trouve une petite fille de 13 ans, nommée Marie Richard. Un jour, cette enfant, étant dans une chambre, vit tout à coup se dresser sur le lit une petite chapelle, et tous les objets placés sur la cheminée, 4 vases, 1 christ, 3 verres, 2 tasses, dans l'une desquelles était de l'eau bénite, et une petite bouteille remplie aussi d'eau bénite, aller successivement, comme obéissant à l'ordre d'un être invisible, prendre place sur l'autel improvisé. La porte de la chambre était entrouverte, et la femme du frère de la petite Richard près de la porte. Une ombre est *sortie* de la chapelle, au dire de la petite Richard, s'est approchée de l'enfant et l'a chargée d'inviter ses maîtres à donner un pain bénit et à faire dire une messe. L'enfant le promet ; pendant neuf jours le calme régna dans le moulin ; Garnier fait dire la messe par le curé de Vicq, offre un pain bénit, et dès le lendemain, 15 janvier, les diableries recommencent.

« Les clés des portes disparaissent ; les portes qu'on a laissées ouvertes se trouvent fermées, et un serrurier appelé pour ouvrir la porte du moulin, ne peut y parvenir et se voit dans la nécessité de démonter la serrure. Ces derniers faits se passaient le 29 janvier. Le même jour, vers midi, comme les domestiques prenaient leurs repas, la fille Richard prend un broc de boisson, se sert à boire, et la montre du sieur Garnier, accrochée à un clou de la cheminée, tombe dans son verre. On replace la montre à la cheminée ; mais la fille Richard, en se servant d'un plat servi sur la table, amène la montre avec sa cuillère. Pour la troisième fois, on accroche la montre à sa place, et, pour la troisième fois, la petite Richard la trouve dans un pot qui bouillait devant le feu, ainsi qu'une petite bouteille renfermant un médicament, et dont le bouchon lui saute au visage.

« Bref, la terreur s'empare des habitants du moulin ; personne ne veut plus rester dans une maison ensorcelée. Enfin Garnier prit le parti de prévenir M. le commissaire de police de Valençay qui se rendit à Vicq, accompagné de deux gendarmes. Mais le diable n'a pas jugé à propos de se montrer aux agents de l'autorité. Seulement, ceux-ci ont conseillé à Garnier de renvoyer la fille Richard, ce qu'il a fait aussitôt. Cette mesure aura-t-elle suffi à mettre le dia-

ble en déroute ? Espérons-le, pour le repos des gens du moulin.

Dans un numéro postérieur, le *Moniteur de l'Indre* contient ce qui suit :

« Nous avons raconté, en leur temps, toutes les diableries qui se sont passées au moulin de Vicq-sur-Nahon, dont le sieur Garnier est locataire. Ces diableries, jusqu'à présent comiques, commencent à tourner à la tragédie. Après les farces, les jongleries, les tours de prestidigitation, voici que le diable a recours à l'incendie.

« Le 12 de ce mois, deux tentatives d'incendie ont eu lieu presque simultanément dans les écuries du sieur Garnier. La première a lieu vers cinq heures du soir. Le feu a pris dans la paille, au pied du lit des garçons meuniers. Le second incendie a éclaté environ une heure après le premier, mais dans une autre écurie. Le feu a pris également au pied d'un lit et dans la paille.

« Ces deux incendies ont été heureusement éteints par le père de Garnier, âgé de quatre-vingts ans, et ses domestiques, prévenus par la nommée Marie Richard.

« Nos lecteurs doivent se rappeler que cette jeune fille, âgée de quatorze ans, s'apercevait toujours la première des sorcelleries qui avaient lieu au moulin, si bien que, sur les conseils qui lui avaient été donnés, Garnier avait renvoyé de chez lui la fille Richard. Lorsque les deux incendies ont éclaté, cette fille était rentrée depuis quinze jours chez le sieur Garnier. C'est elle encore qui s'est aperçue la première des deux incendies du 12 mars.

« D'après les recherches faites au moulin, les soupçons se portèrent sur deux domestiques.

« La famille Garnier est tellement frappée des événements dont son moulin a été le théâtre, qu'elle s'est persuadée que le diable, ou tout au moins quelque Esprit malfaisant a élu domicile dans leur demeure. »

Un de nos amis a écrit au sieur Garnier, en le priant de lui faire savoir si les faits rapportés par le journal étaient réels ou des contes faits à plaisir, et dans tous les cas, ce qu'il pouvait y avoir de vrai ou d'exagéré dans ce récit.

M. Garnier a répondu que tout était d'une parfaite exactitude et conforme à la déclaration que lui-même avait faite au commissaire de police de Valençay. Il confirme aussi les deux incendies et ajoute : Le journal n'a même pas tout raconté. Selon sa lettre, les faits se produisaient depuis quatre à cinq mois, et ce n'est que, poussé à bout par leur répétition, sans pouvoir en découvrir l'auteur, qu'il a fait sa déclaration. Il termine en disant : « Je ne sais, monsieur, dans quel but vous me demandez ces renseignements ; mais, si vous avez quelques connaissances dans ces choses-là, je vous prie de prendre part à mes peines, car je vous assure que nous ne sommes pas à notre

aise dans notre maison. Si vous pouvez trouver un moyen de découvrir l'auteur de tous ces faits scandaleux, vous nous rendriez un grand service. »

Un point important à éclaircir était de savoir quelle pouvait être la participation de la jeune fille, soit volontairement par malice, soit inconsciemment par son influence. Sur cette question, le sieur Garnier dit que l'enfant n'ayant été hors de la maison que pendant quinze jours, il n'a pu juger de l'effet de son absence ; mais qu'il n'a aucun soupçon sur elle, comme malveillance, non plus que sur ses autres domestiques ; qu'elle avait presque toujours annoncé ce qui se passait hors de sa portée ; qu'ainsi, elle avait dit plusieurs fois : « Voilà le lit qui se bouleverse dans telle chambre, » et qu'y étant entré sans la perdre de vue, on trouvait le lit bouleversé ; qu'elle a pareillement prévenu des deux incendies arrivés depuis son retour.

Ces faits, comme on le voit, appartiennent au même genre de phénomènes que ceux de Poitiers (revue de février et mars 1864, pages 47 et 78, – id., mai 1865, page 134) ; de Marseille (avril 1865, page 121) ; de Dieppe (mars 1860, page 76), et tant d'autres qu'on peut appeler *manifestations tapageuses et perturbatrices*.

Nous ferons d'abord remarquer la différence qui existe entre le ton de ce récit et celui du journal de Poitiers à l'occasion de ce qui s'est passé dans cette ville. On se rappelle le déluge de sarcasmes qu'il fit pleuvoir à ce sujet sur les Spiritistes, et sa persistance à soutenir contre l'évidence que ce ne pouvait être que l'œuvre de mauvais plaisants qu'on ne tarderait pas à découvrir, et qu'en définitive on n'a jamais découverts. Le *Moniteur de l'Indre*, plus prudent, se borne à un récit qui n'est assaisonné d'aucune plaisanterie déplacée, et qui implique plutôt une affirmation qu'une négation.

Une autre remarque, c'est que des faits de ce genre ont eu lieu bien avant qu'il ne fût question du Spiritisme, et que depuis ils se sont presque toujours passés chez des gens qui ne le connaissaient même pas de nom, ce qui exclut toute influence due à la croyance et à l'imagination. Si l'on accusait les Spiritistes de simuler ces manifestations dans un but de propagande, on demanderait qui pouvait les produire avant qu'il n'y eût des Spiritistes.

Ne connaissant ce qui s'est passé au moulin de Vicq-sur-Nahon que par le récit qui en est fait, nous nous bornons à constater qu'ici rien ne s'écarte de ce dont le Spiritisme admet la possibilité, ni des conditions normales dans lesquelles de pareils faits peuvent se produire ; que ces faits s'expliquent par des lois parfaitement naturelles, et n'ont par conséquent rien de merveilleux. L'ignorance de ces lois a seule pu, jusqu'à ce jour, les faire considérer comme des effets surnaturels, ainsi qu'il en a été de presque tous les phénomènes dont la science a plus tard révélé les lois.

Ce qui peut sembler plus extraordinaire, et s'explique moins facilement, c'est le fait des portes ouvertes après avoir été soigneusement fermées à clef. Les manifestations modernes en offrent plusieurs exemples. Un fait analogue s'est passé à Limoges, il y a quelques années (Revue d'août 1860, page 249). De ce que l'état de nos connaissances ne nous permettrait pas d'en donner encore une explication concluante, cela ne préjugerait rien, car nous sommes loin de connaître toutes les lois qui régissent le monde invisible, toutes les forces que recèle ce monde, ni toutes les applications des lois que nous connaissons. Le Spiritisme n'a pas encore dit son dernier mot, tant s'en faut, pas plus sur les choses physiques que sur les choses spirituelles. Bien des découvertes seront le fruit d'observations ultérieures. Le Spiritisme n'a fait en quelque sorte, jusqu'à présent, que poser les premiers jalons d'une science dont la portée est inconnue. A l'aide de ce qu'il a déjà découvert, il ouvre à ceux qui viendront après nous la voie des investigations dans un ordre spécial d'idées. Il ne procède que par observations et déductions et jamais par supposition. Si un fait est constaté, il se dit qu'il doit avoir une cause, et que cette cause ne peut être que naturelle, et alors il la cherche. A défaut d'une démonstration catégorique, il peut donner une hypothèse, mais jusqu'à confirmation, il ne la donne que comme hypothèse, et non comme vérité absolue. A l'égard du phénomène des portes ouvertes, comme à celui des apports à travers les corps rigides, il en est encore réduit à une hypothèse basée sur les propriétés fluidiques de la matière, très imparfaitement connues, ou, pour mieux dire, qui ne sont encore que soupçonnées. Si le fait en question est confirmé par l'expérience, il doit avoir, comme nous l'avons dit, une cause naturelle ; s'il se répète, c'est qu'il n'est pas une exception mais la conséquence d'une loi. La possibilité de la délivrance de saint Pierre dans sa prison, rapportée Actes des apôtres, chap. XII, serait ainsi démontrée sans qu'il fût besoin d'avoir recours à un miracle.

De tous les effets médianimiques, les manifestations physiques sont les plus faciles à simuler ; aussi faut-il se garder d'accepter trop légèrement comme authentiques les faits de ce genre, qu'ils soient spontanés comme ceux du moulin de Vicq-sur-Nahon, ou consciemment provoqués par un médium. L'imitation ne saurait, il est vrai, être que grossière et imparfaite, mais avec de l'adresse on peut aisément donner le change, comme on l'a fait dans un temps pour la double vue, à ceux qui ne connaissent pas les conditions dans lesquelles les phénomènes réels peuvent se produire. Nous avons vu de soi-disant médiums d'une rare habileté à simuler les apports, l'écriture directe et autres genres de manifestations. Il

faut donc n'admettre qu'à bon escient l'intervention des Esprits dans ces sortes de choses.

Dans le cas dont il s'agit, nous n'affirmons pas cette intervention ; nous nous bornons à dire qu'elle est possible. Les deux commencements d'incendie pourraient seuls faire suspecter un acte humain suscité par la malveillance, que l'avenir fera sans doute découvrir. Il est bon toutefois de remarquer que, grâce à la clairvoyance de la jeune fille, les suites en ont pu être prévenues. A l'exception de ce dernier fait, les autres n'étaient que des espiègleries sans conséquences fâcheuses. S'ils sont l'œuvre des Esprits, ils ne peuvent provenir que d'Esprits légers, s'amusant des frayeurs et des impatiences qu'ils causent. On sait qu'il y en a de tous les caractères comme ici-bas. Le meilleur moyen de s'en débarrasser, c'est de ne pas s'en inquiéter, et de laisser leur patience qui n'est jamais de bien longue durée, quand ils voient qu'on n'en prend nul souci, ce qu'on leur prouve en riant soi-même de leurs malices et en les mettant au défi d'en faire davantage. Le plus sûr moyen de les exciter à persévérer, c'est de se tourmenter et de se mettre en colère contre eux. On peut encore s'en débarrasser en les évoquant à l'aide d'un bon médium, et en priant pour eux ; alors, en s'entretenant avec eux, on peut savoir ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent, et leur faire entendre raison.

Ces sortes de manifestations ont, du reste, un résultat plus sérieux ; celui de propager l'idée du monde invisible qui nous entoure, et d'affirmer son action sur le monde matériel. C'est pour cela qu'elles se produisent de préférence chez les gens étrangers au Spiritisme, plutôt que chez les Spiritistes qui n'en ont pas besoin pour se convaincre.

La fraude, en pareil cas, peut quelquefois n'être qu'une innocente plaisanterie, ou un moyen de se donner de l'importance en faisant croire à une faculté qu'on ne possède pas, ou qu'on ne possède qu'imparfaitement ; mais le plus souvent elle a pour mobile un intérêt patent ou dissimulé, et pour but d'exploiter la confiance de gens trop crédules ou inexpérimentés ; c'est alors une véritable escroquerie. Il serait superflu d'insister pour dire que ceux qui se rendent coupables de tromperies quelconques en ce genre, n'y fussent-ils sollicités que par l'amour-propre, ne sont pas Spiritistes, lors même qu'ils se donneraient pour tels. Les phénomènes réels ont un caractère *sui generis*, et se produisent dans des circonstances qui défient toute suspicion. Une connaissance complète de ces caractères et de ces circonstances peut facilement faire découvrir la supercherie.

Si ces explications vont à la connaissance du sieur Garnier, il y trouvera la réponse à la demande qu'il fait dans sa lettre.

Un de nos correspondants nous transmet le récit, écrit par un té-

moins oculaire, de manifestations analogues qui ont eu lieu en janvier dernier au bourg de la Basse-Indre (Loire inférieure). Elles ont consisté en des coups frappés avec obstination pendant plusieurs semaines, et qui ont mis en émoi tous les habitants d'une maison. Toutes les recherches et les investigations de l'autorité pour découvrir la cause, n'ont abouti à rien. Ce fait ne présente du reste aucune particularité bien remarquable, si ce n'est que, comme toutes les manifestations spontanées, il appelle l'attention sur les phénomènes spirites.

En fait de manifestations physiques, celles qui se produisent ainsi spontanément, exercent sur l'opinion publique une influence infiniment plus grande que les effets provoqués directement par un médium, soit parce qu'elles ont plus de retentissement et de notoriété, soit parce qu'elles donnent moins prise au soupçon de charlatanisme et de prestidigitation.

Ceci nous rappelle un fait qui s'est passé à Paris au mois de mai de l'année dernière. Le voici, tel qu'il a été rapporté dans le temps par le *Petit Journal*.

Manifestations de Ménilmontant.

« Un fait singulier se renouvelle fréquemment dans le quartier Ménilmontant, sans qu'on ait pu encore en expliquer la cause.

« M. X..., fabricant de bronzes, habite un pavillon qui se trouve au fond de la maison ; on y entre par le jardin. Les ateliers sont à gauche et la salle à manger est à droite. Une sonnette est placée au-dessus de la porte de la salle à manger ; naturellement, le cordon est à la porte du jardin. L'allée est assez longue pour qu'une personne ayant sonné ne puisse s'enfuir avant qu'on ne soit venu ouvrir.

« Plusieurs fois le contremaître, ayant entendu la sonnette, alla à la porte et ne vit personne. On crut d'abord à une mystification ; mais on eut beau être aux aguets et s'assurer qu'aucun fil conducteur n'aboutissait à la sonnette, on ne put rien découvrir, et le manège continuait toujours. Un jour même la sonnette s'agita pendant que M. et Mme X... se trouvaient précisément au-dessous et qu'un apprenti était dans l'allée devant le cordon. Ce fait s'est renouvelé trois fois dans la même soirée. Ajoutons que parfois la sonnette s'agitait tout doucement, parfois d'une manière très bruyante.

« Depuis quelques jours, ce phénomène avait cessé, mais avant-hier au soir il s'est renouvelé avec plus de persistance.

« Mme X... est une femme très pieuse ; c'est une croyance dans son pays que les morts viennent réclamer les prières des parents. Elle pensa à une tante défunte et crut avoir trouvé l'explication ; mais prières, messes, neuvaines, rien n'y a fait ; la sonnette tinte toujours.

« Un métallurgiste distingué, à qui le fait était raconté, pensait que c'était un phénomène scientifique et qu'une certaine quantité d'eau forte et de vitriol, qui se trouvait dans l'atelier, pouvait dégager une force assez grande pour faire mouvoir le fil de fer ; mais ces substances ayant été éloignées, le fait n'a pas cessé de se produire.

« Nous ne chercherons pas à l'expliquer, c'est l'affaire des savants, dit la *Patrie*, qui pourrait bien se tromper. Ces sortes de mystères s'expliquent souvent à la fin sans que la science ait à y constater le moindre phénomène encore inconnu. »

Dissertations spirites

Mission de la femme.

(Lyon, 6 juillet 1866, groupe de Mad. Ducard, méd. Mad. B...)

Chaque jour les événements de la vie vous apportent des enseignements de nature à vous servir d'exemple, et cependant vous passez sans les comprendre, sans tirer une déduction utile des circonstances qui les ont provoqués. Pourtant, dans cette union intime de la terre et de l'espace, des Esprits libres et des Esprits captifs, attachés à l'accomplissement de leur tâche, il y a de ces exemples dont le souvenir doit se perpétuer parmi vous : c'est la paix proposée dans la guerre. Une femme dont la position sociale attire tous les yeux, s'en va, humble sœur de charité, porter à tous la consolation de sa parole, l'affection de son cœur, la caresse de ses yeux. Elle est impératrice, sur son front brille la couronne de diamants, et elle oublie son rang, elle oublie le danger pour accourir au milieu de la souffrance, dire à tous : « Consolez-vous, me voilà ! Ne souffrez plus, je vous parle ; soyez sans inquiétude, je prendrai soin de vos orphelins !... » Le danger est imminent, la contagion est dans l'air, et pourtant, elle passe, calme et radieuse, au milieu de ces lits, où gît la douleur. Elle n'a rien calculé, rien appréhendé, elle est allée où l'appelait son cœur, comme la brise va rafraîchir les fleurs flétries et redresser leurs tiges chancelantes.

Cet exemple de dévouement et d'abnégation, alors que les splendeurs de la vie devraient engendrer l'orgueil et l'égoïsme, est certes, un stimulant pour les femmes qui sentent vibrer en elles cette exquisité de sentiment que Dieu leur a donnée pour accomplir leur tâche ; car elles sont principalement chargées de répandre la consolation et surtout la conciliation. N'ont-elles pas la grâce et le sourire, le charme de la voix et la douceur de l'âme ? C'est à elles que Dieu confie les premiers pas de ses enfants ; il les a choisies comme les nourrices des douces créatures qui vont naître.

Cet Esprit rebelle et orgueilleux, dont l'existence sera une lutte

constante contre le malheur, ne vient-il pas leur demander de lui inculquer d'autres idées que celles qu'il apporte en naissant ? C'est vers elles qu'il tend ses petites mains, et sa voix jadis rude et ses accents qui vibraient comme un cuivre, s'adouciront comme un doux écho lorsqu'il dira : maman.

C'est la femme qu'il implore, ce doux chérubin qui vient apprendre à lire dans le livre de la science ; c'est pour lui plaire qu'il fera tous ses efforts pour s'instruire et se rendre utile à l'humanité. – C'est encore vers elle qu'il tend les mains, ce jeune homme qui s'est égaré dans sa route, et qui veut revenir au bien ; il n'oserait implorer son père dont il redoute la colère, mais sa mère, si douce, si généreuse, n'aura pour lui qu'oubli et pardon.

Ne sont-elles pas les fleurs animées de la vie, les dévouements inaltérables, ces âmes que Dieu a créées femmes. Elles attirent et elles charment. On les appelle la tentation, mais on devrait les nommer le souvenir ; car leur image demeure gravée en caractères ineffaçables dans le cœur de leurs fils, lorsqu'elles ne sont plus ; ce n'est pas dans le présent qu'elles sont appréciées, c'est dans le passé, lorsque la mort les a rendues à Dieu. – Alors leurs enfants les cherchent dans l'espace, comme le marin cherche l'étoile qui doit le conduire au port. Elles sont la sphère d'attraction, la boussole de l'Esprit resté sur la terre, et qui espère les retrouver au ciel. Elles sont encore la main qui conduit et soutient, l'âme qui inspire et la voix qui pardonne, et de même qu'elles ont été l'ange du foyer terrestre, elles deviennent l'ange consolateur qui apprend à prier.

Oh ! vous qui avez été accablées sur terre, femmes qui vous êtes crues les esclaves de l'homme, parce que vous étiez soumises à sa domination, votre royaume n'est pas de ce monde ! Contentez-vous donc du sort qui vous est réservé ; continuez votre tâche ; restez les médiatrices entre l'homme et Dieu, et comprenez bien l'influence de votre intervention. – Celui-ci est un Esprit ardent, impétueux, le sang bouillonne dans ses veines ; il va s'emporter, il sera injuste ; mais Dieu a mis la douceur dans vos yeux, la caresse dans votre voix ; regardez-le, parlez-lui, la colère s'apaisera et l'injustice sera écartée. Vous aurez souffert peut-être, mais vous aurez épargné une faute à votre compagnon de route et votre tâche s'accomplit. Celui-là encore est malheureux, il souffre, la fortune l'abandonne, il se croit un paria !... Mais, il y a là, un dévouement à l'épreuve, une abnégation constante pour relever ce moral abattu, pour rendre à cet Esprit l'espérance qui l'avait abandonné.

Femmes, vous êtes les compagnes inséparables de l'homme ; vous formez avec lui une chaîne indissoluble que le malheur ne peut rompre, que l'ingratitude ne doit pas souiller, et qui ne saurait se briser, car Dieu lui-même l'a formée, et, bien que vous ayez parfois

dans l'âme, ces sombres soucis qui accompagnent la lutte, réjouissez-vous cependant, car dans cet immense travail de l'harmonie terrestre. Dieu vous a donné la plus belle part.

Courage donc ! O vous qui vivez humblement en travaillant à améliorer votre intérieur, Dieu vous sourit, car il vous a donné cette aménité qui caractérise la femme ; qu'elles soient impératrices, sœurs de charité, humbles travailleuses ou douces mères de famille, elles sont toutes enrôlées sous la même bannière, et portent écrit au front et dans le cœur, ces deux mots magiques qui remplissent l'éternité : Amour et charité.

CARITA.

Bibliographie.

Changement de titre de la VÉRITÉ de Lyon.

Le journal *la Vérité*, de Lyon, vient de changer son titre ; à partir du 10 mars 1867, elle prend celui de *La tribune universelle, journal de la libre conscience et de la libre pensée*. Elle l'annonce et en expose les motifs dans la note suivante insérée dans le numéro du 24 février.

A nos frères et sœurs Spirités.

Philaléthès, le champion infatigable que vous connaissez, a cru devoir vous informer qu'il dirigerait désormais ses investigations vers la philosophie générale et non plus seulement vers le Spiritisme dont, grâce à leurs préjugés, les savants ne veulent pas même entendre prononcer le nom. Mais il ne faudrait pas vous imaginer, chers frères et sœurs, qu'en enlevant l'étiquette du sac, après tout fort indifférente, il veuille en jeter, pas plus que nous-même, le contenu aux orties ! En ce qui nous concerne personnellement, nous serions désolé que nos lecteurs puissent nous soupçonner un seul instant de vouloir désertir une idée pour laquelle nous avons dépensé toutes les forces vives dont nous étions capable. L'idée spirite fait aujourd'hui partie intégrale de notre être, et nous l'enlever serait vouer à la mort notre cœur, notre esprit.

Si nous sommes spirités, néanmoins, et précisément parce que nous croyons l'être dans le vrai sens du mot, nous voulons nous montrer charitables, tolérants pour tous les systèmes opposés, et nous voulons courir vers eux puisqu'ils refusent de venir à nous.

L'étiquette de Spirités collée à notre front est pour vous un épouvantail, messieurs les négateurs ? eh bien, nous consentons volontiers à l'enlever, nous réservant de la porter haut dans nos âmes. Nous ne nous appellerons donc plus LA VÉRITÉ, *journal du Spiri-*

tisme, mais LA TRIBUNE UNIVERSELLE, *journal de la libre conscience et de la libre pensée*. Ce terrain est aussi vaste que le monde, et les systèmes de toute sorte pourront s'y débattre à leur aise, risquer des passes d'armes avec les transfuges de *la Vérité*, qui réclameront pour eux-mêmes le droit accordé à tous : la discussion. C'est alors qu'enflammés par la lutte, inspirés par la foi et guidés par la raison, nous espérons faire briller aux yeux de nos adversaires une si vive lumière, que Dieu et l'immortalité se dresseront devant eux non plus comme un hideux fantôme produit des siècles d'ignorance, mais comme une douce et suave vision où se reposera enfin l'humanité entière. E. E.

Carta de un Espiritista

(Lettre d'un Spirite)

Au Docteur Francisco de Paula Canalejas.

Brochure imprimée à Madrid⁴, en langue espagnole, contenant les principes fondamentaux de la doctrine spirite, tirés du *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* avec cette dédicace :

« A monsieur Allan Kardec, le premier qui a décrit avec méthode, et coordonné avec clarté les principes philosophiques de la nouvelle école, est dédié ce faible travail, par son dévoué coreligionnaire. » Malgré les entraves que les idées nouvelles rencontrent dans ce pays, le Spiritisme y trouve des sympathies plus profondes qu'on ne pourrait le supposer, principalement dans les classes élevées, où il compte des adeptes nombreux, fervents et dévoués ; car là, en fait d'opinions religieuses, les extrêmes se touchent, et, comme partout ailleurs, les excès des uns produisent des réactions contraires. Dans l'ancienne et poétique mythologie, on aurait fait du fanatisme le père de l'incrédulité.

Nous félicitons l'auteur de cet opuscule de son zèle pour la propagation de la doctrine, et le remercions de sa gracieuse dédicace, ainsi que des bonnes paroles qui accompagnaient l'envoi de la brochure. Ses sentiments et ceux de ses frères en croyance se reflètent dans cette phrase caractéristique de sa lettre : « Nous sommes prêts à tout, même à baisser la tête pour recevoir le martyre, de même que nous la levons très haut pour confesser notre foi. »

ALLAN KARDEC.

Paris. – Typ. de Rouge frères, Dunon et Fresné, rue du Four-Saint-Germain, 43.

⁴ Imprimerie de Manuel Galiano, Plaza de los Ministerios, 3.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 5.

MAI 1867.

Atmosphère spirituelle.

Le Spiritisme nous apprend que les Esprits constituent la population invisible du globe, qu'ils sont dans l'espace et parmi nous, nous voyant et nous coudoyant sans cesse, de telle sorte que, lorsque nous nous croyons seuls, nous avons constamment des témoins secrets de nos actions et de nos pensées. Cela peut paraître gênant pour certaines personnes, mais puisque cela est, on ne peut empêcher que cela soit ; c'est à chacun de faire comme le sage qui n'aurait pas craint que sa maison fût de verre. C'est sans aucun doute à cette cause qu'il faut attribuer la révélation de tant de turpitudes et de méfaits que l'on croyait ensevelis dans l'ombre.

Nous savons en outre que, dans une réunion, outre les assistants corporels, il y a toujours des auditeurs invisibles ; que la perméabilité étant une des propriétés de l'organisme des Esprits, ceux-ci peuvent se trouver en nombre illimité dans un espace donné. Souvent, il nous a été dit, qu'à certaines séances ils étaient en quantités innombrables. Dans l'explication donnée à M. Bertrand à propos des communications collectives qu'il a obtenues, il est dit que le nombre des Esprits présents était si grand, que l'atmosphère était pour ainsi dire *saturée* de leurs fluides. Ceci n'est point nouveau pour les Spiritistes, mais on n'en a peut-être pas déduit toutes les conséquences.

On sait que les fluides émanant des Esprits sont plus ou moins salutaires selon le degré de leur épuration ; on connaît leur puissance curative en certains cas, et aussi leurs effets morbides d'individu à individu. Or, puisque l'air peut-être *saturé* de ces fluides, n'est-il pas évident que, suivant la nature des Esprits qui abondent en un

lieu déterminé, l'air ambiant se trouve chargé d'éléments salutaires ou malsains, qui doivent exercer une influence sur la santé physique aussi bien que sur la santé morale ? Quand on songe à l'énergie de l'action qu'un Esprit peut exercer sur un homme, peut-on s'étonner de celle qui doit résulter d'une agglomération de centaines ou de milliers d'Esprits ? Cette action sera bonne ou mauvaise selon que les Esprits déverseront dans un milieu donné un fluide bienfaisant ou malfaisant, agissant à la manière des émanations fortifiantes ou des miasmes délétères qui se répandent dans l'air. Ainsi peuvent s'expliquer certains effets collectifs produits sur des masses d'individus, le sentiment de bien-être ou de malaise que l'on éprouve dans certains milieux, et qui n'ont aucune cause apparente connue, l'entraînement collectif vers le bien ou le mal, les élans généraux, l'enthousiasme ou le découragement, parfois l'espèce de vertige qui s'empare de toute une assemblée, de toute une ville, de tout un peuple même. Chaque individu, en raison du degré de sa sensibilité, subit l'influence de cette atmosphère viciée ou vivifiante. Par ce fait, qui paraît hors de doute, et que confirment à la fois la théorie et l'expérience, nous trouvons dans les rapports du monde spirituel avec le monde corporel, un nouveau principe d'hygiène que la science fera sans doute un jour entrer en ligne de compte.

Pouvons-nous donc nous soustraire à ces influences émanant d'une source inaccessible aux moyens matériels ? Sans aucun doute ; car de même que nous assainissons les lieux insalubres en détruisant la source des miasmes pestilentiels, nous pouvons assainir l'atmosphère morale qui nous environne, nous soustraire aux influences pernicieuses des fluides spirituels malsains, et cela plus facilement que nous ne pouvons échapper aux exhalaisons marécageuses, parce que cela dépend uniquement de notre volonté, et là ne sera pas un des moindres bienfaits du Spiritisme lorsqu'il sera universellement compris et surtout pratiqué.

Un principe parfaitement avéré pour tout Spirite, c'est que les qualités du fluide périsprital sont en raison directe des qualités de l'Esprit incarné ou désincarné ; plus ses sentiments sont élevés et dégagés des influences de la matière, plus son fluide est épuré. Selon les pensées qui dominant chez un incarné, il rayonne des fluides imprégnés de ces mêmes pensées qui les vicie ou les assainissent, fluides réellement matériels, quoique impalpables, invisibles pour les yeux du corps, mais perceptibles pour les sens périspritaux, et visibles pour les yeux de l'âme, puisqu'ils impressionnent physiquement

et affectent des apparences très différentes pour ceux qui sont doués de la vue spirituelle.

Par le seul fait de la présence des incarnés dans une assemblée, les fluides ambiants seront donc salubres ou insalubres selon que les pensées dominantes seront bonnes ou mauvaises. Quiconque apporte avec soi des pensées de haine, d'envie, de jalousie, d'orgueil, d'égoïsme, d'animosité, de cupidité, de fausseté, d'hypocrisie, de médisance, de malveillance, en un mot des pensées puisées à la source des mauvaises passions, répand autour de soi des effluves fluidiques malsains, qui réagissent sur ceux qui l'entourent. Dans une assemblée, au contraire, où chacun n'apporterait que des sentiments de bonté, de charité, d'humilité, de dévouement désintéressé, de bienveillance et d'amour du prochain, l'air est imprégné d'émanations salubres au milieu desquelles on se sent vivre plus à l'aise.

Si l'on considère maintenant que les pensées attirent les pensées de même nature, que les fluides attirent les fluides similaires, on comprend que chaque individu amène avec soi un cortège d'Esprits sympathiques bons ou mauvais, et qu'ainsi l'air est *saturé* de fluides en rapport avec les pensées qui prédominent. Si les mauvaises pensées sont en minorité, elles n'empêchent pas les bonnes influences de se produire, mais elles les paralysent. Si elles dominent, elles affaiblissent le rayonnement fluidique des bons Esprits, ou même parfois, empêchent les bons fluides de pénétrer dans ce milieu, comme le brouillard affaiblit ou arrête les rayons du soleil.

Quel est donc le moyen de se soustraire à l'influence des mauvais fluides ? Ce moyen ressort de la cause même qui produit le mal. Que fait-on lorsqu'on a reconnu qu'un aliment est contraire à la santé ? On le rejette, et on le remplace par un aliment plus sain. Puisque ce sont les mauvaises pensées qui engendrent les mauvais fluides et les attirent, il faut s'efforcer de n'en avoir que de bonnes, repousser tout ce qui est mal, comme on repousse une nourriture qui peut nous rendre malades, en un mot travailler à son amélioration morale, et pour nous servir d'une comparaison de l'Évangile, « ne pas seulement nettoyer le vase au dehors, mais le nettoyer surtout au-dedans. »

L'humanité en s'améliorant, verra s'épurer l'atmosphère fluidique au milieu de laquelle elle vit, parce qu'elle ne lui enverra que de bons fluides, et que ces derniers opposeront une barrière à l'invasion des mauvais. Si un jour la terre arrive à n'être peuplée que d'hommes pratiquant entre eux les lois divines d'amour et de charité, nul doute qu'ils ne s'y trouvent dans des conditions d'hy-

giène physique et morale tout autres que celles qui existent aujourd'hui.

Ce temps est encore loin sans doute, mais en attendant, ces conditions peuvent exister partiellement, et c'est aux assemblées spirites qu'il appartient de donner l'exemple. Ceux qui auront possédé la lumière seront d'autant plus répréhensibles qu'ils auront eu entre les mains les moyens de s'éclairer ; ils encourront la responsabilité des retards que leur exemple et leur mauvais vouloir auront apportés dans l'amélioration générale.

Ceci est-il une utopie, une vaine déclamation ? Non ; c'est une déduction logique des faits mêmes que nous révèle chaque jour le Spiritisme. En effet, le Spiritisme nous prouve que l'élément spirituel, que l'on a jusqu'à présent considéré comme l'antithèse de l'élément matériel, a, avec ce dernier, une connexion intime, d'où résulte une multitude de phénomènes inobservés ou incompris. Lorsque la science se sera assimilée les éléments fournis par le Spiritisme, elle y puisera de nouvelles et importantes ressources pour l'amélioration même matérielle de l'humanité. Chaque jour nous voyons ainsi s'étendre le cercle des applications de la doctrine qui est loin, comme quelques-uns le croient encore, d'être restreinte au puéril phénomène des tables tournantes ou autres effets de pure curiosité. Le Spiritisme n'a réellement pris son essor, que du moment où il est entré dans la voie philosophique ; il est moins amusant pour certaines gens, qui n'y cherchaient qu'une distraction, mais il est mieux apprécié des gens sérieux, et le sera encore plus à mesure qu'il sera mieux compris dans ses conséquences.

De l'emploi du mot miracle.

Le journal *la Vérité*, de Lyon, du 16 septembre 1866, dans un article intitulé, *Renan et son école*, contenait les réflexions suivantes à propos du mot *miracle* :

« Renan et son école ne prennent pas même la peine de discuter les faits, ils les rejettent tous *à priori*, les qualifiant à tort de surnaturels, et partant impossibles et absurdes ; ils leur opposent une fin de non-recevoir absolue, et *un dédain transcendant*. Renan a dit là-dessus, une parole éminemment vraie et profonde : « *Le surnaturel ne serait autre chose que le surdivin.* » Nous adhérons de toute notre énergie à cette grande vérité, mais nous faisons observer que le mot même de *miracle* (*mirum*, chose étonnante et jusqu'alors

inexpliquée) ne veut pas dire, tant s'en faut, interversion des lois de la nature, mais bien plutôt *flexibilité de ces mêmes lois encore inconnues de l'esprit humain*. Nous disons même qu'il y aura toujours des miracles, car l'ascension de l'humanité vers la connaissance de plus en plus parfaite étant toujours progressive, cette connaissance aura besoin constamment d'être devancée et aiguillonnée par des faits qui paraîtront merveilleux à l'époque où ils se produiront et ne seront compris et expliqués que plus tard. Un écrivain très accrédité de notre école s'est laissé prendre à cette objection ; (Allan Kardec) il répète dans maints passages de ses œuvres qu'il n'y a ni merveilleux, ni miracles ; c'est une inadvertance résultant du faux sens de *surnaturel* repoussé complètement par l'étymologie du mot. Nous disons, nous, que si le mot *miracle* n'existait pas, pour qualifier des phénomènes encore à l'étude et sortant de la science vulgaire, il faudrait l'inventer comme le plus approprié et le plus logique.

« Rien n'est surnaturel, nous le répétons, car en dehors de la nature créée et de la nature incréée, il n'y a rien absolument de concevable ; mais il y a du *surhumain*, c'est-à-dire des phénomènes qui peuvent être produits par des êtres intelligents autres que les hommes, selon les lois de leur *nature*, ou bien produits, soit médiatement, soit immédiatement par Dieu, selon sa *nature* encore et d'après ses rapports *naturels* avec ses créatures.

PHILALETHÈS.

Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à ignorer le sens étymologique du mot *miracle* ; nous l'avons prouvé dans maints articles, et notamment dans celui de la Revue du mois de septembre 1860, page 267. Ce n'est donc ni par méprise ni par *inadvertance* que nous en repoussons l'application aux phénomènes Spirités, quelque extraordinaires qu'ils puissent paraître au premier abord, mais bien en parfaite connaissance de cause et avec intention.

Dans son acception usuelle le mot *miracle* a perdu sa signification primitive comme tant d'autres, à commencer par le mot *philosophie* (amour de la sagesse), dont on se sert aujourd'hui pour exprimer les idées les plus diamétralement opposées, depuis le plus pur spiritualisme, jusqu'au matérialisme le plus absolu. Il n'est douteux pour personne que, dans la pensée des masses, *miracle* implique l'idée d'un fait extranaturel. Demandez à tous ceux qui croient aux miracles s'ils les regardent comme des effets naturels. L'Église est tellement fixée sur ce point qu'elle anathématise ceux qui prétendent

expliquer les miracles par les lois de la nature. L'Académie elle-même définit ce mot : *Acte de la puissance divine, contraire aux lois connues de la nature. – Vrai, faux miracle. – Miracle avéré. – Opérer des miracles. – Le don des miracles.*

Pour être compris de tous, il faut parler comme tout le monde ; or, il est évident que si nous eussions qualifié les phénomènes Spirités de *miraculeux*, le public se serait mépris sur leur véritable caractère, à moins d'employer chaque fois une circonlocution et de dire que ce sont des miracles qui ne sont pas des miracles comme on l'entend généralement. Puisque la généralité y attache l'idée d'une dérogation aux lois naturelles, et que les phénomènes Spirités ne sont que l'application de ces mêmes lois, il est bien plus simple et surtout plus logique de dire carrément : Non, le Spiritisme ne fait pas de miracles. De cette manière, il n'y a ni méprise, ni fausse interprétation. De même que le progrès des sciences physiques a détruit une foule de préjugés, et fait rentrer dans l'ordre des faits naturels un grand nombre d'effets considérés jadis comme miraculeux, le Spiritisme, par la révélation de nouvelles lois, vient restreindre encore le domaine du merveilleux ; nous disons plus : il lui porte le dernier coup, c'est pourquoi il n'est pas partout en odeur de sainteté, pas plus que l'astronomie et la géologie.

Si ceux qui croient aux miracles entendaient ce mot dans son acception étymologique (chose admirable), ils admireraient le Spiritisme au lieu de lui jeter l'anathème ; au lieu de mettre Galilée en prison pour avoir démontré que Josué n'a pu arrêter le soleil, ils lui auraient tressé des couronnes pour avoir révélé au monde des choses bien autrement admirables, et qui attestent infiniment mieux la grandeur et la puissance de Dieu.

Par les mêmes motifs, nous repoussons le mot *surnaturel* du vocabulaire spirite. *Miracle* aurait encore sa raison d'être dans son étymologie, sauf à en déterminer l'acception ; *surnaturel* est un non-sens au point de vue du Spiritisme.

Le mot *surhumain* que propose Philatéthès est également impropre, à notre avis, car les êtres qui sont les agents primitifs des phénomènes Spirités, bien qu'à l'état d'Esprits, n'en appartiennent pas moins à l'humanité. Le mot *surhumain* tendrait à sanctionner l'opinion longtemps accréditée, et détruite par le Spiritisme, que les Esprits sont des créatures à part, en dehors de l'humanité. Une autre raison péremptoire c'est que beaucoup de ces phénomènes sont le produit direct des Esprits incarnés, par conséquent des hommes, et

dans tous les cas, requièrent presque toujours le concours d'un incarné ; donc, ils ne sont pas plus surhumains que surnaturels.

Un mot qui s'est aussi complètement écarté de sa signification primitive est celui de *démon*. On sait que *daimôn* se disait, chez les Anciens, des Esprits d'un certain ordre, intermédiaires entre les hommes et ceux que l'on appelait *dieux*. Cette désignation n'impliquait dans l'origine, aucune mauvaise qualité ; elle était au contraire prise en bonne part ; le démon de Socrate n'était certainement pas un mauvais Esprit ; tandis que selon l'opinion moderne, issue de la théologie catholique, les démons sont des anges déchus, des êtres à part, essentiellement et perpétuellement voués au mal.

Pour être conséquent avec l'opinion de Philatéthès, il faudrait que, par respect pour l'étymologie, le Spiritisme conservât aussi la qualification de démons. Le Spiritisme appelant ses phénomènes des *miracles*, et les Esprits des *démons*, ses adversaires auraient eu beau jeu ! Il aurait été repoussé par les trois quarts de ceux qui l'acceptent aujourd'hui, parce qu'ils y auraient vu un retour à des croyances qui ne sont plus de notre temps. Habiller le Spiritisme avec des *vêtements usés*, eût été une maladresse ; c'eût été porter un coup funeste à la doctrine qui aurait eu de la peine à dissiper les préventions que des appellations impropres auraient entretenues.

Revue rétrospective des idées spirites.

Punition de l'athée.

« Voyage pittoresque et sentimental au Champ du repos sous Montmartre et au Père-Lachaise ; par Ans. Caillot, auteur de l'encyclopédie des jeunes demoiselles, et des nouvelles leçons élémentaires de l'histoire de France. » Tel est le titre d'un livre publié à Paris en 1808 et qui doit être très rare aujourd'hui. L'auteur, après avoir donné l'histoire et la description de ces deux cimetières, cite un grand nombre d'inscriptions tombales sur chacune desquelles il fait des réflexions philosophiques, empreintes d'un profond sentiment religieux, provoquées par la pensée qui les a dictées. Nous y avons d'abord remarqué le passage suivant où se trouve nettement exprimée l'idée de la réincarnation :

« Quel sage et quel homme profondément religieux nomma le premier *Champ de repos*, le dernier asile de cet être dont l'existence, jusqu'à son dernier soupir, est tourmentée par les êtres qui l'entourent et par lui-même ! Ici tous reposent dans le sein de la mère commune,

et dans un sommeil qui n'est que *l'avant-coureur du réveil*, c'est-à-dire d'une *nouvelle existence*. Ces débris vénérables, la terre les conserve comme un dépôt sacré ; et, si elle se hâte de les dissoudre, c'est pour en épurer les éléments, et les rendre plus dignes de l'intelligence qui les *ranimera un jour pour de nouvelles destinées*. »

Plus loin, il dit : « Oh ! combien l'aveugle et audacieux mortel qui osa te chasser de son esprit et de son cœur (l'athée qui renie Dieu), fut étonné quand son âme comparut devant la Majesté infinie ! Comment ne vit-on pas sa dépouille s'agiter et frémir de surprise et de terreur ? Comment sa langue glacée ne se ranima-t-elle pas pour exprimer l'épouvante dont elle était frappée quand la chair ne se trouva plus entre elle et tes divins regards ! Grand Dieu ! cause universelle, âme de la nature ! tous les êtres te reconnaissent et te célèbrent comme leur unique auteur : l'homme seul détournerait-il de toi l'esprit intelligent et raisonnable que tu lui donnas pour te glorifier ? Ah ! sans doute, et j'aime à le croire, il n'y eut pas un seul des quarante mille mortels dont les corps gisent ici dans la poussière, qui n'eût la conviction de ton existence et le sentiment de tes adorables perfections.

« Comme j'achevais de prononcer avec émotion ces dernières paroles, un bruit se fit entendre à mon côté. Je jetai les yeux vers l'endroit d'où il venait, et j'aperçus, chose admirable et inouïe ! un spectre qui, enveloppé de son linceul, était sorti d'un tombeau, et s'avavançait gravement vers moi pour me parler. Cette apparition ne fut-elle qu'un jeu de mon imagination ? C'est ce qu'il m'est impossible d'assurer ; mais le dialogue suivant, que j'ai bien retenu, me fait croire que je n'étais pas le seul interlocuteur pour deux rôles à la fois. »

Ici nous ferons une petite observation critique, d'abord sur la qualification de *spectre* donnée par l'auteur à l'apparition, réelle ou supposée ; ce mot rappelle trop les idées lugubres que la superstition attache au phénomène des apparitions, aujourd'hui parfaitement *expliqué* d'après la connaissance que l'on a de la constitution des êtres spirituels. En second lieu, sur ce qu'il fait sortir cette apparition du tombeau, comme si l'âme en faisait son habitation. Mais ceci n'est qu'un détail de forme qui tient à des préjugés longtemps enracinés ; l'essentiel est dans le tableau qu'il présente de la situation morale de cette âme, situation identique à celle que nous révèlent aujourd'hui les communications avec les Esprits.

L'auteur rapporte ainsi qu'il suit le dialogue qu'il eut avec l'être qui lui était apparu.

Quand le spectre se fut approché de moi, il me fit entendre ces paroles d'une voix telle qu'il m'est impossible d'en spécifier le son, n'en ayant jamais entendu une pareille parmi les hommes :

« Tu fais bien d'adorer Dieu ; garde-toi de jamais m'imiter, car je fus un athée. »

MOI. Tu ne croyais donc pas qu'il existait un Dieu ?

LE SPECTRE. Non ; ou plutôt, je fis semblant de ne pas le croire.

MOI. Quelles raisons avais-tu pour ne pas croire que l'univers a été produit et qu'il est gouverné par une suprême intelligence ?

LE SPECTRE. Aucune. J'avais beau en chercher, je n'en trouvais point de solides, et j'étais réduit à ne répéter que de vains sophismes que j'avais lus dans les ouvrages de quelques prétendus philosophes.

MOI. Si tu n'avais point de bonnes raisons pour être athée, tu avais donc des motifs pour le paraître ?

LE SPECTRE. Sans doute. Voyant tous mes semblables pénétrés de l'idée d'un Dieu et du sentiment de son existence, l'orgueil qui m'aveuglait me porta à me distinguer de la multitude, en soutenant à quiconque voulait m'entendre que Dieu n'existait pas, et que l'univers était l'ouvrage du hasard, ou même qu'il avait toujours existé. Je regardais comme une gloire de penser sur ce grand sujet autrement que tous les humains, et *je ne trouvais rien de plus flatteur que d'être considéré dans le monde comme un Esprit assez fort pour s'élever contre la croyance commune de tous les hommes et de tous les siècles.*

MOI. N'avais-tu pas un autre motif que l'orgueil, pour embrasser l'athéisme ?

LE SPECTRE. Oui.

MOI. Quel était ce motif ! Dis la vérité.

LE SPECTRE. La vérité ! !... Sans doute, je la dirai ; car il m'est impossible dans l'ordre de choses où j'existe de la combattre ou de la dissimuler.

Comme tous mes semblables je naquis avec le sentiment de l'existence d'un Dieu, auteur et principe de tous les êtres. Ce sentiment, qui n'était d'abord qu'un germe où mon esprit ne découvrait rien, se développa peu à peu ; et quand j'eus atteint l'âge de la raison, et acquis la faculté de réfléchir, je n'eus aucun effort à faire pour m'y livrer. Combien les leçons de mes parents et de mes maîtres me

plaisaient, quand Dieu et ses perfections infinies en étaient le sujet ! Comme le spectacle de la nature m'enchantait et quelle douce satisfaction j'éprouvais quand on me parlait de ce grand Dieu qui a tout créé par sa puissance, soutient, gouverne et conserve tout par sa sagesse !

Cependant, je parvins à l'adolescence, et les passions commencèrent à me faire entendre leur voix séductrice. Je formais des liaisons avec des jeunes gens de mon âge ; je suivis leurs funestes conseils et je me conformai à leurs dangereux exemples. Entré dans le monde avec ces coupables dispositions, je ne pensai plus qu'à leur faire le sacrifice de tous les principes de vertu et de sagesse que l'on m'avait d'abord inspirés. Ces principes, chaque jour attaqués par mes passions, se réfugièrent dans le fond de ma conscience et s'y changèrent en remords. Ces remords ne me laissant aucun repos, je résolus d'anéantir, autant qu'il était en moi, la cause qui les avait fait naître. Je trouvai que cette cause n'était autre que l'idée d'un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur du crime ; et je l'attaquai avec tous les sophismes que mon Esprit put inventer ou découvrir dans les ouvrages destinés à étendre la doctrine de l'athéisme.

MOI. Devins-tu plus tranquille quand tu eus entassé sophismes sur sophismes contre l'existence de Dieu ?

LE SPECTRE. J'avais beau faire, le repos me fuyait sans cesse ; j'étais convaincu malgré moi, et quoique ma bouche ne prononçât pas une parole qui ne fût un blasphème, je n'avais pas un sentiment qui ne combattît contre moi, en faveur de Dieu.

MOI. Que se passa-t-il en toi pendant la maladie dont tu mourus ?

LE SPECTRE. Je voulus soutenir jusqu'à la fin le caractère d'esprit fort ; et l'orgueil m'empêchait de faire l'aveu de mon erreur, quoique j'en sentisse intérieurement la pressante nécessité. Ce fut dans cette criminelle et fausse disposition que je cessai d'exister.

MOI. Que t'arriva-t-il quand tes yeux se furent pour toujours fermés à la lumière ?

LE SPECTRE. Je me trouvai tout investi de la majesté de Dieu, et je fus saisi d'une terreur si profonde que je n'ai aucun terme qui puisse t'en donner une juste idée. Je m'attendais bien à être rigoureusement puni ; mais, le souverain juge dont la miséricorde adoucit la justice, me relégua dans une ténébreuse région habitée par les Esprits qui eurent des mains innocentes et un cerveau malade.

MOI. Quel est le sort des athées qui commirent des crimes envers la société de leurs semblables ?

LE SPECTRE. L'Être des êtres les punit pour avoir été méchants et non pour s'être trompés ; car il méprise les opinions et ne récompense ou ne punit que les actions.

MOI. Tu n'es donc pas puni dans le séjour ténébreux où tu es exilé ?

LE SPECTRE. J'y subis une peine plus cruelle que tu ne peux l'imaginer. Dieu, après m'avoir condamné, s'éloigna de moi ; et aussitôt, *je perdis toute idée de son existence, et le néant se présenta devant moi dans toute son horreur.*

MOI. Quoi ! tu perdis entièrement l'idée de l'existence de Dieu ?

LE SPECTRE. Oui. *C'est le plus grand supplice qu'un Esprit immortel puisse endurer, et rien ne peut faire concevoir l'état d'abandon, de douleur et de désordre dans lequel il se trouve.*

MOI. Quelle est donc ton occupation avec les Esprits livrés au même supplice ?

LE SPECTRE. Nous nous disputons sans cesse sans pouvoir nous entendre ; la déraison et la folie président à tous nos débats ; et, dans la profonde obscurité où notre intelligence se trouve ensevelie, il n'est aucune opinion, aucun système qu'elle n'adopte, pour les rejeter bientôt et concevoir de nouvelles extravagances. C'est donc l'agitation perpétuelle de ce flux et de ce reflux d'idées sans fondement, sans suite, sans liaison, que consiste le châtiment des philosophes qui furent des athées.

MOI. Tu raisones pourtant en ce moment-ci.

LE SPECTRE. C'est parce que mon supplice va bientôt finir. Il a été bien long, ce supplice ; car, quoique l'on ne compte sur la terre que deux années depuis ma mort, j'ai tellement souffert de toutes ces folies que j'ai dites et entendues qu'il me semble avoir déjà passé des milliers de siècles dans la région des systèmes et des disputes.

Quand le Spectre eut ainsi parlé, il s'inclina, adora Dieu et disparut.

Quand je fus remis de l'émotion que ce que je venais de voir et d'entendre m'avait causée, mes pensées se reportèrent vers les choses étonnantes que le spectre m'avait apprises. Ce qu'il m'a dit du premier Être répond-il à l'idée qu'un si grand nombre d'hommes s'en sont formée ? Que viens-je d'entendre ? Quoi ! l'athée lui-même, l'horreur de ses semblables, finit par trouver grâce aux yeux de cette Divinité que l'on me représente comme une nature vindicative et jalouse ! Eh ! qui osera maintenant me dire : Si tu n'adoptes pas telle ou telle opinion, tu seras condamné à d'éternels supplices ? Quel

barbare osera dire : Hors de ma communion, il n'est point de salut ? Être incompréhensible et tout miséricordieux, as-tu chargé quelqu'un du soin de te venger ? Est-ce à une vile créature qu'il appartient de dire à ses semblables : pensez comme moi, ou soyez à jamais malheureux ! Quelles limites, grand Dieu ! pouvons-nous, êtres bornés que nous sommes, fixer à ta clémence et à ta justice ? Et de quel droit te dirais-je : Ici tu récompenseras, là tu puniras ? Répondez, ô morts qui gisez dans cette poussière ! vous fut-il possible d'avoir tous la croyance dans laquelle je suis né ? Vos intelligences furent-elles toutes également frappées des preuves qui établissent les mystères que j'adore et les dogmes que je crois ? Eh ! comment les degrés d'une croyance seraient-ils partout les mêmes, ainsi que les degrés de conviction ? Homme intolérant et cruel, viens, si tu en as le courage, t'asseoir à mon côté, et ose dire aux victimes de la mort dont je suis venu écouter les leçons, ose leur dire : « Vous êtes ici quarante mille ; eh bien ! il n'en est que dix, que cinquante, que cent parmi vous, que le Dieu vengeur n'a pas dévouées aux flammes éternelles ! »

Si ce discours n'était pas d'un insensé, à quoi servirait la religion des tombeaux ? Pourquoi devrais-je respecter les cendres de ceux qui n'adorèrent pas le grand Être à ma manière ? Est-ce dans cette enceinte, où les ennemis de ma croyance reposent, confondus avec ses sectateurs, que je pourrais entendre les leçons de la véritable sagesse ? Et de quelle impiété me rendrais-je coupable en communiquant avec des intelligences réprouvées, aux dépouilles desquelles je viens rendre un hommage inspiré par la religion comme par l'humanité ?

Une expiation terrestre.

Le jeune François.

Les personnes qui ont lu *Ciel et Enfer*, se souviennent sans doute de la touchante histoire de Marcel, l'enfant du n 4, rapportée au chapitre VIII des *Expiations terrestres*. Le fait suivant présente un cas à peu près analogue et non moins instructif, comme application de la souveraine justice, et comme expiation de ce qui souvent paraît inexplicable dans certaines positions de la vie.

Dans une bonne et honnête famille, mourut au mois d'octobre 1866, un jeune enfant de douze ans, dont la vie, pendant neuf ans, n'avait été qu'une souffrance continue que ni les soins affectueux dont il était entouré, ni les secours de la science n'avaient pu

même adoucir. Il était atteint de paralysie et d'hydropisie ; son corps était couvert de plaies envahies par la gangrène, et ses chairs tombaient en lambeaux. Souvent, dans le paroxysme de la douleur, il s'écriait : « Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour mériter de tant souffrir ? Depuis que je suis au monde, je n'ai cependant fait de mal à personne ! » Instinctivement, cet enfant comprenait que la souffrance devait être une expiation, mais dans l'ignorance de *la loi de solidarité des existences successives*, sa pensée ne remontant pas au delà de la vie présente, il ne se rendait pas compte de la cause qui pouvait justifier en lui un si cruel châtement.

Une particularité digne de remarque, fut la naissance d'une sœur alors qu'il avait environ trois ans. C'est à cette époque que se déclarèrent les premiers symptômes de la terrible maladie à laquelle il devait succomber. Dès ce moment aussi il conçut pour la nouvelle venue une répulsion telle qu'il ne pouvait supporter sa présence, et que sa vue semblait redoubler ses souffrances. Souvent il se reprochait ce sentiment que rien ne justifiait, car la petite fille ne le partageait pas ; elle était au contraire pour lui douce et aimante. Il disait à sa mère : « Pourquoi donc la vue de ma petite sœur m'est-elle si pénible ? Elle est bonne pour moi, et malgré moi je ne puis m'empêcher de la détester. » Cependant il ne pouvait souffrir qu'on lui fît le moindre mal, ni qu'on la chagrînât ; loin de se réjouir de ses peines, il s'affligeait quand il la voyait pleurer. Il était évident que deux sentiments se combattaient en lui ; il comprenait l'injustice de son antipathie, mais ses efforts pour la surmonter étaient impuissants.

Que de telles infirmités soient, à un certain âge, les suites de l'inconduite, ce serait une chose toute naturelle ; mais de quelles fautes assez graves un enfant de cet âge peut-il s'être rendu coupable pour endurer un pareil martyre ? D'où pouvait en outre provenir cette répulsion pour un être inoffensif ? Ce sont là des problèmes qui se présentent à chaque instant, et qui portent une foule de gens à douter de la justice de Dieu, parce qu'ils n'y trouvent de solution dans aucune religion ; ces anomalies apparentes trouvent au contraire leur complète justification dans la solidarité des existences. Un observateur spirite pouvait donc se dire, avec toute apparence de raison, que ces deux êtres s'étaient connus, et avaient été placés à côté l'un de l'autre dans l'existence actuelle pour quelque expiation et la réparation de quelque tort. De l'état de souffrance du frère, on pouvait conclure qu'il était le coupable, et que les liens de proche parenté qui l'unissaient à l'objet de son antipathie lui étaient imposés pour préparer entre eux les voies

d'un rapprochement ; aussi voit-on déjà chez le frère une tendance et des efforts pour surmonter son éloignement qu'il reconnaît injuste. Cette antipathie n'avait point les caractères de la jalousie qu'on remarque parfois chez les enfants d'un même sang ; elle provenait donc, selon toute probabilité, de souvenirs pénibles, et peut-être de remords qu'éveillait la présence de la petite fille. Telles sont les déductions qu'on pouvait rationnellement tirer, par analogie, de l'observation des faits, et qui ont été confirmées par l'Esprit de l'enfant.

Évoqué presque immédiatement après sa mort par une amie de la famille à laquelle il portait beaucoup d'affection, il ne put d'abord s'expliquer d'une manière complète, et promit de donner ultérieurement des détails plus circonstanciés. Parmi les diverses communications qu'il a données, voici les deux qui se rapportent plus particulièrement à la question :

« Vous attendez de moi le récit que je vous ai promis de ce que j'ai été dans une existence antérieure et l'explication de la cause de mes grandes souffrances ; ce sera pour tous un enseignement. Ces enseignements sont partout, je le sais ; il s'en trouve de tous cotés, mais le récit de faits dont on a vu soi-même les suites, est toujours, pour ceux qui existent, une preuve bien plus frappante.

« J'ai péché, oui j'ai péché ! Savez-vous ce que c'est que d'avoir été assassin, d'avoir attenté à la vie de son semblable ? Je ne l'ai pas fait de la manière que les assassins emploient en tuant de suite, soit avec une corde, soit avec un couteau, ou tout autre instrument ; non, ce n'est pas de cette manière. J'ai tué, mais j'ai tué lentement, en faisant souffrir un être que je détestais ! Oui, je le détestais, cet enfant que je croyais ne pas m'appartenir ! Pauvre innocent ! avait-il mérité ce triste sort ? Non, mes pauvres amis, il ne l'avait pas mérité, ou du moins ce n'était pas à moi à lui faire subir ces tourments. Je l'ai fait, pourtant, et voilà pourquoi j'ai été obligé de souffrir comme vous avez vu.

« J'ai souffert, mon Dieu ! est-ce assez ? vous êtes trop bon, Seigneur ! oui, en présence de mon crime et de l'expiation, je trouve que vous avez été trop miséricordieux.

Priez pour moi, chers parents, chers amis ; maintenant mes souffrances sont passées. Pauvre madame D..., je vous fais souffrir ! c'est qu'il était bien pénible pour moi de venir faire l'aveu de ce crime immense !

« Espérance, mes bons amis, Dieu m'a remis ma faute ; je suis maintenant dans la joie, et cependant aussi dans la peine ; voyez-

vous ! on a beau être dans un état meilleur, avoir expié : la pensée, le souvenir de ses crimes laissent une telle impression, qu'il est impossible qu'on n'en ressente pas longtemps encore toute l'horreur, car ce n'est pas seulement sur terre que j'ai souffert, mais avant, dans cette vie spirituelle ! Et, quelle peine j'ai eue à me décider à venir souffrir cette expiation terrible ! je ne puis vous narrer tout cela, ce serait trop affreux ! La vue constante de ma victime, et l'autre, la pauvre mère ! Enfin, mes amis : prières pour moi et grâces au Seigneur ! Je vous avais promis ce récit ; il fallait jusqu'au bout que j'acquittasse ma dette, quoi qu'il pût m'en coûter.

(Jusqu'ici le médium avait écrit sous l'empire d'une vive émotion ; il continua avec plus de calme.)

Et maintenant, mes bons parents, un mot de consolation. Merci, oh merci ! à vous qui m'avez aidé dans cette expiation, et qui en avez porté une partie ; vous avez adouci, autant qu'il dépendait de vous, ce qu'il y avait d'amer dans mon état. Ne vous chagrinez pas, c'est une chose passée ; je suis heureux, je vous l'ai dit, surtout en comparant l'état passé à l'état présent. Je vous aime tous ; je vous remercie ; je vous embrasse ; aimez-moi toujours. Nous nous retrouverons, et, tous ensemble, nous continuerons cette vie éternelle, en tâchant que la vie future rachète entièrement la vie passée.

Votre fils, FRANÇOIS E.

Dans une autre communication l'Esprit du jeune François compléta les renseignements ci-dessus :

Demande. Cher enfant, tu n'as pas dit d'où venait ton antipathie pour ta petite sœur.

Réponse. Ne le devinez-vous pas ? Cette pauvre et innocente créature était ma victime que Dieu avait attachée à ma dernière existence comme un remords vivant ; voilà pourquoi sa vue me faisait tant souffrir.

Demande. Cependant tu ne savais pas qui elle était.

Réponse. Je ne le savais pas à l'état de veille, sans cela mes tourments eussent été cent fois plus affreux ; aussi affreux qu'ils l'avaient été dans la vie spirituelle où je la voyais sans cesse ; mais croyez-vous que mon Esprit, dans les moments où il était dégagé, ne le savait pas ? C'était la cause de ma répulsion, et si je m'efforçais de la combattre, c'est qu'instinctivement je sentais qu'elle était injuste. Je n'étais pas encore assez fort pour faire du bien à celle que je ne pouvais m'empêcher de détester, mais je ne voulais pas

qu'on lui fit du mal : c'était un commencement de réparation. Dieu m'a tenu compte de ce sentiment, c'est pourquoi il a permis que je fusse délivré de bonne heure de ma vie de souffrance, sans cela j'aurais pu vivre encore de longues années dans l'horrible situation où vous m'avez vu.

Bénissez donc ma mort qui a mis un terme à l'expiation, car elle a été le gage de ma réhabilitation.

Demande (au guide du médium). Pourquoi l'expiation et le repentir dans la vie spirituelle ne suffisent-ils pas pour la réhabilitation, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter les souffrances corporelles ?

Réponse. Souffrir dans un monde ou dans un autre, c'est toujours souffrir, et l'on souffre aussi longtemps que la réhabilitation n'est pas complète. Cet enfant a bien souffert sur la terre ; eh bien ! ce n'est rien en comparaison de ce qu'il a enduré dans le monde des Esprits. Ici il avait en compensation les soins et l'affection dont il était entouré. Il y a encore cette différence entre la souffrance corporelle et la souffrance spirituelle, que la première est presque toujours volontairement acceptée comme complément d'expiation, ou comme épreuve pour avancer plus rapidement, tandis que l'autre est imposée.

Mais il y a d'autres motifs à la souffrance corporelle : c'est d'abord afin que la réparation ait lieu dans les mêmes conditions où le mal a été fait ; puis pour servir d'exemple aux incarnés. En voyant leurs semblables souffrir et en sachant la raison, ils en sont bien autrement impressionnés que de savoir qu'ils sont malheureux comme Esprits ; ils peuvent mieux s'expliquer la cause de leurs propres souffrances ; la justice divine se montre en quelque sorte palpable à leurs yeux. Enfin la souffrance corporelle est une occasion pour les incarnés d'exercer entre eux la charité, une épreuve pour leurs sentiments de commisération, et souvent un moyen de réparer des torts antérieurs ; car, croyez-le bien, lorsqu'un infortuné se trouve sur votre chemin, ce n'est point l'effet du hasard. Pour les parents du jeune François, c'était une grande épreuve d'avoir un enfant dans cette triste position ; eh bien ! ils ont dignement rempli leur mandat, et ils en seront d'autant mieux récompensés qu'ils ont agi spontanément, par la propre impulsion de leur cœur. Si les Esprits ne souffraient pas dans l'incarnation, c'est qu'il n'y aurait que des Esprits parfaits sur la terre.

Galilée.

Fragments du drame de M. Ponsard.

(Voir le n° précédent.)

Un siècle avant Galilée, Copernic avait conçu le système astronomique qui porte son nom⁵. Galilée, à l'aide du télescope qu'il avait inventé, ajoutant l'observation directe à la théorie, compléta les idées de Copernic et en démontra la vérité par le calcul. Avec son instrument, il put étudier la nature des planètes, et de leur similitude avec la terre : il conclut à leur habitabilité. Il avait également reconnu que les étoiles sont autant de soleils disséminés dans l'espace sans bornes, et pensa que chacun devait être le centre de mouvement d'un système planétaire. Il venait de découvrir les quatre satellites de Jupiter, et cet événement mit en émoi le monde savant et le monde religieux. Le poète s'attache à peindre, dans son drame, la diversité des sentiments qu'il excita selon le caractère et les préjugés des individus.

Deux étudiants de l'Université s'entretiennent de la découverte de Galilée, et comme ils ne sont pas d'accord, ils prennent l'avis d'un professeur en renom.

ALBERT.

Sur certain point, docteur, nous sommes en dispute,
Et voudrions savoir ce que vous en pensez.

POMPÉE.

Il sied de demander conseil aux gens sensés,
- Ça, de quoi s'agit-il ?

VIVIAN.

De quatre satellites
Autour de Jupiter décrivant leurs orbites.

POMPÉE.

Ils n'existent pas.

VIVIAN.

Mais...

POMPÉE.

Ne sauraient exister.

VIVIAN.

On peut les voir pourtant et l'on peut les compter.

POMPÉE.

On ne peut les compter puisqu'ils ne sauraient être.

⁵ Copernic, astronome polonais, né à Thorn (États prussiens) en 1473, mort en 1543. - Galilée, né à Florence en 1564, condamné en 1633, mort aveugle en 1644. Le système de Copernic était déjà condamné par l'Église.

ALBERT.

Tu l'entends, Vivian ?

VIVIAN.

Et pourquoi cela maître ?

POMPÉE.

Parce que, soutenir que Dieu peut avoir fait
Quatre globes en sus des sept globes qu'on sait
Est un propos méchant, un thème chimérique,
Antireligieux, antiphilosophique.

(*Apercevant Galilée escorté d'un grand nombre d'étudiants.*)

Gobes-mouches niais ! et charlatan infâme !

ALBERT À VIVIAN.

Tu vois que le docteur Pompée est contre toi.

VIVIAN.

Tant mieux pour la doctrine en laquelle j'ai foi ;

De toute vérité la marche naturelle,

Est d'ameuter d'abord tous les pédants contre elle.

C'est bien là la force de raisonnement de certains négateurs des idées nouvelles : cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être. On demandait à un savant : Que diriez-vous si vous voyiez une table s'enlever sans point d'appui ? – Je n'y croirais pas, répondit-il, par que *je sais* que cela ne se peut pas.

UN MOINE, *haranguant la foule.*

Écoutez ce que dit l'Apôtre : Dans les cieux

Pourquoi, Galiléens, promenez-vous vos yeux ?

C'est ainsi, que d'avance il lançait l'anathème

Contre toi, Galilée, et contre ton système.

Nous-mêmes, aujourd'hui, nous voyons clairement,

En quelle horreur le ciel a cet enseignement,

Et l'Arno débordé, la grêle sur nos vignes,

Sont du courroux divin les lamentables signes.

- Mes frères, méprisez ces mensonges grossiers ;

Pour que la terre marche, est-ce qu'elle a des pieds ?

Si la lune se meut, c'est qu'un ange la guide ;

Car à chaque planète un conducteur préside ;

Mais la terre, où serait son ange ? – Sur les monts ?

On l'y verrait. – Au centre ? Il loge les démons.

Livie, femme de Galilée, est le type des gens à esprit borné, plus soucieux de la vie matérielle que de la gloire et de la vérité.

LIVIE, *à Galilée.*

. . . . Pourquoi, chauffez-vous les cervelles,

En débitant un tas de maximes nouvelles ?

Toutes ces nouveautés sont, pour trancher le mot,
Invention du diable et sentent le fagot.
A la façon déjà, dont chacun vous regarde,
Cela finira mal, si vous n'y prenez garde.
Oh ! que n'imitiez-vous ces dignes professeurs
Qui disent ce qu'ont dit tous leurs prédécesseurs ?
Voilà des gens chez qui l'ordre et le bon sens règnent ;
Ils enseignent sans bruit ce qu'on veut qu'ils enseignent,
Et, sans se travailler à débattre en public
S'il faut croire Aristote ou croire Copernic,
Ils tiennent sagement que l'opinion vraie
Doit être celle-là pour laquelle on les paie,
Et que, puisque Aristote ouvre le coffre-fort,
Aristote à raison, et Copernic à tort.
Aussi ne se font-ils d'affaire avec personne ;
Ils emboursent en paix les florins qu'on leur donne ;
Ils prospèrent ; ils sont bien logés, bien nourris ;
Leurs filles ont des dots et trouvent des maris ;
Leur auditoire est doux et jamais ne s'attroupe ;
Ils rentrent au logis aux heures où l'on soupe ;
Mais vous, vous faites rage, et l'on vous applaudit,
Et, pendant ce temps-là, le dîner refroidit.

Fragments du monologue de Galilée au commencement du second acte :

Non, les temps ne sont plus où, reine solitaire,
Sur son trône immobile on asseyait la terre ;
Non, le rapide char, portant l'astre du jour,
De l'aurore au couchant ne décrit plus son tour ;
Le firmament n'est plus la voûte cristalline,
Qui, comme un plafond bleu, de lustres s'illumine ;
Ce n'est plus pour nous seuls que Dieu fit l'univers ;
Mais loin de nous tenir abaissés, soyons fiers !
Car, si nous abdiquons une royauté fausse,
Jusqu'au règne du vrai la science nous hausse ;
Plus le corps s'amoindrit, plus l'Esprit devient grand ;
Notre noblesse croît où détroit notre rang.
Il est plus beau pour l'homme, infime créature,
De saisir les secrets voilés par la nature,
Et d'oser embrasser dans sa conception
L'universelle loi de la création,
Que d'être, comme aux jours d'un vaniteux mensonge,
Roi d'une illusion et possesseur d'un songe,
Centre ignorant d'un tout qu'il croyait fait pour lui,
Et que par la pensée il conquiert aujourd'hui.

Soleil, globe de feu, gigantesque fournaise,
Chaos incandescent où bout une genèse,
Océan furieux où flottent éperdus
Les liquides granits et les métaux fondus,
Heurtant, brisant, mêlant leurs vagues enflammées
Sous de noirs ouragans tout chargés de fumées,
Houle ardente, où parfois nage un îlot vermeil,
Tache aujourd'hui, demain écorce du soleil ;
Autour de toi se meut, ô fécond incendie,
La terre, notre mère, à peine refroidie,
Et, refroidis comme elle, et, *comme elle habités*,
Mars sanglant, et Vénus, l'astre aux blanches clartés ;
Dans tes proches splendeurs, Mercure qui se baigne,
Et Saturne en exil aux confins de ton règne,
Et par Dieu, puis par moi, couronné dans l'éther
D'un quadruple bandeau de lunes, Jupiter.

Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh ! oui, vous êtes mieux que des lampes nocturnes,
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez,
De votre sable d'or les chemins azurés ;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers, où notre œil ne voit qu'une étincelle.

.....

Et partout l'action, le mouvement et l'âme !
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme,
Des globes habités, dont les êtres pensants,
Vivent comme je vis, sentent ce que je sens,
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être !
Que c'est grand ! que c'est beau ! Dans quel culte profond
L'Esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond !
Inépuisable auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence !

Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement ton nom partout béni !

Allez, persécuteurs ! lancez vos anathèmes !
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers ;
Pour moi sur tous les points l'œuvre divine éclate ;
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate ;
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.

Fragments du dialogue entre l'inquisiteur et Galilée.

L'INQUISITEUR.

Il n'est de vérité que dans les Écritures ;
Tout le reste est erreur, visions, impostures ;
Ce qu'on croit de contraire à leur enseignement
N'est pas une clarté, c'est un aveuglement.

GALILÉE.

Oui, la foi du chrétien par leur règle est régie ;
Leur seule autorité règne en théologie,
Et l'adoration doit courber nos esprits
Sous les dogmes divins que l'on y voit inscrits ;
Mais le monde physique échappe à leur domaine ;
Dieu le livre en entier à la dispute humaine ;
Comme il s'agit d'objets qui tombent sous les sens,
Les sens et la raison s'y montrent tout-puissants ;
L'autorité se tait ; nul ordre ne peut faire
Des rayons inégaux au centre de la sphère,
Nul ne peut d'hérésie accuser le compas,
Ni décréter qu'un corps tournant ne tourne pas.
L'œil est juge, en un mot, de l'univers visible.
Si le dogme immuable est fixé par la Bible,
La science répugne à l'immobilité,
Et, mourant dans les fers, vit par la liberté.

.....

L'INQUISITEUR.

.....

Or, ne vois-tu donc pas que ton nouveau système,
Troublant l'astronomie, ébranle la foi même ?
L'erreur matérielle, admise sur un point,
Dans tout le Testament rend suspect le témoin ;
Qui peut avoir failli n'est donc plus infaillible ;
Le doute est donc permis, l'examen est possible,

Et l'on conclut bientôt, dès qu'on ose juger,
De la fausse physique au dogme mensonger.

GALILÉE.

Moi, détruire la foi, quand j'agrandis le culte !
Montrer Dieu dans son œuvre, est-ce lui faire insulte ?
Ah ! la comprendre mieux, c'est la mieux adorer,
Et c'est l'honorer mal que la défigurer.
Les cieux, selon la Bible en qui nous devons croire,
Les cieux de leur auteur nous racontent la gloire ;
Eh bien, j'ai mieux qu'un autre écouté leur récit,
Et je l'ai répété comme les cieux l'ont dit.

.....
Peut-on barrer le cours d'une vérité neuve ?
Arrêter une goutte, est-ce arrêter un fleuve ?
Croyez-moi, respectez ces aspirations,
Elles ont trop d'élans et trop d'expansions
Pour souffrir qu'un geôlier les tienne prisonnières ;
Laissez-leur le champ libre, ou *malheur aux barrières !*
- Ah ! Rome, aux premiers jours de ton culte proscrit,
Tu disais n'opposer au glaive que l'esprit ;
N'as-tu donc triomphé que pour changer de rôle,
Et toi-même opposer le glaive à la parole ?

Antonia, fille de Galilée, voyant son père proscrit, lui dit :

Voici ton Antigone. Oui, mon amour pieux
Conduira le proscrit, vainqueur du sphinx des cieux.
Dirigeant ton bâton de vallée en vallée,
Je dirai : « Donnez-moi du pain pour Galilée,
Pour celui qui, privé d'un toit par des chrétiens,
Aurait eu des autels chez les peuples païens. »

Galilée sonda les profondeurs des cieux et révéla la pluralité des mondes matériels. Ce fut, comme nous l'avons dit, toute une révolution dans les idées ; un nouveau champ d'exploration fut ouvert à la science. Le Spiritisme vient en opérer une non moins grande en révélant l'existence du monde spirituel qui nous environne ; grâce à lui l'homme connaît son passé et sa véritable destinée. Galilée a renversé les barrières qui circonscrivaient l'univers : le Spiritisme le peuple et comble le vide des espaces infinis. Quoique plus de deux siècles nous séparent des découvertes de Galilée, bien des préjugés sont encore vivaces ; la nouvelle doctrine émancipatrice rencontre les mêmes obstacles ; on l'attaque avec les mêmes armes, on lui oppose les mêmes arguments. En lisant le drame de M. Ponsard, on pourrait mettre

des noms propres modernes à chacun de ses personnages. Cependant le mauvais vouloir et la persécution n'ont pas empêché la doctrine de Galilée de triompher parce qu'elle était la vérité ; il en sera de même du Spiritisme, parce que c'est aussi une vérité. Ses détracteurs seront regardés, par la génération future, du même œil que nous regardons ceux de Galilée.

Lumen.

Par CAMILLE FLAMMARION.

(2^e article. Voir le numéro de mars, page 93.)

Nous avons laissé Lumen dans *Capella*, occupé à considérer la terre qu'il venait de quitter. Ce monde étant situé à 170 trillions 392 milliards de lieues de la terre, et la lumière parcourant 70,000 lieues par seconde, celle-ci ne peut arriver de l'un à l'autre qu'en 71 ans 8 mois et 24 jours, soit environ 72 ans. Il en résulte que le rayon lumineux qui porte l'empreinte de l'image de la terre n'arrive aux habitants de *Capella* qu'au bout de 72 ans. Lumen étant mort en 1864, et portant sa vue sur Paris, le vit tel qu'il était 72 ans auparavant, c'est-à-dire en 93, année de sa naissance.

Il fut donc d'abord très surpris de le trouver tout différent de ce qu'il l'avait vu, de voir des ruelles, des couvents, des jardins, des champs à la place des avenues, des nouveaux boulevards, des gares de chemins de fer, etc. Il vit la place de la Concorde occupée par une foule immense, et fut témoin oculaire de l'avènement du 21 janvier. La théorie de la lumière lui donna la clef de cet étrange phénomène. Voici la solution de quelques-unes des difficultés qu'il soulève⁶.

Sitiens. Mais alors, si le passé peut se confondre ainsi dans le présent ; si la réalité et la vision se marient de la sorte ; si des personnages morts depuis longtemps peuvent encore être vus jouant sur la scène ; si les constructions nouvelles et les métamorphoses d'une ville comme Paris peuvent disparaître et laisser voir à leur place la cité d'autrefois ; si enfin le présent peut s'évanouir pour la résurrection du

⁶ D'après le calcul, et en raison de la distance du soleil qui est de 38 millions 230 mille lieues, de 4 kilomètres, la lumière de cet astre nous arrive en 8 minutes 13 secondes. Il en résulte qu'un phénomène qui se passerait à sa surface ne nous apparaîtrait que 8 m. 13 s. plus tard, et que si le phénomène était instantané il n'existerait déjà plus lorsque nous le verrions. La distance de la lune n'étant que de 85 mille lieues, sa lumière nous arrive à peu près en une seconde, et un quart, les perturbations qui pourraient s'y produire nous apparaîtraient, par conséquent, à peu de chose près au moment où elles ont lieu. Si Lumen se fût trouvé dans la lune, il aurait vu le Paris de 1864 et non de 93 ; s'il eût été dans un monde deux fois plus éloigné que *Capella*, il aurait vu la Régence.

passé, sur quelle certitude pouvons-nous désormais nous confier ? Que deviennent la science et l'observation ? Que deviennent les déductions et les théories ? Sur quoi sont fondées nos connaissances qui nous paraissent les plus solides ? Et si ces choses sont vraies, ne devons-nous pas désormais douter de tout ou croire à tout ?

Lumen. Ces considérations et bien d'autres, mon ami, m'ont absorbé et tourmenté ; mais elles n'ont pas empêché d'être la réalité que j'observais. Lorsque j'eus la certitude que nous avions *présente* sous les yeux l'année 1793, je songeai de suite que la science elle-même, au lieu de combattre cette réalité (car deux vérités ne peuvent être opposées l'une à l'autre), devait m'en donner l'explication. J'interrogeai donc la physique, et j'attendis sa réponse. (Suit la démonstration scientifique du phénomène.)

Sitiens. Ainsi, le rayon lumineux est comme un courrier qui nous apporte des nouvelles de l'état du pays qui l'envoie, et qui, s'il met 72 ans à nous parvenir, nous donne l'état de ce pays au moment de son départ, c'est-à-dire près de 72 ans avant le moment où il nous arrive.

Lumen. Vous avez deviné le mystère. Pour parler plus exactement encore, le rayon lumineux serait un courrier qui nous apporterait, non pas des nouvelles écrites, mais la photographie, ou plus rigoureusement encore *l'aspect lui-même* du pays d'où il est sorti. Lors donc que nous examinons au télescope la surface d'un astre, nous ne voyons pas encore cette surface telle qu'elle est au moment même où nous l'observons, mais telle qu'elle était au moment où la lumière qui nous en arrive fut émise par cette surface.

Sitiens. De sorte que si une étoile dont la lumière met, je suppose, dix ans à nous parvenir, était subitement anéantie aujourd'hui, nous la verrions encore pendant dix ans, puisque son dernier rayon ne nous arriverait que dans dix ans.

Lumen. C'est précisément cela. Il y a donc là une surprenante transformation du passé au présent. Pour l'astre observé, c'est le passé, déjà disparu ; pour l'observateur c'est le présent, l'actuel. Le passé de l'astre est rigoureusement et positivement le présent de l'observateur

Lumen se voit lui-même plus tard, enfant, à l'âge de six ans, jouant et se disputant avec une troupe d'autres enfants sur la place du Panthéon.

Sitiens. Je vous avoue qu'il me paraît impossible que l'on puisse se voir ainsi soi-même. Vous ne pouvez être deux personnes. Puisque vous aviez 72 ans quand vous êtes mort, votre état d'enfance

était passé, disparu, évanoui depuis longtemps. Vous ne pouvez voir une chose qui n'est plus. On ne peut se voir en double, enfant et vieillard.

Lumen. Vous ne réfléchissez pas assez, mon ami. Vous avez assez bien compris le fait général pour l'admettre ; mais vous n'avez pas suffisamment observé que ce dernier fait particulier rentre absolument dans le premier. Vous admettez que l'aspect de la terre emploie 72 ans à venir à moi, n'est-ce pas ? que les événements ne m'arrivent qu'à cet intervalle de temps après leur actualité ? En un mot, que je vois le monde tel qu'il était à cette époque. Vous admettez pareillement que voyant les rues de cette époque, je vois en même temps les enfants qui couraient dans ces rues ? Eh bien ! puisque je vois cette troupe d'enfants ; et que je faisais alors partie de cette troupe, pourquoi voulez-vous que je ne me voie pas aussi bien que je vois les autres ?

Sitiens. Mais vous n'y êtes plus, dans cette troupe ?

Lumen. Encore une fois, cette troupe elle-même n'existe plus maintenant, mais je la vois telle qu'elle existait à l'instant où est parti le rayon lumineux qui m'arrive aujourd'hui, et puisque je distingue les quinze ou dix-huit enfants qui la composaient, il n'y a pas de raison pour que l'enfant qui était moi disparaisse, parce que c'est moi qui le regarde. D'autres observateurs le verraient en compagnie de ses camarades. Pourquoi voulez-vous qu'il y ait exception quand c'est moi qui regarde ? Je les vois tous, et je me vois avec eux.

Lumen passe en revue la série des principaux événements politiques arrivés depuis 1793 jusqu'en 1864, où il se voit lui-même sur son lit de mort.

Sitiens. Est-ce que ces événements passèrent rapidement sous vos regards ?

Lumen. Je ne saurais apprécier la mesure du temps ; mais tout ce panorama rétrospectif se succéda certainement en moins d'un jour... en quelques heures peut-être.

Sitiens. Alors je ne comprends plus. Si 72 années terrestres ont passé sous vos yeux, elles auraient dû mettre exactement 72 ans à vous apparaître, et non quelques heures. Si l'année 1793 vous apparaissait seulement en 1864, l'année 1864, en retour, ne devrait par conséquent vous apparaître qu'en 1936.

Lumen. Votre objection est fondée, et me prouve que vous avez bien compris la théorie du fait. Aussi vais-je vous expliquer comment il ne me fut pas nécessaire d'attendre 72 nouvelles années pour re-

voir ma vie, et comment, sous l'impulsion d'une force inconsciente, je l'ai effectivement revue en moins d'un jour.

Continuant de suivre mon existence, j'arrivai aux dernières années remarquables par la transformation radicale que Paris a subie ; je vis mes derniers amis et vous-même ; ma famille et mon cercle de connaissances ; et enfin le moment arriva où je me vis couché sur mon lit de mort et où j'assistai à la dernière scène. C'est vous dire que j'étais revenu sur la terre.

Attirée par la contemplation qui l'absorbait, mon âme avait vite oublié la montagne des vieillards et Capella. Comme on le ressent parfois en rêve, elle s'envolait vers le but de ses regards. Je ne m'en aperçus pas d'abord, tant l'étrange vision captivait toutes mes facultés. Je ne puis vous dire ni par quelle loi, ni par quelle puissance les âmes peuvent se transporter aussi rapidement d'un lieu à un autre ; mais la vérité est que j'étais *revenu à la terre*, en moins d'un jour, et que je pénétrais dans ma chambre au moment même de mon ensevelissement.

Puisque, dans ce voyage de retour, j'allais au devant des rayons lumineux, je raccourcissais sans cesse la distance qui me séparait de la terre, la lumière avait de moins en moins de chemin à parcourir, et resserrait ainsi la succession des événements. Au milieu du chemin m'arrivant de 36 ans seulement, ils ne me montraient plus la terre de 72 ans auparavant, mais de 36. Aux trois quarts du chemin, les aspects n'étaient plus en retard que de 18 ans. A la moitié du dernier quart, ils m'arrivaient seulement 9 ans après s'être passés, et ainsi de suite ; de sorte que la série entière de mon existence se trouva condensée en moins d'un jour par suite du retour rapide de mon âme, allant au-devant des rayons lumineux.

Lorsque Lumen arriva dans Capella, il vit un groupe de vieillards occupés à considérer la terre, et dissertant sur l'événement de 93 ; l'un d'eux dit à ses compagnons :

« A genoux ! mes frères ; demandons l'indulgence au Dieu universel. Ce monde, cette nation, cette cité s'est souillée d'un grand crime ; la tête d'un roi innocent vient de tomber. » Je m'approchai de l'ancien, dit Lumen, et lui demandai de me faire le récit de ses observations.

« Il m'apprit que, par l'intuition dont sont doués les Esprits du degré de ceux qui habitent ce monde, et par la faculté intime d'aperception qu'ils ont reçue en partage, ils possèdent une sorte de relation magnétique avec les étoiles avoisinantes. Ces étoiles sont au

nombre de douze ou quinze ; ce sont les plus rapprochées ; hors de cette région l'aperception devient confuse. Notre soleil est l'une de ces étoiles voisines⁷. Ils connaissent donc, vaguement mais sensiblement, l'état des humanités qui habitent les planètes dépendantes de ce soleil, et leur degré relatif d'élévation intellectuelle et morale.

« De plus, *lorsqu'une grande perturbation traverse l'une de ces humanités, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, ils en subissent une sorte de commotion intime, comme on voit une corde vibrante faire entrer en vibration une autre corde située à distance.*

« Depuis un an (l'année de ce monde est égale à dix des nôtres), ils s'étaient sentis attirés par une émotion particulière vers la planète terrestre ; et les observateurs avaient suivi avec intérêt et inquiétude la marche de ce monde. »

On serait dans l'erreur si l'on induisait de ce qui précède que les habitants des différentes sphères portent, du point où ils sont, un regard investigateur sur ce qui se passe dans les autres mondes, et que les événements qui s'y accomplissent passent sous leurs yeux comme dans le champ d'une lunette. Chaque monde d'ailleurs, a ses préoccupations spéciales qui captivent l'attention de ses habitants, selon leurs besoins propres, leurs mœurs toutes différentes, et leur degré d'avancement. Lorsque les Esprits incarnés dans une planète ont des motifs personnels de s'intéresser à ce qui se passe dans un autre monde, ou à quelques-uns de ceux qui l'habitent, leur âme s'y transporte, comme le fit celle de Lumen, à l'état de dégagement, et alors ils redeviennent momentanément, pour ainsi dire habitants spirituels de ce monde, ou bien ils s'y incarnent en mission. Voilà, du moins, ce qui résulte de l'enseignement des Esprits.

⁷ 170 trillions, 392 milliards de lieues ! Par la distance qui sépare les étoiles *voisines* on peut juger de l'étendue occupée par l'ensemble de celles qui nous paraissent cependant à la vue si près les unes des autres, sans compter le nombre infiniment plus grand de celles qui ne sont perceptibles qu'à l'aide du télescope, et qui ne sont elles-mêmes qu'une infime fraction de celles qui, perdues dans les profondeurs de l'infini, échappent à tous nos moyens d'investigation. Si l'on considère que chaque étoile est un soleil, centre d'un tourbillon planétaire, on comprendra que notre propre tourbillon n'est qu'un point dans cette immensité. Qu'est donc notre globe de 3,000 lieues de diamètre parmi ces milliards de mondes ? Que sont ses habitants qui ont cru longtemps leur petit monde le point central de l'univers, et se sont crus eux-mêmes les seuls êtres vivants de la création, concentrant en eux seuls les préoccupations et la sollicitude de l'Éternel, et croyant de bonne foi que le spectacle des cieux n'était fait que pour récréer leur vue ? Tout ce système égoïste et mesquin, qui a fait pendant de longs siècles le fondement de la foi religieuse, s'est écroulé devant les découvertes de Galilée.

Cette dernière partie du récit de Lumen manque donc d'exactitude ; mais il ne faut pas perdre de vue que cette histoire n'est qu'une hypothèse destinée à rendre plus accessibles à l'intelligence, et en quelque sorte palpables par la mise en action, la démonstration d'une théorie scientifique, ainsi que nous l'avons fait observer dans notre précédent article.

Nous appelons l'attention sur le paragraphe ci-dessus où il est dit : « Les grandes perturbations *physiques et morales* d'un monde produisent sur les mondes voisins une sorte de commotion intime, comme une corde vibrante fait vibrer une autre corde placée à distance. » L'auteur, qui en matière de science ne parle pas à la légère, énonce là un principe qui pourrait bien un jour être converti en loi. Déjà la science admet, comme résultat d'observation, l'action réciproque matérielle des astres. Si, comme on commence à le soupçonner, cette action, augmentée par le fait de certaines circonstances, peut occasionner des perturbations et des cataclysmes, il n'y aurait rien d'impossible à ce que ces mêmes perturbations eussent leur contrecoup. Jusqu'à présent la science n'a considéré que le principe matériel ; mais si l'on tient compte du principe spirituel comme élément actif de l'univers, et si l'on songe que ce principe est tout aussi général et tout aussi essentiel que le principe matériel, on conçoit qu'une grande effervescence de cet élément et les modifications qu'il subit sur un point donné puissent avoir leur réaction, par suite de la corrélation nécessaire qui existe entre la matière et l'esprit. Il y a certainement dans cette idée le germe d'un principe fécond et d'une étude sérieuse dont le Spiritisme ouvre la voie.

Dissertations spirites.

La vie spirituelle.

(Groupe Lampérière, 9 janvier 1867. Médium, M. Delanne.)

Je suis là, bienheureux de venir vous saluer, vous encourager et vous dire :

Frères, Dieu vous comble de ses bienfaits, en vous permettant en ces temps d'incrédulité, de respirer à pleins poumons l'air de la vie spirituelle qui souffle avec vigueur à travers les masses compactes.

Croyez votre ancien sociétaire, croyez votre ami intime, votre frère par le cœur, la pensée, la foi ; croyez aux vérités enseignées : elles sont aussi sûres que logiques ; croyez en moi qui, il y a quelques jours, me contentais comme vous de croire et d'espérer, tandis qu'aujourd'hui la douce fiction est pour moi une immense et profonde vérité. Je touche, je vois, je suis, je possède, donc cela est ;

J'analyse mes impressions d'aujourd'hui et les compare avec celles toutes fraîches encore de la veille.

Non-seulement, il m'est permis de comparer, de synthétiser, de peser mes actions, mes pensées, mes réflexions, de les juger par le critérium de mon bon sens, mais je les vois, je les sens, *je suis témoin oculaire*, je suis la chose réalisée ; ce ne sont plus de consolantes hypothèses, des rêves dorés, des espérances, c'est plus qu'une certitude morale : c'est le fait réel, palpable, le fait matériel que l'on touche, qui vous saisit sous sa forme tangible, et qui nous dit : cela est.

Ici tout respire le calme, la sagesse, le bonheur ; tout est harmonie, tout dit : Voilà le summum du sens intime ; plus de chimères, de fausses joies, plus de craintes puériles, plus de fausse honte, plus de doutes, plus d'angoisses, plus de parjures, rien de ce vilain cortège de fabuleuses douleurs, de grossières erreurs, comme on en voit journellement sur la terre.

Ici on est pénétré d'une quiétude ineffable ; on admire, on prie, on adore, on rend des actions de grâce au sublime auteur de tant de bienfaits, on étudie, et l'on entrevoit toutes les puissances infinies ; on voit le mouvement des lois qui régissent la nature. Chaque œuvre a un but qui conduit à l'amour, diapason de l'harmonie générale. On voit le progrès présider à toutes les transformations physiques et morales, car le progrès est infini comme Dieu qui l'a créé. Tout est compréhensible ; tout est net, précis ; plus d'abstractions : on touche du doigt et de la raison le pourquoi des choses humaines. Les légions spirituelles avancées n'ont qu'un but, celui de devenir utiles à leurs frères arriérés pour les élever vers elles.

Travaillez donc sans cesse, suivant vos forces, mes bons frères, à vous améliorer, à être utiles à vos semblables ; non-seulement vous ferez faire un pas à la doctrine qui fait votre joie, mais vous aurez puissamment contribué au progrès de votre planète ; à l'exemple du grand législateur chrétien, vous serez hommes, hommes d'amour, et vous concurrez à implanter le règne de Dieu sur la terre.

Celui qui est encore et plus que jamais votre condisciple.

LECLERC.

Remarque. Tel est, en effet, le caractère de la vie spirituelle ; mais ce serait une erreur de croire qu'il suffit d'être Esprit pour l'envisager à ce point de vue. Il en est du monde spirituel comme du monde corporel : pour apprécier les choses d'un ordre élevé, il faut un développement intellectuel et moral qui n'est le propre que des Esprits avancés ; les Esprits arriérés sont étrangers à ce qui se

passé dans les hautes sphères spirituelles, comme ils l'étaient sur la terre à ce qui fait l'admiration des hommes éclairés, parce ce qu'ils ne peuvent le comprendre ; leur pensée circonscrite dans un horizon borné, ne pouvant embrasser l'infini, ils ne peuvent avoir les jouissances qui résultent de l'élargissement de la sphère d'activité spirituelle. La somme du bonheur, dans le monde des Esprits, y est donc, par la force même des choses, en raison du développement du sens moral ; d'où il résulte qu'en travaillant ici-bas à notre amélioration et à notre instruction, nous augmentons les sources de félicité pour la vie future. Pour le matérialiste, le travail n'a qu'un résultat borné à la vie présente qui peut finir d'un instant à l'autre ; le Spirite, au contraire, sait que rien de ce qu'il acquiert, même à la dernière heure, n'est en pure perte, et que tout progrès accompli lui sera profitable.

Les profondes considérations de notre ancien collègue, M. Leclerc, sur la vie spirituelle, sont donc une preuve de son avancement dans la hiérarchie des Esprits, et nous l'en félicitons.

Épreuves terrestres des hommes en mission.

(Douay, 8 mars 1867. Médium Madame M...)

... Il faut, mes enfants, que le sang épure la terre ; terrible lutte, plus horrible encore par la splendeur de la civilisation au milieu de laquelle elle éclate. Quoi, Seigneur ! lorsque tout se prépare pour resserrer les liens des peuples d'un bout du monde à l'autre ! lorsque dans l'aurore de la fraternité matérielle on voit les lignes de démarcation de races, de coutumes, de langage tendre à l'unité, la guerre arrive, la guerre et son cortège de ruines, d'incendies, de divisions profondes, de haines religieuses ; oui, tout cela parce que rien, dans nos progrès, n'a été suivant l'Esprit de Dieu ; parce que vos liens n'ont été serrés ni par la bonté, ni par la loyauté, mais par l'intérêt seul ; parce que ce n'est point la vraie charité qui impose silence aux haines religieuses, mais l'indifférence ; parce que les barrières n'ont point été abaissées à vos frontières par l'amour de tous, mais par les calculs mercantiles ; enfin, parce que les vues sont humaines et instinctives et non spirituelles et charitables ; parce que les gouvernants ne cherchent que leurs profits et que chacun parmi les peuples en fait autant.

Sublime désintéressement de Jésus et de ses apôtres, où es-tu ? – Vous êtes attristés, mes enfants, en pensant quelquefois à la rude mission de ces Esprits sublimes qui viennent relever le courage de l'humanité et mourir à la tâche après avoir vidé jusqu'à la lie la coupe des ingratitude humaine. Vous gémissiez de voir que le Seigneur, qui les envoya, semble les abandonner au moment où sa protection paraît le plus nécessaire ; ne vous a-t-on point parlé des

épreuves que subissent les Esprits élevés au moment de franchir un degré plus haut dans l'initiative spirituelle ? Ne vous a-t-on pas dit que chaque grade de la hiérarchie céleste s'achète par le mérite, par le dévouement, comme chez vous, dans l'armée, par le sang répandu et par les services accomplis ? Eh bien ! c'est le cas où se trouvent les Messies sur cette terre de douleurs ; ils sont soutenus tant que dure leur œuvre humanitaire, tant qu'ils travaillent pour l'homme et pour Dieu, mais, lorsque eux seuls sont en jeu, lorsque leur épreuve devient individuelle, le secours visible s'éloigne, la lutte se montre âpre et rude comme l'homme doit la subir.

Voilà l'explication de cet abandon apparent qui vous afflige dans la vie des missionnaires de tous grades de votre humanité. Ne pensez pas que Dieu abandonne jamais sa créature par caprice ou impuissance ; non, mais dans l'intérêt de son avancement il la laisse à ses propres forces, à l'usage entier de son libre arbitre. CURÉ D'ARS.

Le Génie.

(Douai, 13 mars 1867. Médium, Madame M...)

Question. Le génie est-il départi à chaque Esprit suivant son acquis, ou suivant une loi divine en rapport avec les besoins d'un peuple ou d'une humanité ?

Réponse. Le génie, chers enfants, est le rayonnement des acquis antérieurs. Ce rayonnement est l'état de l'Esprit dans le dégagement ou dans les incarnations supérieures : il y a donc deux distinctions à faire. Le génie le plus ordinaire parmi vous est simplement l'état d'un Esprit dont une ou deux facultés sont restées dévoilées et en état d'agir librement ; il a reçu un corps qui permet leur épanouissement dans sa plénitude acquise. L'autre espèce de génie est l'Esprit qui vient des mondes heureux et avancés, où l'acquis est universel sur tous les points ; où toutes les facultés de l'âme sont arrivées à un degré éminent, inconnu sur la terre. Ces sortes de génie se distinguent des premiers, par une aptitude hors ligne à tous les talents, à toutes les études. Ils conçoivent toutes choses par une intuition sûre et qui confond la science apprise des plus savants. Ils excellent en bonté, en grandeur d'âme, en vraie noblesse, en œuvres excellentes. Ils sont des flambeaux, des initiateurs, des exemples. Ce sont des hommes d'autres terres, venus pour faire resplendir la lumière d'en haut dans un monde obscur, de même qu'on envoie parmi des barbares pour les instruire, quelques savants d'une capitale civilisée ; tels furent chez vous, les hommes qui, à diverses époques ont fait avancer l'humanité, les savants qui ont reculé les bornes des connaissances, et dissipé les ténèbres de l'ignorance. Ils virent et pressentirent la destinée terrestre, si loin qu'ils fussent de

l'accomplissement de cette destinée ; tous ont jeté les fondements de quelque science, ou en furent le point culminant.

Le génie n'est donc point gratuit, et n'est pas subordonné à une loi ; il sort de l'homme même et de ses antécédents. Réfléchissez que les antécédents sont tout l'homme. Le criminel l'est par ses antécédents ; l'homme de mérite, l'homme de génie sont supérieurs par la même cause. Tout n'est pas voilé dans l'incarnation au point qu'il ne transperce rien de notre être antérieur. L'intelligence et la bonté sont des lumières trop vives, des foyers trop ardents pour que la vie terrestre les réduise à l'obscurité.

Les épreuves à subir peuvent bien voiler, atténuer quelques-unes de nos facultés, les endormir, mais, si elles sont arrivées à un haut degré, l'Esprit n'en peut perdre entièrement la possession et l'exercice ; il a en lui l'assurance qui les tient toujours à sa disposition ; souvent même, il ne peut consentir à s'en priver. C'est là ce qui cause les vies si douloureuses de certains hommes avancés qui ont mieux aimé souffrir par leurs hautes facultés que de les laisser s'évanouir pour un temps.

Oui, tous nous sommes par l'espoir, et quelques-uns par le souvenir, citoyens de ces hautes sphères célestes où la pensée rayonne pure et puissante. Oui, tous nous serons des Platons, des Aristotes, des Erasmes ; notre Esprit ne verra plus pâlir ses acquis sous le poids de la vie du corps, ou s'éteindre sous le poids de la vieillesse et des infirmités.

Amis, voilà vraiment la plus sublime espérance ; que sont auprès de tout cela les dignités et les trésors qu'on mettait aux pieds de ces hommes ; les souverains mendiaient leurs œuvres, s'arrachaient leur présence. – Croyez-vous que ces vains honneurs les flattaient ? non ; le souvenir de leur glorieuse patrie était trop vif. Ils remontèrent heureux sur le rayon de leur gloire, dans ces mondes que leur Esprit regrettait sans cesse.

Terre ! terre ! région froide, obscure, agitée ; terre aveugle, ingrate et rebelle ! tu ne pouvais leur faire oublier la patrie céleste où ils avaient vécu, où ils retournaient vivre.

Adieu, amis, soyez sûrs que tout homme de bien deviendra citoyen de ces mondes heureux, de ces Jérusalems splendides, où l'Esprit vit libre dans un corps éthéré, possédant sans nuages et sans voile, tous ses acquis ; alors, vous connaîtrez tout ce que vous aspirez à connaître, vous comprendrez tout ce que vous cherchez à comprendre, même mon nom, cher médium que je ne veux pas te dire.

UN ESPRIT.
ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 6.

JUIN 1867.

Émancipation des femmes aux États-Unis.

« On mande de New York que, dans le nombre des pétitions adressées récemment au président des États-Unis, il s'en trouve une qui a soulevé de nouveau la question de l'admissibilité des femmes aux emplois publics. Mademoiselle Françoise Lord, de New York, a demandé à être envoyée comme consul à l'étranger. Le Président a pris sa demande en considération, et elle espère que le Sénat lui sera favorable. Le sentiment public ne se montre pas aussi hostile à cette innovation qu'on aurait pu le supposer, et plusieurs journaux soutiennent la prétention de mademoiselle Lord. »

(Siècle, 5 avril 1867.)

« Dans le district commandé par le général Shéridan, formé par les états de la Louisiane et du Texas, les listes électorales ont été ouvertes, et la population blanche ou de couleur a commencé à s'y faire inscrire sans élever d'objection au sujet de l'ingérence de l'autorité militaire dans toute cette affaire. Malgré les efforts des législateurs de Washington, la population du nord garde une grande partie de ses préjugés à l'endroit des noirs. A la majorité de 35 voix contre, la chambre des députés du New Jersey leur a refusé la jouissance des droits politiques, et le sénat de l'état s'est associé à ce vote, qui est l'objet des attaques les plus vives dans toute la presse républicaine. En revanche, l'un des états de l'Ouest, le Wisconsin, a donné le droit de suffrage aux femmes âgées de plus de vingt et un ans. Ce principe nouveau fait son chemin aux États-Unis, et il ne manque pas de journalistes pour approuver la galanterie politique des sénateurs du Wisconsin. Faisant allusion à un roman célèbre, un

orateur d'un meeting s'est écrié ; « Comment refuserions-nous la capacité politique à madame Beecher Stowe, lorsque nous la reconnaissons à l'oncle Tom ? »

(Grand *Moniteur*, 9 mai 1867.)

La chambre des Communes d'Angleterre s'est aussi occupée de cette question dans sa séance du 20 mai dernier, sur la proposition d'un de ses membres. On lit dans le compte rendu du *Morning-Post* :

« Sur la clause 4, M. MILL demande qu'on retranche le mot *homme* et qu'on insère celui de *personne*.

« Mon but est, dit-il, d'admettre à la franchise électorale une très grande partie de la population qui est maintenant exclue du giron de la constitution, c'est-à-dire les femmes. Je ne vois pas pourquoi les ladies non mariées, majeures, et les veuves n'auraient pas une voix dans l'élection des membres du Parlement.

« On dira peut être que les femmes ont déjà bien assez de pouvoir, mais je soutiens que si elles obtenaient les droits civils que je propose qu'on leur accorde, on élèverait par là leur condition, et on les débarrasserait d'un obstacle qui empêche aujourd'hui l'expansion de leurs facultés.

« J'avoue que les femmes ont déjà un grand pouvoir social, mais elles n'en ont pas trop, et ne sont pas des enfants gâtés tels qu'on le suppose généralement. Du reste, quel que soit leur pouvoir, je veux qu'il soit responsable, et je leur donnerai le moyen de faire connaître leurs besoins et leurs sentiments.

« M. LAING. – La proposition est, selon lui, insoutenable, et il est persuadé que la grande majorité des femmes elles-mêmes la rejeterait.

« SIR JOHN BOWYER pense différemment. Les femmes peuvent être maintenant surveillantes directrices des pauvres, et il ne voit pas pourquoi elles ne voteraient pas pour les membres du Parlement, L'honorable baronnet cite le cas de Miss Burdetts Coutts pour montrer que la propriété des femmes, quoique imposée comme celle des hommes, n'est pas du tout représentée.

« Il est procédé au vote : l'amendement est rejeté par 196 voix contre 73, et il est ordonné que le mot *homme* fera partie de la clause. »

Le journal *la Liberté*, du 24 mai, fait suivre ce compte rendu des judicieuses réflexions suivantes :

« Est-ce que déjà les femmes ne sont pas admises à siéger et à

voter dans les assemblées d'actionnaires, au même titre que les hommes ?

« Fût-il vrai, ainsi que l'a prétendu l'honorable M. Laing, que les femmes ne voulussent pas du droit que M. Stuart Mill propose de leur reconnaître, ce ne serait pas une raison pour ne pas le leur attribuer s'il leur appartient légitimement. Celles à qui il répugnerait de l'exercer en seraient quittes pour ne pas voter, sauf, plus tard, à se raviser quand l'usage les aurait fait changer d'avis.

« Les *Laing*, dont les yeux sont couverts par le bandeau de la routine, trouvent monstrueux que les femmes votent, et ils trouvent tout naturel et parfaitement simple qu'une femme règne !

« O inconséquence humaine ! ô contradiction sociale !

« A. FAGNAN. »

Nous avons traité la question de l'émancipation des femmes dans l'article intitulé : *Les femmes ont-elles une âme ?* publié dans la Revue de janvier 1866, et auquel nous renvoyons pour ne pas nous répéter ici ; les considérations suivantes serviront à le compléter.

Il n'est pas douteux qu'à une époque où les privilèges, débris d'un autre âge et d'autres mœurs, tombent devant le principe de l'égalité des droits de toute créature humaine, ceux de la femme ne sauraient tarder à être reconnus, et que, dans un avenir prochain, la loi ne la traitera plus en mineure. Jusqu'à présent, la reconnaissance de ces droits est considérée comme une concession de la force à la faiblesse, c'est pourquoi elle est marchandée avec tant de parcimonie. Or, comme tout ce qui est octroyé bénévolement peut être retiré, cette reconnaissance ne sera définitive et imprescriptible que lorsqu'elle ne sera plus subordonnée au caprice du plus fort, mais fondée sur un principe que nul ne puisse contester.

Les privilèges de races ont leur origine dans l'abstraction que les hommes font en général du principe spirituel, pour ne considérer que l'être matériel extérieur. De la force ou de la faiblesse constitutionnelle chez les uns, d'une différence de couleur chez les autres, de la naissance dans l'opulence ou la misère, de la filiation consanguine noble ou roturière, ils ont conclu à une supériorité ou à une infériorité naturelle ; c'est sur cette donnée qu'ils ont établi leurs lois sociales et les privilèges de races. A ce point de vue *circonscrit*, ils sont conséquents avec eux-mêmes, car, à ne considérer que la vie matérielle, certaines classes semblent appartenir et appartiennent en effet à des races différentes.

Mais si l'on prend son point de vue de l'être spirituel, de l'être es-

sentiel et progressif, de l'Esprit en un mot, préexistant et survivant à tout, dont le corps n'est qu'une enveloppe temporaire, variant comme l'habit de forme et de couleur ; si de plus, de l'étude des êtres spirituels ressort la preuve que ces êtres sont d'une nature et d'une origine identiques, que leur destinée est la même, que tous partant d'un même point tendent au même but, que la vie corporelle n'est qu'un incident, une des phases de la vie de l'Esprit, nécessaire à son avancement intellectuel et moral ; qu'en vue de cet avancement l'Esprit peut successivement revêtir des enveloppes diverses, naître dans des positions différentes, on arrive à la conséquence capitale de l'égalité de nature, et de là à l'égalité des droits sociaux de toutes les créatures humaines et à l'abolition des privilèges de races. Voilà ce qu'enseigne le Spiritisme.

Vous qui niez l'existence de l'Esprit pour ne considérer que l'homme corporel, la perpétuité de l'être intelligent pour n'envisager que la vie présente, vous répudiez le seul principe sur lequel soit fondée en raison l'égalité des droits que vous réclamez pour vous-mêmes et pour vos semblables.

Appliquant ce principe à la position sociale de la femme, nous dirons que de toutes les doctrines philosophiques et religieuses, le Spiritisme est la seule qui établisse ses droits sur la nature même, en prouvant l'identité de l'être spirituel dans les deux sexes. Dès lors que la femme n'appartient pas à une *création distincte*, que l'Esprit peut naître à volonté homme ou femme, selon le genre d'épreuves auquel il veut se soumettre pour son avancement, que la différence n'est que dans l'enveloppe extérieure qui modifie ses aptitudes, de l'identité dans la nature de l'être, il faut nécessairement conclure à l'égalité des droits. Ceci découle, non d'une simple théorie, mais de l'observation des faits, et de la connaissance des lois qui régissent le monde spirituel. Les droits de la femme trouvant dans la doctrine spirite une consécration fondée sur les lois de la nature, il en résulte que la propagation de cette doctrine hâtera son émancipation, et lui donnera d'une manière stable la position sociale qui lui appartient. Si toutes les femmes comprenaient les conséquences du Spiritisme, elles seraient toutes spirites, car elles y puiseraient le plus puissant argument qu'elles puissent invoquer.

La pensée de l'émancipation de la femme germe en ce moment dans un grand nombre de cerveaux, parce que nous sommes à une époque où fermentent les idées de rénovation sociale, et où les femmes, aussi bien que les hommes, subissent l'influence du souffle progressif qui agite le monde. Après s'être beaucoup occupés d'eux-

mêmes, les hommes commencent à comprendre qu'il serait juste de faire quelque chose pour elles, de relâcher un peu les liens de la tutelle sous laquelle ils les tiennent. Nous devons d'autant plus féliciter les États-Unis de l'initiative qu'ils prennent à ce sujet qu'ils ont été plus longs à concéder une position légale et de droit commun à toute une race de l'humanité.

Mais de l'égalité des droits ; il serait abusif de conclure à l'égalité des attributions. Dieu a doué chaque être d'un organisme approprié au rôle qu'il doit remplir dans la nature. Celui de la femme est tracé par son organisation, et ce n'est pas le moins important. Il y a donc des attributions bien caractérisées dévolues à chaque sexe par la nature même, et ces attributions impliquent des devoirs spéciaux que les sexes ne sauraient remplir efficacement en sortant de leur rôle. Il en est dans chaque sexe comme d'un sexe à l'autre : la constitution physique détermine des aptitudes spéciales ; quelle que soit leur constitution, tous les hommes ont certainement les mêmes droits, mais il est évident, par exemple, que celui qui n'est pas organisé pour le chant ne saurait faire un chanteur. Nul ne peut lui ôter le droit de chanter, mais ce droit ne peut lui donner les qualités qui lui manquent. Si donc la nature a donné à la femme des muscles plus faibles qu'à l'homme, c'est qu'elle n'est pas appelée aux mêmes exercices ; si sa voix a un autre timbre, c'est qu'elle n'est pas destinée à produire les mêmes impressions.

Or, il est à craindre, et c'est ce qui aura lieu, que dans la fièvre d'émancipation qui la tourmente, la femme ne se croie apte à remplir toutes les attributions de l'homme et que, tombant dans un excès contraire, après avoir eu trop peu, elle ne veuille avoir trop. Ce résultat est inévitable, mais il ne faut nullement s'en effrayer ; si les femmes ont des droits incontestables, la nature a les siens qu'elle ne perd jamais ; elles se laisseront bientôt des rôles qui ne sont pas les leurs ; laissez-les donc reconnaître par l'expérience leur insuffisance dans les choses auxquelles la Providence ne les a pas appelées ; des essais infructueux les ramèneront forcément dans la route qui leur est tracée, route qui peut et doit être élargie, mais qui ne saurait être dévoyée, sans préjudice pour elles-mêmes, en portant atteinte à l'influence toute spéciale qu'elles doivent exercer. Elles reconnaîtront qu'elles ne peuvent que perdre au change, car la femme aux allures trop viriles n'aura jamais la grâce et le charme qui font la puissance de celle qui sait rester femme. Une femme qui se fait homme abdique sa véritable royauté ; on la regarde comme un phénomène.

Les deux articles rapportés ci-dessus, ayant été lus à la société

de Paris, cette question fut proposée aux Esprits comme sujet d'étude :

Quelle influence le Spiritisme doit-il avoir sur la condition de la femme ?

Toutes les communications obtenues concluant dans le même sens, nous ne rapportons que la suivante, comme étant la plus développée.

(Société de Paris, 10 mai 1867 ; méd. M. Morin, en somnambulisme spontané ; dissertation verbale.)

« Les hommes ont de tout temps été orgueilleux ; c'est un vice constitutionnel inhérent à leur nature. L'homme, je parle du sexe, l'homme fort par le développement de ses muscles, par les conceptions un peu hardies de sa pensée, n'a pas tenu compte de la faiblesse à laquelle il est fait allusion dans les saintes Écritures, faiblesse qui a fait le malheur de toute sa descendance. Il s'est cru fort, et s'est servi de la femme, non comme d'une compagne, d'une famille : il s'en est servi au point de vue purement bestial ; il en a fait un animal assez agréable, et a essayé de la tenir à distance respectueuse de maître. Mais comme Dieu n'a pas voulu qu'une moitié de l'humanité fût dépendante de l'autre, il n'a pas fait deux créations distinctes : l'une pour être constamment au service de l'autre ; il a voulu que toutes ses créatures pussent participer au banquet de la vie et de l'infini dans une même proportion.

« Dans ces cerveaux que l'on a tenus si longtemps éloignés de toute science, comme impropres à recevoir les bienfaits de l'instruction, Dieu a fait naître, comme contrepoids, des ruses qui tiennent en échec les forces de l'homme. La femme est faible, l'homme est fort, il est savant ; mais la femme est rusée, et la science contre la ruse n'a pas toujours le dessus. Si c'était la vraie science, elle l'emporterait ; mais c'est une science fautive et incomplète, et la femme trouve facilement le défaut de la cuirasse. Provoquée par la position qui lui était faite, la femme a développé le germe qu'elle sentait en elle ; le besoin de sortir de son abaissement lui a donné le désir de rompre ses chaînes. Suivez sa marche ; prenez-la depuis l'ère chrétienne et observez-la : vous la verrez de plus en plus dominante, mais elle n'a pas dépensé toute sa force ; elle l'a conservée pour des temps plus opportuns, et l'époque approche où elle va la déployer à son tour. Du reste, la génération qui s'élève porte dans ses flancs le changement qui nous est annoncé depuis longtemps, et la femme actuelle veut avoir, dans la société, une place égale à celle de l'homme.

« Observez bien ; regardez dans les intérieurs, et voyez combien la femme tend à s'affranchir du joug ; elle règne en maître, parfois

en despote. Vous l'avez trop longtemps tenue ployée : elle se redresse comme un ressort comprimé qui se distend, car elle commence à comprendre que son heure est venue.

« Pauvres hommes ! si vous réfléchissiez que les Esprits n'ont pas de sexe ; que celui qui est homme aujourd'hui peut être femme demain ; qu'ils choisissent indifféremment, et quelquefois de préférence, le sexe féminin, vous devriez plutôt vous réjouir que vous affliger de l'émancipation de la femme, et l'admettre au banquet de l'intelligence en lui ouvrant toutes grandes les portes de la science, car elle a des conceptions plus fines, plus douces, des attouchements plus délicats que ceux de l'homme. Pourquoi la femme ne serait-elle pas médecin ? N'est-elle pas appelée naturellement à donner des soins aux malades, et ne les donnerait-elle pas avec plus d'intelligence si elle avait les connaissances nécessaires ? N'y a-t-il pas des cas où, quand il s'agit des personnes de son sexe, un médecin femme serait préférable ? Nombre de femmes n'ont-elles pas donné la preuve de leur aptitude pour certaines sciences ? de la finesse de leur tact dans les affaires ? Pourquoi donc les hommes s'en réserveraient-ils le monopole, si ce n'est par la crainte de les voir prendre la supériorité ? Sans parler des professions spéciales, la première profession de la femme n'est-elle pas celle de mère de famille ? Or, la mère instruite est plus à même de diriger l'instruction et l'éducation de ses enfants ; en même temps qu'elle allaite le corps, elle peut développer le cœur et l'esprit. La première enfance étant nécessairement confiée aux soins de la femme, quand elle sera instruite, la régénération sociale aura fait un pas immense, et c'est ce qui se fera.

« L'égalité de l'homme et de la femme aurait encore un autre résultat. Être maître, être fort, c'est très bien ; mais c'est aussi assumer une grande responsabilité ; en partageant le fardeau des affaires de la famille avec une compagne capable, éclairée, naturellement dévouée aux intérêts communs, l'homme allège sa charge et diminue sa responsabilité, tandis que la femme étant sous la tutelle, et par cela même dans un état de soumission forcée, n'a sa voix au chapitre qu'autant que l'homme veut bien condescendre à la lui donner.

« Les femmes, dit-on, sont trop parleuses et trop frivoles ; mais à qui la faute, si ce n'est aux hommes qui ne leur permettent pas la réflexion ? Donnez-leur la nourriture de l'esprit, et elles parleront moins ; elles méditeront et réfléchiront. Vous les accusez de frivolité ? Mais qu'est-ce qu'elles ont à faire ? – Je parle surtout ici de la femme du monde. – Rien, absolument rien. A quoi peut-elle s'occuper ? Si elle réfléchit et transcrit ses pensées, on la traite ironiquement de

bas-bleu. Si elle cultive les sciences ou les arts, ses travaux ne sont pas pris en considération, sauf quelques bien rares exceptions, et cependant, tout comme l'homme, elle a besoin d'émulation. Flattez un artiste, c'est lui donner du ton, du courage ; mais pour la femme, cela n'en vaut vraiment pas la peine ! alors il leur reste le domaine de la frivolité dans lequel elles peuvent se stimuler entre elles.

« Que l'homme détruise les barrières que son amour-propre oppose à l'émancipation de la femme, et il la verra bientôt prendre son essor, au grand avantage de la société. La femme, sachez-le, a l'étincelle divine tout comme vous, car la femme c'est vous, comme vous êtes est la femme. »

De l'Homéopathie dans le traitement des maladies morales.

(Voir le n° de mars 1867, page 65.)

L'article que nous avons publié dans le numéro de mars sur l'action de l'homéopathie dans les maladies morales, nous a valu d'un des plus ardents partisans de ce système, et en même temps l'un des plus fervents adeptes du Spiritisme, le docteur Charles Grégory, la lettre suivante que nous nous faisons un devoir d'insérer, en raison de la lumière que la discussion peut amener dans la question.

« Cher et vénéré maître,

« Je vais tâcher de vous expliquer comment je comprends l'action de l'homéopathie sur le développement des facultés morales.

« Vous admettez, comme moi, que tout homme, en santé, possède des rudiments de toutes les facultés et de tous les organes cérébraux nécessaires à leur manifestation. Vous admettez aussi que certaines facultés vont toujours se développant, tandis que d'autres, celles qui ne sont sans doute que rudimentaires, après avoir à peine donné quelques lueurs, paraissent s'éteindre tout à fait. Dans le premier cas, selon vous, les organes cérébraux se rapportant aux facultés en plein développement, auraient leur libre manifestation, tandis que ceux qui sont rudimentaires, et qui le plus souvent se rapportent aussi à des aptitudes rudimentaires, s'atrophieraient complètement avec le progrès de l'âge, par manque d'activité vitale.

« Si donc, au moyen de médicaments appropriés, j'agis sur les organes imparfaits, si j'y développe un surcroît d'activité vitale, si j'y appelle une nutrition plus puissante, il est bien clair que, augmentant le volume, ils permettront à la faculté rudimentaire de mieux se manifester, et que, par la transmission des idées et des sentiments qu'ils auront puisés, par les sens, dans le monde extérieur, ils impri-

meront à la faculté correspondante une influence salutaire et la développeront à son tour ; car tout se lie et se tient chez l'homme ; l'âme influe sur le physique, comme le corps influe sur l'âme. Donc, déjà, par cela même, première influence des médicaments au moyen de l'agrandissement des organes sur les facultés correspondantes de l'âme ; donc, possibilité d'augmenter l'homme par des forces tirées du monde matériel, de l'augmenter, dis-je, en virtualités et en aptitudes.

« Maintenant, il ne m'est pas du tout prouvé que nos petites doses arrivées à un état de sublimation et de subtilité qui dépassent toutes les limites, n'aient pas en elles quelque chose de spirituel, en quelque sorte, qui agit à son tour sur l'Esprit. Nos médicaments, donnés à l'état de division que l'art leur fait subir, ne sont plus des substances matérielles, mais bien des forces lui doivent nécessairement, à mon sens du moins, agir sur les facultés de l'âme qui, elles aussi, sont des forces.

« Et puis, comme je crois que l'Esprit de l'homme, avant de s'incarner dans l'humanité, monte tous les degrés de l'échelle et passe par le minéral, la plante et l'animal et dans la plupart des types de chaque espèce où il prélude à son complet développement comme être humain, qui me dit qu'en donnant médicalement ce qui n'est plus ni le minéral, ni la plante, ni l'animal, mais ce qu'on pourrait appeler leur essence, et en quelque sorte leur esprit, on n'agit pas sur l'âme humaine composée des mêmes éléments ? Car, on aura beau dire, l'esprit est bien quelque chose, et puisqu'il s'est développé et se développe sans cesse, il a dû prendre ses éléments quelque part.

« Tout ce que je puis dire, c'est que nous n'agissons pas sur l'âme, avec nos 200^e et 600^e dilutions, matériellement, mais virtuellement et en quelque sorte spirituellement.

« Maintenant, les faits sont là, faits nombreux, bien observés, et qui pourraient bien démontrer que je n'ai pas tout à fait tort. Pour me citer moi-même, quoique je n'aime pas beaucoup les questions personnelles, je dirai qu'expérimentant sur moi, depuis trente ans, les remèdes homéopathiques, j'ai en quelque sorte créé en moi de nouvelles facultés, rudimentaires sans doute, mais que dans ma plus luxuriante jeunesse, je n'avais jamais connues, alors que j'ignorais l'homéopathie, et qu'aujourd'hui, à cinquante-deux ans, je trouve bien développées : le sentiment de la couleur et des formes.

« J'ajouterai encore que sous l'influence de nos moyens, j'ai vu des caractères changer complètement ; à la légèreté succédèrent la réflexion et la solidité du jugement ; à la lubricité, la continence ; à la mé-

chanceté, la bienveillance ; à la haine, la bonté et le pardon des injures. Ce n'est pas évidemment l'affaire de quelques jours ; il faut bien quelques années de soins, mais on arrive à ces beaux résultats par des moyens *si commodes*, qu'il n'y a aucune difficulté à y décider les clients qui vous sont dévoués, et un médecin en a toujours. J'ai même remarqué que les résultats obtenus par nos moyens étaient acquis à jamais, tandis que ceux que donnent l'éducation, les bons conseils, les exhortations suivies, les livres de morale, ne tenaient guère devant la possibilité de satisfaire une ardente passion, et les tentations en rapport avec nos faiblesses, plutôt endormies et engourdies que guéries. Si des triomphes, de ce dernier cas, se manifestaient, ce n'était pas sans luttes violentes qu'il n'était pas bon de prolonger trop longtemps.

« Voilà, cher maître, les observations que je tenais à vous soumettre sur cette question si grave de l'influence de l'homéopathie sur le moral humain.

« Pour conclure : que ce soit par le cerveau que le médicament agisse sur les facultés, ou qu'il agisse à la fois et sur la fibre cérébrale et sur la faculté correspondante, il n'en est pas moins démontré pour moi, par des centaines de faits, que l'action subtile et profonde de nos doses sur le moral humain est bien réelle. Il m'est démontré, en outre, que l'homéopathie déprime certaines facultés, certains sentiments ou certaines passions trop exaltés, pour en relever d'autres trop affaiblis, et comme paralysés, et, par cela même, conduit à l'équilibre et à l'harmonie, d'où : amélioration réelle et progrès de l'homme dans toutes ses aptitudes, et facilité à se vaincre lui-même.

« Ne croyez pas que ce résultat anéantisse la responsabilité humaine, et qu'on arrive à ce progrès tant désiré sans souffrances et sans combats ; il ne suffit pas de prendre un médicament et de se dire : « Je vais triompher de mon penchant à la colère, à la jalousie, à la luxure. » Oh ! non pas ! Le remède approprié, une fois introduit dans l'organisme, n'y amène une modification profonde qu'*au prix de violentes souffrances morales et physiques, et souvent de longue et très longue durée* ; souffrances qu'il faut répéter plusieurs fois, en variant les médicaments et les doses, et cela pendant des mois, et quelquefois des années, si l'on veut arriver à des résultats concluants. C'est là le salaire dont il faut payer son amélioration morale ; c'est là l'épreuve et l'expiation par lesquelles tout s'achète en ce bas monde, et je vous avoue que ce n'est pas chose facile de se corriger, même par l'homéopathie. Je ne sais pas si, par les angoisses intérieures qu'on subit, on ne paye pas plus cher ce progrès que par la

modification plus lente, il est vrai, mais à coup sûr plus douce et plus supportable de l'action purement morale de tous les jours, par l'observation de soi-même et le désir ardent de se vaincre.

« Je termine ici ; plus tard, je vous raconterai nombre de faits qui pourront bien vous convaincre.

« Recevez, etc. »

Cette lettre ne modifie en rien l'opinion que nous avons émise sur l'action de l'homéopathie dans le traitement des maladies morales, et que viennent confirmer, au contraire, les arguments mêmes de M. le docteur Grégory. Nous persistons donc à dire que : si les médicaments homéopathiques peuvent avoir une action sur le moral, c'est en agissant sur les organes des manifestations, ce qui peut avoir son utilité dans certains cas, mais non sur l'Esprit ; que les qualités bonnes ou mauvaises et les aptitudes sont inhérentes au degré d'*avancement ou d'infériorité* de l'Esprit, et que ce n'est pas avec un médicament quelconque qu'on peut le faire avancer plus vite, ni lui donner les qualités qu'il ne peut acquérir que successivement et par le travail ; qu'une telle doctrine, faisant dépendre les dispositions morales de l'organisme, ôte à l'homme toute responsabilité, quoi qu'en dise M. Grégory, et le dispense de tout travail sur lui-même pour s'améliorer, puisqu'on pourrait le rendre bon à son insu en lui administrant tel ou tel remède ; que si, à l'aide des moyens matériels, on peut modifier les organes des manifestations, ce que nous admettons parfaitement, ces moyens ne peuvent changer les tendances instinctives de l'Esprit, pas plus qu'en coupant la langue à un bavard on ne lui ôte l'envie de parler. Un usage d'Orient vient confirmer notre assertion par un fait matériel bien connu.

L'état pathologique influe certainement sur le moral à certains égards, mais les dispositions qui ont cette source sont accidentelles, et ne constituent pas le fond du caractère de l'Esprit ; ce sont celles-là surtout qu'une médication appropriée peut modifier. Il y a des gens qui ne sont bienveillants qu'après avoir bien dîné, et à qui il ne faut rien demander quand ils sont à jeun ; en faut-il conclure qu'un bon dîner est un remède contre l'égoïsme ? Non, car cette bienveillance, provoquée par la plénitude de la satisfaction sensuelle, est un effet même de l'égoïsme ; ce n'est qu'une bienveillance apparente, un produit de cette pensée : « Maintenant que je n'ai plus besoin de rien, je puis m'occuper un peu des autres. »

En résumé, nous ne contestons pas que certaines médications, et l'homéopathie plus que toute autre, ne produisent quelques-uns des effets indiqués, mais nous en contestons plus que jamais les résultats

permanents, et surtout *aussi universels* que quelques-uns le prétendent. Un cas où l'homéopathie surtout nous semblerait particulièrement applicable avec succès, c'est celui de la *folie pathologique*, parce qu'ici le désordre moral est la conséquence du désordre physique, et qu'il est constaté maintenant, par l'observation des phénomènes spirites, que l'Esprit n'est pas fou ; il n'y a pas à le modifier, mais à lui rendre les moyens de se manifester librement. L'action de l'homéopathie peut être ici d'autant plus efficace qu'elle agit principalement, par la nature spiritualisée de ses médicaments, sur le périsprit qui joue un rôle prépondérant dans cette affection.

Nous aurions plus d'une objection à faire sur quelques-unes des propositions contenues dans cette lettre ; mais cela nous entraînerait trop loin ; nous nous contentons donc de mettre les deux opinions en regard. Comme en tout, les faits sont plus concluants que les théories, et que ce sont eux, en définitive, qui confirment ou renversent ces dernières, nous désirons ardemment que M. le docteur Grégory publie un traité spécial *pratique* de l'homéopathie appliquée au traitement des maladies morales, afin que l'expérience puisse se généraliser et décider la question. Plus que tout autre, il nous semble capable de faire ce travail *ex-professo*.

Le Sens spirituel.

Une seconde lettre du docteur Grégory contient ce qui suit :

« Eraste, dans une communication, a énoncé une idée qui m'a frappé et m'a donné à réfléchir. L'homme, dit-il, a sept sens : les sens bien connus de l'ouïe, de l'odorat, de la vue, du goût et du toucher, et de plus, *le sens somnambulique et le sens médianimique*.

« J'ajoute à ces paroles que ces deux derniers sens n'existent que par exception suffisamment développés chez quelques natures privilégiées, en cas qu'ils existent chez tout homme à l'état rudimentaire. Or, il est en moi une conviction acquise par plus d'une observation et par une assez longue expérience des puissances homéopathiques, c'est que nos médicaments bien choisis, pris longtemps, peuvent développer ces deux admirables facultés. »

Ce serait à tort, selon nous, que l'on considérerait le somnambulisme et la médiumnité comme le produit de deux sens différents, attendu que ce ne sont que deux effets résultant d'une même cause. Cette double faculté est un des attributs de l'âme, et a pour organe le périsprit, dont le rayonnement transporte la perception au delà des limites de l'action des sens matériels. C'est à proprement parler le *sixième sens*, qui est désigné sous le nom de *sens spirituel*.

Le somnambulisme et la médiumnité sont deux variétés de l'activité de ce sens, qui présentent, comme on le sait, des nuances innombrables, et constituent des aptitudes spéciales. En dehors de ces deux facultés, plus remarquées, parce qu'elles sont plus apparentes, ce serait une erreur de croire que le *sens spirituel* n'existe qu'à l'état rudimentaire. Comme les autres sens, il est plus ou moins développé, plus ou moins subtil selon les individus, mais tout le monde le possède, et ce n'est pas celui qui rend le moins de service, par la nature toute spéciale des perceptions dont il est la source. Loin d'être la règle, son atrophie est l'exception, et peut être considérée comme une infirmité, de même que l'absence de la vue ou de l'ouïe. C'est par ce sens que nous recevons les effluves fluidiques des Esprits, que nous nous inspirons à notre insu de leurs pensées, que nous sommes donnés les avertissements intimes de la conscience, que nous avons le pressentiment et l'intuition des choses futures ou absentes, que s'exercent la fascination, l'action magnétique inconsciente et involontaire, la pénétration de la pensée, etc. Ces perceptions sont données à l'homme par la Providence, de même que la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, pour sa conservation ; ce sont des phénomènes très vulgaires qu'il remarque à peine par l'habitude qu'il a de les éprouver, et dont il ne s'est pas rendu compte jusqu'à ce jour, par suite de son ignorance des lois du principe spirituel, de la négation même, chez quelques-uns, de l'existence de ce principe ; mais quiconque porte son attention sur les effets que nous venons de citer et sur beaucoup d'autres de même nature, reconnaîtra combien ils sont fréquents et qu'ils sont complètement indépendants des sensations perçues par les organes du corps.

La *vue spirituelle*, vulgairement appelée *double vue* ou *seconde vue*, est un phénomène moins rare qu'on ne le croit ; beaucoup de personnes ont cette faculté sans s'en douter ; seulement elle est plus ou moins accentuée, et il est facile de s'assurer qu'elle est étrangère aux organes de la vision, puisqu'elle s'exerce sans le secours de ces organes, que les aveugles même la possèdent. Elle existe chez certaines personnes dans l'état normal le plus parfait, sans la moindre trace apparente de sommeil ni d'état extatique. Nous connaissons, à Paris, une dame chez laquelle elle est permanente, et aussi naturelle que la vue ordinaire ; elle voit sans effort et sans concentration le caractère, les habitudes, les antécédents de quiconque l'approche ; elle décrit les maladies et prescrit des traitements efficaces avec plus de facilité que beaucoup de somnambules ordinaires ; il suffit de penser à une personne absente pour qu'elle la voie et la désigne. Nous étions un jour chez elle, et nous

vîmes passer dans la rue quelqu'un avec qui nous sommes en relation et qu'elle n'avait jamais vu. Sans y être provoquée par aucune question, elle en fit le portrait moral le plus exact, et nous donna à son sujet des avis très sages.

Cette dame n'est cependant pas somnambule ; elle parle de ce qu'elle voit, comme elle parlerait de toute autre chose, sans se déranger de ses occupations. Est-elle médium ? elle n'en sait rien elle-même, car il y a peu de temps, elle ne connaissait pas même de nom le Spiritisme. Cette faculté est donc chez elle aussi naturelle et aussi spontanée que possible. Comment perçoit-elle, si ce n'est par le sens spirituel ?

Nous devons ajouter que cette dame a foi aux signes de la main ; aussi l'examine-t-elle quand on l'interroge ; elle y voit, dit-elle, l'indice des maladies. Comme elle voit juste, et qu'il est évident que beaucoup des choses qu'elle dit ne peuvent avoir aucune relation physiologique avec la main, nous sommes persuadé que c'est simplement pour elle un moyen de se mettre en rapport, et de développer sa vue en la fixant sur un point déterminé ; la main fait l'office de *miroir magique* ou *psychique* ; elle y voit comme d'autres voient dans un vase, dans une carafe ou autre objet. Sa faculté a beaucoup de rapport avec celle du *Voyant de la forêt de Zimmerwald*, mais elle lui est supérieure à certains égards. Du reste, comme elle n'en tire aucun profit, cette considération écarte tout soupçon de charlatanisme, et attendu qu'elle ne s'en sert que pour rendre service, elle doit être assistée par de bons Esprits. (Voir la Revue d'octobre 1864 : *Le Sixième sens et la vue spirituelle* ; octobre 1865 : *Nouvelles études sur les miroirs psychiques. Le Voyant de la forêt de Zimmerwald.*)

Groupe guérisseur de Marmande.

Intervention des proches dans les guérisons.

« Marmande, 12 mai 1867.

« Cher monsieur Kardec,

« Il y a déjà quelque temps que je ne vous ai entretenu du résultat de nos travaux Spiritiques que nous poursuivons avec persévérance, et, je suis heureux de le dire, avec des succès satisfaisants. Les obsédés et les malades sont toujours l'objet de nos soins exclusifs. La moralisation et les fluides sont les principaux moyens indiqués par nos guides.

« Nos bons Esprits, qui se sont voués à la propagation du Spiritisme, ont aussi pris à tâche de vulgariser le magnétisme. Dans presque

toutes les consultations, pour les divers cas de maladies, ils demandent le concours des proches : un père, une mère, un frère ou une sœur, un voisin, un ami, sont requis pour faire *des passes*. Ces braves gens sont tout surpris d'arrêter des crises, de calmer des douleurs. Ce moyen est, ce me semble, ingénieux et sûr pour faire des adeptes, aussi la confiance s'étend chaque jour davantage dans notre pays. Les groupes qui s'occupent de guérisons feraient peut-être bien de donner les mêmes conseils ; les heureux résultats obtenus prouveraient d'une façon évidente la vérité du magnétisme, et donneraient la certitude que la faculté de guérir ou de soulager son semblable n'est pas le privilège exclusif de quelques personnes ; qu'il ne faut, pour cela, qu'un bon vouloir et de la confiance en Dieu ; je ne parle pas d'une bonne santé qui est une condition indispensable, on le comprend. En reconnaissant que l'on a soi-même ce pouvoir, on acquiert la certitude qu'il n'y a ni jonglerie, ni sortilège, ni pacte avec le diable. C'est donc un moyen de détruire les idées superstitieuses.

« Voici quelques exemples de guérisons obtenues :

« Une petite fille de 6 à 7 ans était alitée, ayant un mal de tête continuel, la fièvre, une toux fréquente avec crachats, une douleur vive au flanc gauche ; douleur aussi aux yeux qui se recouvraient de temps en temps d'une substance laiteuse formant une sorte de taie. Sous les cheveux la peau du crâne était recouverte de pellicules blanches ; l'urine épaisse et trouble. L'enfant chétif et abattu ne mangeait ni ne dormait. Le médecin avait fini par suspendre ses visites. La mère, *pauvre*, en présence de son enfant malade et abandonné, vint me trouver. Nos guides consultés prescrivirent pour tout remède l'imposition des mains, les passes fluidiques de la part de la mère, en me recommandant d'aller, pendant quelques jours, lui faire voir comment elle devait s'y prendre. Je commençai par faire lever les vésicatoires et les faire sécher. Après trois jours de passes et d'impositions de mains sur la tête, les reins et la poitrine, effectuées à *titre de leçons*, mais faites avec âme, l'enfant demanda à se lever ; la fièvre était arrêtée, et tous les accidents décrits plus haut disparurent au bout de dix jours.

« Cette guérison, que la mère qualifiait de miraculeuse, me fit appeler, deux jours plus tard, auprès d'une autre petite fille de 3 ou 4 ans qui avait la fièvre. Après les passes et impositions des mains, la fièvre cessa dès le premier jour.

« Les cures de quelques obsessions ne nous donnent pas moins de satisfaction et de confiance. Marie B... jeune femme de 21 ans, de Samazan, près Marmande, se mettait nue comme un ver, courait les

champs, et allait se coucher à côté du chien dans un trou de pailler. La moralisation de l'obsesseur de notre part, et des passes fluidiques faites par le mari d'après nos instructions, l'ont bientôt délivrée. Toute la commune de Samazan a été témoin de l'impuissance de la médecine à la guérir, et de l'efficacité du moyen simple employé pour la ramener à l'état normal.

« Mme D... âgée de 22 ans, de la commune de Sainte-Marthe, non loin de Marmande, tombait dans des crises extraordinaires et violentes ; elle rugissait, mordait, se roulait, éprouvait des coups terribles dans l'estomac, s'évanouissait, et restait souvent quatre ou cinq heures sans connaissance ; une fois elle fut huit jours sans recouvrer sa lucidité. M. le docteur T... lui avait vainement donné ses soins. Le mari à bout de courses auprès des gens de l'art, des prêtres de nos contrées réputés guérisseurs et exorciseurs, des devins, car il avoua en avoir consulté, s'adresse à nous avec prière de vouloir bien nous occuper de sa femme si, comme on le lui avait rapporté, il était en notre pouvoir de la guérir. Nous lui promîmes de lui écrire pour lui indiquer ce qu'il devrait faire.

« Nos guides consultés nous dirent : Qu'on cesse tout traitement médical : les remèdes seraient inutiles ; que le mari élève son âme à Dieu, qu'il impose les mains sur le front de sa femme et lui fasse des passes fluidiques avec amour et confiance ; qu'il observe ponctuellement les recommandations que nous allons lui faire, quelque contrariété qu'il en puisse éprouver (suivent ces recommandations qui sont toutes personnelles), et s'il se pénètre bien de l'idée qu'elles sont nécessaires au profit de sa pauvre affligée, il aura bientôt sa récompense.

« Ils nous dirent aussi d'appeler et de moraliser l'Esprit obsesseur sous le nom de *Lucie Cédar*. Cet Esprit révéla la cause qui le portait à tourmenter Mme D... Cette cause se rattachait précisément aux recommandations faites au mari. Ce dernier s'étant conformé à tout, eut la satisfaction de voir sa femme complètement délivrée dans l'espace de dix jours. Il me dit : Puisque les Esprits se communiquent, je ne m'étonne pas qu'ils vous aient dit ce qui n'était connu que de moi, mais je suis bien plus étonné qu'aucun remède n'ait pu guérir ma femme ; si je m'étais adressé à vous dès le début, j'aurais 150 fr. dans ma poche, qui n'y sont plus, et que j'ai dépensés en médicaments.

« Je vous serre bien cordialement la main,

« DOMBRE. »

Ces faits de guérisons n'ont rien de plus extraordinaire que ceux que nous avons déjà cités provenant du même centre ; mais ils prouvent, par la persistance du succès, depuis plusieurs années, ce que l'on peut obtenir avec la persévérance et le dévouement, aussi l'assistance des bons Esprits n'y fait-elle jamais défaut. Ils n'abandonnent que ceux qui quittent la bonne voie, ce qu'il est facile de reconnaître au déclin des succès, tandis qu'ils soutiennent jusqu'au dernier moment, même contre les attaques de la malveillance, ceux dont le zèle, la sincérité, l'abnégation et l'humanité sont à l'épreuve des vicissitudes de la vie. Ils élèvent celui qui l'abaisse, et ils abaissent celui qui s'élève. Ceci s'applique à tous les genres de médiumnité.

Rien n'a rebuté M. Dombre ; il a lutté énergiquement contre toutes les entraves qu'on lui a suscitées, et il en a triomphé ; il a méprisé les injures et les menaces de nos adversaires communs, et il a forcé ceux-ci au silence par sa fermeté ; il n'a épargné ni son temps, ni sa peine, ni les sacrifices matériels ; jamais il n'a cherché à se prévaloir de ce qu'il fait pour se donner du relief ou s'en faire un marchepied quelconque ; son désintéressement moral égale son désintéressement matériel ; s'il est heureux de réussir, c'est parce que chaque succès en est un pour la doctrine. Ce sont là des titres sérieux à la reconnaissance de tous les Spiritistes présents et futurs, titres auxquels il faut associer les membres du groupe qui le secondent avec autant de zèle que d'abnégation, et dont nous regrettons de ne pouvoir citer les noms.

Le fait le plus caractéristique signalé dans cette lettre, c'est celui de l'intervention des parents et amis des malades dans les guérisons. C'est une idée neuve dont l'importance n'échappera à personne, car sa propagation ne peut manquer d'avoir des résultats considérables ; c'est la vulgarisation annoncée de la médiumnité guérissante. Les Spiritistes remarqueront combien les Esprits sont ingénieux dans les moyens si variés qu'ils emploient pour faire pénétrer l'idée dans les masses. Comment n'y arriverait-elle pas, puisqu'on lui ouvre sans cesse de nouveaux canaux, et qu'on lui donne les moyens de frapper à toutes les portes ?

Cette pratique ne saurait donc être trop encouragée ; toutefois il ne faut pas perdre de vue que les résultats seront en raison de la bonne direction donnée à la chose par les chefs des groupes guérisseurs, et de l'élan qu'ils sauront imprimer par leur énergie, leur dévouement et leur propre exemple.

Nouvelle Société spirite de Bordeaux.

Depuis le mois de Juin 1866, une nouvelle Société Spirite, déjà nombreuse, s'est formée à Bordeaux sur des bases qui attestent le zèle et le bon vouloir de ses membres, et une parfaite entente des véritables principes de la doctrine. Nous extrayons du compte rendu annuel publié par le Président, quelques passages qui en feront connaître l'esprit.

Après avoir parlé des vicissitudes que le Spiritisme a éprouvées dans cette ville, des circonstances qui ont amené la formation de la société nouvelle et de son organisation qui « permet à ceux de ses membres qui s'en sentent la force, de développer par des causeries, au commencement de chaque séance, les grands principes de la doctrine, principes que beaucoup ne combattent que parce qu'ils ne les connaissent pas, » il ajoute :

« Ce sont ces causeries qui nous ont attiré jusqu'ici de nombreux auditeurs étrangers à la Société. Certes, je n'ai pas la prétention de croire que tous nos auditeurs viennent chez nous pour s'instruire ; beaucoup, sans doute, y viennent pour chercher à nous prendre en défaut ; c'est leur affaire. La nôtre, à nous, c'est de répandre le Spiritisme dans les masses, et l'expérience nous a prouvé que le meilleur moyen, après la mise en pratique de la sublime morale qui en découle, et les communications des Esprits, c'est de le faire par la parole.

« Depuis que nous sommes constitués, nous avons deux séances par semaine. Cette double besogne nous a été imposée par la nécessité de consacrer une séance particulière (celle du jeudi) aux Esprits obsesseurs et au traitement des maladies qu'ils occasionnent, et de réserver une autre séance (celle du samedi) aux études scientifiques. J'ajouterai, pour justifier nos séances du jeudi, que nous avons le bonheur de posséder parmi nous un médium guérisseur à facultés bien développées, et connu par sa charité, sa modestie et son désintéressement ; il est aussi connu au dehors que dans le sein de notre société, de sorte que les malades ne lui manquent pas.

« Il y a du reste, à Bordeaux, beaucoup de cas d'obsessions, et une séance par semaine spécialement consacrée à l'évocation et à la moralisation des obsesseurs est loin d'être suffisante, puisque le médium guérisseur, accompagné d'un médium écrivain, d'un évocateur et souvent de certains de nos frères, se rend au domicile des malades afin de tenir les obsesseurs en haleine et d'en venir plus facilement à bout.

« Au médium guérisseur est venu se joindre un de nos frères, magnétiseur d'une grande puissance et d'un dévouement à toute épreuve qui, aidé aussi par les bons Esprits, supplée le premier, de telle sorte que nous pouvons dire que la Société possède deux médiums guérisseurs, quoique à des degrés différents. »

Suit le récit de plusieurs guérisons, parmi lesquelles nous citerons la suivante :

Mademoiselle A..., âgée de douze ans.

Cette enfant, orpheline, à la charge de parents très pauvres, nous fut présentée dans un état pitoyable. Tout son corps était en proie à des mouvements convulsifs, sa figure sans cesse contractée faisait des grimaces horribles ; ses bras et ses jambes étaient constamment agités, au point d'user les draps de son lit dans l'espace de huit jours. Ses mains, qui ne pouvaient saisir le moindre objet, pivotaient sans cesse autour des poignets. Enfin, à la suite de sa maladie, sa langue était devenue d'une épaisseur extrême et le plus complet mutisme s'en était suivi.

A première vue nous comprîmes qu'il y avait là aussi une obsession et nos guides ayant confirmé cette opinion, nous agîmes en conséquence.

De l'avis d'un médecin qui se trouva *incognito* chez la malade pendant que nous lui faisons subir un traitement fluidique, la maladie devait se traduire, *sous trois jours*, en danse de Saint-Guy et, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait la malade, l'enlever impitoyablement au plus tard dans huit jours.

Je ne détaillerai pas ici les innombrables incidents auxquels donna lieu cette cure. Je ne vous parlerai pas des obstacles de toutes sortes amoncelés sous nos pas par des influences contraires et que nous avons dû surmonter. Je dirai seulement que, deux mois après notre entrevue avec le médecin, l'enfant parlait comme vous et moi, se servait de ses mains, allait à l'école et était parfaitement guérie.

Voici, ajoute M. Peyranne, les principaux enseignements qui sont sortis pour nous des séances consacrées aux Esprits obsesseurs :

« Pour agir efficacement sur un obsesseur, il faut que ceux qui le moralisent et le combattent par les fluides, vaillent mieux que lui. Cela se comprend d'autant mieux que la puissance des fluides est en rapport direct avec l'avancement moral de celui qui les émet. Un Esprit impur appelé dans une réunion d'hommes moraux n'y est pas à son aise ; il comprend son infériorité, et s'il essaye de braver l'évocateur comme cela arrive quelquefois, soyez persuadés qu'il abandonnera vite ce rôle, surtout si les personnes composant le groupe où

il se communique se joignent à l'évocateur par la volonté et par la foi.

« Je crois que nous ne comprenons pas bien encore tout ce que nous pouvons sur les Esprits impurs, ou plutôt, que nous ne savons pas encore nous servir des trésors que Dieu a mis entre nos mains.

« Nous savons encore qu'une décharge fluïdique faite sur un obsédé par plusieurs Spirités, au moyen de la chaîne magnétique, peut rompre le lien fluïdique qui le relie à l'obsesseur et devenir pour ce dernier un remède moral très efficace, en lui prouvant son impuissance.

« Nous savons également que tout incarné, animé du désir de soulager son semblable, agissant avec foi, peut, au moyen de passes fluïdiques, sinon guérir, du moins soulager sensiblement un malade.

« Je finis avec les séances du jeudi, en faisant remarquer que pas un Esprit obsesseur n'est resté rebelle. Tous ceux dont nous nous sommes occupés ont fini par reconnaître leurs torts, ont abandonné leurs victimes, et sont entrés dans une voie meilleure. »

Au sujet des séances du samedi il dit :

« Ces séances sont ouvertes, vous le savez du reste, par une causerie faite par un membre de la Société, sur un sujet spirite, et terminées par un résumé succinct que fait le Président.

« Dans la causerie, toute liberté de langage est laissée à l'orateur, pourvu toutefois qu'il ne sorte pas du cadre tracé par notre règlement. Il envisage à son point de vue personnel les divers sujets qu'il traite ; il les développe comme il l'entend et en tire telles conséquences qu'il juge convenables ; mais il ne saurait jamais par là engager la responsabilité de la Société.

« A la fin de la séance, le Président résume les travaux, et s'il n'est pas de l'avis de l'orateur, il le combat, en faisant remarquer à l'auditoire que, pas plus que le premier, il n'engage d'autre responsabilité que la sienne, laissant à chaque homme l'usage de son libre arbitre et le soin de juger et de décider dans sa conscience de quel côté est la vérité ou, du moins, ce qui s'en rapproche le plus ; car, pour moi, la vérité c'est Dieu : plus nous nous rapprocherons de lui (ce que nous ne pouvons faire qu'en nous épurant et en travaillant à notre progrès) et plus nous serons près de la vérité. »

Nous appelons encore l'attention sur le paragraphe suivant :

« Bien que nous ayons d'excellents instruments pour nos études, nous avons compris que le nombre en était devenu insuffisant, surtout en présence de l'extension toujours croissante de la Société. La pénurie des médiums est venue souvent apporter des obstacles à la

marche régulière de nos travaux, et nous avons compris qu'il fallait autant que possible développer les facultés qui dorment latentes dans l'organisation de beaucoup de nos frères. C'est pour cela que nous venons de décider qu'une séance spéciale d'essais médianimiques, aurait lieu le dimanche, à deux heures de l'après-midi, dans la salle de nos réunions. J'ai cru devoir y inviter non-seulement nos frères en croyance, mais encore les étrangers qui désireraient se rendre utiles. Déjà ces séances ont donné des résultats qui ont dépassé notre attente. Nous y faisons de l'écriture, de la typtologie, du magnétisme. Plusieurs facultés très diverses s'y sont découvertes, et il en est sorti deux somnambules qui paraissent devoir être très lucides. »

Nous ne pouvons qu'applaudir au programme de la Société de Bordeaux et la féliciter de son dévouement et de l'intelligente direction de ses travaux. Un de nos collègues, de passage en cette ville, a dernièrement assisté à quelques-unes de ses séances et en a rapporté la plus favorable impression. En persévérant dans cette voie, elle ne peut qu'obtenir des résultats de plus en plus satisfaisants, et ne manquera jamais d'éléments à son activité. La manière dont elle procède pour le traitement des obsessions, est à la fois remarquable et instructive, et la meilleure preuve que cette manière est bonne, c'est qu'elle réussit. Nous y reviendrons ultérieurement dans un article spécial.

Il serait superflu de faire ressortir l'utilité des instructions verbales qu'elle désigne sous le simple nom de causeries. Outre l'avantage d'exercer au maniement de la parole, elles ont celui non moins grand de provoquer une étude plus complète et plus sérieuse des principes de la doctrine, d'en faciliter l'intelligence, d'en faire ressortir l'importance, et d'amener, par la discussion, la lumière sur les points controversés. C'est le premier pas vers des conférences régulières qui ne peuvent manquer d'avoir lieu tôt ou tard, et qui, tout en vulgarisant la doctrine, contribueront puissamment à redresser l'opinion publique faussée par la critique malveillante, ou ignorante de ce qu'il en est.

Réfuter les objections, discuter les systèmes divergents, sont des points essentiels qu'il importe de ne pas négliger, et qui peuvent fournir la matière d'utiles instructions ; c'est non-seulement un moyen de dissiper les erreurs qui pourraient s'accréditer, mais c'est se fortifier soi-même pour les discussions particulières que l'on peut avoir à soutenir. Dans ces instructions orales, beaucoup seront sans doute assistés par les Esprits, et il ne peut manquer d'en sortir des médiums parlants. Ceux qui seraient retenus par la crainte de parler devant

un auditoire, doivent se souvenir que Jésus disait à ses apôtres : « Ne vous inquiétez pas de ce que vous direz ; les paroles vous seront inspirées au moment même. »

Un groupe de province, que l'on peut ranger parmi les plus sérieux et les mieux dirigés, a introduit cet usage dans ses réunions, qui ont également lieu deux fois par semaine. Il est exclusivement composé des officiers d'un régiment. Mais là ce n'est point une faculté laissée à chaque membre ; c'est une obligation qui leur est imposée par le règlement de parler chacun à leur tour. A chaque séance l'orateur désigné pour la prochaine réunion doit se préparer à développer et à commenter un chapitre ou un point de la doctrine. Il en résulte pour eux une plus grande aptitude à faire de la propagation et à défendre la cause au besoin.

Nécrologie.

M. Quinemant, de Sétif.

On nous écrit de Sétif (Algérie) :

« Je viens vous faire part de la mort d'un fervent adepte du Spiritisme, M. Quinemant, décédé le samedi saint 20 avril 1867. C'est le premier qui s'en est occupé à Sétif avec moi ; il l'a constamment défendu contre ses détracteurs, sans se soucier de leurs attaques ni du ridicule. C'était en même temps un très bon magnétiseur, et il a rendu, par son dévouement tout désintéressé, de nombreux services aux personnes souffrantes.

Il était malade depuis le mois de novembre ; il avait la fièvre tous les deux jours, et quand il ne l'avait pas, il salivait constamment de l'eau. Il mangeait et digérait bien, trouvait bon tout ce qu'il prenait, et malgré cela, il maigrissait à vue d'œil ; homme d'une assez forte corpulence, ses membres étaient arrivés à n'avoir que la grosseur de ceux d'un enfant. Il s'éteignait à petit feu, et comprenait très bien sa position ; il avait dit qu'il voulait mourir le jour où mourut le Christ. Il a conservé toute sa lucidité d'esprit et causait comme s'il n'eût pas été malade. Il est mort, presque sans souffrances, avec la tranquillité et la résignation d'un Spirite, disant à sa femme de se consoler, qu'ils se retrouveraient dans le monde des Esprits. Cependant, à ses derniers moments, il a demandé le curé, quoiqu'il aimât peu les prêtres en général, et qu'il ait eu avec celui-ci d'assez vives altercations touchant le Spiritisme.

« Vous m'obligerez beaucoup de l'évoquer, si cela se peut ; je ne doute pas qu'il ne se fasse un plaisir de se rendre à votre appel, et

comme c'était un homme éclairé et de bon sens, je pense qu'il pourra nous donner d'utiles conseils. Son opinion était que le Spiritisme grandirait malgré toutes les entraves qu'on lui suscite. Veuillez aussi lui demander la cause de sa maladie que personne n'a connue. (DUMAS.) »

M. Quinemant, évoqué d'abord en particulier, a donné la communication suivante, et le lendemain il a donné spontanément à la Société celle que nous publions séparément sous le titre de : *Le Magnétisme et le Spiritisme comparés*.

(Paris, 16 mai 1867. Médium, M. Desliens.)

« Je m'empresse de me rendre à votre appel avec d'autant plus de facilité que depuis l'ensevelissement de ma dépouille mortelle, je suis venu à toutes vos réunions. J'avais un grand désir de juger du développement de la doctrine dans son centre naturel, et si je ne l'ai point fait du vivant de mon corps, mes affaires matérielles en ont été la seule cause. Je remercie vivement mon ami Dumas de la pensée bienveillante qui l'a porté à vous signaler mon départ et à vous demander mon évocation ; il ne pouvait me faire un plus sensible plaisir.

« Bien que mon retour dans le monde des Esprits soit récent, je suis suffisamment dégagé pour me communiquer avec facilité ; les idées que je possédais sur le monde invisible, ma croyance aux communications, et la lecture des ouvrages spirites m'avaient préparé à voir sans étonnement, mais non sans un bonheur infini, le spectacle qui m'attendait. Je suis heureux de la confirmation de mes pensées les plus intimes. J'étais convaincu, par le raisonnement, du développement ultérieur, et de l'importance sur les générations futures, de la doctrine des Esprits ; mais, hélas ! j'apercevais de nombreux obstacles, et j'assignais une époque indéfiniment éloignée à la prédominance de nos idées : effet de ma courte vue et des bornes assignées par la matière à ma conception de l'avenir. Aujourd'hui j'ai plus que la conviction, j'ai la certitude. Je ne voyais naguère que des effets trop lents au gré de mes désirs ; je vois aujourd'hui, je touche les causes de ces effets, et mes sentiments se sont modifiés. Oui, il faudra encore longtemps pour que notre terre soit une terre spirite, dans toute l'acception du mot ; mais il faudra un temps relativement très court pour apporter une modification considérable dans la manière d'être des individus et des nationalités.

« Les enseignements que j'ai recueillis chez vous, le développement important de certaines facultés, les conciliabules spirituels auxquels

il m'a été permis d'assister depuis mon arrivée ici, m'ont persuadé que de grands événements étaient proches, et que dans un temps peu éloigné, nombre de forces latentes seraient mises en activité, pour aider à la rénovation générale. Le feu couve partout sous la cendre ; qu'une étincelle jaillisse, et elle jaillira, et la conflagration deviendra universelle.

« Des éléments spirituels actuels, triturés dans l'immense fournaise des cataclysmes physiques et moraux qui se préparent, les uns plus épurés suivent le mouvement ascensionnel ; les autres, rejetés au dehors avec les scories les plus grossières, devront subir encore plusieurs distillations successives, avant de s'adjoindre à leurs frères plus avancés. Ah ! je comprends, devant les événements que l'avenir nous réserve, ces paroles du fils de Marie : Il y aura des pleurs et des grincements de dents. Faites donc en sorte, mes amis, d'être tous conviés au banquet de l'intelligence et de ne point faire partie ceux qui seront rejetés dans les ténèbres extérieures.

« Avant de mourir, j'ai cédé à une dernière faiblesse, j'ai obéi à un préjugé reçu, non que ma croyance ait faibli devant la crainte de l'inconnu, mais pour ne point me singulariser. Eh puis ! après tout, la parole d'un homme qui vous parle d'avenir est bonne à entendre au moment du grand voyage ; cette parole est entourée d'enseignements vieillis, de pratiques usées, je le veux bien, mais ce n'en est pas moins la parole d'espérance et de consolation.

« Ah ! je vois avec les yeux de l'esprit, je vois un temps où le Spirite à son départ sera aussi entouré de frères qui lui parleront d'avenir, d'espérance de bonheur ! Mon Dieu, merci, puisque vous m'avez permis de voir la lueur de la vérité à mes derniers instants ; merci, pour cet adoucissement à mes épreuves. Si j'ai fait quelque bien, c'est à cette croyance bénie que je le dois, c'est elle qui m'a donné la foi, la vigueur matérielle et la puissance morale nécessaires pour guérir ; c'est elle qui m'a laissé ma lucidité d'esprit jusqu'à mes derniers moments, qui m'a permis de supporter sans murmurer la cruelle maladie qui m'a enlevé.

« Vous demandez quelle est cette affection à laquelle j'ai succombé ; eh ! mon Dieu, c'est bien simple ; les viscères dans lesquels s'opère l'assimilation des éléments nouveaux, n'ayant plus la force nécessaire pour agir, les molécules usées par l'action vitale étaient éliminées sans que d'autres vinssent les remplacer. Mais qu'importe la maladie dont on meurt, lorsque la mort est une délivrance ! Merci encore, cher ami, de la bonne pensée qui vous a porté à demander mon évocation ; dites à ma femme que je suis

heureux, qu'elle me retrouvera l'aimant toujours, et qu'en attendant son retour, je ne cesserai de l'entourer de mon affection et de l'aider de mes conseils.

« Maintenant, quelques mots pour vous personnellement, mon cher Dumas. Vous avez été appelé un des premiers à planter le drapeau de la doctrine dans ce pays, et tout naturellement vous avez rencontré des obstacles, des difficultés ; si votre zèle, n'a pas été récompensé par autant de succès que vous l'espérez et que semblaient promettre les débuts, c'est qu'il faut du temps pour déraciner les préjugés et la routine dans un milieu tout adonné à la vie matérielle ; il faut être déjà avancé pour s'assimiler promptement de nouvelles idées qui changent les habitudes. Souvenez-vous que le premier pionnier qui défriche est bien rarement celui qui récolte ; il prépare le terrain pour ceux qui viennent après lui. Vous avez été ce pionnier : c'était votre mission ; c'est un bonheur et un bonheur que je suis heureux d'avoir un peu partagé et que vous apprécierez un jour, comme je puis le faire aujourd'hui, car il vous sera tenu compte de vos efforts. Mais ne croyez pas que nous nous sommes donné une peine inutile ; non, aucune des semences que nous avons répandues n'est perdue ; elles germeront et fructifieront quand le moment d'éclorre sera venu. L'idée est lancée et elle fera son chemin ; félicitez-vous d'avoir été un des ouvriers choisis pour cette œuvre. Vous avez eu des déboires, des mécomptes : c'était l'épreuve de votre foi et de votre persévérance, sans cela, où serait le mérite à accomplir une mission, si l'on ne trouvait que des roses sur son chemin ?

« Ne vous laissez donc pas abattre par les déceptions ; ne cédez pas surtout au découragement et souvenez-vous de cette parole du Christ : « Bienheureux ceux qui persévèrent jusqu'à la fin » et de celle-ci : « Bienheureux ceux qui souffriront pour mon nom. » Persévérez donc cher ami, poursuivez votre œuvre et songez que les fruits que l'on ramasse pour le monde où je suis maintenant, valent mieux que ceux que l'on récolte sur la terre où on les laisse en partant.

« Dites, je vous prie, à tous ceux qui m'ont témoigné de l'affection et me gardent une bonne place dans leur souvenir, que je ne les oublie pas et que je suis souvent au milieu d'eux ; dites à ceux qui repoussent encore nos croyances, que lorsqu'ils seront où je suis, ils reconnaîtront que c'était la vérité, et qu'ils regretteront amèrement de l'avoir méconnue, car il leur faudra recommencer de pénibles épreuves ; dites à ceux qui m'ont fait du mal que je leur pardonne et que je prie Dieu de leur pardonner.

« Celui qui vous sera toujours dévoué,

E. QUINEMANT. »

Le comte d'Ourches.

M. le comte d'Ourches est un des premiers qui se sont occupés des manifestations spirites à Paris dès le moment où y parvinrent les récits de celles qui avaient lieu en Amérique. Par le crédit que lui donnaient sa position sociale, sa fortune, ses relations de famille, et par-dessus tout la loyauté et l'honorabilité de son caractère, il a puissamment contribué à leur vulgarisation. Au temps de la vogue des tables tournantes, son nom avait acquis une grande notoriété et une certaine autorité dans le monde des adeptes ; il a donc sa place marquée dans les annales du Spiritisme. Passionné pour les manifestations physiques, il y apportait une confiance naïve un peu trop aveugle et dont un a parfois abusé par la facilité avec laquelle elles se prêtent à l'imitation. Exclusivement adonné à ce genre de manifestations au seul point de vue du phénomène, il n'a pas suivi le Spiritisme dans sa nouvelle phase scientifique et philosophique, pour laquelle il avait peu de sympathie, et il est demeuré étranger au grand mouvement qui s'est opéré depuis dix ans.

Il est mort le 5 mai 1867 à l'âge de 80 ans. *L'Indépendance Belge* a publié sur lui un très long et très intéressant article biographique, signé Henry de Pène, et reproduit dans la *Gazette des Etrangers* de Paris (5, rue Scribe) du jeudi 23 mai ; il y est rendu pleine justice à ses éminentes qualités, et sa croyance aux Esprits y est jugée avec une modération à laquelle le premier de ces journaux ne nous avait pas habitués. L'article se termine ainsi :

« Tout cela, je le sais, fera lever les épaules à un certain nombre d'esprits positifs qui disent : « Il est fou ! » de tout cerveau qui a des cases qu'ils n'ont point. Il est fou est bientôt dit. Le comte d'Ourches était un homme supérieur qui s'était proposé pour but de l'emporter sur ses semblables en unissant les lumières positives de la science aux lueurs et aux visions du surnaturel. »

Dissertations spirites.

Le Magnétisme et le Spiritisme comparés.

(Société de Paris, 17 mai 1867, méd. M. Desliens.)

« Je me suis occupé de mon vivant de la pratique du magnétisme au point de vue exclusivement matériel ; du moins, je le croyais ainsi ; je sais aujourd'hui que l'élévation volontaire ou involontaire de l'âme qui fait désirer la guérison du malade, est une véritable magnétisation spirituelle.

« La guérison tient à des causes excessivement variables : Telle ma-

l'adieu, traitée de telle manière, cède devant la puissance d'action matérielle ; telle autre, qui est identique, mais moins accentuée, ne subit aucune espèce d'amélioration, bien que les moyens curatifs employés soient peut-être plus puissants encore. A quoi tiennent donc ces variations d'influences ? – A une cause ignorée de la plupart des magnétiseurs qui ne s'attaquent qu'aux principes morbides matériels ; elles sont la conséquence de la situation morale de l'individu.

« La maladie matérielle est un effet ; pour détruire cet effet, il ne suffit pas de s'attaquer à lui, de le prendre corps à corps et de l'anéantir ; la cause existant toujours, reproduira de nouveaux effets morbides lorsque l'action curative sera éloignée.

« Le fluide transmetteur de la santé dans le magnétisme est un intermédiaire entre la matière et la partie spirituelle de l'être, et que l'on pourrait comparer au périsprit. Il unit deux corps l'un à l'autre ; c'est un pont sur lequel passent les éléments qui doivent apporter la guérison dans les organes malades. Etant un intermédiaire entre l'Esprit et la matière, par suite de sa constitution moléculaire, ce fluide peut transmettre tout aussi bien une influence spirituelle qu'une influence purement animale.

« Qu'est-ce que le Spiritisme en définitive, ou plutôt qu'est-ce que la médiumnité, cette faculté incomprise jusqu'ici, et dont l'extension considérable a établi sur des bases incontestables les principes fondamentaux de la nouvelle révélation ? C'est purement et simplement une variété de l'action magnétique exercée par un ou plusieurs magnétiseurs *désincarnés*, sur un sujet humain agissant à l'état de veille ou à l'état extatique, consciemment ou inconsciemment.

« Qu'est-ce, d'autre part, que le magnétisme ? une variété du Spiritisme dans laquelle des Esprits *incarnés* agissent sur d'autres Esprits incarnés.

« Il existe enfin une troisième variété du magnétisme ou du Spiritisme, selon que l'on prend pour point de départ l'action d'incarnés sur incarnés, ou celle d'Esprits relativement libres sur des Esprits emprisonnés dans un corps ; cette troisième variété, qui a pour principe l'action des incarnés sur les Esprits, se révèle dans le traitement et la moralisation des Esprits obsesseurs.

« Le Spiritisme n'est donc que du magnétisme spirituel, et le magnétisme n'est autre chose que du Spiritisme humain.

« En effet, comment procède le magnétiseur qui veut soumettre à son influence un sujet somnambulique ? Il l'enveloppe de son fluide ; il le possède dans une certaine mesure, et, remarquez-le, sans

jamais parvenir à anéantir son libre arbitre, sans pouvoir en faire sa chose, un instrument purement passif. Souvent le magnétisé résiste à l'influence du magnétiseur et il agit dans un sens lorsque celui-ci désirerait que l'action fût diamétralement opposée. Quoique généralement le somnambule soit endormi, et que son propre Esprit agisse pendant que son corps demeure plus ou moins inerte, il arrive aussi, mais plus rarement, que le sujet simplement fasciné, illuminé, demeure dans l'état de veille, bien qu'avec une plus grande tension d'esprit et une exaltation inaccoutumée de ses facultés.

« Et maintenant, comment procède l'Esprit qui désire se communiquer ? Il enveloppe le médium de son fluide ; il le possède dans une certaine mesure, sans jamais parvenir à en faire sa chose, un instrument purement passif. Vous m'objecterez peut-être que dans les cas d'obsession, de possession, l'annihilation du libre arbitre paraît être complète. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question, car l'action annihilante porte plus sur les forces vitales matérielles que sur l'Esprit, qui peut se trouver paralysé, terrassé et dans l'impuissance de résister, mais, dont la pensée n'est jamais anéantie, ainsi qu'on a pu le remarquer en maintes occasions. Je trouve dans le fait même de l'obsession une confirmation, une preuve à l'appui de ma théorie, en rappelant que l'obsession s'exerce aussi *d'incarné à incarné*, et que l'on a vu des magnétiseurs profiter de l'empire qu'ils exerçaient pour faire commettre des actions blâmables à leurs somnambules. Ici comme toujours, l'exception confirme la règle.

Bien que généralement le sujet médianimique soit éveillé, dans certains cas, qui deviennent de plus en plus fréquents, le somnambulisme spontané se déclare chez le médium, et il parle de lui-même ou par suggestion absolument comme le somnambule magnétique se conduit dans les mêmes circonstances.

« Enfin, comment procédez-vous à l'égard des Esprits obsesseurs ou simplement inférieurs que vous désirez moraliser ? Vous agissez sur eux par attraction fluidique ; vous les magnétisez, inconsciemment le plus souvent, pour les retenir dans votre cercle d'action ; consciemment quelquefois, lorsque vous établissez autour d'eux une nappe fluidique qu'ils ne peuvent pénétrer sans votre permission, et vous agissez sur eux par la puissance morale qui n'est autre qu'une action magnétique quintessenciée.

« Comme on vous l'a dit maintes fois, il n'y a pas de lacunes dans l'œuvre de la nature, pas de sauts brusques, mais des transitions insensibles qui font que l'on passe peu à peu d'un état à un autre, sans

s'apercevoir du changement autrement que par la conscience d'une situation meilleure.

« Le magnétisme est donc un degré inférieur du Spiritisme, et qui se confond insensiblement avec ce dernier par une suite de variétés différant peu l'une de l'autre, comme l'animal est un état supérieur de la plante, etc. Dans l'un comme dans l'autre cas, ce sont deux échelons de l'échelle infinie qui relie toutes les créations, depuis l'atome infime jusqu'au Dieu créateur ! Au-dessus de vous, c'est la lumière éblouissante que vos faibles yeux ne peuvent encore supporter ; au-dessous, ce sont des ténèbres profondes que vos plus puissants instruments d'optique n'ont pu encore éclairer. Hier, vous ne saviez rien ; aujourd'hui, vous voyez l'abîme profond dans lequel se perd votre origine. Vous pressentez le but infiniment parfait auquel tendent toutes vos aspirations ; et à qui devez-vous toutes ces connaissances ? au magnétisme ! au Spiritisme ! à toutes les révélations qui découlent d'une loi de relation universelle entre tous les êtres et leur créateur ! à une science éclosée d'hier pour votre conception, mais dont l'existence se perd dans la nuit des temps, car elle est une des bases fondamentales de la création.

« De tout cela, je conclus que le magnétisme, développé par le Spiritisme est la clef de voûte de la santé morale et matérielle de l'humanité future. »

« E. QUINEMANT. »

Remarque. La justesse des appréciations, et les profondeurs du nouveau point de vue que renferme cette communication n'échapperont à personne. M. Quinemant, quoique parti depuis bien peu de temps, se révèle tout d'abord, et sans la moindre hésitation, comme un Esprit d'une incontestable supériorité. A peine dégagé de la matière, qui ne semble avoir laissé sur lui aucune trace, il déploie ses facultés avec une puissance remarquable qui promet à ses frères de la terre un bon conseiller de plus.

Ceux qui prétendaient que le Spiritisme se traînait dans l'ornière des lieux communs et des banalités, peuvent voir, par les questions qu'il aborde depuis quelque temps, s'il reste stationnaire, et ils le verront encore mieux à mesure qu'il lui sera permis de développer ses conséquences. Cependant il n'enseigne à proprement dire rien de nouveau ; si l'on étudie avec soin ses principes constitutifs fondamentaux, on verra qu'ils renferment les germes de tout ; mais ces germes ne peuvent se développer que graduellement ; si tous ne fleurissent pas en même temps, c'est que l'extension du cercle de ses attributions ne dépend pas *de la volonté des hommes*, mais de celle des Esprits, qui

règlent le degré de leur enseignement sur l'opportunité. C'est en vain que les hommes voudraient anticiper sur le temps ; ils ne peuvent contraindre la volonté des Esprits qui agissent d'après des inspirations supérieures, et ne se laissent pas aller à l'impatience des incarnés ; ils savent, s'il le faut, *rendre cette impatience stérile*. Laissons-les donc agir ; fortifions-nous dans ce qu'ils nous enseignent, et soyons certains qu'ils sauront faire donner en temps utile, par le Spiritisme, ce qu'il doit donner.

Bibliographie.

Union Spirite de Bordeaux.

Le dernier numéro de *l'Union*, qui nous parvient à l'instant, et qui termine sa deuxième année, contient l'avis suivant :

« Absorbé par le travail matériel que nous impose la nécessité de pourvoir à nos besoins et à ceux de la famille, que nous avons la tâche d'élever, il ne nous a pas été permis de faire paraître régulièrement les derniers numéros de *l'Union Spirite*. Nous ne le cacherons pas, en présence de cette tâche à la fois si pénible et si ingrate que nous nous sommes imposée, nous nous sommes demandé si nous ne devions pas nous arrêter en route et laisser à d'autres, plus favorisés de la fortune que nous, le soin de continuer l'œuvre que nous avons entreprise avec autant d'ardeur que de conviction et de foi. Mais, cédant aux instances de beaucoup de nos lecteurs, qui pensent que *l'Union Spirite*, non-seulement a sa raison d'être, mais a rendu déjà, et est appelée à rendre, dans un avenir peut-être très prochain, de grands services au Spiritisme, nous avons résolu de marcher encore en avant, et d'affronter encore les difficultés de toutes sortes qui s'amoncellent sous nos pas. Seulement, afin de nous rendre possible une pareille tâche et pour éviter l'irrégularité dont malheureusement jusqu'ici, nous avons été si souvent la victime, nous avons dû apporter de grands changements à notre mode de publication.

« *L'Union Spirite* qui, en juin prochain, commencera sa troisième année, paraîtra désormais une fois par mois seulement, par cahiers de 32 pages, grand in-8°. Le prix de l'abonnement sera fixé à 10 francs par an.

« Nous espérons que nos abonnés voudront bien accepter ces conditions qui sont, du reste, celles de la *Revue Spirite* d'Allan Kardec, et de presque toutes les publications ou revues philosophiques de Paris, et qu'en nous envoyant le plus tôt possible leur adhé-

sion, ils nous rendront aussi facile que possible l'accomplissement de l'œuvre à laquelle, depuis plus de quatre ans, nous avons fait de si grands sacrifices.

« A. BEZ.

Nous sommes de ceux qui regardent ce journal comme ayant sa raison d'être et son utilité ; par l'esprit dans lequel il est rédigé, il peut et doit rendre d'incontestables services à la cause du Spiritisme. Nous félicitons M. Bez de sa persévérance, malgré les difficultés matérielles qu'il rencontre dans sa position même. Il a pris, à notre avis, un très sage parti en ne le faisant paraître qu'une fois par mois, tout en donnant la même quantité de matières. On ne peut se figurer le temps et la dépense qui entraînent les publications qui paraissent plusieurs fois par mois, quand on est obligé d'y suffire seul ou à peu près ; il faut absolument n'avoir rien autre chose à faire, et renoncer à toute autre occupation. En paraissant le 15 de chaque mois, par exemple, il alternera avec notre *Revue* ; de cette manière ceux qui voudraient que celle-ci parût plus souvent, ce qui est impossible, y trouveront le complément de ce qu'ils désirent, et ne seront pas privés aussi longtemps de la lecture des sujets auxquels ils s'intéressent. Nous faisons appel à leur concours pour soutenir cette publication.

Progrès spiritualiste.

Nouveau journal paraissant deux fois par mois, depuis le 15 avril, dans le format de l'ancien *Avenir* auquel il annonce succéder. L'*Avenir* s'était fait le représentant d'idées auxquelles nous ne pouvions donner notre adhésion. Ce n'est pas une raison pour que ces idées n'aient pas leur organe, afin que chacun soit à même de les apprécier, et qu'on puisse juger de leur valeur par la sympathie qu'elles trouvent dans la majorité des Spiritistes et leur concordance avec l'enseignement de la généralité des Esprits. Le Spiritisme n'adoptant que les principes consacrés par l'universalité de l'enseignement, sanctionné par la raison et la logique, a toujours marché, et marchera toujours avec la majorité ; c'est ce qui fait sa force. Il n'a donc rien à redouter des idées divergentes ; si elles sont justes, elles prévaudront, et il les adoptera ; si elles sont fausses elles tomberont.

Nous ne pouvons encore apprécier la ligne que suivra, sous ce rapport, le nouveau journal ; dans tous les cas, nous nous faisons un

devoir de signaler son apparition à nos lecteurs, afin qu'ils puissent le juger par eux-mêmes. Nous serons heureux de trouver en lui un nouveau champion sérieux de sa doctrine, et dans ce cas, nous lui souhaiterons bon succès.

Bureau : rue de la Victoire, n° 34. – Prix : 10 francs par an.

Recherches sur les causes de l'athéisme.

En réponse à la brochure de Mgr Dupanloup, par une Catholique.

Brochure in-8°, chez MM. Didier et Compagnie, 35, quai des Augustins, et au bureau de la *Revue Spirite*. – Prix : 1 fr. 25 cent. ; par la poste : 1 fr. 45 cent.

L'auteur de ce remarquable écrit, quoique sincèrement attaché aux croyances catholiques, s'est proposé de démontrer à Mgr Dupanloup quelles sont les véritables causes de la plaie de l'athéisme et de l'incrédulité qui envahit la société ; selon lui, dans des interprétations inadmissibles aujourd'hui, et inconciliables avec les données positives de la science. Il prouve qu'en beaucoup de points l'Eglise s'est écartée du sens réel des Ecritures et de la pensée des écrivains sacrés ; que la religion ne peut que gagner à une interprétation plus rationnelle qui, sans toucher aux principes fondamentaux des dogmes, se concilierait avec la raison ; que le Spiritisme, fondé sur les lois mêmes de la nature, est la seule clef possible d'une saine interprétation, et, par cela même, le plus puissant remède contre l'athéisme. Tout cela est dit simplement, froidement, sans emphase ni exaltation, et avec une logique serrée. Cet écrit est un complément à *La Foi et la Raison*, par M. J. B., et aux *Dogmes de l'Eglise du Christ expliqués d'après le Spiritisme*, par M. Bottinn.

Quoique femme, l'auteur fait preuve d'une grande érudition théologique ; il cite et commente avec une remarquable justesse les écrivains sacrés de tous les temps, et avec presque autant de facilité que M. Flammarion cite les auteurs scientifiques ; on voit qu'ils lui sont familiers, ce qui nous fait dire qu'il n'en est probablement pas à ses débuts en ces matières, et qu'il doit avoir été quelque éminent théologien dans sa précédente existence. Sans partager toutes ses idées, nous disons, qu'au point de vue où il s'est placé, il ne pouvait parler ni mieux, ni autrement, et qu'il a fait une chose utile pour l'époque où nous sommes.

Le Roman de l'avenir.

Par E. BONNEMÈRE.

Un volume in-12. Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre. – Prix : 3 fr. ; par la poste : 3 fr. 30 cent.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu de cet important ouvrage, que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, comme très intéressant pour le Spiritisme.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 7.

JUILLET 1867.

Courte excursion spirite.

La société de Bordeaux, reconstituée ainsi que nous l'avons dit dans notre précédent numéro, s'est réunie cette année, comme l'année passée, en un banquet qui a eu lieu le jour de la Pentecôte, banquet simple, disons-le tout de suite, comme il convient en pareille circonstance, et à des gens dont le but principal est de trouver une occasion de se réunir et de resserrer les liens de confraternité ; la recherche et le luxe y seraient un non-sens. Malgré les occupations qui nous retenaient à Paris, nous avons pu nous rendre à la gracieuse et pressante invitation qui nous a été faite d'y assister. Celui de l'année dernière, qui était le premier, n'avait réuni qu'une trentaine de convives ; à celui de cette année, il y en avait quatre fois plus, dont plusieurs venus d'une grande distance ; Toulouse, Marmande, Villeneuve, Libourne, Niort, Blaye et jusqu'à Carcassonne, qui est à 80 lieues, y avaient leurs représentants. Tous les rangs de la société y étaient confondus dans une communauté de sentiments ; là, se trouvaient l'artisan, le cultivateur à côté du bourgeois, du négociant, du médecin, des fonctionnaires, des avocats, des hommes de science, etc.

Il serait superflu d'ajouter que tout s'est passé comme cela devait être entre gens qui ont pour devise : « Hors la charité point de salut, » et qui professent la tolérance pour toutes les opinions et toutes les convictions. Aussi, dans les allocutions de circonstance qui ont été prononcées, pas une parole n'a été dite, dont la susceptibilité la plus ombrageuse aurait pu s'effaroucher ; nos plus grands adversaires même s'y seraient trouvés, qu'ils n'auraient pas entendu un mot, ni une allusion à leur adresse.

L'autorité s'était montrée pleine de bienveillance et de courtoisie à l'égard de cette réunion, et nous devons l'en remercier. Nous ignorons si elle y était représentée d'une manière occulte, mais à coup sûr elle a pu se convaincre là, comme toujours, que les doctrines professées par les Spiritistes, loin d'être subversives, sont une garantie de paix et de tranquillité ; que l'ordre public n'a rien à craindre de gens dont les principes sont ceux du respect des lois, et qui, dans aucune circonstance, n'ont cédé aux suggestions des agents provocateurs qui cherchaient à les compromettre. On les a toujours vus se retirer et s'abstenir de toute manifestation ostensible, toutes les fois qu'ils ont pu craindre qu'on n'en fît un prétexte de scandale.

Est-ce faiblesse de leur part ? Non certes ; c'est au contraire la conscience de la force de leurs principes qui les rend calmes, et la certitude qu'ils ont de l'inutilité des efforts tentés pour les étouffer ; quand ils s'abstiennent, ce n'est pas pour mettre leurs personnes à l'abri, mais pour éviter ce qui pourrait rejaillir sur la doctrine. Ils savent qu'elle n'a pas besoin de démonstrations extérieures pour triompher. Ils voient leurs idées germer partout, se propager avec une puissance irrésistible ; qu'auraient-ils besoin de faire du bruit ? Ils laissent ce soin à leurs antagonistes, qui, par leurs clameurs, aident à la propagation. Les persécutions même sont le baptême nécessaire de toutes les idées nouvelles un peu grandes ; au lieu de leur nuire, elles leur donnent de l'éclat ; on en mesure l'importance à l'acharnement qu'on met à les combattre. Les idées qui ne s'acclimatent qu'à force de réclames et de mises en scène, n'ont qu'une vitalité factice et de courte durée ; celles qui se propagent d'elles-mêmes et par la force des choses ont la vie en elles, et sont seules durables ; c'est le cas où se trouve le Spiritisme.

La fête s'est terminée par une collecte au profit des malheureux, sans distinction de croyances, et avec une précaution dont on ne peut que louer la sagesse. Pour laisser toute liberté, n'humilier personne, et ne pas stimuler la vanité de ceux qui donneraient plus que les autres, les choses ont été disposées de manière à ce que personne, pas même les collecteurs, ne sût ce que chacun avait donné. La recette a été de 85 fr., et des commissaires ont été immédiatement désignés pour en faire l'emploi.

Malgré la brièveté de notre séjour à Bordeaux, nous avons pu assister à deux séances de la société : l'une consacrée au traitement des malades, et l'autre aux études philosophiques. Nous avons ainsi pu constater par nous-même les bons résultats qui sont toujours le fruit

de la persévérance et de la bonne volonté. Au compte rendu que nous avons publié dans notre précédent numéro sur la société bordelaise, nous pouvons, en connaissance de cause, ajouter nos félicitations personnelles. Mais elle ne doit pas se dissimuler que plus elle prospérera, plus elle sera en butte aux attaques de nos adversaires ; qu'elle se défie surtout des sourdes manœuvres que l'on pourrait ourdir contre elle, et des pommes de discorde que, sous l'apparence d'un zèle exagéré, on pourrait lancer dans son sein.

Le temps de notre absence de Paris étant limité par l'obligation d'y être de retour à jour fixe, nous n'avons pu, à notre grand regret, nous rendre dans les différents centres où nous étions conviés ; nous n'avons pu que nous arrêter quelques instants à Tours et à Orléans qui se trouvaient sur notre route. Là aussi nous avons pu constater l'ascendant que la doctrine acquiert chaque jour dans l'opinion, et ses heureux résultats qui, pour n'être encore qu'individuels, n'en sont pas moins satisfaisants.

A Tours la réunion devait être à peu près de cent cinquante personnes, tant de la ville que des environs, mais par suite de la précipitation avec laquelle la convocation a été faite, les deux tiers seulement ont pu s'y rendre. Une circonstance imprévue n'ayant pas permis de profiter de la salle qui avait été choisie, on s'est réuni, par une magnifique soirée, dans le jardin d'un des membres de la société. A Orléans les Spirités sont moins nombreux, mais ce centre n'en compte pas moins bon nombre d'adeptes sincères et dévoués auxquels nous avons été heureux de serrer la main.

Un fait constant et caractéristique, et que l'on doit considérer comme un grand progrès, c'est la diminution graduelle et à peu près générale, des préventions contre les idées spirités, même chez ceux qui ne les partagent pas ; on reconnaît maintenant à chacun le droit d'être Spirité, comme on a celui d'être juif ou protestant ; c'est quelque chose. Les localités où, comme à Illiers, dans le département d'Eure et Loir, on ameute les gamins pour leur courir sus à coups de pierres, sont des exceptions de plus en plus rares.

Un autre signe de progrès non moins caractéristique, c'est le peu d'importance que partout les adeptes, même dans les classes les moins éclairées, attachent aux faits de manifestations extraordinaires. Si des effets de ce genre se produisent spontanément, on les constate, mais on ne s'en émeut pas, on ne les recherche pas, et l'on s'attache encore moins à les provoquer. On prise peu ce qui ne satisfait que les yeux et la curiosité ; le but sérieux, de la doctrine, ses conséquences

morales, les ressources qu'elle peut offrir pour le soulagement de la souffrance, le bonheur de retrouver les parents ou amis que l'on a perdus, et de s'entretenir avec eux, d'écouter les conseils qu'ils viennent donner, font l'objet exclusif et préféré des réunions spirites. Dans les campagnes mêmes et parmi les artisans, un puissant médium à effets physiques serait moins apprécié qu'un bon médium écrivain donnant, par des communications raisonnées, la consolation et l'espérance. Ce qu'on cherche dans la doctrine, c'est avant tout ce qui touche le cœur. C'est une chose remarquable que la facilité avec laquelle les gens même les plus illustres comprennent et s'assimilent les principes de cette philosophie ; c'est parce qu'il n'est pas nécessaire d'être savant pour avoir du cœur et du jugement. Ah ! disent-ils, si l'on nous avait toujours parlé ainsi, nous n'aurions jamais douté de Dieu et de sa bonté, même dans nos plus grandes misères !

C'est quelque chose sans doute de croire, car c'est déjà un pied mis dans la bonne voie ; mais la croyance sans la pratique est une lettre morte ; or, nous sommes heureux de dire que, dans notre courte excursion, parmi de nombreux exemples des effets moralisateurs de la doctrine, nous avons rencontré bon nombre de ces Spirites de cœur qu'on pourrait dire complets s'il était donné à l'homme d'être complet en quoi que ce soit, et qu'on peut regarder comme les types de la génération future transformée ; il y en a de tous sexes, de tous âges et de toutes conditions, depuis la jeunesse jusqu'à la limite extrême de l'âge, qui réalisent dès cette vie les promesses qui nous sont faites pour l'avenir. Ils sont faciles à reconnaître ; il y a dans tout leur être un reflet de franchise et de sincérité qui commande la confiance ; dès l'abord on sent qu'il n'y a aucune arrière-pensée dissimulée sous des paroles dorées ou d'hypocrites compliments. Autour d'eux, et dans la médiocrité même, ils savent faire régner le calme et le contentement. Dans ces intérieurs bénis on respire une atmosphère sereine qui réconcilie avec l'humanité, et l'on comprend le règne de Dieu sur la terre ; bienheureux ceux qui savent en jouir par anticipation ! Dans nos tournées spirites, c'est moins le nombre des croyants que nous supputons, et qui nous satisfait le plus, que celui de ces adeptes qui sont l'honneur de la doctrine, et qui en sont en même temps les plus fermes soutiens, parce qu'ils la font estimer et respecter en eux.

En voyant le nombre des heureux que fait le Spiritisme, nous oublions facilement les fatigues inséparables de notre tâche. C'est là une satisfaction, un résultat positif, que la malveillance la plus

acharnée ne peut nous enlever ; on pourrait nous ôter la vie, les biens matériels, mais jamais le bonheur d'avoir contribué à ramener la paix dans des cœurs ulcérés. Pour quiconque sonde les motifs secrets qui font agir certains hommes, il y a des boues qui salissent ceux qui la jettent, et non ceux à qui ils la jettent.

Que tous ceux qui nous ont donné, dans ce dernier voyage, de si touchants témoignages de sympathie, en reçoivent ici nos bien sincères remerciements, et soient assurés qu'ils sont payés de retour.

La loi et les médiums guérisseurs.

Sous le titre de *Un Mystère*, plusieurs journaux du mois de mai dernier ont rapporté le fait suivant :

« Deux dames du faubourg Saint-Germain se présentèrent, un de ces jours derniers, chez le commissaire de leur quartier et lui signalèrent le nommé P..., qui avait, dirent-elles, abusé de leur confiance et de leur crédulité, en leur affirmant qu'il les guérirait de maladies, contre lesquelles ses soins avaient été impuissants.

« Ayant ouvert à ce sujet une enquête, le magistrat apprit que P... passait pour un habile médecin, dont la clientèle augmentait chaque jour, et qui faisait des cures extraordinaires.

« D'après ses réponses aux questions du commissaire, P... paraît convaincu qu'il est doué d'une faculté surnaturelle qui lui donne le pouvoir de guérir rien que par l'apposition des mains sur les organes malades.

« Pendant vingt ans il a été cuisinier ; il était même cité pour un des habiles dans son métier, qu'il a abandonné depuis un an pour se consacrer à l'art de guérir.

« A l'en croire, il aurait eu plusieurs visions et apparitions mystérieuses dans lesquelles un envoyé de Dieu lui aurait révélé qu'il avait à accomplir sur la terre une mission d'humanité, à laquelle il ne devait pas faire défaut sous peine d'être damné. Obéissant, dit-il, à cet ordre venu du ciel, l'ancien cuisinier s'est installé dans un appartement de la rue Saint-Placide, et les malades n'ont pas tardé à abonder à ses consultations.

« Il n'ordonne pas de médicaments ; il examine le sujet qu'il doit traiter lorsqu'il est à jeun, le palpe, cherche, et découvre le siège du mal, sur lequel il applique ses mains disposées en croix, prononce quelques paroles qui sont, dit-il, son secret ; puis, à sa prière, un Esprit invisible vient et enlève le mal.

« P... est certainement un fou ; mais ce qu'il y a d'extraordinaire, d'inexplicable, c'est qu'il a prouvé, ainsi que le constate l'enquête, que, par ce singulier procédé, il a guéri plus de quarante personnes affectées de maladies graves.

« Plusieurs lui ont témoigné leur reconnaissance par des dons en argent ; une vieille dame, propriétaire aux environs de Fontainebleau, l'a, par un testament trouvé chez lui, où une perquisition a été pratiquée, fait son héritier pour une somme de 40,000 fr.

« P... a été maintenu en état d'arrestation, et son procès, qui ne tardera pas sans doute à avoir lieu en police correctionnelle, promet d'être curieux. »

Nous ne nous faisons ni l'apologiste ni le détracteur de M. P... que nous ne connaissons pas. Est-il dans de bonnes ou de mauvaises conditions ? Est-il sincère ou charlatan ? Nous l'ignorons ; c'est l'avenir qui le prouvera ; nous ne prenons fait et cause ni pour ni contre lui. Nous mentionnons le fait tel qu'il est rapporté, parce qu'il vient s'ajouter à tous ceux qui accèdent l'idée de l'existence d'une de ces facultés étranges qui confondent la science et ceux qui ne veulent rien admettre en dehors du monde visible et tangible. A force d'en entendre parler et de voir les faits se multiplier, on est bien forcé de convenir qu'il y a quelque chose, et peu à peu on fait la distinction entre la vérité et la jonglerie.

Dans le récit qui précède, on a sans doute remarqué ce curieux passage, et la contradiction non moins curieuse qu'il renferme :

« P... est *certainement* un fou, mais ce qu'il y a d'extraordinaire, d'*inexplicable*, c'est qu'il a *prouvé*, ainsi que le *constate l'enquête*, que, par ce singulier procédé, il a guéri plus de quarante personnes affectées de maladies graves. »

Ainsi l'enquête *constate* les guérisons ; mais parce que le moyen qu'il emploie est inexplicable et n'est pas reconnu par la Faculté, il est *certainement* fou. A ce compte, l'abbé prince de Hohenlohe, dont nous avons rapporté les cures merveilleuses dans la *Revue* de décembre 1866, p. 368, était un fou ; le vénérable curé d'Ars, qui lui aussi, faisait des guérisons par ces singuliers procédés, était un fou, et tant d'autres ; le Christ, qui guérissait sans diplôme et n'employait pas de médicaments, était fou, et eût payé bien des amendes nos jours. Fous ou non, lorsqu'il y a guérison, il y a bien des gens qui préfèrent être guéris par un fou que d'être enterrés par homme de bon sens.

Avec un diplôme, toutes les excentricités médicales sont permises.

Un médecin, dont nous avons oublié le nom, mais qui gagne beaucoup d'argent, emploie un procédé bien autrement bizarre ; avec un pinceau il maquille la figure de ses malades de petits losanges rouges, jaunes, verts, bleus dont il entoure les yeux, le nez, la bouche en quantité proportionnée à la nature de la maladie. Sur quelle donnée scientifique est fondé ce genre de médication ? Un mauvais plaisant de rédacteur a prétendu que pour s'épargner d'énormes frais de réclames, ce médecin les faisait porter gratis par ses malades, sur leur figure. En voyant dans les rues ces visages tatoués, on demande naturellement ce que c'est ? Et les malades de répondre : C'est le procédé du célèbre docteur un tel. Mais il est médecin ; que son procédé soit bon, mauvais ou insignifiant, là n'est pas la question ; tout lui est permis, même d'être charlatan : il y est autorisé de par la Faculté ; qu'un individu non diplômé veuille l'imiter, il sera poursuivi pour escroquerie.

On se récrie sur la crédulité du public à l'endroit des charlatans ; on s'étonne de l'affluence qui se porte chez le premier venu qui annonce un nouveau moyen de guérir, chez les somnambules, rebouteurs et autres ; de la prédilection pour les remèdes de bonne femme, et l'on s'en prend à l'ineptie de l'espèce humaine ! La véritable cause tient à l'envie bien naturelle que les malades ont de guérir, et à l'insuccès de la médecine dans un trop grand nombre de cas ; si les médecins guérissaient plus souvent et plus sûrement, on n'irait pas ailleurs ; il arrive même presque toujours qu'on n'a recours à des moyens exceptionnels qu'après avoir épuisé inutilement les ressources officielles ; or, le malade qui veut être guéri à tout prix, s'inquiète peu de l'être selon la règle ou contre la règle.

Nous ne répéterons pas ici ce qui est aujourd'hui clairement démontré sur les causes de certaines guérisons, inexplicables seulement pour ceux qui ne veulent pas se donner la peine de remonter à la source du phénomène. Si la guérison a lieu, c'est un fait, et ce fait a une cause ; est-il plus rationnel de la nier que de la chercher ? – C'est le hasard, dira-t-on ; le malade eût guéri tout seul. – Soit ; mais alors le médecin qui le déclarait incurable faisait preuve d'une grande ignorance. Et puis, s'il y a vingt, quarante, cent guérisons pareilles, est-ce toujours le hasard ? Ce serait, il faut en convenir un hasard singulièrement persévérant et intelligent, auquel on pourrait donner le nom de *docteur Hasard*.

Nous examinerons la question sous un point de vue plus sérieux. Les personnes non diplômées qui traitent les malades par le ma-

gnétisme ; par l'eau magnétisée qui n'est qu'une dissolution de fluide magnétique ; par l'imposition des mains qui est une magnétisation instantanée et puissante ; par la prière qui est une magnétisation mentale ; avec le concours des Esprits, ce qui est encore une variété de magnétisation, sont-elles passibles de la loi contre l'exercice illégal de la médecine ?

Les termes de la loi sont certainement très élastiques, car elle ne spécifie pas les moyens. Rigoureusement et logiquement on ne peut considérer comme exerçant l'art de guérir, que ceux qui font profession, c'est-à-dire, qui en tirent profit. Cependant on a vu des condamnations prononcées contre des individus s'occupant de ces soins par pur dévouement, sans aucun intérêt ostensible ou dissimulé. Le délit est donc surtout dans la prescription des remèdes. Toutefois le désintéressement *notoire* est généralement pris en considération comme circonstance atténuante.

Jusqu'à présent, on n'avait pas pensé qu'une guérison pût être opérée sans l'emploi de médicaments ; la loi n'a donc pas prévu le cas des traitements curatifs sans remèdes, et ce ne serait que par extension qu'on l'appliquerait aux magnétiseurs et aux médiums guérisseurs. La médecine officielle ne reconnaissant aucune efficacité au magnétisme et ses annexes, et encore moins à l'intervention des Esprits, on ne saurait légalement condamner pour exercice illégal de la médecine, les magnétiseurs et les médiums guérisseur qui ne prescrivent rien, ou rien autre que l'eau magnétisée, car alors ce serait reconnaître officiellement une vertu à l'agent magnétique, et le placer au rang des moyens curatifs ; ce serait comprendre le magnétisme et la médiumnité guérissante dans l'art de guérir, et donner un démenti à la faculté. Ce que l'on fait quelquefois en pareil cas, c'est de condamner pour *délit d'escroquerie*, et abus de confiance, comme faisant payer une chose sans valeur, celui qui en tire un profit direct ou détourné, ou même dissimulé sous le nom de rétribution facultative, voile auquel il ne faut pas toujours se fier. L'appréciation du fait dépend entièrement de la manière d'envisager la chose en elle-même ; c'est souvent une question d'opinion personnelle, à moins qu'il n'y ait abus présumé, auquel cas la question bonne foi entre toujours en ligne de compte ; la justice alors apprécie les circonstances aggravantes ou atténuantes.

Il en est tout autrement pour celui dont le désintéressement est avéré et complet ; dès lors qu'il ne prescrit rien et ne reçoit rien, la loi ne peut l'atteindre, ou bien il faudrait y donner une extension que

ne comportent ni l'esprit ni la lettre. Où il n'y a rien à gagner, on ne saurait voir du charlatanisme. Il n'y a aucun pouvoir au monde qui puisse s'opposer à l'exercice de la médiumnité ou magnétisation guérissante, dans la véritable acception du mot.

Cependant, dira-t-on, M. Jacob ne faisait rien payer, et il n'en a pas moins été interdit. Cela est vrai, mais il n'a été ni poursuivi, ni condamné pour le fait dont il s'agissait ; l'interdiction était une mesure de discipline militaire, à cause du trouble que pouvait causer au camp l'affluence des personnes qui s'y rendaient, et si depuis, il a excipé de cette interdiction, c'est que cela lui a convenu. S'il n'eût pas appartenu à l'armée, personne ne pouvait l'inquiéter. (Voyez, *Revue* de mars 1865, page 76 : *Le Spiritisme et la Magistrature.*)

Illiers et les Spirités.

Sous ce titre, *le Journal de Chartres*, du 26 mai dernier, contenait la correspondance suivante :

Illiers, 20 mai 1867.

« Sommes-nous au mois de mai ou au carnaval ? Je me suis cru à cette dernière époque dimanche dernier. Comme je traversais Illiers, vers quatre heures du soir, je me trouvai en face d'un rassemblement de soixante, quatre-vingts, cent gamins peut-être, suivis d'une foule nombreuse criant à tue-tête sur l'air des Lampions : V'là le sorcier ! v'là le sorcier ! v'là l'chien fou ! v'là Grezelle ! et accompagnant de huées un brave et placide paysan, à l'œil hagard, à l'air effaré, qui fut fort heureux de rencontrer une boutique d'épicier pour lui servir de refuge. C'est qu'après les chants et les huées venaient les injures et volaient les pierres, et le pauvre diable, sans cet asile, allait peut-être avoir un mauvais parti.

« Je demandai à un groupe qui se trouvait là ce que cela voulait dire ; on me raconta que depuis quelque temps il y avait tous les vendredis une réunion de Spirités à la Sorcellerie, commune de Vieu-vicq, à la porte d'Illiers. Le grand Pontife qui présidait à ces réunions était un maçon nommé Grezelle, et c'était ce malheureux qui venait de se voir si malmené. C'est que, disait-on, il s'était passé depuis quelques jours des choses fort drôles. Il aurait vu le diable, il aurait évoqué des âmes qui lui auraient révélé des choses peu flatteuses pour certaines familles.

Bref, plusieurs femmes seraient devenues folles, et certains hommes marchaient sur leurs traces ; il paraît même que le Pontife ouvre la

marche ; toujours est-il qu'une jeune femme d'Illiers a totalement perdu la tête. On lui aurait dit que pour certaines fautes il fallait qu'elle allât en purgatoire. Vendredi, elle faisait ses adieux à tous ses parents et voisins, et samedi, après avoir fait ses préparatifs de départ, elle allait se jeter à la rivière ; heureusement on la surveillait et l'on arriva assez à temps pour retarder le voyage.

« On comprend que cet évènement ait ému l'opinion publique. La famille de cette jeune femme s'était monté la tête, et plusieurs membres armés d'un bon fouet firent la conduite au Pontife, qui eut le bonheur de s'échapper de leurs mains. Il voulait quitter la Sorcellerie de Vieuvicq pour venir établir son sabbat à Illiers, au lieu dit la Folie-Valleran. On dit que deux braves pères de famille qui lui servaient d'enfants de chœur l'ont prié de ne pas venir à la Folie, c'est la folie qui ira chez lui ; on parlait aussi que la police allait s'en occuper.

« Laissez donc faire les gamins d'Illiers. Ils sauront bien en venir à bout. Il y a de ces choses qui meurent assommées par le ridicule.

« LÉON GAUBERT. »

Le même journal, dans son numéro du 13 juin 1867, contient ce qui suit :

En réponse à une lettre portant la signature de M. Léon Gaubert, publiée dans notre numéro du 26 mai dernier nous avons reçu la communication suivante, à laquelle nous conservons scrupuleusement son originalité :

« La Certellerie, 4 juin 1867.

« Monsieur le Rédacteur,

« Dans votre journal du 26 mai, vous rendez publique une lettre dans laquelle votre correspondant m'assomme pour faire voir comment j'ai été maltraité à Illiers. Maçon et père de famille, j'ai droit à réparation après avoir été si violemment attaqué, et j'espère que vous voudrez bien faire connaître la vérité après avoir laissé propager l'erreur.

« Il est bien vrai, comme cette lettre le dit, que les enfants de l'école et bien des personnes que j'estimais me poursuivent à chaque fois que je passe à Illiers. Deux fois surtout j'ai manqué succomber aux coups de pierres, de bâtons et autres objets qu'on lançait sur moi, et aujourd'hui encore, si j'allais à Illiers où je suis très connu, je serais entouré, menacé, maltraité. Outre les matériaux qui pleuvent, on remplit l'air d'injures : *fou, sorcier, spirite,*

telles sont les douceurs les plus ordinaires dont on me régale. Heureusement il n'y a que cela de vrai, tout ce que votre correspondant *vous écrit* (le texte porte : tout ce que votre correspondant *ajoute*), est faux et n'a jamais existé que dans l'imagination des personnes qui ont cherché à ameuter la population contre nous.

« M. Léon Gaubert qui a signé votre lettre est complètement inconnu dans le pays ; on me dit que c'est un anonyme, si j'ai bien retenu le mot. Je dis que si l'on se cache, c'est qu'on sent qu'on ne fait pas bien ; je dirai donc en toute franchise à M. Léon Gaubert : Faites comme moi, mettez votre vrai nom.

« M. Léon Gaubert dit qu'une femme, par suite d'excitations et de pratiques spirites, est devenue folle et a voulu se noyer. Je ne sais si réellement elle a voulu se noyer ; beaucoup de personnes me disent que ce n'est pas vrai, mais quand même cela serait, je n'y puis absolument rien. Cette femme est une revendeuse, sa réputation est faite ici depuis fort longtemps, et on ne parlait pas encore de Spiritisme que déjà elle était *comme ici* (le texte porte *connue ici*), comme elle l'est à cette heure. Ses sœurs l'aident à me poursuivre. Je vous déclare qu'elle ne s'est jamais occupée de Spiritisme : ses instincts la portent dans une direction contraire. Elle n'a jamais assisté à nos réunions, et jamais elle n'a mis les pieds dans la maison d'aucun Spirite du pays.

« Pourquoi donc, me direz-vous, vous en veut-elle, et pourquoi vous en veut-on tant à Illiers ? C'est une énigme pour moi ; je ne me suis aperçu que d'une chose, c'est que beaucoup de personnes, avant que la première scène éclatât, en paraissaient instruites d'avance, et ce jour, quand je suis entré dans les rues d'Illiers, je remarquai bien du monde sur les portes et aux fenêtres.

« Je suis un honnête ouvrier, Monsieur ; je gagne honorablement mon pain. Le Spiritisme ne m'empêche nullement de travailler, et si quelqu'un a le moindre reproche sérieux à m'adresser, qu'il ne craigne rien. Nous avons des lois, et, dans les circonstances où je me trouve, le premier je demande que les lois du pays soient bien observées.

« Quant à être Spirite, je ne m'en cache pas ; c'est très vrai, je suis Spirite. Mes deux garçons, jeunes gens actifs, rangés et florissants, sont l'un et l'autre médiums. L'un et l'autre aiment le Spiritisme et, comme leur père, croient, prient, travaillent, s'améliorent et tâchent de s'élever. Mais quel mal y a-t-il là ? Lorsque la colère me dit de me venger, le Spiritisme m'arrête et me dit : Tous les hommes sont

frères ; fais du bien à ceux mêmes qui te font du mal, et je me trouve plus calme, plus fort.

« Le curé me repousse du confessionnal, parce que je suis Spirite ; si je venais à lui chargé de tous les crimes possibles, il m'absoudrait ; mais Spirite, croyant en Dieu et faisant le bien selon mon pouvoir, je ne trouve point grâce à ses yeux. Bien des gens d'Illiers ne font pas autrement, et tel de nos ennemis qui, à cette heure, me jette la pierre parce que je suis Spirite, ferait mieux que m'absoudre, et m'applaudirait le jour où il me rencontrerait dans une orgie. »

Remarque. Ce paragraphe guillemeté, qui était dans la lettre originale, a été supprimé par le journal.

« Pour plaire, je ne saurais dire noir quand je vois blanc ; j'ai des convictions ; le spiritisme est pour moi la plus belle des vérités ; que voulez-vous ? Veut-on me forcer à dire le contraire de ce que je pense, de tout ce que je vois, et lorsqu'on parle tant de liberté, faut-il qu'on la supprime en pratique ?

« Votre correspondant dit que je voulais quitter la Sorcellerie pour aller établir mon sabbat à la Folie-Valleran. A voir M. Léon Gaubert inventer tant de mots désagréables, on dirait vraiment qu'il est possédé de la rage de donner sur la tête de tout le monde les plus maladroits coups de truelle. M. Valleran est un des propriétaires les plus respectables du pays, et, en élevant une construction magnifique, il a fait gagner de l'argent à bien des ouvriers par un travail honnête et lucratif. Tant pis pour celui qui en est vexé ou ne l'imiterait qu'à reculons.

« Soyez assez bon, Monsieur, pour faire part de ma lettre à vos lecteurs, et détromper comme de juste les personnes que la première lettre publié par vous a induites en erreur.

« Agréez, etc.

« GREZELLE. »

Le rédacteur du journal dit qu'il conserve *scrupuleusement* à cette lettre son originalité ; il veut sans doute dire par là la forme du style qui, chez un maçon de village, n'est pas celle d'un littérateur. Il est probable que si, et d'un style plus incorrect encore, ce maçon avait écrit contre le Spiritisme, on ne l'aura pas trouvé ridicule. Mais puisqu'on tenait si scrupuleusement à conserver l'originalité de la lettre, pourquoi supprimer un paragraphe ? En cas d'inexactitude la responsabilité en retombait sur son auteur. Pour être rigoureusement dans le vrai, le journal aurait dû ajouter qu'il s'était d'abord refusé

à la publication de cette lettre, et qu'il n'a cédé que devant l'imminence de poursuites judiciaires dont les conséquences étaient inévitables, puisqu'il s'agissait d'un homme estimable attaqué par le journal même, dans son honneur et sa considération.

L'auteur de la première lettre a sans doute pensé que le travestissement burlesque des faits ne suffisait pas pour jeter le ridicule sur les Spirités ; il y a abouté une grosse malice, en transformant le nom de la localité, qui est *la Certellerie* en celui de *la Sorcellerie* ; c'est peut-être très spirituel pour les gens qui aiment le sel à gros grains, mais ce n'est pas du sel attique, et encore moins de l'adresse ; ce genre de ridicule n'a jamais rien tué.

Faut-il considérer ces faits comme regrettables ? Ils le sont sans doute pour ceux qui en ont été les victimes, mais non pour la doctrine à laquelle ils ne peuvent que profiter.

De deux choses l'une : ou les personnes qui se réunissent dans cette localité se livrent à une indigne comédie, ou ce sont des gens honorables, sincèrement Spirités. Dans le premier cas, c'est rendre un grand service à la doctrine que de démasquer ceux qui en abusent ou qui mêlent son nom à des pratiques ridicules. Les Spirités sincères ne peuvent qu'applaudir à tout ce qui tend à débarrasser le Spiritisme des parasites de mauvaise foi, sous quelque forme qu'ils se présentent, et jamais ils n'ont pris fait et cause pour les jongleurs et les charlatans. Dans le second, il ne peut que gagner au retentissement que lui donne une persécution appuyée sur des faits controuvés, parce qu'elle excite les gens à s'enquérir de ce qu'il en est ; or, le Spiritisme ne demande qu'à être connu, bien certain qu'un examen sérieux est le meilleur moyen de détruire les préventions suscitées par la malveillance chez ceux qui ne le connaissent pas. Nous ne serions donc pas surpris que cette échauffourée n'ait un résultat tout autre que celui qu'en espéraient ceux qui l'ont provoquée, et qu'elle ne soit la cause d'une recrudescence dans le nombre des adeptes de la localité. C'est ainsi qu'il en a été partout où une opposition un peu violente s'est manifestée.

Que faire alors, se diront les adversaires ? Si nous laissons faire, le Spiritisme marche ; si nous agissons contre, il marche plus fort. – La réponse est bien simple : reconnaître que ce qu'on ne peut empêcher est dans la volonté de Dieu, et ce qu'il y a de mieux à faire c'est de le laisser passer.

Deux de nos correspondants, étrangers l'un à l'autre, nous ont transmis sur ces faits des renseignements précis et parfaitement concordants. M. Quômes d'Arras, l'un d'eux, homme de science et écrivain distingué, au premier récit de ces événements rapportés par le journal de Chartres, ignorant la cause du conflit, ne voulut

point se hâter de prendre la défense des faits ni des personnes qu'il abandonnait à la sévérité de la critique s'ils le méritaient ; mais il prit celle du Spiritisme. Dans une lettre pleine de modération et de convenance adressée au journal, il s'attacha à démontrer que si les faits étaient tels qu'ils étaient rapportés par M. Léon Gaubert, le Spiritisme n'y était pour rien, lors même qu'on en aurait pu pris le nom. Toute personne impartiale aurait regardé comme un devoir de donner place à une rectification aussi légitime. Il n'en fut point ainsi, et les instances réitérées n'aboutirent qu'à un refus formel. Ceci se passait avant la lettre de Grezelle, qui, ainsi qu'on l'a vu, devait avoir le même sort. Si le journal craignait de soulever dans ses colonnes la question du Spiritisme, il ne devait pas admettre la lettre de M. Gaubert ; se réserver le droit d'attaquer, et refuser celui de la défense, c'est un moyen facile, mais très peu logique, de se donner raison.

M. Quômes d'Arras, afin de se rendre compte par lui-même de l'état des choses, se rendit sur les lieux. Il a bien voulu nous envoyer une relation détaillée de sa visite ; nous regrettons que l'étendue de ce document ne nous permette pas de le publier dans ce numéro, où déjà tout ce qui devait y être n'a pu trouver place ; nous en résumons les conséquences principales. Voici ce qu'il apprit à Illiers auprès de différentes personnes honorables, étrangères au Spiritisme.

Grezelle est un excellent maçon, propriétaire à La Certellerie. Loin de déraisonner, tous ceux qui le connaissent ne peuvent que rendre justice à son bon sens, à ses habitudes d'ordre, de travail, de régularité. C'est un bon père de famille ; tout son tort est d'inquiéter les matérialistes et les indifférents du pays par ses affirmations énergiques, multipliées, sur l'âme, sur ses manifestations après la mort, et sur nos destinées futures. Il est loin d'être, dans la contrée, l'unique partisan du Spiritisme qui y compte, à Brou surtout, des adeptes nombreux et dévoués.

Quant aux femmes que, selon *le Journal de Chartres*, le Spiritisme aurait rendues folles ou entraînées à des actes coupables, c'est une pure invention. Le fait auquel il fait allusion est une revendeuse bien connue à Illiers, adonnée à la boisson, et dont la raison a toujours été faible. Elle en veut à Grezelle et dit du mal de lui, on ne sait pourquoi. Comme les idées spirites circulent dans le pays, elle a dû en entendre parler, et elle les mêle à ses propos incohérents, mais elle ne s'en est jamais occupée sérieusement. Quant à avoir voulu se noyer, cette pensée n'aurait rien d'impossible, vu son état habituel ; mais le fait paraît controuvé.

De là, M. Quômes d'Arras se rendit à La Certellerie, à cinq kilomètres au delà d'Illiers. « En arrivant, dit-il, je demandai l'habitation

de madame Jacquet dont on m'avait dit le nom à Illiers. Elle était au jardin avec son enfant au milieu des fleurs, occupée à des travaux d'aiguille. Aussitôt qu'elle sut le motif de mon voyage, elle me conduisit à sa maison où nous fûmes bientôt rejoints par sa servante, jeune fille de vingt ans, médium parlant et Spirite fervente, par Grezelle et son fils aîné âgé de vingt ans. Il ne fut pas besoin de causer longtemps avec ce groupe de personnes pour s'apercevoir que l'on se trouvait en rapport, non avec des esprits agités, chagrins, singuliers, exaltés ou fanatiques, mais avec des personnes sérieuses, raisonnables, bienveillantes, d'une socialité parfaite ; franchise, netteté, simplicité, amour du bien, tels étaient les traits saillants qui se peignaient dans leur extérieur, dans leurs paroles, et, je l'avouerai à ma confusion, je ne m'attendais pas à si bien.

« Grezelle a quarante-cinq ans, il est marié et a deux garçons ; tous les deux sont médiums écrivains ainsi que lui. Il me raconta avec calme les souffrances qu'il endurait et les menées dont il était l'objet. Madame Jacquet me dit aussi que dans le pays, bien des personnes nourrissaient contre eux les plus mauvais sentiments parce qu'ils sont Spirités. A mes yeux il parut très probable, et dans la suite j'acquis la plus entière certitude, que ces diverses familles sont tranquilles, bienveillantes pour tout le monde, incapables le faire de mal à personne, sincèrement attachées à tous leurs devoirs ; j'admirai, en rendant grâce au ciel, la fermeté, la force de caractère, la solidité des convictions, le profond attachement au bien de ces excellentes gens qui, à la campagne, sans grande instruction, sans encouragement et sans ressources visibles, entourés d'ennemis et de railleurs, maintiennent haut, depuis quatre ans, leurs principes, leur foi, leurs espérances ; ils ont pour défendre leur drapeau contre les rires un courage qui, trop souvent malheureusement, fait encore défaut à nos savants des villes, et même à bien des Spirités avancés.

« Grezelle qui seul a été positivement maltraité, quoiqu'il y ait trois ans qu'il est Spirite, a toute la ferveur d'un néophyte, tout le zèle d'un apôtre, et aussi toute l'activité exubérante d'une nature prompte, énergique et entreprenante. A raison de ses affaires, il est continuellement mêlé à la population du pays, et, plein du Spiritisme, l'aimant plus que la vie, il ne peut s'empêcher d'en parler, de le faire ressortir, d'en montrer les beautés, les grandeurs, les merveilles. D'une parole réellement pressante et forte, il produit au milieu des indifférents qui l'entourent l'effet du feu sur l'eau. Comme il ne tient compte ni du temps, ni des circonstances contraires, on pourrait dire qu'il pêche un peu par excès de zèle, et peut-être aussi par défaut de prudence. »

Le lendemain, dans la soirée, M. Quômes assista, chez Grezelle, à

une séance spirite composée de dix-huit à vingt personnes, parmi lesquelles se trouvaient le maire, des notabilités de l'endroit, des gens d'une honorabilité notoire, qui ne fussent certainement pas venus dans une assemblée de fous et d'illuminés. Tout s'y est passé dans le plus grand ordre, avec le plus parfait recueillement, et sans le moindre vestige des pratiques ridicules de magie et de sorcellerie. On débute par la prière, pendant laquelle tout le monde se met à genoux. Aux prières tirées de l'Évangile selon le Spiritisme, on ajoute la prière du soir et d'autres, tirées du rituel ordinaire de l'Église. « Nos détracteurs, surtout les ecclésiastiques, ajoute M. Quômes, n'auraient peut-être pas remarqué sans embarras et sans étonnement la ferveur de ces âmes sincères, et leur attitude recueillie dénotant un sentiment religieux profond. Il y avait six médiums dont quatre hommes et deux femmes, parmi lesquelles la servante de madame Jacquet, médium parlant et écrivain. Les communications sont en général faibles de style, les idées y sont délayées et sans enchaînement ; quelques manies même se font jour dans le mode de communication ; mais, somme toute, il n'y a rien de mauvais, de dangereux, et tout ce qui s'obtient édifie, encourage, fortifie, porte l'esprit au bien ou l'élève vers Dieu. »

M. Quômes a trouvé chez ces Spiritistes la sincérité et un dévouement à toute épreuve, mais aussi un défaut d'expérience auquel il s'est efforcé de suppléer par ses conseils. Le fait essentiel qu'il a constaté, c'est que rien, dans leur manière d'agir, ne justifie le tableau ridicule qu'en fait *le Journal de Chartres*. Les actes sauvages qui se sont passés à Illiers ont donc évidemment été suscités par la malveillance, et paraissent avoir été prémédités.

Nous sommes heureux, pour notre part, qu'il en soit ainsi, et nous félicitons nos frères du canton d'Illiers des excellents sentiments qui les animent.

Les persécutions, comme nous l'avons dit, sont le lot inévitable de toutes les grandes idées nouvelles, qui toutes ont eu leurs martyrs ; ceux qui les endurent seront heureux un jour d'avoir souffert pour le triomphe de la vérité. Qu'ils persévèrent donc sans se rebuter et sans faiblir, et ils seront soutenus par les bons Esprits qui les observent ; mais aussi qu'ils ne se départissent jamais de la prudence que commandent les circonstances, et qu'ils évitent avec soin tout ce qui pourrait donner prise à nos adversaires ; c'est dans l'intérêt de la doctrine.

Épidémie de l'île Maurice.

Il y a quelques mois, un de nos médiums, M. T..., qui tombe souvent en somnambulisme spontané sous la magnétisation des Es-

prits, nous dit que l'île Maurice était en ce moment ravagée par une épidémie terrible qui décimait la population. Cette prévision s'est réalisée, même avec des circonstances aggravantes. Nous venons de recevoir d'un de nos correspondants de l'île Maurice, une lettre datée du 8 mai, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Plusieurs Esprits nous ont annoncé, les uns clairement, les autres en termes prophétiques, un fléau destructeur prêt à nous frapper. Nous prîmes ces révélations au point de vue moral et non au point de vue physique. Soudain une maladie étrange éclate sur cette pauvre île ; une fièvre sans nom, qui revêt toutes les formes, commence doucement, hypocritement, puis grandit et renverse tous ceux qu'elle peut atteindre. C'est maintenant une véritable peste ; les médecins n'y entendent rien ; tous ceux qui en sont frappés n'ont pu guérir jusqu'à présent. Ce sont de terribles accès qui vous brisent et vous torturent pendant douze heures, au moins, en attaquant à tour de rôle, chaque organe important ; puis, le mal cesse pendant un jour ou deux, laissant le malade accablé jusqu'à son prochain retour, et l'on marche ainsi, plus ou moins rapidement, vers le terme fatal.

Pour moi, je vois en tout ceci un de ces fléaux annoncés, qui doivent retirer du monde une partie de la génération présente, et destinés à opérer un renouvellement devenu nécessaire. Je vais vous donner un exemple des infamies qui se passent ici :

La quinine à très forte dose enraye les accès, pour quelques jours seulement ; c'est le seul spécifique capable d'arrêter, momentanément du moins, les progrès de la cruelle maladie qui nous décime.

Les négociants et les pharmaciens en avaient une certaine quantité qui leur revenait à peu près à 7 fr. l'once, or, comme ce remède était forcément acheté par tout le monde, ces messieurs profitèrent de l'occasion pour élever le prix de la potion d'un individu, de 1 fr. prix ordinaire, jusqu'à 15 fr. Puis la quinine vint à manquer ; c'est-à-dire, que ceux qui en avaient, ou qui en recevaient par les malles, la vendirent au prix fabuleux de 2 fr. 50 c. le grain au détail, et en gros 675 et 800 fr. l'once. Dans une potion il entre au moins 30 grains, ce qui fait 75 fr. la potion. Les riches seuls pouvaient donc s'en procurer, et ces marchands voyaient avec indifférence des milliers de malheureux expirer autour d'eux, faute de l'argent nécessaire pour se procurer ce médicament.

Que dites-vous de ceci ? Hélas ! c'est de l'histoire ! Encore en ce moment, la quinine arrive en quantité ; les boutiques des pharma-

ciens en regorgent, mais néanmoins ils ne veulent pas donner une dose à moins de 12 fr. 50 c. ; aussi les pauvres meurent toujours, en regardant d'un œil désolé ce trésor qu'ils ne peuvent atteindre !

Moi-même, j'ai été atteinte par l'épidémie, et j'en suis à ma quatrième rechute. Je me ruine en quinine ; cela prolonge mon existence, mais si, comme je le crains, les rechutes continuent, ma foi, cher monsieur, il est assez probable qu'avant peu, j'aurai le plaisir d'assister en Esprit à vos séances parisiennes, et d'y prendre part, si Dieu le permet. Une fois dans le monde des Esprits, je serai plus près de vous et de la société, que je ne le suis à l'île Maurice ; en *une pensée* je me rends à vos séances sans fatigue, et sans craindre le mauvais temps. Du reste, je n'ai pas la moindre crainte, je vous le jure ; je suis trop sincèrement Spirite pour cela. Toutes mes précautions sont prises, et si je viens à quitter ce monde, vous en serez instruit.

En attendant, cher monsieur, veuillez avoir la bonté de prier mes frères de la société Spirite de joindre leurs prières aux nôtres pour les malheureuses victimes de l'épidémie, pauvres Esprits bien matériels, pour la plupart, et dont le dégagement doit être pénible et long. Prions aussi pour ceux, bien autrement malheureux, qui au fléau de la maladie, ajoutent celui de l'inhumanité.

Notre petit groupe est disséminé depuis trois mois ; tous les membres ont été plus ou moins frappés, mais aucun de nous n'est mort jusqu'à présent.

Recevez, etc.

Il faut être vraiment Spirite pour envisager la mort avec ce sang-froid et cette indifférence alors qu'elle étend ses ravages autour de nous, et qu'on en a ressenti les atteintes ; c'est qu'en pareil cas, la foi sérieuse en l'avenir, telle que le Spiritisme seul peut la donner, procure une force morale qui est elle-même un puissant préservatif, ainsi que cela a été dit à propos du choléra. (*Revue* de novembre 1865, page 336). Ce n'est pas à dire que, dans les épidémies, les Spirites soient nécessairement épargnés, mais il est certain qu'en pareil cas, ils ont jusqu'à présent été les moins frappés. Il va sans dire, qu'il s'agit des Spirites de cœur, et non de ceux qui n'en ont que l'apparence.

Les fléaux destructeurs, qui doivent sévir contre l'humanité, non sur un point du globe, mais partout, sont pressentis de toutes parts par les Esprits.

La communication suivante, verbale et spontanée, a été donnée sur ce sujet et à la suite de la lecture de la lettre ci-dessus.

(Société de Paris, 21 juin 1867 ; méd. M. Morin, ou somnambulisme spontané.)

« L'heure s'avance, l'heure marquée au grand et perpétuel cadran de l'infini, l'heure à laquelle va commencer à s'opérer la transformation de votre globe pour le faire graviter vers la perfection. Il vous a été dit souvent que les plus terribles fléaux décimeraient les populations ; ne faut-il pas que tout meure pour se régénérer ? Mais qu'est-ce que cela ? La mort n'est que la transformation de la matière, l'Esprit ne meurt pas : il ne fait que changer d'habitation. Observez, et vous verrez commencer la réalisation de toutes ces prévisions. Oh ! qu'ils sont heureux, ceux qu'en ces terribles épreuves la foi spirite sincère a touchés ! Ils demeurent calmes au milieu de la tourmente, comme le marin aguerri devant la tempête.

« Moi, en ce moment personnalité spirituelle, accusé souvent par les personnalités terrestres, de brutalité, de dureté, d'insensibilité !... Il est vrai, je contemple avec calme tous ces fléaux destructeurs, toutes ces terribles souffrances physiques ; oui, je traverse sans m'émouvoir toutes ces plaines dévastées, jonchées de débris humains ! Mais si je puis le faire, c'est que ma vue spirituelle se porte au delà de ces souffrances ; c'est qu'anticipant sur l'avenir, elle s'appuie sur le bien-être général qui sera la conséquence de ces maux passagers pour la génération future, pour vous-mêmes qui ferez partie de cette génération, et qui recueillerez alors les fruits que vous aurez semés.

« Esprit de l'ensemble, regardant du haut d'une sphère qu'il habitait (souvent il parle de lui à la troisième personne), son œil reste sec ; cependant son âme palpite, son cœur saigne en face de toutes les misères que l'humanité doit traverser, mais la vue spirituelle se repose de l'autre côté de l'horizon, en contemplant le résultat qui en sera la suite certaine.

« La grande émigration est utile, et l'heure approche où elle doit s'effectuer... déjà elle commence... A qui sera-t-elle fatale ou profitable ? Regardez bien, observateurs ; considérez les actes de ces exploiters des fléaux humains, et vous distinguerez, même avec les yeux du corps, les hommes prédestinés à la déchéance. Voyez-les âpres à la curée, roides au gain, attachés comme à leur vie à toutes les possessions terrestres, et souffrant mille morts à la perte d'une parcelle de ce qu'il leur faudra cependant quitter... Combien elle sera terrible pour eux la peine du talion, car dans l'exil qui les attend, ils se verront refuser un verre d'eau pour étancher leur soif !... Regardez-les, ceux-là, et vous reconnaîtrez en eux, sous les richesses qu'ils

accumulent aux dépens des malheureux, les futurs humains déçus ! Considérez leurs travaux, et votre conscience vous dira si ces travaux doivent être payés là-haut, ou en bas ! Regardez-les bien, hommes de bonne volonté, et vous verrez que l'ivraie commence, dès cette terre, à être séparée du bon grain.

« Mon âme est forte, ma volonté est grande ! – mon âme est forte, parce que sa force est le résultat d'un travail collectif d'âme à âme ; ma volonté est grande, parce qu'elle a pour point d'appui l'immense colonne formée de tous les sentiments de justice et de bien, d'amour et de charité. Voilà pourquoi je suis fort, voilà pourquoi je suis calme pour regarder ; voilà pourquoi son cœur qui bat à se rompre dans sa poitrine ne s'émeut pas. Si la décomposition est l'instrument nécessaire de la transformation, assiste, ô mon âme, calme et impassible, à cette destruction ! »

VARIÉTÉS

Fait d'identité.

Un de nos correspondants de Maine-et-Loire nous transmet le fait suivant, qui s'est passé sous ses yeux, comme preuve d'identité :

M. X... était depuis quelque temps gravement malade à C..., en Touraine, et l'on attendait sa mort à chaque instant. Le 23 avril dernier, nous avions à notre groupe, pour quelques jours, une dame médium à qui nous devons de très intéressantes communications. Il vint à la pensée d'un des assistants, qui connaissait M. X..., de demander à un Esprit familier de notre groupe, Esprit léger, mais non mauvais, si ce Monsieur était mort. – Oui ; fut-il répondu. – Mais, est-ce bien vrai, car tu parles quelquefois légèrement ? – L'Esprit répondit de nouveau affirmativement. Le lendemain, M. A. C..., qui jusqu'alors avait été peu croyant, et qui connaissait aussi particulièrement M. X..., voulut essayer de l'évoquer lui-même, si en effet il était mort. L'Esprit vint à l'instant à son appel et dit : « De grâce ne m'oubliez pas ; priez pour moi. » – Depuis combien de temps êtes-vous mort ? demanda M. A. C. – Un jour. – Quand serez-vous enterré ? – Ce soir, à quatre heures. – Souffrez-vous ? – Tout ce qu'une âme peut souffrir. – Me conservez-vous rancune ? – Oui. – Pourquoi ? – J'ai toujours été trop roide avec vous.

Les relations de ces deux Messieurs avaient toujours été froides, quoique parfaitement polies. L'Esprit, prié de signer, donna les trois initiales de ses prénoms et de son nom. Le jour même, M. A. C. re-

cut une lettre lui annonçant la mort de M. X... Le soir, après le dîner, des coups se firent entendre. M. A. C. prit la plume et écrivit sous la dictée frappée de l'Esprit :

Je fus ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife ou chef ou citoyen,
N'ont conçu un projet aussi grand que le mien.

Les frappelements étaient forts, accentués, presque impérieux, comme venant d'un Esprit initié depuis longtemps aux rapports du monde invisible avec les hommes. M. X... avait rempli de hautes fonctions administratives ; peut-être, dans les loisirs de la retraite et sous l'influence du souvenir de ses anciennes occupations, son Esprit avait-il élaboré quelque grand projet. Une lettre reçue il y a deux jours confirme tous les détails ci-dessus.

Remarque. Ce fait n'a sans doute rien d'extraordinaire et qui ne se rencontre souvent ; mais ces faits intimes ne sont pas toujours les moins instructifs et les moins convaincants ; ils font plus d'impression dans les cercles où ils se passent que ne le feraient des phénomènes étranges que l'on regardait comme exceptionnels. Le monde invisible s'y révèle dans des conditions de simplicité qui le rapprochent de nous, et convainquent mieux de la continuité de ses rapports avec le monde visible ; en un mot, les morts et les vivants y sont plus en famille et s'y reconnaissent mieux. Les faits de ce genre, par leur multiplicité et la facilité de les obtenir, ont plus contribué à la propagation du Spiritisme que les manifestations qui ont les apparences du merveilleux. Un incrédule sera bien plus frappé d'une simple preuve d'identité donnée spontanément, dans l'intimité, par quelque parent, ami ou connaissance, que par des prodiges qui ne le touchent que peu, et auxquels il ne croit pas.

Poésie Spirite.

Aux Esprits protecteurs.

Plus haut, plus haut encor ! Prends ton vol, ô mon âme
Vers ce pur idéal que Dieu t'a révélé !
Par delà tous les cieus, et ces mondes de flamme,
Vers l'absolu divin, je me sens appelé.

De Jacob, endormi je gravirai l'échelle,
Je monterai toujours et ne descendrai pas ;
Car, bienveillant et doux, d'une main fraternelle,
Sur la route, un Esprit assurera mes pas.

Il me montre le but, il m'aime, il me console ;
Il est là, je sens, et j'écoute sa voix
Résonner dans mon cœur, comme un souffle d'Eole
Résonne sur les monts, les plaines et les bois !

Que m'importe son nom ! Il n'est pas de la terre ;
Ange mystérieux des célestes amours,
Il a de l'inconnu, le charme solitaire ;
Il habite bien loin, d'ineffables séjours !

Là !... son corps, qu'un rayon de gloire transfigure,
A la subtilité de l'impalpable éther ;
Il ignore les maux de la faible nature,
Et pourtant, il est bon, parce qu'il a souffert.

Tu me parles dans le silence,
Je te vois dans l'obscurité ;
Tu me fais pressentir d'avance
Les gloires de l'éternité.
Si je fais mal, tu me relèves :
Dans mes veilles et dans mes rêves,
Ce que j'entreprends tu l'achèves ;
Flambeau qui, dans une ombre, luit,
C'est toi qui soutiens mon courage,
Qui pousses ma nef au rivage,
Qui me preserves dans l'orage,
Et qui m'éclaires dans la nuit.

Tu dis : amour ; tu dis : prière ;
Tu dis : espoir ; tu dis : vertu,
Et tu donnes le nom de frère
A l'humble enfant, faible, abattu ;
Si fort, tu cherches ma faiblesse,
Si grand, tu cherches ma bassesse
Et si fortuné, ma détresse.
Ange béni, gardien sacré,
Ton fluide épuré se mêle
A mon enveloppe mortelle,
Et je sens le vent de ton aile
Passer sur mon cœur enivré.

Qui que tu sois, merci, chère âme,
Merci, mon frère d'au-delà ;
Enfant, vieillard, ou jeune femme,
Que m'importe ! n'es-tu pas là ?

Tu planes souvent sur ma tête,
Toi qui, dans ta course inquiète
A traversé quelque comète,
Quelque terre en formation ;
Habites-tu dans l'atmosphère,
Mars ou Saturne, énorme sphère,
Descends-tu de l'Ourse polaire,
D'Aldébaran ou d'Orion ?

Et que me fait où tu résides !
Et que m'importe d'où tu viens !
Quels cieux inouïs et splendides,
Quand je te sens, valent les miens ?
Salut donc, ô ma douce étoile ;
Guide mon incertaine voile,
Sur la mer que la brune voile,
Loin des écueils, loin du péril.
Sois un phare dans la tourmente,
Dressant sur la vague écumante,
La lumière amie et tremblante,
Et viens me prendre après l'exil.

JULES-STANY DOINEL. (d'Aurillac).

Notices bibliographiques.

Le Roman de l'avenir.

Par E. BONNEMÈRE.

L'année dernière, les Esprits nous avaient dit qu'avant peu la littérature entrerait dans la voie du Spiritisme, et que 1867 verrait paraître plusieurs ouvrages importants. Peu après parut en effet le *Spirite*, de Théophile Gautier ; c'était, comme nous l'avons dit, moins un roman spirite que le roman du Spiritisme, mais qui a eu son importance par le nom de l'auteur.

Vint ensuite, au commencement de cette année, la touchante et gracieuse histoire de *Mirette*. A cette occasion, l'Esprit du docteur Morel Lavallée dit à la société :

« L'année 1866 présente la philosophie nouvelle sous toutes les formes ; mais c'est encore la tige verte qui renferme l'épi de blé, et attend pour le montrer que la chaleur du printemps l'ait fait mûrir et s'entrouvrir. 1866 a préparé, 1867 mûrira et réalisera. L'année

s'ouvre sous les auspices de *Mirette*, et elle ne s'écoulera pas sans voir apparaître de nouvelles publications du même genre, et de plus sérieuses encore, en ce sens que le roman se fera philosophie et que la philosophie se fera histoire. » (*Revue* de février 1867, page 64.)

Ces paroles prophétiques se réalisent ; nous tenons pour certain qu'un ouvrage important paraîtra avant peu ; ce ne sera pas un roman, qu'on peut considérer comme une œuvre d'imagination et de fantaisie, mais la philosophie même du spiritisme, hautement proclamée et développée par un nom qui pourra donner à réfléchir à ceux qui prétendent que tous les partisans du Spiritisme sont des fous.

En attendant, voici un ouvrage qui n'a du roman que le nom, car l'intrigue y est à peu près nulle, et n'est qu'un cadre pour développer sous forme d'entretien les plus hautes pensées de la philosophie morale, sociale et religieuse. Le titre de *Roman de l'avenir* ne paraît lui avoir été donné que par allusion aux idées qui régiront la société dans l'avenir, et qui ne sont pour l'instant qu'à l'état de roman. Le Spiritisme n'y est pas nommé, mais il peut d'autant mieux en revendiquer les idées, que la plupart semblent puisées textuellement dans la doctrine, et que s'il en est quelques-unes qui s'en écartent un peu, elles sont en petit nombre et ne touchent pas au fond de la question. L'auteur admet la pluralité des existences, non-seulement comme rationnelle, conforme à la justice de Dieu, mais comme nécessaire, indispensable à la progression de l'âme, et acquise à la saine philosophie ; mais l'auteur paraît pencher à croire, quoiqu'il ne le dise pas nettement, que la succession des existences s'accomplit plutôt de monde en monde que dans le même milieu, car il ne parle pas d'une manière explicite des existences multiples sur un même monde, bien que cette idée puisse être sous-entendue. C'est peut-être là un des points les plus divergents, mais qui, du reste, ne préjudicie nullement au fond, puisqu'en définitive le principe serait le même.

Cet ouvrage peut donc être mis au rang des livres les plus sérieux destinés à vulgariser les principes philosophiques de la doctrine dans le monde littéraire où l'auteur tient un rang distingué. On nous a dit que lorsqu'il l'a écrit, il ne connaissait pas le Spiritisme ; cela paraît difficile, mais s'il en est ainsi, ce serait une des plus éclatantes preuves de la fermentation spontanée de ces idées et de leur irrésistible puissance, car le hasard seul ne fait pas rencontrer tant de chercheurs sur le même terrain.

La préface n'est pas la partie la moins curieuse de ce livre. L'auteur y explique l'origine de son manuscrit. « Quelle est, dit-il, ma collaboration dans le *Roman de l'avenir* ? Sommes-nous deux, ou trois, ou bien l'auteur ne s'appelle-t-il pas légion ? Je laisse ces choses à l'appréciation du lecteur, après que je lui aurai raconté une aventure très véridique, bien qu'elle ait toutes les apparences d'une histoire de l'autre monde. »

S'étant un jour arrêté dans un modeste village de la Bretagne, la maîtresse de l'auberge lui raconta qu'il y avait dans le pays un jeune homme qui faisait des choses extraordinaires, de vrais miracles. « Sans avoir rien appris, dit-elle, il en sait plus long que le recteur, le médecin et le notaire ensemble, et que tous les sorciers réunis. Il s'enferme tous les matins dans sa chambre ; on voit sa lampe à travers ses rideaux, car il lui faut sa lampe, même quand il fait jour, et alors il écrit des choses que jamais personne n'a vues, mais qui sont superbes. Il vous annonce dès six mois à l'avance, le jour, l'heure, la minute où il tombera dans ses grands accès de sorcellerie. Une fois qu'il l'a dit ou écrit, il n'en sait plus rien, mais c'est vrai comme parole d'Évangile, et infailible comme décision du pape, à Rome. Il guérit du premier coup, et sans se faire payer, ceux qui lui sont sympathiques, et à la barbe du médecin, les malades que celui-ci ne guérit pas pour leur argent. M. le recteur dit que ce ne peut être que le diable qui lui donne le pouvoir de guérir ceux à qui le bon Dieu envoie des maladies pour leur bien, afin de les éprouver ou de les châtier. »

« Je fus le voir, ajoute l'auteur, et ma bonne étoile voulut que je lui fusse sympathique. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, auquel son père, riche paysan du canton, avait fait donner une certaine éducation, quoi qu'en ait dit mon hôtesse ; simple, mélancolique et rêveur, poussant la bonté jusqu'à l'excellence, et doué d'un tempérament chez lequel le système nerveux dominait sans contrepoids. Il se levait à l'aube, en proie à une fièvre d'inspiration qu'il ne pouvait maîtriser, et répandait à flots sur le papier les idées étranges qui germaient d'elles-mêmes, à son insu et souvent malgré lui, dans son cerveau.

« Je le vis à l'œuvre. Dans l'espace d'une heure, il couvrait invariablement son cahier de quinze ou seize pages d'écriture, sans hésitation, sans ratures, sans s'arrêter une seconde à chercher une idée, une phrase, un mot. C'était un robinet ouvert, d'où l'inspiration s'écoulait en jet toujours égal. Absolument muet pendant ces heures

de travail acharné, les dents serrées et les lèvres contractées, la parole lui revenait à l'instant où la pendule sonnait la reprise des travaux champêtres. Il rentrait alors dans la vie de tout le monde, et tout ce qu'il venait de penser ou d'écrire pendant ces deux ou trois heures d'une autre existence s'effaçait peu à peu de sa mémoire, comme le rêve qui s'évanouit et disparaît à mesure que l'on s'éveille. Le lendemain, chassé de sa couche par une force invincible, il se remettait à l'ouvrage et continuait la phrase ou le mot commencé le jour précédent.

« Il m'ouvrit une armoire dans laquelle s'accumulaient des cahiers chargés ainsi de son écriture. – Qu'y a-t-il dans tout cela ? lui demandai-je ? – Je l'ignore autant que vous, me répondit-il en souriant. – Mais comment tout cela vous vient-il ? – Je ne puis que vous renouveler la même réponse : je l'ignore autant que vous. Parfois je sens que c'est en moi ; d'autres fois j'entends qu'on me le dit. Alors, sans en avoir conscience et sans entendre le bruit de mes propres paroles, je le répète à ceux qui m'entourent ou bien je l'écris.

« Cela constituait dix-sept mille pages environ, écrites en quatre années. Il s'y trouvait une centaine de nouvelles et de romans, des traités sur divers sujets, des recettes médicales et autres, des maximes, etc. J'y remarquai surtout ceci :

« Ces choses me sont révélées, à moi simple d'esprit et d'instruction, parce que, n'en sachant rien, n'ayant pas à leur égard d'idées préconçues, je suis plus apte à m'assimiler les idées des autres.

« Les êtres supérieurs, partis les premiers, épurés encore par la transformation, viennent m'envelopper et me dire :

« On vous donne tout ce qui ne s'apprend pas et qui peut éclairer le monde où nous avons en partant laissé notre empreinte ineffaçable. Mais il faut réserver sa part au travail personnel, sans empiéter sur la science acquise, ni sur *le labeur que chacun peut et doit faire.* »

« Dans cet immense fouillis, j'ai choisi une simple idylle, œuvre de fantaisie, étrange, impossible, et dans laquelle sont jetées, sous une forme plus ou moins légère, les bases d'une nouvelle cosmogonie tout entière. Dans ses cahiers, cette étude portait pour titre : *l'Unité*, que j'ai cru devoir remplacer par celui de *Roman de l'Avenir.* » Voici la donnée principale du sujet.

Paul de Villeblanche habitait en Normandie, avec son père, les restes d'un vieux château, jadis demeure seigneuriale de sa famille, ruinée et dispersée par la Révolution. C'était un jeune homme d'une

vingtaine d'années, d'une haute intelligence, aux idées les plus larges et les plus avancées, et qui avait mis de côté tous les préjugés de race.

Dans le même canton, vivait une vieille marquise très dévote, qui, pour racheter ses péchés et sauver son âme, avait imaginé de tirer de la misère et de la fange sociale une petite Bohémienne pour en faire une religieuse ; de cette manière, pensait-elle, elle serait assurée d'avoir quelqu'un qui, par reconnaissance et par devoir, prierait sans cesse pour elle, pendant sa vie et après sa mort. Cette jeune fille était donc élevée au couvent depuis environ huit ans, et en attendant qu'elle prît le voile, elle venait tous les deux ans passer six semaines chez sa bienfaitrice. Mais cette jeune fille, d'une rare intelligence, avait intuitivement sur bien des choses des idées à la hauteur de celles de Paul. Elle avait alors seize ans. Dans une de ses vacances, les deux jeunes gens se rencontrent, se lient d'une affection toute fraternelle, et ont ensemble des entretiens où Paul développe à son intelligente compagne des principes philosophiques nouveaux pour elle, mais que celle-ci comprend sans effort et devance même souvent. Ces deux âmes d'élite sont à la hauteur l'une de l'autre. Le roman finit par un mariage, comme de raison, mais là encore ce n'est qu'un prétexte pour donner une leçon pratique sur un des points les plus importants de l'ordre social et les préjugés de castes.

Nous inscrivons volontiers ce livre au nombre de ceux qu'il est utile de propager, et qui ont leur place marquée dans la bibliothèque des Spirités.

Ce sont ces entretiens qui font le sujet principal du livre ; le reste n'est qu'un cadre très simple pour l'exposition des idées qui doivent un jour prévaloir dans la société.

Pour rapporter tout ce qui, à ce point de vue, mériterait de l'être, il faudrait citer la moitié de l'ouvrage ; nous reproduisons seulement quelques-unes des pensées qui pourront faire juger de l'esprit dans lequel il est conçu.

« Trouver, c'est la récompense d'avoir cherché, et tout ce que nous pouvons faire nous-mêmes, il ne faut pas le demander aux autres. »

« Le monde est un vaste chantier dans lequel Dieu distribue à chacun sa besogne, nous dispensant notre tâche suivant nos forces. De cet immense frottement d'intelligences diverses, opposées, hostiles

en apparence, la lumière jaillit, sans qu'elle s'éteigne à l'heure de notre dernier sommeil. Au contraire, la marche constante des générations qui se succèdent apporte une nouvelle pierre à l'édifice social ; la lumière devient plus brillante lorsqu'un enfant naît en apportant, pour continuer le progrès, le premier élément d'une intelligence toujours renouvelée. »

« Mais la marquise me répète sans cesse (dit la jeune fille) que nous naissons tous mauvais, que nous ne différons que par le plus ou le moins de propension vers le péché, et que l'existence tout entière est une lutte contre nos penchants, qui tous tendraient à l'éternelle damnation, si la religion qu'elle m'enseigne ne nous retenait sur le bord de l'abîme.

« – Ne crois pas ces blasphémateurs. Dieu serait l'agent du mal, s'il n'avait pas placé en chacun de nous la boussole qui doit guider nos pas vers l'accomplissement de nos destinées, et si l'homme n'avait pu marcher dans sa voie jusqu'au jour où l'Église est venue corriger l'œuvre imparfaite et mal réussie de l'Éternel. »

« Qui sait si, dans l'immense rotation du monde, nos fils ne deviendront pas nos pères à leur tour, et s'ils ne nous restitueront pas intacte cette somme de misères que nous leur aurons laissées en partant ? »

« Aucun mal ne peut venir de Dieu, dans le temps ni dans l'éternité. La douleur est notre œuvre, c'est la protestation de la nature pour nous indiquer que nous ne sommes plus dans les voies qu'elle assigne à l'activité humaine. Elle devient un moyen de salut, car c'est son excès même qui nous pousse en avant, incite notre paresseuse imagination, et nous fait faire les grandes découvertes qui ajoutent au bien-être de ceux qui doivent passer sur ce globe après nous. »

« Chacun de nous est un des anneaux de cette chaîne sublime et mystérieuse qui relie tous les hommes entre eux, comme aussi avec la création tout entière, et qui, jamais ni nulle part, ne saurait être brisés. »

« Après la mort, les organes usés ont besoin de repos, et le corps rend à la terre les éléments dont se constituent à l'infini les êtres qui se succèdent. Mais la vie renaît de la mort. »

« Nous partons, emportant avec nous le souvenir des connais-

sances acquises ici-bas ; le monde où nous irons nous donnera les siennes, et nous les grouperons toutes en faisceau pour en former le progrès. »

« Pourtant, hasarda la jeune fille, il y aura un terme, une inévitable fin, si éloignée que tu la supposes.

- Pourquoi limiter l'éternité, après l'avoir admise en principe ?

Ce qu'on appelle la fin du monde n'est qu'une figure. Il n'y a jamais eu de commencement, il n'y aura jamais de fin du monde ; tout vit, tout respire, tout est peuplé. Pour que le jugement dernier pût arriver, il faudrait un cataclysme général qui fît rentrer l'univers tout entier dans le néant. Dieu qui a tout créé ne peut détruire son œuvre. A quoi bon l'anéantissement de la vie ?

« La mort, sans doute est inévitable. Mais mieux comprise dans l'avenir, cette mort qui nous épouvante ne sera plus que l'heure prévue, attendue peut-être du départ, pour fournir une nouvelle étape. L'un arrive, l'autre se met en route, et l'espérance essuie des pleurs qui coulent à l'instant des adieux. L'immensité, l'infini, l'éternité prolongent à nos regards avides leurs perspectives, dont l'inconnu nous attire. Plus perfectionnés déjà, nous ferons un plus beau voyage, puis nous repartirons encore, et nous marcherons toujours pour nous élever sans cesse. Car il dépend de nous que la mort soit la récompense du devoir accompli, ou le châtement, quand l'œuvre commandée n'aura pas été faite. »

« En quelque lieu que nous soyons de l'univers, nous nous tenons par des liens mystérieux et sacrés qui nous rendent solidaires les uns des autres, et nous récolterons fatalement la moisson de bien et de mal que chacun de nous a semée derrière soi avant de partir pour le grand voyage. »

« L'enfant qui naît apporte son germe de progrès ; l'homme qui meurt laisse sa place pour qu'après lui le progrès s'accomplisse, et qu'il aille continuer d'y travailler lui-même, en apportant ailleurs, et chez un autre être, son âme perfectionnée. »

« Ceux à qui tu dois le jour ont expié dans cette vie les fautes d'un passé mystérieux. Ils ont souffert, mais souffert courageusement. Le Dieu d'amour et de miséricorde avait besoin d'eux, sans doute, pour une mission plus importante dans un autre monde. Il les a appelés à lui, leur accordant ainsi le salaire mérité avant que la journée fût finie tout entière. »

(A propos d'une jeune fille qui, encore enfant, opérait des guérisons surprenantes en indiquant les remèdes par intuition.)

Cela fit du bruit, et la principale autorité, le curé, s'émut et intervint. Une enfant faisait, par des moyens naturels, ce que ni le médecin avec sa science, ni lui avec ses prières ne pouvaient obtenir !... Évidemment elle était possédée. Pour les hommes de petite foi et d'intelligence obtuse, c'est Dieu qui, dans le but de nous châtier, comme s'il n'avait pas l'éternité devant lui, ou de nous éprouver, comme s'il ne savait pas ce que nous allons faire, nous envoie tous les maux, les fléaux de tout genre, les ruines, la perte de ceux qui nous sont chers ; c'est Satan, au contraire, qui donne la prospérité, fait trouver les trésors, guérit les maladies, et nous prodigue tous les bonheurs, toutes les joies de ce monde. Dieu enfin, suivant eux, fait le mal, tandis que le diable est l'auteur de tout le bien. Marie fut donc exorcisée, rebaptisée à tout hasard, afin qu'elle ne pût plus soulager ses semblables. Mais rien n'y fit, et elle continua à faire du bien autour d'elle.

- Mais toi qui sais tout, Paul, que dis-tu de tout cela ?

- Si je ne crois jamais ce que ma raison repousse, répondit le jeune comte, je ne nie pas les faits attestés par de nombreux témoins, par ce seul motif que la science ne sait pas encore les expliquer. Dieu a donné aux animaux l'instinct d'aller droit vers la plante qui peut guérir les rares maladies qui les atteignent ; pourquoi nous aurait-il refusé ce précieux privilège ? Mais l'homme est sorti des voies que le Créateur lui avait assignées ; il s'est mis en hostilité avec la nature dont il a cessé d'écouter les avertissements. Ce flambeau s'est éteint en lui, et la science est venue remplacer l'instinct que, dans sa fierté de parvenue, elle a nié, combattu, persécuté, anéanti autant qu'il est en elle de le faire. Mais qui peut affirmer qu'il ne survit pas chez quelques êtres simples et primitifs, décidés à s'éclairer docilement de toutes les lueurs qu'ils entrevoient eux-mêmes, animés qu'ils sont du désir de venir en aide aux souffrances d'autrui ? Qui sait si Marie ayant déjà vécu jadis parmi ces peuplades en enfance chez lesquelles l'instinct survit encore et qui savent de merveilleux secrets, ou bien dans quelque monde plus avancé d'où ses fautes l'ont fait déchoir, Dieu ne lui accorde pas de se ressouvenir des choses que les autres ont oubliées ?

« N'est-il pas, pour chacun de nous, certaines connaissances que nous semblons retrouver en nous-mêmes, tant l'étude nous en est facile, tandis que d'autres ne peuvent pénétrer dans notre esprit, sans

doute parce qu'elles viennent le frapper pour la première fois, ou parce que plusieurs générations ont accumulé sur elles des montagnes d'ignorance et d'oubli ? »

(A propos des visions dans les rêves.)

« C'est l'âme demeurée dans son exil qui cause avec l'âme dégagée de sa partie terrestre ; aussi ces visions sont éclairées par un rayon lumineux qui laisse entrevoir aux pauvres humains combien est resplendissant le point où sont arrivés ceux qui surent diriger leur esquif sur les océans périlleux où flotte l'existence. »

« Sans doute, dans des mondes différents, nos corps se constituent d'éléments différents, et nous y revêtons une autre enveloppe, plus parfaite ou plus imparfaite, suivant le milieu où ils doivent agir. Mais toujours est-il certain que ces corps vivent, animés tous par le même souffle de Dieu ; que la transmission des âmes se fait, dans les unes comme dans les autres des planètes sans nombre qui peuplent l'espace infini, et qu'étant l'émanation même de Dieu, elles existent identiquement les mêmes dans tous les mondes. De l'autre côté de la vie, il nous rend une âme toujours purifiée, qui nous permet de nous rapprocher incessamment du ciel ; notre volonté seule la fait dévier parfois du droit chemin.

- Pourtant, Paul, on nous enseigne que nous ressusciterons avec nos corps d'aujourd'hui !

- Folie et orgueil que tout cela ! Nos corps ne sont pas à nous, mais à tout le monde, aux êtres que nous avons dévorés hier, à ceux qui nous dévoreront demain. Ils sont d'un jour ; la terre nous les prête, elle nous les reprendra. Notre âme seule nous appartient ; elle seule est éternelle, comme tout ce qui vient de Dieu et y retourne. »

Dissertations spirites.

Lutte des Esprits pour revenir au bien.

(Paris, 24 mars 1867. Médium M. Rul.)

Merci, cher frère, de votre compassion pour celui qui expie par la souffrance les fautes qu'il a commises ; merci pour vos bonnes prières inspirées par votre amour pour vos frères. Appelez-moi quelquefois, ce sera un rendez-vous auquel je ne manquerai jamais, soyez-en assuré. Je vous ai dit dans une communication donnée à la société qu'après avoir souffert il me serait permis de venir vous donner mon opinion dans quelques-unes des questions dont vous vous occupez. Dieu est si bon, qu'après m'avoir imposé l'expiation par la

souffrance, il a eu pitié de mon repentir, car il sait que si j'ai failli, ce fut par faiblesse, et que l'orgueil est fils de l'ignorance. Il m'est permis de m'instruire, et si je ne puis, comme les bons Esprits qui ont quitté la terre, pénétrer les mystères de la création, je puis étudier les rudiments de la science universelle, afin de progresser et d'aider mes frères à progresser aussi.

Je vous dirai le rapport qui existe entre l'état de l'âme et la nature des fluides qui l'enveloppent dans chaque milieu où elle se trouve momentanément placée ; et si, comme cela vous a été dit, l'âme pure assainit les fluides, croyez bien que la pensée impure les vicie. Jugez quels efforts doit faire l'Esprit qui se repent, pour combattre l'influence de ces fluides dont il est enveloppé, augmentée encore par la réunion de tous les mauvais fluides que lui apportent, pour l'étouffer, les Esprits pervers. – Ne croyez pas qu'il me suffise de vouloir m'améliorer, pour chasser les Esprits d'orgueil dont j'étais entouré pendant mon séjour sur la terre. Ils sont toujours près de moi, cherchant à me retenir dans leur atmosphère malsaine. Les bons Esprits viennent m'éclairer, m'apporter la force dont j'ai besoin pour lutter contre l'influence des mauvais Esprits, puis ils s'éloignent me laissant livré à mes propres forces pour lutter contre le mal. C'est alors que je ressens l'influence bienfaisante de vos bonnes prières, car, sans le savoir, vous continuez l'œuvre des bons Esprits d'outre-tombe.

Vous voyez, cher frère, que tout s'enchaîne dans l'immensité ; que tous nous sommes solidaires les uns des autres, et qu'il n'y a pas une seule bonne pensée qui ne porte avec elle des fruits d'amour, d'amélioration et de progrès moral. Oui, vous avez raison de dire à vos frères qui souffrent qu'un mot suffit pour expliquer le Créateur ; que ce mot doit être l'étoile qui guide chaque Esprit, à quelque degré de l'échelle spirite qu'il appartienne par toutes ses pensées, par tous ses actes, dans les mondes inférieurs comme dans les mondes supérieurs ; que ce mot, l'évangile de tous les siècles, l'alpha et l'oméga de toute science, la lumière de la vérité éternelle, c'est amour ! Amour de Dieu, amour de ses frères. Heureux ceux qui prient pour leurs frères qui souffrent. Leurs épreuves de la terre deviendront légères, et la récompense qui les attend sera au-dessus de leurs espérances !...

Vous voyez, cher frère, combien le Seigneur est plein de miséricorde, puisque, malgré mes souffrances, il me permet de venir vous parler le langage d'un bon Esprit.

A...

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 8.

AOUT 1867.

Fernande.

NOUVELLE SPIRITE.

Tel est le titre d'un roman-feuilleton, par M. Jules Doinel (d'Aurillac), publié dans le *Moniteur du Cantal* des 23 et 30 mai, 6, 13 et 20 juin 1866. Comme on le voit, le nom du Spiritisme n'est pas dissimulé, et l'on doit d'autant plus en féliciter l'auteur, que ce courage de l'opinion est plus rare chez les écrivains de province, où les influences contraires exercent une pression plus grande qu'à Paris.

Nous regrettons qu'après avoir été publiée en feuilletons, forme sous laquelle une idée se répand plus facilement dans les masses, cette nouvelle n'ait pas été mise en volume, et que nos lecteurs soient privés du plaisir de se la procurer. Quoique ce soit une œuvre sans prétentions et circonscrite dans un très petit cadre, c'est une peinture vraie et attachante des rapports du monde spirituel et du monde corporel, qui apporte son contingent à la vulgarisation de l'idée spirite au point de vue sérieux et moral. Elle montre les purs et nobles sentiments que cette croyance peut développer dans le cœur de l'homme, la sérénité qu'elle donne dans les afflictions par la certitude d'un avenir répondant à toutes les aspirations de l'âme, et donnant pleine satisfaction à la raison. Pour peindre ces aspirations avec vérité, comme le fait l'auteur, il faut avoir la foi *en ce qu'on dit* ; un écrivain, pour qui un pareil sujet ne serait qu'un cadre banal, sans conviction, croirait que pour faire du Spiritisme il suffit d'accumuler le fantastique, le merveilleux et les aventures étranges, comme certains peintres croient qu'il suffit d'étaler des couleurs voyantes pour faire un tableau. Le Spiritisme vrai est simple ; il

touche le cœur et ne frappe pas l'imagination à coups de marteau. C'est ce qu'a compris l'auteur.

Le sujet de Fernande est fort simple. C'est une jeune fille tendrement aimée de sa mère, enlevée à la fleur de l'âge à sa tendresse et à l'amour de son fiancé, et qui relève leur courage en se manifestant à leur vue, et en dictant à son amant, qui doit bientôt la rejoindre, le tableau du monde qui l'attend. Nous citerons quelques-unes des pensées que nous y avons remarquées.

« J'étais devenu, depuis l'apparition de Fernande, un adepte résolu de la science d'outre-tombe. Pourquoi, du reste, en aurais-je douté ? L'homme a-t-il le droit de marquer des limites à la *pensée*, et de dire à Dieu : Tu n'iras pas plus loin ? »

« Puisque nous sommes près d'elle et que nous foulons une terre qui est sainte, je vais, mon cher ami, te parler à cœur ouvert, en prenant Dieu à témoin de la sincérité de tout ce que tu vas entendre. Tu crois aux Esprits, je le sais, et plus d'une fois tu m'as demandé de préciser ta croyance sur ce point. Je ne l'ai pas fait, et il faut bien te le dire, sans les manifestations étranges que tu as eues, je ne l'eusse jamais fait. Mon ami, je crois que Dieu a donné à certaines âmes une force de sympathie tellement grande qu'elle peut se propager dans les régions inconnues de l'autre vie. C'est sur ce fondement que repose toute ma doctrine. Le charlatanisme et la jonglerie de certains adeptes me font mal, car je ne comprends pas que l'on puisse profaner une chose aussi sainte. »

« Oh ! Stephen Stany (le fiancé) avait bien raison de dire que le charlatanisme et la jonglerie profanent les choses les plus saintes. La croyance aux Esprits doit rendre l'âme sereine ; d'où vient donc que, dans l'obscurité, le moindre bruit m'épouvante ? J'ai vu se dessiner parfois, dans la pénombre de mon alcôve, soit le fantôme de Fernande de Mœris, soit le profil vague de ma mère. A ceux-là j'ai souri. Mais bien souvent aussi, ma vue s'est détournée avec effroi de la face grimaçante de quelques Esprits mauvais, venus là pour m'écarter du bien et me détourner de Dieu. »

« Stany, en me parlant, était calme. Je ne remarquai sur sa figure aucune trace d'exaltation. Mais, près de cette pierre, sa diaphanéité devenait plus visible encore. L'âme de mon ami se montrait tout entière à mes regards. Cette belle âme n'avait rien à cacher. Je comprenais que le lien qui l'enchaînait à ce corps de boue était bien faible, et que l'heure n'était pas loin où elle s'envolerait vers *l'autre monde*. »

« Elle m'avait dit : « Va chez ma mère. » – Cela me coûta, je le confesse ; quoique fiancé à Fernande, je n'étais pas très bien avec ta cousine. Tu sais combien elle était jalouse de tout ce qui lui retenait une partie de l'affection de sa fille. Te le dirai-je, elle me reçut à bras ouverts et me dit en pleurant : « Je l'ai revue ! » La glace était brisée ; nous allions nous comprendre pour la première fois. – Mon cher Stéphane, ajouta-t-elle, je crois avoir rêvé ! mais enfin je l'ai revue, et voici ce qu'elle m'a dit : « Mère, tu prieras Stéphane Stany de rester huit jours dans la chambre qui fut à moi. Pendant ces huit jours tu ne souffriras pas qu'on le dérange. Pendant cette retraite, Dieu lui révélera bien des choses. » – On me conduisit immédiatement dans la chambre de ta cousine ; et depuis ce jour-là même jusqu'à hier, jour où je t'ai revu, son âme a été sans interruption avec moi-même. Je l'ai vue et bien vue, des yeux de mon Esprit et non pas de ceux de mon corps, bien qu'ils fussent ouverts. Elle m'a parlé. Quand je dis qu'elle m'a parlé, je veux dire qu'il y a eu entre nous *transmission de pensée*. Je sais maintenant tout ce qu'il me fallait savoir. Je sais que ce globe n'a plus rien pour moi, et qu'une existence meilleure m'attend. »

« J'ai appris à estimer le monde à sa juste valeur. Retiens ces paroles, mon ami : Tout Esprit qui veut parvenir à la félicité supérieure doit garder son corps chaste, son cœur pur, son âme libre. Heureux qui sait apercevoir la forme immatérielle de Dieu à travers les ombres de ce qui passe ! »

« N'oublions jamais, ô frères, que Dieu est Esprit, et que plus on devient Esprit, plus on se rapproche de Dieu. Il n'est pas permis à l'homme de briser violemment les liens de la matière, de la chair et du sang. Ces liens supposent des devoirs ; mais il lui est permis de s'en détacher peu à peu par l'idéalisme de ses aspirations, par la pureté de ses intentions, par le rayonnement de son âme, reflet sacré dont le devoir est le foyer, jusqu'à ce que, libre colombe, son Esprit dégagé des chaînes mortelles s'envole et plane dans les espaces agrandis. »

Le manuscrit dicté par l'Esprit de Fernande, pendant les huit jours de retraite de Stéphane, contient les passages suivants :

« Je mourus dans le trouble, je m'éveillai dans la joie. Je vis mon corps à peine refroidi s'étendre sur le lit funèbre, et je me sentis comme déchargée d'un lourd fardeau. C'est alors que je t'aperçus, mon bien-aimé, et que par la permission de Dieu, unie au libre exercice de ma volonté, je t'aperçus auprès de mon cadavre.

« Pendant que les vers poursuivaient leur œuvre de corruption, je pénétrais, curieuse, les mystères du monde nouveau que j'habitais. Je pensais, je sentais, j'aimais comme sur la terre ; mais ma pensée, ma sensation, mon amour s'étaient agrandis. Je comprenais mieux les desseins de Dieu, *j'aspirais sa volonté divine*. Nous vivons d'une vie presque immatérielle, et nous sommes supérieurs à vous autant que les anges le sont à nous. Nous voyons Dieu, mais non pas clairement ; nous le voyons comme on voit le soleil de votre terre, à travers un nuage épais. Mais cette vue imparfaite suffit à notre âme qui n'est pas encore purifiée.

« Les hommes nous apparaissent comme des fantômes errant dans une brume crépusculaire. Dieu a fait à quelques-uns d'entre nous la grâce de voir plus clairement ceux qu'ils aiment de préférence. Je te voyais ainsi, cher amour, et ma volonté t'entourait d'une sympathie amoureuse à tout moment. C'est ainsi que tes pensées venaient de moi, que tes actes t'étaient inspirés par moi, que ta vie, en un mot, n'était qu'un reflet de ma vie. De même que nous pouvons communiquer avec vous, les Esprits supérieurs peuvent se révéler à nos regards. Parfois, dans la transparence immatérielle, nous voyons passer la silhouette auguste et lumineuse de quelque Esprit. Il m'est impossible de te dépeindre le respect que cette vue nous inspire. Heureux ceux d'entre nous qui sont honorés de ces visites divines. Admire la bonté de Dieu ! les mondes se correspondent tous. Nous nous montrons à vous ; eux se montrent à nous : c'est l'échelle symbolique de Jacob. »

« Il en est qui, d'un seul coup d'aile, se sont élevés jusqu'à Dieu. Mais ceux-là sont rares. D'autres subissent les longues épreuves des existences successives. C'est la vertu qui donne les rangs, et le mendiant courbé vers la terre est parfois, aux regards du Dieu juste et sévère, plus grand que le roi superbe ou le conquérant vaincu. Rien ne vaut que par l'âme ; c'est le seul poids qui l'emporte dans la balance de Dieu. »

Maintenant que nous avons fait la part de l'éloge, faisons celle de la critique ; elle ne sera pas longue, car elle ne porte que sur deux ou trois pensées. Au début, dans un dialogue entre les deux amis, nous trouvons le passage suivant :

« Avons-nous des existences antérieures ? Je ne le crois pas : Dieu nous tire néant ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'après ce que nous nommons la mort, nous commençons, – et quand je dis nous, je parle de l'âme, – nous commençons, dis-je, une série de nou-

velles existences. Le jour où nous sommes assez purs pour voir, comprendre et aimer Dieu entièrement, ce jour-là seulement nous mourons. Note bien que ce jour-là nous n'aimons plus que Dieu et rien que Dieu. Si donc Fernande était purifiée, elle ne songerait, elle ne pourrait songer à moi. De ce qu'elle s'est manifestée je conclus qu'elle vit. Où ? je le saurai bientôt ! Elle est heureuse de sa vie, je le crois, car tant que l'Esprit n'a pas été épuré complètement, il ne peut comprendre que le bonheur n'est qu'en Dieu. Il peut être heureux relativement. A mesure que nous montons, l'idée de Dieu s'agrandit en nous de plus en plus, et nous sommes, par là même, de plus en plus heureux. Mais ce bonheur n'est jamais qu'un bonheur relatif. Ainsi ma fiancée vit. Quelle est sa vie ? je l'ignore : Dieu seul peut dire aux Esprits de révéler aux hommes ces mystères. »

Après des idées comme celles que renferment les passages précités, on s'étonne de trouver une doctrine comme celle-ci, qui fait du bonheur parfait un bonheur égoïste. Le charme de la doctrine spirite, ce qui en fait une suprême consolation, c'est précisément la pensée de la perpétuité des affections, s'épurant et se resserrant à mesure que l'Esprit s'épure et s'élève ; ici, au contraire, l'Esprit, quand il est parfait, oublie ceux qu'il a aimés, pour ne penser qu'à lui ; il est *mort* à tout autre sentiment qu'à celui de son bonheur ; la perfection lui ôterait la *possibilité*, le *désir même* de venir consoler ceux qu'il laisse dans l'affliction. Ce serait là, il faut en convenir, une triste perfection, ou, pour mieux dire, ce serait une imperfection. Le bonheur éternel, ainsi conçu, ne serait guère plus enviable que celui de la contemplation perpétuelle, dont la réclusion claustrale nous donne l'image par la mort anticipée aux plus saintes affections de la famille. S'il en était ainsi, une mère en serait réduite à redouter au lieu de désirer la complète épuración des êtres qui lui sont le plus chers. Jamais la généralité des Esprits n'a enseigné chose semblable ; on dirait une transaction entre le Spiritisme et la croyance vulgaire. Mais cette transaction n'est pas heureuse, car, ne satisfaisant pas les aspirations intimes de l'âme, elle n'a aucune chance de prévaloir dans l'opinion.

Quand l'auteur dit qu'il ne croit pas aux existences antérieures, mais qu'il est sûr qu'après la mort, nous commençons une série de nouvelles existences, il ne s'est pas aperçu qu'il commettait une contradiction flagrante ; s'il admet, comme chose logique et nécessaire au progrès, la pluralité des existences postérieures, sur quoi se

fonde-t-il pour ne pas admettre les existences antérieures ? Il ne dit pas comment il explique d'une manière conforme à la justice de Dieu, l'inégalité native, intellectuelle et morale, qui existe entre les hommes. Si cette existence est la première, et si tous sont sortis du néant, on retombe dans la doctrine absurde, inconciliable avec la souveraine justice, d'un Dieu partial, qui favorise certaines de ses créatures, en créant des âmes de toutes qualités. On pourrait également y voir une transaction avec les idées nouvelles, mais qui n'est pas plus heureuse que la précédente.

On s'étonne enfin de voir Fernande, Esprit avancé, soutenir cette proposition d'un autre temps : « Laura devint mère ; Dieu eut pitié d'elle, et appela à lui cet enfant. Il vient la revoir parfois. Il est triste, car étant mort sans baptême, il ne jouira *jamais* de la contemplation divine. » Ainsi voilà un Esprit que *Dieu appelle à lui*, et qui est à jamais malheureux et privé de la contemplation de Dieu, parce qu'il n'a pas reçu le baptême, alors qu'il n'a pas dépendu de lui de le recevoir, et que la faute en est à Dieu même qui l'a rappelé trop tôt. Ce sont ces doctrines qui ont fait tant d'incrédules, et si l'on espère les faire passer à la faveur des idées spirites qui prennent racine, on se trompe ; on acceptera des idées spirites que ce qui est rationnel et sanctionné par l'universalité de l'enseignement des Esprits. Si c'est encore là de la transaction, elle est maladroite. Nous posons en fait que sur mille centres spirites où les propositions que nous venons de critiquer seraient soumises aux Esprits, il y en a neuf cent quatre-vingt-dix où elles seront résolues en sens contraire.

C'est l'universalité de l'enseignement, sanctionné en outre par la logique, qui *a fait* et qui *complètera* la doctrine spirite. Cette doctrine puise, dans cette universalité de l'enseignement donné sur tous les points du globe, par des Esprits différents, et dans des centres complètement étrangers les uns aux autres, et qui ne subissent aucune pression commune, une force contre laquelle lutteraient en vain les opinions individuelles, soit des Esprits, soit des hommes. L'alliance que l'on prétendrait établir des idées spirites avec des idées contradictoires, ne peut être qu'éphémère et localisée. Les opinions individuelles peuvent rallier quelques individus, mais forcément circonscrites, elles ne peuvent rallier la majorité, à moins d'avoir la sanction de cette majorité. Repoussées par le plus grand nombre, elles sont sans vitalité, et s'éteignent avec leurs représentants.

Ceci est le résultat d'un calcul tout mathématique. Si, sur mille centres, il y en a 990 où l'on enseigne de la même façon, et dix d'une façon contraire, il est évident que l'opinion dominante sera celle de 990 sur 1,000, c'est-à-dire la presque unanimité. Eh bien ! nous sommes certain de faire une part trop large aux idées divergentes, en les portant à un centième. Ne formulant jamais un principe avant d'être assuré de l'assentiment général, nous sommes toujours d'accord avec l'opinion de la majorité.

Le Spiritisme est aujourd'hui en possession d'une somme de vérités tellement démontrées par l'expérience, qui satisfont en même temps si complètement la raison, qu'elles sont passées en articles de foi dans l'opinion de l'immense majorité des adeptes. Or, se mettre en hostilité ouverte avec cette majorité, froisser ses aspirations et ses convictions les plus chères, c'est se préparer un échec inévitable. Telle est la cause de l'insuccès de certaines publications.

Mais, dira-t-on, est-il donc défendu à celui qui ne partage pas les idées de la majorité de publier ses opinions ? Assurément non ; il est même utile qu'il le fasse ; mais alors il doit le faire à ses risques et périls, et ne pas compter sur l'appui moral et matériel de ceux dont il veut battre en brèche les croyances.

Pour en revenir à Fernande, les points de doctrine que nous avons combattus paraissent être des opinions personnelles à l'auteur dont il n'a pas senti le côté faible. En nous adressant son œuvre, début d'un jeune homme, il nous a dit que lorsqu'il avait écrit cette nouvelle, il n'avait qu'une connaissance superficielle de la doctrine spirite, et que nous y trouverions sans doute plusieurs choses à redire sur lesquelles il sollicitait notre avis ; que, plus éclairé aujourd'hui, il est des principes qu'il formulerait autrement. En le félicitant de sa franchise et de sa modestie, nous l'avons informé que, s'il y avait lieu de le réfuter, nous le ferions dans la *Revue* pour l'instruction de tous.

A part les points que nous venons de citer, il n'en est aucun que la doctrine spirite ne puisse accepter ; nous félicitons l'auteur du point de vue moral et philosophique où il s'est placé, et nous tenons son travail pour éminemment utile à la diffusion de l'idée, parce qu'il la fait envisager sous son véritable jour qui est le point de vue sérieux. (Voir dans le numéro précédent, page 213, la pièce de poésie du même auteur, intitulée : *Aux Esprits protecteurs.*)

Simonet.

Médium guérisseur de Bordeaux.

Le *Figaro* du 5 juillet dernier rendait compte en ces termes d'un jugement rendu par le tribunal de Bordeaux :

« Dans ces derniers temps, la fureur à Bordeaux était d'aller consulter le sorcier de Cauderan. On évalue à mille ou douze cents le nombre des visites qu'il recevait chaque jour. La police, qui fait profession de scepticisme, s'est émue d'un pareil succès, et elle a voulu opérer une descente au château de Bel-Air où le sorcier avait élu domicile. Aux alentours de la demeure du sorcier on rencontrait une foule de gens se disant atteints de toute espèce de maladies ; des grandes dames y venaient aussi en calèche pour consulter l'illuminé.

« Les magistrats, dès qu'ils eurent interrogé le sorcier, ne doutèrent pas qu'ils n'eussent affaire à un pauvre fou qui était exploité par ceux mêmes qui lui donnaient l'hospitalité ; aussi, le sorcier Simonet n'a-t-il pas été compris dans la poursuite qu'on s'est contenté de diriger contre les frères Barbier, adroits compères qui recueillaient tous les profits de la crédulité gasconne.

« Leur maison, qu'en vrais Gascons qu'ils sont ils décoraient du nom de château, avait été convertie en auberge ; seulement, les vins qu'ils y débitaient n'avaient rien de commun avec ce qu'on appelle en Languedoc des vins de Château ; et puis ils avaient oublié de se pourvoir d'une licence, si bien que l'administration des contributions indirectes leur faisait un procès.

« Le sorcier Simonet était cité comme témoin.

– « Où avez-vous appris la médecine, vous qui étiez un simple chaudronnier ?

– « Et que pensez-vous de la révélation ? Qu'étaient donc les disciples du Christ ? Que faisaient-ils, ces pauvres pêcheurs qui ont converti le monde ? Dieu m'est apparu ; il m'a donné sa science, je n'ai même pas besoin des remèdes, je suis un médecin guérisseur.

– « Où avez-vous appris tout cela ?

– « Dans Allan Kardec... et même, Monsieur le président, je vous le dis avec tout le respect possible, vous ne paraissez pas connaître la science du Spiritisme et je vous engage très fort à l'étudier. (Hilarité à laquelle ne résistent pas les juges eux-mêmes.)

– « Vous abusez de la crédulité publique. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il y a un pauvre aveugle que tout Bordeaux connaît. Il a eu la faiblesse d'aller chez vous, et il vous portait les oboles qu'il recevait de la charité publique. Lui avez-vous rendu la vue ?

– « Je ne guéris pas tout le monde, mais il faut croire que je

fais des cures, puisque le jour où la justice est venue, il y avait plus de 1,500 personnes qui attendaient leur tour.

– « C'est malheureusement vrai.

« M. le procureur impérial. – Et si cela continue, nous prendrons une de ces deux mesures : ou nous vous traduirons ici pour escroquerie, et la justice appréciera si vous êtes fou, ou nous ferons prendre une mesure administrative contre vous. Il faut protéger les honnêtes gens contre leur incrédulité.

« Au château de Bel-Air on ne demandait pas d'argent aux consultants ; on leur distribuait seulement un numéro d'ordre, qu'on faisait payer vingt centimes ; puis il y en avait qui trafiquaient de ces numéros, les revendant jusqu'à quinze francs. Enfin, on donnait à manger aux pauvres paysans venus quelquefois des extrémités du département. Enfin, il y avait un tronc pour les pauvres ; il n'est pas besoin de dire que les hôtes du sorcier s'appliquaient l'argent des pauvres.

« Le tribunal a condamné les sieurs Barbier en deux mois et un mois de prison et 300 fr. envers les contributions indirectes.

« Ad. ROCHER. »

Voici la vérité sur Simonet, et de quelle manière sa faculté s'est révélée.

Les sieurs Barbier font construire à Cauderan, faubourg de Bordeaux, un vaste établissement, comme il y en a plusieurs dans le quartier, destiné à des bals, noces et repas de corps, et auquel ils ont donné le nom de *Château du Bel-Air*, ce qui n'est pas plus gascon que le *Château-Rouge* ou le *Château des Fleurs* de Paris. Simonet y travaillait comme *menuisier* et non *chaudronnier*. Pendant les travaux de construction, il arrivait assez souvent que des ouvriers étaient blessés ou malades ; Simonet, Spirite depuis longtemps, et connaissant un peu le magnétisme, fut porté instinctivement et sans dessein prémédité à les soigner par l'influence fluïdique, et il en guérit beaucoup. Le bruit de ces guérisons se répandit, et bientôt il vit une foule de malades accourir à lui, tant il est vrai que, quoi que l'on fasse, on n'ôtera pas aux malades l'envie d'être guéris, n'importe par qui. Nous tenons de témoins oculaires que la moyenne de ceux qui se présentaient était de plus de mille par jour. La route était encombrée de voitures de toutes sortes venant de plusieurs lieues à la ronde, de charrettes à côté des équipages. Il y avait des gens qui passaient la nuit pour attendre leur tour.

Mais dans cette foule, il se trouvait des gens qui avaient besoin de boire et de manger ; les entrepreneurs de l'établissement y pourvurent, et cela devint pour eux une très bonne affaire. Quant à Simonet, qui était une source de profits indirects, il était logé et nourri, c'était

bien le moins, et on ne saurait lui en faire un reproche. Comme on se bousculait à la porte, pour éviter la confusion, on prit le sage parti de donner un numéro d'ordre aux arrivants ; mais on eut l'idée moins heureuse de faire payer ce numéro dix centimes, et plus tard vingt centimes ; ce qui, vu l'affluence, faisait par jour une somme assez ronde. Quelque minime que fût cette rétribution, tous les Spirités, et Simonet lui-même qui n'y était pour rien, la virent avec peine, pressentant le mauvais effet que cela produirait. Quant au trafic des billets, il paraît certain que quelques personnes plus pressées, pour passer plus tôt, ont acheté la place de pauvres gens qui étaient avant eux, très contents de cette aubaine ; à cela il n'y a pas grand mal, mais il pouvait et devait nécessairement en résulter des abus. Ce sont ces abus qui ont motivé l'instance judiciaire, dirigée contre les sieurs Barbier, comme ayant ouvert un établissement de consommation avant de s'être pourvu d'une patente. Quant à Simonet, il n'a pas été mis en cause, mais simplement cité comme témoin.

La réprobation générale qui s'attache à l'exploitation, dans les cas analogues à celui de Simonet, est digne de remarque ; il semble qu'un sentiment instinctif porte les incrédules même à voir dans le désintéressement absolu une preuve de sincérité qui inspire une sorte de respect involontaire ; ils ne croient pas à la faculté ; ils la raillent, mais quelque chose leur dit que si elle existe, ce doit être une chose sainte qui ne peut, sans profanation, devenir un métier ; ils se bornent à dire : C'est un pauvre fou qui est de bonne foi ; mais toutes les fois que la spéculation, sous quelque forme que ce soit, s'est mêlée à une médiumnité quelconque, la critique s'est crue dispensée de tout ménagement.

Simonet guérit-il réellement ? Des personnes dignes de foi, très honorables, et qui avaient plutôt intérêt à démasquer la fraude qu'à la préconiser, nous ont cité de nombreux cas de guérisons parfaitement authentiques. Il nous semble d'ailleurs, que s'il n'avait guéri personne, il aurait déjà perdu tout crédit. Du reste, il n'a pas la prétention de guérir tout le monde ; il ne promet rien ; il dit que la guérison ne dépend pas de lui, mais de Dieu dont il n'est que l'instrument, et dont il faut implorer l'assistance ; il recommande la prière et prie lui-même. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu le voir pendant notre séjour à Bordeaux ; mais tous ceux qui le connaissent s'accordent à dire que c'est un homme doux, simple, modeste, sans jactance ni forfanterie, qui ne cherche point à se prévaloir d'une faculté qu'il sait pouvoir lui être retirée. Il est bienveillant pour les malades qu'il encourage par de bonnes paroles ; l'intérêt qu'il leur porte n'est point basé sur le rang qu'ils occupent ; il a autant de sol-

licitude pour le plus misérable que pour le plus riche ; si la guérison n'est pas instantanée, ce qui arrive le plus souvent, il y met toute la suite nécessaire.

Voilà ce qui nous a été dit. Nous ignorons quelles seront pour lui les suites de cette affaire, mais il est certain que, s'il est sincère, et s'il persévère dans les sentiments dont il paraît animé, l'assistance et la protection des bons Esprits ne lui feront pas défaut ; il verra sa faculté se développer et grandir, tandis qu'il la verrait décliner et se perdre, s'il entrait dans une mauvaise voie, si surtout il songeait à en tirer vanité.

Nota. – Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que, par suite de la fatigue qui est résultée pour lui du long et pénible exercice de sa faculté, plus encore que pour échapper aux tracasseries dont il était l'objet, Simonet a résolu de suspendre toute réception jusqu'à nouvel ordre. Si des malades souffrent de cette abstention, un grand effet n'en a pas moins été produit.

Entrée d'incrédules dans le monde des Esprits.

Le docteur Claudius.

Société de Paris. Méd. M. Morin en somnambulisme spontané.

Un médecin, que nous désignerons sous le nom de docteur Claudius, connu de quelques-uns de nos collègues, et dont la vie avait été une profession de foi matérialiste, est mort il y a quelque temps d'une affection organique qu'il savait être incurable. Appelé, sans doute, par la pensée de ceux qui l'avaient connu et qui désiraient connaître sa position, il s'est manifesté spontanément par l'entremise de M. Morin, l'un des médiums de la société, en état de somnambulisme spontané. Déjà plusieurs fois ce phénomène s'est produit par ce médium et d'autres endormis du sommeil spirituel.

L'Esprit qui se manifeste ainsi s'empare de la personne du médium, se sert de ses organes comme s'il était encore vivant. Ce n'est plus alors une froide communication écrite ; c'est l'expression, la pantomime, l'inflexion de voix de l'individu que l'on a devant les yeux.

C'est dans ces conditions que s'est manifesté le docteur Claudius sans avoir été évoqué. Sa communication, que nous rapportons textuellement ci-après, est instructive à plus d'un titre, principalement en ce qu'elle dépeint les sentiments qui l'agitent ; le doute fait encore son tourment ; l'incertitude de sa situation le plonge dans une terrible perplexité, et c'est là sa punition. C'est un exemple de plus qui vient confirmer ce que l'on a vu maintes fois en pareil cas.

Après une dissertation sur un autre sujet, le médium absorbé se recueille quelques instants, puis, comme s'il se réveillait péniblement, s'exprime ainsi, se parlant à lui-même :

Ah ! encore un système !... Qu'y a-t-il de vrai et de faux dans l'existence humaine, dans la création, dans la créature, dans le créateur ?... La chose est-elle ?... La matière est-elle bien vraie ?... La science, est-ce une vérité ?... Le savoir, un acquis ?... L'âme... l'âme existe-t-elle ?

Le créateur, la divinité, n'est-ce pas un mythe ?... Mais, que dis-je ?... pourquoi ces blasphèmes multipliés ?... Pourquoi, en face de la matière, ne puis-je croire, ô mon Dieu, ne puis-je voir, sentir comprendre ?

Matière !... matière !... mais, oui, tout est matière... Tout est matière !!!... et pourtant, l'invocation à Dieu est arrivée à ma bouche !... Pourquoi donc ai-je dit : ô mon Dieu ?... Pourquoi ce mot, puisque tout est matière ?... Suis-je ?... N'est-ce pas un écho de ma pensée qui résonne et qui s'écoute ?... Ne sont-ce pas les derniers tintements de la cloche que j'agitai ?

Matière !... Oui, la matière existe, je le sens !... La matière existe ; je l'ai touchée !... mais !... tout n'est pas matière, et pourtant... pourtant, tout a été ausculté, palpé, touché, analysé, disséqué fibre à fibre, et rien !... Rien que la chair, la matière toujours, qui, dès l'instant que le grand mouvement était arrêté, s'arrêtait aussi !... Le mouvement s'arrête, l'air n'arrive plus... Mais !... si tout est matière, pourquoi ne se remet-elle plus en mouvement, puisque tout ce qui existait lorsqu'elle s'agitait, existe encore ?... Et pourtant... *lui* n'existe plus !...

Mais si, je suis !... tout n'est pas fini avec le corps !... En vérité... suis-je bien mort ?... pourtant ce rongeur que j'ai nourri, que j'ai soigné de mes mains, il ne m'a point pardonné !... C'est vrai ; je suis mort !... Mais cette maladie que j'ai vue naître... grandir... avait-elle une âme ?

Ah ! le doute ! toujours le doute !... en réponse à toutes mes secrètes aspirations !... Mais, si je suis, ô mon Dieu, si je suis,... ah ! faites-moi me reconnaître !... faites-moi vous pressentir !... car, si je suis, quelle longue succession de blasphèmes !... quelle longue négation de votre sagesse, de votre bonté, de votre justice !... Quelle immense responsabilité d'orgueil j'ai assumée sur ma tête, ô mon Dieu !... Mais si, j'ai encore un *moi*, moi qui ne voulais rien admettre en dehors du possible au toucher... J'ai douté de votre sagesse, ô mon

Dieu ! il est juste que je doute !... Oui, j'ai douté ; le doute me poursuit et me punit.

Oh ! mille morts plutôt que le doute dans lequel je vis !... Je vois, je rencontre d'anciens amis... et pourtant, ils sont tous morts avant !... Méry ! mon pauvre fou !... mais ne le suis-je pas plutôt, moi ?... l'épithète de fou s'adapte-t-elle à sa personnalité ? – Voyons donc ; qu'est-ce que la folie ?...

La folie !... la folie !... décidément, la folie est universelle !!! tous les hommes sont fous à un degré plus ou moins grand... mais sa folie, à *lui*, n'était-elle pas de la sagesse à côté de ma folie à moi ?... A lui, les songes, les images, les aspirations au delà de... mais, c'est justice !... Connaisais-je cet inconnu qui se présente inopinément à moi ?... Non, non, le néant n'existe pas, car s'il existait, cette incarnation de négation, de crimes, d'infamie, ne me torturerait pas ainsi !... Je vois, mais je vois trop tard, tout le mal que j'ai fait !... Le voyant aujourd'hui, et le réparant peu à peu, peut-être serai-je digne un jour de voir et de faire le bien !...

Systèmes !... systèmes orgueilleux, produits des cerveaux humains, voilà où vous nous menez !... Chez l'un, c'est la divinité ; chez l'autre, la divinité matérielle et sensuelle ; chez un autre, le néant, rien !... Néant, divinité matérielle, divinité spirituelle, sont-ce des mots ?... Oh ! je demande à voir, mon Dieu !... et si j'existe, si vous existez, accordez-moi la faveur que je vous demande ; agréez ma prière, car je vous prie, ô mon Dieu, de me faire voir si j'existe, si je suis !... (Ces dernières paroles sont dites avec un accent déchirant.)

Remarque. Si M. Claudius a persévéré jusqu'à la fin dans son incrédulité, ce ne sont pas les moyens de s'éclairer qui lui ont manqué ; comme médecin, il avait nécessairement l'esprit cultivé, l'intelligence développée, un savoir au-dessus du vulgaire, et pourtant cela ne lui a pas suffi. Dans ses minutieuses investigations de la nature morte et de la nature vivante, il n'a pas entrevu Dieu, il n'a pas entrevu l'âme ! En voyant les effets, il n'a pas su remonter à la cause ! ou, pour mieux dire, il s'était fait une cause à sa manière, et son orgueil de savant l'empêchait de s'avouer à lui-même, d'avouer surtout à la face du monde qu'il pouvait s'être trompé. Circonstance digne de remarque, il est mort d'un mal organique qu'il *savait*, par sa science même, *être incurable* ; ce mal qu'il soignait était un avertissement permanent ; la douleur qu'il lui causait était une voix qui lui criait sans cesse de songer à l'avenir. Cependant rien n'a pu triompher de son obstination ; il a fermé les yeux jusqu'au dernier

moment. Est-ce que cet homme eût jamais pu devenir Spirite ? assurément non ; ni faits, ni raisonnements n'eussent pu vaincre une opinion arrêtée de parti pris, et dont il était résolu de ne pas dévier. Il était de ces hommes qui ne veulent pas se rendre à l'évidence, parce que l'incrédulité est *innée* en eux, comme chez d'autres la croyance ; le sens par lequel ils pourront un jour s'assimiler les principes spirituels n'est pas encore éclos ; ils sont pour la spiritualité ce que sont les aveugles-nés pour la lumière : ils ne la comprennent pas.

L'intelligence ne suffit donc pas pour conduire sur le chemin de la vérité ; elle est comme un cheval qui nous mène, et qui suit la route sur laquelle on l'a lancé ; si cette route conduit à une fondrière, elle y précipite le cavalier ; mais, en même temps, elle lui donne les moyens de se relever.

M. Claudius étant mort volontairement en aveugle spirituel, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas vu tout de suite la lumière ; qu'il ne se reconnaisse pas dans un monde qu'il n'a pas voulu étudier ; que, mort avec l'idée du néant, il doute de sa propre existence ; incertitude poignante qui fait son tourment. Il est tombé dans le précipice où il a poussé son coursier-intelligence. Mais il peut se relever de cette chute, et déjà il semble entrevoir une lueur qui, s'il la suit, le conduira au port. C'est dans ses louables efforts qu'il faut le soutenir par la prière ; quand une fois il aura joui des bienfaits de la lumière spirituelle, il aura horreur des ténèbres du matérialisme ; et, s'il revient un jour sur la terre, ce sera avec des intuitions et des aspirations tout autres que celles qu'il avait dans sa dernière existence.

Un ouvrier de Marseille.

Dans un groupe spirite de Marseille, Mad. T..., l'un des médiums, écrivit spontanément la communication suivante :

Écoutez un malheureux qui a été arraché violemment du milieu de sa famille, et qui ne sait où il est... Au milieu des ténèbres où je me trouve, j'ai pu suivre un rayon lumineux d'un Esprit, à ce que l'on me dit ; mais je ne crois pas aux Esprits. Je sais bien que c'est une fable inventée pour les têtes fêlées et crédules... Pour ma part, je n'y comprends plus rien... Je me vois double ; un corps mutilé gît à côté de moi, et cependant je suis vivant... Je vois les miens qui désolent, sans compter mes compagnons d'infortune qui ne voient pas si clair que moi ; aussi j'ai profité de la lumière qui m'a conduit ici pour venir puiser des renseignements auprès de vous.

Il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous vois ; mes idées sont encore troubles... On me permet de revenir une autre fois quand je serai mieux habitué à ma position actuelle... C'est égal, je m'en vais à regret ; je me trouvais dans mon centre... mais je sens qu'il faut obéir ; cet Esprit me paraît bon, mais sévère. Je vais m'efforcer de gagner sa bonne grâce pour pouvoir parler plus souvent avec vous.

Un ouvrier du cours Lieutaud.

Dans l'écroulement d'un pont qui avait eu lieu peu de jours auparavant, six ouvriers avaient péri ; c'est l'un d'eux qui s'est manifesté.

Après cette communication, le guide du médium lui dicta ce qui suit :

Chère sœur, ce malheureux Esprit a été conduit vers toi pour exercer ta charité. Comme nous la pratiquons envers les incarnés, la vôtre doit s'exercer envers les désincarnés.

Bien que ce malheureux soit soutenu par son ange gardien, celui-ci doit lui rester invisible, jusqu'à ce qu'il se reconnaisse bien dans sa situation. Pour cela, chère sœur, prends-le sous ta protection, qui est encore faible, j'en conviens ; mais soutenu par ta foi, cet Esprit verra bientôt reluire l'aurore d'un nouveau jour, et ce qu'il a refusé de reconnaître depuis sa catastrophe deviendra bientôt pour lui un sujet de paix et de joie. Ta tâche ne sera pas trop difficile, car il a l'essentiel pour te comprendre : la bonté du cœur.

Ecoute, chère sœur, les élans de ton cœur, et tu sortiras victorieuse de l'épreuve que ta nouvelle mission t'impose.

Soutenez-vous mutuellement, chers frères et bien-aimées sœurs, et la nouvelle Jérusalem que vous êtes sur le point d'atteindre vous sera ouverte avec chants de triomphe, car le cortège qui vous suivra vous rendra victorieux. Mais pour bien combattre les obstacles extérieurs, il faut avant tout s'être vaincu soi-même. Vous devez maintenir une discipline sévère envers votre cœur ; la moindre infraction doit être réprimée, sans chercher à atténuer la faute, sinon vous ne serez jamais vainqueurs des autres ; entre vous, il vous faut faire assaut de vertus et de vigilance.

Courage, amis ; vous n'êtes pas seuls ; vous êtes soutenus et protégés par les combattants spirituels qui espèrent en vous, et appellent sur vous la bénédiction du Très-Haut.

Votre Guide.

Ce fait, comme on le voit, a quelque analogie de situation avec le

précédent ; c'est également un Esprit qui ne se reconnaît pas, qui ne comprend pas sa situation ; mais il est aisé de voir celui des deux qui sortira le premier d'incertitude. Au langage de l'un, on reconnaît le savant orgueilleux, qui a raisonné son incrédulité, qui, paraît-il, n'a pas toujours fait de son intelligence et de son savoir le meilleur usage possible ; l'autre est une nature inculte, mais bonne, à laquelle, sans doute, il n'a manqué qu'une bonne direction. L'incrédulité, chez lui, n'était pas un système, mais une suite du défaut d'enseignement convenable. Celui qui, de son vivant, eût peut-être pris l'autre en pitié, pourrait bien le voir bientôt dans une position plus heureuse que lui. Puisse Dieu les mettre en présence pour leur instruction mutuelle, et le savant pourrait bien être très heureux de recevoir les leçons de l'ignorant.

VARIÉTÉS

La Ligue de l'enseignement.

On lit dans le *Siècle* du 10 juillet 1867 :

« Une section de l'association fondée par Jean Macé vient d'être autorisée à Metz par la préfecture, sous le nom de « Cercle messin de la *Ligue de l'enseignement*. »

« On lit à ce sujet dans la *Moselle* :

« Le comité directeur élu du cercle est entré en fonctions et a décidé de commencer ses travaux par la fondation d'une bibliothèque populaire sur le modèle de celles qui rendent de si grands services en Alsace.

« Pour cette œuvre, le cercle messin réclame le concours de tous et sollicite l'adhésion de quiconque s'intéresse au développement de l'instruction et de l'éducation dans notre ville. Ces adhésions, accompagnées d'une cotisation dont le chiffre et le mode de paiement sont facultatifs, et les dons de livres, seront reçus par chacun des membres du comité. »

Ainsi que nous l'avons dit, quand nous avons parlé de la Ligue de l'enseignement (*Revue* de mars et avril 1867, pages 79 et 110), nos sympathies sont acquises à toutes les idées progressives ; dans ce projet, nous n'avons critiqué que le mode d'exécution. Nous serons donc heureux de voir des applications pratiques de cette belle pensée.

Madame Walker, docteur en chirurgie.

Les médecins et les internes de l'hôpital de la Charité ont reçu

samedi, pendant la visite du matin, un de leurs confrères américains, à qui la dernière guerre d'Amérique a fait une certaine réputation.

Ce docteur en chirurgie n'était autre que madame Walker qui, durant la guerre de la sécession aux Etats-Unis, a dirigé un important service d'ambulances. Petite, d'une complexion délicate, mise avec l'élégante simplicité qui distingue les dames du monde, madame Walker a été reçue très sympathiquement et très respectueusement. Elle s'est très vivement intéressée aux deux grands services, l'un chirurgical, l'autre médical.

Sa présence à la Charité proclamait un principe nouveau qui a reçu sa consécration dans le nouveau monde : l'égalité de la femme devant la science.

(*Opinion nationale.*)

(Voir la *Revue* de juin 1867, p. 161 ; janvier 1866, p. 1, sur l'émancipation des femmes.)

L'Iman, grand aumônier du Sultan.

Samedi (6 juillet), dit la *Presse*, l'iman ou grand aumônier du sultan, Hairoulah-Effendi, a rendu visite à Mgr Chigi, nonce du Pape, et à Mgr l'archevêque de Paris. »

Le voyage du sultan à Paris est plus qu'un événement politique, c'est un signe des temps, le prélude de la disparition des préjugés religieux qui ont si longtemps élevé une barrière entre les peuples et ensanglanté le monde. Le successeur de Mahomet venant, de son plein gré, visiter un pays chrétien, fraternisant avec un souverain chrétien, c'eût été de sa part, il n'y a pas encore longtemps, un acte audacieux ; aujourd'hui ce fait semble tout naturel. Ce qui est plus significatif encore, c'est la visite de l'iman, son grand aumônier, aux chefs de l'Église. L'initiative qu'il a prise en cette circonstance, car l'étiquette ne l'y obligeait pas, est une preuve du progrès des idées. Les haines religieuses sont des anomalies dans le siècle où nous sommes, et c'est d'un bon augure pour l'avenir, de voir un des princes de la religion musulmane donner l'exemple de la tolérance et abjurer des préventions séculaires.

Une des conséquences du progrès moral sera certainement un jour l'unification des croyances ; elle aura lieu quand les différents cultes reconnaîtront qu'il n'y a qu'un seul Dieu pour tous les hommes, et qu'il est absurde et indigne de lui de se jeter l'anathème parce qu'on ne l'adore pas de la même manière.

Jean Ryzak. Puissance du remords.

Étude morale.

On écrit de Winschoten le 2 mai 1867, au *Journal de Bruxelles* :

Samedi passé est arrivé en notre commune un ouvrier terrassier qui s'est présenté à la demeure du garde champêtre où il a sommé ce fonctionnaire de l'arrêter et de le livrer à la justice, devant laquelle, disait-il, il avait à faire l'aveu d'un crime commis par lui il y a plusieurs années. Amené devant le bourgmestre, cet ouvrier, qui a déclaré se nommer J. Ryzak, a fait le récit suivant :

« Il y a environ douze ans, j'étais employé aux travaux de dessèchement du lac de Harlem, lorsqu'un jour le brigadier, en me payant ma quinzaine, me remit la solde due à l'un de mes camarades, avec ordre de la passer à ce dernier. Je dépensai l'argent, et voulant m'éviter les désagréments des recherches, je résolus de tuer l'ami que je venais de voler. A cet effet, je l'ai précipité dans l'un des gouffres du lac, et le voyant revenir à la surface et faire des efforts pour nager vers le bord, je lui ai donné deux coups de couteau dans la nuque.

« Aussitôt mon crime accompli, le remords a commencé à se faire sentir ; il est devenu bientôt intolérable, et il m'a été impossible de continuer le travail. J'ai commencé par fuir le théâtre de mon forfait, et ne trouvant nulle part dans le pays ni paix ni trêve, je me suis embarqué pour les Indes, où j'ai pris du service dans l'armée coloniale. Mais là aussi le spectre de ma victime m'a poursuivi nuit et jour ; mes tortures ont été incessantes et inouïes, et aussitôt mon terme de service terminé, une force irrésistible m'a poussé à revenir à Winschoten et à demander à la justice l'apaisement de ma conscience. Elle me le donnera en m'imposant telle expiation qu'elle jugera convenable ; et si elle ordonne que je meure, je préfère ce supplice à celui que me fait éprouver depuis douze ans, à toute heure du jour et de la nuit, le bourreau que je porte dans mon sein. »

Après cette déclaration, et sur l'assurance acquise par le bourgmestre que l'homme qu'il avait devant lui était sain d'esprit, ce magistrat a requis la gendarmerie, qui a arrêté Ryzak et référé immédiatement du fait à l'officier de justice.

On attend ici avec émotion les suites que pourra avoir cet étrange événement.

Instructions des Esprits sur ce sujet.

Société de Paris, 10 mai 1867 ; Méd. Mademoiselle Lateltin.

Chaque être a, comme vous le savez, la liberté du bien et du mal, ce que vous appelez le libre arbitre. L'homme a en lui sa conscience qui l'avertit quand il a bien ou mal fait, commis une mauvaise action, ou négligé de faire le bien ; sa conscience qui, comme une vigilante gardienne chargée de veiller sur lui, approuve ou désapprouve sa conduite. Souvent il arrive qu'on se montre rebelle à sa voix, qu'on repousse ses inspirations ; on veut l'étouffer par l'oubli ; mais jamais elle n'est assez complètement anéantie pour qu'à un moment donné elle ne se réveille plus forte et plus puissante, et ne fasse un contrôle sévère de vos actions.

La conscience produit deux effets différents : la satisfaction d'avoir bien agi, la paix que laisse le sentiment du devoir accompli, et le remords qui pénètre et torture quand on a fait une action que réprouvent Dieu, les hommes ou l'honneur ; c'est à proprement parler le sens moral. Le remords est comme un serpent aux mille plis qui circule autour du cœur et le ravage ; c'est le remords qui toujours fait entendre les mêmes accents et vous crie : Tu as fait une méchante action ; tu devras en être puni : ton châtiment ne cessera qu'après la réparation. Et quand, à ce supplice d'une conscience bourrelée, vient se joindre la vue constante de la victime, de la personne à laquelle on a fait du tort ; quand, sans repos ni trêve, sa présence reproche au coupable son indigne conduite, lui répète sans cesse qu'il souffrira tant qu'il n'aura pas expié et réparé le mal qu'il a fait, le supplice devient intolérable ; c'est alors que, pour mettre fin à ses tortures, son orgueil plie, et il avoue ses crimes. Le mal porte en lui sa peine par le remords qu'il laisse et par les reproches que fait la seule présence de ceux envers lesquels on a mal agi.

Croyez-moi, écoutez toujours cette voix qui vous avertit quand vous êtes près de faillir ; ne l'étouffez pas par la révolte de votre orgueil, et si vous faillissez, hâtez-vous de réparer le mal, autrement le remords serait votre punition ; plus vous tarderez, plus la réparation sera pénible et le supplice prolongé.

UN ESPRIT.

(Même séance ; médium Mme B...).

Vous avez aujourd'hui un exemple remarquable de la punition que subissent, même sur la terre, ceux qui se sont rendus coupables d'une mauvaise action. Ce n'est pas seulement dans le monde invi-

sible que la vue d'une victime vient tourmenter le meurtrier pour le forcer au repentir ; là où la justice des hommes n'a pas commencé l'expiation, la justice divine fait commencer, à l'insu de tous, le plus lent et le plus terrible des supplices, le plus redoutable châtement.

Il est certaines personnes qui disent que la punition infligée au criminel, dans le monde des Esprits, et qui consiste dans la vue continuelle de son crime, ne peut être bien efficace, et qu'en aucun cas, ce n'est pas cette punition qui détermine à elle seule le repentir. Elles disent qu'un naturel pervers, comme l'est celui d'un criminel, ne peut que s'aigrir de plus en plus par cette vue, et devenir ainsi plus mauvais. Ceux qui parlent ainsi ne se font pas une idée de ce que peut devenir un tel châtement ; Elles ne savent pas combien est cruel ce spectacle continuel d'une action que l'on voudrait n'avoir jamais commise. Certainement nous voyons quelques criminels s'endurcir, mais souvent ce n'est que par orgueil, et pour vouloir paraître plus forts que la main qui les châtie ; c'est pour faire croire qu'ils ne se laissent pas abattre par la vue de vaines images ; mais ce faux courage n'est pas de longue durée ; bientôt nous les voyons faiblir en présence de ce supplice, qui doit beaucoup de ses effets à sa lenteur et à sa persistance. Il n'est d'orgueil qui puisse résister à cette action semblable à celle de la goutte d'eau sur le rocher ; si dure que puisse être la pierre, elle est inévitablement attaquée, désagrégée, réduite en poussière. C'est ainsi que l'orgueil qui fait roidir ces malheureux contre leur souverain maître, est tôt ou tard abattu, et que le repentir peut enfin avoir accès dans leur âme ; comme ils savent que l'origine de leurs souffrances est dans leur faute, ils demandent à réparer cette faute, afin d'apporter un adoucissement à leurs maux.

A ceux qui pourraient en douter, vous n'avez qu'à citer le fait qui vous été signalé ce soir ; là, ce n'est plus l'hypothèse seule, ce n'est plus le seul enseignement des Esprits, c'est un exemple en quelque sorte palpable qui se présente à vous ; dans cet exemple, le châtement a suivi de près la faute, et il a été tel, qu'au bout de plusieurs années, il a forcé le coupable à demander l'expiation de son crime à la justice humaine, et il a dit lui-même que toutes les peines, la mort même, lui sembleraient moins cruelles que ce qu'il souffrait au moment où il s'est livré à la justice.

UN ESPRIT.

Remarque. Sans aller chercher des applications du remords chez les grands criminels, qui sont des exceptions dans la société, on en trouve dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. C'est ce sentiment qui porte tout individu à s'éloigner de ceux envers lesquels il sent qu'il a des reproches à se faire ; en leur présence, il est mal à son aise ; si la faute n'est pas connue, il craint d'être deviné ; il lui semble qu'un regard peut pénétrer le fond de sa conscience ; il voit dans toute parole, dans tout geste, une allusion à sa personne ; c'est pourquoi, dès qu'il se sent démasqué, il se retire. L'ingrat, lui aussi, fuit son bienfaiteur, parce que sa vue est un reproche incessant dont il cherche en vain à se débarrasser, car une voix intime lui crie au fond de sa conscience qu'il est coupable.

Si le remords est déjà un supplice sur la terre, combien ce supplice ne sera-t-il pas plus grand dans le monde des Esprits, où l'on ne peut se soustraire à la vue de ceux que l'on a offensés ! Heureux ceux qui ayant réparé dès cette vie, pourront sans crainte affronter tous les regards dans le monde où rien n'est caché.

Le remords est une conséquence du développement du sens moral ; il n'existe pas là où le sens moral est encore à l'état latent ; c'est pour cela que les peuples sauvages et barbares commettent sans remords les plus méchantes actions. Celui donc qui se prétendrait inaccessible au remords, s'assimilerait à la brute. A mesure que l'homme progresse, le sens moral devient plus exquis ; il s'offusque de la plus petite déviation du droit chemin ; de là le remords qui est un premier pas vers le retour au bien.

Dissertations Spirites.

Plan de campagne. – L'ère nouvelle. – Considérations sur le somnambulisme spontané.

(Paris, 10 février 1867. Médium M. T..., en sommeil spontané.)

Nota. Dans cette séance, aucune question préalable n'avait provoqué le sujet qui a été traité. Le médium s'était d'abord occupé de santé, puis, de proche en proche, il se trouva conduit aux réflexions dont nous donnons ci-après l'analyse. Il a parlé pendant environ une heure sans interruption.

Les progrès du Spiritisme causent à ses ennemis un effroi qu'ils ne peuvent dissimuler. Dans le commencement ils ont joué avec les tables tournantes, sans songer qu'ils caressaient un enfant qui devait grandir ;... l'enfant a grandi... alors ils ont pressenti son avenir, et se sont dit qu'ils en auraient bientôt raison... Mais l'enfant avait, comme on dit, la vie dure. Il a résisté à toutes les attaques, aux anathèmes, aux persécutions, même à la raillerie. Semblable à certaines

graines que le vent emporte, il a produit d'innombrables rejetons ;... pour un que l'on détruisait, il en poussait cent autres.

On a d'abord employé contre lui les armes d'un autre âge, celles qui réussissaient jadis contre les idées nouvelles, parce que ces idées n'étaient que des lueurs éparses qui avaient peine à se faire jour à travers l'ignorance, et qu'elles n'avaient pas encore pris racine dans les masses ;... aujourd'hui c'est autre chose ; tout a changé : les mœurs, les idées, le caractère, les croyances ; l'humanité ne s'émeut plus des menaces qui effrayaient les enfants ; le diable, si redouté de nos aïeux, ne fait plus peur : on en rit.

Oui, les armes antiques se sont émoussées contre la cuirasse du progrès. C'est comme si, de nos jours, une armée voulait attaquer une place forte garnie de canons, avec les flèches, les béliers et les catapultes de nos ancêtres.

Les ennemis du Spiritisme ont vu, par l'expérience, l'inutilité des armes vermoulues du passé contre l'idée régénératrice ; loin de lui nuire, leurs efforts n'ont servi qu'à l'accréditer.

Pour lutter avec avantage contre les idées du siècle, il faudrait être à la hauteur du siècle ; aux doctrines progressives, il faudrait opposer des doctrines plus progressives encore... ; mais le moins ne peut l'emporter sur le plus.

Ne pouvant donc réussir par la violence, ils ont eu recours à la ruse, l'arme de ceux qui ont conscience de leur faiblesse... de loups ils se sont faits agneaux pour s'introduire dans la bergerie, y semer le désordre, la division, la confusion. Parce qu'ils sont parvenus à jeter la perturbation dans quelques rangs, ils se sont crus trop tôt maîtres de la place. Les adeptes isolés n'en ont pas moins continué leur œuvre, et l'idée fait chaque jour son chemin sans beaucoup de bruit... Ce sont eux qui ont fait le bruit... Ne la voyez-vous pas percer partout ? dans les journaux, dans les livres, au théâtre, et même dans la chaire ? Elle travaille toutes les consciences ; elle entraîne les esprits vers de nouveaux horizons ; on la trouve à l'état d'intuition chez ceux mêmes qui n'en ont pas entendu parler. C'est là un fait que personne ne peut nier, et qui devient chaque jour plus évident ; n'est-ce pas la preuve que l'idée est irrésistible, et qu'elle est un signe du temps ?

L'anéantir est donc chose impossible, parce qu'il faudrait l'anéantir, non pas sur un point, mais sur le globe entier ; et puis, les idées ne sont-elles pas portées sur l'aile des vents, et comment les attein-

dre ? On saisit des ballots de marchandises à la douane ; mais des idées ! elles sont insaisissables.

Que faire alors ? Essayer de s'en emparer pour les accommoder à sa guise... Eh bien ! c'est le parti auquel on s'est décidé. On s'est dit : Le Spiritisme est le précurseur d'une révolution morale inévitable ; avant qu'elle ne soit entièrement accomplie, tâchons de la détourner à notre profit ; faisons en sorte qu'il en soit de celle-ci comme de certaines révolutions politiques ; en en dénaturant l'esprit, on pourrait lui imprimer un autre courant.

Le plan de campagne est donc changé... Vous verrez se former des réunions spirites, dont le but avoué sera la défense de la doctrine, et dont le but secret sera sa destruction ; de soi-disant médiums qui auront des communications de commande appropriées au but qu'on se propose ; des publications qui, sous le manteau du Spiritisme, s'efforceront de le démolir ; des doctrines qui lui emprunteront quelques idées, mais avec la pensée de le supplanter. Voilà la lutte, la véritable lutte qu'il aura à soutenir, et qui sera poursuivie avec acharnement, mais dont il sortira victorieux et plus fort.

Que peuvent les hommes contre la volonté de Dieu ? Est-il possible de la méconnaître en présence de ce qui se passe ? Son doigt n'est-il pas visible dans ce progrès qui brave toutes les attaques ? dans ces phénomènes qui surgissent de toutes parts comme une protestation, comme un démenti donné à toutes les négations ?... La vie des hommes, le sort de l'humanité ne sont-ils pas entre ses mains ?... les aveugles !... Ils comptent sans la nouvelle génération qui s'élève, et qui emporte chaque jour la génération qui s'en va... encore quelques années, et celle-ci aura disparu, ne laissant après elle que le souvenir de ses tentatives insensées pour arrêter l'élan de l'esprit humain qui marche, marche quand même... Ils comptent sans les événements qui vont hâter l'éclosion de la nouvelle période humanitaire... sans les appuis qui vont s'élever en faveur de la nouvelle doctrine et dont la voix puissante imposera silence à ses détracteurs par son autorité.

Oh ! combien la face du monde sera changée pour ceux qui verront le commencement du siècle prochain !... Que de ruines ils verront derrière eux, et quels splendides horizons s'ouvriront devant eux !... ce sera comme l'aurore refoulant les ombres de la nuit ;... aux bruits, aux tumultes, aux mugissements de la tempête succèderont des chants d'allégresse ; après les angoisses, les hommes renaîtront

à l'espérance... Oui ! le vingtième siècle sera un siècle béni, car il verra l'ère nouvelle annoncée par le Christ.

Nota. Ici le médium s'arrête, dominé par une émotion indicible, et comme épuisé de fatigue. Après quelques minutes de repos, pendant lesquelles il semble revenir au degré du somnambulisme ordinaire, il reprend :

Qu'est-ce que je vous disais donc ? – Vous nous parliez du nouveau plan de campagne des adversaires du Spiritisme ; puis vous avez envisagé l'ère nouvelle. – J'y suis.

En attendant ils disputent le terrain pied à pied. On a à peu près renoncé aux armes d'un autre âge dont on a reconnu l'inefficacité ; on essaye maintenant de celles qui sont toutes puissantes en ce siècle d'égoïsme, d'orgueil et de cupidité : l'or, la séduction de l'amour-propre. Auprès de ceux qui sont inaccessibles à la crainte, on exploite la vanité, les besoins terrestres. Tel qui s'est roidi contre la menace, prête quelquefois une oreille complaisante à la flatterie, à l'appât du bien-être matériel... On promet du pain à celui qui n'en a pas, de l'ouvrage à l'artisan, des pratiques au marchand, de l'avancement à l'employé, des honneurs à l'ambitieux s'ils renoncent à leurs croyances ; on les frappe dans leur position, dans leurs moyens d'existence, dans leurs affections, s'ils sont indociles ; puis le mirage de l'or produit sur quelques-uns son effet ordinaire. Dans le nombre, il se trouve nécessairement quelques caractères faibles qui succombent à la tentation. Il y en a qui tombent dans le piège de bonne foi, parce que la main qui le dresse se cache... Il y en a aussi, et beaucoup, qui cèdent à la dure nécessité, mais qui n'en pensent pas moins ; leur renoncement n'est qu'apparent ; ils plient, mais pour se relever à la première occasion... D'autres, ceux qui ont à un plus haut degré le véritable courage de la foi, bravent résolument le danger ; ceux-là réussissent toujours, parce qu'ils sont soutenus par les bons Esprits... Quelques-uns, hélas !... mais ceux-là n'ont jamais été Spiritistes de cœur... préfèrent l'or de la terre à l'or du ciel ; ils restent, pour la forme, attachés à la doctrine, et sous ce manteau, n'en servent que mieux la cause de ses ennemis... c'est un triste échange qu'ils font là, et qu'ils payeront bien cher !

Dans les temps de cruelles épreuves que vous allez traverser, heureux ceux sur qui s'étendra la protection des bons Esprits, car jamais elle n'aura été plus nécessaire !... Priez pour les frères égarés, afin qu'ils mettent à profit les courts instants de répit qui leur sont accordés avant que la justice du Très-Haut s'appesantisse sur eux...

Quand ils verront éclater l'orage, plus d'un criera grâce ! Mais il leur sera répondu : Qu'avez-vous fait de nos enseignements ? N'avez-vous pas, vous médiums, écrit cent fois votre propre condamnation ?... Vous avez eu la lumière, et vous n'en avez pas profité ; nous vous avons donné un abri, pourquoi l'avez-vous déserté ? Subissez donc le sort de ceux que vous avez préférés. Si votre cœur eût été touché de nos paroles, vous seriez restés fermes dans la voie du bien qui vous était tracée ; si vous aviez eu la foi, vous auriez résisté aux séductions tendues à votre amour-propre et à votre vanité. Avez-vous donc cru pouvoir nous en imposer, comme aux hommes, par de fausses apparences ? Sachez, si vous en avez douté, qu'il n'est pas un seul mouvement de l'âme, qui n'ait son contrecoup dans le monde des Esprits.

Croyez-vous que ce soit pour rien, que se développe la faculté voyante chez un si grand nombre de personnes ? que ce soit pour offrir un nouvel aliment à la curiosité que tant de médiums aujourd'hui s'endorment spontanément du sommeil de l'extase ? Non, détrompez-vous. Cette faculté, qui vous est annoncée depuis longtemps, est un signe caractéristique des temps qui s'accomplissent ; c'est un prélude de la transformation, car, comme il vous a été dit, ce doit être un des attributs de la nouvelle génération. Cette génération, plus épurée moralement, le sera aussi physiquement ; la médiumnité sous toutes les formes sera à peu près générale, et la communion avec les Esprits un état pour ainsi dire normal.

Dieu envoie cette faculté voyante en ces moments de crise et de transition pour donner à ses fidèles serviteurs un moyen de déjouer les trames de leurs ennemis, car les mauvaises pensées que l'on croit cachées dans l'ombre des replis de la conscience, se répercutent dans ces âmes sensibles, comme dans une glace, et se dévoilent elles-mêmes. Celui qui n'exhale que de bonnes pensées ne craint pas qu'on les connaisse. Heureux celui qui peut dire : Lisez dans mon âme comme dans un livre ouvert.

Remarque. Le somnambulisme spontané, dont nous avons déjà parlé, n'est en effet qu'une forme de la médiumnité voyante dont le développement était annoncé depuis quelque temps, de même que l'apparition de nouvelles aptitudes médianimiques. Il est remarquable que dans tous les moments de crise générale ou de persécution, les personnes douées de cette faculté sont plus nombreuses que dans les temps ordinaires ; il y en a eu beaucoup au moment de la révolution ; les Camisards des Cévennes, traqués comme des bêtes fauves,

avaient de nombreux voyants qui les avertissaient de ce qui se passait au loin ; on les a, pour ce fait, et par ironie, qualifiés d'illuminés ; aujourd'hui on commence à comprendre que la vue à distance et indépendante des organes de la vision peut bien être un des attributs de la nature humaine, et le Spiritisme l'explique par la faculté expansive et les propriétés de l'âme. Les faits de ce genre se sont tellement multipliés, qu'on s'en étonne moins ; ce qui paraissait à quelques-uns autrefois miracle ou sortilège, est aujourd'hui considéré comme effet naturel. C'est une des mille voies par lesquelles pénètre le Spiritisme, de sorte que, si on l'arrête à une source, il se fait jour par d'autres issues.

Cette faculté n'est donc pas nouvelle, mais elle tend à se généraliser, sans doute pour le motif indiqué dans la communication ci-dessus, mais aussi comme moyen de prouver aux incrédules l'existence du principe spirituel. Au dire des Esprits elle deviendrait même endémique, ce qui s'expliquerait naturellement par la transformation morale de l'humanité, cette transformation devant amener dans l'organisme des modifications qui faciliteront l'expansion de l'âme.

Comme d'autres facultés médianimiques, celle-ci peut être exploitée par le charlatanisme ; il est donc bon de se tenir en garde contre la supercherie qui pourrait, par un motif quelconque, chercher à la simuler, et de s'assurer, par tous les moyens possibles, de la bonne foi de ceux qui disent la posséder. Outre le désintéressement matériel et moral, et l'honorabilité notoire de la personne, qui sont les premières garanties, il convient d'observer avec soin les conditions et les circonstances dans lesquelles le phénomène se produit, et de voir si elles n'offrent rien de suspect.

Les Espions.

Société de Paris, 12 juillet 1867 ; méd. M. Morin, en sommeil spontané.

Lorsque, à la suite d'une terrible convulsion humanitaire, la société entière se mouvait lentement, accablée, écrasée, et ignorant la cause de son accablement, quelques êtres privilégiés, quelques vieux vétérans du bien, mettant en commun leur expérience de la difficulté à le reproduire, et ajoutant à cela le respect que devait provoquer leur conduite et leur position, résolurent de chercher à approfondir les causes de cette crise générale dont chacun est frappé en particulier.

L'ère nouvelle commence, et avec elle le Spiritisme (ce mot est créé ; il ne reste plus qu'à le faire comprendre et à en apprendre

soi-même la signification). Le temps impassible marche toujours, et le Spiritisme, qui n'est plus seulement un mot, n'a plus à se faire comprendre : il est compris !... Mais, les quelques vétérans spirites, ces créateurs, ces missionnaires, sont toujours à la tête du mouvement... Leur petit bataillon est bien faible quant au nombre ; mais patience !... de proche en proche il gagne des adhérents, et bientôt il sera une armée : l'armée des vétérans du bien ! Car, en général, le Spiritisme, à son début, dans ses premières années, n'a presque toujours touché que les cœurs déjà usés aux frottements de la vie, les cœurs qui ont souffert et payé, ceux qui portaient en germe les principes du beau, du bien, du bon, du grand.

Descendant successivement du vieillard à l'âge mûr, de l'âge mûr à l'âge viril et de l'âge viril à l'adolescence, le Spiritisme s'est infiltré dans tous les âges, comme dans tous les cœurs, dans toutes les religions, dans toutes les sectes, partout ! L'assimilation a été lente, mais sûre !... Et aujourd'hui ne craignez point qu'il tombe ce drapeau spirite, tenu dès son début par une main ferme et sûre ; car aujourd'hui, les jeunes phalanges des bataillons spirites ne crient pas, comme leurs adversaires : « Place aux jeunes. » Non, ils ne disent pas : « Sortez, les vieux, pour laisser monter les jeunes. » Ils ne demandent qu'une place au banquet de l'intelligence, que le droit de s'asseoir à côté de leurs devanciers et d'apporter leur obole au grand tout. Aujourd'hui, la jeunesse se virilise ; elle apporte son acquis à l'âge mûr en échange de l'expérience de ce dernier, en raison de la grande loi de réciprocité et des conséquences du travail collectif pour la science, la moralité, le bien ; car, en définitive, si la science progresse, au bénéfice de qui progresse-t-elle ? Ne sont-ce pas les corps humains qui profitent de toutes les élucidations, de tous les problèmes résolus, de toutes les inventions réalisées ? et cela profite à tous, de même que si vous progressez en moralité, cela profite à tous les Esprits. Donc, aujourd'hui, les jeunes gens et les vieillards sont égaux devant le progrès et doivent combattre côte à côte pour sa réalisation.

Le bataillon est devenu une armée, armée invulnérable, mais qui a à combattre, non un, mais des milliers d'adversaires coalisés contre elle. Donc, jeunes gens, apportez avec confiance la fougue de vos convictions, et vous, vieillards, votre sagesse, votre connaissance des hommes et des choses, votre expérience sans illusion.

L'armée est en front de bataille. Vos ennemis sont nombreux, mais ils ne sont pas en face de vous, front contre front, poitrine contre

poitrine ; ils sont partout à vos côtés, devant, derrière, au milieu de vous, au sein même de votre cœur, et vous n'avez pour les combattre que votre bonne volonté, vos consciences loyales et vos tendances au bien. De ces armées coalisées, l'une a nom : l'orgueil ; les autres : l'ignorance, le fanatisme, la superstition, la paresse, les vices de toute nature.

Et votre armée qui doit combattre de front, doit aussi savoir lutter en particulier, car vous ne serez pas un contre un, mais un contre dix !... La belle victoire à remporter !... Eh bien ! si vous combattez tous en masse, avec l'espérance de triompher, combattez-vous d'abord vous-mêmes, domptez vos mauvaises tendances ; hypocrites, acquérez la sincérité ; paresseux, devenez travailleurs ; orgueilleux, soyez humbles, tendez la main à la loyauté vêtue d'une blouse en lambeaux, et tous, solidairement, prenez et tenez l'engagement de faire à autrui ce que voudriez qui vous fût fait. Donc, crions, non pas : Place aux jeunes, mais place à tout ce qui est beau, bien, à tout ce qui tend à s'approcher de la Divinité.

Aujourd'hui, on commence à le prendre en considération, ce pauvre Spiritisme qu'on disait mort-né ; on voit en lui un ennemi sérieux, et pourquoi donc ?... On ne la craignait point à ses débuts, cet enfant débile ; on se riait de ses efforts impuissants ; mais aujourd'hui que l'enfant est devenu homme, on le craint, parce qu'il a la force de l'âge viril ; c'est qu'il a réuni autour de lui des hommes de tous les âges, de toutes les positions sociales, de tous les degrés d'intelligence, qui comprennent que la sagesse, la science acquise, peuvent aussi bien résider dans le cœur d'un jeune homme de vingt ans que dans le cerveau d'un homme de soixante.

Donc, aujourd'hui, ce pauvre Spiritisme est craint, redouté ; on n'ose pas venir en face, se mesurer à lui ; on prend les chemins de détours, la route des lâches !... On ne vient pas, à la lumière du jour, lui dire : Tu n'es pas ; on vient au milieu de ses partisans, dire comme eux, faire comme eux, applaudir et approuver tout ce qu'ils font lorsqu'on est avec eux, pour les combattre et les trahir quand on a tourné le dos. Oui, voilà ce qu'on fait aujourd'hui ! Au début, on lui disait en face ce qu'on pensait à l'enfant malingre, mais aujourd'hui on n'ose plus, car il a grandi, et cependant jamais il n'a montré les dents.

Si l'on me dit de vous dire ceci, bien que cela me soit toujours pénible, c'est que cela avait son utilité ; rien, pas un mot, pas un geste, pas une intonation de voix ne s'effectuent sans qu'ils n'aient leur

raison d'être et qu'ils n'apportent leur contingent dans l'équilibre général. L'administration des postes de là-haut est bien plus intelligente et plus complète que celle de votre terre ; toute parole va à son but, à son adresse, sans suscription, tandis que chez vous la lettre qui n'en porte pas n'arrive jamais.

Remarque. La communication ci-dessus est, comme on le voit, une application de ce qui a été dit dans la précédente sur l'effet de la faculté voyante, et ce n'est pas la seule fois qu'il nous a été donné de constater les services que cette faculté est appelée à rendre. Ce n'est pas à dire qu'il faille ajouter une foi aveugle à tout ce qui peut être dit en pareil cas ; il y aurait autant d'imprudence à croire sans réserve le premier venu, qu'à mépriser les avertissements qui peuvent être donnés par cette voie. Le degré de confiance qu'on peut y ajouter dépend des circonstances ; cette faculté demande à être étudiée ; avant tout, il faut agir avec circonspection, et se garder d'un jugement précipité.

Quant au fond de la communication, sa coïncidence avec celle qui a été donnée cinq mois auparavant, par un autre médium, et dans un autre milieu, est un fait digne de remarque, et nous savons que des instructions analogues sont données dans différents centres. Il est donc prudent de se tenir sur la réserve avec les gens sur la sincérité desquels on n'a pas toute raison d'être édifié. Les Spirités, sans doute, n'ont que des principes hautement avouables ; ils n'ont rien à cacher ; mais ce qu'ils ont à craindre, c'est de voir leurs paroles dénaturées et leurs intentions travesties ; ce sont les pièges tendus à leur bonne foi par les gens qui plaident le faux pour savoir le vrai ; qui, sous les apparences d'un zèle trop exagéré pour être sincère, tentent d'entraîner les groupes dans une voie compromettante, soit pour leur susciter des embarras, soit pour jeter la défaveur sur la doctrine.

La responsabilité morale.

Société de Paris, 9 juillet 1867. Méd. M. Nivard.

J'assiste à toutes tes causeries mentales, mais sans les diriger : tes pensées sont émises en ma présence, mais je ne les provoque pas. C'est le pressentiment des cas qui ont quelque chance de se présenter, qui fait naître en toi les pensées propres à résoudre les difficultés qu'ils pourraient te susciter. C'est là le libre arbitre ; c'est l'exercice de l'Esprit incarné, s'essayant à résoudre des problèmes qu'il se pose lui-même.

En effet, si les hommes n'avaient que les idées que les Esprits leur inspirent, ils auraient peu de responsabilité et peu de mérite ;

ils n'auraient que la responsabilité d'avoir écouté de mauvais conseils, ou le mérite d'avoir suivi les bons. Or, cette responsabilité et ce mérite seraient évidemment moins grands que s'ils étaient le résultat de l'entier libre arbitre, c'est-à-dire d'actes accomplis dans la plénitude de l'exercice des facultés de l'Esprit, qui, dans ce cas, agit sans aucune sollicitation.

Il résulte de ce que je dis que très souvent les hommes ont des pensées qui leur sont essentiellement propres, et que les calculs auxquels ils se livrent, les raisonnements qu'ils tiennent, les conclusions auxquelles ils aboutissent, sont le résultat de l'exercice intellectuel au même titre que le travail manuel est le résultat de l'exercice corporel. Il ne faudrait pas conclure de là, que l'homme n'est pas assisté dans ses pensées et dans ses actes par les Esprits qui l'entourent, bien au contraire ; les Esprits, soit bienveillants, soit malveillants, sont souvent la cause provocatrice de vos actes et de vos pensées ; mais vous ignorez complètement dans quelles circonstances cette influence se produit, en sorte qu'en agissant, vous croyez le faire en vertu de votre propre mouvement : votre libre arbitre reste intact ; il n'y a de différence entre les actes que vous accomplissez sans y être poussés, et ceux que vous accomplissez sous l'influence des Esprits, que dans le degré du mérite ou de la responsabilité.

Dans l'un et l'autre cas, la responsabilité et le mérite existent, mais, je le répète, ils n'existent pas au même degré. Ce principe que j'énonce n'a pas, je crois, besoin de démonstration ; il me suffira, pour le prouver, de prendre une comparaison dans ce qui existe parmi vous.

Si un homme a commis un crime, et qu'il l'ait commis, séduit par les conseils dangereux d'un homme qui exerce sur lui beaucoup d'influence, la justice humaine saura le reconnaître en lui accordant bénéfique des circonstances atténuantes ; elle ira plus loin : elle punira l'homme dont les conseils pernicieux ont provoqué le crime, et sans y avoir autrement contribué, cet homme sera plus sévèrement puni que celui qui n'a été que l'instrument, parce que c'est sa pensée qui a conçu le crime, et son influence sur un être plus faible qui l'a fait exécuter. Eh bien ! ce que font les hommes dans ce cas, en diminuant la responsabilité du criminel et en la partageant l'infâme avec qui l'a poussé à commettre le crime, comment voudriez-vous que Dieu, qui est la justice même, n'en fît pas autant, puisque votre raison vous dit qu'il est juste d'agir ainsi ?

Pour ce qui concerne le mérite des bonnes actions, que j'ai dit être moins grand si l'homme a été sollicité à les faire, c'est la contrepartie de ce que je viens de dire au sujet de la responsabilité, et peut se démontrer en renversant la proposition.

Ainsi donc, quand il t'arrive de réfléchir et de promener tes idées d'un sujet à un autre ; quand tu discutes mentalement sur les faits que tu prévois ou qui sont déjà accomplis ; quand tu analyses, quand tu raisones et quand tu juges, ne crois pas que ce soient des Esprits qui te dictent tes pensées ou qui te dirigent ; ils sont là, près de toi, ils t'écoutent ; ils voient avec plaisir cet exercice intellectuel auquel tu te livres ; leur plaisir est doublé, quand ils voient que tes conclusions sont conformes à la vérité.

Il leur arrive quelquefois, évidemment, de se mêler à cet exercice, soit pour le faciliter, soit pour donner à l'Esprit quelques aliments, ou lui créer quelques difficultés, afin de rendre cette gymnastique intellectuelle plus profitable à celui qui la pratique ; mais, en général, l'homme qui cherche, quand il est livré à ses réflexions, agit presque toujours seul, sous l'œil vigilant de son Esprit protecteur, qui intervient si le cas est assez grave pour rendre son intervention nécessaire.

Ton père qui veille sur toi, et qui est heureux de te voir à peu près rétabli. (Le médium sortait d'une grave maladie.)

LOUIS NIVARD.

Réclamation au journal *La Marionnette*.

La Marionnette, nouveau journal de Lyon, avait publié l'article ci-après dans son numéro du 30 juin dernier :

« Nous signalons l'arrivée à Lyon du musée anthropologique et ethnologique de M. A. Neger, successeur de M. Th. Petersen.

« Entre autres choses extraordinaires, on voit dans ce musée de cire : 1° une infortunée princesse de la côte de Coromandel qui, mariée à un grand chef de tribu, a eu l'infamie d'oublier ses devoirs conjugaux avec un Européen trop séduisant, et est morte à Londres d'une maladie de langueur ;

« 2° Des trichines vingt fois plus grosses que nature dans toutes les phases de leur existence, depuis la plus tendre enfance jusqu'à la plus extrême vieillesse ;

« 3° La célèbre Mexicaine *Julia Pastrana* morte en couches à Moscou en l'an de grâce 1860.

« Ce n'est pas sans un étonnement légitime que nous avons appris cette mort prématurée, – attendu qu'en 1865 Julia Pastrana se livrait à des exercices équestres dans un cirque dont les représentations se donnaient sur le cours Napoléon.

« Comment une femme morte en 1860 peut-elle crever des ronds de papier en 1865 ? Cela fait rêver !

« ALLAN KARDEC. »

Ce numéro nous ayant été communiqué, nous avons adressé au directeur la réclamation suivante :

Monsieur,

On me communique le numéro 6 de votre journal, où se trouve un article signé : *Allan Kardec*. Je ne pense pas avoir d'homonyme ; dans tous les cas, comme je ne répons que de ce que j'écris, je vous prie de vouloir bien insérer la présente lettre dans votre prochain numéro, afin d'informer vos lecteurs que M. Allan Kardec, l'auteur du *Livre des Esprits*, est étranger à l'article qui porte son nom, et qu'il n'autorise personne à s'en servir.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

ALLAN KARDEC.

Le directeur du journal nous a immédiatement répondu ce qui suit :

Monsieur,

Notre ami Acariâtre, auteur de l'article signé par méprise de votre nom, s'est déjà plaint de la maladresse du correcteur. Voici la phrase : *Cela fait rêver Allan Kardec*, allusion au Spiritisme. Les embellissements de Lyon sont tous signés *Acariâtre*. Dans notre prochain numéro, nous rectifierons cette méprise.

Recevez, monsieur, mes salutations empressées.

E. B. LABAUME.

NOTA. Ce journal paraît tous les dimanches, 5, cours Lafayette, à Lyon.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 9.

SEPTEMBRE 1867.

Caractères de la révélation spirite⁸

1. – Peut-on considérer le Spiritisme comme une révélation ? Dans ce cas, quel est son caractère ? Sur quoi est fondée son authenticité ? A qui et de quelle manière a-t-elle été faite ? La doctrine spirite est-elle une révélation dans le sens liturgique du mot, c'est-à-dire est-elle de tous points le produit d'un enseignement occulte venu d'en haut ? Est-elle absolue ou susceptible de modifications ? En apportant aux hommes la vérité toute faite, la révélation n'aurait-elle pas pour effet de les empêcher de faire usage de leurs facultés, puisqu'elle leur épargnerait le travail de la recherche ? Quelle peut être l'autorité de l'enseignement des Esprits, s'ils ne sont pas infallibles et supérieurs à l'humanité ? Quelle est l'utilité de la morale qu'ils prêchent, si cette morale n'est autre que celle du Christ que l'on connaît ? Quelles sont les vérités nouvelles qu'ils nous apportent ? L'homme a-t-il besoin d'une révélation et ne peut-il trouver en lui-même et dans sa conscience tout ce qui lui est nécessaire pour se conduire ? Telles sont les questions sur lesquelles il importe d'être fixé.

2. – Définissons d'abord le sens du mot *révélation*.

Révéler, dérivé du mot *voile* (du latin *velum*), signifie littéralement *ôter le voile* ; et, au figuré : découvrir, faire connaître une chose secrète ou inconnue. Dans son acception vulgaire la plus générale, il se dit de toute chose ignorée qui est mise au jour, de toute idée nouvelle qui met sur la voie de ce que l'on ne savait pas.

A ce point de vue, toutes les sciences qui nous font connaître les mystères de la nature sont des révélations, et l'on peut dire qu'il y a pour

⁸ Cet article est extrait d'un nouvel ouvrage que nous mettons en ce moment sous presse et qui paraîtra avant la fin de cette année. Une raison d'opportunité nous a engagé à publier par anticipation cet extrait dans la Revue ; malgré son étendue, nous avons cru devoir l'insérer en une seule fois pour ne pas interrompre l'enchaînement des idées. L'ouvrage entier sera du format et du volume de *Ciel et Enfer*.

nous une révélation incessante ; l'astronomie nous a révélé le monde astral, que nous ne connaissions pas ; la géologie, la formation de la terre ; la chimie, la loi des affinités ; la physiologie, les fonctions de l'organisme, etc. ; Copernic, Galilée, Newton, Laplace, Lavoisier, sont des révélateurs.

3. – Le caractère essentiel de toute révélation doit être la vérité. Révéler un secret, c'est faire connaître un fait ; si la chose est fautive, ce n'est pas un fait, et par conséquent il n'y a pas révélation. Toute révélation démentie par les faits n'en est pas une ; si elle est attribuée à Dieu, Dieu ne pouvant ni mentir ni se tromper, elle ne peut émaner de lui ; il faut la considérer comme le produit d'une opinion personnelle.

4. – Quel est le rôle du professeur vis-à-vis de ses élèves, si ce n'est celui d'un révélateur ? Il leur enseigne ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils n'auraient ni le temps, ni la possibilité de découvrir eux-mêmes, parce que la science est l'œuvre collective des siècles et d'une multitude d'hommes qui ont apporté chacun leur contingent d'observations, et dont profitent ceux qui viennent après eux. L'enseignement est donc, en réalité, la révélation de certaines vérités scientifiques ou morales, physiques ou métaphysiques, faite par des hommes qui les connaissent, à d'autres qui les ignorent, et qui, sans cela, les eussent toujours ignorées.

5. – Mais le professeur n'enseigne que ce qu'il a appris : c'est un révélateur de second ordre ; l'homme de génie enseigne ce qu'il a trouvé lui-même : c'est le révélateur primitif ; il apporte la lumière qui, de proche en proche, se vulgarise. Où en serait l'humanité, sans la révélation des hommes de génie qui apparaissent de temps à autre ?

Mais qu'est-ce que les hommes de génie ? Pourquoi sont-ils hommes de génie ? D'où viennent-ils ? Que deviennent-ils ? Remarquons que la plupart apportent en naissant des facultés transcendantes et des connaissances innées, qu'un peu de travail suffit pour développer. Ils appartiennent bien réellement à l'humanité, puisqu'ils naissent, vivent et meurent comme nous. Où donc ont-ils puisé ces connaissances qu'ils n'ont pu acquérir de leur vivant ? Dira-t-on, avec les matérialistes, que le hasard leur a donné la matière cérébrale en plus grande quantité et de meilleure qualité ? Dans ce cas, ils n'auraient pas plus de mérite qu'un légume plus gros et plus savoureux qu'un autre.

Dira-t-on, avec certains spiritualistes, que Dieu les a doués d'une âme plus favorisée que celle du commun des hommes ? Supposition tout aussi illogique, puisqu'elle accuserait Dieu de partialité. La seule solution rationnelle de ce problème est dans la préexistence de l'âme et dans la pluralité des existences. L'homme de génie est un Esprit qui a vécu plus longtemps ; qui a, par conséquent, plus acquis et plus progressé que ceux qui sont moins avancés. En s'incarnant, il apporte ce qu'il sait, et comme il sait beaucoup plus que les autres, sans avoir besoin d'apprendre, il est ce qu'on appelle un homme de génie. Mais ce qu'il sait n'en est pas moins le fruit d'un travail antérieur et non le résultat d'un privilège. Avant de renaître, il était

donc Esprit avancé ; il se réincarne, soit pour faire profiter les autres de ce qu'il sait, soit pour acquérir davantage.

Les hommes progressent incontestablement par eux-mêmes et par les efforts de leur intelligence ; mais, livrés à leurs propres forces, ce progrès est très lent, s'ils ne sont aidés par des hommes plus avancés, comme l'écolier l'est par ses professeurs. Tous les peuples ont eu leurs hommes de génie qui sont venus, à diverses époques, donner une impulsion et les tirer de leur inertie.

6. – Dès lors qu'on admet la sollicitude de Dieu pour ses créatures, pourquoi n'admettrait-on pas que des Esprits capables, par leur énergie et la supériorité de leurs connaissances, de faire avancer l'humanité, s'incarnent par la volonté de Dieu en vue d'aider au progrès dans un sens déterminé ; qu'ils reçoivent une mission, comme un ambassadeur en reçoit une de son souverain ? Tel est le rôle des grands génies. Que viennent-ils faire, sinon apprendre aux hommes des vérités que ceux-ci ignorent, et qu'ils eussent ignorées pendant encore de longues périodes, afin de leur donner un marchepied à l'aide duquel ils pourront s'élever plus rapidement ? Ces génies qui apparaissent à travers les siècles comme des étoiles brillantes, laissant après elles une longue traînée lumineuse sur l'humanité, sont des missionnaires, ou, si l'on veut, des messies. S'ils n'apprenaient aux hommes rien autre que ce que savent ces derniers, leur présence serait complètement inutile ; les choses nouvelles qu'ils leur enseignent, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre philosophique, sont des *révélations*.

Si Dieu suscite des révélateurs pour les vérités scientifiques, il peut, à plus forte raison, en susciter pour les vérités morales, qui sont un des éléments essentiels du progrès. Tels sont les philosophes dont les idées ont traversé les siècles.

7. – Dans le sens spécial de la foi religieuse, la révélation se dit plus particulièrement des choses spirituelles que l'homme ne peut savoir par lui-même, qu'il ne peut découvrir au moyen de ses sens, et dont la connaissance lui est donnée par Dieu ou par ses messagers, soit au moyen de la parole directe, soit par l'inspiration. Dans ce cas, la révélation est toujours faite à des hommes privilégiés, désignés sous le nom de prophètes ou *messies*, c'est-à-dire *envoyés*, *missionnaires*, ayant *mission* de la transmettre aux hommes. Considérée sous ce point de vue, la révélation implique la passivité absolue ; on l'accepte sans contrôle, sans examen, sans discussion.

8. – Toutes les religions ont eu leurs révélateurs, et quoique tous soient loin d'avoir connu toute la vérité, ils avaient leurs raisons d'être providentielles, car ils étaient appropriés au temps et au milieu où ils vivaient, au génie particulier des peuples auxquels ils parlaient, et auxquels ils étaient relativement supérieurs. Malgré les erreurs de leurs doctrines, ils n'en ont pas moins remué les esprits, et par cela même semé des germes de progrès qui, plus tard, devaient s'épanouir, ou s'épanouiront un jour au soleil du Christianisme. C'est donc à tort qu'on leur jette l'anathème au nom de l'or-

thodoxie, car un jour viendra où toutes ces croyances, si diverses pour la forme, mais qui reposent en réalité sur un même principe fondamental : Dieu et l'immortalité de l'âme, se fondront dans une grande et vaste unité, lorsque la raison aura triomphé des préjugés.

Malheureusement, les religions ont de tous temps été des instruments de domination ; le rôle de prophète a tenté les ambitions secondaires, et l'on a vu surgir une multitude de prétendus révélateurs ou messies qui, à la faveur du prestige de ce nom, ont exploité la crédulité au profit de leur orgueil, de leur cupidité ou de leur paresse, trouvant plus commode de vivre aux dépens de leurs dupes. La religion chrétienne n'a pas été à l'abri de ces parasites. A ce sujet, nous appelons une attention sérieuse sur le chapitre XXI de *l'Evangile selon le Spiritisme* : « *Il y aura de faux Christs et de faux prophètes.* »

9. – Y a-t-il des révélations directes de Dieu aux hommes ? C'est une question que nous n'oserions résoudre ni affirmativement ni négativement d'une manière absolue. La chose n'est point radicalement impossible, mais rien n'en donne la preuve certaine. Ce qui ne saurait être douteux, c'est que les Esprits les plus rapprochés de Dieu par la perfection se pénètrent de sa pensée et peuvent la transmettre. Quant aux révélateurs incarnés, selon l'ordre hiérarchique auxquels ils appartiennent et le degré de leur savoir personnel, ils peuvent puiser leurs instructions dans leurs propres connaissances, ou les recevoir d'Esprits plus élevés, voire même des messagers directs de Dieu. Ceux-ci, parlant au nom de Dieu, ont pu parfois être pris pour Dieu lui-même.

Ces sortes de communications n'ont rien d'étrange pour quiconque connaît les phénomènes spirites et la manière dont s'établissent les rapports entre les incarnés et les désincarnés. Les instructions peuvent être transmises par divers moyens : par l'inspiration pure et simple, par l'audition de la parole, par la vue des Esprits instructeurs dans les visions et apparitions, soit en rêve, soit à l'état de veille, ainsi qu'on en voit maints exemples dans la Bible, l'Evangile et dans les livres sacrés de tous les peuples. Il est donc rigoureusement exact de dire que la plupart des révélateurs sont des médiums inspirés, auditifs ou voyants ; d'où il ne suit pas que tous les médiums soient des révélateurs, et encore moins les intermédiaires directs de la Divinité ou de ses messagers.

10. – Les purs Esprits seuls reçoivent la parole de Dieu avec mission de la transmettre ; mais on sait maintenant que les Esprits sont loin d'être tous parfaits, et qu'il en est qui se donnent de fausses apparences ; c'est ce qui a fait dire à saint Jean : « Ne croyez point à tout Esprit, mais voyez auparavant si les Esprits sont de Dieu. » (Ép. 1^{er}, ch. IV, v. 4.)

Il peut donc y avoir des révélations sérieuses et vraies, comme il y en a d'apocryphes et de mensongères. Le caractère essentiel de la révélation divine est celui de *l'éternelle vérité*. Toute révélation entachée d'erreur ou sujette à changement ne peut émaner de Dieu. C'est ainsi que la loi du Déca-

logue a tous les caractères de son origine, tandis que les autres lois mosaïques, essentiellement transitoires, souvent en contradiction avec la loi du Sinaï, sont l'œuvre personnelle et politique du législateur hébreu. Les mœurs du peuple s'adoucissant, ces lois sont d'elles-mêmes tombées en désuétude, tandis que le Décalogue est resté debout comme le phare de l'humanité. Christ en a fait la base de son édifice, tandis qu'il a aboli les autres lois ; si elles eussent été l'œuvre de Dieu, il se serait gardé d'y toucher. Christ et Moïse sont les deux grands révélateurs qui ont changé la face du monde, et là est la preuve de leur mission divine. Une œuvre purement humaine n'aurait pas un tel pouvoir.

11. – Une importante révélation s'accomplit à l'époque actuelle ; c'est celle qui nous montre la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel. Cette connaissance n'est point nouvelle, sans doute, mais elle était restée jusqu'à nos jours en quelque sorte à l'état de lettre morte, c'est-à-dire sans profit pour l'humanité. L'ignorance des lois qui régissent ces rapports l'avait étouffée sous la superstition ; l'homme était incapable d'en tirer aucune déduction salutaire ; il était réservé à notre époque de la débarrasser de ses accessoires ridicules, d'en comprendre la portée, et d'en faire sortir la lumière qui devait éclairer la route de l'avenir.

12. – Le Spiritisme nous ayant fait connaître le monde invisible qui nous entoure, et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, les lois qui le régissent, ses rapports avec le monde visible, la nature et l'état des êtres qui l'habitent, et par suite la destinée de l'homme après la mort, est une véritable révélation dans l'acceptation scientifique du mot.

13. – Par sa nature, la révélation spirite a un double caractère ; elle tient à la fois de la révélation divine et de la révélation scientifique. Elle tient de la première, en ce que son avènement est providentiel, et non le résultat de l'initiative et d'un dessein prémédité de l'homme ; que les points fondamentaux de la doctrine sont le fait de l'enseignement donné par les Esprits chargés par Dieu d'éclairer les hommes sur des choses qu'ils ignoraient, qu'ils ne pouvaient apprendre par eux-mêmes, et qu'il leur importe de connaître aujourd'hui qu'il sont mûrs pour les comprendre. Elle tient de la seconde, en ce que cet enseignement n'est le privilège d'aucun individu, mais qu'il est donné à tout le monde par la même voie ; que ceux qui le transmettent et ceux qui le reçoivent ne sont point des êtres *passifs*, dispensés du travail d'observation et de recherche ; qu'ils ne font point abnégation de leur jugement et de leur libre arbitre ; que le contrôle ne leur est point interdit, mais au contraire recommandé ; enfin que la doctrine n'a point été *dictée de toutes pièces, ni imposée à la croyance aveugle* ; qu'elle est déduite, par le travail de l'homme, de l'observation des faits que les Esprits mettent sous ses yeux, et des instructions qu'ils lui donnent, instructions qu'il étudie, commente, compare, et dont il tire lui-même les conséquences et les applications. En un mot, *ce qui caractérise la révélation spirite, c'est*

que la source en est divine, que l'initiative appartient aux Esprits, et que l'élaboration est le fait du travail de l'homme.

14. – Comme moyen d'élaboration, le Spiritisme procède exactement de la même manière que les sciences positives, c'est-à-dire qu'il applique la méthode expérimentale. Des faits d'un ordre nouveau se présentent qui ne peuvent s'expliquer par les lois connues ; il les observe, les compare, les analyse, et des effets remontant aux causes, il arrive à la loi qui les régit, puis il en déduit les conséquences et en cherche les applications utiles. *Il n'établit aucune théorie préconçue* ; ainsi il n'a posé comme hypothèse, ni l'existence et l'intervention des Esprits, ni le périsprit, ni la réincarnation, ni aucun des principes de la doctrine ; il a conclu à l'existence des Esprits lorsque cette existence est ressortie avec évidence de l'observation des faits, et ainsi des autres principes. Ce ne sont point les faits qui sont venus après coup confirmer la théorie, mais la théorie qui est venue subséquemment expliquer et résumer les faits. Il est donc rigoureusement exact de dire que le Spiritisme est une science d'observation, et non le produit de l'imagination.

15. – Citons un exemple. Il se passe, dans le monde des Esprits, un fait très singulier, et qu'assurément personne n'aurait soupçonné, c'est celui des Esprits qui ne se croient pas morts. Eh bien ! les Esprits supérieurs, qui le connaissent parfaitement, ne sont point venus dire par anticipation : « Il y a des Esprits qui croient encore vivre de la vie terrestre ; qui ont conservé leurs goûts, leurs habitudes et leurs instincts ; » mais ils ont provoqué la manifestation d'Esprits de cette catégorie pour nous les faire observer. Ayant donc vu des Esprits incertains de leur état, ou affirmant qu'ils étaient encore de ce monde et croyant vaquer à leurs occupations ordinaires, de l'exemple on a conclu à la règle. La multiplicité des faits analogues a prouvé que ce n'était point une exception, mais une des phases de la vie spirite ; elle a permis d'étudier toutes les variétés et les causes de cette singulière illusion ; de reconnaître que cette situation est surtout le propre des Esprits peu avancés moralement, et qu'elle est particulière à certains genres de mort ; qu'elle n'est que temporaire, mais peut durer des jours, des mois et des années. C'est ainsi que la théorie est née de l'observation. Il en est de même de tous les autres principes de la doctrine.

16. – De même que la science proprement dite a pour objet l'étude des lois du principe matériel, l'objet spécial du Spiritisme est la connaissance des lois du principe spirituel ; or, comme ce dernier principe est une des forces de la nature, qu'il réagit incessamment sur le principe matériel et réciproquement, il en résulte que la connaissance de l'un ne peut être complète sans la connaissance de l'autre ; que le Spiritisme et la science se complètent l'un par l'autre ; que la science sans le Spiritisme se trouve dans l'impuissance d'expliquer certains phénomènes par les seules lois de la matière, et que c'est pour avoir fait abstraction du principe spirituel qu'elle est arrêtée dans de si nombreuses impasses ; que le Spiritisme sans la

science manquerait d'appui et de contrôle, et pourrait se bercer d'illusions. Le Spiritisme venu avant les découvertes scientifiques eût été une œuvre avortée, comme tout ce qui vient avant son temps.

17. – Toutes les sciences s'enchaînent et se succèdent dans un ordre rationnel ; elles naissent les unes des autres, à mesure qu'elles trouvent un point d'appui dans les idées et dans les connaissances antérieures. L'astronomie, l'une des premières qui aient été cultivées, est restée dans les erreurs de l'enfance jusqu'au moment où la physique est venue révéler la loi des forces des agents naturels ; la chimie ne pouvant rien sans la physique, devait lui succéder de près, pour ensuite marcher de concert en s'appuyant l'une sur l'autre. L'anatomie, la physiologie, la zoologie, la botanique, la minéralogie ne sont devenues des sciences sérieuses qu'à l'aide des lumières apportées par la physique et la chimie. La géologie, née d'hier, sans l'astronomie, la physique, la chimie et toutes les autres, eût manqué de ses véritables éléments de vitalité ; elle ne pouvait venir qu'après.

18. – La science moderne a fait justice des quatre éléments primitifs des Anciens, et d'observation en observation, elle est arrivée à la conception *d'un seul élément générateur* de toutes les transformations de la matière ; mais la matière, par elle-même, est inerte ; elle n'a ni vie, ni pensée, ni sentiment ; il lui faut son union avec le principe spirituel. Le Spiritisme n'a ni découvert, ni inventé ce principe, mais le premier, il l'a démontré par des preuves irrécusables ; il l'a étudié, analysé et en a rendu l'action évidente. A *l'élément matériel*, il est venu ajouter *l'élément spirituel*. *Éléments matériels* et *éléments spirituels*, voilà désormais les deux principes, les deux forces vives de la nature. Par l'union indissoluble de ces deux éléments on explique sans peine une foule de faits jusqu'alors inexplicables.

Par son essence même, et comme ayant pour objet l'étude d'un des deux éléments constitutifs de l'univers, le Spiritisme touche forcément à la plupart des sciences ; il ne pouvait venir qu'après l'élaboration de ces sciences, et après surtout qu'elles auraient prouvé leur impuissance à tout expliquer par les seules lois de la matière.

19. – On accuse le Spiritisme de parenté avec la magie et la sorcellerie ; mais on oublie que l'astronomie a pour aînée l'astrologie judiciaire qui n'est pas si éloignée de nous ; que la chimie est fille de l'alchimie dont aucun homme sensé n'oserait s'occuper aujourd'hui. Personne ne nie, cependant, qu'il y eût, dans l'astrologie et l'alchimie, le germe des vérités d'où sont sorties les sciences actuelles. Malgré ses formules ridicules, l'alchimie a mis sur la voie des corps simples et de la loi des affinités ; l'astrologie s'appuyait sur la position et le mouvement des astres qu'elle avait étudiés ; mais dans l'ignorance des véritables lois qui régissent le mécanisme de l'univers, les astres étaient, pour le vulgaire, des êtres mystérieux auxquels la superstition prêtait une influence morale et un sens révélateur. Lorsque Galilée, Newton, Kepler eurent fait connaître ces lois, que le télescope

eut déchiré le voile, et plongé dans les profondeurs de l'espace un regard, que certaines gens trouvèrent indiscret, les planètes nous apparurent comme de simples mondes semblables au nôtre, et tout l'échafaudage du merveilleux s'écroula.

Il en est de même du Spiritisme à l'égard de la magie et de la sorcellerie ; celles-ci s'appuyaient aussi sur la manifestation des Esprits, comme l'astrologie sur le mouvement des astres ; mais dans l'ignorance des lois qui régissent le monde spirituel, elles mêlaient à ces rapports des pratiques et des croyances ridicules, dont le Spiritisme moderne, fruit de l'expérience et de l'observation, a fait justice. Assurément, la distance qui sépare le Spiritisme de la magie et de la sorcellerie, est plus grande que celle qui existe entre l'astronomie et l'astrologie, la chimie et l'alchimie ; vouloir les confondre, c'est prouver qu'on n'en sait pas le premier mot.

20. – Le seul fait de la possibilité de communiquer avec les êtres du monde spirituel a des conséquences incalculables de la plus haute gravité ; c'est tout un monde nouveau qui se révèle à nous, et qui a d'autant plus d'importance, qu'il attend tous les hommes sans exception. Cette connaissance ne peut manquer d'apporter, en se généralisant, une modification profonde dans les mœurs, le caractère, les habitudes, et dans les croyances qui ont une si grande influence sur les rapports sociaux. C'est tout une révolution qui s'opère dans les idées, révolution d'autant plus grande, d'autant plus puissante, qu'elle n'est pas circonscrite à un peuple, à une caste, mais qu'elle atteint simultanément par le cœur toutes les classes, toutes les nationalités, tous les cultes.

C'est donc avec raison que le Spiritisme est considéré comme la troisième grande révélation. Voyons en quoi elles diffèrent, et par quel lien elles se rattachent l'une à l'autre.

21. – MOÏSE, comme prophète, a révélé aux hommes la connaissance d'un Dieu unique, souverain maître et créateur de toutes choses ; il a promulgué la loi du Sinaï et posé les fondements de la véritable foi ; comme homme, il a été le législateur du peuple par lequel cette foi primitive, en s'épurant, devait un jour se répandre sur toute la terre.

22. – CHRIST, prenant de l'ancienne loi ce qui est éternel et divin, et rejetant ce qui n'était que transitoire, purement disciplinaire et de conception humaine, ajoute *la révélation de la vie future* dont Moïse n'avait point parlé, celle des peines et des récompenses qui attendent l'homme après la mort. (Voir *Revue spirite*, 1861, p. 90 et 280.)

23. – La partie la plus importante de la révélation du Christ, en ce sens qu'elle est la source première, la pierre angulaire de toute sa doctrine, c'est le point de vue tout nouveau sous lequel il fait envisager la divinité. Ce n'est plus le Dieu terrible, jaloux, vindicatif de Moïse, le Dieu cruel et impitoyable qui arrose la terre du sang humain, qui ordonne le massacre et l'extermination des peuples, sans excepter les femmes, les enfants et les vieillards, qui châtie ceux qui épargnent les victimes ; ce n'est plus le Dieu

injuste qui punit tout un peuple pour la faute de son chef, qui se venge du coupable sur la personne de l'innocent, qui frappe les enfants pour la faute de leur père, mais un Dieu clément, souverainement juste et bon, plein de mansuétude et de miséricorde, qui pardonne au pécheur repentant, et *rend à chacun selon ses œuvres* ; ce n'est plus le Dieu d'un seul peuple privilégié, *le Dieu des armées* présidant aux combats pour soutenir sa propre cause contre le Dieu des autres peuples, mais le père commun du genre humain qui étend sa protection sur tous ses enfants, et les appelle tous à lui ; ce n'est plus le Dieu qui récompense et punit par les seuls biens de la terre, qui fait consister la gloire et le bonheur dans l'asservissement des peuples rivaux et dans la multiplicité de la progéniture, mais qui dit aux hommes : « Votre véritable patrie n'est pas en ce monde, elle est dans le royaume céleste ; c'est là que les humbles de cœur seront élevés et que les orgueilleux seront abaissés. » Ce n'est plus le Dieu qui fait une vertu de la vengeance et ordonne de rendre œil pour œil, dent pour dent, mais le Dieu de miséricorde qui dit : « Pardonnez les offenses si vous voulez qu'il vous soit pardonné ; rendez le bien pour le mal ; ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Ce n'est plus le Dieu mesquin et méticuleux qui impose, sous les peines les plus rigoureuses, la manière dont il veut être adoré, qui s'offense de l'inobservance d'une formule, mais le Dieu grand qui regarde la pensée et ne s'honore pas de la forme ; ce n'est plus enfin le Dieu qui veut être craint, mais le Dieu qui veut être aimé.

24. – Dieu étant le pivot de toutes les croyances religieuses, le but de tous les cultes, *le caractère de toutes les religions est conforme à l'idée qu'elles donnent de Dieu*. Celles qui en font un Dieu vindicatif et cruel, croient l'honorer par des actes de cruauté, par les bûchers et les tortures ; celles qui en font un Dieu partial et jaloux, sont intolérantes ; elles sont plus ou moins méticuleuses dans la forme, selon qu'elles le croient plus ou moins entaché des faiblesses et des petitesse humaines.

25. – Toute la doctrine du Christ est fondée sur le caractère qu'il attribue à la Divinité. Avec un Dieu impartial, souverainement juste, bon et miséricordieux, il a pu faire de l'amour de Dieu et de la charité envers le prochain, la condition expresse du salut, et dire : *C'est là toute la loi et les prophètes, il n'y en a pas d'autre*. Sur cette croyance seule, il a pu asseoir le principe de l'égalité des hommes devant Dieu, et de la fraternité universelle.

Cette révélation des véritables attributs de la divinité, jointe à celle de l'immortalité de l'âme et de la vie future, modifiait profondément les rapports mutuels des hommes, leur imposait de nouvelles obligations, leur faisait envisager la vie présente sous un autre jour ; c'était, par cela même, tout une révolution dans les idées, révolution qui devait forcément réagir sur les mœurs et les relations sociales. C'est incontestablement, par ses conséquences, le point le plus capital de la révélation du Christ, et dont on n'a pas assez compris l'importance ; il est regrettable de le dire, c'est aussi celui

dont on s'est le plus écarté, que l'on a le plus méconnu dans l'interprétation de ses enseignements.

26. – Cependant Christ ajoute : Beaucoup des choses que je vous dis, vous ne pouvez encore les comprendre, et j'en aurais beaucoup d'autres à vous dire que vous ne comprendriez pas ; c'est pourquoi je vous parle en paraboles ; mais plus tard *je vous enverrai le Consolateur, l'Esprit de Vérité qui rétablira toutes choses et vous les expliquera toutes.*

Si Christ n'a pas dit tout ce qu'il aurait pu dire, c'est qu'il a cru devoir laisser certaines vérités dans l'ombre jusqu'à ce que les hommes fussent en état de les comprendre. De son aveu, son enseignement était donc incomplet, puisqu'il annonce la venue de celui qui doit le compléter ; il prévoyait donc qu'on se méprendrait sur ses paroles, qu'on dévierait de son enseignement, en un mot, qu'on déferait ce qu'il a fait, puisque toute chose doit être rétablie ; or, on ne *rétablit* que ce qui a été défait.

27. – Pourquoi appelle-t-il le nouveau Messie *Consolateur* ? Ce nom significatif et sans ambiguïté est tout une révélation. Il prévoyait donc que les hommes auraient besoin de consolations, ce qui implique l'insuffisance de celles qu'ils trouveraient dans la croyance qu'ils allaient se faire. Jamais peut-être Christ n'a été plus clair et plus explicite que dans ces dernières paroles, auxquelles peu de personnes ont pris garde, peut-être parce qu'on a évité de les mettre en lumière et d'en approfondir le sens prophétique.

28. – Si Christ n'a pu développer son enseignement d'une manière complète, c'est qu'il manquait aux hommes des connaissances que ceux-ci ne pouvaient acquérir qu'avec le temps, et sans lesquelles ils ne pouvaient le comprendre ; il est des choses qui eussent paru un non-sens dans l'état des connaissances d'alors. Compléter son enseignement doit donc s'entendre dans le sens d'*expliquer* et de *développer*, bien plus que dans celui d'y ajouter des vérités nouvelles ; car tout s'y trouve en germe ; il manquait la clef pour saisir le sens de ses paroles.

29. – Mais qui ose se permettre d'interpréter les Écritures sacrées ? Qui a ce droit ? Qui possède les lumières nécessaires, si ce ne sont les théologiens ?

Qui l'ose ? La science d'abord, qui ne demande de permission à personne pour faire connaître les lois de la nature, et saute à pieds joints sur les erreurs et les préjugés. – Qui a ce droit ? Dans ce siècle d'émancipation intellectuelle et de liberté de conscience, le droit d'examen appartient à tout le monde, et les Écritures ne sont plus l'arche sainte à laquelle nul n'osait toucher du doigt sans risquer d'être foudroyé. Quant aux lumières spéciales nécessaires, sans contester celles des théologiens, et tout éclairés que fussent ceux du moyen âge, et en particulier les Pères de l'Église, ils ne l'étaient cependant point encore assez pour ne pas condamner, comme hérésie, le mouvement de la terre et la croyance aux antipodes ; et sans remonter si haut, ceux de nos jours n'ont-ils pas jeté l'anathème aux périodes la formation de la terre ?

Les hommes n'ont pu expliquer les Écritures qu'à l'aide de ce qu'ils savaient, des notions fausses ou incomplètes qu'ils avaient sur les lois de la nature, plus tard révélées par la science ; voilà pourquoi les théologiens eux-mêmes ont pu, de très bonne foi, se méprendre sur le sens de certaines paroles et de certains faits de l'Évangile. Voulant à tout prix y trouver la confirmation d'une pensée préconçue, ils tournaient toujours dans le même cercle, sans quitter leur point de vue, de telle sorte qu'ils n'y voyaient que ce qu'ils voulaient y voir. Tout savants théologiens qu'ils étaient, ils ne pouvaient comprendre les causes dépendant de lois qu'ils ne connaissaient pas.

Mais qui sera juge des interprétations diverses et souvent contradictoires, données en dehors de la théologie ? – L'avenir, la logique et le bon sens. Les hommes, de plus en plus éclairés à mesure que de nouveaux faits et de nouvelles lois viendront se révéler, sauront faire la part des systèmes utopiques et de la réalité ; or, la science fait connaître certaines lois ; le Spiritisme en fait connaître d'autres ; les unes et les autres sont indispensables à l'intelligence des textes sacrés de toutes les religions, depuis Confucius et Boudha jusqu'au christianisme. Quant à la théologie, elle ne saurait judicieusement exciper des contradictions de la science, alors qu'elle n'est pas toujours d'accord avec elle-même.

30. – Le SPIRITISME prenant son point de départ dans les paroles mêmes du Christ, comme Christ a pris le sien dans Moïse, est une conséquence directe de sa doctrine.

A l'idée vague de la vie future, il ajoute la révélation de l'existence du monde invisible qui nous entoure et peuple l'espace, et par là il précise la croyance ; il lui donne un corps, une consistance, une réalité dans la pensée.

Il définit les liens qui unissent l'âme et le corps, et lève le voile qui cachait aux hommes les mystères de la naissance et de la mort.

Par le Spiritisme, l'homme sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y souffre temporairement, et il voit partout la justice de Dieu.

Il sait que l'âme progresse sans cesse à travers une série d'existences successives, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de perfection qui peut la rapprocher de Dieu.

Il sait que toutes les âmes ayant un même point de départ, sont créées égales, avec une même aptitude à progresser en vertu de leur libre arbitre ; que toutes sont de même essence, et qu'il n'y a entre elles que la différence du progrès accompli ; que toutes ont la même destinée et atteindront le même but, plus ou moins promptement selon leur travail et leur bonne volonté.

Il sait qu'il n'y a point de créatures déshéritées, ni plus favorisées les unes que les autres ; que Dieu n'en a point créé qui soient privilégiées et dispensées du travail imposé à d'autres pour progresser ; qu'il n'y a point

d'êtres perpétuellement voués au mal et à la souffrance ; que ceux désignés sous le nom de *démons* sont des Esprits encore arriérés et imparfaits, qui font le mal à l'état d'Esprits, comme ils le faisaient à l'état d'hommes, mais qui avanceront et s'amélioreront ; que les anges ou purs Esprits ne sont point des êtres à part dans la création, mais des Esprits qui ont atteint le but, après avoir suivi la filière du progrès ; qu'ainsi il n'y a pas de créations multiples de différentes catégories parmi les êtres intelligents, mais que toute la création ressort de la grande loi d'unité qui régit l'univers, et que tous les êtres gravitent vers un but commun, qui est la perfection, sans que les uns soient favorisés aux dépens des autres, tous étant les fils de leurs œuvres.

31. – Par les rapports que l'homme peut maintenant établir avec ceux qui ont quitté la terre, il a non seulement la preuve matérielle de l'existence et de l'individualité de l'âme, mais il comprend la solidarité qui relie les vivants et les morts de ce monde, et ceux de ce monde avec ceux des autres mondes. Il connaît leur situation dans le monde des Esprits ; il les suit dans leurs migrations ; il est témoin de leurs joies et de leurs peines ; il sait pourquoi ils sont heureux ou malheureux, et le sort qui l'attend lui-même selon le bien ou le mal qu'il fait. Ces rapports l'initient à la vie future qu'il peut observer dans toutes ses phases, dans toutes ses péripéties ; l'avenir n'est plus une vague espérance : c'est un fait positif, une certitude mathématique. Alors la mort n'a plus rien d'effrayant, car c'est pour lui la délivrance, la porte de la véritable vie.

32. – Par l'étude de la situation des Esprits, l'homme sait que le bonheur et le malheur dans la vie spirituelle sont inhérents au degré de perfection et d'imperfection ; que chacun subit les conséquences directes et naturelles de ses fautes, autrement dit, qu'il est puni par où il a péché ; que ces conséquences durent aussi longtemps que la cause qui les a produites ; qu'ainsi le coupable souffrirait éternellement s'il persistait éternellement dans le mal, mais que la souffrance cesse avec le repentir et la réparation ; or, comme il dépend de chacun de s'améliorer, chacun peut, en vertu de son libre arbitre, prolonger ou abrégé ses souffrances, comme le malade souffre de ses excès aussi longtemps qu'il n'y met pas un terme.

33. – Si la raison repousse, comme incompatible avec la bonté de Dieu, l'idée des peines irrémissibles, perpétuelles et absolues, souvent infligées pour une seule faute, des supplices de l'enfer que ne peut adoucir le repentir le plus ardent et le plus sincère, elle s'incline devant cette justice distributive et impartiale, qui tient compte de tout, ne ferme jamais la porte du retour, et tend sans cesse la main au naufragé, au lieu de le repousser dans l'abîme.

34. – La pluralité des existences, dont Christ a posé le principe dans l'Évangile, mais sans plus le définir que beaucoup d'autres, est une des lois les plus importantes révélées par le Spiritisme, en ce sens qu'il en démontre la réalité et la nécessité pour le progrès. Par cette loi, l'homme s'explique toutes les anomalies apparentes que présente la vie humaine ; les diffé-

rences de position sociale ; les morts prématurées qui, sans la réincarnation, rendraient inutiles pour l'âme les vies abrégées ; l'inégalité des aptitudes intellectuelles et morales, par l'ancienneté de l'Esprit, qui a plus ou moins vécu, plus ou moins appris et progressé, et qui apporte en renaissant l'acquis de ses existences antérieures. (N° 5.)

35. – Avec la doctrine de la création de l'âme à chaque naissance, on retombe dans le système des créations privilégiées ; les hommes sont étrangers les uns aux autres, rien ne les relie, les liens de famille sont purement charnels ; ils ne sont point solidaires d'un passé où ils n'existaient pas ; avec celle du néant après la mort, tout rapport cesse avec la vie ; ils ne sont point solidaires de l'avenir. Par la réincarnation, ils sont solidaires du passé et de l'avenir ; leurs rapports se perpétuant dans le monde spirituel et dans le monde corporel, la fraternité a pour base les lois mêmes de la nature ; le bien a un but, le mal ses conséquences inévitables.

36. – Avec la réincarnation tombent les préjugés de races et de castes, puisque le même Esprit peut renaître riche ou pauvre, grand seigneur ou prolétaire, maître ou subordonné, libre ou esclave, homme ou femme. De tous les arguments invoqués contre l'injustice de la servitude et de l'esclavage, contre la sujétion de la femme à la loi du plus fort, il n'en est aucun qui prime en logique le fait matériel de la réincarnation. Si donc, la réincarnation fonde sur une loi de la nature le principe de la fraternité universelle, elle fonde sur la même loi celui de l'égalité des droits sociaux, et par suite celui de la liberté.

Les hommes ne naissent inférieurs et subordonnés que par le corps ; par l'Esprit, ils sont égaux et libres. De là le devoir de traiter les inférieurs avec bonté, bienveillance et humanité, parce que celui qui est notre subordonné aujourd'hui, peut avoir été notre égal ou notre supérieur, peut-être un parent ou un ami, et que nous pouvons devenir à notre tour le subordonné de celui auquel nous commandons.

37. – Otez à l'homme l'Esprit libre, indépendant, survivant à la matière, vous en faites une machine organisée, sans but, sans responsabilité, sans autre frein que la loi civile, et *bonne à exploiter* comme un animal intelligent. N'attendant rien après la mort, rien ne l'arrête pour augmenter les jouissances du présent ; s'il souffre, il n'a en perspective que le désespoir et le néant pour refuge. Avec la certitude de l'avenir, celle de retrouver ceux qu'il a aimés, *la crainte de revoir ceux qu'il a offensés*, toutes ses idées changent. Le Spiritisme n'eût-il fait que tirer l'homme du doute touchant la vie future, aurait plus fait pour son amélioration morale que toutes les lois disciplinaires qui le brident quelquefois, mais ne le changent pas.

38. – Sans la préexistence de l'âme, la doctrine du péché originel n'est pas seulement inconciliable avec la justice de Dieu qui rendrait tous les hommes responsables de la faute d'un seul, elle serait un non-sens, et d'autant moins justifiable que l'âme n'existait pas à l'époque où l'on prétend faire remonter sa responsabilité. Avec la préexistence et la réincarnation,

l'homme apporte en renaissant le germe de ses imperfections passées, des défauts dont il ne s'est pas corrigé, et qui se traduisent par ses instincts natifs, ses propensions à tel ou tel vice. C'est là son véritable péché originel, dont il subit tout naturellement les conséquences ; mais avec cette différence capitale qu'il porte la peine de ses propres fautes, et non celle de la faute d'un autre ; et cette autre différence, à la fois consolante, encourageante, et souverainement équitable, que chaque existence lui offre les moyens de se racheter par la réparation, et de progresser soit en se dépouillant de quelque imperfection, soit en acquérant de nouvelles connaissances, et cela jusqu'à ce qu'étant suffisamment purifié, il n'ait plus besoin de la vie corporelle, et puisse vivre exclusivement de vie spirituelle, éternelle et bienheureuse.

Par la même raison, celui qui a progressé moralement, apporte, en renaissant, des qualités natives, comme celui qui a progressé intellectuellement apporte des idées innées ; il est identifié avec le bien ; il le pratique sans efforts, sans calcul, et pour ainsi dire sans y penser. Celui qui est obligé de combattre ses mauvaises tendances, en est encore à la lutte ; le premier a déjà vaincu, le second est en train de vaincre. *La même cause produit le péché originel et la vertu originelle.*

39. – Le Spiritisme expérimental a étudié les propriétés des fluides spirituels et leur action sur la matière. Il a démontré l'existence du *périsprit*, soupçonné dès l'antiquité, et désigné par saint Paul sous le nom de *Corps Spirituel*, c'est-à-dire de corps fluide de l'âme après la destruction du corps tangible. On sait aujourd'hui que cette enveloppe est inséparable de l'âme ; qu'elle est un des éléments constitutifs de l'être humain ; qu'elle est le véhicule de transmission de la pensée, et que, pendant la vie du corps, elle sert de lien entre l'Esprit et la matière. Le périsprit joue un rôle si important dans l'organisme et dans une foule d'affections, qu'il se lie à la physiologie aussi bien qu'à la psychologie.

40. – L'étude des propriétés du périsprit, des fluides spirituels et des attributs physiologiques de l'âme, ouvre de nouveaux horizons à la science, et donne la clef d'une foule de phénomènes incompris jusqu'alors faute de connaître la loi qui les régit ; phénomènes niés par le matérialisme, parce qu'ils se rattachent à la spiritualité, qualifiés par d'autres de miracles ou de sortilèges, selon les croyances. Tels sont, entre autres, les phénomènes de la double vue, de la vue à distance, du somnambulisme naturel et artificiel, des effets psychiques de la catalepsie et de la léthargie, de la prescience, des pressentiments, des apparitions, des transfigurations, de la transmission de pensée, de la fascination, des guérisons instantanées, des obsessions et possessions, etc. En démontrant que ces phénomènes reposent sur des lois aussi naturelles que les phénomènes électriques et les conditions normales dans lesquelles ils peuvent se reproduire, le Spiritisme détruit l'empire du merveilleux et du surnaturel, et par suite la source de la plupart des superstitions. S'il fait croire à la possibilité de certaines choses regardées par quelques-uns comme chimériques, il empêche de croire

à beaucoup d'autres dont il démontre l'impossibilité et l'irrationalité.

41. – Le Spiritisme, bien loin de nier ou de détruire l'Évangile, vient au contraire confirmer, expliquer et développer, par les nouvelles lois de nature qu'il révèle, tout ce qu'a dit et fait le Christ ; il porte la lumière sur les points obscurs de son enseignement, de telle sorte que ceux pour qui certaines parties de l'Évangile étaient inintelligibles, ou semblaient *inadmissibles*, les comprennent sans peine à l'aide du Spiritisme, et les admettent ; ils en voient mieux la portée, et peuvent faire la part de la réalité de l'allégorie ; Christ leur paraît plus grand : ce n'est plus simplement un philosophe, c'est un Messie divin.

42. – Si l'on considère en outre la puissance moralisatrice du Spiritisme par le but qu'il assigne à toutes les actions de la vie, par les conséquences du bien et du mal qu'il fait toucher du doigt ; la force morale, le courage, les consolations qu'il donne dans les afflictions par une inaltérable confiance en l'avenir, par la pensée d'avoir près de soi les êtres que l'on a aimés, l'assurance de les revoir, la possibilité de s'entretenir avec eux, enfin par la certitude de tout ce que l'on fait, de tout ce que l'on acquiert en intelligence, en science, en moralité *jusqu'à la dernière heure de la vie*, rien n'est perdu, que tout profite à l'avancement, on reconnaît que le Spiritisme réalise toutes les promesses du Christ à l'égard du *Consolateur* annoncé. Or, comme c'est l'*Esprit de Vérité* qui préside au grand mouvement de la régénération, la promesse de son avènement se trouve de même réalisée, car, par le fait, c'est lui qui est le véritable *Consolateur*⁹.

43. – Si, à ces résultats, on ajoute la rapidité inouïe de la propagation du Spiritisme, malgré tout ce qu'on a fait pour l'abattre, on ne peut disconvenir que sa venue ne soit providentielle, puisqu'il triomphe de toutes les forces et de toutes les mauvaises volontés humaines. La facilité avec laquelle il est accepté par un si grand nombre, et cela sans contrainte, et sans autres ressources que la puissance de l'idée, prouve qu'il répond à un besoin : celui de croire, après le vide creusé par l'incrédulité, et que, par conséquent, il est venu en son temps.

⁹ Bien des pères de famille déplorent la mort prématurée d'enfants pour l'éducation desquels ils ont fait de grands sacrifices, et se disent que tout cela est en pure perte. Avec le Spiritisme, ils ne regrettent pas ces sacrifices, et seraient prêts à les faire, même avec la certitude de voir mourir leurs enfants, car ils savent que, si ces derniers ne profitent pas de cette éducation dans le présent, elle servira, d'abord à leur avancement comme Esprits, puis que ce sera autant d'acquis pour une nouvelle existence, et que lorsqu'ils reviendront, ils auront un bagage intellectuel qui les rendra plus aptes à acquérir de nouvelles connaissances. Tels sont ces enfants qui apportent en naissant des idées innées, et qui savent sans pour ainsi dire avoir besoin d'apprendre. Si, comme pères, ils n'ont pas la satisfaction immédiate de voir leurs enfants mettre cette éducation à profit, ils en jouiront certainement plus tard, soit comme Esprits, soit comme hommes. Peut-être seront-ils de nouveau les parents de ces mêmes enfants qu'on dit heureusement doués par la nature, et qui doivent leurs aptitudes à une précédente éducation ; comme aussi, si des enfants tournent mal par suite de la négligence de leurs parents, ceux-ci peuvent avoir à en souffrir plus tard par les ennuis et les chagrins qu'ils leur susciteront dans une nouvelle existence.

44. – Les affligés sont en grand nombre, il n'est donc pas surprenant que tant de gens accueillent une doctrine qui console de préférence à celles qui désespèrent ; car c'est aux déshérités, plus qu'aux heureux du monde, que s'adresse le Spiritisme. Le malade voit venir le médecin avec plus de joie que celui qui se porte bien ; or, les affligés sont des malades, et le Consolateur est le médecin.

Vous qui combattez le spiritisme, si vous voulez qu'on le quitte pour vous suivre, donnez plus et mieux que lui ; guérissez plus sûrement les blessures de l'âme ; faites comme le marchand qui, pour lutter contre un concurrent, donne de la marchandise de meilleure qualité et à meilleur marché. Donnez donc plus de consolations, plus de satisfactions du cœur, des espérances plus légitimes, des certitudes plus grandes ; faites de l'avenir un tableau plus rationnel, plus séduisant, mais ne pensez pas l'emporter, vous, avec la perspective du néant, vous, avec l'alternative des flammes de l'enfer ou de la béate et inutile contemplation perpétuelle. Que diriez-vous du marchand qui traiterait de *fous* tous les clients qui ne veulent pas de sa marchandise, et vont chez le voisin ? Vous faites de même en taxant de folie et d'ineptie tous ceux qui ne veulent pas de vos doctrines qu'ils ont le tort de ne pas trouver de leur goût¹⁰.

¹⁰ Le Spiritisme n'est-il pas contraire à la croyance dogmatique touchant la nature du Christ, et, dans ce cas, peut-il se dire le complément de l'Évangile, s'il le contredit ?

La solution de cette question ne touche que d'une manière accessoire au Spiritisme qui n'a pas à se préoccuper des dogmes particuliers de telle ou telle religion ; simple doctrine philosophique, il ne se pose ni en champion, ni en adversaire systématique, d'aucun culte, et laisse à chacun sa croyance.

La question de la nature du Christ est capitale au point de vue chrétien ; elle ne peut être traitée à la légère, et ce ne sont les opinions personnelles *ni des hommes ni des Esprits* qui peuvent la décider ; dans un pareil sujet, il suffit pas d'affirmer ou de nier, il faut prouver ; or, de toutes les raisons alléguées pour ou contre, il n'en est aucune qui ne soit plus ou moins hypothétique, puisque toutes sont controversables ; les matérialistes n'ont vu la chose qu'avec les yeux de l'incrédulité et le parti pris de la négation ; les théologiens avec les yeux de la foi aveugle, et le parti pris de l'affirmation ; ni les uns ni les autres n'étaient dans les conditions d'impartialité nécessaires ; intéressés à soutenir leur opinion, ils n'ont vu et cherché que ce qui pourrait y être favorable, et ont fermé les yeux sur ce qui pouvait y être contraire. Si depuis le temps que la question est agitée, elle n'est pas encore résolue d'une manière péremptoire, c'est qu'on a manqué des éléments qui *seuls* pouvaient en donner la clef, absolument comme il manquait aux savants de l'antiquité la connaissance des lois de la lumière pour expliquer le phénomène de l'arc-en-ciel.

Le Spiritisme est neutre dans la question ; il n'est pas plus intéressé à une solution qu'à une autre ; il a marché sans cela, et il marchera encore quel qu'en soit le résultat ; placé en dehors des dogmes particuliers, ce n'est point pour lui une question de vie ou de mort. Quand il l'abordera, appuyant toutes ses théories sur des faits, il la résoudra par les faits, et cela en temps opportun ; s'il y avait eu urgence, elle serait déjà résolue. Les éléments d'une solution sont aujourd'hui complets, mais le terrain n'est pas encore prêt à recevoir la semence ; une solution prématurée, quelle qu'elle soit, rencontrerait trop d'opposition de part et d'autre, et aliénerait au Spiritisme plus de partisans qu'elle ne lui en donnerait ; voilà pourquoi la prudence nous fait un devoir de nous abstenir de toute polémique sur ce sujet, jusqu'à ce nous soyons assuré de pouvoir mettre le pied sur un terrain solide. En attendant, nous laissons discuter le pour et le contre *en dehors du Spiritisme* sans y prendre part, laissant les deux partis épuiser leurs arguments. Quand le moment sera propice, nous apporterons dans la balance, non pas notre opinion per-

45. – La première révélation était personnifiée dans Moïse, la seconde dans le Christ, la troisième ne l'est dans aucun individu. Les deux premières sont individuelles, la troisième est collective ; c'est là un caractère essentiel d'une grande importance. Elle est collective en ce sens qu'elle n'a été faite par privilège à personne ; que personne, par conséquent, ne peut s'en dire le prophète exclusif. Elle a été faite simultanément sur toute la terre, à des millions de personnes, de tous âges, de tous temps et de toutes conditions, depuis le plus bas jusqu'au plus haut de l'échelle, selon cette prédiction rapportée par l'auteur des Actes des apôtres : « Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. » Elle n'est sortie d'aucun culte spécial, afin de servir un jour à tous de point de ralliement¹¹.

46. – Les deux premières révélations étant le produit d'un enseignement personnel, ont été forcément localisées, c'est-à-dire qu'elles ont eu lieu sur un seul point, autour duquel l'idée s'est répandue de proche en proche ; mais il a fallu bien des siècles pour qu'elles atteignent les extrémités du monde, sans l'envahir tout entier. La troisième a cela de particulier, que n'étant pas personnifiée dans un individu, elle s'est produite simultanément

sonnelle qui n'est d'aucun poids et ne peut faire loi, mais *des faits* jusqu'à ce moment *inobservés*, et alors chacun pourra juger en connaissance de cause. Tout ce que nous pouvons dire, sans préjuger la question, c'est que la solution, dans quelque sens qu'elle soit donnée, ne contredira ni les actes ni les paroles du Christ, mais au contraire les confirmera en les élucidant.

A ceux donc qui nous demandent ce que le Spiritisme dit de la nature du Christ, nous répondons invariablement : « C'est une question de dogme étrangère au but de la doctrine. » Le but que tout Spirite doit poursuivre, s'il veut mériter ce titre, c'est sa propre amélioration morale. Suis-je meilleur que je ne l'étais ? Me suis-je corrigé de quelque défaut ? Ai-je fait du bien ou du mal à mon prochain ? Voilà ce que tout Spirite sincère et convaincu doit se demander. Qu'importe de savoir si Christ était Dieu ou non, si l'on est toujours égoïste, orgueilleux, jaloux, envieux, colère, médisant, calomniateur ? La meilleure manière d'honorer le Christ, c'est de l'imiter dans sa conduite ; plus on l'élève dans sa pensée, moins on est digne de lui, et plus on l'insulte et le profane, en faisant le contraire de ce qu'il dit. Le Spiritisme dit à ses adeptes : « Pratiquez les vertus recommandées par le Christ, et vous serez plus chrétiens que beaucoup de ceux qui se donnent pour tels. » Aux catholiques, protestants et autres, il dit : « Si vous craignez que le Spiritisme ne trouble votre conscience, ne vous en occupez pas. » Il ne s'adresse qu'à ceux qui viennent à lui librement, et qui en ont besoin. Il ne s'adresse point à ceux qui ont une foi quelconque et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui n'en ont pas ou qui doutent, et il leur donne la croyance qui leur manque, non plus particulièrement celle du catholicisme que du protestantisme, du judaïsme ou de l'islamisme, mais la croyance fondamentale, base indispensable de toute religion ; là finit son rôle. Cette base posée, chacun reste libre de suivre la route qui satisfait le mieux sa raison.

¹¹ Notre rôle personnel, dans le grand mouvement des idées qui se prépare par le Spiritisme, et qui commence déjà à s'opérer, est celui d'un observateur attentif qui étudie les faits pour en chercher la cause et en tirer les conséquences. Nous avons confronté tous ceux qu'il nous a été possible de rassembler ; nous avons comparé et commenté les instructions données par les Esprits sur tous les points du globe, puis nous avons coordonné le tout méthodiquement ; en un mot, nous avons étudié et donné au public le fruit de nos recherches, sans attribuer à nos travaux d'autre valeur que celle d'une œuvre philosophique déduite de l'observation et de l'expérience, sans jamais nous être posé en chef de doctrine, ni avoir voulu imposer nos idées à personne. En les publiant, nous

sur des milliers de points différents, qui tous sont devenus des centres ou foyers de rayonnement. Ces centres se multipliant, leurs rayons se rejoignent peu à peu, comme les cercles formés par une multitude de pierres jetées dans l'eau ; de telle sorte, qu'en un temps donné, ils finiront par couvrir la surface entière du globe.

Telle est une des causes de la rapide propagation de la doctrine. Si elle eût surgi sur un seul point, si elle eût été l'œuvre exclusive d'un homme, elle aurait formé secte autour de lui ; mais un demi-siècle se serait peut-être écoulé avant qu'elle eût atteint les limites du pays où elle aurait pris naissance, tandis qu'après dix ans, elle a des jalons plantés d'un pôle à l'autre.

47. – Cette circonstance inouïe dans l'histoire des doctrines, donne à celle-ci une force exceptionnelle et une puissance d'action irrésistible ; en effet, si on la comprime sur un point, dans un pays, il est matériellement impossible de la comprimer sur tous les points, dans tous les pays. Pour un endroit où elle sera entravée, il y en aura mille à côté où elle fleurira. Bien plus, si on l'atteint dans un individu, on ne peut l'atteindre dans les Esprits qui en sont la source. Or, comme les Esprits sont partout, et qu'il y en aura toujours, si, par impossible, on parvenait à l'étouffer sur tout le globe, elle reparaîtrait quelque temps après, parce qu'elle repose sur *un fait, que ce fait est dans la nature*, et qu'on ne peut supprimer les lois de la nature. Voilà ce dont doivent se persuader ceux qui rêvent l'anéantissement du Spiritisme. (*Revue spirite*, février 1865, p. 38 : *Perpétuité du Spiritisme*.)

48. – Cependant ces centres disséminés auraient pu rester encore longtemps isolés les uns des autres, confinés que sont quelques-uns dans les pays lointains. Il fallait entre eux un trait d'union qui les mît en communion de pensées avec leurs frères en croyance, en leur apprenant ce qui se faisait ailleurs. Ce trait d'union, qui aurait manqué au Spiritisme dans l'antiquité, se trouve dans les publications qui vont partout, qui condensent, sous une

avons usé d'un droit commun, et ceux qui les ont acceptées l'ont fait librement. Si ces idées ont trouvé de nombreuses sympathies, c'est qu'elles ont eu l'avantage de répondre aux aspirations d'un grand nombre, ce dont nous ne saurions tirer vanité, puisque l'origine ne nous en appartient pas. Notre plus grand mérite est celui de la persévérance et du dévouement à la cause que nous avons embrassée. En tout cela nous avons fait ce que d'autres eussent pu faire comme nous ; c'est pourquoi nous n'avons jamais eu la prétention de nous croire prophète ou messie, et encore moins de nous donner pour tel.

Sans avoir aucune des qualités extérieures de la médiumnité effective, nous ne contestons pas d'être assisté dans nos travaux par les Esprits, parce que nous en avons des preuves trop évidentes pour en douter, ce que nous devons sans doute à notre bonne volonté, et ce qu'il est donné à chacun de mériter. Outre les idées que nous reconnaissons nous être suggérées, il est remarquable que les sujets d'étude et d'observation, en un mot tout ce qui peut être utile à l'accomplissement de l'œuvre, nous arrive toujours à propos, – en d'autres temps on aurait dit : comme par enchantement ; – de sorte que les matériaux et les documents du travail ne nous font jamais défaut. Si nous avons à traiter un sujet, nous sommes certain que, sans le demander, les éléments nécessaires à son élaboration nous en sont fournis, et cela par des moyens qui n'ont rien que de très naturel, mais qui sont sans doute provoqués par nos collaborateurs invisibles, comme tant de choses que le monde attribue au hasard.

forme unique, concise et méthodique, l'enseignement donné partout sous des formes multiples et dans des langues diverses.

49. – Les deux premières révélations ne pouvaient être que le résultat d'un enseignement direct ; elles devaient s'imposer à la foi par l'autorité de la parole du maître, les hommes n'étant pas assez avancés pour concourir à leur élaboration.

Remarquons, toutefois, entre elles une nuance bien sensible qui tient au progrès des mœurs et des idées, bien qu'elles aient été faites chez le même peuple et dans le même milieu, mais à près de dix-huit siècles d'intervalle. La doctrine de Moïse est absolue, despotique ; elle n'admet pas de discussion et s'impose à tout le peuple par la force. Celle de Jésus est essentiellement *conseillère* ; elle est librement acceptée et ne s'impose que par la persuasion ; elle est controversée du vivant même de son fondateur qui ne dédaigne pas de discuter avec ses adversaires.

50. – La troisième révélation venue à une époque d'émancipation et de maturité intellectuelle, où l'intelligence développée ne peut se résoudre à un rôle passif, où l'homme n'accepte rien en aveugle, mais veut voir où on le conduit, savoir le pourquoi et le comment de chaque chose, devait être à la fois le produit d'un enseignement et le fruit du travail, de la recherche et du libre examen. Les Esprits n'enseignent que juste ce qu'il faut pour mettre sur la voie de la vérité, mais ils s'abstiennent de révéler ce que l'homme peut trouver par lui-même, lui laissant le soin de discuter, de contrôler et de soumettre le tout au creuset de la raison, le laissant même souvent acquérir l'expérience à ses dépens. Ils lui donnent le principe, les matériaux, à lui d'en tirer profit et de les mettre en œuvre (n° 15).

51. – Les éléments de la révélation spirite ayant été donnés simultanément sur une multitude de points, à des hommes de toutes conditions sociales et de divers degrés d'instruction, il est bien évident que les observations ne pouvaient être faites partout avec le même fruit ; que les conséquences à en tirer, la déduction des lois qui régissent cet ordre de phénomènes, en un mot la conclusion qui devait asseoir les idées, ne pouvaient sortir que de l'ensemble et de la corrélation des faits. Or, chaque centre isolé, circonscrit dans un cercle restreint, ne voyant, le plus souvent, qu'un ordre particulier de faits quelquefois en apparence contradictoires, n'ayant généralement affaire qu'à une même catégorie d'Esprits, et, de plus, entravé par les influences locales et l'esprit de parti, se trouvait dans l'impossibilité matérielle d'embrasser l'ensemble et, par cela même, impuissant à rattacher les observations isolées à un principe commun. Chacun appréciant les faits au point de vue de ses connaissances et de ses croyances antérieures, ou de l'opinion particulière des Esprits qui se manifestent, il y aurait eu bientôt autant de théories et de systèmes que de centres, et dont aucun n'aurait pu être complet, faute d'éléments de comparaison et de contrôle.

52. – Il est en outre à remarquer que nulle part l'enseignement spirite n'a été donné d'une manière complète ; il touche à un si grand nombre d'ob-

servations, à des sujets si divers qui exigent soit des connaissances, soit des aptitudes médianimiques spéciales, qu'il eût été impossible de réunir sur un même point toutes les conditions nécessaires. L'enseignement devant être collectif et non individuel, les Esprits ont divisé le travail en disséminant les sujets d'étude et d'observation, comme dans certaines fabriques la confection de chaque partie d'un même objet est répartie entre différents ouvriers.

La révélation s'est ainsi faite partiellement, en divers lieux et par une multitude d'intermédiaires, et c'est de cette manière qu'elle se poursuit encore en ce moment, car tout n'est pas révélé. Chaque centre trouve, dans les autres centres, le complément de ce qu'il obtient, et c'est l'ensemble, la coordination de tous les enseignements partiels, qui ont constitué *la doctrine spirite*.

Il était donc nécessaire de grouper les faits épars pour voir leur corrélation, de rassembler les documents divers, les instructions données par les Esprits sur tous les points et sur tous les sujets, pour les comparer, les analyser, en étudier les analogies et les différences. Les communications étant données par des Esprits de tous ordres, plus ou moins éclairés, il fallait apprécier le degré de confiance que la raison permettait de leur accorder, distinguer les idées systématiques individuelles et isolées de celles qui avaient la sanction de l'enseignement général des Esprits, les utopies des idées pratiques ; élaguer celles qui étaient notoirement démenties par les données de la science positive et la saine logique ; utiliser les erreurs mêmes, les renseignements fournis par les Esprits même du plus bas étage, pour la connaissance de l'état du monde invisible, et en former un tout homogène. Il fallait, en un mot, un centre d'élaboration, indépendant de toute idée préconçue, de tout préjugé de secte, *résolu d'accepter la vérité devenue évidente, dut-elle être contraire à ses opinions personnelles*. Ce centre s'est formé de lui-même, par la force des choses, et *sans dessein prémédité*¹³.

¹³ Le *Livre des Esprits*, le premier ouvrage qui ait fait entrer le Spiritisme dans la voie philosophique, par la déduction des conséquences morales des faits, qui ait abordé toutes les parties de la doctrine, en touchant aux questions les plus importantes qu'elle soulève, a été, dès son apparition, le point de ralliement vers lequel ont spontanément convergé les travaux individuels. Il est de notoriété que, de la publication de ce livre, date l'ère du Spiritisme philosophique, resté jusque-là dans le domaine des expériences de curiosité. Si ce livre a conquis les sympathies de la majorité, c'est qu'il était l'expression des sentiments de cette même majorité, et qu'il répondait à ses aspirations ; c'est aussi parce que chacun y trouvait la confirmation ou une explication rationnelle de ce qu'il obtenait en particulier. S'il avait été en désaccord avec l'enseignement général des Esprits, il n'aurait eu aucun crédit, et serait promptement tombé dans l'oubli. Or, à qui s'est-on rallié ? Ce n'est pas à l'homme qui n'est rien par lui-même, cheville ouvrière qui meurt et disparaît, mais à l'idée qui ne périt pas quand elle émane d'une source supérieure à l'homme.

Cette concentration spontanée des forces éparses, a donné lieu à une correspondance immense, monument unique au monde, tableau vivant de la véritable histoire du Spiritisme moderne, où se reflètent à la fois les travaux partiels, les sentiments multiples qu'a fait naître la doctrine, les résultats moraux, les dévouements et les défaillances ; archives précieuses pour la postérité qui pourra juger les hommes et les choses sur des pièces authentiques. En présence de ces témoignages irrécusables, que deviendront, dans la suite, toutes les fausses allégations, les diffamations de l'envie et de la jalousie ?

53. – De cet état de choses, il est résulté un double courant d'idées : les unes allant des extrémités au centre, les autres retournant du centre à la circonférence. C'est ainsi que la doctrine a promptement marché vers l'unité, malgré la diversité des sources d'où elle est émanée ; que les systèmes divergents sont peu à peu tombés, par le fait de leur isolement, devant l'ascendant de l'opinion de la majorité, faute d'y trouver des échos sympathiques. Une communion de pensées s'est dès lors établie entre les différents centres partiels ; parlant la même langue spirituelle, ils se comprennent et sympathisent d'un bout du monde à l'autre.

Les Spirites se sont trouvés plus forts, ils ont lutté avec plus de courage, ils ont marché d'un pas plus assuré, quand ils ne se sont plus vus isolés, quand ils ont senti un point d'appui, un lien qui les rattachait à la grande famille ; les phénomènes dont ils étaient témoins ne leur ont plus semblé étranges, anormaux, contradictoires, quand ils ont pu les rattacher à des lois générales d'harmonie, embrasser d'un coup d'œil l'édifice, et voir à tout cet ensemble un but grand et humanitaire¹⁴.

54. – Il n'est aucune science qui soit sortie de toutes pièces du cerveau d'un homme ; toutes, sans exception, sont le produit d'observations successives s'appuyant sur les observations précédentes, comme sur un point connu pour arriver à l'inconnu. C'est ainsi que les Esprits ont procédé pour le Spiritisme ; c'est pourquoi leur enseignement est gradué ; ils n'abordent les questions qu'au fur et à mesure que les principes sur lesquels elles doivent s'appuyer sont suffisamment élaborés, et que l'opinion est mûre pour se les assimiler. Il est même remarquable que toutes les fois que les centres particuliers ont voulu aborder des questions prématurées, ils n'ont obtenu que des réponses contradictoires non concluantes. Quand, au contraire, le mo-

¹⁴ Un témoignage significatif, aussi remarquable que touchant de cette communion de pensées qui s'établit entre les Spirites par la conformité des croyances, ce sont les demandes de prières qui nous viennent des contrées les plus lointaines, depuis le Pérou jusqu'aux extrémités de l'Asie, de la part de personnes de religions et de nationalités diverses, et que nous n'avons jamais vues. N'est-ce pas là le prélude de la grande unification qui se prépare ? la preuve des racines sérieuses que prend partout le Spiritisme ?

Il est remarquable que, de tous les groupes qui se sont formés avec l'intention préméditée de faire scission en proclamant des principes divergents, de même que ceux qui, par des raisons d'amour-propre ou autres, ne voulant pas avoir l'air de subir la loi commune, se sont crus assez forts pour marcher seuls, assez de lumières pour se passer de conseils, aucun n'est parvenu à constituer une unité prépondérante et viable ; tous se sont éteints ou ont végété dans l'ombre. Comment pouvait-il en être autrement, dès lors que, pour se distinguer, au lieu de s'efforcer de donner une plus grande somme de satisfactions, ils rejetaient des principes de la doctrine précisément ce qui en fait le plus puissant attrait, ce qu'il y a de plus consolant, de plus encourageant et de plus rationnel ? S'ils avaient compris la puissance des éléments moraux qui ont constitué l'unité, ils ne se seraient pas bercés d'une illusion chimérique ; mais prenant leur petit cercle pour l'univers, ils n'ont vu dans les adhérents qu'une coterie qui pouvait facilement être renversée par une contre-coterie. C'était se méprendre étrangement sur les caractères essentiels de la doctrine, et cette erreur ne pouvait amener que des déceptions, car on ne froisse pas impunément le sentiment d'une masse qui a des convictions assises sur des bases solides ; au lieu de rompre l'unité, ils ont brisé le lien qui seul pouvait leur donner la force et la vie. (Voir *Revue spirite*, avril 1866, pages 106 et 111 : *Le Spiritisme sans les Esprits ; le Spiritisme indépendant.*)

ment favorable est venu, l'enseignement est identique sur toute la ligne, dans la presque universalité des centres.

Il y a, toutefois, entre la marche du Spiritisme et celle des sciences une différence capitale, c'est que celles-ci n'ont atteint le point où elles sont arrivées qu'après de longs intervalles, tandis qu'il a suffi de quelques années au Spiritisme, sinon pour atteindre le point culminant, du moins pour recueillir une somme assez grande d'observations propres à constituer une doctrine. Cela tient à la multitude innombrable d'Esprits qui, par la volonté de Dieu, se sont manifestés simultanément, apportant chacun le contingent de leurs connaissances. Il en est résulté que toutes les parties de la doctrine, au lieu d'être élaborées successivement durant plusieurs siècles, l'ont été à peu près simultanément en quelques années, et qu'il a suffi de les grouper pour en former un tout.

Dieu a voulu qu'il en fût ainsi, d'abord pour que l'édifice arrivât plus promptement au faîte ; en second lieu, pour que l'on pût, par la comparaison, avoir un contrôle pour ainsi dire immédiat et permanent dans l'universalité de l'enseignement, chaque partie n'ayant de valeur et d'*autorité* que par sa connexité avec l'ensemble, toutes devant s'harmoniser, et arriver chacune en son temps et à sa place. En ne confiant pas à un seul Esprit le soin de la promulgation de la doctrine, il a voulu en outre que le plus petit comme le plus grand, parmi les Esprits comme parmi les hommes, apportât sa pierre à l'édifice, afin d'établir entre eux un lien de solidarité coopérative qui a manqué à toutes les doctrines sorties d'une source unique.

D'un autre côté, chaque Esprit, de même que chaque homme, n'ayant qu'une somme limitée de connaissances, individuellement ils étaient inhabiles à traiter *ex professo* les innombrables questions auxquelles touche le Spiritisme ; voilà également pourquoi la doctrine, pour remplir les vues du Créateur, ne pouvait être l'œuvre ni d'un seul Esprit, ni d'un seul médium ; elle ne pouvait sortir que de la collectivité des travaux contrôlés les uns par les autres. (Voir dans *l'Evangile selon le Spiritisme*, introduction, p. VI, et *Revue spirite*, avril 1864, p. 90 : *Autorité de la doctrine spirite ; contrôle universel de l'enseignement des Esprits*.)

55. – Un dernier caractère de la révélation spirite, et qui ressort des conditions mêmes dans lesquelles elle est faite, c'est que, s'appuyant sur des faits, elle est et ne peut être qu'essentiellement progressive, comme toutes les sciences d'observation. Par son essence, elle contracte alliance avec la science, qui, étant l'exposé des lois de la nature, dans un certain ordre de faits, ne peut être contraire à la volonté de Dieu, l'auteur de ces lois. *Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser ; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu.*

Le Spiritisme ne pose donc en principe absolu que ce qui est démontré avec évidence, ou ce qui ressort logiquement de l'observation. Touchant à toutes les branches de l'économie sociale, auxquelles il prête l'appui de

ses propres découvertes, il s'assimilera toujours toutes les doctrines progressives, de quelque ordre qu'elles soient, arrivées à l'état de *vérités pratiques*, et sorties du domaine de l'utopie, sans cela il se suiciderait ; en cessant d'être ce qu'il est, il mentirait à son origine et à son but providentiel. *Le Spiritisme, marchant avec le progrès, ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontreraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte*¹⁵.

Robinson Crusoé spirite.

— SUITE —

Dans la *Revue Spirite* de mars 1867, page 74, nous avons cité quelques passages des aventures de Robinson, empreints d'une pensée évidemment spirite. Nous devons à l'obligeance d'un de nos correspondant d'Anvers la connaissance du complément de cette histoire où les principes du Spiritisme sont exprimés et affirmés d'une manière bien plus explicite et ne se trouve dans aucune des éditions modernes. L'ouvrage complet, traduit de l'anglais sur l'édition originale, comprend trois volumes, et fait partie d'une collection en trente et quelques volumes intitulée : *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, imprimée à Amsterdam en 1787. Le titre porte qu'elle se trouve aussi à Paris, rue et hôtel Serpente.

Les deux premiers volumes de cette collection contiennent les voyages proprement dits de Robinson ; le troisième volume, que notre correspondant d'Anvers a bien voulu nous confier, a pour titre : *Réflexions sérieuses et importantes de Robinson Crusoé*. Le traducteur dit dans sa préface :

« *Voici enfin l'énigme des aventures de Robinson Crusoé ; c'est une espèce de Télémaque bourgeois, dont le but est de porter les hommes ordinaires à la vertu et à la sagesse, par des événements accompagnés de réflexions. Il y a pourtant quelque chose de plus dans l'histoire de Robinson que dans les aventures de Télémaque ; ce n'est pas un simple roman, c'est plutôt une histoire allégorique, dont chaque incident est un emblème de quelques particularités de*

¹⁵ Devant des déclarations aussi nettes et aussi catégoriques que celles qui sont contenues dans ce chapitre, tombent toutes les allégations de tendance à l'absolutisme et à l'autocratie des principes, toutes les fausses assimilations que des gens prévenus ou mal informés prêtent à la doctrine. Ces déclarations, d'ailleurs, ne sont pas nouvelles ; nous les avons assez souvent répétées dans nos écrits, pour ne laisser aucun doute à cet égard. Elles nous assignent en outre notre véritable rôle, le seul que nous ambitionnons : celui de travailleur.

la vie de notre auteur. Je n'en dis pas davantage sur cet article, parce qu'il l'a traité à fond lui-même dans sa préface que j'ai traduite de l'anglais, et dont je conseille fort la lecture à tous ces hommes brusques, qui se sont fait une assez ridicule habitude de sauter tous les discours préliminaires des livres.

« L'ouvrage qu'on donne ici au public, et qui fait le troisième volume de *Robinson Crusoé*, est tout différent des deux parties précédentes, quoiqu'il tende à un même but. L'auteur y met, pour ainsi dire, la dernière main à son projet de réformer les hommes, et de les engager à se conduire d'une manière digne de l'excellence de leur nature. Il n'est pas content de leur avoir donné des instructions enveloppées dans des fables, il trouve bon d'étendre ses préceptes, et de les donner d'une manière directe, afin que rien n'y échappe à la pénétration du grand nombre de lecteurs qui n'ont pas assez de génie pour démêler l'âme de l'allégorie, du corps qui l'enveloppe. »

Ce volume comprend deux parties ; dans la première, Robinson rentré dans la vie calme du foyer domestique, se livre à des méditations suggérées par les péripéties de son existence agitée ; ces réflexions sont empreintes d'une haute moralité et d'un profond sentiment religieux, dans le genre de celles-ci :

Page 301. – « Avouons, si l'on veut, que nous ne pouvons pas comprendre l'immutabilité de la nature et des actions de Dieu, et qu'il nous est absolument impossible de la concilier avec cette variété de la Providence, qui, dans toutes ses actions, nous paraît dans une liberté entière et parfaite de former tous les jours de nouveaux desseins, de tourner les événements d'un tel et d'un tel côté, comme il plaît à la souveraine sagesse. Peut-on conclure, de ce que nous ne saurions concilier ces choses, qu'elles sont absolument incompatibles ? Il vaudrait autant soutenir que la nature de Dieu est entièrement incompréhensible, parce que nous ne la comprenons pas, et que, dans la nature, tout phénomène où nous ne pénétrons point, est impénétrable. Où est le philosophe qui ose se vanter de comprendre la cause qui fait tourner vers le pôle une aiguille aimantée, et la manière dont la vertu magnétique est communiquée par un simple attouchement ? Qui me dira pourquoi cette vertu ne peut être communiquée qu'au fer, et pourquoi l'aiguille ne s'attache pas à l'or, à l'argent et aux autres métaux ? Quel commerce secret y a-t-il entre l'aimant et le pôle du nord, et par quelle force mystérieuse l'aiguille qu'on y a frottée se tourne-t-elle du côté du

pôle du sud, dès qu'on a passé la ligne équinoxiale ? Nous ne comprenons rien à ces opérations de la nature, cependant nos sens nous assurent de la manière du monde la plus incontestable, de la réalité de ces opérations. A moins que de pousser le scepticisme jusqu'au plus haut degré d'absurdité, nous devons avouer qu'il n'y a rien de contradictoire dans ces phénomènes, quoiqu'il nous soit impossible de les concilier ensemble, et qu'ils sont compréhensibles, quoique nous ne les comprenions pas.

« Pourquoi notre sagesse ne nous engage-t-elle pas à suivre la même méthode de raisonner par rapport à l'objet de la question ? Il est naturel de croire que, malgré cette apparence de changement que nous découvrons dans les actes de la providence, malgré ces desseins qui paraissent se détruire mutuellement, et s'élever l'un sur la ruine de l'autre, rien n'est plus certain et plus réel que l'immutabilité de la nature et des décrets de Dieu. Qu'y a-t-il de plus téméraire que d'alléguer la faiblesse et la petite étendue de la raison comme une preuve contre l'existence des choses ? Rien n'est plus bizarre que de raisonner juste sur les bornes de notre esprit, par rapport aux objets finis de la physique, et de ne point faire attention à la nature de notre âme, quand il s'agit des opérations d'un être infini, si supérieur à nos faibles lumières.

« S'il est donc raisonnable de croire que la Providence divine est libre dans ses actions, et que, dirigée par sa propre souveraineté, elle suit, dans le cours ordinaire des choses humaines, ces méthodes qu'elle trouve à propos, c'est notre devoir de lier un commerce étroit avec cette partie active de la providence, qui influe directement dans notre conduite, sans nous embarrasser l'esprit de vaines discussions sur la manière dont cette providence influe sur nos affaires, et sur le but quelle se propose.

« En entrant dans cette correspondance avec cette vertu active de la sagesse de Dieu, nous devons en examiner les voies, autant qu'elles paraissent accessibles à notre pénétration et à nos recherches ; nous devons prêter la même attention à la voix secrète que j'ai déjà eu soin de décrire, qu'à cette voix claire et forte qui nous parle dans les événements les plus propres à nous frapper.

« Quiconque ne se fait pas une étude sérieuse de pénétrer dans le sens de cette voix secrète qui s'offre à son intention, se prive, de propos délibéré, d'un grand nombre de conseils utiles, et de fortes consolations, dont il sent si souvent le besoin dans la carrière qu'il doit courir dans ce monde.

« Quelle consolation n'est-ce pas pour ceux qui écoutent cette voix, de voir à chaque moment qu'un pouvoir invisible et infiniment puissant se fait une occupation de les conserver et de ménager leurs intérêts ! Avec cette attention religieuse, il n'est pas possible de ne pas s'apercevoir de cette protection ; il n'est pas possible de réfléchir sur les délivrances inattendues que tout homme rencontre dans la variété des incidents de la vie humaine, sans voir évidemment qu'il ne le doit point à sa propre prudence, mais uniquement au secours efficace d'une puissance infinie, qui le favorise parce qu'elle l'aime. »

– La seconde partie, intitulée : *Vision du monde angélique*, contient le récit de faits qui appartiennent plus particulièrement à l'ordre des faits Spiritiques, et auxquels nous empruntons les passages suivants :

Page 359. – « L'Esprit qui apparut à Saül devait être à mon avis un bon Esprit, qu'on appelait l'ange d'un homme, comme il paraît par ce que disait cette servante des Actes des Apôtres, en voyant devant la porte Pierre sorti miraculeusement de la prison. Si l'on prend la chose de cette manière, elle confirme mon idée, touchant le commerce des Esprits purs avec les Esprits enfermés dans des corps et touchant les avantages que les hommes peuvent retirer d'un tel commerce. – Ceux qui prétendent que ce fut un mauvais Esprit, doivent supposer en même temps que Dieu peut se servir du diable comme d'un prophète, mettre dans la bouche du mensonge les vérités qu'il trouve bon de révéler aux hommes, et souffrir qu'il prêche aux transgresseurs de ses lois, la justice des châtiments qu'il a résolu de leur infliger. Je ne sais pas de quel biais ces interprètes se serviraient pour sauver tous les inconvénients d'une telle opinion ; pour moi, je ne vois pas qu'il convienne à sa majesté divine de prêter à Satan son Esprit de vérité, et d'en faire un prédicateur et un prophète. »

Page 365. – « Les effets les plus directs de notre commerce avec les intelligences pures, et qui me paraissent si sensibles qu'il est impossible de les nier, sont : des songes, certaines voix, certains bruits, des avertissements, des pressentiments, des appréhensions, une tristesse involontaire. »

Page 380. – « Il me semble que vous examinez avec beaucoup d'attention la nature des songes et les preuves qu'on en peut tirer de la réalité du monde des Esprits ; mais dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez des songes qui nous viennent tout en veillant, transports, extases, visions, bruits, voix, pressentiments ? Ne voyez-vous pas que ce sont des preuves encore plus fortes de la même vérité, puisqu'elles nous frappent dans le temps que notre raison est maî-

trousse d'elle-même, et que sa lumière n'est pas enveloppée des vapeurs du sommeil ? »

Page 393. – « Je vis encore, comme d'un seul coup d'œil, la manière dont ces mauvais Esprits exercent leur pouvoir ; jusqu'à quel point il s'étend, quels obstacles ils ont à surmonter, et quels autres Esprits s'opposent à la réussite de leurs abominables desseins...

« ... Quoique le diable ait à son service un nombre infini de ministres fidèles, qui ne négligent rien pour exécuter ses projets, il n'y a pas seulement un nombre égal, mais infiniment plus grand d'AnGES et de bons Esprits qui, armés d'un pouvoir supérieur, veillent d'un lieu beaucoup plus élevé, sur sa conduite, et font tous leurs efforts pour faire échouer ses machinations. Cette découverte fait encore voir plus clairement qu'il ne saurait rien faire que par subtilité et par ruse, soutenues d'une vigilance et d'une attention extraordinaires, puisqu'il a la mortification de se voir à tout moment arrêté et traversé dans ses desseins par la prudente activité des bons Esprits, qui ont le pouvoir de le châtier et de le mâtiner, comme un homme fait à un méchant dogue qui guette les passants pour se jeter sur eux. »

Page 397. – « Les inspirations ne sont autre chose, à mon avis, que des discours qui nous sont imperceptiblement soufflés dans l'oreille, ou par les bons anges qui nous favorisent, ou par ces diables insinuateurs qui nous guettent continuellement pour nous faire donner dans quelque piège. *L'unique manière de distinguer les auteurs de ces discours, c'est de prendre garde à la nature de ces inspirations, et d'examiner si elles tendent à nous porter au bien ou au mal.* »

Page 401. – « Il vaut infiniment mieux pour nous qu'un voile épais nous cache ce monde invisible aussi bien que la conduite de la Providence par rapport à l'avenir. La bonté divine paraît même en ce que le commerce des Esprits et les avertissements qu'ils nous donnent sont effectués d'une manière allégorique par des inspirations et par des songes, et non pas d'une manière directe, claire, évidente. Ceux qui souhaitent une vue plus distincte des choses futures, ne savent pas ce qu'ils souhaitent, et, si leurs vœux étaient exaucés, ils trouveraient peut-être leur curiosité cruellement punie. »

Page 408. – « Un matin qu'elle s'était réveillée, et qu'une foule de pensées chagrinantes rentraient dans son esprit, elle sentit avec force, dans son âme, une espèce de voix qui lui disait : *Ecrivez-leur une lettre.* Cette voix était si intelligible et si naturelle, que, si elle n'avait pas été certaine d'être seule, elle aurait cru que ces paroles avaient été prononcées par quelque créature humaine. Pendant plusieurs jours, elles lui furent répétées à chaque moment ; enfin, se

promenant dans la chambre où elle s'était cachée, remplie de pensées sombres et mélancoliques, elle les entendit de nouveau, et elle répondit tout haut : A qui voulez-vous donc que j'écrive ? Et la voix lui répliqua sur le champ : Ecrivez au juge. Ces mots lui furent encore répétés à différentes reprises, et la portèrent enfin à prendre la plume et à se mettre en état de composer une lettre, sans avoir dans l'esprit aucune idée nécessaire à son dessein ; mais, *dabitur in hæc hora*, etc. Les pensées et les expressions ne lui manquèrent pas ; elles coulèrent de sa plume avec tant d'abondance et une si grande facilité, qu'elle en fut dans le plus grand étonnement et qu'elle en conçut les plus fortes espérances d'un heureux succès. »

Page 413. – « Ce qu'on peut pourtant s'imaginer là-dessus de plus raisonnable, c'est que ces Esprits nous donnent, dans ces occasions, toutes les lumières qu'ils sont en état de nous donner, et qu'ils nous disent ce qu'ils savent, ou du moins tout ce que leur maître et le nôtre leur permet de nous communiquer. S'ils n'avaient pas un dessein réel et sincère de nous favoriser et de nous garantir du malheur qui nous pend sur la tête, ils ne nous diraient rien du tout, et, par conséquent, si leurs avertissements ne sont pas plus étendus et mieux développés, il est certain qu'il ne doit pas être en leur pouvoir de nous en donner de plus utiles. »

Page 416. – « Puisque nous sentons des pressentiments qui sont vérifiés par l'expérience, il faut de nécessité qu'il y ait des Esprits instruits de l'avenir ; qu'il y ait un séjour pour les Esprits où les choses futures se développent à leur pénétration, et que nous ne saurions mieux faire que d'ajouter foi aux nouvelles qui nous viennent de là. Le devoir de prêter attention à ces pressentiments n'est pas la seule conséquence qu'on puisse tirer de cette vérité ; il y en a d'autres qui peuvent nous être d'une utilité très considérable :

« 1° Elle nous explique la nature du monde des Esprits et nous prouve la certitude de notre âme après la mort ;

« 2° Elle nous fait voir que la direction de la Providence, par rapport aux hommes et aux événements futurs, n'est pas aussi cachée aux habitants du monde spirituel qu'elle l'est à nous ;

« 3° Nous en pouvons conclure que la pénétration des Esprits dégagés de la matière est d'une bien plus grande étendue que celle des Esprits renfermés dans des corps, puisque les premiers savent ce qui doit nous arriver, lorsque nous l'ignorons nous-mêmes.

« La persuasion de l'existence du monde des Esprits nous peut être utile de plusieurs manières différentes. Nous sommes les maîtres surtout de tirer de grands avantages de la certitude où nous sommes qu'ils savent dévoiler l'avenir, et nous communiquer les lumières qu'ils ont là-dessus, d'une manière qui nous fait veiller à notre con-

duite, éviter des malheurs, songer à nos intérêts et même attendre la mort d'une âme ferme et d'un esprit préparé à la recevoir avec constance et avec une fermeté chrétienne. Ce serait aussi un moyen sûr d'étendre la sphère de nos lumières et de nous faire raisonner avec justesse sur la véritable valeur des choses.

Page 427. – Si l'on faisait un semblable usage (repentir et réforme d'une mauvaise conduite) des apparitions réelles du diable, je suis convaincu que ce serait le moyen de le chasser pour jamais du monde invisible. Il est très naturel de croire qu'il nous rendrait des visites fort rares, s'il était persuadé, par son expérience, qu'elles nous porteraient à la vertu, bien loin de nous faire donner dans des pièges ; du moins, ne viendrait-il jamais nous voir de son propre mouvement, et il faudrait une force supérieure pour l'y déterminer. »

Page 457. – « Ma conversion vient directement du ciel. La lumière qui environna saint Paul sur le chemin de Damas ne le frappa point plus vivement que celle qui m'a ébloui. Il est vrai qu'elle n'était pas accompagnée par quelque voix du ciel, mais je suis sûr qu'une voix secrète a parlé efficacement à mon âme ; elle m'a fait comprendre que j'étais exposé à la colère de ce pouvoir, de cette majesté, de ce Dieu que j'ai renié auparavant avec toute l'impiété imaginable. »

Page 462. – « En un mot, des accidents pareils sont d'une grande force pour nous convaincre de l'influence de la Providence divine dans les affaires humaines, quelque petites qu'elles soient en apparence, de l'existence d'un *monde invisible*, et de la réalité du commerce des *intelligences pures* avec les Esprits enfermés dans des corps. J'espère que je n'aurai rien dit sur cette matière délicate, qui soit propre à faire donner mes lecteurs dans des fantaisies absurdes et ridicules. Je puis protester du moins que je n'en ai pas eu le dessein, et que mon intention a été uniquement d'exciter dans le cœur des hommes des sentiments respectueux pour la divinité et de la docilité pour les avertissements des *bons Esprits* qui s'intéressent à ce qui nous regarde. »

Remarque. – Il y a bientôt un siècle que Daniel de Foë, l'auteur de *Robinson*, écrivait ces choses qu'on dirait empruntées, jusqu'aux expressions, à la doctrine spirite moderne. Dans une seconde communication donnée à la Société de Paris, à la suite de la lecture de ces fragments, il a expliqué ses croyances sur ce point en disant qu'il appartenait à la secte des *théosophes*, secte qui, en effet, professait ces mêmes principes. Pourquoi donc cette doctrine n'a-t-elle pas pris alors l'extension qu'elle a aujourd'hui ? A cela, il y a plusieurs raisons : 1° les théosophes tenaient leurs doctrines presque secrètes ; 2° l'opinion des masses n'était pas mûre pour se les assimiler ; 3° il fallait qu'une succession d'événements donnât un autre cours aux

idées ; 4° il fallait que l'incrédulité préparât les voies, et que, par son développement, elle fût sentir le vide quelle creuse sous les pas de l'humanité, et la nécessité de quelque chose pour le combler ; 5° enfin, la Providence n'avait pas jugé qu'il fût encore temps de rendre générales les manifestations des Esprits ; c'est la généralisation de cet ordre de phénomènes qui a vulgarisé la croyance aux Esprits, et la doctrine qui en a été le corollaire.

Si les manifestations fussent restées le privilège de quelques individus, le Spiritisme ne serait pas encore sorti du foyer où il aurait pris naissance ; il serait encore, pour les masses, à l'état de théorie, d'opinion personnelle, sans consistance ; c'est la sanction pratique que, d'un bout du monde à l'autre, et presque instantanément, chacun a trouvé dans les manifestations, *provoquées ou spontanées*, qui a vulgarisé la doctrine, et lui donne une force irrésistible, en dépit de ceux qui la combattent.

Bien que les théosophes aient eu peu de retentissement et soient à peine sortis de l'obscurité, leurs travaux n'ont pas été perdus pour la cause ; ils ont semé des germes qui ne devaient fructifier que plus tard, mais qui ont formé des hommes prédisposés à l'acceptation des idées spirites, ainsi que l'a fait la secte des swedenborgiens, et plus tard celle des fourriéristes. Il est à remarquer que jamais une idée un peu grande ne fait une irruption brusque dans le monde. Souvent elle lance ses ballons d'essai plusieurs siècles avant son éclosion définitive ; c'est le travail de l'enfantement.

Notice bibliographique

Dieu dans la nature

PAR CAMILLE FLAMMARION¹⁶

Après avoir traité, comme on le sait, au point de vue de la science, la question de l'habitabilité des mondes, qui se lie intimement au Spiritisme, M. Flammarion aborde aujourd'hui la démonstration d'une autre vérité, la plus capitale sans contredit, car c'est la pierre angulaire de l'édifice social, celle aussi sans laquelle le Spiritisme n'aurait pas sa raison d'être : *L'existence de Dieu*. Le titre de son ouvrage : *Dieu dans la nature*, en résume toute l'économie ; il dit tout d'abord que ce n'est pas un livre liturgique, ni mystique, mais philosophique.

Du scepticisme d'un grand nombre de savants, on a conclu à tort que la science, par elle-même, est athée, ou conduit fatalement à l'athéisme ; c'est une erreur que M. Flammarion s'attache à réfuter, en démontrant que si les savants n'ont pas vu Dieu dans leurs recherches, c'est qu'ils n'ont pas voulu le voir. Tous les savants, d'ail-

¹⁶ Un fort volume in-12. Prix, 4 fr. Paris, Didier et Comp., quai des Grands-Augustins, 35.

leurs, sont loin d'être athées, mais on confond souvent le scepticisme à l'endroit des dogmes particuliers de tel ou tel culte avec l'athéisme. M. Flammarion s'adresse spécialement à la classe des philosophes qui font ouvertement profession de matérialisme.

« L'homme, dit-il, porte en sa nature une si impérieuse nécessité de s'arrêter à une conviction, particulièrement au point de vue de l'existence d'un ordonnateur du monde et de la destinée des êtres, que si nulle foi ne le satisfait, il a besoin de se démontrer que Dieu n'existe pas, et cherche le repos de son âme dans l'athéisme et la doctrine du néant. Aussi la question actuelle qui nous passionne n'est-elle plus de savoir quelle est la forme du Créateur, le caractère de la médiation, l'influence de la grâce, ni de discuter la valeur des arguments théologiques : la véritable question est de savoir si Dieu existe ou s'il n'existe pas. »

Dans ce travail, l'auteur a procédé de la même manière que dans sa *Pluralité des mondes habités*, il s'est placé sur le terrain même de ses adversaires. S'il eût puisé ses arguments dans la théologie, dans le Spiritisme ou dans des doctrines spiritualistes quelconques, il aurait posé des prémisses qui eussent été rejetées. C'est pourquoi il prend celle des négateurs et démontre, par les faits mêmes, qu'on arrive à une conclusion diamétralement opposée ; il n'invoque pas de nouveaux arguments controversables ; il ne se perd pas dans les nuages de la métaphysique, du subjectif et de l'objectif, dans les arguties de la dialectique ; il reste sur le terrain du positivisme ; il combat les athées avec leurs propres armes ; prenant un à un leurs arguments, il les détruit à l'aide de la science même qu'ils invoquent. Il ne s'appuie pas sur l'opinion des hommes ; son autorité, c'est la nature et il y montre Dieu en tout et partout.

« La nature expliquée par la science, dit-il, nous l'a montré dans un caractère particulier. Il est là, visible, comme la force intime de toutes choses. Nulle poésie humaine ne nous a paru comparable à la vérité naturelle, et le verbe éternel nous a parlé avec plus d'éloquence dans les œuvres les plus modestes de la nature, que l'homme dans ses chants les plus pompeux. »

Nous avons dit les motifs qui ont engagé M. Flammarion à se placer en dehors du Spiritisme, et nous ne pouvons que l'approuver ; si quelques personnes pensaient que c'est par antagonisme pour la doctrine, il suffirait, pour les désabuser, de citer le passage suivant :

« Nous pourrions ajouter, pour clore le chapitre de la personnalité humaine, quelques réflexions sur certains sujets d'étude encore mystérieux, mais non insignifiants. Le somnambulisme naturel, le magnétisme, le Spiritisme, offrent aux expérimentateurs sérieux qui savent les examiner scientifiquement des faits caractéristiques qui suffiraient pour démontrer l'insuffisance des théories matérialistes.

Il est triste, nous l'avouons, pour l'observateur consciencieux, de voir le charlatanisme éhonté glisser son avidité perfide en des causes qui devraient être respectées ; il est triste de constater que quatre-vingt dix-neuf faits sur cent peuvent être faux ou imités ; mais un seul fait bien constaté déjoue toutes les négations. Or, quel parti prennent certains doctes personnages devant ces faits ? Ils les nient simplement. « *La science ne doute point*, dit en particulier M. Buchner, que tous les cas de prétendue clairvoyance ne soient des effets de jonglerie et de collusion. La lucidité est, par des raisons naturelles, une *impossibilité*. Il est dans les lois de la nature que les effets des sens soient bornés à certaines limites de l'espace qu'ils ne peuvent franchir. Personne n'a la faculté de deviner les pensées ni de voir avec les yeux fermés ce qui se passe autour de lui. Ces vérités sont basées sur des lois naturelles qui sont immuables et sans exceptions. »

« Eh ! monsieur le juge, vous les connaissez donc bien, les lois naturelles ? Heureux homme ! Que ne succombez-vous sous l'excès de votre science ! Mais quoi ? Je tourne deux pages, et voici ce que je lis :

« Le somnambulisme est un phénomène dont malheureusement nous n'avons que des observations très inexactes, quoiqu'il fût à désirer que nous en eussions des notions précises *à cause de son importance pour la science*. Cependant, *sans en avoir des données certaines* (écoutez !), *on peut reléguer parmi les fables* tous les faits merveilleux qu'on raconte des somnambules. Il n'est pas donné à un somnambule d'escalader les murs, etc. » Ah ! monsieur, que vous raisonnez donc sagement ! et que vous auriez bien fait, avant d'écrire, de savoir un peu ce que vous pensez ! »

Un compte rendu analytique de l'ouvrage exigerait des développements que le défaut d'espace nous interdit, et serait d'ailleurs superflu. Il nous suffisait de montrer le point de vue où s'est placé l'auteur pour en faire comprendre l'utilité. Réconcilier la science avec les idées spiritualistes, c'est aplanir les voies de son alliance avec le Spiritisme. L'auteur parle au nom de la science pure et non d'une science fantaisiste ou superficielle, et il le fait avec l'autorité que lui donne son savoir personnel. Son livre est un de ceux qui ont une place marquée dans les bibliothèques spirites, car c'est une *monographie* d'une des parties constituantes de la doctrine, où le croyant trouve à s'instruire aussi bien que l'incrédule. Nous aurons plus d'une fois l'occasion d'y revenir.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 10.

OCTOBRE 1867.

Le Spiritisme partout.

A propos des poésies de M. Marteau.

C'est une chose vraiment curieuse de voir ceux mêmes qui repoussent le nom du Spiritisme avec le plus d'obstination, en semer les idées à profusion. Il n'est pas de jour où, dans la presse, dans les œuvres littéraires, dans la poésie, dans les discours, dans les sermons même, on ne rencontre des pensées appartenant au plus pur Spiritisme. Demandez à ces écrivains s'ils sont Spirites, ils répondront avec dédain qu'ils s'en garderaient bien ; si vous leur dites que ce qu'ils ont écrit est du Spiritisme, ils répondront que cela ne se peut pas, parce que ce n'est pas l'apologie des Davenport et des tables tournantes. Pour eux, tout le Spiritisme est là, ils n'en sortent pas, et n'en veulent pas sortir ; ils ont prononcé : leur jugement est sans appel.

Ils seraient bien surpris, cependant, s'ils savaient qu'ils font à chaque instant du Spiritisme sans le savoir, qu'ils le coudoient sans se douter qu'ils en sont si près ! Mais, qu'importe le nom, si les idées fondamentales sont acceptées ! Que fait la forme de la charrue, pourvu qu'elle prépare le terrain ? Au lieu d'arriver tout d'une pièce, l'idée arrive par fragments, voilà toute la différence ; or, quand plus tard, on verra que ces fragments réunis ne sont autre chose que le Spiritisme, on reviendra forcément sur l'opinion qu'on s'en était faite. Les Spirites ne sont pas assez puérils pour attacher plus d'importance au mot qu'à la chose ; c'est pourquoi ils se félicitent de voir leurs idées se répandre sous une forme quelconque.

Les Esprits qui conduisent le mouvement, se disent : Puisqu'ils ne veulent pas de la chose sous ce nom, nous allons la leur faire accep-

ter en détail sous une autre forme ; se croyant les inventeurs de l'idée, ils en seront eux-mêmes les propagateurs. Nous ferons comme avec les malades qui ne veulent pas de certains remèdes, et qu'on leur fait prendre sans qu'ils s'en doutent, en en changeant la couleur.

Les adversaires connaissent en général si peu ce qui constitue le Spiritisme, que nous mettons en fait que le Spirite le plus fervent, qui ne serait pas connu pour tel, pourrait, à l'aide de quelques précautions oratoires, et pourvu surtout qu'il s'abstînt de parler des Esprits, développer les principes les plus essentiels de la doctrine, et se faire applaudir par ceux mêmes qui ne lui eussent pas laissé prendre la parole, s'il se fût présenté comme adepte.

Mais d'où viennent ces idées, puisque ceux qui les émettent ne les ont pas puisées dans la doctrine qu'ils ne connaissent pas ?

Nous l'avons déjà dit plusieurs fois : lorsqu'une vérité est arrivée à terme, et que l'esprit des masses est mûr pour se l'assimiler, l'idée germe partout ; elle est dans l'air, portée sur tous les points par les courants fluidiques ; chacun en aspire quelques parcelles, et les émet comme si elles étaient écloses dans son cerveau. Si quelques-uns s'inspirent de l'idée spirite sans oser l'avouer, il est certain que chez beaucoup elle est spontanée. Or, le Spiritisme se trouvant être la collectivité et la coordination de ces idées partielles, par la force des choses il sera un jour le trait d'union entre ceux qui les professent ; c'est une question de temps.

Il est à remarquer que lorsqu'une idée doit prendre rang dans l'humanité, tout concourt à lui frayer la voie ; il en est ainsi du Spiritisme. En observant ce qui se passe dans le monde en ce moment, les évènements grands et petits qui surgissent ou se préparent, il n'est pas un Spirite qui ne se dise que tout semble fait exprès pour aplanir les difficultés et faciliter son établissement ; ses adversaires eux-mêmes semblent poussés par une force inconsciente à déblayer la route, et à creuser un abîme sous leurs pas, pour mieux faire sentir la nécessité de le combler.

Et qu'on ne croie pas que les contraires soient nuisibles ; loin de là. Jamais l'incrédulité, l'athéisme et le matérialisme, n'ont plus hardiment levé la tête, et affiché leurs prétentions. Ce ne sont plus des opinions personnelles, respectables comme tout ce qui est du ressort de la conscience intime, ce sont des doctrines que l'on veut imposer, et à l'aide desquelles on prétend gouverner les hommes malgré eux. L'exagération même de ces doctrines en est le remède, car on se demande ce que serait la société, si jamais elles venaient à préva-

loir. Il fallait cette exagération pour mieux faire comprendre le bienfait des croyances qui peuvent être la sauvegarde de l'ordre social.

Mais aveuglement étrange ! ou pour mieux dire, aveuglement providentiel ! ceux qui veulent se substituer à ce qui existe, comme ceux qui veulent s'opposer aux idées nouvelles, au moment où les plus graves questions s'agitent, au lieu d'attirer à eux, de se concilier les sympathies par la douceur, la bienveillance et la persuasion, semblent prendre à tâche de tout faire pour inspirer la répulsion ; ils ne trouvent rien de mieux que de s'imposer par la violence, de comprimer les consciences, de froisser les convictions, de persécuter. Singulier moyen de se faire bien voir des populations !

Dans l'état actuel de notre monde, la persécution est le baptême obligé de toute croyance nouvelle de quelque valeur. Le Spiritisme recevant le sien, c'est la preuve de l'importance qu'on y attache.

Mais nous le répétons, tout cela a sa raison d'être et son utilité : il faut qu'il en soit ainsi pour préparer les voies. Les Spiritistes doivent se considérer comme des soldats sur un champ de bataille ; ils se doivent à la cause, et ne peuvent attendre le repos que lorsque la victoire sera remportée. Heureux ceux qui auront contribué à la victoire au prix de quelques sacrifices !

Pour l'observateur qui contemple de sang-froid le travail d'enfantement de l'idée, c'est quelque chose de merveilleux de voir comment tout, même ce qui, au premier abord, paraît insignifiant ou contraire, converge en définitive vers le même but ; de voir la diversité et la multiplicité des ressorts que les puissances invisibles mettent en jeu pour atteindre ce but ; tout leur sert, tout est utilisé, même ce qui nous semble mauvais.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter des fluctuations que le Spiritisme peut éprouver dans le conflit des idées qui sont en fermentation ; c'est un effet de l'effervescence même qu'il produit dans l'opinion, où il ne peut rencontrer partout des sympathies ; il faut s'attendre à ces fluctuations jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. En attendant, l'idée marche, c'est l'essentiel ; et, comme nous l'avons dit en commençant, elle se fait jour par tous les pores ; tous, amis et ennemis, y travaillent comme à l'envi, et il n'est pas douteux que sans l'active coopération involontaire des adversaires, les progrès de la doctrine, qui n'a jamais fait de réclames pour se faire connaître, n'auraient pas été aussi rapides.

On croit étouffer le Spiritisme en proscrivant le nom ; mais comme

il ne consiste pas dans les mots, si on lui ferme la porte à cause de son nom, il pénètre sous la forme impalpable de l'idée. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que beaucoup de ceux qui le repoussent ne le connaissant pas, ne voulant pas le connaître, ignorant, par conséquent, son but, ses tendances et ses principes les plus sérieux, acclament certaines idées, qui parfois sont les leurs, sans se douter que souvent elles font partie essentielle et intégrante de la doctrine. S'ils le savaient il est probable qu'ils s'abstiendraient.

Le seul moyen d'éviter la méprise serait d'étudier la doctrine à fond pour savoir ce qu'elle dit et ce qu'elle ne dit pas. Mais alors surgirait un autre embarras : le Spiritisme touche à tant de questions, les idées qui se groupent autour de lui sont si multiples, que si l'on voulait s'abstenir de parler de tout ce qui s'y rattache, on se trouverait souvent singulièrement empêché, et souvent même arrêté dans les élans de ses propres inspirations ; car on se convaincrat, par cette étude, que le Spiritisme est en tout et partout, et l'on serait surpris de le trouver chez les écrivains les plus accrédités ; bien plus, on se surprendrait soi-même à en faire en maintes circonstances, sans le vouloir ; or, une idée qui devient le patrimoine commun est impérissable.

Nous avons plusieurs fois déjà reproduit les pensées spirites que l'on trouve à profusion dans la presse et les écrits de tous genres, et nous continuerons à le faire de temps en temps sous ce titre : *le Spiritisme partout*. L'article suivant vient surtout à l'appui des réflexions ci-dessus ; il est extrait du *Phare de la Manche*, journal de Cherbourg, du 18 août 1867.

L'auteur y rend compte d'un recueil de poésie de M. Amédée Marteau¹⁷, et à ce sujet il s'exprime ainsi :

« Il y a deux mille ans, quelque temps avant l'établissement du Christianisme, la caste sacerdotale des druides enseignait à ses adeptes une doctrine étrange. Elle disait : Aucun être ne finira jamais ; mais tous les êtres, excepté Dieu, ont commencé. Tout être est créé au plus bas degré de l'existence. L'âme est d'abord sans conscience d'elle-même ; soumise aux lois invariables du monde physique, esprit esclave de la matière, force latente et obscure, elle monte fatalement les degrés de la nature inorganique, puis de la nature organisée. Alors l'éclair tombe du ciel, l'être se connaît, il est homme.

« L'âme humaine commence dans un demi-jour les épreuves de

¹⁷ *Espoirs et Souvenirs*, chez Hachette, 77, boulevard Saint-Germain.

son libre arbitre ; elle se fait à elle-même sa destinée, elle avance d'existence en existence, de transmigration en transmigration, par la délivrance que lui donne la mort ; ou bien, elle tourne sur elle-même, elle retombe d'échelon en échelon, si elle n'a pas mérité de s'élever, sans qu'aucune chute, néanmoins, soit à jamais irréparable.

« Lorsque l'âme est arrivée au plus haut point de science, de force, de vertu dont la condition humaine est susceptible, elle échappe au cercle des épreuves et des transmigrations, elle atteint le terme du bonheur : le ciel. Une fois parvenu à ce terme, l'homme ne retombe plus ; il monte toujours, il s'élève vers Dieu par un progrès éternel, sans toutefois jamais se confondre avec lui. Bien loin de perdre dans le ciel son activité, son individualité, c'est là que chaque âme en acquiert la pleine possession, avec la mémoire de tous les états antérieurs par lesquels elle a passé. Sa personnalité, sa nature propre s'y développent de plus en plus distinctes, au fur et à mesure qu'elle gravit sur une échelle infinie, dont les degrés ne sont que des accomplissements de vie qui ne sont plus séparés par la mort.

« Telle était la conception que le druidisme s'était faite de l'âme et de ses destinées. C'était l'idée pythagoricienne agrandie, devenue dogme et appliquée à l'infini.

« Comment cette opinion, après avoir sommeillé tant de siècles dans les limbes de l'intelligence humaine, se réveille-t-elle aujourd'hui ? peut-être a-t-elle sa raison d'être dans la révolution qui, depuis Galilée, s'est opérée dans le système astronomique ; peut-être doit-elle sa résurrection aux séduisantes perspectives qu'elle présente aux rêveries des philosophes et des penseurs ; ou enfin, à cette curiosité native qui pousse sans cesse l'homme vers l'inconnu.

Quoi qu'il en soit, Fontenelle est le premier dont la plume spirituelle a renouvelé ces questions dans son charmant badinage sur la pluralité des mondes.

« De l'habitabilité des mondes à la transmigration des âmes la pente est glissante, et notre siècle s'y est laissé entraîner. Il s'est emparé de cette idée, et, l'étayant sur l'astronomie, il essaye de l'élever à la hauteur d'une science. Jean Reynaud l'a développée, sous une forme magistrale, dans *Ciel et Terre* ; Lamennais l'adopte et la généralise dans *l'Esquisse d'une philosophie* ; Lamartine et Hugo la préconisent ; Maxime Ducamp l'a popularisée dans un roman ; Flammarion a publié un livre en sa faveur ; et enfin, M. Amédée Marteau, dans une œuvre poétique, que nous avons lue avec le plus

vif intérêt, revêt des couleurs de sa palette séduisante cette vaste et magnifique utopie.

« M. Marteau est le poète de l'idée nouvelle ; il est un croyant enthousiaste et dévoué de la transmigration des âmes dans les corps célestes, et il faut convenir qu'il a réussi à traiter de main de maître ce splendide sujet. Dieu, l'homme, le temps, l'espace sont les inspireurs de sa muse. Abîmes vertigineux, élévations incommensurables, rien ne l'arrête, rien ne l'effraye. Il se joue dans l'immensité, il côtoie sans pâlir les rivages de l'infini. Il voyage dans les astres, comme un aigle sur les hautes cimes. Il décrit dans un langage harmonieux, avec une précision mathématique, leurs formes, leur marche, leur couleur, leurs contours. »

Après avoir cité un fragment d'une des odes de ce recueil, l'auteur de l'article ajoute :

« M. Marteau n'est pas seulement un poète d'une haute distinction, il est, de plus, un philosophe et un savant. L'astronomie lui est familière ; il émaille sa poésie avec la poudre d'or qu'il fait tomber des sphères sidérales. Nous ne saurions dire ce qui nous a le plus captivé, ou de l'intérêt de la diction, ou de l'originalité de la pensée. Tout cela s'agence, se coordonne d'une manière si nette, si claire, si naturelle, qu'on demeure comme fasciné sous le charme.

« Nous ne connaissons pas M. Marteau ; mais nous pensons que si, pour composer un livre comme celui-ci, il faut être doué d'un grand talent, il faut aussi être doué d'un grand cœur ; car, dans cet auteur, tout respire l'amour de l'homme et l'amour de Dieu.

« Aussi ne pouvons-nous trop engager tous ceux que n'absorbent pas les soucis et les intérêts matériels à jeter un coup d'œil sur les œuvres de M. Marteau. Ils y trouveront des consolations et des espérances, sans compter les jouissances intellectuelles que fait éprouver la lecture d'une poésie généreuse, riche de conceptions, idéale, et destinée, nous n'en doutons pas, à un brillant succès. »

DIGARD.

L'exposé de la doctrine druidique sur les destinées de l'âme, par lequel débute l'article, est, comme on le voit, un résumé complet de la doctrine spirite sur le même sujet. L'auteur le sait-il ? Il est permis d'en douter, autrement il serait étrange qu'il se fût abstenu de citer le Spiritisme, à moins qu'il n'ait craint de lui faire une part dans les éloges qu'il prodigue aux idées de l'auteur. Nous ne lui ferons pas l'injure de lui supposer cette puérile partialité ; nous aimons donc mieux croire qu'il en ignore jusqu'à l'existence. Quand il se

demande : « Comment cette opinion, après avoir sommeillé tant de siècles dans les limbes de l'intelligence humaine, se réveille-t-elle aujourd'hui ? » s'il avait étudié le Spiritisme, le Spiritisme lui aurait répondu, et il aurait vu que ces idées sont plus populaires qu'il ne le croit.

« M. Marteau, dit-il, est le poète de l'idée nouvelle ; il est un croyant enthousiaste et dévoué de la transmigration des âmes dans les corps célestes, et il faut convenir qu'il a réussi à traiter de main de maître ce splendide sujet. » Plus loin, il ajoute : « Si, pour composer un livre comme celui-ci, il faut être doué d'un grand talent, il faut aussi être doué d'un grand cœur, car, dans cet auteur, tout respire l'amour de l'homme et l'amour de Dieu. » M. Marteau n'est donc pas un fou pour professer de pareilles idées ? Jean Reynaud, Lamennais, Lamartine, Victor Hugo, Louis Jourdan, Maxime Ducamp, Flammarion, ne sont donc pas des fous pour les avoir préconisées ? Faire l'éloge des hommes, n'est-ce pas faire l'éloge de leurs principes ? Et d'ailleurs, peut-on faire un plus grand éloge d'un livre que de dire que les lecteurs y puiseront des espérances et des consolations ? Puisque ces doctrines sont celles du Spiritisme, n'est-ce pas accrédi-ter celles-ci dans l'opinion ?

Ainsi voilà un article où l'on dirait que le nom du Spiritisme est omis à dessein, et où l'on acclame les idées qu'il professe sur les points les plus essentiels : la pluralité des existences et les destinées de l'âme.

Madame la comtesse Adélaïde de Clérambert,

Médium médecin.

Madame la comtesse de Clérambert habitait à Sain-Symphorien-sur-Coise, département de la Loire ; elle est morte il y a quelques années dans un âge avancé. Douée d'une intelligence supérieure, elle avait, dès son jeune âge, montré un goût particulier pour les études médicales, et se complaisait dans la lecture des ouvrages traitant de cette science. Dans les vingt dernières années de sa vie, elle s'était consacrée au soulagement de la souffrance avec un dévouement tout philanthropique et la plus entière abnégation. Les nombreuses guérisons qu'elle opérait sur des personnes réputées incurables, lui avaient fait une certaine réputation ; mais, aussi modeste que charitable, elle n'en tirait ni vanité ni profit.

A ses connaissances médicales acquises, dont elle faisait sans doute usage dans ses traitements, elle joignait une faculté d'intuition qui n'était autre qu'une médiumnité inconsciente, car elle traitait souvent par correspondance, et, sans avoir vu les malades, décrivait parfaitement la maladie ; du reste, elle disait elle-même qu'elle recevait des instructions, sans s'expliquer sur la manière dont elles lui étaient transmises. Elle avait eu maintes fois des manifestations matérielles, tels que apports, déplacements d'objets et autres phénomènes de ce genre, quoiqu'elle ne connût pas le Spiritisme. Un jour un de ses malades lui écrivait qu'il lui était survenu des abcès, et, pour lui en donner une idée, en avait taillé le patron sur une feuille de papier ; mais, ayant oublié de le joindre à sa lettre, cette dame lui répondit par le retour du courrier : « Le patron dont vous m'annoncez l'envoi n'étant point dans votre lettre, j'ai pensé que c'était un oubli de votre part ; je viens d'en trouver un ce matin dans mon tiroir, qui doit être pareil au vôtre et que je vous adresse. » En effet, ce patron reproduisait exactement la forme et la grandeur des abcès.

Elle ne traitait ni par le magnétisme, ni par l'imposition des mains, ni par l'intervention ostensible des Esprits, mais par l'emploi de médicaments que le plus souvent elle préparait elle-même, d'après les indications qui lui étaient fournies. Sa médication variait pour la même maladie selon les individus ; elle n'avait point de recette secrète d'une efficacité universelle, mais se guidait selon les circonstances. Le résultat était quelquefois presque instantané, et dans certains cas ne s'obtenait qu'après un traitement suivi, mais toujours court relativement à la médecine ordinaire. Elle a guéri radicalement un grand nombre d'épileptiques et de malades atteints d'affections aiguës ou chroniques abandonnés des médecins.

Madame de Clérambert n'était donc point un Médium guérisseur dans le sens attaché à ce mot, mais un *Médium médecin*. Elle jouissait d'une clairvoyance qui lui faisait voir le mal, et la guidait dans l'application des remèdes qui lui étaient inspirés, secondée en outre par la connaissance qu'elle avait de la matière médicale et surtout des propriétés des plantes. Par son dévouement, son désintéressement moral et matériel, qui ne se sont jamais démentis, par son inaltérable bienveillance pour ceux qui s'adressaient à elle, madame de Clérambert, de même que l'abbé prince de Hohenlohe, a dû de conserver jusqu'à la fin de sa vie la précieuse faculté qui lui avait été accordée, et qu'elle aurait sans doute vue s'affaiblir et disparaître, si elle n'eût pas persévéré dans le noble usage qu'elle en faisait.

Sa position de fortune, sans être très brillante, était suffisante pour ôter tout prétexte à une rémunération quelconque ; elle ne demandait donc absolument rien, mais elle recevait des riches, reconnaissants d'avoir été guéris, ce qu'ils croyaient devoir donner, et elle l'employait à subvenir aux besoins de ceux qui manquaient du nécessaire.

Les documents de la note ci-dessus ont été fournis par une personne qui a été guérie par madame de Clérambert, et ils ont été confirmés par d'autres personnes qui l'ont connue. Cette notice ayant été lue à la Société spirite de Paris, madame de Clérambert fit la réponse ci-après :

(Société spirite de Paris, 5 avril 1867, Méd. M. Desliens.)

Évocation. – Le récit que nous venons de lire nous donne naturellement le désir de nous entretenir avec vous, et de vous compter au nombre des Esprits qui veulent bien concourir à notre instruction. Nous espérons que vous voudrez bien vous rendre à notre appel, et, dans ce cas, nous prendrons la liberté de vous adresser les questions suivantes :

1° Que pensez-vous de la notice qu'on vient de lire et des réflexions qui l'accompagnent ?

2° Quelle est l'origine de votre goût inné pour les études médicales ?

3° Par quelle voie receviez-vous les inspirations qui vous étaient données pour le traitement des malades ?

4° Pouvez-vous, comme Esprit, continuer de rendre les services que vous rendiez comme incarnée, lorsque vous seriez appelée par un malade, à l'aide d'un Médium ?

Réponse. – Je vous remercie, monsieur le président, des paroles bienveillantes que vous avez bien voulu prononcer à mon intention, et j'accepte volontiers l'éloge que vous avez fait de mon caractère. Il est, je crois, l'expression de la vérité, et je n'aurai point l'orgueil ou la fausse modestie de le récuser. Instrument choisi par la Providence, sans doute à cause de ma bonne volonté et de l'aptitude particulière qui favorisait l'exercice de ma faculté, je n'ai fait que mon devoir en me consacrant au soulagement de ceux qui se réclamaient à mon secours. Accueillie quelquefois par la reconnaissance, souvent par l'oubli, mon cœur ne s'est pas plus enorgueilli des suffrages des

uns qu'il n'a souffert de l'ingratitude des autres, attendu que je savais fort bien être indigne des uns et me mettre au-dessus des autres.

Mais c'est assez s'occuper de ma personne ; venons-en à la faculté qui m'a valu l'honneur d'être appelée au milieu de cette Société sympathique, où l'on aime à reposer sa vue, surtout lorsqu'on a été comme moi en butte à la calomnie et aux attaques malveillantes de ceux dont on a froissé les croyances ou gêné les intérêts. Que Dieu leur pardonne comme je l'ai fait moi-même !

Dès ma plus tendre enfance, et par une sorte d'attrait naturel, je me suis occupée de l'étude des plantes et de leur action salutaire sur le corps humain. D'où me venait ce goût ordinairement peu naturel à mon sexe ? Je l'ignorais alors, mais je sais aujourd'hui que ce n'était pas la première fois que la santé humaine était l'objet de mes plus vives préoccupations : j'avais été médecin. Quant à la faculté particulière qui me permettait de voir à distance le diagnostic des affections de certains malades (car je ne voyais pas pour tout le monde), et de prescrire les médicaments qui devaient rendre la santé, elle était toute semblable à celle de vos MédiuMS médecins actuels ; comme eux, j'étais en rapport avec un être occulte qui se disait Esprit, et dont l'influence salutaire m'a aidée puissamment à soulager les infortunés qui se réclamaient à moi. Il m'avait prescrit le désintéressement le plus complet, sous peine de perdre instantanément une faculté qui faisait mon bonheur. Je ne sais pour quelle raison, peut-être parce qu'il eût été prématuré de dévoiler l'origine de mes prescriptions, il m'avait également recommandé, de la manière la plus formelle, de ne point dire de qui je tenais les ordonnances que j'adressais à mes malades. Enfin, il considérait le désintéressement moral, l'humilité et l'abnégation comme une des conditions essentielles à la perpétuation de ma faculté. J'ai suivi ses conseils et m'en suis bien trouvée.

Vous avez raison, monsieur, de dire que les médecins seront appelés un jour à jouer un rôle de même nature que le mien, lorsque le Spiritisme aura pris l'influence considérable qui le fera, dans l'avenir, l'instrument universel du progrès et du bonheur des peuples ! Oui, certains médecins auront des facultés de cette nature, et pourront rendre des services d'autant plus grands que leurs connaissances acquises leur permettront plus facilement de s'assimiler spirituellement les instructions qui leur seront données. Il est un fait que vous avez dû remarquer, c'est que les instructions qui traitent de sujets spéciaux sont d'autant plus facilement, et d'autant plus largement

développées, que les connaissances personnelles du Médium sont plus rapprochées de la nature de celles qu'il est appelé à transmettre. Aussi, je pourrais certainement prescrire des traitements aux malades qui s'adresseraient à moi pour obtenir leur guérison, mais je ne le ferais pas avec la même facilité avec tous les instruments ; tandis que les uns transmettraient facilement mes ordonnances, d'autres ne pourraient le faire qu'incorrectement ou incomplètement. Cependant, si mon concours peut vous être utile, en quelque circonstance que ce soit, je me ferai un plaisir de vous aider dans vos travaux selon la mesure de mes connaissances, hélas ! bien bornées en dehors de certaines attributions spéciales.

ADÈLE DE CLÉRAMBERT.

Remarque. L'Esprit signe *Adèle*, tandis que, de son vivant, elle s'appelait *Adélaïde* ; lui en ayant demandé la raison, elle a répondu qu'*Adèle* était son véritable nom, et que ce n'était que par une habitude d'enfance qu'on l'appelait *Adélaïde*.

Les Médecins-Médiums.

Madame la comtesse de Clérambert, dont nous avons parlé dans l'article précédent, offrait une des variétés de la faculté de guérir qui se présente sous une infinité d'aspects et de nuances appropriées aux aptitudes spéciales de chaque individu. Elle était, à notre avis, le type de ce que pourraient être beaucoup de médecins ; de ce que beaucoup seront sans doute quand ils entreront dans la voie de la spiritualité que leur ouvre le Spiritisme, car beaucoup verront se développer en eux des facultés intuitives qui leur seront d'un précieux secours dans la pratique.

Nous l'avons dit, et nous le répétons, ce serait une erreur de croire que la médiumnité guérissante vient détrôner la médecine et les médecins ; elle vient leur ouvrir une nouvelle voie, leur montrer, dans la nature, des ressources et des forces qu'ils ignoraient, et dont ils peuvent faire bénéficier la science et leurs malades ; leur prouver en un mot qu'ils ne savent pas tout, puisqu'il y a des gens qui, en dehors de la science officielle, obtiennent ce qu'ils n'obtiennent pas eux-mêmes. Nous ne faisons donc aucun doute qu'il n'y ait un jour des *médecins-médiums*, comme il y a des *médiums-médecins*, qui, à la science acquise, joindront le don de facultés médianimiques spéciales.

Seulement, comme ces facultés n'ont de valeur effective que par l'assistance des Esprits, qui peuvent en paralyser les effets en retirant

leur concours, qui déjouent à leur gré les calculs de l'orgueil et de la cupidité, il est évident qu'ils ne prêteront pas leur assistance à ceux qui les renieraient, et entendraient se servir d'eux secrètement au profit de leur propre réputation et de leur fortune. Comme les Esprits travaillent pour l'humanité, et ne viennent pas pour servir les intérêts égoïstes individuels ; qu'ils agissent, en tout ce qu'ils font, en vue de la propagation des doctrines nouvelles, il leur faut des soldats courageux et dévoués, et ils n'ont que faire des poltrons qui ont peur de l'ombre de la vérité. Ils seconderont donc ceux qui mettront, sans réticence et *sans arrière-pensée*, leurs aptitudes au service de la cause qu'ils s'efforcent de faire prévaloir.

Le désintéressement matériel, qui est un des attributs essentiels de la médiumnité guérissante, sera-t-il aussi une des conditions de la médecine médianimique ? Comment alors concilier les exigences de la profession avec une abnégation absolue ?

Ceci demande quelques explications, car la position n'est plus la même.

La faculté du médium guérisseur ne lui a rien coûté ; elle n'a exigé de lui ni étude, ni travail, ni dépenses ; il l'a reçue gratuitement pour le bien d'autrui, il en doit user gratuitement. Comme il faut vivre avant tout, s'il n'a pas, par lui-même, des ressources qui le rendent indépendant, il doit en chercher les moyens dans son travail ordinaire, comme il l'eût fait avant de connaître la médiumnité ; il ne donne à l'exercice de sa faculté que le temps qu'il peut matériellement y consacrer. S'il prend ce temps sur son repos, et s'il emploie à se rendre utile à ses semblables celui qu'il aurait consacré à des distractions mondaines, c'est du véritable dévouement, et il n'en a que plus de mérite. Les Esprits n'en demandent pas davantage et n'exigent aucun sacrifice déraisonnable. On ne pourrait considérer comme du dévouement et de l'abnégation l'abandon de son état pour se livrer à un travail moins pénible et plus lucratif. Dans la protection qu'ils accordent, les Esprits, auxquels on ne peut en imposer, savent parfaitement distinguer les dévouements réels des dévouements factices.

Tout autre serait la position des médecins-médiums. La médecine est une des carrières sociales que l'on embrasse pour s'en faire un état, et la science médicale ne s'acquiert qu'à titre onéreux, par un labeur assidu souvent pénible ; le savoir du médecin est donc un acquis personnel, ce qui n'est pas le cas de la médiumnité. Si, au savoir humain, les Esprits ajoutent leur concours par le don d'une aptitude

médianimique, c'est pour le médecin un moyen de plus de s'éclairer, d'agir plus sûrement et plus efficacement, ce dont il doit être reconnaissant, mais il n'en est pas moins toujours médecin ; c'est son état, qu'il ne le quitte pas pour se faire médium ; il n'y a donc rien de répréhensible à ce qu'il continue d'en vivre, et cela avec d'autant plus de raison que l'assistance des Esprits est souvent inconsciente, intuitive, et que leur intervention se confond parfois avec l'emploi des moyens ordinaires de guérison.

De ce qu'un médecin deviendrait médium, et serait assisté par les Esprits dans le traitement de ses malades, il ne s'ensuivrait donc pas qu'il dût renoncer à toute rémunération, ce qui l'obligerait à chercher en dehors de la médecine des moyens d'existence, et par le fait à renoncer à son état. Mais s'il est animé du sentiment des obligations que lui impose la faveur qui lui est accordée, il saura concilier ses intérêts avec les devoirs de l'humanité.

Il n'en est pas de même du désintéressement moral qui peut et doit dans tous les cas être absolu. Celui qui, au lieu de voir dans la faculté médianimique un moyen de plus d'être utile à ses semblables, n'y chercherait qu'une satisfaction d'amour-propre ; qui se ferait un mérite personnel des succès qu'il obtient par ce moyen, en dissimulant la cause véritable, manquerait à son premier devoir. Celui qui, sans renier les Esprits, ne verrait dans leur concours, direct ou indirect, qu'un moyen de suppléer à l'insuffisance de sa clientèle productive, de quelque apparence philanthropique qu'il se couvre aux yeux des hommes, ferait, par cela même, acte d'exploitation ; dans l'un et l'autre cas de tristes déceptions en seraient la conséquence inévitable, parce que les simulacres et les faux-fuyants ne peuvent abuser les Esprits qui lisent au fond de la pensée.

Nous avons dit que la médiumnité guérissante ne tuera ni la médecine ni les médecins, mais elle ne peut manquer de modifier profondément la science médicale. Il y aura sans doute toujours des médiums guérisseurs, parce qu'il y en a toujours eu, et que cette faculté est dans la nature ; mais ils seront moins nombreux et moins recherchés à mesure que le nombre des *médecins-médiums* augmentera, et lorsque la science et la médiumnité se prêteront un mutuel appui. On aura plus de confiance dans les médecins quand ils seront médiums, et plus de confiance dans les médiums quand ils seront médecins.

On ne peut contester les vertus curatives de certaines plantes et autres substances que la Providence a mises sous la main de l'homme,

en plaçant le remède à côté du mal ; l'étude de ces propriétés est du ressort de la médecine. Or, comme les médiums guérisseurs n'agissent que par l'influence fluïdique, sans l'emploi de médicaments, s'ils devaient un jour supplanter la médecine, il en résulterait qu'en dotant les plantes de propriétés curatives, Dieu aurait fait une chose inutile, ce qui n'est pas admissible. Il faut donc considérer la médiumnité guérissante comme un mode spécial et non comme un moyen absolu de guérison ; le fluide, comme un nouvel agent thérapeutique applicable à certains cas, et venant ajouter une nouvelle ressource à la médecine ; par conséquent, la médiumnité guérissante et la médecine, comme devant désormais marcher concurremment, destinées à s'entraider, à se suppléer et à se compléter, l'une par l'autre. Voilà pourquoi on peut être médecin sans être médium guérisseur, et médium guérisseur sans être médecin.

Alors pourquoi cette faculté se développe-t-elle aujourd'hui à peu près exclusivement chez les ignorants plutôt que chez les hommes de science ? Par la raison bien simple que, jusqu'à présent, les hommes de science la repoussent ; quand ils l'accepteront, ils la verront se développer parmi eux comme parmi les autres. Celui qui la posséderait aujourd'hui, irait-il la proclamer ? Non ; il la cacherait avec le plus grand soin. Puisqu'elle serait inutile entre ses mains, à quoi bon la lui donner ? autant vaudrait donner un violon à un homme qui ne sait pas ou ne veut pas en jouer.

A cet état de choses, il y a un autre motif capital. En donnant à des ignorants le don de guérir des maux que ne peuvent guérir les savants, c'est pour prouver à ceux-ci qu'ils ne savent pas tout, et qu'il y a des lois naturelles en dehors de celles que reconnaît la science. Plus la distance entre l'ignorance et le savoir est grande, plus le fait est évident. Lorsqu'il se produit chez celui qui ne sait rien, c'est une preuve certaine que le savoir humain n'y est pour rien.

Mais comme la science ne peut être un attribut de la matière, la connaissance du mal et des remèdes par intuition, ainsi que la faculté voyante, ne peuvent être les attributs que de l'Esprit ; elles prouvent en l'homme l'existence de l'être spirituel, doué de perceptions indépendantes des organes corporels, et souvent des connaissances acquises antérieurement, dans une précédente existence. Ces phénomènes ont donc à la fois pour conséquence d'être utiles à l'humanité, et de prouver l'existence du principe spirituel.

Le caïd Hassan, guérisseur tripolitain **ou la Bénédiction du sang.**

Le fait suivant, publié dans le *Tour du monde*, pages 74 et suivantes, est tiré des *Promenades dans la Tripolitaine*, par M. le baron de Krafft.

« J'ai souvent pour guide et pour compagnon de promenade dans mes courses hors de la ville, le *cavas-bachi* (chef des janissaires) du consulat de France, que le consul général a l'obligeance de mettre à ma disposition. C'est un magnifique nègre du Ouadaï, haut de six pieds, et qui, malgré sa barbe grisonnante, a conservé toute l'activité et toute l'énergie de la jeunesse. Le caïd *Hassan* n'est pas un homme du commun : il a gouverné pendant dix-huit ans, au temps des Caramanlys, la tribu des Ouerchéfâna, et nul n'a su mieux que lui tenir en bride cette peuplade remuante. Brave jusqu'à la témérité, il a toujours défendu les intérêts de ses administrés contre les tribus voisines, et, au besoin, contre le gouvernement lui-même ; mais, en même temps, les siens ne pouvaient pas davantage se livrer à leurs caprices, et l'on ne badinait pas avec la sévérité du caïd *Hassan*. Pour lui, la vie d'un homme était à peine plus précieuse que celle d'un mouton, et certainement on l'embarrasserait bien en lui demandant le nombre exact des têtes qu'il a fait tomber de sa main, tant sa conscience est tranquille à cet égard. Excellent homme, du reste, et tout dévoué au consulat qu'il sert depuis dix ans.

« Dans une de nos premières sorties, je vis un groupe de cinq ou six femmes s'approcher de lui d'un air suppliant. Deux d'entre elles avaient dans les bras de pauvres petits enfants à la mamelle, dont le visage, la tête et le cou étaient couverts d'une plaque dartreuse et de croûtes purulentes. C'était affreux et dégoûtant à voir.

« – Notre père, dirent les mères désolées au caïd *Hassan*, c'est le prophète de Dieu qui t'amène auprès de notre maison, car nous voulions aller à la ville pour te trouver et voilà bien dix jours que nous en attendons l'occasion. Le *djardoun* (petit lézard blanc très inoffensif) a passé sur notre sein, et a empoisonné notre lait ; vois l'état de tes enfants, et guéris-les pour que Dieu te bénisse.

« – Es-tu donc médecin ? dis-je à mon compagnon.

« – Non, me répondit-il, mais j'ai *la bénédiction du sang* sur les mains, et quiconque l'a comme moi peut, comme moi, guérir cette maladie. C'est un don naturel de tout homme dont le bras a coupé quelques têtes. – Allons, les femmes, donnez ce qu'il faut.

« Et aussitôt, une des mères présente au docteur une poule

blanche, sept œufs et trois pièces de vingt paras ; puis, elle s'accroupit à ses pieds, élevant au-dessus de sa tête le petit patient. Hassan tire gravement de sa ceinture son briquet et sa pierre à fusil, comme s'il voulait allumer une pipe. *Bismillah* ! (au nom de Dieu !) dit-il, et il se met à faire jaillir du silex de nombreuses étincelles sur l'enfant malade, tout en récitant le *sourat-el-fatéha*, le premier chapitre du Coran.

« L'opération terminée, l'autre enfant eut son tour, moyennant la même offrande, et les femmes partirent joyeuses après avoir baisé respectueusement la main qui venait de rendre la santé à leurs fils.

« Il paraît que ma figure décelait clairement mon incrédulité, car le caïd Hassan, tout en ramassant, pour les emporter, les honoraires de sa cure merveilleuse, cria à ses clientes : « Ne manquez pas de venir dans sept jours me présenter vos enfants à la *skifa* du consulat. » (La *skifa* est le vestibule extérieur, la salle d'attente dans les grandes maisons.)

« En effet, une semaine plus tard, les petites créatures me furent représentées ; l'une était guérie complètement, l'autre n'avait plus que quelques cicatrices d'une apparence fort satisfaisante, indiquant une guérison toute prochaine. Je demeurai stupéfait, mais non convaincu ; cependant, plus de vingt expériences semblables m'ont depuis forcé de croire à l'incroyable vertu des mains bénies par le sang. »

Il y a des gens que les faits même les plus patents ne peuvent convaincre ; il faut toutefois convenir que, dans celui-ci, il est logiquement permis de ne pas croire à l'efficacité de la *bénédition du sang*, obtenue surtout dans de telles conditions, pas plus qu'à celle des étincelles du briquet. Cependant le fait matériel de la guérison n'en existe pas moins ; s'il n'a pas cette cause, il doit en avoir une autre ; si vingt expériences pareilles, à la connaissance du narrateur, sont venues le confirmer, cette cause ne peut être fortuite, et doit procéder d'une loi ; or, cette loi n'est autre que la faculté guérissante dont cet homme était doué. Dans son ignorance du principe, il attribuait cette faculté à ce qu'il appelait la *bénédition du sang*, croyance en rapport avec les mœurs du pays où la vie d'un homme est comptée pour rien. Le briquet et les autres formules sont des accessoires qui n'ont de valeur que dans son imagination, et qui servent sans doute, par l'importance qu'il y attache, à lui donner plus de confiance en lui-même, et, par suite, à augmenter sa puissance fluidique.

Ce fait soulève naturellement une question de principe touchant le

don de la faculté de guérir, et à laquelle répond la communication suivante donnée à ce sujet.

(Société de Paris, 23 février 1867, méd. M. Desliens.)

On s'étonne quelquefois, avec une apparence de raison, de rencontrer chez des individus indignes des facultés remarquablement développées, et qui sembleraient devoir être, de préférence, le partage des hommes vertueux et dépourvus de préjugés ; et cependant l'histoire des siècles passés présente, presque à chaque page, des exemples de médiumnités remarquables possédées par des Esprits inférieurs et impurs, par des fanatiques sans raison ! Quel peut être le motif d'une telle anomalie ?

Il n'y a cependant rien là qui puisse étonner, et une étude un peu sérieuse et réfléchie du problème en donnera la clef.

Lorsque des phénomènes saillants, appartenant à l'ordre extracorporel, sont produits, qu'arrive-t-il en effet ? – C'est que des individualités incarnées servent d'*organes de transmission* à la manifestation. Elles sont des *instruments* mus par une volonté extérieure. Or, demandera-t-on à un simple instrument ce que l'on exigerait de l'artiste qui le met en vibration ?... S'il est évident qu'un bon piano soit préférable à celui qui serait défectueux, il ne l'est pas moins que l'on distinguera, sur l'un comme sur l'autre, la touche de l'artiste de celle de l'écolier. – Si donc, l'Esprit qui intervient dans la guérison rencontre un bon instrument, il s'en servira volontiers ; sinon il emploiera celui qui s'offrira à lui, quelque défectueux qu'il soit.

Il faut aussi considérer que, dans l'exercice de la faculté médianimique, et en particulier dans l'exercice de la médiumnité guérissante, il peut se présenter deux cas bien distincts : ou le médium peut être guérisseur de son chef, ou il peut n'être que l'agent plus ou moins passif d'un moteur extracorporel.

Dans le premier cas, il ne pourra agir que si ses vertus et sa puissance morale le lui permettent. Il sera un exemple dans sa conduite privée ou publique, un modèle, un missionnaire venu pour servir de guide ou de signe de ralliement aux hommes de bonne volonté. Le Christ est la personnification suprême du guérisseur.

Quant à celui qui n'est que médium, étant instrument, il peut être plus ou moins défectueux, et les actes qui s'opèrent par son intermédiaire ne l'empêchent en aucune façon d'être imparfait, égoïste, orgueilleux ou fanatique. Membre de la grande famille humaine, au même titre que la généralité, il participe à toutes ses faiblesses.

Souvenez-vous de ces paroles de Jésus : « Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin. » Il faut donc voir une marque de la bonté de la Providence dans ces facultés qui se développent dans les milieux et chez des gens imparfaits ; c'est un moyen de leur donner la foi qui les amènera tôt ou tard au bien ; si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain ; ce sont des semences qui ne sont pas perdues, car, vous, Spiritistes, vous savez que rien ne se perd pour l'Esprit.

S'il n'est pas rare de rencontrer chez les natures les plus abruptes, moralement et physiquement, des facultés transcendantes, cela tient également à ce que ces individualités n'ayant que peu ou point de volonté personnelle, se bornent à laisser agir l'influence qui les dirige. On pourrait dire qu'ils opèrent d'instinct, tandis qu'une intelligence plus développée, voulant se rendre compte de la cause qui la met en mouvement, se mettrait parfois dans des conditions qui ne permettraient pas un accomplissement aussi facile des desseins providentiels.

Quelque bizarres et inexplicables que soient les effets qui se produisent sous vos yeux, étudiez-les attentivement avant d'en considérer un seul comme une infraction aux lois éternelles du Maître suprême ! Il n'en est pas un qui n'affirme son existence, sa justice et sa sagesse éternelles, et, si l'apparence dit le contraire, croyez bien que ce n'est qu'une apparence qui disparaîtra pour faire place à la réalité, avec une étude plus approfondie des lois connues et la connaissance de celles dont la découverte est réservée à l'avenir.

CLÉLIE DUPLANTIER.

Le zouave Jacob.

La faculté guérissante étant à l'ordre du jour, on ne sera pas surpris que nous y ayons consacré la plus grande partie de ce numéro, et assurément nous sommes loin d'avoir épuisé le sujet ; c'est pourquoi nous y reviendrons.

Pour fixer tout d'abord les idées d'un grand nombre de personnes intéressées dans la question relative à M. Jacob, et qui nous ont écrit ou pourraient nous écrire à son sujet, nous disons :

1° Que les séances de M. Jacob sont suspendues ; qu'ainsi il serait inutile de se présenter au lieu où il les tenait, rue de la Roquette, 80, et qu'il ne les a, jusqu'à présent, reprises nulle part. Le motif a été l'encombrement excessif qui gênait la circulation dans une rue très fréquentée et dans une impasse occupée par un grand nombre d'in-

dustriels qui se trouvaient empêchés dans leurs affaires, ne pouvant ni recevoir les clients, ni expédier leurs marchandises. En ce moment M. Jacob n'a de séances ni publiques ni particulières.

2° Vu l'affluence, chacun devant attendre son tour assez longtemps, à ceux qui nous ont demandé, ou voudraient nous demander à l'avenir si, connaissant personnellement M. Jacob, sur notre recommandation ils pourraient obtenir un tour de faveur, nous dirons que nous ne l'avons jamais demandé et que nous ne le demanderions jamais, sachant que ce serait inutile. Si des tours de faveur eussent été accordés, c'eût été au préjudice de ceux qui attendent, et cela n'eût pas manqué de soulever des réclamations fondées. M. Jacob n'a fait d'exception pour personne ; le riche devait attendre comme le malheureux, parce qu'en définitive le malheureux souffre autant que le riche ; il n'a pas, comme celui-ci, le confortable pour compensation, et de plus, souvent il attend la santé pour avoir de quoi vivre. Nous en félicitons M. Jacob, et s'il n'eût pas agi ainsi, nous n'aurions pas fait, en sollicitant une faveur, une chose que nous aurions blâmée en lui.

3° Aux malades qui nous ont demandé, ou pourraient nous demander, si nous leur conseillons de faire le voyage de Paris, nous disons : M. Jacob ne guérit pas tout le monde, ainsi qu'il le déclare lui-même ; il ne sait jamais d'avance s'il guérira ou non un malade ; ce n'est que lorsqu'il est en sa présence qu'il juge de l'action fluidique, et voit le résultat ; c'est pourquoi il ne promet jamais rien et ne répond de rien. Engager quelqu'un à faire le voyage de Paris, ce serait prendre une responsabilité sans certitude de succès. C'est donc une chance à courir, et si l'on n'obtient pas de résultat, on en est quitte pour ses frais de voyage, tandis qu'on dépense souvent en consultations des sommes énormes sans plus de réussite. Si l'on n'est pas guéri, on ne peut pas dire qu'on a payé des soins en pure perte.

4° A ceux qui nous demandent si, en indemnisant M. Jacob de ses frais de voyage, puisqu'il ne veut point accepter d'honoraires, il consentirait à se rendre dans telle ou telle localité pour soigner un malade, nous répondons : M. Jacob ne se rend point aux invitations de ce genre, par les raisons qui sont développées ci-dessus. Ne pouvant répondre d'avance du résultat, il regarderait comme une indécatesse d'induire en dépense sans certitude ; et en cas de non-réussite, ce serait donner prise à la critique.

5° A ceux qui écrivent à M. Jacob, ou qui nous envoient des lettres pour les lui faire parvenir, nous disons : M. Jacob a chez lui une

armoire pleine de lettres qu'il ne lit pas, et il ne répond à personne. Que pourrait-il dire, en effet ? Il ne guérit point d'ailleurs par correspondance. Faire des phrases ? ce n'est pas son genre ; dire si telle maladie est guérissable par lui ? il n'en sait rien ; de ce qu'il a guéri une personne de telle maladie, il ne s'ensuit pas qu'il guérisse la même maladie chez une autre personne, parce que les conditions fluidiques ne sont plus les mêmes ; indiquer un traitement ? il n'est pas médecin, et il se garderait bien de donner cette arme contre lui.

Lui écrire est donc peine inutile. La seule chose à faire, dans le cas où il reprendrait ses séances, que l'on a à tort qualifiées de consultations, puisqu'on ne le consulte pas, c'est de s'y présenter comme le premier venu, de prendre son rang, d'attendre patiemment et d'en courir la chance. Si l'on n'est pas guéri, on ne peut se plaindre d'avoir été trompé, puisqu'il ne promet rien.

Il y a des sources qui ont la propriété de guérir certaines maladies ; on s'y rend ; les uns s'en trouvent bien, d'autres ne sont que soulagés, d'autres enfin n'en éprouvent rien du tout. Il faut considérer M. Jacob comme une source de fluides salutaires, à l'influence desquels on va se soumettre, mais qui n'étant pas une panacée universelle, ne guérit pas tous les maux, et peut être plus ou moins efficace, selon les conditions du malade.

Mais enfin, y a-t-il eu des guérisons ? Un fait répond à cette question : Si personne n'avait été guéri, la foule ne s'y serait pas portée comme elle l'a fait.

Mais la foule crédule ne peut-elle avoir été abusée par de fausses apparences, et s'y rendre sur la foi d'une réputation usurpée ? Des compères ne peuvent-ils avoir simulé des maladies pour avoir l'air d'être guéris ?

Cela s'est vu sans doute, et se voit tous les jours, quand des compères ont intérêt à jouer la comédie. Or, ici, quel profit en auraient-ils tiré ? Qui les aurait payés ? Ce n'est pas assurément M. Jacob sur sa paye de musicien des zouaves ; ce n'est pas non plus en leur faisant une remise sur le prix de ses consultations, puisqu'il ne recevait rien. On comprend que celui qui veut se faire une clientèle à tout prix emploie de pareils moyens ; mais M. Jacob n'avait aucun intérêt à attirer la foule à lui ; il ne l'a pas appelée, c'est elle qui est venu à lui, et l'on peut dire malgré lui. S'il n'y avait pas eu des faits, personne ne serait venu, puisqu'il n'appelait personne. Les journaux ont sans doute contribué à augmenter le nombre des visiteurs, mais

ils n'en ont parlé que parce que la foule existait déjà, sans cela ils n'en auraient rien dit, M. Jacob ne les ayant pas priés de parler de lui, ni payés pour lui faire de la réclame. Il faut donc écarter toute idée de subterfuges qui n'auraient eu aucune raison d'être dans la circonstance dont il s'agit.

Pour apprécier les actes d'un individu, il faut chercher l'intérêt qui peut le solliciter dans sa manière d'agir ; or, il est avéré qu'il n'y en avait aucun de la part de M. Jacob ; qu'il n'y en avait pas davantage pour M. Dufayet, qui donnait son local gratuitement, et mettait ses ouvriers au service des malades, pour monter les infirmes, et cela au préjudice de ses propres intérêts ; enfin que des compères n'avaient rien à gagner.

Les guérisons opérées par M. Jacob en ces derniers temps étant dans le même genre que celles qu'il a obtenues l'année dernière au camp de Châlons, et les faits s'étant passés à peu près de la même manière, seulement sur une plus grande échelle, nous renvoyons nos lecteurs aux comptes rendus et aux appréciations que nous en avons donnés dans la *Revue* d'octobre et de novembre 1866. Quant aux incidents particuliers de cette année, nous ne pourrions que répéter ce que tout le monde a su par la voie des journaux. Nous nous bornerons donc, quant à présent, à quelques considérations générales sur le fait en lui-même.

Il y a environ deux ans, les Esprits nous avaient annoncé que la médiumnité guérissante prendrait de grands développements, et serait un puissant moyen de propagation pour le Spiritisme. Jusque-là il n'y avait eu que des guérisseurs opérant pour ainsi dire dans l'intimité et sans bruit. Nous dûmes aux Esprits que, pour que la propagation fût plus rapide, il faudrait qu'il en surgît d'assez puissants pour que les guérisons eussent du retentissement dans le public. – Cela aura lieu, nous fut-il répondu, et il y en aura plus d'un.

Cette prévision a eu un commencement de réalisation l'année dernière au camp de Châlons, et Dieu sait si le retentissement a manqué cette année aux guérisons de la rue de la Roquette, non-seulement en France, mais à l'étranger.

L'émotion générale que ces faits ont causée est justifiée par la gravité des questions qu'ils soulèvent. Il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas ici un de ces événements de simple curiosité qui passionnent un moment la foule avide de nouveautés et de distractions. On ne se distrait pas au spectacle des misères humaines ; la vue de ces milliers

de malades courant après la santé qu'ils n'ont pu trouver dans les ressources de la science, n'a rien de réjouissant, et fait faire de sérieuses réflexions.

Oui, il y a ici autre chose qu'un phénomène vulgaire. On s'étonne sans doute de guérisons obtenues dans des conditions si exceptionnelles qu'elles semblent tenir du prodige ; mais ce qui impressionne plus encore que le fait matériel, c'est qu'on y pressent la révélation d'un principe nouveau dont les conséquences sont incalculables, d'une de ces lois longtemps restées voilées dans le sanctuaire de la nature, qui, à leur apparition, changent le cours des idées et modifient profondément les croyances.

Une secrète intuition dit que si les faits en question sont réels, c'est plus qu'un changement dans les habitudes, plus qu'un déplacement d'industrie : c'est un élément nouveau introduit dans la société, un nouvel ordre d'idées qui s'établit.

Bien que les événements du camp de Châlons aient préparé à ce qui vient de se passer, par suite de l'inactivité de M. Jacob pendant un an, on les avait presque oubliés ; l'émotion s'était calmée ; lorsque, tout à coup, les mêmes faits éclatent au sein de la capitale, et prennent subitement des proportions inouïes. On s'est pour ainsi dire réveillé comme au lendemain d'une révolution, et l'on ne s'abordait qu'en se demandant : Savez-vous ce qui se passe rue de la Roquette ? Avez-vous des nouvelles ? On se passait les journaux comme s'il s'était agi d'un grand événement. En quarante-huit heures, la France entière en fut instruite.

Il y a dans cette instantanéité quelque chose de remarquable et de plus important qu'on ne croit.

L'impression du premier moment a été celle de la stupeur : *personne n'a ri*. La presse facétieuse elle-même a simplement relaté les faits et les ouï-dire sans commentaires ; chaque jour elle en donnait le bulletin, sans se prononcer ni pour ni contre, et l'on a pu remarquer que la plupart des articles n'étaient point faits sur le ton de la raillerie ; ils exprimaient le doute, l'incertitude sur la réalité de faits aussi étranges, mais en penchant plutôt vers l'affirmation que vers la négation. C'est que le sujet, par lui-même, était sérieux ; il s'agissait de la souffrance, et la souffrance a quelque chose de sacré qui impose le respect ; en pareil cas la plaisanterie serait déplacée et universellement réprouvée. On ne vit jamais la verve railleuse s'exercer devant un hôpital, même de fous, ou un convoi de blessés. Des hommes de cœur et de sens ne pouvaient manquer de comprendre

que, dans une chose qui touche à une question d'humanité, la moquerie eût été malséante, car c'eût été insulter à la douleur. Aussi est-ce avec un sentiment pénible et une sorte de dégoût qu'on voit aujourd'hui le spectacle de ces malheureux infirmes reproduit grotesquement sur les tréteaux, et traduit en chansons burlesques. En admettant de leur part une crédulité puérile et une espérance mal fondée, ce n'est pas une raison pour manquer au respect que l'on doit à la souffrance.

En présence d'un tel retentissement, la dénégation absolue était difficile ; le doute seul est permis à celui qui ne sait pas ou qui n'a pas vu ; parmi les incrédules de bonne foi et par ignorance, beaucoup ont compris qu'il y aurait imprudence à s'inscrire prématurément en faux contre des faits qui pouvaient un jour ou l'autre recevoir une consécration et leur consécration et leur donner un démenti. Sans donc rien nier ni affirmer, la presse s'est généralement bornée à consigner l'état des choses, laissant à l'expérience le soin de les confirmer ou de les démentir, et surtout de les expliquer ; c'était le parti le plus sage.

Le premier moment de surprise passé, les adversaires obstinés de toute chose nouvelle qui contrarie leurs idées, un instant abasourdis par la violence de l'irruption, ont pris courage, quand ils ont vu surtout que le zouave était patient et d'humeur pacifique ; ils ont commencé l'attaque, et engagé contre lui une charge à fond de train avec les armes habituelles de ceux qui n'ont pas de bonnes raisons à opposer : la raillerie et la calomnie à outrance ; mais leur polémique acrimonieuse décèle la colère et un embarras évident, et leurs arguments qui, pour la plupart, portent à faux et sur des allégations notoirement inexacts, ne sont pas de ceux qui convainquent, car ils se réfutent par eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas ici d'une question de personne ; que M. Jacob succombe ou non dans la lutte, c'est une question de principes qui est en jeu, qui est posée avec un immense retentissement, et qui suivra son cours. Elle remet en mémoire les innombrables faits du même genre dont l'histoire fait mention, et qui se multiplient de nos jours. Si c'est une vérité, elle n'est pas incarnée dans un homme, et rien ne saurait l'étouffer ; la violence même des attaques prouve qu'on a peur que ce ne soit une vérité.

En cette circonstance, ceux qui témoignent le moins de surprise et s'émeuvent le moins, ce sont les Spiritistes, par la raison que ces sortes de faits n'ont rien dont ils ne se rendent parfaitement compte ; connaissant la cause, ils ne s'étonnent pas de l'effet.

Quant à ceux qui ne connaissent ni la cause du phénomène ni la loi qui le régit, ils se demandent naturellement si c'est une illusion ou une réalité ; si M. Jacob est un charlatan ; s'il guérit réellement toutes les maladies ; s'il est doué d'un pouvoir surnaturel et de qui il le tient ; si nous sommes revenus au temps des miracles ? En voyant la foule qui l'assiège et le suit, comme jadis celle qui suivait Jésus en Galilée, quelques-uns se demandent même s'il ne serait pas le Christ réincarné, tandis que d'autres prétendent que sa faculté est un présent du diable.

Toutes ces questions sont depuis longtemps résolues pour les Spiritistes qui en ont la solution dans les principes de la doctrine. Néanmoins, comme il en peut sortir plusieurs enseignements importants, nous les examinerons dans un prochain article, dans lequel nous ferons également ressortir l'inconséquence de certaines critiques.

Dissertations Spiritistes.

Conseils sur la médiumnité guérissante.

I

(Paris. 12 mars 1867, groupe Desliens ; Méd. M. Desliens.)

Comme il vous l'a été dit maintes fois déjà dans différentes instructions, la médiumnité guérissante, de concert avec la faculté voyante, est appelée à jouer un grand rôle dans la période actuelle de la révélation. Ce sont les deux agents qui coopèrent avec le plus de puissance à la régénération de l'humanité et à la fusion de toutes les croyances en une seule croyance, tolérante, progressive, universelle.

Lorsque, récemment, je me suis communiqué dans une réunion de la Société où l'on m'avait évoqué, je l'ai dit et je le répète, tout le monde possède plus ou moins la faculté guérissante, et si chacun voulait se consacrer sérieusement à l'étude de cette faculté, nombre de médiums qui s'ignorent pourraient rendre d'utiles services à leurs frères en humanité. Le temps ne m'a pas alors permis de développer toute ma pensée à cet égard ; je profiterai de votre appel pour le faire aujourd'hui.

En général, ceux qui recherchent la faculté guérissante ont pour unique désir d'obtenir le rétablissement de la *santé matérielle*, de rendre la liberté de son action à tel *organe* empêché dans ses fonctions par une *cause matérielle* quelconque. Mais, sachez-le bien, c'est là le moindre des services que cette faculté est appelée à rendre, et vous ne la connaissiez que dans ses prémices et d'une manière tout à fait rudimentaire, si vous lui assigniez ce seul rôle... Non, la faculté

guérissante a une mission plus noble et plus étendue !... Si elle peut rendre aux corps la vigueur de la santé, elle doit aussi donner aux âmes toute la pureté dont elles sont susceptibles, et c'est seulement dans ce cas qu'elle pourra être appelée *curative* dans le sens absolu du mot.

On vous l'a dit souvent, et vos instructeurs ne sauraient trop vous le répéter, l'effet apparent matériel, la souffrance, a presque constamment une cause morbide immatérielle, résidant dans l'état moral de l'Esprit. Si donc le médium guérisseur s'attaque au corps, il ne s'attaque qu'à l'effet, et la cause première du mal restant, l'effet peut se reproduire, soit sous sa forme primordiale, soit sous toute autre apparence. C'est souvent là une des raisons pour lesquelles telle maladie, subitement guérie par l'influence d'un médium, reparaît avec tous ses accidents, dès que l'influence bienfaisante s'éloigne, parce qu'il ne reste rien, absolument rien pour combattre la cause morbide.

Pour éviter ces retours, il faut que le remède spirituel attaque le mal dans sa base, comme le fluide matériel le détruit dans ses effets ; il faut, en un mot, traiter à la fois le corps et l'âme.

Pour être bon médium guérisseur, il faut que non-seulement le corps soit apte à servir de canal aux fluides matériels réparateurs, mais il faut encore que l'Esprit possède une puissance morale qu'il ne peut acquérir que par sa propre amélioration. Pour être médium guérisseur, il faut donc s'y préparer, non-seulement par la prière, mais par l'épuration de son âme, afin de traiter physiquement le corps par des moyens physiques, et d'influencer l'âme par la puissance morale.

Une dernière réflexion. On vous conseille de rechercher de préférence les pauvres qui n'ont d'autres ressources que la charité de l'hôpital ; je ne suis point tout à fait de cet avis. Jésus disait que le médecin a pour mission de soigner les malades et non ceux qui sont en bonne santé ; souvenez-vous qu'en fait de santé morale, il y a des malades partout, et que le devoir du médecin est de se porter partout où son secours est nécessaire.

Abbé Prince DE HOHENLOHE.

II

(Société de Paris, 15 mars 1867 ; Méd. M. Desliens.)

Dans une communication récente, je parlais de la médiumnité guérissante à un point de vue plus large qu'elle n'a été considérée jusqu'ici, et je la faisais consister plutôt dans le traitement moral que dans le traitement physique des malades, ou tout au moins je réunissais ces deux traitements en un seul. Je vous demanderai de vous dire quelques mots à ce sujet.

La souffrance, la maladie, la mort même, dans les conditions sous lesquelles vous les connaissez, ne sont-elles pas plus spécialement le partage des mondes habités par les Esprits inférieurs ou peu avancés ? Le développement moral n'a-t-il pas pour but principal de conduire l'humanité au bonheur, en lui faisant acquérir des connaissances plus complètes, en le débarrassant des imperfections de toute nature qui ralentissent sa marche ascensionnelle vers l'infini ? Or, en améliorant l'Esprit des malades, ne les met-on pas dans de meilleures conditions pour supporter leurs souffrances physiques ? En s'attaquant aux vices, aux penchants mauvais, qui sont la source de presque toutes les désorganisations physiques, ne met-on pas ces désorganisations dans l'impossibilité de se reproduire ? En détruisant la cause, on empêche nécessairement l'effet de se manifester de nouveau.

La médiumnité guérissante peut donc comporter deux formes, et cette faculté ne sera à son apogée, chez ceux qui la posséderont, que lorsqu'ils réuniront en eux ces deux manières d'être. Elle peut comprendre uniquement le soulagement matériel des malades, et alors elle s'adresse aux incarnés ; elle peut comprendre l'amélioration morale des individus, et, dans ce cas, elle s'adresse aussi bien aux Esprits qu'aux hommes ; elle peut comprendre enfin l'amélioration morale comme le soulagement matériel, et, dans ce cas, la cause comme l'effet pourront être combattus victorieusement. Le traitement des Esprits obsesseurs est-il autre chose, en effet, qu'une sorte d'influence semblable à la médiumnité guérissante exercée de concert par des médiums et des Esprits sur une personnalité désincarnée ?

La médiumnité guérissante embrasse donc à la fois la santé morale et la santé physique, le monde des incarnés et celui des Esprits.

Abbé Prince DE HOHENLOHE.

III

(Paris, 24 mars 1867. Médium, M. Rul.)

Je viens continuer l'instruction que j'ai donnée à un médium de la Société. Pourquoi doutiez-vous que je fusse venu à votre appel ? Ne savez-vous pas qu'un bon Esprit est toujours heureux d'aider ses frères de la terre dans la voie de l'amélioration et du progrès ?

Vous connaissez aujourd'hui ce que j'ai dit du rôle étendu réservé à la médiumnité guérissante ; vous savez que, selon l'état de votre âme et les aptitudes de votre organisme, vous pourrez, si Dieu vous le permet, guérir, soit les douleurs physiques, soit les souffrances morales, ou toutes les deux. Vous doutez d'être capable de faire l'un ou l'autre, parce que vous connaissez vos imperfections ; mais Dieu ne demande pas la perfection, la pureté absolue aux hommes de la terre. A ce titre, nul parmi vous ne serait digne d'être médium guérisseur.

Dieu vous demande de vous améliorer, de faire des efforts constants pour vous purifier, et il vous tient compte de votre bonne volonté.

Puisque vous désirez sérieusement soulager vos frères qui souffrent physiquement et moralement, ayez confiance, espérez que le Seigneur vous accordera cette faveur. Mais, je vous le répète, ne soyez pas exclusif dans le choix de vos malades ; tous, quels qu'ils soient, riches ou pauvres, croyant ou incroyants, bons ou méchants, tous ont droit à votre secours. Est-ce que le Seigneur prive les méchants de la chaleur bienfaisante du soleil qui réchauffe, qui ranime, qui vivifie ? Est-ce que la lumière est refusée à quiconque ne se prosterne pas devant la bonté du Tout-Puissant ? Guérissez donc quiconque souffre, et profitez du bien que vous avez apporté au corps pour purifier l'âme plus souffrante encore et lui apprendre à prier. Ne vous rebutez pas par les refus que vous rencontrerez ; faites toujours votre œuvre de charité et d'amour, et ne doutez pas que le bien, quoique retardé pour quelques-uns, ne sera jamais perdu. Améliorez-vous par la prière, par l'amour du Seigneur, de vos frères, et ne doutez pas que le Tout-Puissant ne vous donne les occasions fréquentes d'exercer votre faculté médianimique. Soyez heureux lorsque, après la guérison, votre main serrera celle de votre frère reconnaissant, et que tous deux, prosternés aux pieds de votre Père céleste, vous prierez ensemble pour le remercier et pour l'adorer ; plus heureux encore, lorsque, accueilli par l'ingratitude, après avoir guéri le corps, impuissant à guérir l'âme endurcie, vous élèverez votre pensée vers le Créateur, car votre prière sera la première étincelle destinée à allumer plus tard le flambeau qui brillera aux yeux de votre frère guéri de son aveuglement, et vous vous direz que plus un malade souffre, plus le médecin doit lui donner de soins.

Courage, frère, espérez et attendez que les bons Esprits qui vous dirigent, vous inspirent lorsque vous devrez commencer, auprès de vos frères qui souffrent, l'application de votre nouvelle faculté médianimique. Jusque-là priez, progressez par la charité morale, par l'influence de l'exemple, et ne laissez jamais fuir la moindre occasion d'éclairer vos frères. Dieu veille sur chacun de vous, et celui qui est aujourd'hui le plus incrédule, pourra être demain le plus fervent et le plus croyant.

Abbé Prince DE HOHENLOHE.

Les Adieux.

(Société de Paris, 16 août 1867 ; méd. M. Morin, en somnambulisme spontané.)

Nota. – Parmi les communications obtenues dans la dernière séance de la société, avant les vacances, celle-ci présente un caractère particulier qui sort de la forme habituelle. Plusieurs Esprits, de ceux qui sont assidus aux séances, et s'y manifestent quelquefois, sont venus successivement adresser quelques paroles aux membres de la

société avant leur séparation, par l'entremise de M. Morin, en somnambulisme spontané. C'était comme une troupe d'amis venant prendre congé, et donner un témoignage de sympathie au moment du départ. A chaque interlocuteur qui se présentait, l'interprète changeait de ton, d'allure, d'expression, de physionomie, et au langage on reconnaissait l'Esprit qui parlait avant qu'il se fût nommé ; c'était bien lui qui parlait, en se servant des organes d'un incarné, et non sa pensée traduite, plus ou moins fidèlement rendue en passant par un intermédiaire ; aussi l'identité était-elle patente, et sauf la ressemblance physique, on avait devant soi l'Esprit comme de son vivant. Après chaque allocution, le médium restait quelques minutes absorbé ; c'était le temps de la substitution d'un Esprit à un autre ; puis revenant peu à peu à lui, il reprenait la parole sur un autre ton. Le premier qui s'est présenté a été notre ancien collègue Leclerc, décédé au mois de décembre de l'année dernière.

Quelques-uns de vos frères partis viennent saisir l'occasion de vous manifester leur sympathie au moment de votre séparation.

La mort n'est rien lorsqu'elle a pour résultat de faire naître une vie beaucoup plus grande, beaucoup plus large, beaucoup plus utile que la vie humaine !... Un étourdissement survient, un affaissement s'ensuit (allusion à la manière dont il est mort), et, je me relève plus libre et heureux en entrant dans ce monde invisible que mon âme avait pressenti, que tout mon être désirait !... Libre !... planer dans l'espace !... J'ai vu, j'ai observé, et ma joie délirante n'était tempérée que par le regret exagéré qu'avaient les miens de l'absence de ma personnalité matérielle ; mais aujourd'hui que j'ai pu leur prouver mon existence, et que je leur ai démontré que si mon corps n'était plus là, mon Esprit y était davantage, aujourd'hui je suis heureux, bien heureux ; car ce que n'a pu faire l'incarné, il a pu l'obtenir dans un état de spiritualité. Je suis utile aujourd'hui, bien utile, et grâce à la sympathique affection de ceux qui m'ont connu, mon utilité est plus efficace.

Qu'il est bon de pouvoir servir ses frères, et d'être utile ainsi à l'humanité entière ! Qu'il est bon, qu'il est doux à l'âme de pouvoir faire participer l'humanité au peu de savoir que l'on a acquis par la souffrance ! Moi qui, autrefois emprisonné dans ce corps obtus, aujourd'hui je suis grand, et si ce n'était la crainte de votre ridicule, je m'admirerais ; car voyez-vous, être bon, c'est faire partie de Dieu ; et cette bonté, est-ce que je la possédais ? oh ! répondez-moi, votre témoignage sera un bonheur de plus, ajouté au bonheur dont je jouis ; mais qu'ai-je besoin de vos paroles ? ne puis-je lire dans vos cœurs, et voir vos sentiments les plus intimes ? Aujourd'hui

d'hui, grâce à ma dématérialisation, ne puis-je voir vos pensées les plus secrètes ?

Oh ! Dieu est grand, et sa bonté est sublime ! Mes amis, comme moi inclinez-vous devant sa majesté ; travaillez à l'accomplissement de ses desseins, en faisant plus et mieux que je n'ai pu le faire moi-même.

LECLERC.

Pour l'âme qui aspire à la liberté, que le temps est long sur la terre, et combien le moment tant rêvé se fait attendre ! Mais aussi, une fois le lien rompu, avec quelle rapidité l'Esprit s'envole et court vers le royaume céleste, que de son vivant il voyait en rêve, et auquel il aspirait sans cesse ! Le beau, l'infini, l'impalpable, tous les sentiments les plus purs, voilà quel est l'apanage de ceux qui méprisent les trésors humains, voulant marcher dans la vie sainte du bien, de la charité et du devoir. J'ai ma récompense et je suis bien heureuse, car maintenant, je n'attends plus les visites de ceux qui me sont chers ; maintenant il n'est plus de bornes pour ma vue, et cette souffrance, ce long amaigrissement du corps n'est plus ; je suis joyeuse, allègre, pleine de vivacité. Je n'attends plus les visiteurs, je vais les visiter.

ERNESTINE DOZON.

Ils sont bien heureux ceux qui, en ce jour, peuvent venir sans honte au milieu de vous, vous faire part de leur joie, de leur plaisir, en entrant ici ! Mais moi qui ai pris la route des lâches pour éviter le chemin battu ; moi, qui suis entré par surprise dans un monde qui ne m'était pas inconnu ; moi, qui ai brisé la porte de la prison, au lieu d'attendre qu'elle me fût largement ouverte, c'est en raison même de cette honte qui me couvre le front, que je viens à cette table, parce que j'y trouve le moyen de vous dire : Merci pour votre pardon sincère, merci pour vos prières, pour l'intérêt que vous m'avez prodigué et qui ont abrégé mes souffrances ! Merci encore, pour les pensées d'avenir que je vois germer dans vos cœurs, pour la collectivité fraternelle de vos sympathies dont je bénéficierai !

Aujourd'hui, la lueur à peine entrevue est devenue un phare lumineux, aux rayons larges et brillants ; désormais je vois la route, et si vos prières me soutiennent comme je le pressens, si mon humilité et mon repentir ne se démentent pas, vous pouvez compter sur un voyageur de plus sur cette large route qu'on appelle le bien.

D.

J'ai failli... j'ai péché... bien péché !... et pourtant si Dieu place dans le cerveau d'un homme une intelligence, et qu'à côté il mette des désirs à assouvir, des penchants impossibles à surmonter, pourquoi ferait-il supporter à l'Esprit les conséquences de ces obstacles qu'il n'a pu vaincre ?... Mais je m'é gare, je blasphème !... car, puisqu'il m'avait donné une intelligence, c'était l'instrument à l'aide

duquel je pouvais vaincre les obstacles... Plus cette intelligence était grande, moins je suis excusable...

Mon intelligence même, ma présomption surtout m'ont perdu... J'ai souffert moralement de toutes mes déceptions, bien plus que physiquement, et ce n'est pas peu dire !... En vous faisant ces aveux, je souffre du passé et de toutes les souffrances des miens qui viennent augmenter le bagage des maux qui m'écrasent déjà... Oh ! priez pour moi ! Aujourd'hui, c'est un jour d'indulgence ; eh bien ! je réclame la vôtre. Que ceux que j'ai offensés et méconnus me pardonnent ! X.

Spectateur invisible, j'assiste depuis quelque temps à vos études avec un bien grand bonheur ! Vos travaux absorbent encore davantage mes facultés intellectuelles qu'ils ne le faisaient de mon vivant. Je vois, j'observe, j'étudie, et aujourd'hui que mes fibres cérébrales ne sont plus obstruées par la matière, j'ai ouvert mes yeux spirituels, et je puis voir les fluides que j'avais en vain cherché à percevoir de mon vivant.

Eh bien ! si vous pouviez le voir cet immense réseau, cet enchevêtrement fluidique, vos rayons visuels seraient tellement anéantis que vous n'apercevriez que des ténèbres. Moi je vois, je sens, je ressens !... et dans ces molécules fluidiques, atomes impalpables, je distingue les différentes forces propulsives ; je les analyse, j'en forme un tout que j'emploie encore au bénéfice des pauvres corps souffrants ; je réunis, j'agglomère les fluides sympathiques, et je vais simplement, gratuitement, les déverser sur ceux qui en ont besoin.

Ah ! l'étude des fluides est une belle chose ! Et vous comprendriez combien tous ces mystères ont de prix pour moi, si, comme moi, vous aviez consacré en vain toute votre existence à les pénétrer. Grâce au Spiritisme, le chaos apparent de ces connaissances a été mis en ordre ; le Spiritisme a distingué ce qui est du domaine physique de ce qui appartient au monde spirituel ; il a reconnu deux parties bien distinctes dans le magnétisme ; il a rendu ses effets faciles à reconnaître, et Dieu sait ce que l'avenir lui réserve !

Mais je m'aperçois que j'absorbe tout votre temps à mon bénéfice, tandis que d'autres Esprits désirent encore vous parler. Je reviendrai, par l'écriture, continuer à vous développer mes idées sur ces études dont j'aimais tant à m'entretenir de mon vivant. E. QUINEMANT.

Mes chers enfants, l'année sociale spirite a été fructueuse pour vos études, et je viens avec plaisir vous en témoigner toute ma satisfaction. Bien des faits ont été analysés, bien des choses incomprises ont été élucidées, et vous avez touché certaines questions qui ne tar-

deront pas à être admises en principe. Je suis, ou plutôt nous sommes satisfaits.

Malgré toute l'ardeur employée jusqu'ici, au milieu de vous et par vos ennemis, contre vos bonnes intentions, votre phalange a été la plus forte, et, si le mal a fait quelques victimes, c'est que la lèpre existait déjà en elles ; mais déjà la plaie se cicatrise ; les bons entrent et les mauvais s'en vont ; et pour les mauvais qui demeurent parmi vous, plus tard le remords sera terrible, car ils joignent à leurs tares celle de l'hypocrisie ; mais ceux qui sont sincères, ceux qui se joignent à vous aujourd'hui, ceux qui apportent leur dévouement à la vérité et le désir de la communiquer à tous, ceux-là, je vous le dis, mes enfants, seront bien heureux, car ils porteront le bonheur non-seulement pour eux, mais pour tous ceux qui les écoutent. Regardez dans vos rangs et vous verrez que les vides créés par les défections sont bien vite remplis avec avantage par de nouvelles individualités, et ceux-là jouiront des bienfaits qui seront l'apanage de la génération future.

Allez mes enfants ! vos études ne sont encore que très élémentaires ; mais chaque jour apporte les moyens d'approfondir davantage, et pour cela de nouveaux instruments viendront s'ajouter à ceux que vous avez déjà. Vous aurez des instructions plus étendues, et cela à la plus grande gloire de Dieu, et pour le plus grand bien-être de l'humanité.

Il y a parmi vous plusieurs de ces instruments qui prendront place à votre table à la rentrée ; ils n'osent pas encore se déclarer ; mais encouragez-les ; amenez à vos côtés les timides et les orgueilleux qui croient faire mieux que les autres, et nous verrons alors si les timides ont peur, et si les orgueilleux n'auront pas à rabattre de leurs prétentions.

SAINT-LOUIS.

L'épidémie qui vient décimer le monde à certains moments et que vous êtes convenus d'appeler choléra, frappe de nouveau et à coups redoublés sur l'humanité ; ses effets sont prompts et son action rapide. Sans aucun avertissement l'homme passe de vie à trépas, et ceux, plus privilégiés, qu'épargne sa main foudroyante, restent stupéfaits, tremblants, devant les épouvantables conséquences d'un mal inconnu dans ses causes et dont on ignore complètement le remède.

La peur s'empare, dans ces tristes moments, de ceux qui n'envisagent que l'action de la mort, sans songer au delà, et qui, par ce seul fait, prêtent plus facilement le flanc au mal ; mais comme

l'heure de chacun de nous est marquée, il faut partir malgré tout, si elle est sonnée. L'heure est marquée pour un bon nombre d'habitants de l'univers terrestre ; il en part tous les jours ; le fléau gagne de proche en proche et va s'étendre sur toute la surface du globe.

Ce mal est inconnu, et il l'est peut-être plus encore aujourd'hui ; car, à sa constitution propre, s'ajoutent journellement d'autres éléments qui confondent le savoir humain et empêchent de trouver le remède nécessaire pour l'arrêter dans sa marche. Les hommes donc, malgré leur science, doivent en subir les conséquences, et ce fléau destructeur est tout simplement un des moyens pour activer la rénovation humanitaire qui doit s'accomplir.

Mais, soyez sans inquiétude ; pour vous Spirités qui savez que mourir c'est renaître, si vous êtes atteints et que vous partiez, n'irez-vous pas au bonheur ? Si, au contraire, vous êtes épargnés, remerciez-en Dieu qui vous permettra ainsi d'ajouter à la somme de vos souffrances et de payer davantage à l'épreuve.

D'un côté comme de l'autre, que la mort vous frappe ou qu'elle vous épargne, vous n'avez qu'à gagner, ou alors ne vous dites pas Spirités.

Docteur DEMEURE.

Ceci est pour lui (le médium parle de lui-même à la troisième personne). – Voyez-vous, il vous a été dit qu'un moment viendrait où il pourrait voir, entendre, se reposer à son tour. Eh bien ! ce moment est arrivé, envers vous et non pas envers les autres ; à la rentrée il ne s'endormira plus, sauf quelques cas exceptionnels où l'utilité s'en fera sentir ; en ce moment, il le regrette, mais lorsqu'il le saura tout à l'heure, quand il sera réveillé, il en sera bien joyeux... l'égoïste !... Pourtant, il a encore beaucoup à faire ; d'ici là, il dormira ; il félicitera rarement et fustigera bien souvent : c'est sa tâche. Priez pour qu'elle lui soit facile ; pour que sa parole porte où cela sera nécessaire, la paix, la consolation et la conciliation. Aidez-le par votre pensée ; à son retour il mettra toute sa bonne volonté à vous seconder, et il le fera de tout cœur ; mais soutenez-le, car il en a grand besoin. Du reste, les circonstances exceptionnelles où il dormira, ne seront peut-être malheureusement que trop souvent motivées. Enfin, dites comme lui : Que la volonté de Dieu soit faite !

MORIN.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10° ANNÉE.

N° 11.

NOVEMBRE 1867.

Impressions d'un médium inconscient

à propos du *Roman de l'avenir*.

Par M. Eug. Bonnemère.

M. Bonnemère a bien voulu nous transmettre, sur le jeune breton dont il est question dans la préface de l'intéressant livre qu'il a publié sous le titre de *Roman de l'Avenir*, des détails circonstanciés qui complètent ceux que nous avons donnés à ce sujet dans la Revue de juillet 1867, page 215. Ces nouveaux renseignements sont du plus haut intérêt, et nos lecteurs sauront gré à l'auteur, comme nous le remercions nous-même, de les avoir mis à notre disposition. Nous les ferons suivre de quelques remarques.

Monsieur,

Un ami m'envoie fort tardivement le numéro de la *Revue spirite* dans lequel vous rendez compte du *Roman de l'Avenir* que j'ai signé de mon nom. Permettez-moi de vous donner quelques éclaircissements au sujet d'un passage de cet article où se trouve cette réflexion : « On nous a dit que, lorsqu'il a écrit ce livre, l'auteur ne connaissait pas le Spiritisme ; cela paraît difficile, etc. »

Cela est cependant rigoureusement vrai. Je l'avoue en toute sincérité et humilité, Monsieur, j'ai eu le tort de ne pas vous offrir ce volume ; je ne suis jamais allé chez vous ; je ne connaissais pas même le titre de la *Revue spirite*, et ma bibliothèque ne possède aucun ouvrage sur les questions que l'on y traite ; c'est pourquoi j'ai appelé mon jeune breton un extatique naturel, tandis qu'il est pour vous un médium.

J'ai raconté, dans la préface du *Roman de l'Avenir* par suite de quelle aventure étrange, moi qui fus un historien dans la maturité de

ma vie, j'allais devenir un romancier après avoir dépassé la cinquantaine. Les lecteurs n'ont vu là qu'un de ces procédés familiers aux auteurs pour donner quelque piquant à leur récit. J'atteste sur l'honneur qu'à l'exception d'un détail qui ne fait rien à l'affaire, et qu'il ne m'est pas permis de révéler encore, tout ce que j'avance dans cette préface est vrai, et bien loin d'exagérer, je ne dis pas tout.

Mon jeune breton explique dans vingt passages de ses volumineux manuscrits (près de 18,000 pages) les causes et les effets de cette sorte de condamnation aux travaux forcés qu'il subit en la maudissant.

« Chaque soir, a-t-il écrit à la date du 24 août 1864, je me couche très fatigué après une journée de travail ; je m'endors ; une heure après je me réveille ; je suis triste, un crêpe noir semble m'envelopper ; je suis sans parole, mais je ne souffre pas. Quelque chose de vague est dans mon cerveau ; c'est sous cette impression que mes yeux se referment souvent avec des larmes dans le cœur. Puis au matin je m'éveille avec un mutisme persistant, c'est-à-dire avec d'intolérables souffrances dans le côté gauche et dans le cœur qui ne me permettent pas de retrouver le sommeil. J'éprouve un état d'angoisse intolérable qui me force à me lever. J'étouffe ; il y a du trop plein en moi qu'il faut déverser. Alors je vais à mon bureau, et là je suis contraint de travailler.

« Plus je souffre, plus et mieux je travaille. J'ai alors un débordement d'imagination extrême. Quand une œuvre est composée, et qu'elle n'a plus besoin que d'être jetée sur le papier, j'en invente une autre, sans la chercher jamais, et tout en écrivant mécaniquement celle qui est arrivée à maturité.

« *Lorsque je dois servir d'instrument à quelqu'un des amis disparus, son nom résonne à mon oreille.* Quand j'écris, ce nom ne me quitte pas, et j'éprouve, même au milieu de mes souffrances physiques parfois aiguës, surtout dans le cœur, une sorte de douceur à écrire ce qu'il met en moi. C'est comme une inspiration, mais bien involontaire. Toutes les fibres de mon être moral sont mises en éveil. Alors je ressens plus vivement ; il me semble que je vibre ; tous les bruits sont plus forts, plus perceptibles ; je vis de vibrations intellectuelles et morales à la fois.

« Lorsque je suis dans cet état de mutisme, je me sens comme enveloppé d'un réseau qui établit une séparation entre mon être intellectuel et la masse des objets matériels ou des personnes qui m'entourent. C'est un isolement absolu au milieu de la foule ; ma parole

et mon esprit sont ailleurs. L'être inspirateur qui vient en moi ne me quitte plus ; *c'est une sorte de pénétration intime de lui à moi ; je suis comme une éponge imbibée de sa pensée.* Je la presse, et il en sort la quintessence de son intelligence, dégagée de toutes les mesquineries de notre vie d'ici-bas.

« Parfois, même sans mutisme, que je sois seul ou avec d'autres, peu importe, je cause, je ris, je parais tout à la conversation des autres, et pourtant je travaille ; les idées s'accumulent, mais fugitives ; j'y suis et n'y suis plus ; je reviens à moi, et n'ai plus souvenance de rien ; mais l'état de mutisme fait revivre les images effacées.

« Si c'est un roman que je dois écrire, le titre me vient d'abord, les événements arrivent ensuite ; c'est quelquefois l'affaire d'un ou deux jour pour le composer en entier. S'il s'agit de choses plus sérieuses, le titre également m'est dicté, puis les pensées surabondent, voire même quand je semble le plus fortement distrait. L'élaboration se fait à son heure jusqu'à l'instant où le trop plein déborde sur le papier.

« Il m'est arrivé souvent, après un long roman terminé, et lorsque je n'avais rien autre chose de tout prêt à être versé sur mes cahiers, d'éprouver cette étrange sensation, comme si, dans mon cerveau, il y avait une case vide. Je souffre beaucoup plus alors ; c'est un état d'atonie complète jusqu'au moment où ma tête se remplit d'autre chose.

« Généralement, dès le soir même, ou le matin dans mon lit, je combine quelque plan nouveau. Parfois, cependant, je me lève sans penser à rien de ce que je vais faire et sans avoir rien élaboré d'avance. Ma bougie allumée, je me mets devant mon papier. J'entends alors du côté gauche, dans l'oreille gauche, un nom, un mot, un sujet de roman en deux ou trois mots. Cela suffit ; les mots se succèdent sans interruption ; les événements viennent s'aligner d'eux-mêmes sous ma plume sans un instant d'arrêt, jusqu'à ce que l'histoire soit terminée. Quand les choses se passent ainsi, c'est qu'il ne s'agit que d'une nouvelle très courte qui sera terminée dans une séance.

« Il y a encore dans mon état une particularité très singulière, c'est lorsque je suis inquiet de la santé de quelqu'un que j'aime. Cela devient véritablement pour moi une atroce maladie, et je crois bien que je souffre plus que la personne elle-même. Durant quelques instants, je suis saisi dans la tête, dans l'estomac, dans le cœur et dans les entrailles, d'une pression pleine d'angoisses qui va jusqu'à une douleur extrême. Il vient un moment où la tête seule souffre. Alors un

nom de remède, ou plusieurs noms sont en moi. Je ne veux pas parler, car je doute et crains de faire mal, quand je voudrais tant soulager ! Mais ces mots reviennent sans cesse ; je suis vaincu, je cède et les dis avec effort, ou je les écris. Alors c'est fini, je n'y pense plus, et tout est effacé. »

Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble retrouver là tous les caractères de la *possession* d'autrefois, et je crois bien que l'on a brûlé jadis bien des possédés qui n'étaient pas plus sorciers que mon jeune extatique. Evidemment il vit d'une double vie dont chacun n'a aucun rapport avec l'autre. Je l'ai vu souvent, lorsqu'une des personnes qui se confiaient à lui, venait lui dire qu'elle souffrait ; l'œil fixe, les paupières écartées, la pupille dilatée, il semblait écouter, chercher. – « Oui, oui ! » murmurait-il comme s'il se répétait lui-même ce qu'une voix intérieure lui disait. Il indiquait alors le remède nécessaire, causait un moment sur la nature et la cause du mal, puis, peu à peu, tout cela se dissipait, et il n'avait conscience ni de l'instant où l'extase était venue, ni de celui où elle avait cessé. Ce rapide moment d'absence n'existait pas pour lui, et on évitait de lui en parler.

« Je veux et je dois vivre dans l'ombre, a-t-il écrit ailleurs. On me dit : Vous êtes dans une société dévoyée par suite d'une mauvaise direction. *Le bien qu'on fait sans intérêt, émanant d'une source naturelle, mais un peu extraordinaire*, semble coupable, ridicule, indiscret tout au moins. Il ne faut pas s'exposer à la moquerie, parfois au mépris pour une bonne action. Suivant un vieux proverbe : « Faute avouée est à moitié pardonnée, » on peut dire qu'une bonne action cachée est à moitié pardonnée. Il faut donc faire aux autres le bien sans qu'ils s'en doutent. C'est la véritable charité qui donne sans espérer qu'on lui rende. »

Tout cela ne s'accomplit pas sans luttes. Parfois il se révolte contre cette obsession tyrannique. Je l'ai vu résister, se débattre avec colère, puis, dompté par une volonté supérieure à la sienne, se mettre à l'ouvrage.

Il avait annoncé un grand et long travail sur la liberté. Il se déclarait incapable de le faire, et protestait qu'il ne le ferait pas. Un matin il écrivit :

« Non, je veux lutter encore aujourd'hui. Je sens que la forme n'est pas venue encore assez claire... Quand donc me laisserez-vous en repos ?... Je suis brisé !... Ah ! vous appelez cela une liberté de pensée que vous infusez en moi ! Mais c'est la servitude de vos pen-

sées, qu'il faudrait dire ! Vous prétendez que j'en ai le germe, et que c'est me rendre un immense service que de la développer en y ajoutant ce que vous pouvez y mettre !

« Je commencerai par cette question déjà traitée : Qu'est-ce que la vie ? »

Une sorte d'annonce de programme à remplir se continuait ainsi pendant dix pages de son écriture, et avait été écrite en quarante minutes.

Toutes ces choses, qui m'ont paru bien étranges, le seront peut-être moins pour vous, Monsieur. En somme, j'ai foi dans son pouvoir mystérieux, parce qu'il m'a guéri de plus d'une affection qui eût peut-être embarrassé la Faculté. Jamais personne n'est malade auprès de lui sans qu'il écrive sa petite ordonnance. Il le fait souvent malgré lui, sentent bien que l'on ne tiendra pas compte de ses prescriptions. Il terminait un jour par ces lignes une consultation au sujet d'une personne malade de la poitrine que l'on soignait mal, à son avis, et qu'il croyait pouvoir sauver encore :

« Voilà les choses que je puis dire. Qu'on en fasse ce qu'on jugera convenable ; ce sont mes observations, voilà tout. Je n'aurai pas à me reprocher de les avoir laissées dormir en moi. Il ne faut rien faire sans l'avis du médecin. Avec des natures comme ils sont tous, ceci ne peut servir que comme indication. Que l'on ne m'en parle jamais ; que l'on ne me remercie pas. *Je ne suis pas un homme, mais une âme qui s'éveille au cri de la souffrance, et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé.* »

Quand il n'avait pas de malades sous la main, il écrivait des remèdes généraux pour les affections que la science officielle ne sait pas encore guérir. Que valent ces prescriptions ? Je l'ignore. Toutefois, ce que j'ai vu, ce que j'ai pu expérimenter, me porte à croire qu'elles pourraient peut-être mettre sur la voie de procédés curatifs nouveaux.

Si un individu qui n'a jamais ouvert un livre de médecine écrit, sans en avoir conscience, des remèdes qui peuvent guérir, dans bien des cas, la plupart des maux déclarés aujourd'hui incurables, il me semble incontestable que ces choses lui sont révélées par une puissance inconnue et mystérieuse. En présence d'un pareil fait, la question me paraît tranchée. On doit accepter, comme démontré, qu'il existe des sensitifs auxquels il est accordé de servir d'intermédiaires aux amis disparus qui, n'ayant plus d'organes au service de leur volonté, viennent emprunter la voix ou la main de ces êtres pri-

vilégiés, lorsqu'ils veulent guérir notre corps, ou raffermir notre âme en l'éclairant sur les choses qu'il leur est permis de nous faire connaître.

On peut risquer une expérience *in anima vili*, sur les vers à soie par exemple, qui ne sont plus guère bons qu'à être jetés eux-mêmes aux vers de la tombe, tant ils sont malades. La question est grave, car c'est par centaines de millions de francs qu'il faut compter la perte que nous fait subir chaque année la maladie qui les moissonne. Le résultat à obtenir vaut la peine que l'on tente cette première expérience qui, dans tous les cas, si elle échoue, ne saurait aggraver la situation.

Il peut y avoir ici un mystère, mais j'affirme qu'il n'y a pas de mystification. Si je suis mystifié, il me restera toujours les cent et quelques romans et nouvelles de ce romancier sans le savoir, dont la publication va occuper agréablement les loisirs des dernières années de mon existence, et dont je laisserai la plus grosse part d'autres après moi.

Cet hiver je donnerai un nouveau roman de mon jeune extatique breton. Dans la préface, je transcrirai textuellement tout ce qu'il a écrit sur la guérison des vers à soie ; et j'ajouterai même, si l'on veut, ses prescriptions pour prévenir et guérir le choléra et les maladies de poitrine.

Il importe peu que l'on rie de moi pendant quelques jours ; mais il importe beaucoup que ces secrets dont le hasard m'a fait dépositaire, ne meurent pas avec moi, s'ils contiennent quelque chose de sérieux, et que l'on sache s'il existe des rapports possibles entre les intelligences supérieures de l'autre côté de la vie et les intelligences dociles de celui-ci ; et je crois qu'il serait fort important pour nous de nouer des relations de plus en plus suivies avec ces morts de bonne volonté qui paraissent disposés à nous rendre de pareils services.

Agréez, etc.

E. BONNEMÈRE.

Le tableau des impressions de ce jeune homme, tracé par lui-même, est d'autant plus remarquable qu'ayant été écrit en l'absence de toute connaissance spirite, il ne peut être le reflet d'idées puisées dans une étude quelconque qui aurait exalté son imagination. C'est l'impression spontanée de ses sensations, d'où ressortent avec la dernière évidence tous les caractères d'une médiumnité inconsciente ;

l'intervention d'intelligences occultes y est exprimée sans ambiguïté ; la résistance qu'il oppose, la contrariété même qu'il en ressent, prouvent surabondamment qu'il agit sous l'empire d'une volonté qui n'est pas la sienne. Ce jeune homme est donc un médium dans toute l'acception du mot, et de plus doué de facultés multiples, car il est à la fois médium écrivain, parlant, voyant, auditif, mécanique, intuitif, inspiré, impressible, somnambule, médical, littéraire, philosophe, moraliste, etc. Mais dans les phénomènes retracés, il n'y a aucun des caractères de l'*extase* ; c'est donc improprement que M. Bonnemère le qualifie d'extatique, car c'est précisément une des facultés qui lui manquent. L'extase est un état particulier bien défini, qui ne s'est pas présenté dans le cas dont il s'agit. Il ne paraît pas non plus doué de la médiumnité à effets physiques, ni de la médiumnité guérissante.

Il y a des médiums naturels, comme il y a des somnambules naturels, qui agissent spontanément et inconsciemment ; chez d'autres, les phénomènes médianimiques sont provoqués par la volonté, la faculté est développée par l'exercice, comme chez certains individus le somnambulisme est provoqué et développé par l'action magnétique.

Il y a donc les *médiums inconscients* et les *médiums conscients*. La première catégorie, à laquelle appartient le jeune breton, est la plus nombreuse ; elle est presque générale, et l'on peut dire, sans exagération, que sur 100 individus il y en a 90 qui sont doués de cette aptitude à des degrés plus ou moins ostensibles ; si chacun s'étudiait, on trouverait dans ce genre de médiumnité, qui revêt les apparences les plus multiples, la raison d'une foule d'effets qui ne s'expliquent par aucune des lois *connues* de la matière.

Ces effets, qu'ils soient matériels ou non, apparents ou occultes, pour avoir cette origine, n'en sont pas moins naturels ; le Spiritisme n'admet rien de surnaturel ni de merveilleux ; selon lui tout rentre dans l'ordre des lois de la nature. Lorsque la cause d'un effet est inconnue, il faut la chercher dans l'accomplissement de ces lois, et non dans leur perturbation provoquée par l'acte d'une volonté quelconque, ce qui serait le véritable miracle ; un homme investi du don de miracles aurait le pouvoir de suspendre le cours des lois que Dieu a établies, ce qui n'est pas admissible. Mais l'élément spirituel étant une des forces actives de la nature, donne lieu à des phénomènes spéciaux qui ne paraissent surnaturels que parce qu'on s'obstine à en chercher la cause dans les seules lois de la matière. Voilà pourquoi les Spiritistes ne font pas de miracles, et n'ont jamais eu la pré-

tention d'en faire. La qualification de thaumaturges, que leur donne la critique par ironie, prouve qu'elle parle d'une chose dont elle ne sait pas le premier mot, puisqu'elle appelle *faiseurs de miracles* ceux mêmes qui viennent les détruire.

Un autre fait ressort des explications données dans la lettre ci-dessus, c'est que le *Roman de l'avenir* est bien une œuvre médianimique du jeune breton, et l'on ne peut que savoir gré à M. Bonnemère d'en avoir décliné la paternité. Des pensées aussi élevées et aussi profondes n'avaient rien qui pût nous étonner de sa part, c'est pourquoi nous n'avions pas hésité à les lui attribuer, et nous n'en avons que plus d'estime pour son caractère, et pour son talent d'écrivain qui nous était connu ; mais elles empruntent un intérêt particulier de la source d'où elles émanent ; quelque étrange que cette source paraisse au premier abord, elle n'a rien de surprenant pour quiconque connaît le Spiritisme. Des faits de ce genre se voient fréquemment, et il n'est pas un Spirite un peu éclairé qui ne s'en rende parfaitement compte, sans recourir aux miracles.

Attribuant donc l'ouvrage à M. Bonnemère, et y trouvant des faits et des pensées qui semblent empruntés à la doctrine elle-même, il nous paraissait difficile que l'auteur y fût étranger. Dès lors qu'il affirme le contraire, nous le croyons sans peine, et nous trouvons dans son ignorance même la confirmation de ce fait maintes fois répété dans nos écrits, que les idées spirites sont tellement dans la nature qu'elles germent *en dehors de l'enseignement du Spiritisme*, et qu'une foule de gens sont ou deviennent Spirites sans le savoir et par intuition ; il ne manque à leurs idées que le nom. Le Spiritisme est comme ces plantes dont les semences sont portées par les vents et qui poussent sans culture ; il naît spontanément dans la pensée, sans étude préalable. Que peuvent donc contre lui ceux qui rêvent son anéantissement en frappant la souche mère ?

Ainsi, voici un médium complet, remarquable, et un observateur qui ne se doutent ni l'un ni l'autre de ce que c'est que le Spiritisme, et l'observateur, par une déduction logique de ce qu'il voit, arrive de lui-même à toutes les conséquences du Spiritisme. Ce qu'il constate d'abord, c'est que les faits qu'il a sous les yeux lui présentent, dans le même individu, une *double vie dont l'une n'a aucun rapport avec l'autre*. Evidemment ces deux vies, où se manifestent des pensées divergentes, sont soumises à des conditions différentes ; elles ne peuvent toutes les deux procéder de la matière ; c'est la constatation de la vie spirituelle ; c'est l'âme que l'on voit agir en dehors de l'orga-

nisme. Ce phénomène est très vulgaire ; il se produit journellement pendant le sommeil du corps, dans les rêves, dans le somnambulisme naturel ou provoqué, dans la catalepsie, dans la léthargie, dans la double vue, dans l'extase. Le principe intelligent isolé de l'organisme est un fait capital, car c'est la preuve de son individualité. L'existence, l'indépendance et l'individualité de l'âme peuvent ainsi être le résultat de l'observation. Si, pendant la vie du corps, l'âme peut agir sans le concours des organes matériels, c'est qu'elle a une existence propre ; l'extinction de la vie corporelle n'entraîne donc pas forcément celle de la vie spirituelle. On voit par là où, de conséquence en conséquence, on arrive par une déduction logique.

M. Bonnemère n'est point arrivé à ce résultat par une théorie préconçue, mais par l'observation ; le Spiritisme n'a pas procédé autrement ; l'étude des faits a précédé la doctrine, et les principes n'ont été formulés, comme dans toutes les sciences d'observation, qu'au fur et à mesure qu'ils ont été déduits de l'expérience. M. Bonnemère a fait ce que peut faire tout observateur sérieux, car les phénomènes spontanés qui ressortent du même principe sont nombreux et vulgaires ; seulement, M. Bonnemère n'ayant vu qu'un point, n'a pu arriver qu'à une conclusion partielle, tandis que le Spiritisme, ayant embrassé l'ensemble de ces phénomènes si complexes et si variés, a pu les analyser, les comparer, les contrôler les uns par les autres, et y trouver la solution d'un plus grand nombre de problèmes.

Puisque le Spiritisme est un résultat d'observations, quiconque a des yeux pour voir, du jugement pour raisonner, de la patience et de la persévérance pour aller jusqu'au bout, pourrait arriver à constituer le Spiritisme, de même qu'on pourrait reconstituer toutes les sciences ; mais le travail étant tout fait, c'est du temps gagné et de la peine épargnée. S'il fallait sans cesse recommencer, il n'y aurait pas de progrès possible.

Comme les phénomènes spirites sont dans la nature, ils se sont produits à toutes les époques ; et précisément parce qu'ils touchent d'une manière plus directe à la spiritualité, ils se trouvent mêlés à toutes les théogonies. Le Spiritisme, venu à une époque moins accessible aux préjugés, éclairé par le progrès des sciences naturelles qui manquaient aux premiers hommes, et par une raison plus développée, a pu mieux observer qu'on ne le faisait jadis ; il vient aujourd'hui dégager ce qui est vrai de l'alliage introduit par les croyances superstitieuses, filles de l'ignorance.

M. Bonnemère se félicite du *hasard* qui lui a mis entre les mains les documents fournis par le jeune breton. Le Spiritisme n'admet pas plus le *hasard* que le *surnaturel* dans les événements de la vie. Le hasard, qui par sa nature est aveugle, se montrerait parfois singulièrement intelligent. Nous pensons donc que c'est intentionnellement que ces documents sont venus en sa possession après qu'il a été mis à même d'en constater l'origine. Entre les mains du jeune homme, ils eussent été perdus, et c'est sans doute ce qui ne devait pas être. Il fallait donc que quelqu'un se chargeât de les tirer de l'obscurité, et c'est, paraît-il, à M. Bonnemère qu'est dévolue cette mission.

Quant à la valeur de ces documents, à en juger par l'échantillon des pensées contenues dans le *Roman de l'avenir*, il doit assurément y avoir d'excellentes choses ; toutes sont-elles bonnes ? c'est une autre question. Sous ce rapport leur origine n'est pas une garantie d'infailibilité, attendu que les Esprits, n'étant que les âmes des hommes, n'ont pas la souveraine science. Leur avancement étant relatif, il y en a de plus éclairés les uns que les autres ; s'il y en a qui savent plus que les hommes, il y a aussi des hommes qui savent plus que certains Esprits. Jusqu'à ce jour on a considéré les Esprits comme des êtres en dehors de l'humanité, et doués de facultés exceptionnelles ; c'est là une erreur capitale qui a engendré tant de superstitions et que le Spiritisme est venu rectifier. Les Esprits font partie de l'humanité, et jusqu'à ce qu'ils aient atteint le point culminant de la perfection vers lequel ils gravitent, ils sont sujets à se tromper. C'est pourquoi on ne doit jamais faire abnégation de son libre arbitre et de son jugement, même à l'égard de ce qui vient du monde des Esprits ; il ne faut jamais rien accepter les yeux fermés, et sans le contrôle sévère de la logique. Sans rien préjuger sur les documents en question, il se pourrait donc qu'il y eût du bon et du mauvais, du vrai et du faux, et que, par suite, il y eût à faire un choix judicieux pour lequel les principes de la doctrine peuvent fournir d'utiles indications.

Au nombre de ces principes, il en est un qu'il importe de ne pas perdre de vue, c'est le but providentiel de la manifestation des Esprits ; ils viennent pour attester leur existence et prouver à l'homme que tout ne finit pas pour lui avec la vie corporelle ; ils viennent l'instruire sur sa condition future, l'exciter à acquérir ce qui est utile à son avenir et ce qu'il peut emporter, c'est-à-dire les qualités morales, mais non pour lui donner les moyens de s'enrichir. Le soin de sa fortune et de l'amélioration de son bien-être matériel doit être

le fait de sa propre intelligence, de son activité, de son travail et de ses recherches. S'il en était autrement, le paresseux et l'ignorant pourraient s'enrichir sans peine, puisqu'il suffirait de s'adresser aux Esprits pour obtenir une invention lucrative, faire découvrir des trésors, gagner à la bourse ou à la loterie ; aussi toutes les espérances de fortune fondées sur le concours des Esprits ont-elles déplorablement échoué.

C'est ce qui nous inspire quelques doutes sur l'efficacité du procédé pour les vers à soie, procédé qui aurait pour effet de faire gagner des millions, et d'accréditer l'idée que les Esprits peuvent donner les moyens de s'enrichir, idée qui pervertirait l'essence même du Spiritisme. Il serait donc imprudent de se créer des chimères à ce sujet, car il pourrait en être ici comme de certaines recettes qui devaient faire couler le Pactole en certaines mains, et qui n'ont abouti qu'à de ridicules mystifications. Ce n'est cependant pas une raison pour taire le procédé, et pour le négliger ; si le succès doit avoir un résultat plus important et plus sérieux que la fortune, il se peut qu'une pareille révélation soit permise. Mais dans l'incertitude, il est bon de ne pas se bercer d'espérances qui pourraient être déçues. Nous approuvons donc le projet de M. Bonnemère de publier les recettes qui ont été données à son jeune breton, parce que, dans le nombre, il peut s'en trouver d'utiles, surtout pour les maladies.

Le curé Gassner

Médium guérisseur.

Dans le journal *l'Exposition populaire illustrée*, 24^e numéro, nous trouvons dans un article intitulé : *Correspondance sur les thaumaturges*, une intéressante notice sur le curé *Gassner*, presque aussi connu dans son temps que le prince Hohenlohe pour son pouvoir guérisseur.

« *Gassner* (Jean-Joseph) naquit le 20 août 1727, à Bratz près de Bludens (Souabe) ; il fit ses premières études à Inspruck et à Prague, reçut les ordres ecclésiastiques et fut pourvu, en 1758, de la cure de Kloesterle, dans le pays des Grisons.

« Après quinze ans d'une vie retirée, il se révéla au monde comme doué d'une puissance exceptionnelle, celle de guérir toutes les maladies par la simple apposition des mains, et cela sans employer aucun remède, et sans exiger aucune rétribution. Les malades affluèrent bientôt de toutes parts, et en si grand nombre que, pour se mettre plus

à la portée de les secourir, Gassner sollicita et obtint la permission de s'absenter de sa cure, et se rendit successivement à Wolfegg, à Weingarten, à Ravensperg, à Detland, à Kirchberg, à Morspurg et à Constance. Les malheureux lui faisaient cortège ; le corps médical se dressa contre lui. Les uns proclamaient des cures merveilleuses, d'autres les contestaient.

« L'évêque de Constance le contraignit à une enquête faite par le directeur du séminaire. Gassner déclara n'avoir jamais eu la pensée de faire des miracles et s'être borné à appliquer *le pouvoir que l'ordination confère à tous les prêtres d'exorciser, au nom de Jésus-Christ, les démons qui sont une des causes les plus fréquentes de nos maladies*. Il déclara diviser toutes les maladies en maladies naturelles ou lésions, en maladies *d'obsessions* et en maladies compliquées d'obsessions. Il était, disait-il, sans pouvoir sur les premières et échouait sur celles de la troisième catégorie, lorsque la maladie naturelle était supérieure à la maladie d'obsession.

« L'évêque ne fut point convaincu et ordonna à Gassner de rentrer dans sa cure, mais bientôt après il l'autorisa à continuer ses exorcismes ; le curé se hâta de profiter de l'autorisation et surprit les habitants d'Elwangen, de Sulzbach et de Ratisbonne, par la foule immense de malades que sa renommée attirait de la Suisse, de l'Allemagne et de la France. Le duc de Wurtemberg se déclara ouvertement son admirateur et son protecteur ; ses succès lui attirèrent de puissants adversaires. Le célèbre Haen et le théatin Sterzingen l'attaquèrent avec persévérance et passion ; plusieurs évêques prêtèrent leur appui au fougueux théatin et lui interdirent d'exorciser dans leurs diocèses. Enfin Joseph II rendit un rescrit qui ordonnait à Gassner de quitter Ratisbonne ; mais fort de la protection du prince-évêque de cette ville, qui lui avait conféré le titre de conseiller ecclésiastique, avec la charge de chapelain de cour, il persévéra ; cette résistance se prolongea jusqu'en 1777, époque à laquelle Gassner fut pourvu de la cure de Bondorf où il se retira et mourut le 4 avril 1779, à l'âge de 52 ans.

Remarque. – Le Spiritisme proteste contre la qualification de *thaumaturge* donnée aux guérisseurs, par la raison qu'il n'admet pas que rien se fasse en dehors des lois naturelles. Les phénomènes qui appartiennent à l'ordre des faits spirituels ne sont pas plus miraculeux que les faits matériels, attendu que l'élément spirituel est une des forces de la nature, tout aussi bien que l'élément matériel. Le curé Gassner ne faisait donc pas plus de miracles que le prince de Hohenlohe et que le zouave Jacob, et l'on peut voir de singuliers

rapprochements entre ce qui se passait alors à son sujet, et ce qui se passe aujourd'hui.

Les pressentiments et les pronostics.

Nous empruntons au même article du journal précité les faits ci-après qui accompagnent la notice sur le curé Gassner, parce que le Spiritisme peut en tirer un utile sujet d'instruction. L'auteur de l'article les fait suivre de réflexions dignes de remarque en ce temps de scepticisme à l'endroit des causes extra matérielles.

« Gassner avait joui d'une grande faveur auprès de l'impératrice Marie-Thérèse, qui le consultait souvent, ajoutant quelque foi à ses inspirations. On raconte (voir les mémoires de Mme Campan) qu'à l'époque où l'idée avait été conçue d'unir la fille de Marie-Thérèse au petit-fils de Louis XV, la grande impératrice fit venir Gassner et lui demanda : « Mon ANTOINETTE doit-elle être heureuse ? »

« Gassner, après avoir longuement réfléchi, pâlit étrangement et persista à garder le silence.

« Pressé de nouveau par l'impératrice et cherchant alors à donner une expression générale à l'idée dont il semblait fortement occupé : *Madame*, répondit-il, *il est des croix pour toutes les épaules*.

« Le mariage eut lieu le 16 mai 1770 ; le dauphin et Marie-Antoinette reçurent la bénédiction nuptiale à la chapelle de Versailles (Marie-Antoinette était arrivée à Compiègne le 14) ; à trois heures de l'après-midi le ciel se couvrit de nuages, des torrents de pluie inondèrent Versailles ; de violents coups de tonnerre retentirent, et la foule des curieux qui remplissaient le jardin fut obligée de se retirer.

« L'arrivée de Marie-Antoinette dans le palais des rois de France (lisons-nous dans la *Vie publique et privée de Louis XVI*, par M. A*** et de Salex ; Paris, 1814, p. 340), fut signalée par un de ces pronostics dont on ne se rappelle d'ordinaire que lorsqu'on les voit se réaliser dans la suite des temps.

« Au moment où cette princesse, entrant pour la première fois dans les cours du château de Versailles, mit le pied dans la cour de marbre, un violent coup de tonnerre ébranla le château : *Présage de malheur !* s'écria le maréchal de Richelieu.

« La soirée fut triste dans la ville, et les illuminations ne purent produire aucun effet.

« Ajoutez-y le terrible accident arrivé le 30 mai dans la rue Royale, le jour de la fête que donna sur la place Louis XV la ville de Paris

pour le mariage du Dauphin et de la Dauphine. ANQUETIL porte à 300 le nombre des morts sur place, et à 1,200 le nombre de ceux qui succombèrent dans les hospices ou à domicile peu de jours après, ou bien qui restèrent estropiés.

« En 1757 (voir les *Affiches* de Tours, 25^e année, n^o 14. – Jeudy 5 avril 1792), madame de Pompadour fit venir devant Louis XV un astrologue qui, après avoir calculé son thème de naissance, lui dit : « Sire, votre règne est célèbre par de grands événements, celui qui le suivra, le sera par de grands désastres. »

« Le jour de la mort de Louis XV il y eut à Versailles un orage affreux.

« Quelle accumulation de pronostics !

« Pendant huit ans la couche de la reine fut stérile. – Le 19 décembre 1778 naquit une fille, Marie-Thérèse-Charlotte (plus tard appelée du titre de son époux, madame la Dauphine, duchesse d'Angoulême). Encore trois ans et le 22 octobre 1781 Marie-Antoinette donna un héritier à la couronne. La ville de Paris vota à cette occasion à la reine une fête où fut déployée la plus somptueuse munificence.

« Cette fête eut lieu le 21 janvier 1782. Onze ans plus tard la commune de Paris donnait au peuple le SPECTACLE DE LA MORT DU ROI. La reine était prisonnière en attendant que la vision de Gassner s'accomplît.

« Puisque nous avons touché à ces questions brûlantes, écoutez encore les révélations de Mme Campan. – On était en mai 1789 ; les journées des 4 et 5 avaient diversement impressionné les esprits ; quatre bougies éclairaient le cabinet de la reine, qui racontait quelques accidents remarquables qui avaient eu lieu dans le cours de la journée. – « Une bougie s'éteignit d'elle-même ; je la rallumai, dit Mme Campan ; bientôt la deuxième, puis la troisième, s'éteignirent aussi ; alors la reine, lui serrant la main avec un mouvement d'effroi, lui dit : « Le malheur peut rendre superstitieuse ; si cette quatrième bougie s'éteint comme les autres, rien ne pourra m'empêcher de regarder ce signe comme un sinistre présage... » La quatrième bougie s'éteignit !!!

« Peu de nuits avant, la reine avait, disait-elle, fait un songe *affreux* dont elle était restée profondément affectée.

« Sans doute les esprits forts rient de tous ces pronostics, de toutes ces prophéties, de ce don de vue antérieure. Ils n'y croient pas ou feignent de ne pas y croire ! Mais, pourquoi donc, à toutes

les époques, y a-t-il eu des personnages de quelque valeur, de quelque importance qui, *sans aucun intérêt quelconque*, ont affirmé des faits de ce genre qu'ils ont déclarés absolus, positifs.

« Citons quelques exemples :

« Théodore-Agrippa d'Aubigné, aïeul de Mme DE MAINTENON, rapporte dans ses Mémoires avoir eu à son service, en Poitou, un sourd-muet de naissance DOUÉ DU DON DE LA DIVINATION. « Un jour, dit-il, les filles du logis lui ayant demandé combien le roi (Henri IV) vivrait encore d'années, le temps et les circonstances de sa mort, il leur marqua trois ans et demi, et désigna la ville, la rue et le carrosse avec les deux coups de couteau qu'il recevrait dans le cœur. »

« Quelques mots encore sur ce même Henri IV.

« Quel jugement porterons-nous sur les noirs pressentiments qu'il n'est que trop constant que ce malheureux prince eut de sa cruelle destinée ? – dit Sully dans ses Mémoires, liv. XXVII. – Ils sont d'une singularité qui a quelque chose d'effrayant ; j'ai déjà rapporté avec quelle répugnance il s'était laissé aller à permettre que la cérémonie du couronnement de la reine se fît avant son départ ; plus il en voyait approcher le moment, plus il sentait la frayeur et l'horreur redoubler en son cœur ; il venait l'ouvrir tout entier à moi, dans cet état d'amertume et d'accablement, dont je le reprenais comme d'une faiblesse impardonnable. Ces propres paroles feront une tout autre impression que tout ce que je pourrais dire : – « *Ah ! mon ami*, me disait-il, *que ce sacre me déplaît ; je ne sais ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur.* » Il s'asseyait, en me disant ces paroles, sur une chaise basse, que j'avais fait faire exprès pour lui, et, livré à toutes les noirceurs de ses idées, il frappait des doigts sur l'étui de ses lunettes en rêvant profondément.

« S'il sortait de cette rêverie, c'était pour se lever brusquement en frappant des mains sur ses cuisses et pour s'écrier : « *Pardieu, je mourrai dans cette ville, je n'en sortirai jamais ; ils me tueront ; je vois bien qu'ils mettent leur dernière ressource dans ma mort ! Ah ! maudit sacre, tu seras cause de ma mort !*

« – Mon Dieu, sire, lui dis-je un jour, à quelle idée vous livrez-vous là ? Si elle continue, je suis d'avis que vous rompiez ce sacre, et couronnement, voyage, et guerre ; le voulez-vous ? Ce sera bientôt fait.

« – *Oui*, me dit-il enfin, après que je lui eus tenu ce discours deux

ou trois fois ; *oui, rompez ce sacre, et que je n'en entende plus parler ; j'aurai par ce moyen l'esprit guéri des impressions que quelques avis y ont faites ; je sortirai de cette ville et ne craindrai plus rien.* »

« A quel trait reconnaîtrait-on ce cri secret et impérieux du cœur si on le méconnaît à ceux-ci : *« Je ne veux point vous céler, me disait-il encore, qu'on m'a dit que je devais être tué à la première magnificence que je ferais et que je mourrais dans un carrosse, et c'est ce qui fait que j'y suis si peureux.*

« – Vous ne m'aviez, ce me semble, jamais dit cela, sire, lui répondis-je ; je me suis plusieurs fois étonné, en vous entendant crier dans un carrosse, de vous voir si sensible à un petit danger, après vous avoir vu tant de fois intrépide au milieu des coups de canon et de mousquet, et parmi les piques et les épées nues ; mais puisque cette opinion vous trouble jusqu'à ce point, en votre place, sire, je partirais dès demain : je laisserais faire le sacre sans vous, ou je le remettrais à une autre fois, et de longtemps je ne rentrerais dans Paris, ni dans aucun carrosse ; voulez-vous que j'envoie tout à cette heure à Notre-Dame et à Saint-Denis, faire tout cesser et renvoyer les ouvriers ?

« – *Je le veux bien, me dit encore ce prince, mais que dira ma femme ? car elle a merveilleusement ce sacre en tête.*

« – Elle dira ce qu'elle voudra, repris-je, voyant combien ma proposition avait fait plaisir au roi. Mais je ne saurais croire que quand elle saura la persuasion où vous êtes qu'il doit être la cause de tant de mal, elle s'y opiniâtre davantage. »

« Je n'attendis point d'autre ordre pour aller donner celui d'interrompre les préparatifs du couronnement ; ce n'est qu'avec un véritable regret que je me vois obligé de dire que, quelques efforts que je fisse, je ne pus jamais engager la reine à donner cette satisfaction à son époux.

« Je passe sous silence les sollicitations, les prières, et les contestations que j'employai pendant trois jours entiers pour tâcher de la fléchir ; ce fut à ce prince à céder. Mais Henri n'en revint pas moins fortement à ses premières appréhensions, qu'il m'exprimait ordinairement par ces paroles-ci qu'il avait souvent à la bouche : « – *Ah ! mon ami, je ne sortirai jamais de cette ville ; ils me tueront ici ! O maudit sacre, tu seras la cause de ma mort !* »

« Ce sacre se fit à Saint-Denis le jeudi 13 mai, et la reine devait, le dimanche 16 du même mois, faire son entrée à Paris.

« Le 14, le roi voulut faire visite à Sully, visite qu'il lui avait annoncée pour le samedi matin 15 ; il prit son carrosse et sortit, modifiant plusieurs fois son itinéraire en route, etc., etc.

« Péréfixe, son historien, fait observer que « le ciel et la terre n'avaient donné que trop de pronostics de ce qui lui arriva. »

« L'ÉVÊQUE DE RODEZ met au nombre de ces pronostics *une éclipse de soleil, l'apparition d'une terrible comète, des tremblements de terre, des monstres nés en diverses contrées de la France, des pluies de sang qui tombèrent en quelques endroits, une grande peste qui avait affligé Paris en 1606, des apparitions de fantômes et plusieurs autres prodiges* (voir l'Histoire de Henri le Grand par Hardouin de Péréfixe, évêque de Rhodéz, *Vie du Duc d'Epéron, Mercure français, Mathieu, l'Estoile, etc.*)

« Arrêtons-nous ! nous écrivions un volume, des volumes, tant les faits abondent. Mais est-il donc si nécessaire d'avoir recours aux récits des autres ? Que chacun se questionne lui-même ; que chacun en appelle à ses propres souvenirs et se réponde avec loyauté et franchise, et chacun dira : *Il y a en moi un inconnu qui est nous, qui tout à la fois commande à mon moi matière et lui obéit.* – Cet inconnu, esprit, âme, qui est-il ? comment est-il ? pourquoi est-il ? Mystère ; série de mystères ; inexplicable mystère. Comme tout dans la nature, dans l'organisme, dans la vie, la vie et la mort ne sont-elles pas deux impénétrables mystères ? Le sommeil, cet essai de la mort, n'est-il pas un inexplicable mystère ? L'assimilation des aliments, qui deviennent nous : inexplicable, incompréhensible mystère ! La génération : mystérieuse obscurité ! Cette obéissance passive de mes doigts qui tracent ces lignes et obéissent à ma volonté : ténèbres dont Dieu seul sonde les profondeurs et qui s'illuminent, pour lui seul, de la lumière de vérité !

« Baissez la tête, enfants de l'ignorance et du doute ; humiliez cette orgueilleuse que vous nommez la raison ; libres penseurs, subissez les chaînes qui étreignent votre intelligence ; fléchissez le genou : Dieu seul sait ! »

Dans ces faits, il y a deux choses bien distinctes à considérer : les pressentiments et les phénomènes regardés comme des pronostics d'événements futurs.

On ne saurait nier les pressentiments dont il est peu de personnes qui n'aient eu des exemples. C'est un de ces phénomènes dont la matière seule est impuissante à donner l'explication, car si la matière ne pense pas, elle ne peut non plus pressentir. C'est ainsi que le ma-

térialisme se heurte à chaque pas contre les choses les plus vulgaires qui viennent le démentir.

Pour être averti d'une manière occulte de ce qui se passe au loin et dont nous ne pouvons avoir connaissance que dans un avenir plus ou moins prochain par les moyens ordinaires, il faut que quelque chose se dégage de nous, voie et entende ce que nous ne pouvons percevoir par les yeux et les oreilles, pour en rapporter l'intuition à notre cerveau. Ce quelque chose doit être intelligent puisqu'il comprend, et que souvent d'un fait actuel il prévoit les conséquences futures ; c'est ainsi que nous avons parfois le pressentiment de l'avenir. Ce quelque chose n'est autre que nous-même, notre être spirituel, qui n'est point confiné dans le corps comme un oiseau dans une cage, mais qui, pareil à un ballon captif, s'éloigne momentanément de la terre, sans cesser d'y être attaché.

C'est surtout dans les moments où le corps repose, pendant le sommeil, que l'Esprit, profitant du répit que lui laisse le soin de son enveloppe, recouvre en partie sa liberté et va puiser dans l'espace, parmi d'autres Esprits, incarnés comme lui ou désincarnés, et dans ce qu'il voit, des idées dont il rapporte l'intuition au réveil.

Cette émancipation de l'âme a souvent lieu à l'état de veille ; dans les moments d'absorption, de méditation et de rêverie, où l'âme semble n'être plus préoccupée de la terre ; elle a surtout lieu d'une manière plus effective et plus ostensible chez les personnes douées de ce qu'on appelle *double vue* ou *vue spirituelle*.

A côté des intuitions personnelles de l'Esprit, il faut placer celles qui lui sont suggérées par d'autres Esprits, soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, par la transmission de pensées d'âme à âme. C'est ainsi que souvent on est averti d'un danger, sollicité de prendre telle ou telle direction, sans pour cela que l'Esprit cesse d'avoir son libre arbitre. Ce sont des conseils, et non des ordres, car il reste toujours maître d'agir à son gré.

Les pressentiments ont donc leur raison d'être, et trouvent leur explication naturelle dans la vie spirituelle, dont nous ne cessons pas un instant de vivre, parce que c'est la vie normale.

Il n'en est pas de même des phénomènes physiques considérés comme des pronostics d'événements heureux au malheureux. Ces phénomènes n'ont en général aucune liaison avec les choses qu'ils semblent présager. Ils peuvent être les précurseurs d'effets physiques qui en sont la conséquence, comme un point noir à l'horizon peut présager au marin la tempête, ou certains nuages annoncer la grêle,

mais la signification de ces phénomènes pour les choses de l'ordre moral doit être rangée parmi les croyances superstitieuses qu'on ne saurait combattre avec trop d'énergie.

Cette croyance, qui ne repose absolument sur rien de rationnel, fait que, lorsqu'un événement arrive, on se rappelle quelque phénomène qui l'a précédé, et auquel l'esprit frappé le rattache, sans s'inquiéter de l'impossibilité de rapports qui n'existent que dans l'imagination. On ne songe pas que les mêmes phénomènes se répètent journallement sans qu'il en résulte rien de fâcheux, et que les mêmes événements arrivent à chaque instant sans être précédés d'aucun prétendu signe précurseur. S'il s'agit d'événements qui touchent à des intérêts généraux, des narrateurs crédules, ou plus souvent *officieux*, pour en exalter l'importance aux yeux de la postérité, amplifient sur les pronostics qu'ils s'efforcent de rendre plus sinistres et plus terribles en y ajoutant de prétendues perturbations de la nature, dont les tremblements de terre et les éclipses sont les accessoires obligés, ainsi que l'a fait l'évêque de Rodez à propos de la mort d'Henri IV. Ces récits fantastiques, qui souvent avaient leur source dans les intérêts des partis, ont été acceptés sans examen par la crédulité populaire qui a vu, ou à laquelle on voulait faire voir des miracles dans ces phénomènes étranges.

Quant aux événements vulgaires, l'homme en est le plus souvent lui-même la première cause ; ne voulant pas s'avouer ses propres faiblesses, il cherche une excuse en mettant sur le compte de la nature les vicissitudes qui sont presque toujours le résultat de son imprévoyance et de son impéritie. C'est dans ses passions, dans ses défauts personnels qu'il faut chercher les véritables pronostics de ses misères, et non dans la nature qui ne dévie pas de la route que Dieu lui a tracée de toute éternité.

Le Spiritisme, en expliquant par une loi naturelle la véritable cause des pressentiments, démontre, par cela même, ce qu'il y a d'absurde dans la croyance aux pronostics. Loin d'accréditer la superstition, il lui ôte son dernier refuge : le surnaturel.

Le zouave Jacob.

(Deuxième article, voir le numéro d'octobre).

M. Jacob est-il un charlatan ? Son désintéressement matériel est un fait constant, et peut-être un de ceux qui ont le plus désorienté la critique. Comment accuser de charlatanisme un homme qui ne demande rien et qui ne veut rien, pas même de remerciements ?

Quel serait donc son mobile ? L'amour-propre, dit-on. Le désintéressement moral absolu étant le sublime de l'abnégation, il faudrait avoir la vertu des anges pour ne pas éprouver une certaine satisfaction quand on voit la foule se presser subitement autour de soi, alors que la veille on était inconnu. Or, comme M. Jacob n'a pas, les prétentions d'être un ange, en supposant, ce que nous ignorons, qu'il se soit un peu exalté son importance à ses propres yeux, on ne pourrait lui en faire un grand crime, et cela ne détruirait pas les faits s'il y en a. Nous aimons à croire que ceux qui lui imputent ce travers sont trop au-dessus des choses terrestres pour avoir, sous ce rapport, le moindre reproche à se faire.

Mais dans tous les cas, ce sentiment ne pouvait être que *consécutif* et non préconçu. Si M. Jacob eût prémédité le dessein de populariser en se donnant pour guérisseur émérite sans pouvoir prouver autre chose que son impuissance, au lieu d'applaudissements, il n'aurait recueilli dès le premier jour que des huées, ce qui n'aurait pas été très flatteur pour lui. Pour s'enorgueillir de quelque chose il faut une cause préexistante ; il fallait donc qu'il guérît avant d'en tirer vanité.

Il voulait, ajoute-t-on, faire parler de lui, soit ; si tel a été son but, il faut convenir que, grâce à la presse, il a été servi à souhait. Mais quel est le journal qui peut dire que M. Jacob ait été quêter la moindre réclame, le plus petit article, qu'il ait payé une seule ligne ! A-t-il été voir un seul journaliste ? Non, ce sont les journalistes qui sont allés à lui, et qui n'ont pas toujours pu le voir facilement. La presse a parlé spontanément de lui quand elle a vu la foule, et la foule n'est venue que quand il y a eu des faits. A-t-il été faire sa cour aux grands personnages ? S'est-il montré pour eux plus accessible, plus empressé, plus prévenant ? Tout le monde sait qu'il a poussé, sous ce rapport, le rigorisme jusqu'à l'excès. Son amour-propre, cependant, eût trouvé plus d'éléments de satisfaction dans le grand monde, que chez d'obscurs indigents.

Il faut donc logiquement écarter toute imputation d'intrigue et de charlatanisme.

Guérit-il toutes les maladies ? Non-seulement il ne les guérit pas toutes, mais de deux individus atteints du même mal, souvent il guérira l'un et ne fera rien sur l'autre. Il ne sait jamais d'avance s'il guérira un malade, voilà pourquoi il ne promet jamais rien ; or on sait que les charlatans ne sont pas avarés de promesses. La guérison tient à des affinités fluidiques qui se manifestent instantanément, comme une secousse électrique, et qui ne peuvent être préjugées.

Est-il doué d'un pouvoir surnaturel ? Sommes-nous revenus au temps des miracles ? Interrogez-le lui-même, et il vous répon-

dra qu'il n'y a dans ces guérisons rien de surnaturel ni de miraculeux ; qu'il est doué d'une puissance fluidique indépendante de sa volonté qui se manifeste avec plus ou moins d'énergie selon les circonstances et le milieu où il se trouve ; que le fluide qu'il émet guérit certaines maladies chez certaines personnes, sans qu'il sache ni pourquoi ni comment.

Quant à ceux qui prétendent que cette faculté est un présent du diable, on peut leur répondre que, puisqu'elle ne s'exerce que pour le bien, il faut admettre que le diable a des bons moments dont on fait bien de profiter. On peut aussi leur demander quelle différence il y a entre les guérisons du prince de Hohenlohe et celles du zouave Jacob, pour que les unes soient réputées saintes et miraculeuses, et les autres diaboliques ? Passons sur cette question qui ne peut être prise au sérieux dans ce temps-ci.

La question de charlatanisme préjugait toutes les autres, c'est pourquoi nous y avons insisté ; cette question étant écartée, voyons quelles conclusions on peut tirer de l'observation.

M. Jacob a guéri instantanément des maladies réputées incurables, c'est un fait positif. La question du nombre des malades guéris est ici secondaire ; n'y en eût-il qu'un sur cent, le fait n'en subsisterait pas moins ; or ce fait a une cause.

La faculté guérissante portée à ce degré de puissance, se trouvant chez un soldat qui, tout honnête homme qu'il soit, n'a ni le caractère, ni les habitudes, ni le langage, ni les allures des saints ; exercée en dehors de toute forme ou appareil mystique, dans les conditions les plus vulgaires et les plus prosaïques ; se trouvant d'ailleurs à différents degrés chez une foule d'autres personnes, chez des hérétiques comme les Musulmans, les Indous, les Boudhistes, etc., exclue l'idée de miracles dans le sens liturgique du mot. C'est donc une faculté inhérente à l'individu ; et puisqu'elle n'est pas un fait isolé, c'est qu'elle dépend d'une loi comme tout effet naturel.

La guérison est obtenue sans l'emploi d'aucun médicament, donc elle est due à une influence occulte ; et attendu qu'il s'agit d'un résultat effectif, matériel, et que rien ne peut produire quelque chose, il faut que cette influence soit quelque chose de matériel ; ce ne peut donc être qu'un fluide matériel, quoique impalpable et invisible. M. Jacob ne touchant pas le malade, ne faisant même aucune passe magnétique, le fluide ne peut avoir pour moteur et propulseur que la volonté ; or, la volonté n'étant pas un attribut de la matière, ne peut émaner que de l'esprit ; c'est donc le fluide qui agit sans l'impulsion de l'esprit. La plupart des maladies guéries par ce moyen étant de celles contre lesquelles la science est impuissante, il y a donc des agents curatifs plus puissants que ceux de la médecine ordinaire ; ces phénomènes sont, par conséquent, la révélation de lois inconnues de

la science ; en présence de faits patents il est plus prudent de douter que de nier. Telles sont les conclusions auxquelles arrive forcément tout observateur impartial.

Quelle est la nature de ce fluide ? Est-ce de l'électricité ou du magnétisme ? Il y a probablement l'un et l'autre, et peut-être quelque chose de plus ; c'en est, dans tous les cas, une modification, puisque les effets sont différents. L'action magnétique est évidente, quoique plus puissante que celle du magnétisme ordinaire, dont ces faits sont la confirmation, et en même temps la preuve qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article d'expliquer le mode d'action de cet agent curatif, déjà décrit dans la théorie de la médiumnité guérissante ; il suffit d'avoir démontré que l'examen des faits conduit à reconnaître l'existence d'un principe nouveau, et que ce principe, quelque étranges qu'en soient les effets, ne sort pas du domaine des lois naturelles.

Dans les faits concernant M. Jacob, il n'a pour ainsi dire pas été fait mention du Spiritisme, tandis que toute l'attention s'est concentrée sur le magnétisme ; cela avait sa raison d'être et son utilité. Bien que le concours d'Esprits désincarnés dans ces sortes de phénomènes soit un fait constaté, leur action n'est pas ici évidente, c'est pourquoi nous en faisons abstraction. Peu importe que les faits soient expliqués avec ou sans l'intervention d'Esprits étrangers ; le magnétisme et le Spiritisme se donnent la main ; ce sont deux parties d'un même tout, deux branches d'une même science qui se complètent et s'expliquent l'une par l'autre. Accréditer le magnétisme, c'est ouvrir la voie au Spiritisme, et réciproquement.

La critique n'a pas épargné M. Jacob ; à défaut de bonnes raisons, elle lui a, comme d'habitude, prodigué la raillerie et les injures grossières, ce dont il ne s'est pas ému le moins du monde ; il a méprisé les unes et les autres, et les gens sensés lui ont su gré de sa modération.

Quelques-uns ont été jusqu'à solliciter son incarcération comme imposteur abusant de la crédulité publique ; mais un imposteur est celui qui promet et ne tient pas ; or, comme M. Jacob n'a jamais rien promis, personne ne peut se plaindre d'avoir été abusé. Que pouvait-on lui reprocher ? En quoi était-il en contravention légale ? Il n'exerçait pas la médecine, pas même ostensiblement le magnétisme. Quelle est la loi qui défend de guérir les gens en les regardant ?

On lui a fait un grief de ce que la foule des malades qui venaient à lui gênait la circulation ; mais est-ce lui qui a appelé la foule ? L'a-t-il convoquée par des annonces ? Quel est le médecin qui se plaindrait s'il en avait une pareille à sa porte ? Et si l'un d'eux avait cette bonne fortune, même au prix d'annonces chèrement payées, que di-

rait-il si on voulait l'inquiéter pour ce fait ? On a dit qu'à quinze cents personnes par jour pendant un mois, cela faisait quarante-cinq mille malades qui s'étaient présentés, et qu'à ce compte, s'il les avait guéris, il ne devrait plus y avoir de boiteux ni d'estropiés dans les rues de Paris. Il serait superflu de relever cette singulière objection, mais nous dirons que plus on grossit le nombre des malades qui, guéris ou non, se pressaient dans l'impasse de la rue de la Roquette, plus on prouve combien est grand le nombre de ceux que la médecine ne peut guérir, car il est évident que si ces malades avaient été guéris par les médecins, ils ne seraient pas venus à M. Jacob.

Comme, malgré les dénégations, il y avait des faits patents de guérisons extraordinaires, on a voulu les expliquer en disant que M. Jacob agissait, par la brusquerie même de ses paroles, sur l'imagination des malades ; soit, mais alors si vous reconnaissez à l'influence de l'imagination une telle puissance sur les paralysies, les épilepsies, les membres ankylosés, que n'employez-vous ce moyen, au lieu de laisser souffrir tant de malheureux infirmes, ou de leur donner des drogues que vous savez inutiles ?

La preuve, a-t-on dit, que M. Jacob n'avait pas le pouvoir qu'il s'attribuait, c'est qu'il a refusé d'aller guérir dans un hôpital sous les yeux de gens compétents pour apprécier la réalité des cures.

Deux raisons ont dû motiver ce refus. D'abord, il ne pouvait se dissimuler que l'offre qui lui était faite n'était pas dictée par la sympathie, mais un défi qu'on lui proposait. Si, sur une salle de trente malades, il n'en avait mis sur pieds ou soulagé que trois ou quatre, on n'aurait pas manqué de dire que cela ne prouvait rien et qu'il avait échoué.

En second lieu, il faut tenir compte des circonstances qui peuvent favoriser ou paralyser son action fluïdique. Lorsqu'il est entouré de malades qui viennent à lui volontairement, la confiance qu'ils apportent les prédispose. N'admettant aucun étranger attiré par la curiosité, il se trouve dans un milieu sympathique qui le prédispose lui-même ; il est tout à lui ; son esprit se concentre librement, et son action a toute sa puissance. Dans une salle d'hôpital, inconnu des malades habitués aux soins de leurs médecins dont ce serait suspecter l'habileté que d'avoir foi en autre chose qu'en leur médication, sous les regards inquisiteurs et moqueurs de gens prévenus, intéressés à le dénigrer ; qui, au lieu de le seconder par le concours d'intentions bienveillantes, craindraient plus qu'ils ne désireraient de le voir réussir, parce que le succès d'un zouave ignorant serait un démenti donné à leur savoir, il est évident que, sous l'empire de ces impressions et de ces effluves antipathiques, sa faculté se trouverait neutralisée. Le tort de ces messieurs, en cela comme lorsqu'il s'est agi du somnambulisme, a toujours été de croire que ces sortes de phéno-

mènes se manœuvraient à volonté comme une pile électrique.

Les guérisons de ce genre sont spontanées, imprévues et ne peuvent être préméditées ni mises au concours. Ajoutons à cela que le pouvoir guérissant n'est point permanent ; tel qui le possède aujourd'hui, peut le voir cesser au moment où il s'y attend le moins ; ces intermittences prouvent qu'il dépend d'une cause indépendante de la volonté du guérisseur, et déjouent les calculs du charlatanisme.

Nota. M. Jacob n'a point encore repris le cours de ses guérisons ; nous en ignorons le motif, et il ne paraît pas qu'il y ait rien de fixé sur l'époque où il les recommencera si cela doit avoir lieu. En attendant, nous apprenons que la médiumnité guérissante se propage en différentes localités, avec des aptitudes diverses.

Notices Bibliographiques

La Raison du Spiritisme¹⁸

PAR MICHEL BONNAMY

Juge d'instruction ; membre des congrès scientifiques de France ; ancien membre du conseil général de Tarn-et-Garonne.

Lorsque parut le roman de *Mirette*, les Esprits dirent ces paroles remarquables à la Société de Paris :

« L'année 1866 présente la philosophie nouvelle sous toutes ses formes ; mais c'est encore la tige verte qui renferme l'épi de blé, et attend pour le montrer que la chaleur du printemps l'ait fait mûrir et s'entrouvrir. 1866 a préparé, 1867 mûrira et réalisera. L'année s'ouvre sous les auspices de *Mirette*, et elle ne s'écoulera pas sans voir apparaître de nouvelles publications du même genre, et de plus sérieuses encore, en ce sens que le roman se fera philosophie et que la philosophie se fera histoire. » (Revue de février 1867, page 64.)

Ils avaient déjà dit précédemment qu'il se préparait plusieurs ouvrages sérieux sur la philosophie du Spiritisme, où le nom de la doctrine ne serait pas timidement dissimulé, mais hautement avoué et proclamé, par des hommes dont le nom et la position sociale donneraient du poids à leur opinion ; et ils ajoutèrent que le premier paraîtrait probablement vers la fin de la présente année.

L'ouvrage que nous annonçons réalise complètement cette vision. C'est la première publication de ce genre où la question soit envisagée dans toutes ses parties et de toute sa hauteur ; on peut donc dire qu'elle inaugure une des phases de l'existence du Spiritisme. Ce qui le caractérise, c'est que ce n'est point une adhésion banale aux principes de la doctrine, une simple profession de foi, mais une démonstration rigoureuse, où les adeptes eux-mêmes trou-

¹⁸ Un volume in-12 ; prix 3 francs, par la poste, 3 fr. 35 c. Librairie internationale, 15, boulevard Montmartre à Paris.

veront des aperçus nouveaux. En lisant cette argumentation serrée, poussée, si l'on peut dire jusqu'à la minutie, et par un enchaînement méthodique des idées, on se demandera, sans doute, par quelle étrange extension du mot on pourrait appliquer à l'auteur l'épithète de *fou*. Si c'est un fou qui discute ainsi, on pourra dire que les fous ferment parfois la bouche à des gens soi-disant sensés. C'est un plaidoyer en règle où l'on reconnaît l'avocat qui veut réduire la réplique à ses dernières limites ; mais on y reconnaît aussi celui qui a étudié sa cause sérieusement et l'a scrutée dans ses plus minutieux détails. L'auteur ne se borne pas à émettre son opinion : il la motive et donne la raison d'être de chaque chose ; c'est pour cela qu'il a justement intitulé son livre : *La Raison du Spiritisme*.

En publiant cet ouvrage, sans couvrir sa personnalité du moindre voile, l'auteur prouve qu'il a le vrai courage de son opinion, et l'exemple qu'il donne est un titre à la reconnaissance de tous les Spiritistes. Le point de vue où il s'est placé est principalement celui des conséquences philosophiques, morales et religieuses, celles qui constituent le but essentiel du Spiritisme et en font une œuvre humanitaire.

Voici du reste comment il s'exprime dans sa préface.

« Il est dans les vicissitudes des choses humaines, ou plutôt il semble fatalement réservé à toute idée nouvelle, d'être mal accueillie à son apparition. Comme elle a pour mission le plus souvent de renverser des idées qui l'ont précédée, elle rencontre une très grande résistance de la part de l'entendement humain.

« L'homme qui a vécu avec les préjugés n'accueille qu'avec défiance la nouvelle venue, qui tend à modifier, à détruire même des combinaisons et des idées arrêtées dans son esprit, à le forcer, en un mot, à se mettre de nouveau à l'œuvre, pour courir après la vérité. Il se sent d'ailleurs humilié dans son orgueil d'avoir vécu dans l'erreur.

« La répulsion qu'inspire l'idée nouvelle est bien plus accentuée encore, lorsqu'elle apporte avec elle des obligations, des devoirs ; lorsqu'elle impose une ligne de conduite plus sévère.

« Elle rencontre enfin des attaques systématiques, ardentes, acharnées, lorsqu'elle menace des positions acquises, et surtout lorsqu'elle se trouve en face du fanatisme ou d'opinions profondément enracinées dans la tradition des siècles.

« Les doctrines nouvelles ont donc toujours de nombreux détracteurs ; elles ont même souvent à subir la persécution, ce qui a fait dire à Fontenelle : « Que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. »

« Tels étaient la défaveur et les périls qui attendaient le Spiritisme à son apparition dans le monde des idées. Les insultes, la raillerie,

la calomnie ne lui ont pas été épargnées ; et, peut-être, viendra-t-il aussi le jour de la persécution. Les adeptes du Spiritisme ont été traités d'illuminés, d'hallucinés, de dupes, de fous, et à ce flux d'épithètes qui semblaient cependant se contredire et s'exclure, on a ajouté celles d'imposteurs, de charlatans, et enfin de suppôts de Satan.

« La qualification de fou est celle qui paraît plus spécialement réservée à tout promoteur ou propagateur d'idées nouvelles. C'est ainsi qu'on traita de fou celui qui, le premier, s'avisa de dire que la terre tourne autour du soleil.

« Il était fou aussi, ce célèbre navigateur qui découvrit un nouveau monde. C'était encore un fou, de par l'aréopage de la science, celui qui trouva la puissance de la vapeur ; et la docte assemblée accueillit, avec un dédaigneux sourire, la savante dissertation de Franklin sur les propriétés de l'électricité et la théorie du paratonnerre.

« Lui aussi n'a-t-il pas été traité de fou, le divin régénérateur de l'humanité, le réformateur autorisé de la loi de Moïse ? N'a-t-il pas expié par un supplice ignominieux l'inoculation à la terre des bienfaits de la morale divine ?

« Galilée n'a-t-il pas expié comme hérétique dans une cruelle séquestration et par les plus amères persécutions morales, la gloire d'avoir eu le premier l'initiative du système planétaire dont Newton devait promulguer les lois ?

« Saint Jean-Baptiste, le précurseur du Christ, avait aussi été sacrifié à la vengeance des coupables dont il flétrissait les crimes.

« Les apôtres, dépositaires des enseignements du divin Messie, durent sceller de leur sang la sainteté de leur mission. Et la religion réformée n'a-t-elle pas été persécutée à son tour, et après les massacres de la Saint-Barthélemy, n'a-t-elle pas eu à subir les dragonnades ?

« Enfin, remontant jusqu'à l'ostracisme inspiré par d'autres passions, nous voyons Aristide exilé, et Socrate condamné à boire la ciguë.

« Sans doute, grâce aux mœurs douces qui caractérisent notre siècle, sous l'empire de nos institutions et des lumières qui mettent un frein à l'intolérance fanatique, les bûchers ne se dresseront pas pour purifier par les flammes les doctrines spirites, dont on prétend faire remonter la paternité à Satan. Mais elles doivent s'attendre, elles aussi, à une levée de boucliers des plus hostiles, et aux attaques d'ardents adversaires.

« Toutefois, cet état militant ne saurait affaiblir le courage de ceux qui sont animés d'une conviction profonde, de ceux qui ont la certitude de tenir dans leurs mains une de ces vérités fécondes qui

constituent, dans leurs développements, un grand bienfait pour l'humanité.

« Mais, quoi qu'il en soit de l'antagonisme des idées ou des doctrines que suscitera le Spiritisme ; quels que soient les périls qu'il doive ouvrir sous les pas des adeptes, le Spirite ne saurait laisser cette lumière sous le boisseau, et se refuser à lui donner tout l'éclat qu'elle comporte, l'appui de ses convictions et le témoignage sincère de sa conscience.

« Le Spiritisme révélant à l'homme l'économie de son organisation, l'initiant à la connaissance de ses destinées, ouvre un champ immense à ses médiations. Ainsi le philosophe spirite, appelé à porter ses investigations vers ces nouveaux et splendides horizons, n'a pour limites que l'infini. Il assiste, en quelque sorte, au conseil suprême du Créateur. Mais l'enthousiasme est l'écueil qu'il doit éviter, surtout lorsqu'il jette ses regards sur l'homme, devenu si grand, et qui, cependant, se fait orgueilleusement si petit. Ce n'est donc qu'éclairé par les lumières d'une prudente raison, et qu'en prenant pour guide la froide et sévère logique, qu'il doit diriger ses pérégrinations dans le domaine de la science divine dont le voile a été soulevé par les Esprits.

« Ce livre est le résultat de nos propres études et de nos médiations sur ce sujet qui, dès l'abord, nous a paru d'une importance capitale, et avoir des conséquences de la plus haute gravité. Nous avons reconnu que ces idées sont des racines profondes, et nous y avons entrevu l'aurore d'une ère nouvelle pour la société ; la rapidité avec laquelle elles se propagent est un indice de leur prochaine admission au nombre des croyances reçues. En raison même de leur importance, nous ne nous sommes pas contenté des affirmations et des arguments de la doctrine ; non-seulement nous nous sommes assuré de la réalité des faits, mais nous avons scruté avec une attention minutieuse les principes qu'on en fait découler ; nous en avons cherché la raison avec une froide impartialité, sans négliger l'étude non moins consciencieuse des objections qu'opposent les antagonistes ; comme un juge qui écoute les deux parties adverses, nous avons mûrement pesé le pour et le contre. C'est donc après avoir acquis la conviction que les allégations contraires ne détruisent rien ; que la doctrine repose sur des bases sérieuses, sur une logique rigoureuse, et non sur des rêveries chimériques ; qu'elle contient le germe d'une rénovation salutaire de l'état social sourdement miné par l'incrédulité ; que c'est enfin une barrière puissante contre l'envahissement du matérialisme et de la démoralisation, que nous avons cru devoir donner notre appréciation personnelle, et les déductions que nous avons tirées d'une étude attentive.

« Ayant donc trouvé une raison d'être aux principes de cette

science nouvelle qui vient prendre rang parmi les connaissances humaines, nous avons intitulé notre livre : *La Raison du Spiritisme*. Ce titre est justifié par le point de vue sous lequel nous avons envisagé le sujet, et ceux qui nous liront reconnaîtront sans peine que ce travail n'est pas le produit d'un enthousiasme inconsidéré, mais d'un examen mûrement et froidement réfléchi.

Nous sommes convaincu que quiconque, sans parti pris d'opposition systématique, fera, comme nous l'avons fait, une étude consciencieuse de la doctrine spirite, la considèrera comme une des choses qui intéressent au plus haut degré l'avenir de l'humanité.

« En donnant notre adhésion à cette doctrine, nous usons du droit de liberté de conscience qui ne peut être contesté à personne, quelle que soit sa croyance ; à plus forte raison, cette liberté doit-elle être respectée quand elle a pour objectif des principes de la plus haute moralité qui conduisent les hommes à la pratique des enseignements du Christ, et par cela même sont la sauvegarde de l'ordre social.

« L'écrivain qui consacre sa plume à retracer l'impression que de tels enseignements ont laissée dans le sanctuaire de sa conscience, doit bien se garder de confondre les élucubrations écloses dans son horizon terrestre avec les traits lumineux partis du ciel. S'il reste des points obscurs ou cachés à ses explications, points qu'il ne lui est pas encore donné de connaître, c'est que, dans les vues de la sagesse divine, ils restent réservés pour un degré supérieur dans l'échelle ascendante de son épuration progressive et de sa perfectibilité.

« Néanmoins, hâtons-nous de le dire, tout homme convaincu et consciencieux, en consacrant ses méditations à la diffusion d'une vérité féconde pour le bonheur de l'humanité, trempe sa plume dans l'atmosphère céleste où notre globe est immergé, et reçoit incontestablement l'étincelle de l'inspiration. »

L'indication du titre des chapitres fera connaître le cadre embrassé par l'auteur.

1. Définition du Spiritisme. – 2. Principe du bien et du mal. – 3. Union de l'âme avec le corps. – 4. Réincarnation. – 5. Phrénologie. – 6. Du péché originel. – 7. L'enfer. – 8. Mission du Christ. – 9. Le purgatoire. – 10. Le ciel. – 11. Pluralité des globes habités. – 12. La charité. – 13. Devoirs de l'homme. – 14. Périsprit. – 15. Nécessité de la révélation. – 16. Opportunité de la révélation. – 17. Les anges et les démons. – 18. Les temps prédits. – 19. La prière. – 20. La foi. – 21. Réponse aux insulteurs. – 22. Réponse aux incrédules, athées ou matérialistes. – 23. Appel au clergé.

Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de reproduire autant de passages que nous l'eussions désiré. Nous nous bornerons à quelques citations.

Chap. III, page 41. – « L'utilité réciproque et indispensable de l'âme et du corps pour leur coopération respective constitue donc la raison d'être de leur union. Elle constitue de plus, pour l'esprit, les conditions militantes dans la voie du progrès où il est appelé à conquérir sa personnalité intellectuelle et morale.

« Comment ces deux principes accomplissent-ils normalement en l'homme le but de leur destination ? Quand l'esprit est fidèle à ses aspirations divines, il restreint les instincts animaux et sensuels du corps et les réduit à leur action providentielle dans l'œuvre du Créateur ; il se développe, il grandit. C'est la perfection de l'œuvre même qui s'accomplit. Il arrive au bonheur, dont le dernier terme est inhérent au degré suprême de la perfectibilité.

« Si, au contraire, abdiquant la souveraineté qu'il est appelé à exercer sur le corps, il cède à l'entraînement des sens, et s'il accepte leurs conditions de plaisirs terrestres comme *unique but de ses aspirations*, il fausse la raison d'être de son existence, et, loin d'accomplir ses destinées, il reste stationnaire ; attaché à cette vie terrestre qui, cependant, n'aurait dû être pour lui qu'une condition accessoire, puisqu'elle ne saurait être sa fin, l'Esprit, de chef qu'il était, devient subordonné ; il accepte en insensé le bonheur terrestre que ses sens lui font éprouver et qu'ils lui proposent de satisfaire, étouffant ainsi en lui l'intuition du bonheur vrai qui lui est réservé. C'est là sa première punition. »

Au chapitre XII, de l'enfer, page 99, nous trouvons cette remarquable appréciation de la mort et des fléaux destructeurs :

« Serait-ce en énumérant les fléaux qui promènent sur la terre la terreur et l'épouvante, la souffrance et la mort, que l'on croirait pouvoir donner la preuve des manifestations de la colère divine ?

« Sachez donc, téméraires *évocateurs* des vengeances célestes, que les cataclysmes que vous signalez, loin d'avoir le caractère exclusif d'un châtement infligé à l'humanité, sont, au contraire, un acte de la miséricorde divine, qui ferme à *celle-ci* l'abîme où la précipitaient ses désordres, et lui ouvre les voies du progrès qui doivent la ramener dans le chemin qu'elle doit suivre pour assurer sa régénération.

« Que sont ces cataclysmes, sinon une nouvelle phase dans l'existence de l'homme, une ère heureuse marquant pour les peuples et l'humanité entière le point providentiel de son avancement ?

« Sachez donc que la mort n'est pas un mal ; phare de l'existence de l'Esprit, celle-ci est toujours, lorsqu'elle vient de Dieu, le signe de sa miséricorde et de son assistance bienveillante. La mort n'est que la fin du corps, le terme d'une incarnation, et dans les mains de Dieu, c'est l'anéantissement d'un milieu corrompé et vicieux, l'in-

terruption d'un courant funeste, auquel, en un moment solennel, la Providence arrache l'homme et les peuples.

« La mort n'est qu'un temps d'arrêt dans l'épreuve terrestre ; loin de nuire à l'homme, ou plutôt à l'Esprit, elle l'appelle à se recueillir dans le monde invisible, soit pour reconnaître ses fautes et les regretter, soit pour s'éclairer et se préparer, par de fermes et salutaires résolutions, à reprendre l'épreuve de la vie terrestre.

« La mort ne glace l'homme d'effroi que parce que, trop identifié à la terre, il n'a pas foi à son auguste destinée, dont la terre n'est que la douloureuse officine où doit s'accomplir son épuration.

« Cessez donc de croire que la mort suit un instrument de colère et de vengeance entre les mains de Dieu ; sachez, au contraire, qu'elle est à la fois l'expression de sa miséricorde et de sa justice, soit en arrêtant le méchant dans la voie de l'iniquité, soit en abrégeant le temps d'épreuves ou d'exil du juste sur la terre.

« Et vous, ministres du Christ, qui du haut de la chaire de vérité proclamez la colère et la vengeance de Dieu, et semblez, par vos éloquents descriptions de la fantastique fournaise, en attiser les flammes inextinguibles pour dévorer le malheureux pécheur ; vous qui, de vos lèvres si autorisées, laissez tomber cette terrifiante épigraphe : « Jamais ! – Toujours ! » avez-vous donc oublié les instructions de votre divin Maître ? »

Nous citerons encore les passages suivants extraits du chapitre sur le péché originel.

« Au lieu de créer l'âme parfaite, Dieu a voulu que ce ne fût que par de longs et constants efforts qu'elle parvînt à se dégager de cet état d'infériorité native, et graviter vers ses augustes destinées.

« Pour arriver à ces fins, elle a donc à rompre les liens qui l'attachent à la matière, à résister à l'entraînement des sens, avec l'alternative de sa suprématie sur le corps, ou de l'obsession exercée sur elle par les instincts animaux.

« Ce sont ces liens terrestres dont il lui importe de s'affranchir et qui constituent en elle les conditions mêmes de son infériorité ; ils ne sont autres que le prétendu péché originel, l'alvéole qui voile son essence divine. Le péché originel constitue ainsi l'ascendant primitif que les instincts animaux ont dû exercer d'abord sur les aspirations de l'âme. Tel est l'état de l'homme que la *Genèse* a voulu représenter sous la figure naïve de l'arbre de la science du bien et du mal. L'intervention du serpent tentateur n'est autre que les désirs de la chair et la sollicitation des sens ; le christianisme a consacré cette allégorie comme un fait réel se rattachant à l'existence du premier homme ; et c'est sur ce fait qu'il a basé le dogme de la rédemption. »

« Placé à ce point de vue, il faut le reconnaître, le péché originel a

dû être et a été, en effet, celui de toute la postérité du premier homme, et il en sera ainsi pendant une longue suite de siècles, jusqu'à l'affranchissement complet de l'Esprit des étreintes de la matière ; affranchissement qui tend sans doute à se réaliser, mais qui n'est pas encore accompli de nos jours.

« En un mot, le péché originel constitue les conditions de la nature humaine portant les premiers éléments de son existence, avec tous les vices qu'elle a engendrés.

« Le péché originel, c'est l'égoïsme, c'est l'orgueil qui président à tous les actes de la vie de l'homme ;

« C'est le démon de l'envie et de la jalousie qui rongent son cœur ;

« C'est l'ambition qui trouble son sommeil ;

« C'est la cupidité que ne peut rassasier son âpreté au lucre ;

« C'est l'amour et la soif de l'or, cet élément indispensable pour donner satisfaction à toutes les exigences du luxe, du confortable et du bien-être, que poursuit le siècle avec tant d'ardeur.

« Voilà le péché originel proclamé par la *Genèse*, et que l'homme a toujours recelé en lui ; il ne sera effacé que le jour où, pénétré de ses hautes destinées, l'homme abandonnera, conformément à la leçon du bon La Fontaine, l'ombre pour la proie ; le jour où il renoncera au mirage du bonheur terrestre, pour tourner toutes ses aspirations vers le bonheur réel qui lui est réservé.

« Que l'homme apprenne donc à se rendre digne de son titre de chef parmi tous les êtres créés, et de l'essence éthérée émanée du sein même de son créateur et dont il est pétri. Qu'il soit fort pour lutter contre les tendances de son enveloppe terrestre, dont les instincts sont étrangers à ses aspirations divines et ne sauraient constituer sa personnalité spirituelle ; que son but unique soit toujours de graviter vers la perfection de sa dernière fin, et le péché originel n'existera plus pour lui. »

M. Bonnamy est déjà connu de nos lecteurs qui ont pu apprécier la fermeté, l'indépendance de son caractère, et l'élévation de ses sentiments, par la lettre remarquable que nous avons publiée de lui dans la *Revue* de mars 1866, page 76, à l'article intitulé : *Le Spiritisme et la magistrature*. Il vient aujourd'hui, par un travail de haute portée, prêter résolument l'appui et l'autorité de son nom à une cause que, dans sa conscience, il considère comme celle de l'humanité.

Parmi les adeptes déjà nombreux que le Spiritisme compte dans la magistrature, M. Jaubert, vice-président du tribunal de Carcassonne, et M. Bonnamy, juge d'instruction à Villeneuve-sur-Lot, sont les premiers qui en ont ouvertement arboré le drapeau ; et ils l'ont fait, non pas au lendemain de la victoire, mais au moment de

la lutte, alors que la doctrine est en butte aux attaques de ses adversaires, et où ses adhérents sont encore sous le coup de la persécution. Les Spiritistes présents et ceux de l'avenir sauront l'apprécier et ne l'oublieront pas. Quand une doctrine reçoit les suffrages d'hommes aussi justement considérés, c'est la meilleure réponse aux diatribes dont elle peut être l'objet.

L'ouvrage de M. Bonnamy marquera dans les annales du Spiritisme, non-seulement comme premier en date dans son genre, mais surtout par son importance philosophique. L'auteur y examine la doctrine en elle-même, il en discute les principes dont il tire la quintessence, en faisant abstraction complète de toute personnalité, ce qui exclut toute pensée de coterie.

SOUS PRESSE

POUR PARAÎTRE EN DÉCEMBRE

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS

SELON LE SPIRITISME

Par **ALLAN KARDEC**

1 vol. in-12 de 500 pages.

Avis.

Réponse à M. S. B. de Marseille.

Il n'est tenu aucun compte des lettres qui ne sont pas ostensiblement signées, ou qui sont sans adresse certaine quand le nom est inconnu. Elles sont mises au rebut.

Cette réponse s'adresse également à une série de lettres portant le timbre de *route de Besançon* et venues quotidiennement pendant un certain temps. Si cet avis parvient à leur auteur, il sera informé que, par le motif ci-dessus, et vu leur longueur, elles n'ont même pas été lues à mesure de leur arrivée, la personne chargée du dépouillement de la correspondance les a mises de côté, comme toutes celles qui sont entourées de mystère, et que, par cette raison, on ne considère pas comme assez sérieuses pour y donner du temps au préjudice des travaux d'une importance réelle, et auxquels on suffit à peine.

ALLAN KARDEC.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

10^o ANNÉE.

N^o 12.

DÉCEMBRE 1867.

L'homme avant l'histoire.

Ancienneté de la race humaine¹⁹.

Dans l'histoire de la terre, l'humanité n'est peut-être qu'un rêve, et lorsque notre vieux monde s'endormira dans les glaces de son hiver, le passage de nos ombres sur son front n'aura peut-être laissé en lui aucun souvenir. La terre possède en propre une histoire incomparablement plus riche et plus complexe que celle de l'homme. Longtemps avant l'apparition de notre race, pendant des siècles de siècles, elle fut tour à tour occupée par des habitants divers, par des êtres primordiaux, qui étendirent leur domination successive à sa surface, et disparurent avec les modifications élémentaires de la physique du globe.

A l'une des dernières périodes, à l'époque tertiaire, à laquelle nous pouvons assigner sans crainte une date de plusieurs centaines de mille ans en arrière de nous, l'endroit où Paris déploie aujourd'hui ses splendeurs était une Méditerranée, un golfe de l'océan universel, au-dessus duquel s'élevaient seulement en France le terrain créacé de Troie, Rouen, Tours ; le terrain jurassique de Chaumont, Bourges, Niort ; le terrain triasique des Vosges, et le terrain primitif des Alpes, de l'Auvergne et des côtes de Bretagne. Plus tard, la configuration changea. A l'époque où vivaient encore le mammoth, l'ours des cavernes, le rhinocéros aux narines cloisonnées, on pouvait aller

¹⁹ Cet article est tiré des articles scientifiques que M. Flammarion a publiés dans le *Siècle*. Nous avons cru devoir le reproduire, d'abord parce que nous savons l'intérêt que nos lecteurs portent aux écrits de ce jeune savant, et en outre parce qu'il touche, au point de vue de la science, à quelques-uns des points fondamentaux de la doctrine exposée dans notre ouvrage sur la *Genèse*.

par terre de Paris à Londres ; et peut-être ce trajet fut-il effectué par nos aïeux de ce temps-là, car il y avait des hommes ici avant la formation de la France géographique.

Leur vie différait autant de la nôtre que celle des sauvages dont nous nous entretenions récemment. Les uns avaient construit leurs bourgades sur pilotis au milieu des grands lacs ; ces cités lacustres, comparables à celles des castors, furent dévinées en 1853, lorsqu'à la suite d'une longue sécheresse, les lacs de la Suisse étant descendus à un étiage inusité, mirent à découvert des pilotis, des ustensiles de pierre, de corne, d'or et d'argile, des vestiges non équivoques de l'antique habitation de l'homme ; et ces villes aquatiques n'étaient pas une exception : on en a trouvé plus de deux cents dans la Suisse seule. Hérodote raconte que les Pæoniens habitaient des villes semblables sur le lac Prasias. Chaque citoyen qui prenait femme était obligé de faire venir trois pierres de la forêt voisine et de les fixer dans le lac. Comme le nombre des femmes n'était pas limité, le plancher de la ville s'agrandissait vite. Les cabanes étaient en communication avec l'eau par une trappe, et les enfants étaient attachés par le pied à une corde, de crainte d'accident. Hommes, chevaux, bétail, vivaient ensemble, se nourrissant de poisson. Hippocrate rapporte les mêmes coutumes aux habitants du Phase. En 1826, Dumont d'Urville découvrit des cités lacustres analogues sur les côtes de la Nouvelle-Guinée.

D'autres habitaient les cavernes, les grottes naturelles, ou se formaient un refuge grossier contre les bêtes féroces. On retrouve aujourd'hui leurs os mêlés à ceux de l'hyène, de l'ours des cavernes, du rhinocéros tichorhinus. En 1852, un terrassier voulant juger la profondeur d'un trou par lequel les lapins s'esquivaient des chasseurs, à Aurignac (Haute-Garonne), ramena de cette ouverture des os de forte dimension. Attaquant alors le flanc du monticule dans l'espérance d'y rencontrer un trésor, il se trouva bientôt en face d'un véritable ossuaire. La rumeur publique, s'emparant du fait, mit en circulation des récits de faux monnayeurs, d'assassinats, etc. Le maire jugea à propos de faire ramasser tous les ossements pour les porter au cimetière ; et lorsqu'en 1860 M. Lartet voulut examiner ces vieux débris, le fossoyeur ne se souvint même plus du lieu de leur sépulture. A l'aide des rares vestiges qui environnent la caverne, des traces d'un foyer, d'ossements fendus pour en extraire la moelle, on put néanmoins s'assurer que les trois espèces nommées plus haut ont vécu sur ce point de la France en même temps que l'homme. Le chien était

déjà le compagnon de l'homme, et il fut sans doute sa première conquête.

La nourriture de ces hommes primitifs était déjà très variée. Un professeur prétend qu'ils étaient carnivores comme douze et frugivores comme vingt. M. Flourens préfère qu'ils se soient exclusivement nourris de fruits. Mais la vérité est que, dès le commencement, l'homme fut omnivore. Les *kjokkenmoddings* du Danemark nous ont conservé des débris de *cuisine antédiluvienne* prouvant ce fait jusqu'à l'évidence. Ils déjeunaient déjà d'huîtres et de poisson, connaissaient l'oie, le cygne, le canard ; appréciaient le coq de bruyère, le cerf, le chevreuil, le renne, qu'ils chassaient et dont on a trouvé les débris percés de flèches de pierre. L'urus ou bœuf primitif leur donnait déjà le potage ; le loup, le renard, le chien et le chat leur servaient de plats de résistance. Les glands, l'orge, l'avoine, les pois, les lentilles leur donnaient le pain et les légumes ; le blé ne vint que plus tard. Les noisettes, les faînes, les pommes, les poires, les fraises et les framboises terminaient ces mets des anciens Danois. Les Suisses de l'âge de pierre s'étaient, en outre, approprié la chair du bison, de l'élan, du taureau sauvage, avaient soumis la chèvre et la brebis à l'état domestique. Le lièvre et le lapin étaient dédaignés pour quelque raison superstitieuse ; mais, en revanche, le cheval avait déjà pris sa place dans leurs repas. Toutes ces viandes se mangeaient crues et fumantes à l'origine, et, remarque curieuse, les anciens Danois ne se servaient pas comme nous de leurs dents incisives pour trancher, mais bien pour saisir, pour retenir et mâcher leur nourriture ; de sorte que ces dents n'étaient pas tranchantes comme les nôtres, mais aplaties comme nos molaires et que les deux arcades dentaires s'arrêtaient l'une sur l'autre au lieu de s'emboîter.

Tous les sauvages primitifs n'étaient pas nus. Les premiers habitants des latitudes boréales, du Danemark, de la Gaule et de l'Helvétie, durent se garantir du froid par des peaux et des fourrures. Plus tard, on songea aux ornements. « La coquetterie, l'amour de la parure ne datent pas d'hier, mesdames : témoins ces colliers formés avec des dents de chien, de renard ou de loup, percés d'un trou de suspension. Plus tard, les épingles à cheveux, les bracelets, les agrafes en bronze se multiplièrent à l'infini, et l'on s'étonne de la variété et même du bon goût des objets servant à la toilette des petites maîtresses et des lions de ce temps-là.

Pendant ces âges reculés, on enfermait les morts sous des voûtes sépulcrales. Les cadavres étaient placés dans une attitude accroupie,

les genoux presque en contact avec le menton, les bras repliés sur la poitrine et rapprochés de la tête. C'est là, comme on l'a remarqué, la position de l'enfant dans le sein de sa mère. Ces hommes primordiaux l'ignoraient certainement, et c'est par une sorte d'intuition qu'ils assimilaient la tombe à un berceau.

Vestiges des âges évanouis, ces longs tumulus, ces tertres, ces collines que l'on nommait aux siècles passés « tombeaux des géants » et qui servaient de limites inviolables, sont les chambres mortuaires sous lesquelles nos ancêtres cachaient leurs morts. Quels étaient ces premiers hommes ? « Ce n'est pas seulement par curiosité, dit Virchow, que nous demandons qui étaient ces morts, s'ils appartenaient à une race de géants, quand ils ont vécu. Ces questions nous touchent. Ces morts sont nos ancêtres, et les questions que nous adressons à ces tombeaux ont également trait à notre propre origine. De quelle race sortons-nous ? De quels commencements est sortie notre culture actuelle et où nous conduit-elle ?

Il n'est pas nécessaire de remonter à la création pour recevoir quelque lueur sur nos origines ; autrement il faudrait nous voir condamnés à demeurer toujours dans une nuit complète à cet égard. Sur la seule date de la création on a compté plus de 140 opinions, et de la première à la dernière il n'y a pas moins de 3,194 ans de différence ! Ajouter une 141^e hypothèse n'éclaircirait pas le problème. Aussi nous bornerons-nous à établir que, au point de vue géologique, la dernière période de l'histoire de la terre, la période *quaternaire*, celle qui dure encore aujourd'hui, a été divisée en trois phases : la phase *diluvienne*, pendant laquelle il y eut d'immenses inondations partielles, et de vastes dépôts et accumulations de sable ; la phase *glaciaire*, caractérisée par la formation des glaciers et par un plus grand refroidissement du globe ; enfin la phase *moderne*. En somme, l'importante question, à peu près résolue aujourd'hui, était de savoir si l'homme ne date que de cette dernière époque ou des précédentes.

Or, il est maintenant avéré qu'il date au moins de la première, et que nos premiers ancêtres ont droit au titre de *fossiles*, attendu que leurs ossements (le peu qui reste) gisent avec ceux de l'*ursus spelæus*, de l'*hyena* et des *felis spelæa*, de l'*elephas primigenius*, du *megaceros*, etc., dans une couche appartenant à un ordre de vie différent de l'ordre actuel.

En ces époques lointaines régnait une nature bien différente de celle qui déploie aujourd'hui ses splendeurs autour de nous ; d'autres types de plantes décoraient les forêts et les campagnes, d'autres es-

pèces d'animaux vivaient à la surface du sol et dans les mers. Quels furent les premiers hommes qui s'éveillèrent en ce monde primordial ? Quelles cités furent édifiées ? Quel langage fut parlé ? Quelles mœurs furent en usage ? Ces questions sont encore entourées pour nous d'un profond mystère. Mais ce dont nous avons la certitude, c'est que là où nous fondons aujourd'hui des dynasties et des monuments, *plusieurs races d'hommes* ont successivement habité pendant les périodes séculaires.

Sir John Lubbock, dans l'ouvrage signalé en tête de cette étude, a démontré l'ancienneté de la race humaine par les découvertes relatives aux usages et costumes de nos ancêtres, comme sir Charles Lyell l'avait démontrée au point de vue géologique. Quel que soit le mystère qui enveloppe encore nos origines, nous préférons ce résultat encore incomplet de la science positive, aux fables et aux romans de l'ancienne mythologie.

CAMILLE FLAMMARION.

Un ressuscité contrarié

Extrait du voyage de M. Victor Hugo en Zélande.

L'épisode suivant est tiré du récit publié par le journal *la Liberté*, d'un voyage de M. Victor Hugo en Hollande, dans la province de Zélande. Cet article se trouve dans le numéro du 6 novembre 1867.

« Nous venions d'entrer dans la ville. J'avais les yeux levés et je faisais remarquer à Stevens, mon voisin de char-à-bancs, la dentelure pittoresque d'une succession de toitures hispano-flamandes, lorsqu'à son tour, il me toucha l'épaule et me fit signe de regarder ce qui se passait sur le quai.

« Une foule bruyante d'hommes, de femmes et d'enfants entourait Victor Hugo. Descendu de voiture et escorté des autorités de la ville, il s'avancait, l'air simplement ému, le front découvert, avec deux bouquets dans les mains et deux petites filles en robe blanche à ses côtés.

« C'étaient les deux petites filles qui venaient de lui offrir les deux bouquets.

« Que dites-vous, par ce temps de visites couronnées et d'ovations artificielles ou officielles, de cette entrée naïvement triomphale d'un homme universellement populaire qui arrive à l'improviste dans un pays perdu, dont il ne soupçonnait même pas l'existence, et qui s'y trouve tout naturellement dans ses Etats ? Qui eût pu faire prévoir au poète que cette petite ville inconnue, dont il avait considéré de

loin la silhouette avec curiosité, c'était sa bonne ville de Ziéricsée ?

« Au dîner, M. Van Maenen dit à Victor Hugo :

« – Savez-vous quelles sont ces deux jolies enfants qui vous ont offert des bouquets ?

« – Non.

« – Ce sont les filles d'un revenant.

« Ceci demandait une explication, et le capitaine nous raconta l'aventure étrange que voici :

« Il y avait environ un mois de cela. Un soir, au crépuscule, une voiture où était un homme et un petit garçon rentrait en ville. Il faut dire que cet homme avait peu de temps auparavant perdu sa femme et un de ses enfants, et en était demeuré très triste. Bien qu'il eût encore deux petites filles et le garçon qu'il avait en ce moment avec lui, il ne s'était point consolé et il vivait dans la mélancolie.

« Ce soir-là, sa voiture suivait une de ces chaussées élevées et abruptes qui sont, à droite et à gauche, bordées d'un fossé d'eau stagnante et souvent profonde. Soudain le cheval, mal dirigé sans doute à travers la brume du soir, perdit brusquement l'équilibre et roula du haut du talus dans le fossé, entraînant avec lui la voiture, l'homme et l'enfant.

« Il y eut dans ce groupe d'êtres précipités un moment d'angoisse affreuse, dont personne ne fut témoin, et un effort obscur et désespéré vers le salut. Mais l'engloutissement se fit avec le pêle-mêle de la chute, et tout disparut dans le cloaque, qui se referma avec l'épaisse lenteur de la boue.

« L'enfant seul, resté comme par miracle hors du fossé, criait et appelait lamentablement, en agitant ses petits bras. Deux paysans, qui traversaient à quelque distance de là un champ de garance, entendirent ses gémissements et accoururent. Ils retirèrent l'enfant.

« L'enfant criait : « Mon papa ! mon papa ! je veux mon papa ! »

« – Et où est-il donc ton papa ?

« – Là, disait l'enfant, en montrant le fossé.

« Les deux paysans comprirent, et se mirent à la besogne. Au bout d'un quart d'heure, ils retirèrent la voiture brisée ; au bout d'une demi-heure, ils retirèrent le cheval mort. Le petit criait toujours et demandait son père.

« Enfin, après de nouveaux efforts, dans le même trou du fossé que la voiture et le cheval, ils repêchèrent et amenèrent hors de l'eau quelque chose d'inerte et de fétide qui était entièrement noir et couvert de fange : c'était un cadavre, celui du père.

« Tout ceci avait pris une heure environ. Le désespoir de l'enfant redoublait ; il ne voulait pas que son père fût mort. Les paysans le croyaient bien mort pourtant ; mais comme l'enfant les suppliait et s'attachait à eux, et qu'ils étaient de braves gens, ils tentèrent, pour calmer le petit, ce qu'on fait toujours en pareil cas dans le pays, et se mirent à rouler le noyé dans le champ de garance.

« Ils le roulèrent ainsi un bon quart d'heure. Rien ne bougea. Ils le roulèrent encore. Même immobilité. Le petit suivait et pleurait. Ils recommencèrent une troisième fois, et ils allaient renoncer pour tout de bon, lorsqu'il leur sembla que le cadavre remuait un bras. Ils continuèrent. L'autre bras s'agita. Ils s'acharnèrent. Le corps entier donna de vagues signes de vie, et le mort se mit à ressusciter lentement.

« Cela est extraordinaire, n'est-ce pas ? Eh bien ! voici qui est plus inattendu encore. L'homme soupira longuement en revenant à la vie et s'écria avec désespoir : « Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait ? J'étais si bien là où j'étais. J'étais avec ma femme, avec mon fils. Ils étaient venus à moi, et moi à eux. Je les voyais, j'étais dans le ciel, j'étais dans la lumière. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait ? Je ne suis plus mort ! »

« L'homme qui parlait ainsi venait de passer une heure dans la fange. Il avait le bras cassé et des contusions graves.

« On le ramena à la ville, et il vient seulement de guérir, ajouta M. Van Maenen en achevant de nous raconter cette histoire. C'est M. D..., une des plus hautes intelligences, non-seulement de la Zélande, mais de la Hollande. C'est un de nos meilleurs avocats. Tout le monde l'estime et l'honore ici. Quand il a su, monsieur Victor Hugo, que vous alliez passer par la ville, il a voulu absolument se lever de son lit, qu'il n'avait pas encore quitté depuis un mois, et il a fait aujourd'hui sa première sortie pour aller au-devant de vous et vous présenter ses deux petites filles, à qui il avait donné pour vous des bouquets.

« Il n'y eut qu'un cri par toute la table.

« Ce sont là des choses qui ne se passent qu'en Zélande ! Les voyageurs n'y viennent pas, mais les habitants y reviennent.

« On aurait dû l'inviter à dîner, hasarda la partie féminine de la table.

« – L'inviter ! m'écriai-je ; mais nous étions déjà douze ! Ce n'était pas précisément le moment d'inviter un fantôme. Aimeriez-vous, mesdames, voir un mort pour treizième.

« – Il y a, dit Victor Hugo, qui était resté silencieux, deux énigmes dans cette histoire, l'énigme du corps et celle de l'âme. Je ne me charge pas d'expliquer la première ni de dire comment il se peut qu'un homme reste englouti toute une grande heure dans un cloaque sans que mort s'ensuive. L'asphyxie, il faut le croire, est un phénomène encore mal connu. Mais ce que je comprends admirablement, c'est la lamentation de cette âme. Quoi ! elle était déjà sortie de la vie terrestre, de cette ombre, de ce corps souillé, de ces lèvres noires, de ce fossé noir ! Elle avait commencé l'évasion charmante. A travers la boue, elle était arrivée à la surface du cloaque, et là, à peine rattachée encore par la dernière plume de son aile à cet horrible dernier soupir étranglé de fange, elle respirait déjà silencieusement le frais ineffable du dehors de la vie. Elle pouvait déjà voler jusqu'à ses amours perdus et atteindre la femme, et se soulever jusqu'à l'enfant. Tout à coup, la demi-évadée frissonne ; elle sent que le lien terrestre, au lieu de se rompre tout à fait, se renoue sous elle, et qu'au lieu de monter dans la lumière, elle redescend brusquement dans la nuit, et qu'elle, l'âme, on la fait violemment rentrer au cadavre. Alors, elle pousse un cri terrible.

« Ce qui résulte de ceci pour moi, ajouta Victor Hugo, c'est que l'âme peut rester un certain temps au-dessus du corps, à l'état flottant, n'étant déjà plus prisonnière et n'étant pas encore délivrée. Cet état flottant, c'est l'agonie, c'est la léthargie. Le râle, c'est l'âme qui s'élance hors de la bouche ouverte et qui y retombe par instants, et qui secoue, haletante, jusqu'à ce qu'il se brise, le fil vapoureux du dernier souffle. Il me semble que je la vois. Elle lutte, elle s'échappe à demi des lèvres, elle y rentre, elle s'échappe de nouveau, puis elle donne un grand coup d'aile, et la voilà qui s'envole d'un trait et qui disparaît dans l'immense azur. Elle est libre. Mais quelquefois aussi le mourant revient à la vie : alors l'âme désespérée revient au mourant. Le rêve nous donne parfois la sensation de ces étranges allées et venues de la prisonnière. Le rêve, ce sont les quelques pas quotidiens de l'âme hors de nous. Jusqu'à ce qu'elle ait fini son temps dans le corps, l'âme fait, chaque nuit, dans notre sommeil, le tour de préau du songe.

« PAUL DE LA MILTIÈRE. »

Le fait en lui-même est éminemment spirite, comme on le voit ; mais s'il est quelque chose de plus spirite encore, c'est l'explication qu'en donne M. Victor Hugo ; on la dirait puisée textuellement dans

la doctrine ; ce n'est, du reste, pas la première fois qu'il s'exprime dans ce sens. On se rappelle le charmant discours qu'il prononça, il y a bientôt trois ans, sur la tombe de la jeune Emily Putron (Revue spirite de février 1865, page 59) ; assurément, le Spirite le plus convaincu ne parlerait pas autrement. A de telles pensées, il ne manque absolument que le mot ; mais qu'importe le mot si les idées s'accréditent ! M. Victor Hugo, par son nom autorisé, en est un vulgarisateur. Et cependant ceux qui les acclament dans sa bouche tournent en ridicule le Spiritisme, preuve nouvelle qu'ils ne savent pas en quoi il consiste. S'ils le savaient, ils ne traiteraient pas la même idée de folie chez les uns, et de vérité sublime chez les autres.

Lettre de Benjamin Franklin à mistress Jone Mecone.

SUR LA PRÉEXISTENCE.

Décembre 1770.

Dans mon premier séjour à Londres, il y a près de quarante-cinq ans, j'ai connu une personne qui avait une opinion presque semblable à celle de votre auteur. Son nom était Hive ; c'était la veuve d'un imprimeur. Elle mourut peu après mon départ. Par son testament, elle obligea son fils à lire publiquement, à Salter's-Hall, un discours solennel dont l'objet était de prouver que cette terre est le véritable enfer, le lieu de punition pour les Esprits qui ont péché dans un monde meilleur. En expiation de leurs fautes, ils sont envoyés ici-bas sous formes de toute espèce. J'ai vu, il y a longtemps, ce discours qui a été imprimé. Je crois me rappeler que les citations de l'Écriture n'y manquaient point ; on y supposait qu'encore bien qu'aujourd'hui nous n'ayons aucun souvenir de notre préexistence, nous en reprendrions connaissance après notre mort, et nous nous rappellerions les châtiments soufferts, de façon à être corrigés. Quant à ceux qui n'avaient pas encore péché, la vue de nos souffrances devait leur servir d'avertissement.

De fait, nous voyons ici-bas que chaque animal a son ennemi, et cet ennemi a des instincts, des facultés, des armes pour le terrifier, le blesser, le détruire. Quant à l'homme, qui est au premier degré de l'échelle, il est un diable pour son semblable. Dans la doctrine reçue de la bonté et de la justice du grand Créateur, il semble qu'il faille une hypothèse comme celle de madame Hive pour concilier avec l'honneur de la divinité cet état apparent de mal général et systématique. Mais, faute d'histoire et de faits, notre raisonnement ne

peut aller loin quand nous voulons découvrir ce que nous avons été avant notre existence terrestre, oui ce que nous serons plus tard. (*Magasin pittoresque*, octobre 1867, page 340.)

Vous avons rapporté dans la *Revue* d'août 1865, page 244, l'épithaphe de Franklin composée par lui-même et qui est ainsi conçue ;

« Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais, pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaitra, *comme il le croyait*, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigé par l'auteur. »

Encore une des grandes doctrines du Spiritisme, la pluralité des existences, professée, il y a plus d'un siècle, par un homme regardé à juste titre comme une des lumières de l'humanité. Cette idée est du reste si logique, si évidente par les faits qu'on a journellement sous les yeux, qu'elle est à l'état d'intuition chez une foule de gens. Elle est même positivement admise aujourd'hui, par des intelligences d'élite, comme principe philosophique, en dehors du Spiritisme. Le Spiritisme ne l'a donc pas inventée ; mais il l'a démontrée et prouvée, et de l'état de simple théorie il l'a fait passer à l'état de fait positif. C'est une des nombreuses portes ouvertes aux idées spirites, car, ainsi que nous l'avons expliqué dans une autre circonstance, ce point de départ admis, de déduction en déduction on aboutit forcément à tout ce qu'enseigne le Spiritisme.

Reflet de la préexistence

Par Jean Raynaud.

Voilà un homme qui touche à la fin de sa carrière ; dans quelques heures il ne sera plus de ce monde. A ce moment suprême, a-t-il conscience du résultat, du produit net de la vie ? En voit-il le résumé comme dans un miroir ? Peut-il s'en faire une idée ? Non sans doute. Pourtant ce produit net, ce résumé existe quelque part. Il est dans l'âme d'une manière latente, sans qu'elle puisse le discerner. Elle le discernera au grand jour ; alors le résumé de tout le passé prenant vie à la fois, on se connaîtra réellement. Ici-bas, nous ne nous connaissons que par parcelles ; la lumière d'un jour est effacée par les ténèbres d'un autre jour ; l'âme resserre et garde dans son trésor une foule d'impressions, de perceptions, de désirs que nous oublions.

Notre mémoire est bien loin d'être proportionnée à la capacité de

notre âme ; et tant de choses qui ont agi sur notre âme, dont nous avons perdu le souvenir, sont pour nous comme si elles n'avaient jamais été. Cependant elles ont eu leur effet, et leur effet demeure ; l'âme en garde l'empreinte, qui se trouvera dans le résumé final qui sera notre vie future. (Extrait des *Pensées genevoises*, par François Roget. *Magasin pittoresque*, 1861, page 222.)

Jeanne d'Arc et ses commentateurs.

Jeanne d'Arc est une des grandes figures de la France, qui se dresse dans l'histoire comme un immense problème, et en même temps comme une protestation vivante contre l'incrédulité. Il est digne de remarque qu'en ce temps de scepticisme, ce sont les adversaires les plus obstinés du merveilleux qui s'efforcent d'exalter la mémoire de cette héroïne presque légendaire ; obligés de fouiller dans cette vie pleine de mystères, ils se voient contraints de reconnaître l'existence de faits que les seules lois de la matière ne sauraient expliquer, car si l'on ôte ces faits, Jeanne d'Arc n'est plus qu'une femme courageuse, comme on en voit beaucoup. Ce n'est probablement pas sans une raison d'opportunité que l'attention publique est appelée sur ce sujet en ce moment ; c'est un moyen comme un autre de frayer la voie aux idées nouvelles.

Jeanne d'Arc n'est ni un problème, ni un mystère pour les Spiritistes ; c'est un type éminent de presque toutes les facultés médianimiques, dont les effets, comme une foule d'autres phénomènes, s'expliquent par les principes de la doctrine sans qu'il soit besoin d'en chercher la cause dans le surnaturel. Elle est l'éclatante confirmation du Spiritisme dont elle a été l'un des plus éminents précurseurs, non par ses renseignements, mais par les faits, autant que par ses vertus qui dénotent en elle un Esprit supérieur.

Nous nous proposons de faire à ce sujet une étude spéciale, dès que nos travaux nous le permettront ; en attendant il n'est pas inutile de connaître la manière dont ses facultés sont envisagées par les commentateurs.

L'article suivant est tiré du *Propagateur de Lille* du 17 août 1867.

« Nos lecteurs se souviennent sans doute que cette année, à la fête anniversaire de la levée du siège d'Orléans, M. l'abbé Freppel a demandé, avec une humble et généreuse hardiesse, la canonisation

de notre Jeanne d'Arc. Nous lisons aujourd'hui dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* un excellent article de M. Natalis de Wailly, membre de l'Académie des Inscriptions, qui, à propos de la *Jeanne d'Arc* de M. Wallon, donne ses conclusions et celles de la vraie science sur l'histoire surnaturelle de celle qui fut à la fois une héroïne de l'Église et de la France. Les arguments de M. de Wailly sont bien faits pour encourager les espérances de M. l'abbé Freppel et les nôtres. – Léon GAUTIER (*Monde*). »

« Il n'y a pas beaucoup de personnages historiques qui aient été, plus que Jeanne d'Arc, en butte à la contradiction des contemporains et de la postérité ; il n'y en a pas pourtant dont la vie soit plus simple ni mieux connue.

« Sortie tout à coup de l'obscurité, elle n'apparaît sur la scène que pour y remplir un rôle merveilleux qui attire aussitôt l'attention de tous. C'est une jeune fille habile seulement à filer et à coudre, qui se prétend envoyée de Dieu pour vaincre les ennemis de la France. Elle n'a d'abord qu'un petit nombre de partisans dévoués qui croient à sa parole ; les habiles se défient et lui font obstacle : ils cèdent enfin, et Jeanne d'Arc peut remporter les victoires qu'elle avait prédites. Bientôt elle entraîne jusqu'à Reims un roi incrédule et ingrat, qui la trahit au moment où elle se prépare à emporter Paris, qui l'abandonne quand elle tombe prisonnière aux mains des Anglais, qui ne tente même pas de protester ni de la proclamer innocente quand elle va expirer pour lui. Au jour de sa mort, il n'y avait donc pas seulement des ennemis qui la déclaraient apostate, idolâtre, impudique, ou des amis fidèles qui la vénéraient comme une sainte ; il y avait aussi des ingrats qui l'oubliaient, sans parler des indifférents qui ne se souciaient pas d'elle, et des habiles gens qui se vantaient de n'avoir jamais cru à sa mission ou de n'y avoir cru qu'à demi.

« Toutes ces contradictions, au milieu desquelles Jeanne d'Arc dut vivre et mourir, lui ont survécu et l'ont accompagné à travers les siècles. Entre le honteux poème de Voltaire et l'éloquente histoire de M. Wallon, les opinions les plus diverses se sont produites ; et si tous s'accordent aujourd'hui à respecter cette grande mémoire, on peut dire que sous l'admiration commune se cachaient encore de profonds dissentiments. Quiconque, en effet, lit ou écrit l'histoire de Jeanne d'Arc, voit se dresser en face de soi un problème que la critique moderne n'aime pas à rencontrer, mais qui s'impose là comme une nécessité. Ce problème, c'est le caractère surnaturel qui se ma-

nifeste dans l'ensemble de cette vie extraordinaire, et plus spécialement dans certains faits particuliers.

« Oui, la question du miracle se pose inévitablement dans la vie de Jeanne d'Arc ; elle a embarrassé plus d'un écrivain et provoqué souvent d'étranges réponses. M. Wallon a pensé avec raison que le premier devoir d'un historien de Jeanne d'Arc était de ne pas éluder cette difficulté : il l'aborde de front, et l'explique par l'intervention miraculeuse de Dieu. J'essayerai de montrer que cette solution est parfaitement conforme aux règles de la critique historique.

« Les preuves métaphysiques sur lesquelles on peut appuyer la possibilité du miracle échappent ou déplaisent à certains esprits ; mais l'histoire n'a que faire de ces preuves. Sa mission n'est pas d'établir des théories ; c'est de constater des faits, et d'enregistrer tous ceux qui lui apparaissent comme certains. Qu'un fait miraculeux ou inexplicable doive être vérifié avec plus d'attention, personne ne le contestera ; par conséquent aussi, ce même fait, plus attentivement vérifié que les autres, acquiert en quelque sorte un plus grand degré de certitude. Raisonner autrement, c'est violer toutes les règles de la critique, et transporter mal à propos dans l'histoire les préjugés de la métaphysique. Il n'y a pas d'argumentation contre la possibilité du miracle qui dispense d'examiner les preuves historiques d'un fait miraculeux, et de les admettre quand elles sont de nature à produire la conviction chez un homme de bon sens et de bonne foi. On aura le droit plus tard de chercher à ce fait une explication qui satisfasse à tel ou tel système scientifique ; mais avant tout, et quoi qu'il arrive, l'existence du fait doit être reconnue quand elle repose sur des preuves qui satisfont aux règles de la critique historique.

« Y a-t-il, oui ou non, des faits de cette nature dans l'histoire de Jeanne d'Arc ? Cette question a été discutée et discutée par un savant qui a précédé M. Wallon, et s'est acquis en cette matière une autorité incontestable. Si je cite ici M. Quicherat de préférence à M. Wallon, ce n'est pas seulement parce que l'un a constaté avant l'autre les faits que je veux rappeler ; c'est aussi parce qu'il s'est proposé de les établir sans prétendre les expliquer, en sorte que sa critique, indépendante de tout système préconçu, s'est bornée à poser des prémisses dont elle n'a voulu pas même prévoir les conclusions.

« Il est clair, dit-il, que les curieux voudront aller plus loin, et raisonner sur une cause dont il ne leur suffira point d'admirer les effets. Théologiens, psychologues, physiologistes, je n'ai pas de solution à leur indiquer : qu'ils trouvent, s'ils le peuvent, chacun à leur

point de vue, les éléments d'une appréciation qui défie tout contradicteur. La seule chose que je me sente capable de faire dans la direction où s'exercera une semblable recherche, c'est de présenter sous leur forme la plus précise les particularités de la vie de Jeanne d'Arc qui semblent sortir du cercle des facultés humaines.

« La particularité la plus importante, celle qui domine toutes les autres, c'est le fait de *voix* qu'elle entendait plusieurs fois par jour, qui l'interpellaient ou lui répondaient, dont elle distinguait les intonations, les rapportant surtout à saint Michel, à sainte Catherine et à sainte Marguerite. En même temps se manifestait une vive lumière, où elle apercevait la figure de ses interlocuteurs : « Je les vois des yeux de mon corps, disait-elle à ses juges, aussi bien que je vous vois vous-mêmes. » Oui, elle soutenait avec une fermeté inébranlable que Dieu la conseillait par l'entremise des saints et des anges. Un instant, elle se démentit, elle faiblit devant la peur du supplice ; mais elle pleura sa faiblesse et s'en confessa publiquement ; son dernier cri dans les flammes, c'est que ses voix ne l'avaient point trompée et que ses révélations étaient de Dieu. Il faut donc conclure avec M. Quicherat que « sur ce point la critique la plus sévère n'a pas de soupçon à élever contre sa bonne foi. » Le fait une fois constaté, comment certains savants l'ont-ils expliqué ? De deux manières : ou par la *folie*, ou par la simple hallucination. Qu'en dit M. Quicherat ? Qu'il prévoit de grands périls pour ceux qui voudront classer le fait de la Pucelle parmi les cas pathologiques.

« Mais, ajoute-t-il, que la science y trouve ou non son compte, il n'en faudra pas moins admettre les visions, et, comme je vais le faire voir, d'étranges perceptions d'esprit issues de ces visions.

« Quelles sont ces étranges perceptions d'esprit ? Ce sont des révélations qui ont permis à Jeanne : tantôt de connaître les plus secrètes pensées de certaines personnes, tantôt de percevoir des objets hors de la portée de ses sens, tantôt de discerner et d'annoncer l'avenir. »

« M. Quicherat cite pour chacune de ces trois espèces de révélations « un exemple assis sur des bases si solides, qu'on ne peut, dit-il, le rejeter sans rejeter le fondement même de l'histoire. »

« En premier lieu, Jeanne révèle à Charles VII un secret connu de Dieu et de lui, seul moyen qu'elle eût de forcer la créance de ce prince méfiant.

« Ensuite, se trouvant à Tours, elle discerna qu'il y avait, entre Loches et Chinon, dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, enfoncée à une certaine profondeur près de l'autel, une épée rouillée

et marquée de cinq croix. L'épée fut trouvée, et ses accusateurs lui imputèrent plus tard d'avoir su par ouï-dire que cette arme était là, ou de l'y avoir fait mettre elle-même.

« Je sens, dit à ce propos M. Quicherat, combien une pareille interprétation paraîtra forte dans un temps comme le nôtre ; combien faibles au contraire sont les lambeaux d'interrogatoire que je mets en opposition ; mais lorsqu'on a le procès tout entier sous les yeux, et qu'on y voit de quelle façon l'accusée mit sa conscience à découvert, alors c'est son témoignage qui est fort, et l'interprétation des raisonneurs qui est faible.

« Je laisse enfin M. Quicherat raconter lui-même une des prédictions de Jeanne d'Arc :

« Dans l'une de ses premières conversations avec Charles VII, elle lui annonça qu'en opérant la délivrance d'Orléans elle serait blessée, mais sans être mise hors état d'agir ; ses deux saintes le lui avaient dit, et l'événement lui prouva qu'elles ne l'avaient pas trompée. Elle confesse cela dans son quatrième interrogatoire. Nous en serions réduits à ce témoignage, que le scepticisme, sans révoquer en doute sa bonne foi, pourrait imputer son dire à une illusion de mémoire. Mais ce qui démontre qu'elle prédit effectivement sa blessure, c'est qu'elle la reçut le 7 mai 1429, et que, le 12 avril précédent, un ambassadeur flamand qui était en France écrivit au gouvernement de Brabant une lettre où était rapportée non-seulement la prophétie, mais la manière dont elle s'accomplirait. Jeanne eut l'épaule percée d'un trait d'arbalète à l'assaut du fort des Tourelles, et l'envoyé flamand avait écrit : *Elle doit être blessée d'un trait dans un combat devant Orléans, mais elle n'en mourra pas.* Le passage de sa lettre a été consigné sur les registres de la Chambre des comptes de Bruxelles.

« Un des savants dont je rappelais tout à l'heure l'opinion, celui qui fait de Jeanne d'Arc une hallucinée plutôt qu'une folle, ne conteste pas ses prédictions, et il les attribue « à une sorte d'impressionnabilité sensitive, à un rayonnement de la force nerveuse dont les lois ne sont pas encore connues.

« Est-on bien sûr que ces lois existent, et qu'elles doivent jamais être connues ? Tant qu'elles ne le seront pas, ne vaut-il pas mieux avouer franchement son ignorance que de proposer de telles explications ? Toute hypothèse est-elle bonne quand il s'agit de nier l'action de la Providence, et l'incrédulité dispense-t-elle de tout raisonnement ? Ne devrait-on pas se dire que, depuis l'origine des temps,

l'immense majorité des hommes s'est accordée à croire qu'il existe un Dieu personnel qui, après avoir créé le monde, le dirige et se manifeste quand il lui plaît par des signes extraordinaires ? Si l'on faisait taire un instant son orgueil, n'entendrait-on pas ce concert de toutes les races et de toutes les générations ? Ce qui est merveilleux, c'est qu'on puisse avoir une foi si robuste en soi-même quand on parle au nom d'une science qui est la plus incertaine et la plus variable de toutes, d'une science dont les adeptes ne cessent de se contredire, dont les systèmes meurent et renaissent comme la mode, sans que jamais l'expérience ait pu en ruiner ou en asseoir définitivement un seul. Je dirais volontiers à ces docteurs en pathologie : Si vous rencontrez des maladies comme celle de Jeanne d'Arc, gardez-vous de les guérir ; tâchez plutôt qu'elles deviennent contagieuses.

« Mieux inspiré, M. Wallon n'a pas prétendu connaître Jeanne d'Arc mieux qu'elle ne s'était connue elle-même. Placé en face du plus sincère des témoins, il lui a prêté une oreille attentive et accordé une confiance entière. Ce mélange de bon sens et d'élévation, de simplicité et de grandeur, ce courage surhumain, rehaussé encore par les courtes défaillances de la nature, lui ont apparu non comme des symptômes de folie ou d'hallucination, mais comme des signes éclatants d'héroïsme et de sainteté. Là, et non ailleurs, était la bonne critique ; de là vient qu'en cherchant la vérité il a trouvé aussi l'éloquence, et dépassé tous ceux qui l'avaient devancé dans cette voie. Il mérite d'être placé en tête de ces écrivains dont M. Quicherat a dit excellemment :

« Ils ont restitué Jeanne aussi entière qu'ils ont pu, et plus ils se sont attachés à reproduire son originalité, plus ils ont trouvé le secret de sa grandeur.

M. Quicherat trouvera tout naturel que j'emprunte ses paroles pour caractériser un succès auquel il a contribué plus que personne ; car, s'il ne lui a pas convenu d'écrire lui-même l'histoire de Jeanne d'Arc, il est désormais impossible de l'entreprendre sans recourir à ses travaux. M. Wallon, en particulier, en a tiré un immense profit, sans avoir presque jamais rien à modifier ni aux textes recueillis par l'éditeur, ni à ses conclusions. Cependant il ne les a point acceptés sans contrôle. C'est ainsi qu'il signale une omission involontaire dont s'est prévalu un écrivain qui penche plutôt pour l'hallucination que pour l'inspiration de Jeanne d'Arc. On lit à la page 216 du *Procès* (tome I^{er}) que Jeanne d'Arc était à jeun le jour où elle entendit pour la première fois la voix de l'ange, mais qu'elle n'avait pas jeûné le

jour précédent. A la page 52, au contraire, M. Quicherat avait imprimé : *et ipsa Johanna jejunaverat die præcedenti*. En supprimant à la page 216 la négation qui manque à la page 52, on avait deux jeûnes consécutifs qui semblaient une cause suffisante d'hallucination. Le manuscrit ne se prête point à cette hypothèse ; M. Wallon a constaté que l'exactitude habituelle de M. Quicherat se trouve ici en défaut, et qu'il faut lire, à la page 52, *non jejunaverat*.

« Le seul dissentiment un peu grave que j'aperçoive entre les deux auteurs, c'est lorsqu'ils apprécient les vices de forme signalés au procès. M. Quicherat soutient que Pierre Cauchon était trop habile pour commettre des illégalités, et M. Wallon le croit trop passionné pour avoir pu s'en défendre. Je ne suis pas en état de décider cette question ; je ferai seulement remarquer qu'elle a au fond peu d'importance, puisque, de part et d'autre, on est d'accord sur l'iniquité du juge et l'innocence de la victime.

« Je retrouve M. Wallon affirmant avec M. Quicherat, contrairement à une opinion déjà ancienne et qui conserve encore des partisans, que, Charles VII une fois sacré à Reims, Jeanne d'Arc n'avait pas encore accompli toute sa mission ; car elle s'était annoncée elle-même comme devant en outre expulser les Anglais. Je laisse à dessein de côté la délivrance du duc d'Orléans, parce que c'est un point sur lequel ses déclarations ne sont point aussi explicites. Mais pour ce qui concerne l'expulsion des Anglais, on a la lettre même qu'elle leur adressait le 22 mars 1429 : « Je suis cy venue de par Dieu, le roy du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute France. » Ses courtes défaillances ne peuvent rien contre ce texte authentique, qu'elle a d'ailleurs confirmé en mainte occasion, jusqu'à ce qu'elle le consacra sur son bûcher par une protestation suprême. Je ne m'explique donc pas qu'un doute puisse exister, surtout dans l'esprit de ceux qui croient à l'inspiration de Jeanne d'Arc. Comment peuvent-ils connaître sa mission, sinon par elle ? et pourquoi lui refuser ici la créance qu'ils lui accordent ailleurs ?

« Elle a échoué, dira-t-on, donc elle n'avait pas mission de Dieu pour l'entreprendre. Telle fut, en effet, la triste pensée qui s'empara des esprits quand on la sut prisonnière des Anglais. Mais le pieux Gerson, quelques mois avant de mourir et au lendemain de la délivrance d'Orléans, avait en quelque sorte prévu les revers après la victoire, non comme un désaveu pour Jeanne d'Arc, mais comme un châtement pour les ingrats qu'elle venait défendre. Il écrivait le 14 mai 1529 :

« Quand bien même (ce qu'à Dieu ne plaise !) elle serait trompée dans son espoir et dans le nôtre, il n'en faudrait pas conclure que ce qu'elle a fait vient de l'esprit malin et non de Dieu ; mais plutôt s'en prendre à notre ingratitude et au juste jugement de Dieu, quoique secret... car Dieu, sans changer de conseil, change l'arrêt selon les mérites.

« Ici encore, M. Wallon a fait de la bonne critique : il ne divise pas les témoignages de Jeanne d'Arc, il les accepte tous et les proclame sincères, même quand ils semblent n'être plus prophétiques. J'ajoute qu'il les justifie pleinement en montrant que, si elle avait mission de chasser les Anglais, elle n'avait point promesse de tout exécuter par elle-même, mais qu'elle a commencé l'œuvre et en a prédit l'achèvement. M. Wallon l'a bien senti ; ce n'est pas comprendre Jeanne d'Arc que de la glorifier dans ses triomphes pour la renier dans sa passion.

« Nous surtout qui connaissons le dénouement de ce drame merveilleux, nous qui savons que les Anglais furent en effet chassés du royaume et la couronne de Reims affermie au front de Charles VII, nous devons croire, avec M. Wallon, que Dieu ne cessa jamais d'inspirer celle dont il lui a plu de consacrer la grandeur par l'épreuve et la sainteté par le martyre. » – N. de Wailly.

Celui de nos correspondants d'Anvers qui a bien voulu nous envoyer l'article ci-dessus, y a joint la note ci-après provenant de ses recherches personnelles sur le procès de Jeanne d'Arc :

« Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et un inquisiteur nommé Lemaire, assistés de soixante assesseurs, furent les juges de Jeanne. Son procès s'instruisit selon les formes mystérieuses et barbares de l'Inquisition, qui avait juré sa perte. Elle voulut s'en rapporter au jugement du Pape et du Concile de Bâle, mais l'évêque s'y opposa. Un prêtre, L'Oyseleur, la trompa en abusant de la confession, et lui donna de funestes conseils. A la suite d'intrigues de toutes sortes, elle fut condamnée, en 1431, à être brûlée vive, « comme menteresse, pernicieuse, abuseresse du peuple, devineresse, blasphèmeresse de Dieu, mal créant de la foy de Jésus-Christ, vanteresse, ydotâtre, cruelle, dissolue, invocateresse des diables, scismatique et hérétique. »

« Le Pape Calixte III, en 1456, fit prononcer, par une commission ecclésiastique, la réhabilitation de Jeanne, et il fut déclaré, par un arrêt solennel, que Jeanne était morte martyre pour la défense de sa religion, de sa patrie et de son roi. Le Pape eût bien voulu la canoniser, mais son courage n'alla pas si loin.

« Pierre Cauchon mourut subitement en 1443, en se faisant la barbe ; il fut excommunié ; son corps fut déterré et jeté à la voirie. »

La jeune paysanne de Monin.

Fait d'apparition.

Un de nos correspondants d'Oloron (Basses-Pyrénées), nous a adressé la relation du fait suivant, qui est à sa connaissance personnelle :

« Vers la fin du mois de décembre 1866, non loin du village de Monin (Basses-Pyrénées), une paysanne âgée de vingt-quatre ans, nommée Marianne Courbet, se trouvait occupée à ramasser des feuilles dans une prairie, près de la maison qu'elle habite avec son père, âgé de soixante-quatre ans, et une sœur âgée de vingt-neuf ans. Depuis quelques instants déjà, un vieillard d'une taille moyenne, portant des vêtements de paysan, se tenait au coin de la claire-voie qui donne passage dans la prairie. Tout à coup, il appelle la jeune fille qui ne tarde pas à s'approcher, et lui demande si elle pourrait lui faire l'aumône.

« – Mais que pourrais-je vous donner, lui dit-elle, je n'ai rien ; à moins que vous ne vouliez accepter un morceau de pain ?

« – Ce que vous voudrez, répliqua le vieillard ; d'ailleurs, vous pouvez être tranquille, vous n'en manquerez pas.

« Et la paysanne se hâta d'aller chercher le morceau de pain. A son retour, le vieillard lui dit :

« – Il y a déjà longtemps que vous m'aviez répondu.

« – Comment, reprend la paysanne étonnée, pouvais-je vous répondre ? vous ne m'aviez pas encore appelée.

« – Je ne vous avais point appelée, il est vrai, mais mon Esprit s'était transporté vers vous, avait pénétré votre Esprit, et c'est ainsi que j'ai connu d'avance vos intentions. Je me suis arrêté aussi devant une autre maison, là-bas ; mon Esprit a pénétré dedans et j'ai connu les dispositions peu charitables de ceux qui l'habitent. Aussi ai-je pensé qu'il était inutile d'y rien demander. Si ces personnes ne changent pas, si elles continuent à ne pas exercer la charité, elles sont bien à plaindre. Pour vous, ne refusez jamais de faire l'aumône, et Dieu vous tiendra compte de vos sentiments et vous rendra bien au delà ce que vous avez donné aux malheureux... Vous avez mal aux yeux ?

« – Hélas ! oui, répond la paysanne, et le plus souvent ma vue est tellement faible que je ne puis me livrer aux travaux de la campagne.

« – Eh bien ! continue le vieillard, voici une paire de lunettes avec lesquelles vous verrez parfaitement. Vous aviez une sœur que vous aimiez beaucoup et qui est morte depuis huit ans et quatre mois.

« – C'est vrai, répond la paysanne de plus en plus étonnée.

« – Votre mère est morte il y a un an.

« – C'est vrai, continue-t-elle de même.

« – Eh bien ! vous irez dire cinq *Pater* et cinq *Ave* sur sa tombe. D'ailleurs elles se trouvent toutes deux dans un endroit où elles sont heureuses et où vous les reverrez un jour. Avant de vous quitter, j'ai une chose à vous recommander : c'est d'aller chez telle personne (une fille de mauvaise conduite ayant plusieurs enfants), et vous lui demanderez de vous laisser emmener un de ses enfants que vous élèverez jusqu'à l'époque de sa première communion.

« Enfin, voici un paroissien que vous devez garder précieusement et auquel est attachée une grâce pour tous ceux qui le toucheront. Les personnes qui viendront vous voir devront dire en venant ou en s'en retournant deux *Pater* et deux *Ave* pour les âmes du purgatoire. Parmi ces personnes, dont le nombre augmentera de jour en jour d'une manière considérable, il y en a qui riront, qui se moqueront ; à celles-là, vous ne raconterez rien. Ne manquez pas de recommander à la personne chez qui vous devez prendre l'enfant de se convertir, car je ne crois pas qu'elle vive encore longtemps.

« Je vous préviens que vous ferez une grave maladie vers la fin du mois de mars ; ne faites pas appeler de médecin, ce serait inutile ; c'est une épreuve à laquelle vous devez vous soumettre avec résignation. D'ailleurs, je reviendrai vous voir.

« Et le vieillard s'éloigna. Arrivé à un petit pont très rapproché, il disparut tout à coup.

« Naturellement, la jeune paysanne se hâta d'aller raconter le fait à M. le curé auquel elle montra le paroissien. Le curé lui dit qu'il pensait qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire et l'engagea à garder avec soin ce paroissien. Elle s'empressa aussi de faire tout ce que le vieillard lui avait recommandé, et depuis, on la vit toujours avec ses lunettes et l'enfant dont elle s'est chargée. Elle a été visitée par une foule innombrable, et, dimanche dernier, sa maison était pleine à ce point que M. le curé a dû chanter les vêpres à peu

près à lui seul. Je ne dois point oublier une circonstance importante, c'est que, selon la prédiction du vieillard, la paysanne est au lit depuis quelques jours. Maintenant, il faut vous dire qu'à Monin comme à Oloron, les opinions sont très partagées au sujet du fait en question ; les uns y croient et les autres restent incrédules. Le curé de Monin, qui avait d'abord trouvé la chose fort extraordinaire, a prêché plusieurs fois pour dissuader ses paroissiens d'aller visiter la paysanne. D'après celle-ci, le personnage qui s'est présenté à elle lui a dit son nom et lui a confié plusieurs choses qu'elle ne doit point révéler, du moins pour le moment. Dans tout ceci, ce qui me ferait un peu réfléchir, c'est qu'il a manifesté le désir qu'on élevât une statue le représentant à la place où il est apparu.

« L'opinion générale, parmi les croyants, est que ce doit être saint Joseph. Pour moi, si le fait est vrai, je ne puis y voir qu'une manifestation spirite ayant pour but d'appeler l'attention sur notre philosophie, dans une contrée dominée par des influences contraires. »

Quelques mots à la Revue spirite.

Par le journal l'Exposition populaire illustrée.

L'Exposition populaire illustrée contient, dans son trente-quatrième numéro, l'article suivant au sujet des réflexions dont nous avons fait suivre les deux articles de notre dernier numéro sur le curé Gassner et les pronostics, que nous avons empruntés à ce journal :

« *La Revue spirite* est un journal spécial mensuel qui, depuis dix ans, soutient courageusement la lutte contre la classe nombreuse des écrivains et des hommes superficiels qui traitent, à l'envi les uns des autres, les adeptes de la foi nouvelle « d'illuminés, d'hallucinés, de dupes, de fous, d'imposteurs, de charlatans, et enfin de suppôts de Satan. » Vous voyez que certains écrivains aiment mieux insulter, outrager que discuter.

« O mon Dieu ! tout ce vocabulaire fut épuisé il y a trente-cinq à trente-six ans, contre les SAINT-SIMONIENS, et, si nous ne faisons erreur, l'éloquence du Parquet se mit de la partie, et il nous semble que le PÈRE et un de ses ardents disciples furent atteints par une condamnation qui les a laissés libres de diriger de grandes administrations, de siéger à l'Institut, d'être élevés à la dignité de sénateur, de porter *en bandoulière* les insignes de diverses décorations, la

croix d'honneur comprise, mais qui ne leur permet pas seulement de siéger dans le Conseil municipal de leur village, mais encore d'user du droit civique du vote.

« Vous voyez bien que l'outrage ne signifie pas grand-chose ; toutefois aussi vous voyez bien toujours qu'il en reste quelque chose ; – c'est une espèce de calomnie ; or, la calomnie, on l'a dit bien longtemps avant nous, *quand elle ne brûle pas, noircit*.

« Revenons aux Spirites ; qui sait ce qui est réservé aux hommes de l'école spirite ? Peut-être les verrons-nous un jour se faire la courte échelle pour arriver aux sommités du pouvoir, ainsi que l'ont fait MM. les saint-simoniens.

« Toujours est-il qu'ils progressent (les Spirites), qu'ils grossissent leurs rangs d'hommes graves et intelligents, de magistrats réputés dans leur corps.

« Nous parlons aujourd'hui de la REVUE SPIRITE, parce que la *Revue Spirite* a bien voulu s'occuper de nous dans son dernier numéro (celui de novembre)... Elle a reproduit divers passages de notre vingt-quatrième numéro, relatifs à une *correspondance sur les thaumaturges*, et s'est empressée de *protester* contre la qualification de thaumaturge que nous avons donnée, dans divers autres articles, *au guérisseur Jacob et aux guérisseurs passés, présents et futurs*, alors qu'ils guérissent en dehors de la thérapeutique scientifique.

« La *Revue spirite* proteste contre ce mot THAUMATURGE, par la raison *qu'elle n'admet pas que rien se fasse en dehors des lois naturelles...* ; mais il me semble que c'est ce que notre petit journal a déjà dit plus de vingt fois.

« Il n'y a rien, rien, rien, en dehors des lois naturelles.

« Tout ce qui est, tout ce qui advient, tout ce qui se produit, est la résultante de lois naturelles, de phénomènes naturels CONNUS OU INCONNUS.

« Oui, mille fois oui, « les phénomènes qui appartiennent à l'ordre des faits *spirituels* ne sont pas plus *miraculeux* que les faits matériels, attendu que l'ÉLÉMENT spirituel est une des forces de la nature, tout aussi bien que l'ÉLÉMENT matériel, » dites-vous !

« Oui, messieurs, mille fois oui, nous partageons votre sentiment ; mais nous *protestons* contre cette expression *élément*, tout comme vous avez *protêté* contre la *qualification de thaumaturge* donnée par nous à un *Spirite conscient ou inconscient*.

« Le mot *thaumaturge* vous choque ; donnez-m'en un autre, rationnel, logique, compréhensible... je l'accepterai.

« Par conséquence logique, le mot miracle doit vous choquer ; – donnez-en un autre pour rendre, pour exprimer ce que rend, ce qu'exprime le mot *miracle*, et je l'adopterai.

« Mais tant que votre, que notre dictionnaire ne sera pas fait, ne sera pas connu, il faut bien avoir recours au *dictionnaire de l'Académie* ; véritablement, messieurs les Spirités, il ne faut pas s'octroyer la prétention d'avoir un autre vocabulaire que *MM. les Quarante*.

« Linguistiquement, académiquement parlant, qu'est-ce qu'un thaumaturge ? un faiseur de miracles.

« Qu'est-ce qu'un miracle ? – Un acte de la puissance divine, contraire aux lois *connues* de la nature.

« Donc, MM. les guérisseurs, les Hohenlohe, les Gassner, les Jacob, sont des *thaumaturges, des faiseurs de miracles*, car ils agissent en dehors des lois *connues* de la nature.

« Inventez, créez, donnez, promulguez un nouveau mot et nous l'adopterons ; mais, jusque-là, permettez-nous de conserver le vieux vocabulaire et de nous y conformer jusqu'à nouvelle instruction, nous ne pouvons faire autrement.

« Savez-vous comment agit Jacob ? dites-le ; – si vous ne le savez pas, faites comme nous, reconnaissez qu'il agit en dehors des lois *connues* de la nature, donc il est thaumaturge.

« Pour notre compte, nous protestons, avons-nous dit, contre le mot *élément*, par une raison très simple, c'est que nous déclarons ignorer complètement quel est et *ce qu'est l'élément spirituel*, pas plus que nous ne savons *ce qu'est l'élément matériel*.

« En fait d'*élément spirituel*, nous ne reconnaissons que l'élément créateur : *Dieu...* – En toute humilité, en toute vénération, nous courbons la tête et respectons l'inexplicable mystère de l'*incarnation du souffle de Dieu en nous...* nous bornant à répéter ce que nous avons dit : « *Il y a en nous un inconnu qui est nous, qui tout à la fois commande à notre moi matière et lui obéit.* »

« Pour ce qui est de l'*élément matériel*, nous proclamons de toute la puissance de notre sincérité que nous ne sommes pas moins embarrassés... la création du premier homme, de la première femme, en tant qu'êtres *matériels*, est un mystère aussi inextricable que celui de la spiritualisation de cet être créé.

« Voile de ténèbres, secret du Créateur qu'il n'est pas permis de soulever, de pénétrer.

« L'élément primitif est Dieu ou est en Dieu... Ne cherchons pas,

et disons avec le plus savant des docteurs de l'Eglise : « Ne cherchez pas à pénétrer ce mystère, vous deviendriez fou. »

« Maintenant, nous demanderons à messieurs de la *Revue spirite*, ceux qui croient à la *double vue*, à la *vue spirituelle*, pourquoi ils s'élèvent contre les phénomènes physiques considérés comme des pronostics d'événements heureux ou malheureux.

« Ces phénomènes, dites-vous, n'ont en général aucune liaison avec les choses qu'ils semblent présager. Ils peuvent être les précurseurs d'effets physiques qui en sont la conséquence, comme un point noir à l'horizon peut présager au marin la tempête, ou certains nuages annoncer la grêle, mais la signification de ces phénomènes pour les choses de l'ordre moral doit, ajoutez-vous, être rangée parmi les croyances superstitieuses qu'on ne saurait combattre avec trop d'énergie.

« Expliquez-vous un peu mieux, messieurs, car vous touchez ici à une des graves questions des sciences cabalistiques, des prévisions prophétiques.

« Dites-nous franchement, loyalement, dans quelle catégorie vous classez les *influences numériques* ; les niez-vous, les contestez-vous, y croyez-vous ?... Avez-vous jamais réfléchi à ces questions ?

« Prenez garde ; tout s'enchaîne dans les mystères de la création, dans le secret des corrélations des mondes, des corrélations planétaires. Vous croyez à vous-même, à votre moi spirituel, à votre *Esprit incarné*, et vous croyez aussi aux *Esprits désincarnés* : donc aux Esprits qui ont été *incarnés* et qui, épurés de leur *incarnation* précédente, attendent une *incarnation*, nous ne dirons pas plus céleste, plus divine, mais plus angélique... Voilà votre foi ; et puis, vous arrêterez la mathématique divine, et vous dites : Je ne crois pas à cette prescience régulière qui porterait atteinte à mon libre arbitre ; je ne crois pas à ces calculs de détail... Bornez-vous à douter, messieurs ; mais ne niez pas.

« Si vous étudiez l'histoire de l'humanité en prenant pour guide les *concordances numériques*, vous resteriez écrasés et n'oseriez plus dire qu'on ne saurait combattre cette croyance superstitieuse avec trop d'énergie.

« Nous pouvons mettre sous vos yeux plus de QUATRE MILLE concordances numériques, historiques, indiscutables. Faites arriver un événement, naître ou mourir un an plutôt ou plus tard, et la concordance cesse... Quelle loi les règle ?... Mystère de Dieu, – secret inconnu de la créature... ; – et comme tout se lie et s'enchaîne, osez,

vous qui, en votre qualité de Spirite, devez croire au magnétisme, à la *somno-activité*, au somnambulisme ; vous qui devez croire à l'AGENT (et non ÉLÉMENT) SPIRITUEL, comment pouvez-vous NIER les lois inconnues qui régissent les relations des mondes entre eux ?... Vous croyez aux relations des Esprits INCARNÉS avec les Esprits DÉINCARNÉS ! Soyez donc logiques et ne reculez devant aucune possibilité cachée encore dans les ténèbres de l'inconnu.

« Nous reviendrons sur cette question, qui n'est pas neuve, mais qui est toujours demeurée dans les LIMBES DE LA SCIENCE. (Nous nous servons de ce mot avec intention.) »

Réponse.

Les raisons pour lesquelles le Spiritisme répudie le mot *miracle* pour ce qui le concerne en particulier, et en général pour les phénomènes qui ne sortent pas des lois naturelles, ont été maintes fois développées, soit dans nos ouvrages sur la doctrine, soit dans plusieurs articles de la *Revue Spirite*. Elles sont résumées dans le passage suivant, tiré du numéro de mai 1867, page 132 :

« Dans son acception usuelle le mot *miracle* a perdu sa signification primitive comme tant d'autres, à commencer par le mot *philosophie* (amour de la sagesse), dont on se sert aujourd'hui pour exprimer les idées les plus diamétralement opposées, depuis le plus pur spiritualisme, jusqu'au matérialisme le plus absolu. Il n'est douteux pour personne que, dans la pensée des masses, *miracle* implique l'idée d'un fait extra-naturel. Demandez à tous ceux qui croient aux miracles s'ils les regardent comme des effets naturels. L'Église est tellement fixée sur ce point qu'elle anathématise ceux qui prétendent expliquer les miracles par les lois de la nature. L'Académie elle-même définit ce mot : *Acte de la puissance divine, contraire aux lois connues de la nature. – Vrai, faux miracle. – Miracle avéré. – Opérer des miracles. – Le don des miracles.*

« Pour être compris de tous, il faut parler comme tout le monde ; or, il est évident que si nous eussions qualifié les phénomènes spirites de *miraculeux*, le public se serait mépris sur leur véritable caractère, à moins d'employer chaque fois une circonlocution et de dire que ce sont des miracles qui ne sont pas des miracles comme on l'entend généralement. Puisque la généralité y attache l'idée d'une dérogation aux lois naturelles, et que les phénomènes spirites ne sont que l'application de ces mêmes lois, il est bien plus simple et surtout plus logique de dire carrément : Non, le Spiritisme ne fait pas de mira-

cles. De cette manière, il n'y a ni méprise, ni fausse interprétation. De même que le progrès des sciences physiques a détruit une foule de préjugés, et fait rentrer dans l'ordre des faits naturels un grand nombre d'effets considérés jadis comme miraculeux, le Spiritisme, par la révélation de nouvelles lois, vient restreindre encore le domaine du merveilleux ; nous disons plus : il lui porte le dernier coup, c'est pourquoi il n'est pas partout en odeur de sainteté, pas plus que l'astronomie et la géologie. »

Du reste, la question des miracles est traitée d'une manière complète et avec tous les développements qu'elle comporte dans la seconde partie du nouvel ouvrage que nous publions sous le titre de la *Genèse, les miracles et les prédictions, selon le Spiritisme*. La cause naturelle des faits réputés *miraculeux*, dans le sens vulgaire du mot, est expliquée. Si l'auteur de l'article ci-dessus prend la peine de le lire, il verra que les guérisons de M. Jacob, et toutes celles du même genre, ne sont pas un problème pour le Spiritisme qui, depuis longtemps, sait à quoi s'en tenir sur ce point ; c'est une question presque élémentaire.

L'acception du mot *miracle*, dans le sens de fait extra-naturel, est consacrée par l'usage ; l'Église la revendique pour son compte comme partie intégrante de ses dogmes ; il nous paraît donc difficile de faire revenir ce mot à son acception étymologique sans s'exposer à des quiproquos. Il faudrait, dit l'auteur, un mot nouveau ; or, comme tout ce qui n'est pas en dehors des lois de la nature est naturel, nous n'en voyons pas d'autre pouvant les embrasser tous que celui de *phénomènes naturels*.

Mais les phénomènes naturels, réputés miraculeux sont de deux ordres : les uns dépendent des lois qui régissent la matière, les autres des lois qui régissent l'action du principe spirituel. Les premiers sont du ressort de la science proprement dite, les seconds sont plus spécialement dans le domaine du Spiritisme. Quant à ces derniers, comme ils sont, pour la plupart, une conséquence des attributs de l'âme, le mot existe ; on les appelle *phénomènes psychiques*, et, quand ils sont combinés avec les effets de la matière, on pourrait les appeler *psyco-matériels* ou *semi-psychiques*.

L'auteur critique l'expression d'*élément spirituel*, par la raison, dit-il, que le seul élément spirituel est Dieu. A cela, la réponse est bien simple. Le mot *élément* n'est pas pris ici dans le sens de *corps simple, élémentaire, de molécules primitives*, mais dans celui de *partie constituante d'un tout*. En ce sens, on peut dire que l'*élément spirituel* a une part active dans l'économie de l'univers, comme on dit

que l'*élément civil* et l'*élément militaire* figurent pour telle proportion dans le chiffre d'une population ; que l'*élément religieux* entre dans l'éducation ; qu'en Algérie, il y a l'*élément arabe* et l'*élément européen*, etc. A notre tour, nous dirons à l'auteur que, à défaut d'un mot spécial pour cette dernière acception du mot *élément*, on est forcé de s'en servir. Du reste, comme ces deux acceptions ne représentent pas des idées contradictoires, comme celle du mot *miracle*, il n'y a pas de confusion possible, l'idée radicale étant la même.

Si l'auteur prend la peine d'étudier le Spiritisme, contre lequel nous constatons avec plaisir qu'il n'a pas un parti pris de négation, il y trouvera la réponse aux doutes que semblent exprimer quelques parties de son article touchant la manière d'envisager certaines choses, sauf, toutefois, en ce qui concerne la science des concordances numériques dont nous ne nous sommes jamais occupé, et sur laquelle, par conséquent, nous ne saurions avoir une opinion arrêtée.

Le Spiritisme n'a pas la prétention d'avoir le dernier mot sur toutes les lois qui régissent l'univers, c'est pourquoi il n'a jamais dit : *Nec plus ultra*. Par sa nature même il ouvre la voie à toutes les nouvelles découvertes, mais jusqu'à ce qu'un principe nouveau soit constaté, il ne l'accepte qu'à titre d'hypothèse ou de probabilité.

L'abbé de Saint-Pierre

Les Ephémérides du *Siècle* du 29 avril dernier contenaient la notice suivante :

1743. – Mort de l'abbé de Saint-Pierre (Charles-Irénée Castel de), écrivain et philanthrope, au nom duquel restera éternellement attaché le souvenir du *projet de paix perpétuelle*, dont la conception semble devenir chaque jour plus impraticable. La vie entière de ce digne abbé se consuma en travaux et en actions qui avaient pour but le bonheur des hommes. Donner et pardonner devait être à son avis la base de toute la morale, et il la mettait constamment en pratique ; ce fut lui aussi qui créa ou tout au moins ressuscita le mot de *bienfaisance*, exprimant une vertu qu'il exerçait chaque jour. L'abbé de Saint-Pierre était né le 18 février 1658, et l'Académie française lui avait ouvert ses portes en 1695 ; mais un jour dans sa *Polysynodie*, l'abbé s'exprima sévèrement sur le règne de Louis XIV. Le cardinal de Polignac déféra le livre à l'Académie, qui condamna l'auteur sans daigner l'entendre, et l'exclut de son sein en 1718. J.-J. Rousseau, qui partagea et développa quelques-unes des idées

de l'abbé de Saint-Pierre, a dit de lui : « C'était un homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce. »

L'abbé de Saint-Pierre était un homme de bien et de talent, justement estimé. Dans les circonstances présentes, l'idée qu'il avait poursuivie de son vivant donnait à son évocation une sorte d'actualité.

(Société de Paris ; 17 mai 1867 ; méd. M. Rul.)

Evocation. La note que nous venons de lire dans les Ephémérides du *Siècle*, nous a rappelé votre mémoire, et nous y avons lu avec intérêt le juste tribut d'éloges rendu aux qualités qui vous ont mérité l'estime de vos contemporains, et vous assurent celle de la postérité. Un homme qui a eu des idées aussi élevées ne peut être qu'un Esprit avancé ; c'est pourquoi nous serons heureux de profiter de vos instructions, si vous voulez bien venir parmi nous. Nous serons particulièrement charmés de connaître votre opinion actuelle sur la paix perpétuelle qui a fait l'objet de vos préoccupations.

Réponse. Je viens avec plaisir répondre à l'appel du président. Vous savez qu'à toutes les époques, des Esprits viennent s'incarner sur la terre, pour aider à l'avancement de leurs frères moins avancés. Je fus un de ces Esprits. J'avais le devoir de chercher à persuader aux hommes qui ont l'habitude des luttes fratricides, qu'il viendrait une époque où les passions qui engendrent la guerre feraient place à l'apaisement et à la concorde. Je voulais leur faire pressentir qu'un jour les frères ennemis se réconcilieraient, se donneraient le baiser de paix, qu'il n'y aurait place dans leur cœur que pour l'amour et la bienveillance, et qu'ils ne penseraient plus à forger les armes qui sèment la mort, la dévastation et les ruines ! Si je fus bienveillant, c'était l'effet de ma nature plus avancée que celle de mes contemporains. Aujourd'hui, un grand nombre parmi vous pratique cette vertu évangélique, et, si elle est moins remarquée, c'est qu'elle est plus répandue et que les mœurs se sont adoucies.

Mais je reviens à la question qui fait l'objet de cette communication, à la paix perpétuelle. Il n'y a pas un seul Spirite qui doute que ce qu'on appelle une utopie, le rêve de l'abbé de Saint-Pierre, ne devienne plus tard la réalité.

On n'a pas beau jeu aujourd'hui, au milieu de toutes ces clameurs qui annoncent l'approche de graves événements, de parler de paix perpétuelle ; mais soyez bien persuadés que cette paix descendra sur votre terre. Vous assistez à un grand spectacle, à celui de la rénovation de votre globe. Mais que de guerres auparavant ! que de sang répandu ! que de désastres ! Malheur à ceux qui, par leur orgueil, par leur ambition, auront déchaîné la tempête ! Ils auront à rendre

compte de leurs actes à celui qui juge les grands et les puissants comme les plus petits de ses enfants !

Persévérez tous, frères, qui êtes aussi les apôtres de la paix perpétuelle, car être les disciples de Christ, c'est prêcher la paix, la concorde. Cependant, je vous le dis encore, avant que vous ne soyez témoins de ce grand événement, vous verrez de nouveaux engins de destruction, et plus les moyens de s'entretuer se multiplieront, plus vite les hommes prépareront l'avènement de la paix perpétuelle.

Je vous quitte en vous répétant les paroles de Christ : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Celui qui fut

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Dissertations spirites. Des Erreurs Scientifiques.

(Paris, 20 mars 1867, groupe de M. Lampérière).

De même que le corps a ses organes de locomotion, de nutrition, de respiration, etc., de même l'Esprit a des facultés variées qui se rapportent respectivement à chaque situation particulière de son être. Si le corps a son enfance, si les membres de ce corps sont faibles et débiles, incapables d'ébranler les fardeaux qu'ils pourront plus tard soulever sans peine, l'Esprit possède tout d'abord des facultés qui doivent, comme tout ce qui existe, passer de l'enfance à la jeunesse et de la jeunesse à l'âge mûr. Demanderez-vous à l'enfant au berceau d'agir avec la rapidité, la sûreté et l'habileté de l'homme fait ? Non, ce serait folie, n'est-ce pas ? Il ne faut exiger de chacun que ce qui rentre dans le cadre de ses forces et de ses connaissances. Demander à celui qui n'a jamais touché un livre de mathématiques ou de physique, de raisonner sur une branche quelconque des connaissances qui dépendent de ces sciences, serait aussi peu logique que de prétendre exiger une description exacte d'une contrée lointaine, d'un Parisien qui n'a jamais quitté l'enceinte de sa ville natale et quelquefois de son faubourg !

Il est donc nécessaire, pour juger sainement d'une chose, d'avoir de cette chose une connaissance aussi complète que possible. Il serait absurde de faire subir un examen de lecture courante à celui qui commence à peine à épeler ; et cependant !... cependant, l'homme, cet humanimal doué de raison, ce puissant de la création, pour qui tout est obstacle dans le livre des mondes, cet enfant terrible qui bégaie à peine les premiers mots de la vraie science, ce mystifié de l'apparence, prétend lire, sans hésitation, les pages les plus indéchiffrables du manuel que la nature présente chaque jour à ses yeux. L'inconnu naît sous ses pas ; il le heurte à ses côtés ; en avant, en arrière, partout, en tout, ce ne sont que problèmes sans solution, ou dont les solutions connues sont illogiques et irrationnelles, et le grand

enfant détourne ses yeux du livre, en disant : Je te connais, à un autre !... Ignorant des choses, il s'attache aux causes de ces choses et sans boussole, sans compas, il s'embarque sur la mer orageuse des systèmes préconçus, qui le conduit fatalement à un naufrage dont le doute et l'incrédulité sont le résultat ! Le fanatisme, fils de l'erreur, le tient sous son sceptre ; car, sachez-le bien, le fanatique n'est pas celui qui croit sans preuve et qui, pour une foi incomprise, donnerait sa vie ; il y a des fanatiques d'incrédulité, comme il y a des fanatiques de foi !

La route du vrai est étroite, et il est nécessaire de sonder le terrain avant de s'avancer, pour ne point se précipiter dans les abîmes qui l'entourent à droite et à gauche.

Hâte-toi lentement, dit la sagesse des nations, et comme toujours lorsqu'elle est d'accord avec le bon sens, la sagesse des nations a raison. – Ne laisse point d'ennemis derrière toi, et n'avance que quand tu seras sûr de ne point être obligé de retourner en arrière. – Dieu est patient parce qu'il est éternel ; l'homme, qui a l'éternité devant lui, peut, lui aussi, être patient.

Qu'il juge sur l'apparence, qu'il se trompe et reconnaisse son erreur dans l'avenir, c'est logique ; mais qu'il prétende ne point pouvoir se tromper, qu'il assigne une limite quelconque à l'entendement humain, l'enfant reparaît sur l'eau avec ses caprices et ses colères impuissantes !... Le jeune cheval n'a pas encore jeté sa gourme ; il s'emporte, il se cabre ! le sang brûlé circule dans ses veines !... Laissez-le faire, l'âge saura calmer son ardeur sans la détruire, et il en tirera plus de profit en en mesurant plus sagement la dépense !

En naissant, l'homme vit une plaine formée de terre et de roc s'étendre sans limite sous ses pas ; une plaine d'azur parsemée de feux scintillants s'étendait sur sa tête et paraissait se mouvoir régulièrement ; il en conclut que la terre était un large plateau accidenté, surmonté d'une coupole animée d'un mouvement constant. Rapportant tout à lui, il se fit le centre d'un système créé pour lui, et la terre immuable contempla le soleil tournant dans la plaine céleste. Aujourd'hui, le soleil ne tourne plus et la terre s'est mise en mouvement ; le premier point ne serait peut-être pas difficile à élucider *selon la Bible*, car, si Josué ordonna un jour au soleil de s'arrêter, on ne voit nulle part qu'il lui ait commandé de reprendre sa course.

L'intelligence humaine d'aujourd'hui donne un démenti aux travaux des intelligences d'une époque plus reculée, et ainsi, d'âge en âge, jusqu'à l'origine, et cependant, malgré les leçons du passé, bien qu'il s'aperçoive, par des précédents, que l'utopie d'hier est souvent demain réalité, l'homme s'obstine à dire : Non, tu n'iras pas plus loin ! Qui pourrait faire plus que nous ? L'intelligence est au sommet de l'échelle ; après nous, on ne peut que descendre !... Et pourtant,

ceux qui disent cela sont les témoins, les propagateurs et les promoteurs des merveilles accomplies par la science actuelle. Ils ont fait de nombreuses découvertes qui ont singulièrement modifié les théories de leurs devanciers ; mais qu'importe !... Le *moi* parle chez eux plus haut que la raison. Jouissant d'une royauté d'un jour, ils ne peuvent admettre qu'ils seront soumis demain à une puissance que l'avenir tient à l'abri de leurs regards.

Ils nient l'Esprit, comme ils niaient le mouvement de la terre !... Plaignons-les, et consolons-nous de leur aveuglement en nous disant que ce qui *est* ne peut rester éternellement caché ; la lumière ne peut devenir l'ombre ; la vérité ne peut devenir erreur ; les ténèbres s'effacent devant l'aurore.

O Galilée !... où que tu sois, tu te réjouis, car *elle se meut*... et nous pouvons nous réjouir, nous aussi, car notre terre à nous, notre monde, l'intelligence, l'Esprit a aussi son mouvement incompris, inconnu, mais qui deviendra bientôt aussi évident que les axiomes reconnus par la science.

FRANÇOIS ARAGO.

L'exposition.

Paris. Groupe Desliens. Méd. M. Desliens.

L'observateur superficiel qui jetterait en ce moment les yeux sur votre monde, sans trop se préoccuper de quelques petites taches disséminées à sa surface, et qui semblent destinées à faire ressortir les splendeurs de l'ensemble, se dirait, sans aucun doute, que l'humanité n'a jamais présenté une physionomie plus heureuse. Partout, on célèbre à l'envi les noces de Gamache. Ce ne sont que fêtes, trains de plaisir, villes parées et joyeux visages. Toutes les grandes artères du globe amènent dans votre capitale trop étroite la foule bariolée venue de tous les climats. Sur vos boulevards, le Chinois et le Persan saluent le Russe et l'Allemand ; l'Asie en cachemire donne la main à l'Afrique en turban ; le nouveau monde et l'ancien, la jeune Amérique et les citoyens du monde européen se heurtent, se coudoient, s'entretiennent sur le ton d'une inaltérable amitié.

Est-ce donc véritablement que le monde soit convié à la fête de la paix ? L'exposition française de 1867 serait-elle le signal tant attendu de la solidarité universelle ? – On serait tenté de le croire, si toutes les animosités étaient éteintes ; si chacun, songeant à la prospérité industrielle et au triomphe de l'intelligence sur la matière, laissait tranquillement les engins de mort, les instruments de violence et de force, dormir au fond de leurs arsenaux à l'état de reliques bonnes pour satisfaire la curiosité des visiteurs.

Mais en êtes-vous là ? Hélas ! non ; le visage grimace sous le sourire, l'œil menace quand la bouche complimente, et on se serre cordialement la main, au moment même où chacun médite la ruine de

son voisin. On rit, on chante, on danse ; mais écoutez bien, et vous entendrez l'écho répéter ces rires et ces chants comme des sanglots et des cris d'agonie !

La joie est sur les visages, mais l'inquiétude est dans les cœurs. On se réjouit pour s'étourdir, et, si l'on songe au lendemain, on ferme les yeux pour ne point voir.

Le monde est en crise, et le commerce se demande ce qu'il fera quand le grand brouhaha de l'Exposition sera passé. Chacun médite sur l'avenir, et l'on sent qu'en ce moment on ne vit qu'en hypothéquant le temps futur.

Que manque-t-il donc à tous ces heureux ? Ne sont-ils pas aujourd'hui ce qu'ils étaient hier ? ne seront-ils pas demain ce qu'ils sont aujourd'hui ? Non, l'arc commercial, intellectuel et moral, se redresse de plus en plus, la corde se tend, la flèche va partir ! – Où les mènera-t-elle ? – Voilà le secret de la crainte instinctive qui se reflète sur bien des fronts ! Ils ne voient pas, ils ne savent pas, ils pressentent un je ne sais quoi ; un danger est dans l'air, et chacun tremble, chacun se sent moralement oppressé, comme lorsqu'un orage prêt à éclater agit sur les tempéraments nerveux. Chacun est dans l'attente, et qu'arrivera-t-il ? une catastrophe ou une solution heureuse ? Ni l'une ni l'autre, ou plutôt les deux résultats coïncideront.

Ce qui manque aux populations inquiètes, aux intelligences aux abois, c'est le sens moral attaqué, macéré, à demi détruit par l'incrédulité, le positivisme, le matérialisme. On croit au néant, mais on le craint ; on se sent au seuil de ce néant et l'on tremble !... Les démolisseurs ont fait leur œuvre, le terrain est déblayé. – Construisez donc avec rapidité pour que la génération actuelle ne reste pas davantage sans abri ! Jusqu'ici le ciel s'est maintenu étoilé, mais un nuage apparaît à l'horizon ; couvrez vite vos toits hospitaliers ; conviez-y tous les hôtes de la plaine et de la montagne. L'ouragan va bientôt sévir avec vigueur, et alors, malheur aux imprudents, confiants en la certitude du beau temps. Ils auront la solution de leurs craintes vagues, et, s'ils sortent de la lice meurtris, déchirés, vaincus, ils ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes, qu'à leur refus d'accepter l'hospitalité si généreusement offerte.

A l'œuvre donc ; construisez toujours au plus vite ; accueillez le voyageur qui vient à vous, mais allez aussi chercher, et tentez d'amener à vous celui qui s'éloigne sans frapper à votre porte, car Dieu sait à combien de souffrances il serait exposé avant de trouver la moindre retraite capable de le préserver des atteintes du fléau.

MOKI.

ALLAN KARDEC.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

DU DIXIÈME VOLUME

Année 1867

JANVIER.

A nos correspondants.	1
Coup d'œil rétrospectif sur le mouvement du Spiritisme.	2
Pensées spirites qui courent le monde.....	11
Les romans spirites : <i>L'assassinat du Pont Rouge</i> , par Charles Barbara	14
Variétés : Portrait physique des Spirites.....	23
Nécrologie : Mort de M. Leclerc.....	27
Notices bibliographiques : <i>Poésies diverses du monde invisible</i>	30
– Portrait lithographié de M. Allan Kardec, par Y. Bertrand	30
– Union spirite de Bordeaux.....	31
– La Voce di Dio	31
– Rectification aux <i>Évangiles</i> de M. Roustaing.....	31
Avis à MM. les Abonnés.....	32

FÉVRIER.

La libre pensée et la libre conscience.	33
Les trois filles de la Bible.....	41
L'abbé Lacordaire et les Tables tournantes.	43
Réfutation de l'intervention du démon, par Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis..	46
Variétés : Eugénie Colombe. Précocité phénoménale.....	47
– Tom l'aveugle, musicien naturel.....	50
– Suicide des animaux.	51
Poésies spirites : Souvenir.	53
Dissertations spirites : Les trois causes principales des maladies.....	55
– La Clarté.	56
– Communication providentielle des Esprits.....	58

Notices bibliographiques : Mirette ; roman spirite, par M. Elie Sauvage.....	59
– Echos poétiques d'outre-tombe, par M. Vavasseur.....	64
– Nouvelle théorie médico-spirite, par le docteur Brizio de Turin.....	64
– Le Livre des Médioms en Espagnol.	64

MARS.

De l'Homéopathie dans les maladies morales.	65
Exploitation des idées Spirites ; à propos des comptes rendus de Mirette.....	70
Robinson Crusoé spirite.....	74
Tolérance et charité. Lettre du nouvel Archevêque d'Alger.....	76
Lincoln et son meurtrier.....	77
Poésies spirites. A Bernard Palissy, par Mlle Lieutaud.	79
La ligue de l'enseignement.	79
Dissertations Spirites : Communication collective.	80
– Mangin le Charlatan.....	85
– La solidarité.....	88
– Tout vient en son temps.	89
– Respect dû aux croyances passées (Lacordaire).....	90
– La comédie humaine (Eug. Sue).....	92
Notices bibliographiques : Lumen, récit d'outre terre, par Camille Flammarion....	93

AVRIL.

Galilée ; à propos du drame de M. Ponsard.....	97
De l'esprit prophétique, par Joseph de Maistre.....	101
La ligue de l'enseignement (2 ^e article).....	110
Manifestations spontanées ; le moulin de Vicq-sur-Nahon.....	118
– <i>Id.</i> de Ménilmontant.	124
Dissertations spirites. – Mission de la femme.	125
Bibliographie. – Changement de titre du Journal <i>La Vérité</i>	127
– Carta de un spirita (Lettre d'un spirite).	128

MAI.

Atmosphère spirite.....	129
De l'emploi du mot miracle.	132
Revue rétrospective des idées spirites. – Punion de l'athée.	135
Une expiation terrestre. Le jeune François.	140
Galilée. Fragments du drame de M. Ponsard.	145
Lumen (2 ^e article).	151
Dissertations spirites. – La vie spirituelle.....	156
– Épreuves terrestres des hommes en mission.....	158
– Le Génie.....	159

JUIN.

Émancipation des femmes aux États-Unis.....	161
De l'homéopathie dans le traitement des maladies morales (2 ^e article).....	168
Le Sens spirituel.....	172
Groupe guérisseur de Marmande.–Intervention des proches dans les guérisons..	174
Nouvelle Société spirite de Bordeaux.....	178
Nécrologie. – M. Quinemant (de Sétif).....	182
– Le comte d'Ourches.....	186
Dissertations spirites. – Le Magnétisme et le Spiritisme comparés.....	186
Bibliographie. – Union spirite de Bordeaux.....	190
– Progrès spiritualiste.....	191
– Recherches sur les causes de l'athéisme.....	192
– Le Roman de l'avenir.....	192

JUILLET.

Courte excursion spirite.....	193
La Loi et les Médioms guérisseurs.....	197
Illiers et les Spirites.....	201
Epidémie de l'île Maurice.....	208
Variétés. – Fait d'identité.....	212
Poésies spirites. – Aux Esprits protecteurs.....	213
Bibliographie. – Le Roman de l'avenir.....	215
Dissertations spirites. – Lutte des Esprits pour revenir au bien.....	223

AOUT.

Fernande, nouvelle spirite.....	225
Simonet, médium guérisseur de Bordeaux.....	232
Entrée d'incrédules dans le monde des Esprits. – Le docteur Claudius.....	235
– – – Un ouvrier de Marseille.....	238
Variétés : La Ligue de l'enseignement.....	240
– Madame Walker, docteur en chirurgie.....	240
– L'Iman, grand aumônier du Sultan.....	241
Jean Ryzak, puissance des remords. – Etude morale.....	242
Dissertations spirites. – Plan de campagne. – L'Ère nouvelle. – Considérations sur le Somnambulisme spontané.....	245
– Les Espions.....	250
– La responsabilité morale.....	253
Réclamation au journal la Marionnette.....	255

SEPTEMBRE.

Caractères de la Révélation spirite.....	257
Robinson Crusoe spirite (<i>suite</i>).....	279
Bibliographie. – Dieu dans la nature, par Camille Flammarion.....	286

OCTOBRE.

Le Spiritisme partout ; à propos des poésies de M. Marteau.	289
Madame la comtesse Adélaïde de Clérambert.	295
Les médecins-médiums.	299
Le caïd Hassan, guérisseur tripoliteïn, ou la bénédiction du sang.	303
Le zouave Jacob.	306
Dissertations spirites. – Conseils sur la médiumnité guérissante.	312
– Les adieux.	315

NOVEMBRE.

Impressions d'un médium inconscient, à propos du Roman de l'avenir, de M. Bonnemère.	321
Le curé Gassner, médium guérisseur.	331
Les pressentiments et les pronostics.	333
Le zouave Jacob (2 ^e article).	339
Notices bibliographiques : La raison du Spiritisme, par M. Bonnarny.	344
– La Genèse, les miracles et les prédictions, selon le Spiritisme, par Allan Kardec.	352
Avis sur les lettres non signées. Réponse à M. S. B.	352

DECEMBRE.

L'homme avant l'histoire ; ancienneté de la race humaine, par C. Flammarion.	353
Un ressuscité contrarié. Extrait d'un voyage de M. Victor Hugo, en Zélande.	357
Lettre de Benjamin Franklin sur la préexistence.	361
Refllet de la préexistence, par Jean Raynaud.	362
Jeanne d'Arc et ses commentateurs.	363
La jeune paysanne de Monin ; apparition.	371
Quelques mots à la <i>Revue Spirite</i> , par le journal <i>l'Exposition populaire illustrée</i>	377
L'abbé de Saint-Pierre.	379
Dissertations spirites. – Des erreurs scientifiques.	381
– L'Exposition.	383